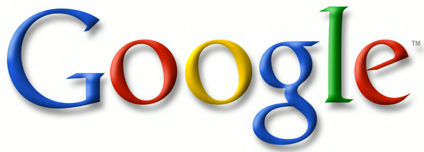
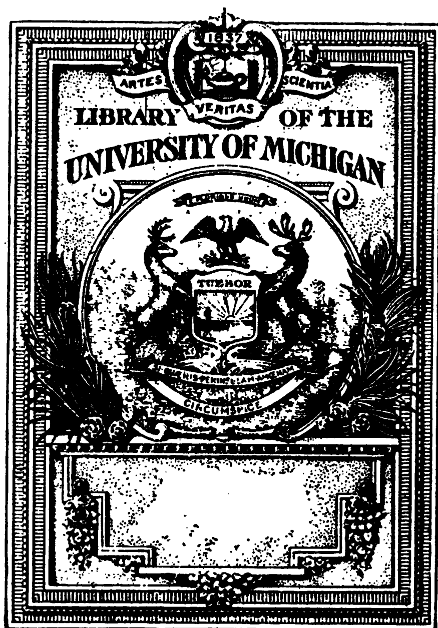
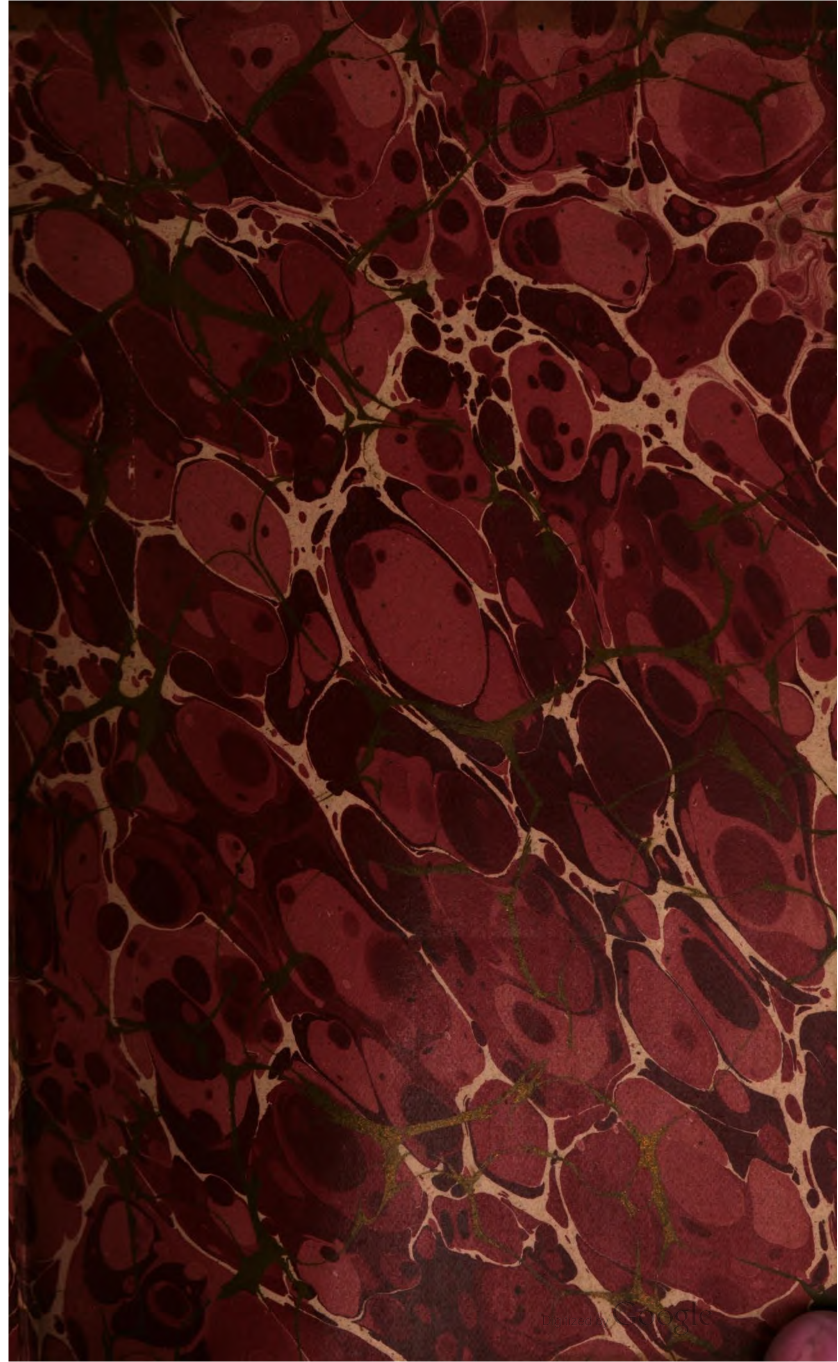




La Revue hebdomadaire


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



LA REVUE

HEBDOMADAIRE

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8

LA REVUE

HEBDOMADAIRE

(*DIXIÈME ANNÉE*)

ROMANS — HISTOIRE — VOYAGES

2e SÉRIE : 5e ANNÉE. — TOME IX.

AOUT 1901



PARIS

LIBRAIRIE PLON

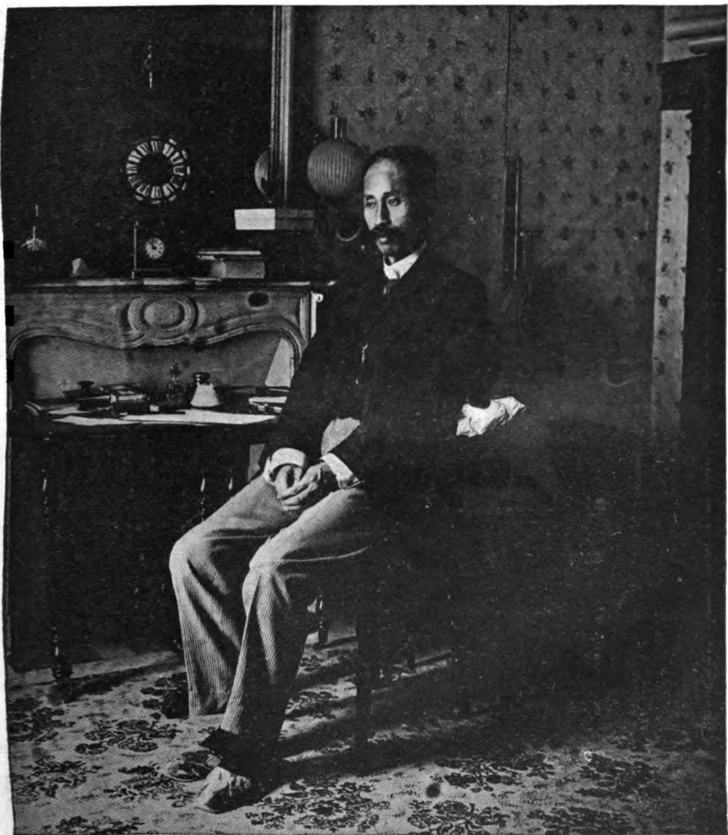
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 8

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

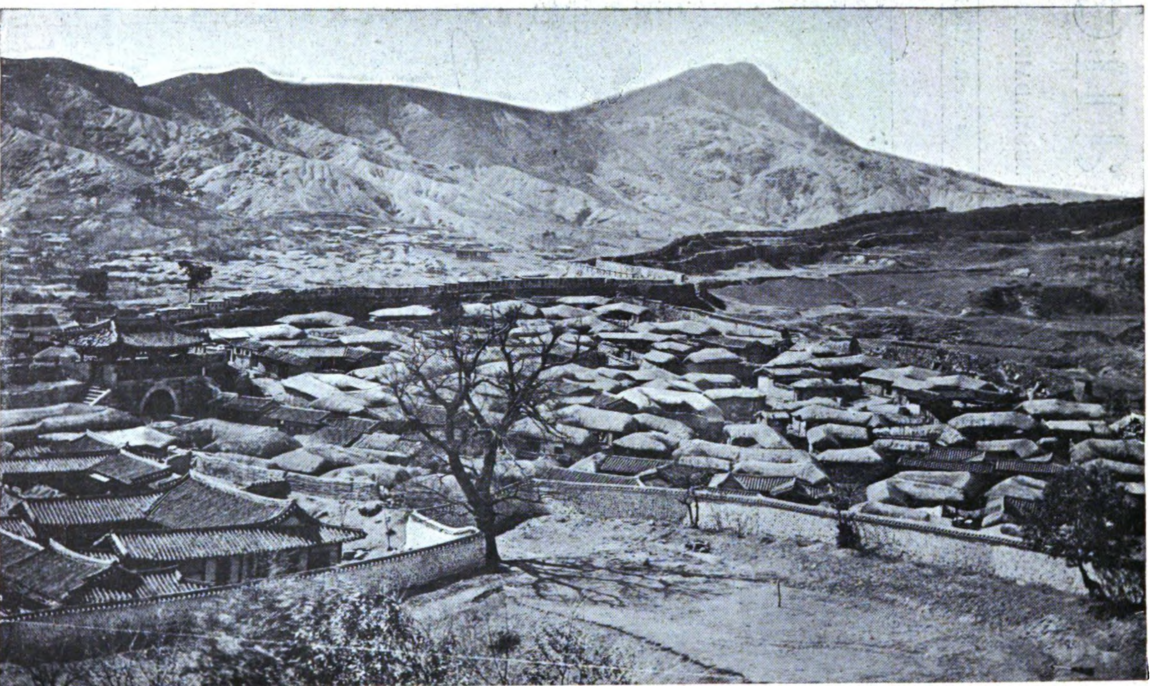
4e Année. N° 36 Le n° : 10 centimes 3 Août 1901



120. — M. SOU-MANN-KINN

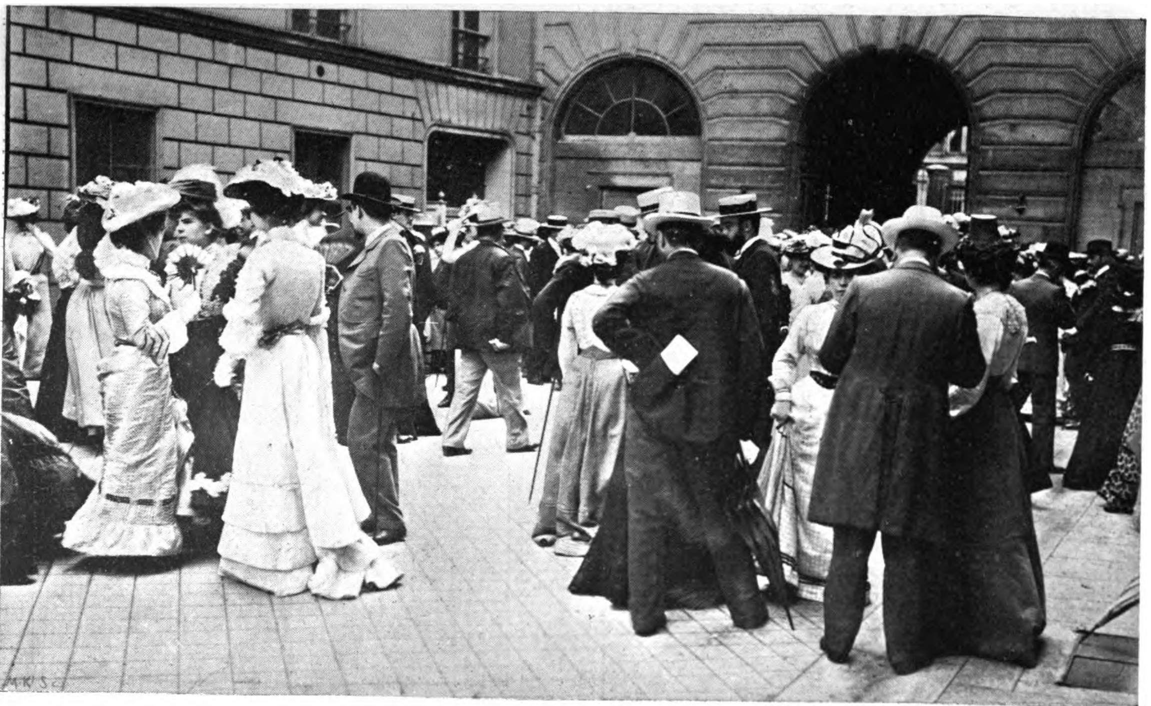
Ministre de Corée à Paris

Cliché de M. Chusseau-Flaviens. Gravure de Rousset.



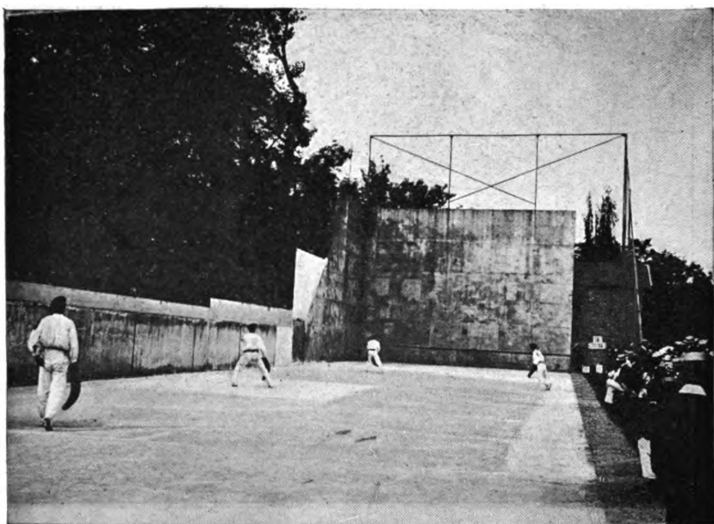
121. — VUE DE SÉOUL (CORÉE)

Gr. de Rousset.



122. — LA COUR DU CONSERVATOIRE DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION
pendant les derniers concours

Cl. de Gribayédoff. Gr. de Mulot, Kriéger et Cie



123. — LA PELOTE BASQUE A NEUILLY



124. — LES TROIS CHAMPIONS ONOLESQUI, CHIQUITO, ORDROZOLA

Cl. de Chusseau-Flaviens. Gr. de Rousset.

SOUVENIR DU SIÈGE DE LA LÉGATION DE FRANCE A PÉKIN



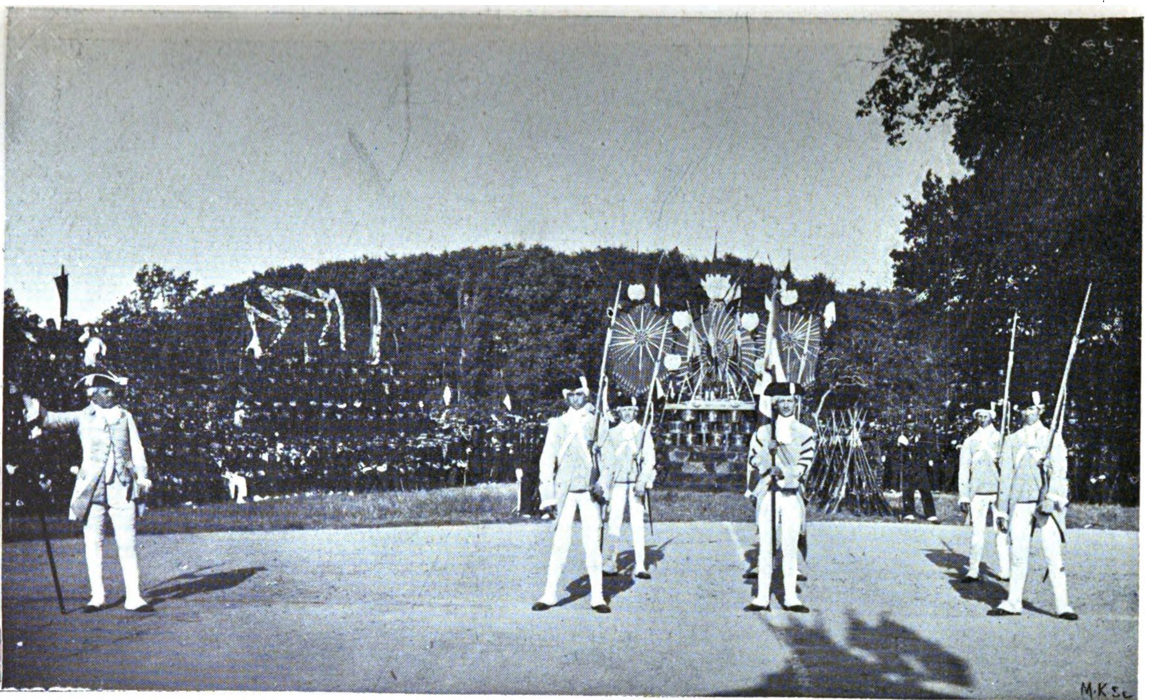
125. — LE KIOSQUE DE LA LÉGATION DE FRANCE TRANSFORMÉ EN BLOCKHAUS

(A gauche, M. Pelliot; au milieu, le lieutenant de vaisseau Darcy; à droite, le docteur Matignon)



126. — LE 49e DE LIGNE A TRAVERS L'HISTOIRE

Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.



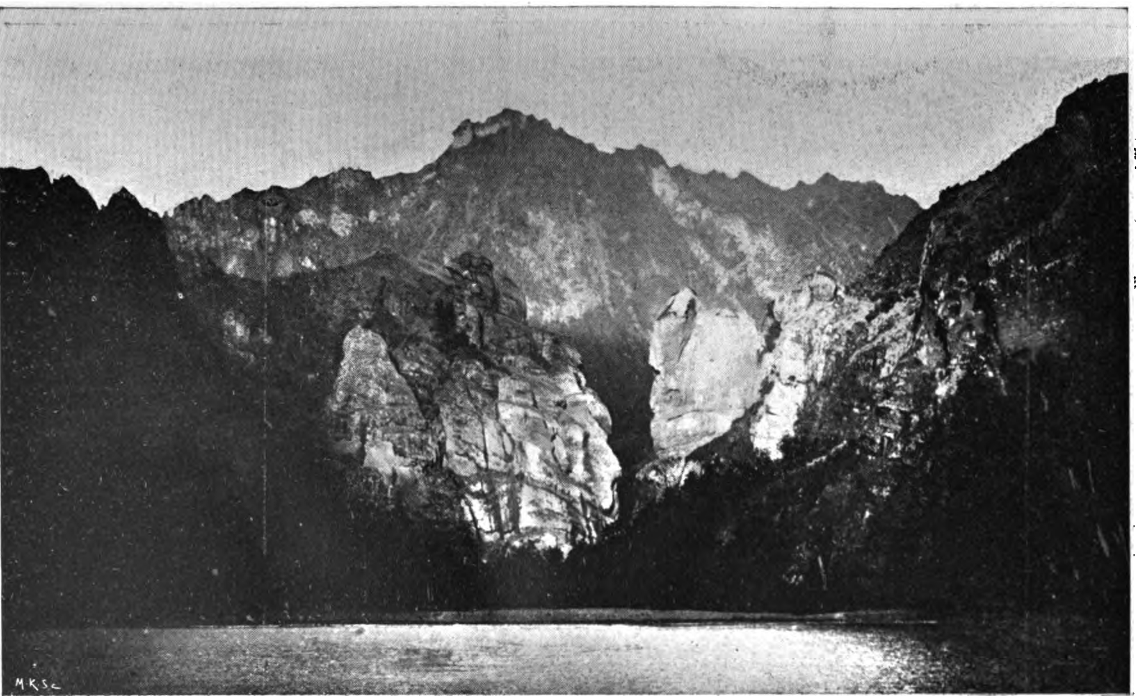
127. — AUX GLOIRES DU 49e DE LIGNE

Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.



128. — RAPA — LE CRATÈRE VU DU REBORD CIRCULAIRE

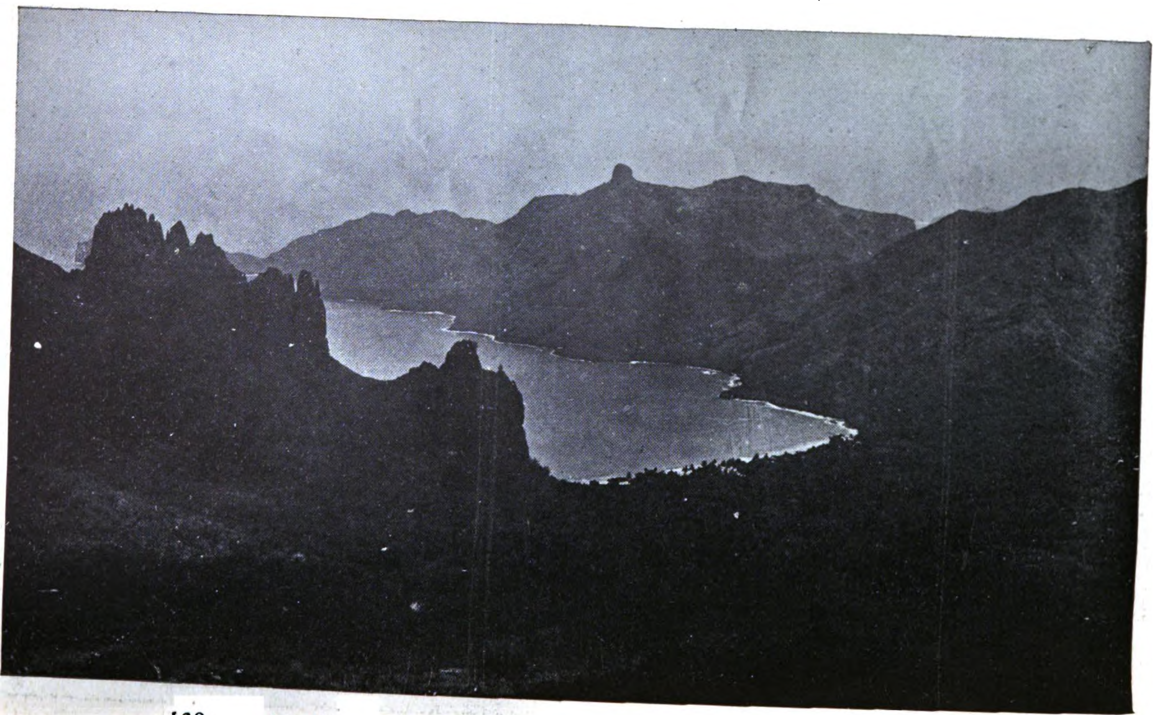
Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.



129. — RAPA — UNE CLUSE VOLCANIQUE

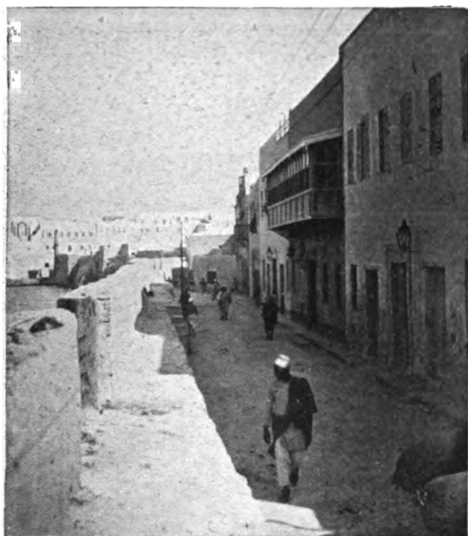
Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.

L'ILE DE RAPA — OCÉAN PACIFIQUE



130. — RAPA — LA BAIE D'HIRI ET LE FORT DE LA POINTE

Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.

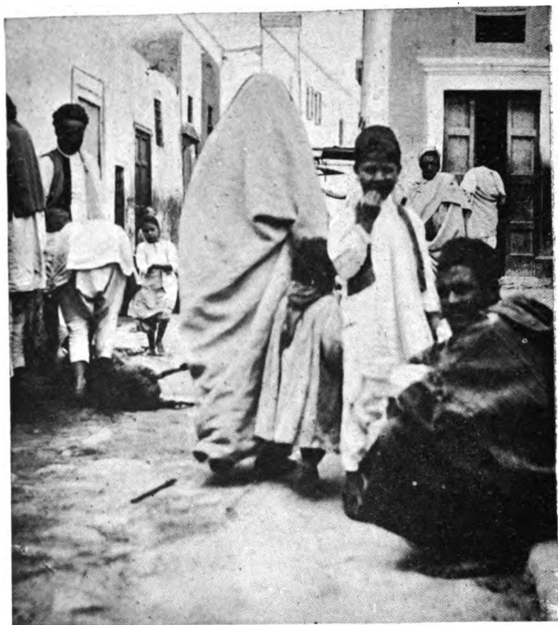


131. — LES REMPARTS DE TRIPOLI

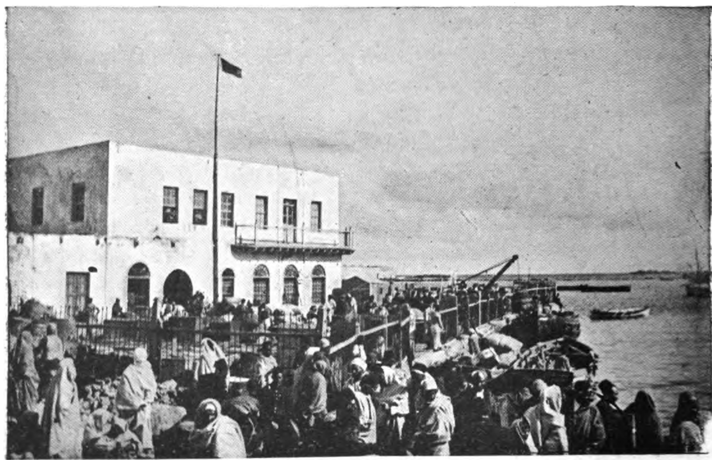


132. — PAYSAGE DES ENVIRONS DE TRIPOLI

Ch. de M. de Mathuisieulx. Gr. de Rousset.



133. — TRIPOLI — LE QUARTIER JUIF



134. — TRIPOLI — LA DOUANE

Cl. de M. de Mathuisieulx. Gr. de Rousset.

NOS GRAVURES

120, 121. — **Le ministre de Corée à Paris.** — Il existe en Corée un corps diplomatique et la France y entretient, comme l'Angleterre, un chargé d'affaires, consul général; les États-Unis ont un ministre résident; la Chine, le Japon et la Russie ont un ministre plénipotentiaire.

La Corée, qui n'avait en France qu'un consul général, vient d'y nommer un ministre, et M. Sou-Mann-Kinn, représentant du roi de Corée, a remis récemment ses lettres de créance au président de la République.

La capitale de la Corée, **Séoul**, compte plus de 200,000 habitants; la population totale du royaume dépasse cinq millions répartis sur 218,650 kilomètres carrés. On compte en Corée près de 40,000 catholiques, environ 2,000 protestants, et près de 20,000 étrangers, dont plus de 16,000 Japonais. Les revenus d'État de la Corée gagent un emprunt 6 o/o contracté au Japon; les recettes de la douane maritime assurent un intérêt de 7 o/o à des créanciers chinois.

122. — **Les concours du Conservatoire.** — Juillet est le mois des examens et des concours. Il n'en est pas de plus courus que ceux du Conservatoire de musique et de déclamation, où, dans une atmosphère embrasée, pianistes, violonistes, instrumentistes de toute sorte, chanteurs, tragédiens, comédiens, s'évertuent devant un public bruyant, prompt à manifester et à s'élever contre les décisions du jury malgré la présence de M. Théodore Dubois. La cour de l'établissement du faubourg Poissonnière est, pendant ces concours, très animée et souvent l'écho des protestations s'y prolonge en éclats vibrants.

123, 124. — **La pelote basque.** — Des joueurs espagnols et basques sont venus dernièrement à Neuilly donner des jeux de pelote basque. Ce n'est pas la première fois d'ailleurs que ce jeu est introduit à Paris, mais il ne semble pas encore près de s'y acclimater. M. Pierre Loti, dans *Ramuntcho*, qui se passe au pays basque, l'a décrit en connaisseur.

125. — **Défense de la légation de France à Pékin.** — Le rapatriement des troupes de Chine a commencé; M. S. Pi-

chon, ministre à Pékin, remplacé par M. Beau, rentre également en France, après avoir terminé le règlement des difficultés qui se sont élevées entre la Chine et les puissances à la suite du siège des légations et des massacres de chrétiens qui ont eu lieu l'année dernière.

On sait avec quel courage un officier de marine, alors lieutenant de vaisseau, M. Darcy (dont l'*Instantané* a publié le portrait le 15 décembre 1900), a défendu la légation de France, aidé du personnel de la légation, de volontaires, d'un détachement de marins français et austro-hongrois. Cette défense dura deux mois. Pendant ce long siège, le médecin de la légation, M. le docteur Matignon, à qui l'on doit un livre des plus intéressants, *Superstition, crime et misère en Chine,* pensa à conserver, par la photographie, le souvenir de ces jours d'angoisse. La gravure que nous faisons paraître représente le kiosque à musique de la légation au moment où le commandant Darcy, le docteur Matignon, M. Pelliot et un marin y sont de faction. Th. J.

126, 127. — **La fête du 49e de ligne.** — L'anniversaire de Solferino, où le 49e régiment d'infanterie perdit 529 hommes, vient d'être pour ce régiment, en garnison à Bayonne, l'occasion de célébrer sa fête.

Elle eut lieu sous les ombrages magnifiques du quartier d'artillerie de Marrac, c'est-à-dire dans l'ancien parc du château fameux construit au commencement du dix-huitième siècle par la reine d'Espagne Marie-Anne de Neubourg, dont Victor Hugo a fait la romanesque amoureuse de *Ruy Blas*, puis acheté en 1808 par Napoléon, qui l'habita trois mois, y reçut les deux rois d'Espagne Charles IV et Ferdinand VII, le père et le fils, venant soumettre leur querelle à son arbitrage, et y régla l'affaire de leur double renonciation au trône en faveur de son frère Joseph. (Voir *Napoléon au château de Marrac*, par Louis Labat, dans la *Revue hebdomadaire* d'avril 1897.)

C'est là, dans ce même cadre merveilleux de collines, d'eaux et d'ombrages, où frissonnèrent jadis des étendards qui avaient flotté sur toutes les capitales, où défilèrent devant l'Empereur les héros de l'unique épopée, c'est là que les militaires de la garnison, les officiers de réserve et de territoriale, ont pu assister à un émouvant et grandiose spectacle : la reconstitution du 49e aux diverses époques de son histoire.

Une sorte d'autel, à l'édification duquel avait présidé l'habituelle ingéniosité militaire, était dressé sur quelques marches,

gardé par des canons décorés de feuillages, portant, sur un cartouche, cette dédicace : *Aux gloires du 49ᵉ*.

Et le 49ᵉ, dont le drapeau abrite dans ses plis les noms de Jemappes, Alger, Sébastopol, Solferino, a fait devant lui défiler ses gloires : d'abord, les fusiliers de Gassion, à l'étendard jaune et vert, illustré sous Turenne, sous Condé, sous Boufflers, sous Maurice de Saxe; puis la 49ᵉ demi-brigade, la ci-devant Vintimille, qui combattait à Valmy sous Kellermann; puis encore le drapeau fleurdelisé que le 49ᵉ de la Restauration planta sur Alger conquis; et enfin l'aigle victorieuse de Sébastopol et de Solferino, que des mains pieuses sauvèrent dans la débâcle de Sedan, et que le maire de cette ville, M. Golnich, put remettre à ses défenseurs le 18 septembre 1873, après l'avoir tenue cachée pendant trois ans. L.

128 à 130. — **Paysages de Rapa.** — L'île de Rapa, qui s'est placée depuis 1867 sous le protectorat de la France et qui en 1887 a été définitivement annexée, est située dans l'océan Pacifique, à 700 milles de Tahiti et à 600 lieues du Chili.

M. Pierre de Myrica, qui l'a récemment visitée, en fait dans la *Revue hebdomadaire* une intéressante description.

131 à 134. — **En Tripolitaine.** — La Tripolitaine est la grande région mystérieuse de l'Afrique du nord. Province de la Turquie, elle est restée jusqu'à ce jour à peu près complètement fermée aux Européens, car les fonctionnaires du sultan refusent impitoyablement aux étrangers, sauf des exceptions excessivement rares, le passeport qu'il est nécessaire de posséder pour circuler dans l'intérieur.

M. de Mathuisieulx, cependant, chargé par le ministère de l'instruction publique d'une double mission archéologique et ethnographique, a pu réussir, grâce au dévouement et à l'habile diplomatie de M. Lacau, notre consul général à Tripoli, à obtenir ce passeport. Il put ainsi remplir sa mission au delà même de ses espérances : il fut le premier Européen qui, depuis Barth et le capitaine de Polignac, passa les monts Garianâ, Yffren, Nifoussa et le plateau de Caronna; il découvrit des tribus berbères dont on ne connaissait pas même le nom; il étudia les troglodites des monts Garianâ, à peine connus jusque-là; en archéologie, il fit notamment d'intéressantes découvertes de ruines puniques dont on ne soupçonnait pas même l'existence; et enfin il put procéder

à des mensurations anthropométriques sur des nègres du Soudan, ce qui n'avait pu être fait jusque-là.

Nous ne pouvons donner ici que quelques courtes notes se rapportant aux photographies rapportées par le voyageur et qu'il a eu l'extrême amabilité de nous communiquer.

M. de Mathuisieulx a accompli son voyage à cheval avec une escorte composée d'un caïmacan (officier de gendarmerie), d'un caïd et de serviteurs.

D'abord la douane de Tripoli, qui est tracassière et méticuleuse : elle bouleverse le contenu des malles et valises, examinant tout pièce à pièce, confisquant les livres, les armes et les appareils de photographie; les livres sont rendus quelquefois au bout de quatre ou cinq mois, s'ils ne renferment rien de contraire au Coran. Quant aux autres objets, ils ne le sont jamais. Cependant si, par un moyen plus ou moins détourné (auquel le *baschich* n'est pas étranger), vous parvenez à passer une arme ou un appareil photographique, personne ne vous dira rien quand, dans les rues de la ville, on vous le verra dans les mains.

Tripoli est une ville assez peu régulière; ses maisons sont bâties sans ordre et il en résulte des rues très sinueuses qui ne manquent cependant pas de pittoresque. Des arcades réunissant les maisons les unes aux autres traversent ces rues; quelquefois elles sont remplacées par des vignes qui forment aux rues comme un plafond de verdure. Des remparts entourent toute la ville et courent même tout le long des quais, ce qui fait que la plage n'existe pas.

Un quartier spécial, nommé par mépris *Hara* (mot qui signifie ordure, excrément), est réservé aux juifs. Il est excessivement sale et puant; des tas d'ordures jamais enlevées se putréfient dans les ruelles que souillent des ruisseaux fétides; des enfants pataugent dans ces ruisseaux. C'est un spectacle répugnant.

Une construction énorme, bizarre et informe domine toute la ville : c'est le « château », la citadelle de Tripoli, construite par les Espagnols quand, sous Charles V, ils occupaient le pays. Il fut la demeure des Karamemli, qui ont régné en Tripolitaine pendant un siècle; des drames sanglants s'y sont déroulés et il n'est pas une salle qui ne porte des traces de sang des victimes.

C.

Le directeur-gérant : P. Mainguet. PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie. — 2461.

POUR LE MIRAGE

(Suite)

DEUXIÈME PARTIE

I

> Je ne sais ce qu'il y a dans l'âme des coquins; mais j'ai regardé le cœur d'un honnête homme et ce que j'y ai vu m'a effrayé.

L'aube se levait sur Paris; une aube de février, maussade, tardive. Il faisait froid, il pleuvait : pluie fine, pluie glacée, qui tombait sans discontinuer, qui noyait la ville, l'estompait d'un brouillard gris et mélancolique. Ceux qui étaient contraints de sortir marchaient vite par les rues boueuses, précipitant leur course dans la hâte d'arriver au but, de se trouver à l'abri, — et sur le pavé humide et gras, les fiacres glissaient sans bruit, éclaboussant les piétons au passage.

Huit heures sonnaient à peine, quand Mme Le Mordellec fit son entrée dans la salle à manger où l'on venait de servir le déjeuner matinal, suivie en bon ordre par ses cinq enfants. Elle inspecta d'un coup d'œil la grande table ronde, s'assura que rien ne manquait et dit à son fils aîné, gros garçon de douze ans, à physionomie sournoise :

— Hippolyte, va prévenir ton père que nous l'attendons.

Puis elle installa ses enfants à leurs places respectives, noua solidement leurs tabliers et se mit en devoir de les servir.

Adélaïde Le Mordellec avait au plus trente-cinq ans, mais elle était de celles « à qui l'on ne donne pas d'âge », pour employer une très féminine et très compréhensible expression. On ne pouvait pas la proclamer jolie, ni davantage la déclarer laide : toute sa personne évoquait une impression de cossu, de confortable et de bourgeois. Elle était la femme qui tient son linge en ordre et sait le compte de ses pots de confitures, estimant que son rôle se borne là dans la vie. Sans vouloir nier le mérite très réel de ces bonnes ménagères, il est permis de trouver que ce mérite est peut-être insuffisant; certains hommes réclament autre chose dans la compagne de leur existence.

Ce n'était pas le cas pour Auguste Le Mordellec, et depuis treize ans qu'on l'avait présenté à Mlle Adélaïde Patu, la fille d'un quincaillier retiré après fortune faite, qu'il avait été agréé par la famille et avait épousé la jeune personne, son ménage était le plus heureux du monde. Ce qui le ravissait surtout en sa femme, c'est qu'elle fût aussi peu Parisienne que possible. Cependant elle était née à Paris, elle y avait toujours vécu; mais, avec ses bandeaux châtains soigneusement lissés aux tempes, sa taille épaisse et plate à la fois, sa physionomie placide de génisse qui broute, elle semblait arriver tout droit de Quimper ou de la Roche-sur-Yon.

Le rêve de Le Mordellec, en effet, c'était la vie paisible de province; mais il savait plier ses goûts devant la nécessité et, lorsqu'on lui avait confié la direction de *l'Ordre*, il n'avait point quitté son appartement de la rue Chomel. De Paris, il s'occupait du journal, et, tous

les quinze jours, faisait une apparition à Rennes, où se trouvaient les bureaux et l'imprimerie. Le reste du temps, il s'agitait, entassant démarches sur démarches, visites et présentations aux hommes politiques de son parti, continuellement à l'affût d'un siège possible à la Chambre; mais jusque-là cette chasse demeurait infructueuse.

Mme Le Mordellec venait de s'asseoir; elle avait pris sur ses genoux sa dernière-née, une fillette de deux ans, lorsque son mari entra, animé, agité, une expression triomphante sur le visage. Il s'assit vis-à-vis sa femme et lui dit brièvement :

— Audran vient de mourir...

Puis il ajouta quelques détails qu'Adélaïde écouta, dans une stupeur joyeuse, mal remise de cette nouvelle inattendue et inespérée. Audran avait été emporté subitement, à la suite de très grands ennuis occasionnés par son gendre... Ici, Le Mordellec s'interrompit, montrant du geste les enfants, qui écoutaient, les yeux ouverts comme les oreilles, cherchant à comprendre pourquoi cette mort réjouissait tant leur papa et leur maman, et il dit à sa femme :

— Je t'expliquerai mieux cela tout à l'heure; mais je suis pressé, je n'ai pas une minute à perdre. Je cours chez le petit des Tournelles pour le décider à venir avec moi; il peut m'être utile, il connaît beaucoup Bayens de Morfaix et Lorgemont. Car, bien entendu, je pars pour Lorient. Je tiens à assister à l'enterrement d'Audran... Puis il y aura probablement une réunion du Comité et je veux me faire agréer tout de suite.

— C'est heureux, dit Adélaïde, que M. d'Echambroignes ait trouvé une situation à l'étranger; tu n'auras pas de concurrent...

— J'en ai, au contraire, et un très redoutable, auquel je ne m'attendais guère, je l'avoue ...

— Et qui donc?

— Rien moins que Rouville!

Adélaïde Le Mordellec manquait, sans doute, de grâce et de brillant; mais c'était une femme pleine de bon sens et même de sens politique. Elle s'écria, d'un accent convaincu :

— Cet imbécile qui a une si grosse fortune!... Tu as raison, Auguste, il faut le distancer absolument, le gagner de vitesse, car il est évident que toutes les chances sont pour lui.

— Je ne le sais que trop, fit Le Mordellec en se levant; mais je suis bien décidé à faire valoir mes titres, à lutter, cette fois, jusqu'au bout...

Quelques minutes plus tard, le futur député descendait allégrement ses trois étages, arrêtait un fiacre vide qui passait, et y montait après avoir donné l'adresse de Remy des Tournelles.

Le jeune critique habitait, rue Tronchet, un petit appartement qu'il avait agencé lui-même, évitant avec une égale horreur la banalité et l'extravagance. L'ensemble était réussi à souhait, d'une originalité de bon aloi, d'une élégance raffinée sans être efféminée, comme il arrive à qui n'a pas le goût très sûr.

— Je le trouverai certainement, pensait Le Mordellec, en appuyant sur la sonnerie électrique. A une heure pareille, il ne sera pas sorti...

... Si peu sorti qu'il n'était pas levé, pas même réveillé. Ce fut du moins ce que le domestique assura au directeur de *l'Ordre* en l'introduisant dans le petit fumoir où il attendit un bon quart d'heure.

Enfin, des Tournelles entra, s'excusant sur son retard, sur sa mise matinale :

— Je regrette bien vivement, mon cher directeur, de vous avoir fait attendre ainsi; mais je n'ai pas, vous le savez, vos excellentes et saines habitudes : je me lève très tard... Si vous m'aviez fait prévenir hier au soir, j'aurais été prêt ce matin.

D'habitude Le Mordellec se sentait mal d'aplomb vis-à-vis ce garçon, sur qui il n'avait aucune prise, gêné par l'impertinence latente qu'il devinait très bien sous ses dehors aisés et corrects; mais il était trop ému en ce moment pour songer à se surveiller; et d'une intonation presque tragique, avec un grand geste d'avocat, il s'écria :

— Hier soir, je ne savais pas ce que je sais ce matin!...

Remy ne parût pas autrement impressionné; il offrit une cigarette à son interlocuteur, en alluma une, et demanda avec tranquillité :

— Que se passe-t-il donc? Le comte de Chambord aurait-il divorcé pour épouser Louise Michel?

— Audran est mort hier à Lorient, et dans des circonstances terribles...

Des Tournelles devint subitement sérieux.

— Je l'ignorais tout à fait, dit-il. Je n'ai d'ailleurs pas encore ouvert mon courrier; mais êtes-vous bien certain de cette nouvelle?

— Tout ce qu'il y a de plus certain, affirma Le Mordellec. Audran est mort hier, et, je vous le répète, dans les circonstances les plus pénibles pour les siens. J'ai reçu, de là-bas, une lettre très longue, très détaillée; je puis vous raconter les événements tels qu'ils se sont passés... Et d'abord je pense que vous saviez à quoi vous en tenir sur Maudrezac?

— Certes! fit des Tournelles. Je l'ai toujours regardé comme un aventurier sans scrupules, et je crois que l'opinion de ce pauvre Audran ne s'écartait pas sensiblement de la mienne. Du reste, il s'est opposé s longtemps à ce mariage, et, sans Mme Audran, il urait jamais eu lieu.

— Cela ferait croire aux pressentiments!... Mais in il avait cédé, de guerre lasse. Maudrezac, d'ail-s, faisait les plus belles promesses : il ne toucherait

plus une carte, il ne regarderait plus un cotillon; il en donnait sa parole de gentilhomme! Vous pensez si Mme Audran était éblouie!... Bref, Audran a payé toutes les dettes, et, le jeune ménage installé chez les parents, cela a marché quelques mois; Mme de Maudrezac était assez jolie pour retenir son mari, au moins les premiers temps; elle se trouvait heureuse, elle l'aimait, et quant à la belle-mère, elle vivait extasiée devant cet homme qui avait fait de sa fille une comtesse!... Malheureusement Maudrezac s'est lassé, s'est ennuyé. Pour se distraire, il a recommencé à jouer, à courir, à mener enfin son existence d'autrefois... Là-dessus, reproches perpétuels d'Audran, larmes de la jeune femme, lamentations de la belle-mère. Le jeu surtout l'avait repris. Audran avait plusieurs fois payé ses différences, mais la semaine dernière il a eu une scène terrible avec son gendre, lui déclara qu'il en avait assez, qu'il ne payerait plus ses dettes de jeu et que sa fille demanderait une séparation, s'il ne changeait pas de conduite. Maudrezac parut affecté du courroux de son beau-père, du chagrin de sa femme : il témoigna un sincère regret de ses fautes — vous le connaissez, c'est un cabotin supérieur — et jura de n'y plus retomber. Il y eut, en effet, accalmie pendant plus d'une semaine; mais avant-hier, profitant d'une absence d'Audran, qui avait dû aller à sa propriété de Kerautré, à deux lieues de Lorient, Maudrezac retourne au cercle des officiers, y joue plusieurs heures d'une veine tellement persistante qu'elle éveille les soupçons d'un jeune enseigne, revenu le matin même d'une campagne en Chine. Sans avertir ses camarades, il surveille Maudrezac, et bientôt il est convaincu jusqu'à l'évidence. Il prévient alors les autres, et le misérable, pris en flagrant délit, est mis honteusement à la porte du cercle... Il y avait de quoi être affolé, n'est-ce pas, devant une situation pareille?

— Oh! Maudrezac a les nerfs plus solides... Je pense, au reste, que ce n'est pas la première fois qu'il se trouve à pareille mésaventure...

— Eh bien, mon cher, continua Le Mordellec, tandis que d'autres auraient perdu la tête, auraient tenté le suicide, Maudrezac est rentré à l'hôtel Audran tranquillement. Il a pris le thé avec sa femme, sa belle-mère et Mlle Vernay, vous savez, cette nièce de Mme Audran, une orpheline, qui habitait chez elle depuis l'année dernière?...

— La petite Suzanne, parfaitement. Une brune, toute jeune et mince, de beaux yeux, très jolie fille...

— Trop jolie! reprit Le Mordellec, d'un ton significatif. Enfin, Maudrezac se retire dans sa chambre, sous prétexte de migraine, et recommande qu'on le laisse reposer le lendemain... Or, ce lendemain-là, dès neuf heures, Audran arrivait désespéré, furieux; son cousin Langlois était allé l'avertir de ce qui s'était passé. Il en informe sa femme et sa fille, il veut se précipiter chez son gendre : porte close. Et, devant les sanglots des deux femmes qui s'imaginaient le trouver mort, pensant qu'il n'avait pas voulu survivre à un tel déshonneur, on force cette malheureuse porte : personne! l'oiseau s'était envolé!

— Je conçois que l'épreuve était rude pour ce malheureux Audran!

— Oh! mais, ce n'est pas tout, dit Le Mordellec avec l'accent satisfait du narrateur qui tient encore « un effet ». Maudrezac n'était pas parti seul. Il emmenait la petite Vernay, avec qui il entretenait une liaison depuis plusieurs mois, sans que personne s'en doutât... Et comme c'est un garçon prévoyant, avant de s'en aller, il avait eu soin d'ouvrir le secrétaire d'Audran, et de s'emparer de tout ce qui s'y trouvait.

— Et vous me dites qu'Audran est mort presque subitement?

— Non pas presque : tout à fait. Il a été frappé d'une congestion cérébrale et n'a pas repris connaissance. On l'enterre demain.

Le Mordellec s'arrêta un instant et reprit sur un autre ton :

— Vous comprenez, mon cher ami, je tiens à assister à ses funérailles, à donner cette marque de sympathie à une famille si cruellement éprouvée... Tout le département y sera d'ailleurs...

— Oui, ajouta des Tournelles, et il est probable que les membres du comité vont s'y trouver tous. Peut-être même y aura-t-il une réunion, sinon demain, sans doute le jour qui suivra, pour choisir le successeur d'Audran...

Le jeune homme parlait avec une simplicité parfaite, sans paraître attacher la moindre importance à ce qu'il disait, et pourtant, son interlocuteur eut la sensation désagréable d'être deviné, percé à jour. Il fit bonne contenance, et reprit, après une légère hésitation :

— J'avais pensé que vous m'accompagneriez... Vous êtes Breton, vous avez habité Lorient, et vous étiez, je crois, en excellents termes avec Audran et sa famille?...

— Je connaissais fort peu Audran, tout au contraire; il y a si longtemps que j'ai quitté la Bretagne!... répondit Remy; et il ajouta d'un air détaché : Je n'y ai conservé que de très rares amis, entre autre Lorgemont, et surtout Beyens de Morfaix. Il était extrêmement lié, je dirai même allié, avec mes parents, et nous sommes restés en termes affectueux, ce que vous ignorez peut-être...

Le directeur de *l'Ordre* eut grande envie de demander à son rédacteur s'il ne se moquait point de lui; mais il se contint, et, sans répondre à ses dernières paroles, il dit assez piteusement :

— D'après cela, je dois penser que vous ne viendrez pas à Lorient?

— Mais pas du tout! se récria des Tournelles. Je compte bien y aller, au contraire. Paris est si laid par ce temps! je ne serai pas fâché de le quitter quelques jours. Et puis, c'est vrai, dit-il plus sérieusement, que je voyais très peu Audran : il n'y avait guère de sympathie entre nous; mais, en vérité, devant un tel malheur...

— Vous avez bien raison, mon cher ami, approuva Le Mordellec; et, quant à moi, je vous assure que rien ne m'empêchera de partir, quoique tant de choses me retiennent ici...

— Oh! dit Remy, votre présence sera encore plus indispensable là-bas... Et, franchement, vous lui devez bien cette politesse, au pauvre Audran, car c'est tout à fait gentil de sa part, de vous laisser ainsi le champ libre...

Et avant que Le Mordellec, un peu décontenancé, eût trouvé le temps de placer un mot, il ajouta très vivement :

— Je ne voudrais pas vous congédier; mais si nous partons cet après-midi, il faut hâter nos préparatifs.

— En effet, dit Le Mordellec qui se leva avec empressement. Le train est à deux heures. Nous nous retrouverons à Montparnasse, n'est-ce pas?

— Entendu... A bientôt donc, mon cher directeur...

... Dehors, c'était toujours le ciel triste, la rue boueuse et inhospitalière... Tout en retournant chez lui, Le Mordellec réfléchissait. Evidemment des Tournelles ne se méprenait point sur le but véritable de son voyage; il comprenait aussi très bien ce que son « cher directeur » attendait de lui. Et, du moment où il l'accompagnait, il s'engageait implicitement à le seconder près de Bayens de Morfaix ou tout au moins à rester dans une neutralité bienveillante. Le Mordellec se croyait certain d'arriver à Lorient avant Rouville qu'on lui disait être dans le Midi : les chances semblaient donc favorables, et la joie qu'il ne pouvait contenir

depuis le matin se reflétait dans ses gros yeux, illuminait sa face rougeaude. Et, tandis qu'il s'épanouissait ainsi, dans le contentement sans scrupules ni restrictions de l'honnête homme qui n'a vraiment rien à se reprocher si ce n'est peut-être ce contentement, deux femmes là-bas pleuraient, affolées. Il n'y songeait guère. Il ne pensait point que cet événement, qui avait pour résultat de le rendre si totalement heureux, bouleversait d'autres existences, les faisait à jamais misérables... Cela, c'est la vie...

Deux heures plus tard, Le Mordellec arpentait fiévreusement le quai de la gare Montparnasse... Encore quelques minutes, le train partirait, et des Tournelles qui n'était pas là!... Enfin la physionomie soucieuse du directeur de *l'Ordre* s'éclaira, tandis qu'un soupir de soulagement s'échappait de sa poitrine; il avait aperçu la figure railleuse, les yeux bleus très clairs et les longues moustaches blondes de son rédacteur.

Remy s'avançait paisiblement, sans se presser. Il était là depuis plus de dix minutes, et, s'il ne s'était pas encore montré, c'était gaminerie pure, pour faire un peu poser son directeur dont il devinait l'inquiétude et l'impatience.

— Je commençais à craindre, dit aimablement Le Mordellec, de ne pas vous avoir comme compagnon de route. Le train va partir, nous n'avons que le temps de monter... Tenez, je vois Paquand là-bas qui vous fait des signes... Si vous voulez bien, nous allons prendre le même compartiment...

Tout en parlant ainsi, par phrases brèves coupées de halètements, Le Mordellec marchait ou plutôt courait aussi vite que le lui permettait sa corpulence, et Remy le suivait à la même allure. Enfin tous deux arrivèrent au terme de leur course; précipitamment ils disparurent dans le wagon dont la portière ouverte se referma sur eux. Le train s'ébranlait.

— Il était temps! soupira Le Mordellec qui s'épongeait le front, affalé parmi les coussins.

Paquand hocha la tête en manière d'acquiescement. C'était un homme qui dévalait vers ses soixante-dix ans, laid d'ailleurs comme le péché, quand le péché n'est pas intéressant. Son crâne dégarni, son front fuyant, sa barbiche roussâtre, l'ensemble de sa figure pointue et chafouine offrait assez exactement l'image d'un renard pelé. Il était député depuis trente ans, et il comptait bien siéger encore de longues années à la Chambre : *siéger* étant pris ici comme une expression des plus figurées. Paquand, veuf, sans enfants, sans fortune, ne venait à Paris qu'en passant. Il arrivait régulièrement vers la fin de chaque mois pour toucher son traitement; il restait deux ou trois jours campé dans un petit hôtel modeste, aux environs de la Madeleine; puis il repartait, avec la hâte de retrouver la paisible maison où il habitait dans un faubourg de Lorient, depuis qu'il avait vendu son étude de notaire. Jamais il n'avait prononcé un discours ni fait partie d'aucune commission. La plupart du temps, il confiait ses votes à un collègue du même groupe, bien pensant comme lui. Il ne sortait de son apathie qu'au moment des tournées électorales. Il faisait alors seller un cheval dont la couleur bizarre rappelait cette nuance que nos pères nommaient joliment : « chair de nymphe émue »: et pendant cinq ou six semaines, il parcourait son arrondissement, toujours bien reçu dans les campagnes où depuis si longtemps on avait coutume de le voir avec son fantastique coursier; et la puissance de l'habitude, pour ne pas donner son vrai nom à la routine, est presque sans limites sur ces populations bretonnes.

Le député n'était pas moins bien accueilli par la noblesse des châteaux. Il n'excitait aucune jalousie, n'ayant aucune supériorité : mieux encore, ses origines plébéiennes permettaient de le traiter en inférieur, avec

une familiarité protectrice, un peu comme un régisseur qui est depuis longtemps dans la même maison et remplit ponctuellement son service. Le plaisir que l'aristocratie trouvait à exercer cette domination, sur Paquand, constituait un de ses grands avantages, la meilleure sauvegarde de sa situation. Il le savait, il se laissait faire, ayant d'ailleurs une âme de plat valet, prêt à endosser la livrée, s'il devait en être mieux soutenu.

On disait de lui : « Paquand vote bien; et puis c'est un honnête homme qui obéit au comité. Il faut qu'on le garde. » Et on le gardait.

Honnête homme, il l'était, en effet, de ces honnêtes gens que s'en tiennent à la lettre, que l'esprit ne vivifiera jamais, et dont le contact vous donne le désir instinctif d'aller voir un peu les coquins.

— Me voici de jolis compagnons de route! pensait Remy. L'un et l'autre me sont également antipathiques et je ne m'abuse pas sur leurs sentiments à mon égard. J'avais bien besoin de courir à cette cérémonie, où je n'ai vraiment aucun motif sérieux de me trouver... Aussi bien, je ne peux m'en prendre qu'à moi, car c'est uniquement par curiosité que je vais à Lorient, pour assister aux manœuvres de Le Mordellec et des autres... C'est toujours drôle, ces petites vanités et ces misérables ambitions de quatre sous! Mais était-ce bien la peine de quitter mon Paris, mon chez moi, pour aller les contempler là-bas? Cette comédie-là est de tous les jours et de tous les milieux : inutile d'aller la chercher au fond de la Bretagne... Enfin! je verrai toujours la mer, et je causerai avec mon amie Simone : ce sera autant de gagné... C'est égal, voilà un voyage qui va être dur!

Tout en monologuant ainsi, des Tournelles écoutait Le Mordellec et Paquand; ils parlaient des faits scandaleux qui avaient amené la mort de Philippe

Audran. Le député donnait des détails précis, minutieux.

— Il paraît que l'intrigue entre Mlle Vernay et Maudrezac remontait à plusieurs mois : la jeune fille l'avoue elle-même dans une lettre où elle demande pardon à sa tante. On ne se doutait de rien dans la famille Audran, et parmi les familiers de la maison, s'il y avait bien quelques soupçons, il n'existait aucune preuve, pas même de certitude. La jeune fille pouvait donc nier, et si sa position se trouvait compromise jusqu'à un certain point, elle était loin d'être désespérée. En suivant Maudrezac, elle a fait un acte véritable de folie...

Tandis que Paquand parlait, l'image de Suzanne s'affirmait, se précisait dans le souvenir de Remy. Il revoyait sa mignonne figure ronde, ses traits encore inachevés, presque enfantins, ses grands yeux, ardents et candides. Elle était une passionnée, une passionnée qui s'ignorait elle-même, et Maudrezac avait eu vite fait de deviner sa véritable nature... Dès lors, rien ne pouvait refréner son caprice, ni le respect du toit où reposaient sa femme et son enfant, ni ce sentiment tout-puissant et indéfinissable qui « fit hésiter Faust au seuil de Marguerite... ». Il l'avait subjuguée, fascinée, magnétisée. Il s'était emparé d'elle jusqu'à lui faire perdre, en cette absorption de volonté, toutes les pudeurs dont l'instinct et l'éducation entourent la jeune fille. Prise désormais, prise invinciblement, Suzanne n'avait pas voulu abandonner l'homme qu'elle aimait, et l'ignominie de sa chute rejaillissait sur elle, qui en demeurait ineffaçablement salie.

— Si jeune! pensait Remy. Et toute une existence perdue, finie... Sans compter la pauvre petite Mme de Maudrezac qui reste avec un nom déshonoré, un avenir d'isolement et de tristesse... Et l'on dira que la vie réelle n'est pas le plus invraisemblable et le plus douloureux des romans!

Mais il cessa de philosopher, du moins là-dessus. Un autre champ d'observations s'offrait à lui, et il écoutait ses deux compagnons, intéressé, amusé, par les manœuvres habiles de Le Mordellec. Le directeur de *l'Ordre* «louvoyait», comme on dit en marine, où fort souvent la ligne droite n'est pas le plus court chemin pour aller d'un point à un autre; mais, malgré les plus habiles manœuvres, il n'amenait point Paquand où il voulait en venir. Le grand souci du député était de ne pas se compromettre, de ne pas s'aliéner les protections qui lui assuraient le maintien de son mandat : aussi évitait-il avec un soin extrême toute appréciation indépendante, toute parole qui eût pu l'engager dans un sens ou dans l'autre. Le Mordellec avait beau le presser de questions insidieuses pour en arriver à celle qui lui brûlait les lèvres, il répondait évasivement ou même pas du tout, se bornant à lever les épaules, secouer la tête en signe d'ignorance. Enfin, le directeur de *l'Ordre*, n'y tenant plus, se décida à parler catégoriquement.

— Voyons, mon cher député, ne jouons pas à cache-cache. Ce que je vous demande n'est pas très long, ni très difficile à dire... Pensez-vous que Rouville soit agréé par le comité?

Paquand lui jeta un coup d'œil en dessous.

— Rouville, dit-il, est un homme considérable... Bien pensant, une grande fortune... Evidemment, ce serait une bonne recrue, un choix excellent, excellent...

Il se grattait le menton d'un air pénétré. Le Mordellec reprit nerveusement :

— Alors, ce choix excellent est celui du comité?

— Mais, mon cher, mais je n'ai pas du tout dit cela, s'écria le député. Vous êtes là depuis une heure, vous me tourmentez pour savoir des choses que j'ignore moi-même, puisqu'il n'y a pas eu réunion.

— Il n'y a pas eu réunion, c'est vrai; mais d'après

les lettres que vous avez reçues, d'après vos renseignements personnels, vous savez bien à peu près ce que l'on décidera... Entre nous, Rouville est-il certain d'être agréé? et, le cas échéant, ne pourrait-on lui préférer un autre candidat?

Mais Paquand, obstiné, hocha de nouveau la tête. Non, il ne savait rien, il n'avait aucun indice, et d'ailleurs, s'il s'était douté des intentions du comité, il aurait dû garder le silence.

— Vous comprenez, j'ai mes pudeurs, déclara-t-il avec dignité.

Et il fut impossible d'en tirer autre chose. Il paraissait enchanté de sa phrase, et la répéta deux ou trois fois, complaisamment. Du reste, il avait obtenu ce qu'il voulait, car Le Mordellec n'insista pas davantage, estimant inutile de revenir sur ce sujet épineux.

Il faisait nuit noire lorsque les voyageurs arrivèrent à Lorient, pour se séparer aussitôt, chacun d'eux prenant une route différente. La voiture de Paquand l'attendait dans la cour de la gare, attelée du fameux cheval rose; Le Mordellec prit un fiacre pour le conduire chez un de ses parents où il descendait, et des Tournelles, relevant le collet de son pardessus, car il faisait une âpre bise qui jetait des aiguilles au visage, s'en alla pédestrement vers l'hôtel de France où il comptait dîner et coucher.

Il achevait son repas tardif et fumait une cigarette, étendu à demi devant un bon feu, lorsque la porte s'ouvrit, livrant passage à Le Mordellec qui entra comme un ouragan, les traits bouleversés, la respiration haletante. Avant que Remy, stupéfait de cette apparition insolite, eût pu ouvrir la bouche pour en demander la cause, le futur député s'approcha de lui et dit rapidement :

— Mon cher ami, vous m'excuserez de vous déranger si tard : je n'ai pas une minute à perdre! On vient

de m'apprendre que Rouville, averti télégraphiquement hier de la mort d'Audran, est à Lorient depuis ce matin. Il a déjà vu plusieurs membres du comité, mais n'a pu parler encore à Morfaix, puisque celui-ci est arrivé tout à l'heure, dix minutes après nous... Il est tout près, à cet hôtel même; et vous comprenez combien il est important que mon nom soit prononcé avant qu'il se soit engagé vis-à-vis Rouville! Tout dépend de lui, en définitive, puisqu'il juge en dernier ressort. Or, je le connais très peu; nous ne nous sommes que rarement rencontrés et nos relations ne sont pas assez intimes pour me permettre de me présenter chez lui à une heure aussi avancée...

Le Mordellec s'arrêta un instant, regarda des Tournelles, espérant qu'il allait prévenir sa demande; mais le jeune homme ne lui fit pas cette grâce et le directeur de *l'Ordre* poursuivit :

— Vous êtes fort liés, vous me le disiez vous-même. Puisque vous vous trouverez sous le même toit, il vous est bien facile d'aller lui serrer la main et de lui parler pour moi avant qu'il ait pu voir Rouville... Vous me rendrez là un grand service, un de ces services qui ne s'oublient jamais...

Des Tournelles ne se pressait point de répondre. Encore qu'elle ne le surprît pas outre mesure, la requête l'impressionnait désagréablement. Il n'avait aucune sympathie pour Le Mordellec. Depuis longtemps il savait à quoi s'en tenir sur cette médiocrité gonflée et boursouflée dont les apparences n'en imposaient qu'aux naïfs ou aux superficiels. Non seulement il le jugeait d'intelligence courte, dénué de tout sens politique, mais il avait pu voir combien il était incapable d'un élan généreux, d'un oubli de soi. Sous le mensonge de ses phrases filandreuses, Remy le sentait uniquement occupé de son intérêt personnel. Comme beaucoup d'autres, il ne servait pas la cause : il s'en servait.

Mais quoi! pour si peu intéressant que fût Le Mordellec, il valait bien Rouville, et des Tournelles s'avouait qu'en définitive, il n'avait pas de raison suffisante pour se refuser à la démarche que son directeur attendait de lui.

— Je ne pense pas, dit-il, que mon intervention soit d'une telle efficacité, mais puisque vous y attachez une si grande importance, je vais tenter de voir Morfaix. Notre conversation ne sera sans doute pas très longue, et si vous voulez m'attendre ici?...

— Certainement, mon cher ami, je reste! s'écria Le Mordellec. Et même, si vous jugez ma présence opportune, si Morfaix désirait me voir, faites-moi appeler.

— Vous pouvez y compter, fit Remy sur le seuil de la porte.

Et tandis qu'il la refermait, que le bruit de ses pas se perdait dans le couloir, Le Mordellec alla s'asseoir près du feu, à la place que son jeune rédacteur venait de quitter. Ses traits se détendaient; il se sentait allégé, confiant. La démarche consentie par des Tournelles était d'une importance capitale, et il lui semblait presque impossible qu'un autre l'eût déjà tentée.

— C'est égal, songeait-il, il est bien dommage qu'on ne m'ait pas envoyé un télégramme au lieu d'une lettre! Je serais arrivé ce matin, j'aurais pu voir bien du monde, entraîner des hésitants, comme cet intrigant de Rouville, qui a couru toute la journée... Enfin, je n'aurais pas davantage parlé à Morfaix, puisqu'il n'y était pas, et c'est le plus nécessaire... Il n'a encore pu s'engager avec personne, et pour peu que des Tournelles y mette de l'adresse et de la chaleur, ma candidature a toute chance d'être accueillie, ou du moins examinée...

Le Mordellec interrompit là ce monologue où l'espoir se mêlait au regret : des Tournelles rentrait.

— Que vous revenez vite! remarqua le directeur de *l'Ordre*.

Et, avec un secret battement de cœur :

— Me demande-t-on là-bas?

— Je n'ai pu voir Morfaix, dit brièvement Remy. Il est arrivé un peu souffrant, il a dû prendre le lit, et il dort.

— Il dort! s'écria Le Mordellec qui bondit de son fauteuil, véritablement indigné; il dort!... Et sans doute, reprit-il avec un indicible accent d'amertume, sans doute il dormira demain matin, et il me sera impossible de lui parler avant la cérémonie!

— Cela me paraît assez probable, dit paisiblement Remy.

Le Mordellec fit quelques pas, en proie à une fureur qu'il ne cherchait pas à dissimuler. A la vérité, le coup était rude : dans son plan de campagne, le candidat avait pris comme point de départ la démarche près de Bayens de Morfaix et, du moment où cette démarche n'aboutissait pas, ses opérations péchaient par la base, sans qu'il en eût d'autres en vue... Mais, par tempérament et par métier, il avait l'esprit souple, fertile en ressources, rompu à cette gymnastique qui consiste à trouver cinq ou six solutions différentes pour le même cas. Il ne tarda donc pas à reprendre son sang-froid, au moins en partie; et, tendant la main à des Tournelles :

— Je ne vous remercie pas moins, lui dit-il; et si, demain, vous aviez l'occasion de voir Morfaix avant les funérailles, glissez-lui un mot pour moi... Je regrette, certainement, que vous ne lui ayez pas parlé ce soir, mais enfin rien n'est perdu. La candidature de Rouville ne peut être prise au sérieux et je ne pense pas avoir grand'peine à en triompher.

— Croyez-vous? fit Remy d'un air de doute... Pour moi, je pense, au contraire, que vous avez affaire à

forte partie et peut-être feriez-vous bien de vous retirer.

— Me retirer! s'écria Le Mordellec dans un mouvement violent dont il ne fut pas le maître.

Mais, se reprenant aussitôt, il ajouta sur un autre ton :

— Je le voudrais bien, je vous assure! Je n'ai aucune ambition, je ne désire rien que la vie paisible et obscure, mais il est des cas où nous sommes forcés d'immoler nos aspirations et nos goûts; et j'en dois le sacrifice à mes amis politiques, au pays, à la cause...

Des Tournelles alla à la fenêtre, écarta les lourds rideaux de damas rouge, puis, revenant vers son directeur qui le regardait avec ahurissement :

— Il n'y a personne, dit-il d'un ton posé, et on n'écoute pas à la porte. Ce n'est pas la peine de vous fatiguer pour moi; vous servirez ces belles phrases à vos électeurs... En attendant, bonne nuit! Et dormez comme les grands capitaines la veille d'une bataille...

— D'une victoire!

«... Que l'on nie donc l'utilité du mensonge et sa charité! songeait Remy, quelques instants plus tard, en regagnant sa chambre. Voilà un honnête homme qui passerait une nuit épouvantable, s'il savait que je n'ai pu voir Morfaix parce qu'il est en conférence avec Rouville... Sans compter qu'il m'aurait tenu plus d'une heure pour exhaler sa colère et son désespoir, le tout en pure perte... Et je tombe de fatigue et il faut se lever au point du jour demain... A neuf heures la cérémonie!... Par un froid pareil, dans ces églises bretonnes qui ne sont jamais chauffées!... Il y a de quoi gagner une angine...»

Mais les appréhensions de Remy ne se réalisèrent pas. Dans la nuit, le vent changea bord pour bord; la température s'éleva tout à coup, ainsi qu'il arrive souvent sur ces côtes où elle subit les variations les

plus inattendues; et lorsque le jeune critique sortit de l'hôtel pour se rendre à l'église, il faisait doux, presque tiède. Les cloches sonnaient depuis longtemps déjà, et quand le retardataire franchit le portique, la nef était absolument comble. Des Tournelles tenta de se frayer un passage, mais il dut bientôt y renoncer et, faute de trouver une chaise, il vint s'adosser contre un confessionnal où Lorgemont avait aussi cherché asile. Ils échangèrent un discret signe de tête et un amical serrement de main, puis Remy, avec cet air profond et absorbé que prennent les hommes à l'église, Remy promena son regard sur l'assistance.

Beaucoup de visages lui étaient connus. Il distingua la taille athlétique de Kerdoual, qui dominait de très haut ses voisins, puis la figure chafouine de Paquand, la face rougeaude de Le Mordellec, la tournure martiale, les yeux bleus et le profil bourbonien du colonel d'Elbée. Enfin il reconnut la fine silhouette de Simone Gueyrard. Elle était entièrement vêtue de noir, et le soleil, qui l'éclairait toute, enveloppait d'un même rayon ses cheveux légers pareils à une vapeur lumineuse et la fourrure sombre qui entourait son col menu. Elle s'accoudait à son prie-Dieu, sa blonde tête cachée entre ses mains; et, dans cet abandon de son être souple, la grâce du mouvement se devinait sous l'immobilité de l'attitude.

Les chants funèbres montaient, emplissaient l'église; bientôt le *Dies iræ* ébranla les voûtes sonores. Ah! parmi ceux-là qui croient ou qui voudraient croire, qui donc a pu l'entendre et ne pas frémir d'une émotion sacrée, faite d'espérance — d'épouvante aussi?... Qui donc n'a pas tremblé jusqu'au fond de l'âme à ce cri de terreur, cet appel éperdu vers les miséricordes infinies, où passe toute la détresse, l'isolement effroyable des vivants jetés devant la mort?

« *Libera me Domine... in illa tremenda...* » C'était le

Libera, maintenant, et ses paroles consolatrices, rosée d'espoir tombée sur l'âme!... Les prêtres, descendus de l'autel, s'avançaient vers le cercueil drapé de noir pour une dernière bénédiction; puis, le triste cortège se forma pour conduire à son dernier asile, à sa demeure de paix, celui que tant de soucis avaient agité, si souvent et si vainement durant sa vie mortelle.

Les portes s'étaient ouvertes toutes grandes, livrant passage à l'assistance qui s'écoulait, et des Tournelles s'apprêtait à suivre le mouvement général quand Lorgemont se pencha vers lui :

— Allez-vous au cimetière? demanda-t-il à voix basse.

— Mon Dieu non, fit Remy. Je ne suis pas très intime avec la famille Audran et je ne crois pas que cela soit nécessaire. Mais vous? ne deviez-vous pas prononcer un discours?

— On me l'avait demandé, dit Lorgemont avec fatigue, mais je ne m'en suis pas senti le courage; je ne pourrai même pas aller jusque là-bas... Et, puisque vous n'avez pas non plus l'intention de vous y rendre, voulez-vous sortir avec moi? Vous me reconduirez chez ma cousine de Kerminturnes où je suis descendu.

— Très volontiers... Mais ne pensez-vous pas que nous ferions bien d'attendre que tout ce monde soit parti?

Lorgemont hocha affirmativement la tête, et, pendant quelques minutes encore, les deux hommes restèrent côte à côte, immobiles et silencieux; puis, les derniers assistants sortis, ils franchirent le seuil. Derrière eux, les portes se fermèrent; l'église retombait à sa paix coutumière, dans cette atmosphère de quiétude engourdissante et si douce que ne troublent point le murmure étouffé des prières, le bruissement léger des robes, le pas discret des dévotes qui trottent menu sur les dalles...

Dehors, à la pleine lumière du jour, Remy regardait son compagnon qu'il n'avait pas vu depuis un mois ou deux et il s'étonnait de le trouver brusquement vieilli, les traits tirés, les tempes creuses, les cheveux blanchissants. Il se rappela avoir entendu dire que le député catholique avait été malade et il pensa que la maladie devait être bien grave, qui amenait une telle transformation et si rapide. Lorgemont devina-t-il ses réflexions? Il lui demanda tout à coup, s'arrêtant au milieu d'une phrase :

— Vous me trouvez changé, n'est-ce pas?

— Changé! se récria des Tournelles... En vérité, je ne trouve rien de semblable. Vous avez l'air un peu fatigué, voilà tout, et ce n'est pas étonnant, puisque vous relevez de maladie...

Un sourire triste passa sur les lèvres du député.

— On ne se relève point de cette maladie-là, mon pauvre Remy, dit-il, car elle s'appelle la vieillesse, avant de se nommer la mort!... Non, n'essayez pas de me mentir, ce serait inutile, et, je l'ajoute, humiliant pour moi... Pensez-vous donc que j'aie peur? — et il redressait sa haute taille fléchie, tandis qu'une lueur fugitive colorait son visage aux traits nobles et réguliers. — Je suis touché, je le sais, je le sens; et, du reste, comment m'illusionner? Il est des regards qui parlent! Et, ces regards-là, j'en ai trop vus ce matin! Parmi ceux qui conduisaient ce pauvre Audran là où vous m'accompagnerez bientôt, j'ai surpris des yeux avides qui s'attachaient sur moi, qui mesuraient les progrès de mon mal et les jours qui me restent à vivre. On m'a déjà fait comprendre que j'étais fini, ma succession parlementaire discutée — il en est tant qui la guettent!... Pourtant, je vous l'assure, je puis encore rendre des services, et l'on n'ignore pas que de telles insinuations, de tels procédés auront pour effet de me faire mourir plus vite; mais que leur importe! qui s'embarrasse

d'un scrupule de pitié ou de délicatesse, quand l'intérêt personnel est en jeu? Quand on veut parvenir à tout prix, on ne compte pas ses cadavres, on ne discute pas la lâcheté ou la bassesse des moyens : on n'y songe même pas, on n'a pas le temps d'y songer, dans cette course effrénée qui ne laisse pas de place à la réflexion. Mais, plus tard!...

Les deux promeneurs arrivèrent en ce moment sur le square qui se trouve en face de la Préfecture maritime. A cette heure matinale, il était presque désert, traversé seulement par quelque matelot au grand col bleu, à la tournure alerte, et par des bandes d'enfants dont les cris joyeux se mêlaient aux piaillements des oiseaux. Lorgemont se laissa tomber sur un banc de pierre et fit signe à des Tournelles de s'asseoir près de lui.

— Oui, plus tard! reprit-il. Toute faute porte en elle, et dès ici-bas, son expiation. Dieu l'a voulu, c'est la loi admirable de son admirable justice; et sachez-le bien, malgré tout, malgré nous-mêmes, nous ne pouvons échapper à notre conscience : l'heure vient où elle nous oblige à scruter notre vie, où elle nous montre inexorablement nos misères, nos défaillances, les petites infamies que nous avons commises *d'un cœur léger*. Et c'est une heure cruelle que celle-là où, forcés de nous juger, nous devons nous condamner; c'est un châtiment très amer de sentir ses actes inférieurs à son âme et de survivre à l'idéal que l'on s'était fait de soi...

— Ce sont, fit Remy, des misères de grand seigneur. P... d'hommes connaissent de tels remords : beaucoup ... pourraient même pas les concevoir qui végètent ...nquilles et s'engraissent sur les ruines de leur idéal, ...pposer qu'ils en aient jamais eu un!

— Peut-être! dit le député. Oui, ces sentiments ne ... pas accessibles aux masses : mais les minorités

sont seules intéressantes, étant presque toujours l'élite, ajouta-t-il, en homme politique qui connaît la valeur des majorités, pour s'en être tant de fois servi... Voilà que j'ai dépassé le milieu de ma course, Remy; j'arrive à ce tournant du chemin où l'on s'arrête volontiers pour jeter un regard en arrière, et je ne puis voir la route parcourue sans ressentir une tristesse si pénétrante et si poignante qu'elle devient du remords! Tenez, il y a une parole de Gœthe qui m'avait toujours frappé, et qui me revient depuis quelque temps comme une obsession : « L'idéal de la vie, ce serait que le rêve de notre jeunesse fût réalisé par notre âge mûr. » Est-ce possible?... Je ne le crois pas. Au contraire, la marche des années, les événements que nous traversons, les êtres nouveaux qui entrent dans notre existence, tout concourt à une modification constante de notre *moi* intime, et cette modification aboutit peu à peu en une transformation radicale. Il s'ensuit qu'à quarante ans, nous ne nous souvenons plus guère de l'idéal qui faisait vibrer nos cœurs de vingt ans. Nous l'avons trahi, amoindri à travers les compromissions, les diminutions d'âme où nous entraînent les nécessités que nous nous créons... N'importe! ajouta-t-il en se levant, — et Remy l'imita, — il est heureux, s'il existe, l'homme qui, du seuil de la vieillesse, peut sourire sans amertume ni remords au fantôme lumineux — à l'idéal de ses jeunes années!

Remy ne répondit pas : il se sentait mal à l'aise, faute de comprendre l'accent étrange de Lorgemont. Il le tenait pour un ambitieux de grande envergure, fort au-dessus du vulgaire. Le scrupule n'avait jamais été la maladie de sa vie politique, il n'avait point l'âme sensible, et, pourvu qu'il en arrivât là où il voulait, il ne s'embarrassait guère qu'il fallût en écraser d'autres. D'où venaient donc ces regrets subits, ces remords, la tristesse de cette demi-confession, à peine voilée? Son

état maladif?... Explication insuffisante. Lorgemont était trop énergique pour se laisser ainsi abattre, et les procédés dont on usait vis-à-vis de lui, si blessants fussent-ils, sont d'un usage trop courant dans le monde politique : ils ne suffisaient point à provoquer une telle crise d'amertume et de dégoût... Des Tournelles devait en avoir l'explication, de cette crise, au moment même où il prenait congé de Lorgemont : celui-ci le retint pour lui demander d'un air indécis, presque timide, si Mme d'Echambroignes n'était pas à Lorient. Il avait cru la reconnaître le matin même.

Il n'ajoutait point qu'il l'avait trouvée tellement vieillie, tellement changée qu'il ne l'avait pas saluée, craignant une méprise.

— Elle habite Lorient depuis un mois ou deux, répondit Remy; elle s'y est installée pour permettre à l'aîné de ses fils de suivre les cours du lycée : il se destine à l'Ecole navale. Quant à d'Echambroignes, vous savez qu'il a dû s'expatrier, pour faire vivre lui et les siens; il est au Dahomey... Oh! il a une très belle position qui lui permet de faire des économies, et d'ici dix ou douze ans, il pourra revenir en France, s'il n'est pas mort avant... Le climat est très malsain...

Le visage si pâle de Lorgemont pâlit encore et se contracta.

— Je désire de toutes mes forces, dit-il, d'une voix altérée, que cet homme courageux trouve la récompense de son courage, et je regrette du fond de l'âme qu'il ne soit pas en mon pouvoir de le rappeler, de lui donner parmi nous la place qu'il méritait si bien... et qui lui a été refusée.

Il serra la main de des Tournelles, et, sans ajouter un mot, rentra chez lui.

Remy comprenait maintenant. Il se souvenait que le député, au moment où il s'agissait de la direction de *l'Ordre*, n'avait pas donné à d'Echambroignes l'appui

énergique que celui-ci était en droit d'attendre. Il l'avait soutenu faiblement et, peu à peu, avait passé dans le camp ennemi pour les motifs les plus égoïstes. Il ne voulait pas s'aliéner Le Mordellec; il craignait une rupture avec Audran, défavorable à d'Echambroignes : mais surtout il redoutait que ce dernier fût porté plus tard à la Chambre, si la direction du journal lui était confiée. Extrêmement autoritaire, il n'admettait pas qu'une autre influence pût balancer la sienne; très vain aussi, malgré toute son intelligence, de ses succès d'orateur, il voyait un rival et n'en voulait pas près de lui : les hommes sont envieux de leurs talents comme les femmes sont jalouses de leur beauté.

C'était donc à de tels motifs qu'il avait cédé. Une fois de plus, il avait mis en pratique cet axiome cruel dont il est si aisé de couvrir ses intérêts et ses rancunes. Comme Bismarck, il s'était dit : « En politique, il n'y a pas de place pour la pitié. » Il n'y en a pas davantage pour la justice!... Le cri des peuplades barbares demeure éternellement vrai dans sa férocité : et le *væ victis* des premiers âges est resté la devise de notre monde civilisé...

En agissant comme il l'avait fait, en écartant impitoyablement qui le gênait, Lorgemont n'avait donc éprouvé ni regrets, ni hésitations : c'est plus tard qu'il les avait connus. La maladie survenait, qui l'enlevait à son atmosphère habituelle, lui imposait une halte en sa course fiévreuse. Pour la première fois depuis des années, il se trouvait seul, silencieux, attentif vis-à-vis lui-même : accalmie soudaine où les hommes et les choses lui apparaissaient sous une tout autre lumière! Il s'était affranchi des opinions courantes qui trompent fréquemment, étant basées sur le *dehors* des faits et leur résultat immédiat : portant ses regards plus avant, il avait cherché les causes premières, les déterminantes de nos actes extérieurs; il avait envisagé les consé-

quences lointaines de nos pensées tranformées en vouloirs, et combien la répercussion d'une seule peut devenir effrayante sur nos destinées et les destinées des autres. Enfin, il avait eu le courage, ce manieur d'âmes, de scruter son âme, à lui, égoïste et violente, mais haute encore et restée de noble essence. Il avait examiné ses actes. Et, pour beaucoup, il s'était vu contraint à ce mépris de soi qui est, de toutes les expiations, la plus cruelle pour ceux qui sont demeurés des spiritualistes, supérieurs aux sensations, accessibles aux souffrances et aux jouissances causées par un sentiment ou une idée.

Fatigué encore et souffrant, le député avait dû venir à Lorient par nécessité de situation : là, il avait retrouvé toutes les intrigues, tous les tripotages politiques dont il vivait éloigné depuis quelques semaines, et, brusquement, il s'était senti écœuré, il en avait compris la bassesse et l'inanité. Et à cette heure de lassitude, de dégoût de toutes choses et de soi-même, il avait rencontré Mme d'Echambroignes; pâlie, vieillie, méconnaissable, elle lui était apparue comme l'incarnation vivante de ses remords, la victime de ses appétits de domination, de sa jalousie mesquine et criminelle... Sous cette impression toute récente, toute vivante encore, Lorgemont avait rencontré Remy, lui avait parlé; et il fallait que son émotion fût bien profonde pour se laisser entraîner à de tels épanchements, lui, si maître de soi, accoutumé par une longue pratique à réserver le fond de sa pensée... Malgré lui, le jeune homme se sentait douloureusement affecté de ces confidences et n'en pouvait détourner son esprit. Il y songeait en revenant de l'hôtel où il déjeuna seul dans la petite salle de la veille; il y songeait encore, remonté dans sa chambre où il trouva quelques lignes de Mme Gueyrard — il lui avait demandé l'heure où elle pourrait le recevoir — et, plus

tard, lorsque le moment fut venu de se rendre chez Simone, il pensait toujours à Lorgemont. Il croyait entendre son accent las et triste, voir l'expression d'angoisse, les regrets, les remords qu'il avait lus le matin sur cette noble figure, soudainement dévastée et vieillie.

Comme il traversait la Bôve, la grande promenade de Lorient, Remy se rencontra avec son directeur.

— Ah! mon cher ami, s'écria Le Mordellec, je vous cherchais... Vous savez sans doute ce qui m'arrive?...

Des Tournelles l'ignorait tout à fait, mais, à voir le visage piteux du directeur de *l'Ordre*, il était facile de conjecturer que l'événement en question ne devait pas lui être agréable.

— Je n'ai vu personne, répondit-il évasivement. C'est à peine si Morfaix a eu le temps de me serrer la main; je suis moi-même très pressé, ayant plusieurs visites à faire... Qu'y a-t-il donc?...

— Ce qu'il y a! s'écria Le Mordellec. Rouville vient d'être choisi par le comité pour remplacer Audran!

Et il ajouta, se tournant vers un jeune homme qui l'accompagnait :

— J'en ai été instruit d'une façon certaine par mon cousin que vous connaissez peut-être, pour l'avoir vu au journal : M. André Lesage.

M. Lesage salua. Il se présentait sous les apparences d'un grand garçon d'une vingtaine d'années, dégingandé, barbu et timide, qui se troublait à tout propos et hors de propos. Il possédait d'énormes mains rouges qui semblaient perpétuellement étonnées de se trouver au bout de ses longs bras. Il admirait Le Mordellec avec conviction et c'était un bon jeune homme.

— Le fait n'est que trop vrai, dit-il d'un air pénétré. Ce matin, après l'enterrement, il y a eu une réunion improvisée, contraire à toutes les convenances, en ce qu'elle était réellement par trop hâtive : on aurait pu attendre au moins vingt-quatre heures... C'est à cette

réunion que Rouville a été proclamé candidat : le nom de mon cousin n'a même pas été prononcé. Rouville, d'ailleurs, avait mis en œuvre les moyens les plus déloyaux pour suborner les membres du comité : c'est une véritable corruption électorale. Croiriez-vous qu'hier soir il attendait M. de Morfaix à la gare, et qu'il l'a accompagné à l'hôtel, le prenant au collet pour lui arracher une promesse, avant même que le pauvre Audran fût enterré, quand son cadavre n'était pas seulement refroidi! C'est révoltant! ajouta Lesage avec l'accent d'une profonde indignation.

Là-dessus, il fit un grand geste qui faillit éborgner Remy; puis il rougit prodigieusement; puis il considéra avec des yeux effarés ses pieds, qu'il avait immenses, ses mains qui s'agitaient, éperdues, avec l'air d'implorer un endroit pour disparaître... En désespoir de cause, il les enfonça dans les larges manches de son pardessus, espèce de houppelande d'un noir verdâtre qui lui tombait jusqu'aux talons. Et, l'âme soulagée, il regarda son cousin et reprit avec une nouvelle énergie :

— C'est révoltant!...

— Oui, certes!... repartit Le Mordellec. Il est révoltant que le comité se soit laissé prendre à de telles manœuvres, qu'il ait choisi un homme sans aucune valeur, étranger au pays, qui n'a pas le moindre titre à représenter le département... Et, pendant ce temps-là, on laisse de côté les vieux serviteurs qui se sont donnés corps et âme à la cause, l'ont défendue dès la première heure... Pauvre nation que la nôtre! comment espérer le salut quand notre parti est livré à de pareils intrigants, qui se servent de si odieux moyens pour parvenir? L'avenir me paraît bien sombre, et il est impossible de ne pas se sentir l'âme inquiète et attristée, en voyant nos intérêts les plus chers abandonnés à de semblables mains.

Il soupira — que ce soupir était profond! — il se-

coua la tête douloureusement... Puis, quelques minutes encore, il se lamenta sur son ingrate patrie, avec abondance, avec conviction, et non sans une certaine grandeur, et enfin, il quitta des Tournelles en disant d'un air convaincu :

— Que voulez-vous, mon cher ami! il y a certains adversaires que l'on ne peut combattre, car ils se servent de moyens qui répugnent à la délicatesse d'un homme de cœur!

Ayant prononcé noblement cette noble parole, il s'éloigna avec le rougissant et fidèle Lesage. Des Tournelles le suivit un instant des yeux avec une réelle admiration. Vraiment, il était complet. Et, tout en pressant le pas, Remy pensait qu'une telle inconscience ou une telle impudence était peut-être en politique la plus grande de toutes les forces : certainement Le Mordellec arriverait à son but. Mieux avisé, plus prompt une autre fois, il recueillerait sans doute la succession de Lorgemont. Qui sait s'il n'y songeait déjà?... Et le jeune homme éprouvait un sentiment pénible à se dire que le grand orateur catholique aurait pour remplaçant cette personnalité vulgaire et madrée qu'était le directeur de *l'Ordre*, séparé de lui par des abîmes dans le monde moral et le monde intellectuel. Le dindon, pesant ornement de la basse-cour, est-il donc fait pour occuper l'aire de l'aigle, cruel parfois, mais qui, du moins, plane toujours sur les hauteurs?...

DORLISHEIM.

(A suivre.)

SIX MOIS
D'INVASION PRUSSIENNE
(JANVIER-AOUT 1871)

Au lendemain de l'échec de Constantine, en 1837, le duc d'Orléans écrivait : « Le souvenir amer des mauvais jours est souvent un excitant plus puissant pour le moral d'un peuple que l'exaltation produite par les gloires antérieures. Si la vengeance, comme le dit le poète, est le plaisir des dieux, elle est un devoir pour les peuples et c'est de ce sentiment que dépend leur grandeur. C'est le souvenir de Rosbach qui animait les Français à Iéna; c'est Iéna qui a fait les Prussiens de 1813. Que la France, qui a besoin d'un si ferme moral, songe tout à la fois à 1792 et à 1815. Sentir l'injure, c'est l'avoir presque effacée (1). »

Qu'étaient 1814 et Waterloo au prix de 1870 et 1871 ! et, si c'est presque avoir effacé l'injure que l'avoir ressentie, notre effondrement d'il y a trente ans n'est pas près d'être oublié. On célèbre en effet de tous côtés la commémoration de ces glorieuses défaites de 1871 qui s'appellent Châteaudun, Nuits, le Mans, Villersexel, Buzenval, et il me semble que ce serait apporter un té-

(1) *Les Campagnes d'Afrique*, par le duc d'Orléans.

moignage utile à l'histoire de notre inoubliable injure que d'exposer ce qu'a été l'ennemi dans une région ouverte et désarmée.

Entre toutes les villes qui ont été atteintes par l'invasion, je crois qu'il y en a peu qui aient eu à supporter la série d'exactions, de violences inouïes, de menaces de ruines qu'a comportée pour Poligny le joug prussien pendant les huit mois qu'il l'a subi.

Le souvenir de ces épreuves qui remontent à trente ans courait le risque de ne pas survivre aux générations qui les ont traversées, si je n'avais été en mesure de le reconstituer avec la plus rigoureuse exactitude.

En 1870, j'étais juge de paix à Poligny et le seul magistrat de l'ordre judiciaire dans le canton : à ce titre et en raison du désarroi qu'avait apporté dans le personnel des fonctionnaires la révolution du 4 Septembre, je devais fatalement être appelé à jouer un des principaux rôles dans le cas où nous serions atteints par l'invasion. A ce moment-là même, l'un de mes beaux-frères ayant dû rejoindre sa famille à Neuchâtel, où son fils était gravement malade, je m'étais fait une obligation d'écrire pour lui, jour par jour, la relation des événements dont je serais le témoin. Ces lettres, qui ont été conservées, viennent de m'être rendues : en feuilletant, à trente ans de distance, ces pages jaunies, il m'a semblé y ressentir dans sa fraîcheur le souffle du temps avec les illusions, les erreurs, les violences que rendaient inévitables les ardeurs de la lutte et l'isolement auquel nous étions réduits; il m'a semblé surtout que l'impression finale qui s'en dégage est bien que la civilisation reste une chose de surface, que la sauvagerie est proche en dessous et qu'à la première secousse profonde elle reparaît. Notre vieux chroniqueur, Haton, en avait conscience quand il disait : « C'est grand pitié que la guerre; je crois que si

les saints du paradis y allaient, en peu de temps ils deviendroient diables. »

Je me serais fait un scrupule d'infliger la moindre retouche à ces croquis dont tout le mérite est la sincérité palpitante, la vérité prise sur le vif; ce mérite, à défaut d'autres, leur vaudra de ne pas être, nous l'avons dit, sans intérêt pour l'histoire, ni sans enseignement pour les générations nouvelles.

I

Poligny, 21 janvier 1871.

Je doute, mon cher Léon, que vous ayez reçu notre dernière lettre, les communications ayant été interrompues par les obligations de la défense, et il se pourrait bien que, d'ici à quelques jours, elles le fussent par l'invasion. Ce sera le blocus, mais d'autant plus pénible pour nous qu'il va perpétuer indéfiniment l'inquiétude si douloureuse où nous laisse l'état de votre pauvre Marcel.

Autant pour vous tenir informé et vous alléger le mal du pays que pour conserver un souvenir précis des épreuves que nous allons traverser, je consignerai chaque soir la relation des événements de la journée, relation que je vous transmettrai au fur et à mesure que j'en trouverai l'occasion, si je la trouve.

J'ai été aujourd'hui à pied pour des scellés à Besain. Du premier plateau du Jura nous avons entendu distinctement la canonnade dans la direction de Dôle. Nous sommes sans nouvelles; on dit Bourbaki en retraite sur Besançon; cette retraite lui serait coupée par un corps d'armée détaché de Paris et dont l'avant-garde serait arrivée à Dôle. Nous espérions n'avoir l'in-

vasion que par Werder, à la poursuite de Bourbaki; nous espérions encore que peut-être, avant que nous fussions atteints, la paix serait faite... Il n'y a plus qu'à se résigner. Mais à quoi peut se rattacher la pensée pour avoir un peu de réconfort! La ruine ici, la misère avec ses conséquences; Marcel mourant là-bas; mes frères bombardés à Besançon, leurs propriétés et les vôtres anéanties... Les jugements de Dieu sont impénétrables.

Dimanche 22 janvier.

C'était bien à Dôle que se tirait le canon hier; une dépêche de l'administrateur du Jura nous annonce que Dôle a été occupée après un bombardement de quelques heures. Il prescrit des reconnaissances sur tous les points menacés et aux gardes nationales de toutes les communes de se tenir en communication permanente, de manière à connaître tous les mouvements de l'ennemi.

Ces satrapes sont légendaires! Qu'ils s'appellent Beauregard, Saint-Priest ou modestement Trouillebert, ils croient aussi ferme les uns que les autres à leur infaillibilité. C'est une grâce d'état. Ainsi M. Trouillebert décrète que la garde nationale soit et la garde nationale doit être. Or, elle n'est à aucun titre. Ces malheureux soldats-citoyens sont armés, d'il y a trois semaines, avec des fusils rouillés, ramassés dans les fossés des routes de la Haute-Saône; nulle instruction militaire, ce à quoi on peut suppléer au besoin; mais rien de ce qui fait la vertu du soldat et le nerf d'une force armée, c'est-à-dire la discipline, la cohésion, l'unité d'âme et de volonté amenant, sous la main d'un chef aveuglément obéi, l'unité de l'élan et de l'effort. Si pareille cohue était conduite à pareil ennemi, quelle débandade!

Je parlais tout à l'heure de grâces d'état; il y en a

vraiment pour ceux qui se trouvent sous le coup d'un danger imminent; à mesure que ce danger se rapproche, il perd de son épouvante et je m'étonne de n'avoir pas à me raisonner pour me trouver calme.

Lundi 23 janvier.

Voici la débâcle qui commence : Poligny est traversé par des nuées de soldats débandés de toutes armes, souillés, déchirés, se traînant sur Lons-le-Saunier, quelques-uns ivres. Ce sont des fuyards. Pour essayer de se justifier et attraper quelques verres de vin, ils calomnient leurs chefs, racontent les choses les plus invraisemblablement alarmantes sur l'armée de l'Est; cette armée serait détruite, Bourbaki en fuite... Quelle honte, quelle misère! Le général Roland n'aurait pas voulu entamer le moral de sa garnison par le contact de toute cette vermine, qu'il aurait détournée de Besançon sur Lons-le-Saunier. Cette débandade est rendue plus confuse et plus tumultueuse encore par le retour de tous les chariots qui avaient été réquisitionnés jusque du côté de Lyon pour le service de l'armée de l'Est. Rien ne nous menace plus directement jusqu'ici. On dit que des uhlans ont été aperçus à Tassenières.

Même jour, minuit.

A six heures du soir on bat la générale : l'ennemi avait occupé Mont-sous-Vaudrey et la garde nationale de Poligny doit se porter en avant d'Aumont et garder le passage. C'était la foire aujourd'hui; rien n'a moins ressemblé à une foire : on sentait l'ennemi trop près; mais ce n'en était pas moins la foire et il y avait obligation de goûter au vin nouveau. Or vous savez ce qu'est le vin nouveau, cette année; pas de cervelle qui y puisse résister. La garde nationale devait être

réunie devant l'hôtel de ville à neuf heures du soir. Quelle cohue, quel brouhaha ! Impossible de faire entendre un commandement. Les hommes demandent des cartouches, on leur en donne. On charge les fusils; bien des balles heureusement se trouveront au fond des canons et la poudre dessus. Trois coups de fusil partent en l'air contre les maisons. Enfin les voilà partis chantant *la Marseillaise.* Les Prussiens n'ont qu'à se bien tenir !

Je fais en courant le tour des ambulances, le couvent du Saint-Esprit, le collège, la sous-préfecture, pour faire évacuer sur Lons-le-Saunier les malades et les blessés dont l'armée de l'Est nous a encombrés depuis quelques jours. C'est absurde et odieux, mais c'est l'ordre de l'intendance. Le maire, en m'informant de cette mesure et en me demandant de l'aider à l'exécuter, a eu un moment de défaillance; la voix lui a manqué et il n'a pu s'empêcher de pleurer. Les malheureux à qui j'annonce qu'ils vont partir sont désespérés; ils préféreraient mille fois rester ici, malgré le danger, que d'aller, par dix degrés au-dessous de zéro, agoniser et mourir de misère sur un chariot. Mais il faut partir !

Ma douloureuse besogne achevée, je viens rendre compte au maire et nous restons à causer jusqu'à une heure du matin. Nous ne pensons guère à de pareils moments, je vous assure, à nos divergences de vue sur la réorganisation du pays. Pour réorganiser le pays, il faut qu'il vive, et, pour le faire vivre, nous sommes tous prêts à tout.

Mardi 24.

L'expédition d'hier a eu le résultat qu'on pouvait prévoir; une colonne dans de pareilles conditions devait fatalement se débander, et ne parvenir qu'avec un bien faible contingent à destination.

Vers deux heures du matin, un bruit s'étant fait en-

tendre à peu de distance, bruit qu'on a supposé être celui d'une escouade qui s'avançait, les gardes nationaux se sont jetés dans le fourré qui bordait la route. Bertin, le maître d'hôtel du *Grand-Cerf*, ayant voulu se servir de son fusil pour sauter le fossé, le coup est parti : la balle l'a atteint sous le menton et l'a tué raide; on vient d'emmener sa femme qui est sur le point d'accoucher pour qu'elle n'ait pas le spectacle de son mari ramené sur un chariot de paille.

Rien à signaler aujourd'hui, si ce n'est le sentiment qui s'impose à tous de l'absolue impossibilité de la résistance; elle est, du reste, si bien démontrée, que la gendarmerie, qui aurait été un appoint pour la garde nationale, a ordre de se replier sur Lons-le-Saunier à la première menace d'invasion.

Une de nos plaies les plus agaçantes et que je ne vous ai pas encore signalée, c'est la manie à laquelle nos patriotes sont en proie de voir des espions partout. Je vous demande un peu s'il faudrait que les Prussiens fussent naïfs pour se donner le luxe de nous faire espionner. Ils savent pertinemment à quoi s'en tenir sur les moyens de résistance de la région; quant à savoir ce que pensent nos fortes têtes, ils ont d'autres soucis. Il ne se passe cependant pas de jour que, dans un café quelconque de la ville, on ne croie mettre la main sur un agent de M. de Bismarck. On me l'amène sous bonne escorte et cinq minutes d'interrogatoire me suffisent à établir que le prétendu espion n'est qu'une gouape imbécile, un rossard de soldat débandé qui a raconté des insanités au cabaret dans l'espoir d'épater les consommateurs et de se faire abreuver *à l'œil*. Le maire, sur mon insistance, a interdit cette chasse à l'espion; nous avons meilleur emploi de notre temps que de nous prêter à ces innocentes battues.

Mercredi 25 janvier.

25 janvier 1871! Voilà une date dont Poligny devra se souvenir pour ne plus être aussi fier de ses héroïques résistances de 1638!

Ce matin, le maréchal des logis de gendarmerie est venu m'affirmer que nous pouvions être rassurés; l'ennemi ne faisait pas de mouvement de notre côté. En tous cas, les mesures les mieux organisées étaient prises pour que nous fussions informés à temps utile, en cas de danger. Le maréchal des logis sortait, lorsque entra le facteur; il m'apportait un numéro du *Journal de Genève*, sans doute un numéro égaré. Je ne l'en dévore pas moins de la première à la dernière ligne, puis je descends à la cave pour faire vaquer à quelque menue besogne. J'y étais à peine, il était onze heures un quart, lorsque je m'entends appeler avec fracas par la bonne : « Monsieur, les Prussiens! les Prussiens! » Je remonte quatre à quatre et me précipite dans la rue. On aurait dit qu'un violent vent d'orage chassait tout du bas de la ville au-dessus. Des femmes tenant leurs enfants dans leurs bras couraient affolées, des chariots remontaient au triple galop, un malheureux gendarme qui dans sa précipitation avait mal sanglé son cheval tournait sur sa selle et ne pouvait avancer. Il m'appela à son secours; je serrai énergiquement sa sangle et il partit au galop en claquant des dents. A onze heures et demie précises, je vis apparaître, au bas de la Grande-Rue, les dragons prussiens : ils étaient une vingtaine. Arrivés en face de la première maison, ils tournèrent bride et ne reparurent plus. Cet après-midi, je suis allé jusqu'à Tourmont pour avoir des nouvelles. J'ai appris qu'ils étaient en nombre à Mont-sous-Vaudrey, qu'ils avaient fait quelques réquisitions et brisé les armes à Aumont.

A quatre heures, je me rends à une réunion de notables à la mairie, où le maire insiste pour qu'il soit procédé sans délai au désarmement de la garde nationale. Il n'a rien moins fallu que de l'intrépidité au maire pour avoir affronté, en soutenant avec résolution l'obligation absolue de cette mesure, les criaillerie des partisans de la défense à outrance. Comme ces gaillards-là seraient penauds si on les prenait au mot! On s'ajourne à demain, huit heures du matin, pour statuer définitivement.

Jeudi 25 janvier.

Nous avons été unanimes à décider le désarmement en raison de l'impossibilité d'une résistance utile par la garde nationale et du danger que des actes d'hostilité isolés pourraient faire courir à la ville. Les gardes nationaux sont invités à déposer au Champ d'Orain leurs armes qui seront immédiatement transportées en lieu sûr. Ceux qui voudraient résolument se battre devront se faire connaître; ils seront réunis à l'armée active. Tous les fusils sont rentrés et il ne s'est présenté qu'un seul volontaire.

A quatre heures, nous sommes convoqués à la mairie; l'adjoint, qui remplace le maire empêché, nous annonce qu'il vient d'être informé de la prise de possession d'Arbois par l'ennemi; s'étant présenté en nombre, il aurait été accueilli par des coups de fusil de quelques zouaves débandés et embusqués dans les vignes. La ville aurait été immédiatement prise d'assaut. Les zouaves, dénoncés par un espion dans leur retraite, auraient été fusillés, ainsi qu'un malheureux Arboisien innocent de tout acte d'hostilité. Une vingtaine de maisons auraient été saccagées et trois hommes massacrés. Le procureur de la République aurait été maltraité dans sa maison et dévalisé.

Cet exposé terminé, j'ai demandé à l'adjoint quelle

garantie de certitude avaient les renseignements si alarmants qu'il venait de nous fournir. « C'est, m'a-t-il répondu, le bruit public. » Je lui ai fait observer qu'il serait imprudent d'affoler la population sur d'aussi incertaines données. Pour couper court, je m'offris à aller moi-même, dès le lendemain, à Arbois, et de m'assurer des conditions dans lesquelles l'ennemi s'était emparé de la ville. Un M. Lamy sortit ausitôt du groupe des notables pour s'offrir à m'accompagner et me conduire dans sa voiture. Le prétexte de notre voyage, que le maire constatera dans un sauf-conduit, sera un référé au président du tribunal. M. Lamy passera pour mon greffier.

Vendredi 27 janvier.

Rien de nouveau ce matin. On affirme que, hier, des hauteurs, on a entendu une forte canonnade du côté de Salins. C'est évidemment le siège. Pauvre ville! Là encore j'ai ma sœur avec sept enfants!

A midi, je pars pour Arbois avec M. Lamy en voiture découverte; il fait un temps noir, une bise glaciale. Sur la route, on nous dit que nous risquons d'être fusillés aux avant-postes; qu'en tous cas, si nous entrons à Arbois, on ne nous en laissera pas sortir. Nous continuons quand même et voulons avoir le dernier mot. A Buvilly, on ne sait rien; de là-haut, nous voyons le mont Poupet qui a l'air sombre et triste comme le temps. A deux kilomètres d'Arbois, nous sommes étonnés de ne rien rencontrer encore; mais, arrivés au-dessus de la côte, au point d'où l'on découvre la ville, nous apercevons deux immenses feux qui flambent lugubrement dans la promenade. Mais toujours pas d'avant-postes. A moitié de la descente sur la ville, les voilà enfin! C'est, dans une baraque de vignerons, une fourmilière noire; puis plus près de nous, debout de chaque côté de la route, dans les vignes, deux senti-

nelles le fusil armé. Je fais arrêter la voiture et leur demande par signes si nous pouvons passer; elles font signe que oui et nous entrons dans Arbois. Quelle misère! ce n'est plus une ville, c'est une caserne allemande; on ne rencontre plus quelqu'un que l'on connaisse, sinon de loin en loin, méconnaissable, atterré, et ne s'arrêtant que pour nous dire : « Ah! les gueux! Si vous saviez! » Enfin, je rencontre l'avocat Dosmann à qui j'expose le but de mon voyage. « Il n'y a pas eu de massacre, me dit-il, mais des assassinats froidement perpétrés. Des zouaves débandés avaient accueilli les premiers éclaireurs par des coups de fusil tirés hors de portée et qui ne pouvaient avoir d'autre résultat que d'exaspérer les Prussiens. C'était pour eux un prétexte à ne pas laisser échapper : ils assouvirent d'abord leur rage sur un petit garçon pâtissier que son costume blanc ne désignait pas comme un belligérant, et l'abattirent d'une balle dans la poitrine. Puis une brute de sous-officier, entrant avec trois hommes dans la première maison du faubourg, fit empoigner le père de la famille et son fils aîné qui furent à bout portant fusillés dans leur jardin. La ville ainsi terrorisée fut occupée par cinq mille hommes qui nous violentent et nous grugent avec une méthode et une férocité scientifiques. Ce que je pourrais vous en dire ne vous en donnerait pas l'idée; vous en ferez l'expérience demain ou après. » Etant ainsi fixé sur ce qui s'était passé à Arbois et sur ce qui nous attendait à Poligny, je me préoccupe aussitôt de rentrer; je m'arrête à l'hôtel Faudot pour demander au commandant de place, qu'on m'avait désigné, à ce qu'on ne nous laisse pas entrer si on ne doit pas nous laisser sortir. Je le trouve étendu sur un canapé; il me renvoie brutalement sans vouloir me répondre. Un soldat me dit de parler au major. Je m'adresse, pour le trouver, à un commandant de dragons qui me demande, en frappant du pied et en me

menaçant du poing, si je le prends pour un commissionnaire. Deux pas plus loin, je suis arrêté par un autre cerbère à qui je produis le sauf-conduit que m'avait délivré le maire : « Un maire de la République, voilà le cas que nous en faisons ! » Il déchire le certificat et le foule aux pieds. « Fous êtes chuche te pé, ajoute-t-il, mais ce n'est pas la pé, c'est la quérre ! » Et il sifflait ce mot *quérre* avec une rage de hyène. Il me donna congé en m'annonçant que je sortirais de la ville quand il leur plairait, mais que ce ne serait certainement pas aujourd'hui.

J'en avais décidément assez d'être turlupiné par ces brutes; j'allais faire dételer et chercher un coin où passer la nuit, non sans me demander ce que serait cette nuit pour les miens qui ne me verraient pas rentrer, lorsqu'un jeune officier de dragons qui m'avait suivi et qui avait dû être touché, quoique Prussien, des scènes que je venais de subir, m'aborda pour me demander s'il pourrait m'être bon à quelque chose. Lorsque je lui eus exposé dans quelle situation nous nous trouvions : « Je vais vous en sortir, » me dit-il. Il monta avec nous en voiture et nous conduisit jusqu'aux avant-postes. Chemin faisant, il m'apprit qu'ils étaient entrés à Salins la veille, après un léger combat et sans s'attaquer aux forts dont ils étaient résolus à ne pas faire le siège.

Ce que nous avions vu et enduré, Lamy et moi, nous avait fait une telle impression que, d'Arbois à Poligny, nous n'avons pas articulé quatre paroles. J'ai appris à Arbois que de fortes colonnes s'étaient dirigées, depuis hier, sur la montagne; c'était évidemment un mouvement pour couper la retraite de Bourbaki sur Lyon; ce sera la fin. Mais, avant cette fin, nous les verrons : avec leur habitude de marcher séparément, mais de combattre ensemble, Salins, qui était un passage, restant fermé, évidemment ils prendront par Po-

ligny. D'après ce qu'on m'a dit, ils étaient environ cinq mille à Arbois.

J'ai rendu compte de mon expédition à la mairie et à la sous-préfecture. Je n'ai rien à vous dire de notre sous-préfet, M. Bergère, que vous ne sachiez; sa qualité de victime de Décembre l'a fait bombarder à la sous-préfecture sans que l'on s'arrêtât à son lamentable état de décrépitude. Le sous-préfet effectif est Faulque, son secrétaire; c'est lui qui parle et c'est M. Bergère qui fait les gestes de son seul bras valide. Toutefois, Faulque manque décidément de mesure et met avec trop de sans-gêne son chef dans sa poche. En public, il dit quelquefois *nous*, mais le plus souvent il dit *moi*.

Le soir, lorsque je me suis présenté à la sous-préfecture, j'ai avec insistance demandé le sous-préfet à Faulque qui m'a répondu : « Vous pouvez conférer avec moi, c'est tout comme. » Il m'écoute avec une visible préoccupation de dignité renchérie dont je fais semblant de ne pas m'apercevoir. Si ce garçon-là joignait l'instruction et l'éducation qui lui manquent à son intelligence et à son incontestable intrépidité de tempérament, il serait utilisable.

Samedi 28 janvier, minuit.

L'invasion, mon pauvre Léon, l'invasion avec toutes ses horreurs, ses menaces, ses brutalités! Nous couchons cette nuit trente-cinq dans la maison, plus cinq chevaux, et il a fallu nourrir tout ça! Je suis brisé. Et demain, et après? A la garde de Dieu! Quand pourrai-je vous continuer cette relation et qu'aurai-je à vous raconter?

Dimanche 29 janvier.

J'ai un instant, mon cher Léon, et comme il m'est impossible de dormir, si moulu que je sois, je vais

essayer de vous retracer les scènes auxquelles nous avons assisté.

Hier, vers sept heures et demie du matin, j'entends cet affreux cri : « Les Prussiens ! » Je m'habille à la hâte et cours à la mairie : quelques dragons avaient parcouru, à une allure vertigineuse et le pistolet au poing, chacune des rues, puis s'étaient réunis à l'entrée de la ville ; ils remontèrent ensuite au pas et suivis de tout un escadron qui, sans s'arrêter, alla camper sur la route de Lons-le-Saunier. On espérait que ce n'était qu'une forte reconnaissance sur Lons et pour protéger un mouvement considérable d'Arbois sur Pontarlier. Mais, à dix heures, nous avions perdu toutes nos illusions : cavalerie, infanterie, artillerie, il nous arrivait de huit à dix mille hommes. Ils formèrent aussitôt les faisceaux qui s'étendaient des deux côtés de la Grande-Rue et débordaient dans les faubourgs. J'étais devant l'hôtel de ville, avec le maire et les adjoints, attendant les événements. Nous n'attendîmes pas longtemps : un officier d'intendance nous accoste et nous invite à monter avec lui. On règle les logements : j'ai un colonel de gendarmerie, l'arme de distinction, avec cinq ordonnances et sept chevaux. Chaque homme doit avoir trois repas : le café le matin ; à midi, une livre de pain, une livre de viande, des légumes, un demi-litre de vin, le café ; autant le soir et soixante grammes de tabac par jour. — « Mais il ne reste pas pour vingt francs de tabac à Poligny... — *Il faut !* » On fait silence dans les rangs ; cela nous promet des jours heureux.

Nous croyions en être quittes, nous comptions sans nos hôtes : chaque chef de corps campé, dans les faubourgs, a défilé devant nous, nous demandant pain, viande, café, vin, cognac... pour ses soldats. Un autre s'est adressé à moi pour avoir du champagne. Je lui fais comprendre que, dans l'état des communications,

il nous serait malaisé de nous mettre en relations avec la veuve Clicquot. Un autre a demandé une feuillette de vieux cognac pour le corps des officiers. Le maire levait les bras au ciel; j'intervins, lui affirmant que j'en connaissais un dépôt. — « Che feu coûtér, » dit le chef. Je l'accompagne chez un distillateur de marc que je mets dans le secret; il apporte un plein verre de marc, qu'il venait de distiller; l'officier avale d'un trait sans sourciller. « Superpe, dit-il; ché brends! » Et les voilà nantis de vieux cognac.

L'adjoint et moi, nous avons couru les boulangeries pour retenir tout le pain qui s'y trouvait; ils demandent des proportions d'avoine invraisemblables; quand nous serons au bout viendront les réquisitions d'argent, les otages et le pillage.

Mon colonel a pris possession à midi; il n'a pas voulu entrer dans sa chambre avant de m'avoir présenté ses excuses. C'est le fils d'un général de division; il parle fort bien le français, a très bonnes façons et je le trouverais à mon gré s'il n'était pas Prussien. Si courtois qu'il soit, il ne nous convient pas de nous asseoir à la même table que lui; je le fais déjeuner seul, mais il me fait demander l'honneur de dîner avec nous le soir. Pas moyen d'esquiver cet honneur-là : nous n'avons qu'une domestique à laquelle il serait impossible de pourvoir à trois repas successifs. Nous subirons la table commune; cette extrémité pourra devenir intolérable quand nous aurons affaire à de *vrais* Prussiens.

A six heures et demie, j'entends un vacarme de coups de crosse à la porte; on court ouvrir : c'est un peloton de vingt-sept fantassins, la baïonnette au fusil, qui font irruption dans la maison; ils envahissent jusqu'à la chambre de ma femme, jetant leurs sacs sur le lit et se vautrant sur les fauteuils. J'entraîne ma femme et ma fille dans une chambrette des communs

et j'essaye de faire comprendre à ces brutes que j'ai, au premier étage, un grand appartement où ils seront à l'aise. Je les menace du colonel; ils me répondent par des ricanements; enfin je finis par en entraîner un moins brutal : les autres suivent. Mais, dans le tohu-bohu, on a perdu les clefs de l'appartement et de la cave; on casse une vitre pour ouvrir au premier et je fais forcer la porte de la cave. Il leur faut à manger *tout suite, tout suite!* et il faut entendre de quel ton cela est dit. Vous vous rappelez sans doute l'agacement que me causait, à Ems, cette abominable langue allemande; mais elle produit autre chose que de l'agacement quand on l'entend chez soi, commandant en maître, quand elle signifie la défaite et la ruine du pays. Trente-huit personnes à nourrir et *tout suite;* on cherche du pain, des pommes de terre que tous nous nous mettons à éplucher, de la paille pour les hommes et les chevaux; c'est à en perdre la tête.

Ils se mettent à leur popotte et font le feu jusqu'au milieu de la chambre. Intervient *Mossieur* l'adjudant qui m'enjoint brutalement d'avoir à lui fournir une paillasse pour chacun de ses hommes : « Vingt-sept paillasses! Où voulez-vous que je les prenne? — *Il faut et tout suite!* » Il commençait à grincer des dents : heureusement le colonel rentre et avec lui un peu d'ordre et, sitôt qu'il a tourné le pied, cet odieux *tout suite* reprend de plus belle.

Enfin nous dînons; le colonel ne nous a quittés qu'après avoir mis l'ordre partout. J'apprends que chaque maison a été envahie comme la mienne; chez deux vieilles filles, mes voisines, trente-quatre hommes, et partout à l'avenant. C'est décidément un corps de l'armée de Paris que nous avons, des Poméraniens, la plus mauvaise race, la plus sauvage; des têtes de brutes, sans rien d'intelligent ni d'humain.

A une heure du matin, je peux m'assoupir un ins-

tant, mais le rappel bat à deux heures; en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, ces hommes harassés étaient debout et la maison était vidée sans fracas, sans lumière; cela tient du prodige. Je me lève et vois partir le colonel qui m'annonce son retour pour demain. L'armée de Bourbaki serait, paraît-il, signalée du côté des Planches. Toute la nuit il passe des convois de canons, de munitions, de pontonnage; les maisons en sont ébranlées... Si tout cela redescend par ici, que deviendrons-nous?

Aujourd'hui, dimanche, nous sommes sous le coup des émotions d'hier et des terreurs pour ce soir et demain. On ne sonne pas chez moi que je ne pâlisse. Ce matin, à la mairie, un officier nous réquisitionnait une quantité de café telle que Poligny n'en a jamais eu en temps normal; nous essayons de lui faire comprendre l'impossibilité où nous sommes d'obtempérer : il frappe du pied et nous menace de perquisitions. Et nous avions peur il y a quelques jours de la petite vérole!

En rentrant chez moi, je suis appelé par ma voisine, une pauvre mercière qui pleure à chaudes larmes; depuis le matin, son magasin est mis au pillage; on lui prend jusqu'à des choses inutiles : des tricots d'enfants, des pantoufles de femmes... J'avise un chef que j'introduis dans le magasin; il fait sortir ces bandits, en ayant soin d'en laisser deux pour empêcher que le magasin ne se ferme et permettre aux autres de rentrer, ce qui se fait immédiatement. Au moment où je m'éloignais, je reçois sur la tête deux énormes coups de poing qui m'étourdissent un instant; sans le chapeau r que je porte, je restais sur la place. En titubant, je ıtre chez moi et je me dis, comme cette hyène d'Arɔis : «*C'est la guerre!*» Je me raidis pourtant contre : découragement; notre pauvre pays a tant besoin de : qui peut parler et agir!

Allons-nous être réveillés cette nuit par des scènes sauvages comme celle d'hier soir?

Lundi 30 janvier.

J'étais ce matin à la mairie, où je suis presque en permanence, la tête encore embrouillée de mes coups de poing d'hier, lorsqu'un officier prussien vient ordonner au maire de faire publier un avis prescrivant à tout détenteur d'armes de les faire déposer, dans le délai de deux heures, à la mairie, sous peine d'avoir sa maison livrée au pillage; cet avis devait, en outre, annoncer que tout acte d'agression contre les troupes allemandes devait être puni de mort. Le tambour allait se mettre en route, lorsque le même officier revint tout courant : il nous invita à ne pas faire publier l'avis, parce qu'un armistice de vingt et un jours venait d'être conclu pendant lequel une représentation nationale, ayant mission de traiter de la paix, serait constituée. Cette nouvelle venait d'être apportée par deux officiers français, arrivés de Lons-le-Saunier en parlementaires. Ce que l'on éprouve d'allégement et de joie dans de pareils moments, il faut y avoir passé pour le comprendre; ça ne s'écrit pas. On ne voit que des gens qui s'embrassent; la rue, tout à l'heure déserte, redevient vivante et animée, et pour un peu on trouverait le Prussien, qui cesse d'être menaçant, moins hideux et moins haïssable.

Ce ne sera plus maintenant qu'une affaire d'impôts, un peu plus lourds peut-être, pour liquider les frais de cette horrible guerre ; mais notre région, à peine atteinte, se relèvera aisément. Nous sommes allés en députation au commandant de place pour lui demander s'il comptait maintenir contre nous le droit de réquisition, ce qui serait la négation absolue de l'armistice; la réquisition est en effet le seul acte d'hostilité

qui puisse s'exercer contre l'habitant. Il nous répond qu'il n'a reçu, au sujet de la conclusion de l'armistice, aucune notification du général en chef; il vient de faire escorter jusqu'à Champagnoles, au quartier général, les officiers français qui nous rapporteront une solution. D'ici là les réquisitions tripleront sans doute; il faut bien jouir de son reste.

Savez-vous que M. d'Arcine est mort depuis un mois? Sa famille ne résidant pas à Poligny, la maison est sans protection. Deux énormes fourgons sont installés dans la cour sur lesquels on entasse non seulement les objets d'art du collectionneur, mais encore son linge. Quant à l'hôtel de la sous-préfecture, M. Bergère l'a abandonné pour se replier dans sa petite maison du faubourg où il se dérobe à toutes les obligations de sa charge, ainsi qu'au désagrément d'y nourrir son contingent de Prussiens. Pendant qu'il fait ainsi son jeu, on voit trôner dans sa sous-préfecture les femmes des immondes juifs qui suivent cette armée civilisatrice et, protégés par elle, achètent à vil prix ce que pille le soudard. Une bonne partie du mobilier départemental est enfourgonnée. Quand on procédera au récolement, ce sera faire acte de bonne justice que de rendre M. le sous-préfet responsable des dilapidations que sa désertion a rendues possibles.

Mardi 31 janvier.

Rien de nouveau et toujours même système : nous logeons et nous nourrissons le Prussien qui continue à réquisitionner comme au premier jour,

A onze heures, un officier se présente à la mairie, où je me trouvais, et demande à héberger sept cents chevaux, sept cents!

Nous crions à l'impossibilité, mais avec cette brutalité d'avant l'armistice il nous répond : « Impossible?

Non.» Le maire étant absorbé par les Prussiens qui lui hurlent des réquisitions, je cours chez le commandant de place et j'obtiens l'ordre de ne pas faire arrêter le convoi à Poligny. Je demande un ordre écrit que je rapporte au réquisitionnaire; il me répond que l'ordre n'est pas du commandant et que, si nos écuries sont insuffisantes, on hébergera les chevaux dans nos chambres. Et il le ferait comme il le dit. Je retourne à la *commandatour* et j'obtiens qu'un officier vienne avec moi et mette à la raison ce féroce charretier. Je n'ai pas lutté inutilement : nous n'aurons que cent cinquante chevaux, ce qui, avec les trois cents que nous avons déjà, fait un joli contingent. Le convoi traverse la ville; il y en a une file de neuf kilomètres.

J'apprends que les parlementaires français viennent de rentrer à Poligny (midi); nous allons, le maire et moi, demander à conférer avec eux pour être enfin fixés sur la situation intolérable qui nous est faite. Après bien des pourparlers, un capitaine d'état-major nous est amené et, en présence de deux officiers prussiens et de deux sentinelles armées, il nous dit : «Messieurs, l'armistice a été conclu, mais le général Manteuffel ne le reconnaît pas pour l'armée de l'Est; en conséquence vous en êtes exceptés.» Avoir été si joyeux hier, avoir retrouvé la vie si légère pour retomber aujourd'hui dans cet abîme d'angoisses!...

Je pensais pouvoir vous envoyer cette longue relation aujourd'hui. Quand le pourrai-je, maintenant? Aurai-je même le courage de la continuer?

Mercredi 1er février.

Toujours même incertitude, même absence de tout éclaircissement sur cette mesure inouïe qui nous exclut de l'armistice. Poligny, clef de leur situation dans la montagne, est rigoureusement gardé; il y a une sen-

tinelle dans les moindres sentiers; on y entre, mais on n'en sort plus. Quant à moi, quand je ne suis pas à la mairie, je reste dans mon cabinet ou je jardine. Ce qu'on voit dehors m'oppresse à ne pouvoir respirer.

Cet après-midi, une colonne de quinze cents prisonniers français, sans doute de l'armée de Bourbaki, a traversé la ville. Je me rappelle mes frémissements d'orgueil national quand, en 1855 et 1859, je voyais rentrer nos soldats de Crimée et d'Italie. Ces souvenirs me rendent plus douloureusement aigu le spectacle de ces mêmes soldats, conduits comme du bétail, poussés à travers la ville au pas accéléré, ayant à leur tête leurs chefs désarmés et qui semblent désespérés de ne plus même pouvoir mourir. Nous ne pouvons que nous découvrir, les larmes aux yeux, sur leur passage. Je n'aurais pas subi ce spectacle, si je n'avais voulu, en dépit de la surveillance prussienne, glisser à ces malheureux une douzaine de bouteilles de vin.

Les élections doivent avoir lieu le 8 et c'est demain le 2! Auraient-ils l'intention de nous interdire le droit de vote?

Je causais aujourd'hui sur la place avec l'adjoint; nous ne formions pas un groupe bien séditieux; une sentinelle, trouvant que nous ne circulions pas assez vite, nous crie : « Furt! » et appuie son injonction d'un vigoureux coup de poing qu'elle m'assène dans le dos. Des officiers, qui voyaient cela, ont ébauché un épais sourire devant cette manifestation de la civilisation allemande.

Jeudi 2 février.

ujours rien. On affirme que l'armistice est publié d toutes les villes voisines; pourquoi cet interdit sur P gny? Un instant nous avons cru toucher à la délivr e! Le général français, commandant la subdivi-

sion du Jura, est arrivé ici en parlementaire, revenant de Champagnole, quartier général prussien. Il a été introduit chez le commandant de place sous escorte. M. Henri Cler et moi, nous sommes mis en planton à la porte, espérant obtenir de notre général la confirmation de cette délivrance. Après une demi-heure d'attente, nous le voyons sortir avec son aide de camp, tous deux les yeux sévèrement bandés et conduits insolemment comme des aveugles à leur voiture. L'aide de camp, n'ayant que la peau sur les os, toussait à se déchirer la poitrine, et ils partent par une nuit glacée en voiture découverte. Il n'y avait pas à essayer de les aborder. Nous nous sommes séparés, M. Henri Cler et moi, la mort dans l'âme et sans un seul mot (1).

Il y aura demain huit jours que nous ne savons plus ce qui se passe au delà de nos faubourgs. Dans tous les départements voisins, les chefs de service des postes ont fait des miracles de dévouement et d'habileté pour arracher à la surveillance prussienne quelques distributions de dépêches. Dans le Jura, M. le directeur des postes prétend qu'il n'est pas de sa dignité de faire de la contrebande et, pour sauvegarder la dignité de cet important imbécile, les mères de famille devront endurer leurs angoisses jusqu'à la conclusion définitive de la paix; espérons qu'à ce moment-là une bonne révocation lui fera cuver sa sottise.

9 heures du soir.

Demain, M. Lamy essayera de traverser les lignes prussiennes et d'arriver jusqu'à Lons-le-Saunier. Je lui confie mon gribouillage. Vous arrivera-t-il?

(1) M. Cler était le chef du parti radical, mais il n'était plus question, à ce moment, des divergences politiques; l'intérêt du pays primait tout et avait pour ainsi dire neutralisé notre champ d'action.

II

Vendredi 3 février.

Vous avez dû recevoir, mon cher Léon, l'énorme pli dans lequel j'avais consigné mes impressions pendant l'abominable semaine que nous venons de traverser. Aujourd'hui, rien de nouveau, si ce n'est le parti pris, s'accusant chaque jour plus clairement de la part des Prussiens, de ne nous appliquer l'armistice que lorsque, à force de réquisitions et de pillage, ils n'auront rien laissé au pays de ce qu'il est possible de lui arracher.

Ce matin, nouvelle invasion; j'ai toujours ma très large part : un capitaine, un lieutenant et six soldats. C'est le corps de Werder, des Rheinans. Les soldats sont tolérables, on arrive à les satisfaire; les chefs sont intraitables, particulièrement le lieutenant, un rougeaud à lunettes, qui est chargé de l'installation. Il est d'une grossièreté hargneuse à propos de tout et de rien, et quoi que l'on essaye de faire. Après avoir tout trouvé mal, avoir brutalement exigé que je lui remplace des meubles dont s'était contenté le colonel, il nous a demandé de prendre nos repas avec eux. J'ai carrément refusé, lui faisant comprendre que le droit de réquisition n'allait pas jusqu'à pouvoir nous contraindre de le subir comme commensal. Je dînerai sur notre banc de cuisine, puisque la table y est occupée par les brosseurs.

Pas de nouvelles des élections et nous sommes toujours bloqués de la façon la plus rigoureuse. Les passions politiques, que je me faisais l'illusion de croire apaisées, se réveillent de plus belle, et je crains que les élections, contrariées comme elles vont l'être, ne profitent au parti extrême.

Samedi 4.

Il y a eu aujourd'hui une très vive émotion. Je rentrais, quand, sur ma porte, je trouve dans un état d'exaspération violente Ch. Amyon, l'artiste emballé que vous savez. « Les misérables, s'écrie-t-il, il n'y avait que notre église qu'ils n'eussent pas encore souillée : ils viennent de la réquisitionner. Demain, à neuf heures, ils célébreront dans notre vieille collégiale un service protestant. »

J'allais essayer de faire entendre raison à ce fougueux ligueur, quand on m'informa que M. le curé était venu me demander. Je me rendis en hâte au presbytère. Vous connaissez l'abbé Bonnefoy, un timide intrépide, comme devait être Bourdaloue. Moi, qui ai le courage en dehors et un peu trépidant, je sens ce courage bien inférieur au sien, parce qu'il le puise encore ailleurs qu'en lui-même. Il m'avoue qu'il était venu conférer avec moi de la notification que lui avait faite l'état-major prussien et dont, en principe, il avait été profondément ému. En ce qui concerne l'exécution, il me demande si je ne crois pas possible de faire accepter la chapelle de la Congrégation, ce qui épargnerait l'église. Quant à l'exécution, je lui démontre qu'il n'y a pas à espérer faire accepter, par un corps d'armée de quatre mille hommes, une chapelle qui en contiendrait à peine trois cents. « Pour le principe, ajoutai-je, je ne me reconnais qu'un bien superficiel canoniste, mais il me semble que, les protestants n'étant pas des infidèles, leur culte ne saurait être un outrage au nôtre, et que ce n'est pas souiller notre église que de nous la demander pour y prier. Est-ce que, dans le pays de Montbéliard, il n'y a pas nombre d'églises mixtes où les deux cultes vivent à l'état de trêve? » Le curé, qui m'avait écouté, suivant son habitude, les yeux baissés

et les mains sur ses genoux, me répondit qu'il y avait dans mon appréciation une part de vérité que son trouble ne lui avait pas permis d'apercevoir au premier moment. Je le laissai attristé toujours, mais résigné.

Après le service protestant, il y aura, à onze heures, une messe catholique dite par un landwehrien. Je le connais, leur landwehrien; c'est un drôle d'apôtre et je me garderai de sa messe. On l'avait logé à la cure, pensant lui être agréable; il a grossièrement injurié le maire, plus grossièrement le curé, prétendant que le logement n'était pas digne de lui.

Les sentiments chrétiens, mon frère, que voilà!

Dimanche 5.

Quinze cents prisonniers français viennent de passer, venant de Pontarlier, hâves, déguenillés, mourant de faim; et ils ont encore vingt kilomètres à faire avant d'atteindre leur étape. Malgré les formidables prescriptions de nos maîtres, on leur a distribué du pain sur tout le parcours : peut-être en manquerons-nous demain, mais on ne pense pas à l'avenir en face de pareilles misères.

Ni instructions ni contre-ordre au sujet des élections; voter dans de pareilles conditions pour la composition d'une Chambre qui va décider de la vie ou de la mort du pays, c'est inouï! Quand on se plaint à un officier de tout ce qu'a d'injustifiable la continuation d'un pareil état de choses, il est plus que de notre avis et nous assure que le lendemain, au plus tard, l'armistice sera reconnu et largement appliqué au Jura; le lendemain, c'est le même système de compression et d'implacable haine.

M. le baron de Manteuffel, général en chef de l'armée du Sud, est arrivé hier à Poligny; il a établi son quartier général dans la maison de Mme Chevassu. Ce

Manteuffel est le soldat et le politique le plus selon le cœur du roi Guillaume. C'est lui qui, en 1866, s'étant emparé sans coup férir de Francfort, frappa cette ville d'une contribution de 60 millions; je dis soixante millions. Le syndic désespéré se fit sauter la cervelle, mais von Manteuffel n'en fut aucunement troublé et ne démordit pas d'un thaler de ses 60 millions qu'il empocha. N'est-ce pas à frémir de se sentir sous la serre d'un pareil vautour? Pour rendre à un tel hôte les honneurs qui lui sont dus, le commandant de place a ordonné que toutes les rues, que la neige piétinée rendait impraticables, fussent immédiatement nettoyées. On a exécuté cet ordre un peu plus lestement que s'il avait émané de l'autorité municipale. Le même commandant a en outre prescrit de rouvrir tous les magasins qui avaient fermé sous le coup des brigandages qu'on y avait exercés; ils seront à l'avenir sous la protection de l'autorité prussienne; voilà une belle garantie! Tous les malheureux marchands, qui prévoient le sort qui les attend, sont dans la consternation.

Un de mes officiers, *Mossieu le Capitenne,* comme dit le lieutenant, vient d'être chassé de sa chambre par un jeune officier russe, attaché au titre étranger à l'état-major de Manteuffel. C'est un crapaud de dix-neuf ans qui est décoré de la fameuse croix de fer; s'il a gagné cette croix-là les armes à la main, c'est une simple prime au brigandage. Je ne suis pas ferré sur les usages de la guerre, mais, avec mon seul bon sens, je me demande de quel droit un beau fils appartenant à une nation avec laquelle nous sommes en paix peut se permettre de venir tuer et voler chez nous. Est-ce autre chose qu'un simple malfaiteur et, si ce n'en était pas fini des hostilités et que, par impossible, un retour des nôtres nous mît ce monsieur dans les mains, comment se réclamerait-il du titre de belligérant pour ne pas être, comme il le mériterait, collé au mur?

Ce jeune cosaque s'est distrait, avec un de ses amis, en brisant mes bouteilles vides contre le mur de ma cour où ils avaient tracé une cible; dans sa chambre, trouvant trop compliqué de faire jouer les tirants de ses grands rideaux, il a simplifié l'opération en les déchirant. Je voudrais qu'il n'eût pas été décoré pour des actes plus graves et, ce qui m'incline à ne pas lui garder rancune, c'est l'exaspération tétanique qu'il cause à mon landwehrien; le voir, ce Moscovite, décoré de la croix de fer, quand lui, Allemand aussi grossièrement qu'on puisse l'être, n'a pu la décrocher; que pour le loger on ait, sans aucune façon, fait décamper *Mossieu le Capitenne*, quel scandale! Je ne manque pas une occasion de lui monter le coup, en faisant, à tout rompre, l'éloge du joli Russe, de sa courtoisie, de sa distinction, du bel air avec lequel il porte sa croix; les cheveux et les moustaches en soies de porc de mon rougeaud se hérissent, il glousse de rage; c'est ma revanche.

Lundi 6.

Rien; toujours pas de communications, toujours même système de réquisitions, et même refus de permettre à la municipalité de pourvoir aux logements. L'autorité prussienne marque à la porte des maisons qu'elle a désignées le nombre de chevaux et d'officiers à loger; quant aux soldats, ils se font leur logement la baïonnette au canon; c'est une répartition des plus inégales et des plus odieuses; à ces deux titres ils la maintiennent. Quant au refus de toutes communications, il manque même de prétexte; ils n'en cherchent pas : c'est simplement un moyen de nous torturer et ils ne s'en font pas faute.

Après une conférence de la municipalité avec les notables, on a adressé une demande d'audience au général

Manteuffel dans le but de lui exposer l'intolérable situation qui nous est faite. Il nous a été répondu que le général de l'armée du Sud quittait demain Poligny et serait remplacé par le général Franséchi; c'est à lui que nous devrons nous adresser.

Impossible d'imaginer à quel parti pris est poussé le gaspillage des ressources du pays. J'ai, dans mon écurie, cinq chevaux qui ont constamment de la litière jusqu'au ventre et, dans cette litière, il y a autant de foin que de paille; or, vous savez à quelle disette de foin nous a réduits la sécheresse de l'an dernier! Hier, pendant que les chevaux étaient sortis, on a ramassé, répandue sous leurs pieds, une forte mesure d'avoine, dans laquelle se trouvaient au moins deux livres de café de qualité supérieure.

Il circule de piquants détails sur le quartier général. M. le baron de Manteuffel aurait, paraît-il, trouvé une telle saveur au vin de Château-Châlon, du caveau Chevassu, qu'il en aurait bu hier à son dîner comme il aurait fait de la bière blonde et sans se douter qu'un tel vin est de force à avoir raison même d'un triomphateur prussien. Aussi a-t-on dû reconduire à son lit, en le tenant sous les bras, Son Excellence M. le général commandant l'armée du Sud, qui avait complètement perdu le nord.

Mardi 7 février.

Le général Manteuffel est parti ce matin avec un état-major et un train de prince. J'ai eu le loisir de le dévisager. Il doit avoir dans les soixante-dix ans et on lui donnerait davantage : la figure parcheminée est envahie par une barbe hirsute; il a l'oreille informe du sauvage, la mâchoire démesurée du dogue; l'œil est dissimulé derrière des lunettes bleues qui n'arrivent pas à voiler la férocité du regard. Ce grand seigneur est

pratique : les derniers cavaliers de son escorte encadraient trois chariots emportant les vins de paille et de Château-Châlon de Mme Chevassu.

Dans l'escorte, on m'a montré le fils de M. de Bismarck, une tête de reître allemand; la force pour la force, sans rien de l'éclair sauvage mais génial de son père.

La ville est entièrement évacuée; on peut, depuis ce matin, respirer librement, relever la tête, parcourir d'un pas léger cette pauvre ville : ces brigands ne la souillent plus. Demain, peut-être, il faudra reprendre le joug, mais ce sera, comme disent les ingénieurs, un palier dans la montée.

Mercredi 8 février.

J'ai bien fait de profiter de ma journée d'hier, car rien n'y ressemble moins que celle d'aujourd'hui. Dès neuf heures du matin, une inondation : deux régiments d'*innefantouri*, comme ils disent; ils prennent d'assaut la maison. J'ai deux sous-officiers et neuf soldats, et jamais je n'avais supporté pareilles avanies, ni vu brutes plus grossièrement déchaînées. J'essaie de me distraire des abominations prussiennes en allant voter, mais là encore ce sont de tristes impressions. Les passions politiques qu'on croyait apaisées reprennent de plus belle.

Jeudi 9.

Poligny est de nouveau écrasé : un général en chef, un général de division, deux de brigade, cent soixante-dix officiers, deux mille soldats, huit cents chevaux, et cela pour toute la durée de l'armistice. Mes deux sous-officiers et neuf soldats d'hier sont remplacés par quatre officiers et huit hommes. Messieurs les officiers ont commandé leurs repas sans se préoccuper de nos

heures; le soir, nous étions attablés à la cuisine lorsqu'un de ces messieurs vint y donner un ordre. Il fut un instant interloqué et me pria de leur faire l'honneur de dîner avec eux le lendemain. Je déclinai cette invitation à dîner chez moi.

Le résultat de l'élection dans le canton de Poligny est excellent : la liste modérée sort tout entière.

Vendredi 10.

Journée pleine de luttes et d'angoisses. Dès le matin, à neuf heures, nous sommes réunis à la mairie avec tous les notables; on décide, après une longue discussion, de faire une démarche auprès du général Fransé-chi, pour lui exposer à quelle extrémité la ville sera réduite dans quelques jours, si le système des réquisitions est continué sans possibilité pour elle de se ravitailler, et lui demander le rétablissement du service du chemin de fer et des services postal et télégraphique. Une commission de trois membres est désignée pour rédiger et porter l'adresse. Je fais partie de la commission et suis chargé de la rédaction qui est acceptée sans modification. Au moment où nous quittions la mairie pour nous rendre chez le général, le commandant de place et un officier d'intendance demandent le maire pour affaire de haute importance. Nous attendons, prévoyant que, sans doute, ce nouvel incident va rendre sans objet la démarche que nous projetions. En effet, ces messieurs viennent nous annoncer que leur empereur a *daigné* décider que la ville de Poligny payerait une contribution de cinquante francs par habitant, soit, en chiffres ronds, deux cent quatre-vingt-sept mille francs.

Nous reprenons immédiatement la délibération; deux propositions sont faites : l'une qui refuserait en principe la contribution demandée, laissant entrevoir

qu'on pourrait arriver à une cote mal taillée; l'autre, dont l'un des notaires et moi prenons l'initiative, repousse très énergiquement toute espèce de discussion au sujet d'une pareille notification. Notre avis l'emporte et l'on discute les termes de la réponse. L'un des notables a une inspiration fruste, mais d'une vérité saisissante, sur la détresse du pays. Je saisis la phrase au vol et, en la refrappant, je la fais consigner dans la réponse. Cette réponse achevée, le maire nous la relit; mais, arrivé à la fameuse phrase sur notre détresse, d'un sentiment si vrai, la voix lui reste au gosier et il est obligé de s'interrompre. Cette émotion nous gagne tous et, oubliant ses rancunes de fonctionnaire révoqué, Amyon dit au maire que chacun rend justice au sentiment auquel il a cédé.

Il me revient, à ce moment, un souvenir des temps heureux : ce même Amyon nous jouait, un soir, à la maison, sa sonate préférée de Mozart; au moment d'attaquer l'*andante*, d'une tendresse si pénétrante, il suspendit son archet pour nous dire : « Ici tout le monde s'aime ! » Il ne s'agissait plus aujourd'hui d'un *andante*, mais du sort du pays, et, dans la pensée de le sauver, tout le monde s'aimait.

La réponse devait être donnée dans le délai d'une heure; avant ce délai expiré, nous étions encore en séance, on nous annonce les envoyés du général en chef. Copie de la délibération leur est remise; devant ce refus absolu, ils essayent de carotter, nous demandant si nous n'avons pas un banquier qui puisse nous faire un prêt, si nous ne pourrions pas au moins indiquer un chiffre auquel nous consentirions. Il leur est répondu qu'à quelque chiffre que soit réduite une contribution en argent, il y a impossibilité pour nous d'y faire droit, la ville et l'habitant étant aussi complètement à bout de ressources l'une que l'autre.

Dimanche 12 février.

Le maire et les membres du conseil général ont enfin obtenu une audience du général Franséchi; il leur a expliqué que, si nous n'avons pas résisté, nous n'en sommes pas moins solidaires des départements qui ont combattu; à ce titre, nous devons être frappés comme eux.

Un commis de l'intendance — un cauteleux que j'ai, il y a quelques jours, surpris en flagrant délit de vol chez M. d'Arcine — est venu nous relancer à nouveau; il voudrait nous amener à contracter un emprunt avec les juifs qui les suivent et leur servent de compères dans leurs sinistres filouteries. Il lui est répondu très sec que, fussions-nous aussi résolus à payer la contribution que nous le sommes à la refuser, nous préférerions le pillage de la ville à l'ignominie de subir de pareilles compromissions.

La petite vérole reprend avec une nouvelle intensité : c'est la petite vérole noire; six décès aujourd'hui et beaucoup de cas nouveaux. Pour peu que ça continue, le chiffre des habitants et par conséquent de la contribution baissera.

Lundi 13.

Il court des bruits sinistres : le receveur des domaines a été prévenu par le major logé chez lui que les notables allaient être arrêtés comme otages, la ville refusant de payer la contribution en argent dont elle avait été frappée. Je vais aux renseignements et l'o m'affirme que je suis en tête de la liste. Je n'insistera pas moins pour qu'on refuse jusqu'à un rouge liard nous verrons bien.

Mardi 14.

J'étais à la mairie, à onze heures et demie du matin, lorsque y est arrivé le commandant de place; il venait notifier au maire l'application de l'armistice à la France entière, puis il a ajouté : « Cette reconnaissance ne modifie en rien votre situation; vous n'en devez pas moins payer la contribution de cinquante francs par habitant; pour le cas où la ville se refuserait à payer, nous serions obligés de faire prisonniers les notables de la ville. » Nouvelle réunion de ces notables à trois heures, pour répondre à cette mise en demeure; nous nous retrouvons en majorité pour y opposer un refus énergique. Que vont-ils faire? Demain, nous mettront-ils la main au collet? A la veille de la paix, il n'y aurait pas là de quoi s'émouvoir.

CHARLES BAILLE.

(A suivre.)

LES LARBAL

UN MÉNAGE D'OFFICIER DANS LE SUD ALGERIEN

(Suite)

TROISIÈME PARTIE

I

Après la mort de son amie, Mme Larbal sortit moins que jamais, ne s'astreignant plus guère qu'aux visites indispensables.

Grâce à l'hiver qui, en rendant le tennis impossible, avait enlevé une occasion de réunion fréquente, elle put facilement borner ses rapports avec tous les ménages, même avec les Thilie, à des relations de bon voisinage. Tout au plus recevait-elle parfois, dans l'intimité, quelques amis de son mari, en particulier M. Goubey, et M. Rémy venu à El-Biodh, lui aussi, après l'abandon définitif de la smaala.

Par contre, au printemps, elle se décida — pour le bien de sa santé, avouait-elle ; en réalité pour rester davantage avec son mari — à monter à cheval. Et ce furent dès lors des chevauchées familiales presque journalières. On partait entre deux et trois heures ; « monsieur » et « madame » en avant, la fine silhouette

de celle-ci, sur le paisible Porthos, se détachant toute gracieuse, à côté de la carrure un peu lourde de celui-là, campé sur le nerveux Athos; en deuxième ligne, les enfants, huchés sur les ânes qui trottinaient sous la garde du fidèle Ferradji.

On rentrait après une heure et demie de flânerie le long des sentiers arabes, ou par les chemins sablonneux qui filent droit entre les étendues d'alfa. Rassurée par la douceur et la maniabilité de sa monture, Mme Larbal cessa de se laisser impressionner par le souvenir de sa mésaventure d'autrefois, source de tant de terreurs, et, perdant toute appréhension, finit par se plaire vraiment à ces courses. Je n'oserais affirmer pourtant que jamais, dans le secret de son âme, elle n'eut à repousser cette idée douloureuse que peut-être son mari, la comparant par devers lui à une autre amazone qu'elle se figurait beaucoup plus brillante qu'elle-même, pouvait regretter ses promenades de l'an passé, moins placides et plus « dans le mouvement ».

A part l'introduction dans sa vie de cet exercice dont la bienfaisante influence agit fort heureusement et sur sa santé morale, et sur sa santé physique, toutes deux un peu ébranlées par les émotions ou les fatigues, peu d'incidents marquèrent pour elle, dans la période qui sépara l'hiver du commencement de l'été.

Le premier en date fut le départ de M. de Lancrel. Ce pauvre docteur, après avoir suivi en France la chère « guenille » de sa femme, revint à El-Biodh; mais, ne se sentant pas le courage de vivre là où, pensait-il, tout son bonheur s'était évanoui à jamais, il réussit à obtenir un changement de résidence. Son éloignement définitif, bien que prévu, ne laissa pas que d'affliger Mme Larbal, pour qui disparaissait ainsi celui qui lui rappelait le plus vivement une intimité trop douce et si brutalement rompue.

Un autre départ, qui suivit de près ce premier, la laissa plus indifférente.

Las d'un séjour de dix années en Algérie, le capitaine commandant des spahis se fit rapatrier. Elle ne le regretta point; à peine d'ailleurs si, depuis Sidi-Ali, elle avait eu l'occasion de seulement lui adresser la parole à cinq ou six reprises différentes. Un certain M. Bourot le remplaça. Petit méridional actif, bien qu'il eût dépassé la cinquantaine, exubérant, excellent homme au demeurant, il amenait avec lui sa femme et trois enfants passablement mal élevés, ce qui fit regretter son prédécesseur à Mme Larbal. Comme il s'agissait d'un chef de son mari, elle se résolut malgré tout à montrer autant d'amabilité qu'elle le pourrait sans inconvénient à tous les Bourot petits et grands.

Un autre événement, par contre, la réjouit tout particulièrement : la commune d'El-Biodh fut érigée en paroisse et dotée d'un curé. C'était enfin la reprise possible de pratiques religieuses dont elle déplorait amèrement la privation, tant pour elle-même que pour ses enfants.

On rouvrit donc définitivement l'église, que jusque-là l'on n'avait fait guère qu'entre-bâiller lors de très rares passages de missionnaires.

L'église d'El-Biodh!... Une misérable chapelle, tellement petite que l'autel empiétait sur la nef, tellement pauvre que seul un grossier « Chemin de croix » relevait la nudité de murs dont le plâtre teinté de gris s'écaillait en maint endroit.

Mais Mme Larbal la prit en affection; elle se sentit là plus près de Dieu que dans la banalité dorée des églises riches. La vérité est que cette grange lui rappelait la rustique et très vieille église de Belloc où elle avait prié enfant et jeune fille, si délabrée qu'on venait enfin de se décider, selon ce que lui avait écrit tout dernièrement sa mère, à la remplacer par une église neuve.

Volontiers, comme elle faisait dans sa jeunesse, s'y fût-elle rendue chaque matin, pour demander à Dieu les grâces nécessaires à sa journée. Mais ses occupations ne le lui permettaient pas. Elle se contenta donc de se dévouer à sa tâche, se consolant avec la parole divine : « Tous ceux qui me disent : Seigneur! Seigneur! n'entreront pas dans le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans le ciel. » Et le dimanche seulement elle se rendait aux offices. Avec raison alors Larbal, placé un peu en arrière, dans le groupe des officiers, ne trouvait rien de plus charmant que le tableau gracieux de cette maman assise entre ses deux enfants et lisant pieusement son livre d'Heures. Je crois même que plus d'une fois l'envie le prit d'un baiser qu'il aurait tendrement posé dans les frisons d'or d'une nuque inclinée...

Ce fut donc là toute l'histoire de Mme Larbal jusqu'à l'entrée de l'été. Période reposante, en somme, période de calme et de douce paix, sur laquelle cependant le souvenir attristé des derniers moments de Mme de Lancrel projetait une ombre persistante.

Vers la fin de juin se termina enfin le fameux « pavillon des ménages », commencé depuis plus d'un an, mais dont les crédits intermittents des douzièmes provisoires n'avaient pas permis l'achèvement plus tôt. Il dressait lourdement, entre les jardins du Cercle et la rivière, les pleins cintres, éblouissants de blancheur, de ses galeries mauresques. Des quatre logements — deux au rez-de-chaussée, deux à l'étage — qu'il formait, on en offrit un aux Larbal. Le sort les plaça dans le haut, et, tout de suite, fuyant la Basse-Redoute, ils s'y installèrent.

II

A madame de Jouanbett, Belloc-sur-Adour.

« Enfin, ma chère maman, nous voici convenablement logés. Un salon, une salle à manger, une cuisine, deux chambres et un cabinet de toilette, composent notre appartement nouveau. Toutes les pièces s'ouvrent, à l'intérieur, sur un vestibule très suffisant; à l'extérieur, elles donnent accès sur une large galerie qui contourne la maison et nous abrite contre les ardeurs trop immédiates du soleil d'Afrique. Avec cela de l'air, de la clarté, un horizon très étendu.

Tu le vois, rien ne nous fait plus défaut de ce qui tant nous manquait dans cette étouffante Basse-Redoute dont j'aperçois d'ici le toit dépassant tout juste le faîte de son mur d'enceinte.

En ce moment même où je t'écris, il me suffit de lever les yeux pour être à même d'admirer un spectacle merveilleux, qui se renouvelle chaque jour, mais dont je ne me rassasierai point. Il ne s'agit pourtant que d'un simple coucher de soleil.

Dans le lointain, vers l'est, des montagnes se dressent. Leur crête, par deux fois profondément infléchie, les divise en trois gigantesques tronçons que les feux du couchant colorent d'une teinte différente pour chacun d'eux. Successivement, leurs parois mi-rocheuses et mi-boisées se revêtent d'or, de rose et de mauve, sans que la parure de l'un reste jamais semblable à la parure des autres. Et c'est d'une délicatesse de tons, d'une richesse de nuances dont tu ne peux te faire idée, toi qui ne connais que les couchers de soleil de ton pays basque. Il y a trop d'eau, vois-tu, vers Belloc, et ja-

mais les pâles aquarelles de là-bas ne vaudront les chauds pastels d'ici. Ah! maman! comme je te comprends pourtant de les préférer!

En tout cas, voilà qui me change du « Salon-Tombeau », d'où la vue ne s'étendait pas au delà du mur à créneaux le long duquel se promenait mélancoliquement la sentinelle de la poudrière.

Le « Tombeau »! Il me semble l'avoir abandonné depuis un siècle, alors que je ne l'ai pas quitté depuis un mois. Quitté sans regrets, d'ailleurs. Pourtant je ne le détestais pas, et son souvenir évoquera toujours en moi sa part des tristesses et des joies de ma vie. C'est que, sans doute, je commence à me faire à ce mouvement perpétuel des militaires d'Algérie, à me blaser sur les changements trop répétés. Ou bien simplement que je m'abandonne à la satisfaction d'avoir troqué une incommode baraque contre un nid plus confortable. Alors, plaise à Dieu qu'il en soit toujours ainsi! Mais je n'ose l'espérer; je redoute non sans raison que mon enthousiasme pour ce pavillon flambant neuf ne tombe à plat trop vite, et que je n'en arrive à regretter la Basse-Redoute elle-même.

Pourquoi?...

D'abord parce que voilà la Basse-Redoute entrée dans le passé, et que je me sais très portée à ne voir du passé que les bons côtés! Or, des bons côtés, la Basse-Redoute en avait quelques-uns, et, parmi eux, un capital : on y vivait si bien « chez soi »! Les quelques officiers, nos voisins, nous gênaient si peu!

Le « pavillon des ménages », au contraire, est une caserne. Il dessine, avec deux pavillons de célibataires, trois côtés d'un rectangle figuré par une cour dont les dimensions ne dépassent pas celles des façades. De nos fenêtres, nous pourrions noter les allées et venues de ces messieurs que rien n'empêcherait, à leur tour, de surveiller les nôtres. D'où un ennui grave

que nous ne parvenons à éviter qu'en partie, en affectionnant les fenêtres du côté extérieur.

Reste un second voisinage, infiniment plus redoutable, et qu'il me paraît impossible de ne pas subir : celui des autres ménages. Encore en excepterai-je les habitants actuels de notre rez-de-chaussée, deux familles de lieutenants où l'on ne tarit pas de gentillesses pour les enfants, ce qui seul suffirait à me les rendre sympathiques; d'ailleurs, nous nous en trouvous relativement indépendants. Mais, ces Bourot!... Sur un palier commun, nos entrées se font face, et une simple petite muraille en briques, à hauteur d'appui, sépare sur chacune des façades leur galerie de la nôtre. En réalité, jamais nous ne pourrons nous isoler d'eux entièrement, même lorsque Jacques aura fixé, au-dessus des petites murailles de séparation, des stores en alfa. Des stores! on les soulève comme on veut, et sans doute Mme Bourot ne s'en privera pas. Déjà, en me retournant par hasard, je l'ai surprise qui me guettait de la porte de sa cuisine. Elle aime à s'occuper de ce que font ses voisins, cette provinciale! Croirais-tu que, par-dessus le marché, elle ne peut supporter les bêtes... des autres!

— Mais, ma fille, que peut bien te faire!...

— Beaucoup, maman, car moi je les aime. Et nous entretenons ici une petite ménagerie peu ordinaire à un premier étage, grâce à la galerie à qui elle donne une vague apparence d'arche de Noé.

— Oh, Lucie!

— Hé oui, maman, et pas une de ces bêtes qui soit inutile, comme tu vas voir. Deux chiens d'abord, *Tiout* et *Rack*. Mon préféré, le « sloughi » Tiout, me rappelle étonnamment ce grand lévrier espagnol que nous avons admiré un jour aux Allées Marines, à Bayonne; t'en souviens-tu? Rien de plus gracieux, de plus vif et de plus joli que Tiout. Si bien dressé qu'il consent à porter

mon ombrelle entre ses dents, ce qu'il fait avec autant de délicatesse que le plus savant des caniches. Un peu vagabond seulement; mais aussi que de démonstrations lorsqu'il me rencontre à l'improviste; que de gambades et de joyeux aboiements! Et chaque fois, pour finir, il se dresse debout et pose ses pattes de devant sur mes épaules, ce qui me désespère... et me plaît en même temps. Jacques n'en connaît pas de meilleur pour forcer les lièvres dans ses chasses à courre. Dans la chasse à tir, au contraire, pas un chien d'arrêt, prétend-il, qui puisse lutter avec Rack, un brave épagneul, à qui nous devons maint rôti et maint pâté. Enfin, tous deux, Tiout et Rack, sont les compagnons de jeux habituels de nos enfants..

Tu ne voudrais pas, après cela, maman, que nous ne nous iutéressions pas à ces deux bons et serviables toutous!

Mme Bourot, elle, les exècre, et ils le lui rendent avec usure. Sitôt qu'ils l'aperçoivent, ce sont des grognements, des babines relevées; certainement, le ressouvenir de quelque méchanceté subie, sans quoi je ne m'expliquerais pas leur peu de sympathie pour elle, alors qu'ils se montrent si aimables pour nos amis de toute sorte, même pour les trois ou quatre poules que nous avons conservées, sur la prière de Jeanne, en partant de la Basse-Redoute. Comme, à cette époque, nous faisions remarquer à notre chérie la difficulté de garder des poules dans un appartement, elle déclara qu'elle s'en chargerait. Et chaque matin elle les emporte dans ses bras jusque sur les glacis voisins, chaque soir elle les rapporte fidèlement dans la caisse qui leur sert de maison.

Chiens et poules voisinent donc fort raisonnablement; mais non chiens et bartavelles. Ces dernières, au nombre de six, je les ai achetées vivantes à un Arabe et logées dans mon garde-manger, en attendant

que l'heure sonne de les plumer. Tiout, lorsqu'il passe devant leur volière improvisée, ne peut s'empêcher de les contempler en se passant la langue sur les dents; quant à Rack, il se met en arrêt.

Tous deux en somme ne convoitent guère, de notre ménagerie, que les bartavelles. A peine s'ils daignent s'occuper de la tortue de Gaston, qui promène tout le long du jour sa lourde carapace, et la peau flasque, ridée, de sa petite tête et de ses pattes.

Je ne sais trop quelle attitude ils prendront vis-à-vis de la gazelle qu'un officier des Bureaux Arabes a promise aux enfants. Je m'attends à des attaques terribles.

Hé bien, tout ce monde de bêtes n'est nullement du goût de Mme Bourot. Elle n'ose me le dire, mais à part moi elle le répète à qui veut l'entendre. Peut-être cependant me pardonnerait-elle poules, bartavelles, tortue et même les chiens odieux! J'oublierais facilement moi-même ses tentatives d'indiscrétion, et je ferais effort pour tenir ma résolution d'être agréable, malgré le peu de sympathie qu'elle m'inspire, à la femme du capitaine de Jacques.

— La femme du capitaine! Une autorité qu'il ne faut négliger nulle part, mais surtout en Algérie, où les hommes, restant beaucoup chez eux, subissent davantage l'influence de... leur intérieur.

Malheureusement, un sujet de discorde plus grave nous sépare : les enfants. Je ne permets pas aux miens de jouer avec les petits Bourot, — une fille et deux garçons, — surtout avec les derniers qui me paraissent de francs polissons. Tant que nous logions à la Basse-Redoute, je pouvais, sans trop attirer l'attention, éluder les invitations; tantôt leur travail me fournissait un prétexte, tantôt nos sorties ensemble; que sais-je encore? Tout m'était bon. Maintenant que nous habitons côte à côte, et que voilà les enfants dans la pé-

riode des vacances, les prétextes plausibles me manqueront. Je continuerai à refuser; elle finira par comprendre mes raisons véritables. De là sortiront, sinon une rupture complète, du moins des relations difficiles.

Ah! ce pavillon de ménages, je m'y serais trouvée si bien avec une Mme de Lancrel pour voisine! Pourquoi faut-il que je tombe sur une Mme Bourot?... »

III

Le départ de la Basse-Redoute entraînait pour les enfants l'exclusion de ses cours, où Mme Larbal n'aurait pu les surveiller. Aux glacis, maintenant, ils prenaient leurs ébats. Les glacis! Pour sûr que ça ne valait ni les parties de cache-cache avec les grands amis d'autrefois, ni la distraction des artilleurs faisant l'exercice ou rangeant les pièces au magasin, ni la possession d'un vrai canon, ni même la causette avec la sentinelle de la poudrière. Par là-dessus, pas beaucoup de petits amis pour partager les jeux, sauf, de temps en temps, Yvonne Thilie, lorsqu'elle ne prenait pas ses leçons avec l'institutrice de l'école communale. Les autres, — Robert et Louise de M. l'intendant, ou Germaine du capitaine du Bureau Arabe, — ils habitaient trop loin; on ne les voyait guère que pendant les promenades à âne. Quant aux Bourot, maman défendait de s'amuser avec eux.

Malgré cela, cependant, on y passait encore convenablement son temps, aux glacis. Justement le Génie, préparant de nouvelles plantations, avait fait creuser à l'avance des trous sur une partie encore nue, celle que dominait le pavillon. Oh! des trous pas très profonds, mais dont la terre rejetée formait talus, ce qui permettait encore de s'y cacher, ou de s'y rouler avec Tiout et Rack. Et puis, aux glacis, on voyait passer

tant de bêtes et de gens : des chameaux, des chevaux, des Arabes, des soldats; souvent aussi quelque ancien ami de la Basse-Redoute, ce qui donnait toujours lieu à une reconnaissance, à une caresse, sinon à une véritable conversation. Des glacis encore on pouvait assister au relèvement de la garde à la Redoute; on entendait les rataplans des tambours, et les turlututus des clairons qui sortaient du poste comme des jouets mécaniques pour annoncer les heures aux quatre coins de l'horizon. On avait parfois d'autres bonnes fortunes qu'il serait trop long de raconter. Mais, tout de même, ça ne valait pas la Basse-Redoute.

Ce matin-là donc, Jeanne et Gaston s'ébattent sur les glacis.

— Tiens, voilà maman ! fait Gaston.

Et entraînant Jeanne, il court vers sa mère.

Maman se hâte sur le chemin qui mène à la Redoute. Derrière elle suit gravement M. Tahar, qui porte sur ses bras tendus une large plaque de tôle que recouvrent un tas de petits tortillons de pâte blanche. C'est le jour des croquettes : Mme Larbal se rend auprès de Mme « l'officier d'administration », qui fera mettre le plateau dans un des fours encore brûlants où l'on cuit le pain des soldats. Excellent, les croquettes chaudes, savez-vous?

— Maman, nous allons avec toi.

— Oui, chéris, venez.

Et tous deux de trottiner à ses côtés.

Les croquettes sont tirées du four. Mon Dieu, qu'elles paraissent réussies, avec leurs amandes grillées qui percent l'enveloppe dorée à l'œuf !

Mme Larbal reprend le chemin du pavillon, suivie du majestueux Tahar, portant, toujours à bras tendus, la plaque sur laquelle refroidissent les belles croquettes dorées.

Arrivée aux glacis, elle fait aux enfants la distribu-

tion désirée, — deux à chacun, — et les renvoie jouer quelques minutes encore, en attendant l'heure de la leçon du matin.

Jeanne et Gaston les broient à belles dents, les délicieuses croquettes, tout en flânant le long du chemin sur les glacis. Survient le capitaine du Génie, — un de la Basse Redoute, — au moment précis ou Gaston, finissant de faire disparaître la première, s'apprête à entamer la seconde.

— Fameux, votre gâteau, mon petit Gaston?

— Oh! oui, monsieur.

— Et vous, qui êtes un si gentil petit garçon, vous ne voudriez pas me le donner?

Gaston hésite une seconde. Dame! le lui rendra-t-il? Si tout de même c'était pour de bon! Bah! de la frime! Jamais les grandes personnes ne mangent les gâteaux des petits enfants. Elles les demandent seulement pour voir s'ils ont bon cœur. Elles font semblant de les prendre, mais toujours les rendent avec un tas de compliments. Or, voilà bien l'affaire de Gaston : pas de danger pour la gourmandise; la vanité chatouillée parce qu'on passe pour un petit garçon si, si généreux!

— Tenez, monsieur, le voilà.

En souriant, Gaston tend sa croquette, — sa dernière croquette; — il ne retire même pas la main, tout prêt à la reprendre... Non, ce n'est pas possible!... Mais si, Gaston, voyez : le capitaine du Génie la grignote d'abord un tout petit peu, — « Bon, ça, Gaston! » — puis davantage, enfin la fait disparaître jusqu'à la dernière miette, et après un « Merci, gentil petit Gaston » goguenard, s'éloigne en riant aux éclats de sa mauvaise plaisanterie. Ce gourmand de Gaston en reste tout déconfit! Pour un peu, il crierait : « Mais c'est pas de jeu, ça! Rendez-le-moi. » L'amour-propre seul l'en empêche et retient les larmes près de tomber. Mais, en lui-même, il se jure, hélas! « un peu tard,

qu'on ne l'y prendrait plus. » Pour le consoler, sa sœur partage avec lui sa croquette encore intacte.....

Un malheur n'arrive jamais seul. Ce même jour, Léda, la chienne du capitaine, happa la tartine de confitures que Gaston tenait à la main, à l'heure du goûter.

Pauvre, pauvre petit Gaston!

IV

A madame de Jouanbett, Beuoc-sur-Aaour.

Les événements ont devancé mes prévisions, maman; la guerre a éclaté plus rapidement que je ne le pouvais supposer. « C'était écrit, » disent les indigènes.

Peu après ma dernière lettre, la situation se tendit. Au quartier, M. Bourot, un matin, appelant Jacques, lui dit :

— Mon cher Larbal, vous devriez attacher vos chiens. Ma femme les craint au point qu'elle n'ose plus monter l'escalier seule lorsqu'elle les sait sur le palier.

JACQUES. — Oui, les voilà devenus hargneux, et vous m'en voyez surpris tout le premier, mon capitaine. Je ne comprends pas que, très doux autrefois, ils aient ainsi changé tout d'un coup. Enfin, je tâcherai qu'ils ne séjournent plus sur le palier; mais je ne garantis pas que je réussirai tout à fait. Lorsqu'ils rentrent seuls, comment voulez-vous que je les empêche d'attendre, près de la porte, qu'on leur livre passage? Quant à les tenir constamment à l'attache, je ne saurais m'y résoudre. Vous n'y consentiriez jamais pour les vôtres, n'est-ce pas? et pourtant ils ne valent pas mieux que les miens : votre Léda n'a-t-elle pas volé avant-hier la tartine de mon fils?...

M. BOUROT. — Ils se valent tous, à peu de chose

près; seulement, je surveille les miens davantage. Vous, mon cher, attachez au moins les vôtres la nuit.

JACQUES. — La nuit? Mais ils dorment enfermés dans le vestibule!

M. BOUROT. — Pas si enfermés que vous le pensez, puisqu'ils parviennent — ah! par exemple, je ne m'explique pas comment — à passer sous le store chaque matin, et à déposer sous nos fenêtres leur... carte de visite.

JACQUES. — Pas possible! Positivement, je ne m'en doutais pas. Mais êtes-vous bien sûr que Tiout et Rack soient les vrais coupables? On ne les lâche, au matin, que pour les faire sortir de la maison.

M. BOUROT. — Absolument sûr; ma femme les a vus. En tous cas, je vous préviens que j'ai donné des ordres pour qu'on les reçoive dorénavant comme ils le méritent...

Bref, l'escarmouche avait pris fin là-dessus. Des accusations de vagabondage et de malpropreté, Jacques ne croyait pas un mot. Pure invention de Mme Bourot, pensait-il. Quant au reste, il prit ses précautions pour empêcher tout acte d'hostilité canine. De sorte que la paix semblait revenue, lorsqu'un incident imprévu précipita la rupture définitive.

Ces jours derniers, Mme Bourot, histoire sans doute de réparer le mauvais effet de l'ultimatum de son mari, me fit demander les petits pour jouer avec ses enfants pendant un après-midi. Suivant mes habitudes antérieures, je me décidais à décliner l'invitation. Mais Jacques, conciliant, me pria :

— Laisse-les aller, Lucie. Pour une fois, il ne peut en résulter grand inconvénient. Comme ils joueront auprès de la maison, rien ne t'empêchera de t'arranger de manière à ne pas les perdre de vue. Pourquoi, d'ailleurs, ton parti pris contre les petits Bourot? Ils valent peut-être mieux au fond qu'ils ne paraissent, etc., etc.

Je me rendis à ses raisons et je cédai. Mais sitôt Jeanne et Gaston partis, je me plaçai de façon à voir, de la galerie, tout ce qui se passerait, prête à intervenir au besoin.

Les petits voisins, stylés sans doute par leur maman, se tenaient fort bien; pas d'enfants plus charmants! Et je m'accusais de les avoir mal jugés ; je me promettais même, pour réparer mes torts, de permettre ces réunions plus souvent. Si bien que, dans l'obligation de recevoir une visite, je quittai, sans aucune inquiétude, mon poste d'observation. La visite partie, j'y retournai. J'arrivais au bon moment : l'un des petits Bourot maintenait Gaston par les bras, pendant que l'autre le rouait de coups. Et, pour compléter le tableau, d'un côté du groupe la petite Bourot riait à se tordre, tandis que de l'autre, Jeanne, ses poings sur les yeux, sanglotait à fendre l'âme. Mon apparition termina la scène. Les trois Bourot se sauvèrent à toutes jambes; mes enfants, eux, se hâtèrent de venir me rejoindre, en pleurant.

— Que s'est-il donc passé?

— Voilà, maman, — expliqua Jeanne, — nous avons joué à cache-cache. Une fois, Gaston a gagné; ils ont dit : « C'est pas vrai. — Si qu' c'est vrai! » a crié Gaston. Alors ils l'ont battu. Il a voulu rendre les coups; mais, tu comprends, il était trop petit contre eux deux.

— Bien; plus jamais vous n'irez jouer avec ces petits vilains. Lorsque vous les rencontrerez, vous passerez d'un autre côté sans leur adresser la parole.

Tu aurais fait comme moi, je pense; pouvais-je les laisser assommer sans défense?

A ce moment, j'entends comme un froissement de paille sèche; je me retourne : le bas du store retombait, mais pas assez vite pour que je n'aperçoive les yeux méchants de Mme Bourot. Elle avait assisté à la scène.

Depuis ce jour, lorsque nous nous croisons, elle et

moi, nous échangeons un salut sec et froid; elle ne tente plus de venir à moi pour me dire de ces paroles aimablement aigres dont elle possède le secret, et qu'elle me prodiguait autrefois. M'en voici donc débarrassée. Et puisque la rupture — en moins d'un mois, maman! — est accomplie, que je n'ai plus à la redouter, je reprends mon indépendance entière. J'agirai maintenant comme si Mme Bourot habitait à l'autre bout du monde; je l'ignorerai. Et il ne me restera plus dès lors qu'à me louer d'avoir quitté la Basse-Redoute.

C'est égal, je commence à les connaître, les inconvénients des pavillons communs; l'occasion m'en a manqué tant que nous vivions au milieu des officiers célibataires. Mais quelle odieuse chose que cette promiscuité dans les garnisons du sud algérien pour les ménages d'officiers! Dieu veuille que je n'y reste plus condamnée pour trop longtemps!... »

V

Afin de jouir un peu de la fraîcheur relative des soirées, les Larbal faisaient dresser la table, pour le dîner, dans un coin de la galerie où des paravents suffisaient à les garantir des regards indiscrets. La saison, cette année-là, particulièrement chaude sur les Hauts Plateaux, les éprouvait tous plus ou moins; des températures élevées — de 40 à 42 degrés à l'ombre — se supportent plus difficilement par ceux qu'un premier été en Algérie a déjà légèrement anémiés. Il fallait vraiment ces repas en plein air pour que l'on se sentît le courage de manger un peu. Et cependant, c'est à peine si, après le potage, on touchait au reste autrement que du bout des dents.

Ce soir-là, — ce fut exactement le 1er août, une date

que Mme Larbal devait se rappeler, — Gaston restait immobile en face de son assiette pleine.

— Allons, mange, Tonton.

— Maman, j'ai pas faim.

— Avale au moins ta soupe.

Alors le petit, faisant effort, emplissait la cuiller, la portait à sa bouche, puis la déposait sans y avoir goûté.

Sa mère l'observait :

— Mais regarde donc, Jacques, comme il est pâle!

Larbal, incapable à lui seul de se rendre compte si ses enfants avaient bonne mine ou non, — il les trouvait toujours bien, — ne put s'empêcher cette fois de constater, avec elle, cette pâleur.

Silencieusement, Gaston se mit à pleurer.

— Tu te sens malade, Tonton? interrogea la maman avec tendresse.

— J'ai mal au ventre.

— Laisse ton dîner, chéri; veux-tu te coucher?

— Oui, maman.

Pendant que Larbal et sa fille continuaient tant bien que mal le repas, elle emmena Gaston. Lorsque plus tard elle revint chercher Jeanne, son mari demanda :

— Il se plaint toujours?

— Oui. Si demain le mal n'a pas disparu, tu préviendras M. Thilie.

Elle ne dormit guère cette nuit-là, Mme Larbal; son inquiétude la tint éveillée. Plus d'une fois, se levant doucement, elle s'approcha du lit où Gaston s'agitait, se retournait, geignant, et elle resta de longs moments à le regarder, à la lueur de la veilleuse.

Dès le matin, Larbal s'en fut appeler le docteur qui accourut aussitôt. Tandis qu'il auscultait et palpait, les parents suivaient anxieusement ses mouvements.

— De la fièvre, faisait-il; sur le côté un point dur...

Voyons, mon petit Gaston, vous ne vous rappelez pas ce que vous avez mangé de particulier ces jours derniers?

L'enfant ne se souvenait de rien. « C'est là qu'il faut chercher tout de même pour trouver le point de départ de cette entérite... Oh! ne vous effrayez pas, madame; nous la combattons à temps. »

Trois jours durant le mal résista au traitement. Enfiévré, l'enfant s'épuisait. En se prolongeant, la situation devenait grave. Mme Larbal, qui ne quittait pas son fils, se mourait de fatigue, d'inquiétudes et de tourment.

Le quatrième jour enfin, on découvrit le corps du délit, un amas de noyaux de cerises. Et on apprit que, peu avant de tomber malade, Gaston le gourmand, ayant reçu de la grande amie du rez-de-chaussée une poignée de cerises sèches, ne s'était même pas donné la peine de les débarrasser des noyaux avant de les avaler.

Dès lors, l'inflammation céda; au bout d'une semaine, Gaston put se lever.

Les Larbal ne savaient comment témoigner leur reconnaissance au docteur qui n'avait marchandé ni ses soins, ni son dévouement. Ses fréquentes visites avaient eu comme résultat de créer une véritable intimité entre ses amis et lui, d'autant plus facilement que Mme Thilie, partie dès le commencement de l'été, avait emmené Yvonne en France où il pensait la rejoindre dans les premiers jours de septembre. Tout naturellement, la crise aiguë passée, les inquiétudes dissipées, il continua de venir, mais le soir seulement, et, le lus souvent, il restait à dîner. Mme Larbal, après le epas, couchait les enfants, pendant que les deux ommes fumaient; elle revenait, un peu plus tard, unie de quelque travail de couture, et c'était alors, usque vers minuit, d'agréables causeries, d'où, d'un

commun accord, l'on excluait un seul sujet : les potins d'El-Biodh.

Cependant, Gaston reprenait très lentement. Comme on s'en tourmentait : « Ne comptez pas sur un rétablissement complet avant la fin des chaleurs. Pour le hâter, il faudrait que vous pussiez emmener votre fils hors d'ici, et lui faire respirer pendant quelques jours un air moins suffocant, dans la montagne, par exemple. Un projet d'ailleurs parfaitement irréalisable en ce pays dépourvu de ressources. Contentez-vous donc d'un rétablissement plus lent. Mais en tous cas, l'année prochaine, Gaston devra passer l'été en France. L'Algérie l'anémierait trop. »

Larbal, alors, déclara :

— Vivre dans la montagne ne me semble pas aussi impossible qu'à vous ! Je les connais tous, nos sommets, pour les avoir escaladés bien souvent; plus d'une fois, je dois l'avouer, j'ai rêvé de m'installer quelque temps en famille dans le Ksell, sans jamais oser parler de cet audacieux projet à ma femme, que je sais peu portée à de pareilles aventures. En le recommandant comme médecin, vous levez toute difficulté.

— Certainement que je vous y encourage; il en sortirait grand bien non seulement pour vos enfants, mais encore pour Mme Larbal qui, depuis cette maladie de votre fils, me semble vraiment fatiguée.

— Hé bien, docteur, voulez-vous m'accompagner au Ksell demain matin? Nous chercherons ensemble un emplacement pour y dresser notre tente. Si quinze kilomètres pour aller, autant pour revenir, ne vous effrayent pas, nous partirons à cinq heures; nous serons de retour avant la chaleur.

— Entendu, si vous y consentez toutefois, madame.

Mme Larbal ne pouvait élever aucune objection au projet; du moment qu'il s'agissait de la santé des siens, sa tendresse ne connaissait pas d'obstacles.

Faut-il ajouter que, tout au fond d'elle-même, elle sentait poindre un soupçon de désir et de curiosité qui la disposait bien en faveur de cette expédition familiale? Pour ces causes, elle accueillit l'idée sans antipathie. Mais elle se rappela soudain :

— Et tes manœuvres, Jacques? Tu oublies votre départ prochain?

— Peuh! le 15 septembre! Nous voici seulement le 15 août. Quatre jours pour que me revienne l'autorisation du colonel, et nous « prendrons le train », — je veux dire, nous monterons à cheval — le 20. Nous reviendrons après la première semaine de septembre; il me restera encore le temps nécessaire pour m'occuper du départ aux manœuvres.

Le lendemain donc le docteur et Larbal poussèrent jusqu'au Ksell. Ils y trouvèrent facilement ce qu'ils cherchaient. Au pied d'une haute falaise rocheuse, d'où jaillissait une source fraîche, s'étendait une sorte de terrasse ombragée de chênes verts et dominant les pentes au nord. Un air pur et frais, de l'eau, de l'ombre : en fallait-il davantage pour fixer leur choix? Quant aux détails d'installation, on trouverait toujours moyen de s'arranger.

Dès son retour, Jacques adressa au colonel une demande de permission de quinze jours, et en l'attendant il s'occupa des préparatifs de son exode « à la campagne ».

VI

Plus d'une difficulté se présenta dans l'organisation de ce séjour d'une certaine durée, alors surtout qu'il fallait compter uniquement sur soi.

La première à résoudre fut celle d'un abri suffisamment spacieux pour contenir quatre lits, — les cou-

chettes des enfants au complet; le lit de camp pour madame; une paillasse et des couvertures pour monsieur. — A la place de sa tente, trop étroite, Larbal se résolut à en demander une plus vaste à l'Administration militaire, — de celles en forme de cône, appelées « marabouts ».

Il s'en fut adresser sa requête à M. « l'officier du campement » qui le renvoya à la sous-intendance. Au premier mot de l'affaire, M. le sous-intendant s'exclama d'un air indigné : « Prêter le matériel de l'État!!! Y songez-vous sérieusement? » Éconduit, le pauvre Larbal n'eut d'autre ressource que de conter sa mésaventure à l'ami Goubey, qui le sortit d'embarras en lui offrant sa propre tente à lui, — une tente neuve, bien entendu, et non pas celle au travers de laquelle il avait si plaisamment surgi, l'année précédente, à Frendah.

— Je vous remercie, Goubey; mais votre tente ne me suffira pas plus que la mienne : leurs dimensions sont les mêmes!

— Seule, non; réunissez donc les deux. Vous les dresserez pied contre pied; au point de jonction, ouvrez-les; reliez les pans débouclés de l'une aux pans de l'autre; vous formerez ainsi une sorte de couloir intermédiaire. Étendez ensuite, d'un sommet à l'autre, une couverture ou une toile à voiles. — Je vous en procurerai. — De cette façon, vous aurez un véritable appartement de deux pièces, reliées par un passage couvert. Et cela vaudra bien le marabout.

— Voilà tout ce qu'il me faut, mon bon. Ah! l'expérience des vieux Algériens!

— Dites-moi, Larbal, en fait de meubles, que pensez-vous emporter?

— Rien que des pliants — tables et chaises.

— Ajoutez deux fauteuils du même genre; vou saurez les utiliser, vous pouvez m'en croire.

La maison trouvée, les meubles choisis, restait

préparer les cantines : deux pour le matériel de cuisine et les provisions, deux autres pour le linge et les effets. Encore un sujet de laborieuses délibérations entre monsieur et madame.

Enfin la question du transport souleva quelques difficultés, elle aussi. L'obligeance du lieutenant d'artillerie la résolut rapidement; il prêterait deux de ses mulets de bât.

Et la ménagerie, qui s'en occuperait pendant cette absence?

Les chiens seraient forcément de la fête; Gaston réclama sa tortue avec tant d'insistance qu'on lui promit de l'emporter dans la musette de Tahar; les poules, Jeanne les confierait à une amie du rez-de-chaussée; quant aux bartavelles, les nécessités de la convalescence de Gaston avaient, hélas! cruellement abrégé leur vie.

Dans ces conditions, rien n'empêchait de fermer à clef l'appartement pour une quinzaine.

Au jour fixé, donc, dès l'aube, le convoi s'éloigna vers le Ksell, sous la conduite du fidèle Ferradji, monté sur un des ânes et poussant l'autre devant lui.

Un peu plus tard, seulement, après un déjeuner sommaire, sonna l'heure du boute-selle pour la famille. Larbal, après avoir mis sa femme à cheval, monta, lui aussi, reçut sa fille des mains de Tahar, l'assit devant lui et la maintint dans ses bras; de même Tahar se chargea de Gaston : les ânes montés auraient retardé la marche. Et la caravane s'ébranla, augmentée de Goubey, de Rémy et du docteur, venus pour escorter leurs amis une partie du chemin.

Vraiment, Mme Larbal chevauchait toute joyeuse, sous le ciel bleu, sur la route ensoleillée, — joyeuse ainsi qu'une petite bourgeoise partie pour quelque pique-nique dans les bois. — Tour à tour, si ce n'est en même temps, elle bavardait avec son escorte, sou-

riait à son mari, s'occupait de ses enfants. Oui, Mme Larbal se réjouissait de passer deux semaines entières en toute liberté, loin de tous, seule avec les siens, et pour le plus grand bien de ses enfants. Que cette villégiature pût offrir quelque danger, que son mari manquât peut-être de prudence à s'isoler ainsi dans un pays ensanglanté quelques années plus tôt par une terrible insurrection, l'idée n'en effleura même pas son esprit. Par contre, elle se doutait fort bien que le confort le plus élémentaire lui manquerait; mais elle n'attachait aucune importance à ce détail; qu'il en résulterait pour elle un surcroît de fatigue : elle n'en faisait aucun cas. Elle s'habituait à l'imprévu, cette craintive, à force de vivre sous la menace constante de l'imprévu. Belloc, en tous cas, son cher Belloc, tenait peu de place dans ses pensées; et si elle songeait à Mme de Jouanbett, c'était uniquement pour le plaisir qu'elle se promettait d'étonner sa mère par le récit de ses impressions et de ses exploits.

A mi-chemin, ces messieurs « de la ville » firent leurs adieux.

— Vous pousserez quelquefois, n'est-ce pas, jusqu'à notre lieu d'exil ?

— Un exil comme celui-là? fit le docteur; je ne le plains pas, cet heureux Larbal !

MICHEL ANTAR.

(A suivre.)

TERRES ÉTRANGES

L'ILE DE RAPA[1]

I

Jeudi 13 octobre.

Une à une les pointes de l'île de Rapa naissaient et se mâtaient, à l'horizon, comme des flèches de cathédrales.

C'était dans un ciel bas, pommelé de nuages gris : des tonalités amarante passaient sur les vagues au déclin du jour. Cet éclairage du temps était nouveau : nous renaissions sous l'âpreté de la brise ; car nous venions à peine de laisser derrière nous, avec le Capricorne, le régime ordinaire des alizés chauds et les tons bleu cru de la mer tropicale.

L'île de Rapa ! Une curiosité singulière nous y poussait : nous nous attendions à y trouver des sensations rares et ingoûtées. Les quelques navigateurs qui ont visité cette terre, jetée comme une borne sur la dernière assise australe des coraux, s'accordent à lui trouver une supériorité bien spéciale de pittoresque sur les

(1) Cette île, dont la population s'est rangée sous le protectorat de la France depuis 1867, a été définitivement annexée le 16 juin 1887 ; elle est située par 27° 38′ de latitude sud et 146° 30′ de longitude ouest, à une distance d'environ 700 milles de Tahiti et à 600 lieues du Chili.

(1) Voir les photographies de l'île de Rapa dans *l'Instantané*.

autres îles de l'océan Pacifique. Les *Instructions nautiques*, ordinairement si sobres, consacrent à Rapa les appréciations suivantes :

« Rapa est formé par un vaste cirque de montagnes qui est sans doute un ancien cratère. Ces montagnes, découpées de la façon la plus bizarre, ressemblent aux ruines éboulées de quelque gigantesque château... Les habitants du pays disent que l'île contenait jadis une population nombreuse toujours en guerre... Les cols principaux qui ne sont point inaccessibles sont dominés par des forts en pierres sèches parfaitement construits, qui étaient destinés à protéger chaque vallée contre les incursions des tribus voisines (1). »

. . . .

La côte se rapprochait sinueuse et mouvante, tandis que les hommes d'équipage, massés sur le gaillard, en chemise de laine, regardaient par-dessus le beaupré monter les falaises violettes.

Avec des formes tourmentées et des arêtes angulaires, des flancs de rochers surplombaient les flots couleur d'encre où venaient s'ouvrir des grottes béantes aux gueules d'effroi.

Nous longions les pentes escarpées des rivages ; parfois ils affectaient d'étranges ressemblances. Vers le nord, un promontoire élevé semblait un géant dans une attitude menaçante, avançant une jambe et levant le bras droit ainsi que pour nous frapper : on eût dit le gardien pétrifié de cette île, aux abords inhospitaliers, que ne protègent contre la grande houle ni grève, ni récifs. Au sud, voici le massif de rochers prismatiques, la chaîne des monts Pokumaru, Tautautu et Teraitahu, dont parlent les *Instructions*, de vagues forteresses gothiques, des tours en poivrière, et des clochetons d'échauguettes. En de certains points la dentelure est si légère qu'elle paraît sculpter des fleuron enlacer des ogives et des balustres où meurt le sole couchant.

A droite et à gauche, deux villages sont mentionn

(1) *Instructions nautiques*, Pacifique, partie est, p. 216.

sur la carte marine : Area et Aruhei. Cependant nous sommes à quelques encâblures de la côte et nous n'y voyons ni cases ni habitants ; n'était les pirogues qui nous entourent, nous pourrions croire cette baie dépourvue d'êtres humains.

Nous avons une sensation effrayante de solitude.

Dans la direction d'Aruhei, la *capitale*, on aperçoit seulement une sorte d'appontement de corail, un peu de verdure, puis, flottant entre les branches, un pavillon incolore, sans signe distinctif de nationalité, qui a sans doute la prétention de représenter celui de la France.

Ce paysage ne ressemble à rien : il est étrange et « loin de tout ».

... Le jour baissait de plus en plus quand nous nous présentâmes devant la passe, l'unique blessure atterrissable, où nous dûmes nous engager avec prudence sans attendre le pilote indigène. Quelque temps après, nous étions solidement affourchés au mouillage d'Aruhei dans la baie d'Oparo.

Un crépuscule lent et glacé tombait du haut des murailles volcaniques au centre du lac intérieur formé par l'ancien cratère ; un rayon suprême fleurissait, dans un ciel strié d'or et de nuages, les cimes ébréchées des montagnes tutélaires.

Le navire était baigné d'ombre fraîche.

... Le « youyou » nous a mis à terre dans un bois touffu de lilas qui atteignent la dimension de grands arbres : un parfum suave et inattendu s'exhale des rameaux en fleur ; sous leur couvert, aux pieds de quelques orangers, sont disséminées les dix ou douze huttes en roseaux du village d'Aruhei dont la malpropreté écœurante contraste avec les encensoirs des feuillages. Devant ces habitations primitives, des femmes accroupies et curieuses nous regardent passer : par l'ouverture basse et fumeuse, des enfants sortent nus, comme des animaux de leur tanière ; d'autres sont blottis sous des haillons sordides qui en abritent plusieurs à la fois.

... Il fait noir maintenant. L'éclair des feux de bois qui brûlent en plein air arrache des reflets de bronze à quelques groupes d'indigènes assis en rond comme une tribu de bohémiens en voyage. Tous ont l'air dépaysé dans cette nature froide et inclémente, eux dont la race est éclose aux horizons chauds : leur regard plein de mélancolie a la désespérance des exilés.

Deux jeunes filles sont allées vers la fontaine pour puiser de l'eau. L'une est vêtue d'une longue chemise blanche qui se détache dans l'obscurité, dessinant des formes juvéniles ; sa physionomie est ouverte et rieuse; c'est Takura, la fille du chef. Sa compagne, l'air grave, a croisé son pagne sur la poitrine, et les seins fermes saillent sous l'étoffe rouge à palmes blanches.

— Ton nom ?...

Comme elle refuse de le dire :

— Tevaï, répond Takura, la cheffesse malicieuse, en désignant le ruisseau dont c'est aussi l'appellation maorie.

Je demandai à Tevaï ce qu'elle désirait que je lui donnasse : « des paréos, » des mousselines ou de ces robes éclatantes comme en savent porter les femmes de Papeete. Elle prit une voix profonde :

— Je voudrais du pain !

Le pain représentait pour la pauvresse le signe le plus éclatant de l'abondance européenne et la plus douce jouissance gastronomique ; elle revoyait la pâte appétisante cuisant dans le four du bon « gendarme », ressortant toute chaude et dorée ; elle eût souhaité d'en goûter, comme nos enfants veulent les babas de l'étalage du confiseur, par pure gourmandise. N'importe ! dans le décor troublant d'Aruhei, la note de la réponse n'en résonnait pas moins triste et poignante.

Nous rentrâmes à bord emportant sur nos bras d'amples gerbes de lilas, et le soir, dans ma chambre de marin, égayée par la moisson odorante, je ne pus me retenir de songer à la silhouette famélique de la petit sauvage.

II

Vendredi 14 octobre.

Le lendemain, au branle-bas, je trouvai le pont couvert de langoustes ; l'équipage s'amusait à les faire sauter au soleil : les anneaux de la carapace excitaient la convoitise des anciens kerors ; ils se rappelaient avec regret l'époque où ils tendaient des casiers sur les barques bretonnes et ils pensaient au pays lointain. Les crustacés appartenaient à un vieillard ravagé par la misère, mais dont l'œil était encore plein de vigueur, la taille droite et haute. Le long des bastingages, sans une parole, regardant sa pêche s'égrener sur les planches au gré des matelots, il ne faisait rien pour la retenir ; son indifférence était si profondément orgueilleuse qu'elle me frappa.

Cet homme s'appelait Maihuri : il était un des plus vieux enfants de cette terre où l'on meurt vite. Il ne fixa point de prix à ses richesses et accepta les mauvais biscuits qu'on voulut bien lui donner.

Il montrait aussi des haches de pierre d'une grande antiquité que tous avaient dédaignées ; Maihuri parut flatté que j'attachasse de l'importance aux armes de son pays et me les offrit en échange d'une barre de savon de Marseille.

Cette sorte de dignité nonchalante exaltait dans ce vieillard le fond du caractère maori : race insouciante et apathique qui vit dans une contemplation éternelle réputée rêveuse, plutôt absurde et stérile.

... Les habitants de Rapa sont plus nerveux que ceux des autres archipels polynésiens ; leur paresse serait peut-être moins insurmontable, mais ils n'auraient guère plus de persévérance dans le travail. Il existe peu d'êtres moins favorisés qu'eux. Vivant dans un pays où la température est parfois très basse, exposés aux grêles du sud et aux tempêtes tournantes qui soulèvent les toits des cases comme des feuilles mortes, ils n'ont pas même trouvé dans leur île d'écorces d'ar-

bres dont ils puissent se faire des vêtements; leurs enfants vont encore entièrement nus.

Une sorte de farineux assez insipide, le « taro », constitue leur nourriture presque exclusive; chaque jour les femmes pétrissent le tubercule bouilli pour former cette pâte aigre et détestable connue en Océanie sous le nom de « popoï ». C'est le seul aliment à Rapa, avec du poisson cru et quelques chèvres sauvages.

Doit-on plaindre les indigènes? Ils tremblent, ils ont faim, mais ils ne se rendent point compte de leur état misérable. Depuis que les blancs leur ont importé les semences d'Europe qui germeraient sous leur latitude, ils n'ont rien tenté pour les cultiver.

Mettez-vous en peine de donner à un maori des idées d'épargne!

... Quand on considère la position isolée de Rapa en dehors de toutes les routes de migration connues de l'océan Pacifique, on se demande par quel inconcevable mystère elle fut jadis peuplée. Voici la légende du bon Maihuri :

« Nos ancêtres sont issus d'une île lointaine que tu trouverais en remontant le vent d'est pendant plusieurs lunes et dont le nom est Rapa-Nui (Grande-Rapa). Il y a très longtemps de cela, au siècle qui se perd dans les ténèbres (Pô), une longue pirogue double chargée de femmes s'égara de la côte de Rapa-Nui.

« L'ouragan la poussait devant son souffle avec la dernière violence; alors les femmes confièrent leurs prières au dieu Mahoui qui tira la terre du fond des mers à l'aide d'un hameçon et fit la nuit et le jour de même durée. Tant que le vent d'est (Maoae) gonfla les eaux de l'Océan, elles ne cessèrent d'alterner leurs chants avec la cadence de leurs pagayes légères. Elles erraient de cette façon sur la surface des ondes depuis un temps qu'elles ne purent définir quand elles eurent la joie de voir se dresser une terre qui ressemblait à leur patrie et qu'elles nommèrent Rapa-Iti (Petite-Rapa); elles y accostèrent et embrassèrent le sol en signe de remerciement.

« Mais le désir du mariage s'empara bientôt des naufragées : elles se lamentaient de n'avoir point d'enfants. Par une journée très chaude, elles se jetèrent toutes ensemble dans la baie et, ayant remarqué que l'ouverture en était orientée du côté de Rapa-Nui, elles se tournèrent vers le large et supplièrent les dieux requins de leur donner les joies de la maternité afin de leur permettre de perpétuer le souvenir de ceux qu'elles avaient laissés là-bas sur l'île perdue. Elles furent exaucées; car les plus jolies, qui avaient ressenti de plus près l'haleine des requins, se trouvèrent enceintes et leurs enfants formèrent le premier peuple de Rapa. »

Il en est de ce conte imagé comme des autres : on ne saurait y ajouter foi. Dans *Reflets sur la sombre route* Pierre Loti fait peupler au contraire Rapa-Nui, qui n'est autre que l'île de Pâques, par Rapa-Iti (1).

Enfin, dans l'une ou l'autre île, je crois que les *vieux* ne s'entendent point sur l'origine du *premier homme,* ainsi qu'ils disent. Mieux vaut, restant dans le vague de la légende, écouter notre ami Maihuri.

III

Samedi 15 octobre.

Une chasse infructueuse nous avait conduits au sommet du mont Oranga; c'est à peine si nous avions pu envoyer quelques feux à répétition sur une vénérable chèvre sauvage retardée par ses chevreaux.

De notre crête élevée il nous était donné d'embrasser l'île dans son entier.

Elle nous apparaissait, faible tache brune posée dans la clarté du Pacifique, avec la forme d'un bernard-l'ermite retiré dans son opercule.

(1) Mais il est évident qu'une relation quelconque unit ces deux îles : similitude de nom, de souvenirs, de mœurs, d'existence, tout tend à le prouver. Ce qui paraît le plus probable, c'est que l'île de Pâques fut jadis habitée par une race aujourd'hui disparue et remplacée il y a quelques siècles par une migration venue de Rapa.

Nulle part les traces de l'ancienne activité plutonique n'éclatent avec une apparence aussi grandiose.

Au centre, le cratère oblitéré s'ouvre à l'est par une coupée que la houle a taillée dans les couches encore pâteuses. En cette enceinte, où les coraux sont marqués sur la nappe bleue par leur teinte vert pâle, l'aviso est à nos pieds au mouillage sur des eaux dormantes; un amphithéâtre de montagnes entoure la vasque d'effondrement avec des lignes frangées et des saillies torturéés par l'éruption. Les coulées de matière fondue, en s'épanchant de la cheminée centrale, sont descendues de ce rebord circulaire et se sont étalées sur la mer; les érosions de toute espèce ont produit des fissures dans la lave et creusé des vallées profondes.

Tandis que les hachures des courants non érodés projettent leurs contreforts à pic assez loin sur la mer, les gorges conduisent à des baies spacieuses et symétriques; et ces vallonnements divergents alternent avec une telle régularité que le massif de Rapa semble bossué comme une étoile dont les arêtes seraient déterminées par ces contreforts et le creux tracé par le cours des ruisseaux.

La différence de densité des roches éjectées et l'action corrosive des pluies ont fini par donner à la surface de l'île l'aspect le plus accidenté. Quelques fragments solides, résistant aux intempéries, ont pris l'aspect de pyramides et de colonnades légères. Particulièrement aminci, le bloc sud-est des monts aux allures de châteaux forts, dont le Pokumaru est le pic culminant, est le plus extraordinaire résultat du travail des eaux sur les nappes de basalte avec ses cônes prismatiques et ses obélisques de lave.

Les cendres, les scories, les trachytes injectés emplissent les cluses profondes.

Tout cela donne l'impression du chaos.

Devant cette simple terre à l'ossature étoilée que borne le déroulement impassible de l'Océan, l'esprit confondu peut reconstituer l'histoire d'un combat gigantesque qui dut se livrer à l'enfance du monde entre ces deux forces stupéfiantes et aveugles, ces deux élé-

ments primordiaux : l'eau et le feu. Nous pensons à cette lutte suprême; nous avons la vision du volcan qui se dresse en pleine mer avec un embrasement de flammes; qui crache, au milieu de vapeurs éclatantes, la pâte lumineuse arrachée aux entrailles du globe, et demeure enfin, humble et glorieux débris de la victoire partielle de la terre, adversaire apaisé que les vagues inassouvies poursuivent implacablement.

IV

Dimanche 16 octobre.

Les indigènes, qui n'ont pas de quoi manger et sont privés de vêtements, construisent péniblement à Ahurei un temple de corail auquel ils consacrent leurs maigres ressources pécuniaires. Ce désintéressement serait admirable s'il n'était le résultat d'un égarement religieux : les méthodistes ont abusé de la bonne foi de leurs catéchumènes en leur demandant de l'argent sans leur apprendre à le gagner : ces missionnaires eussent mieux fait de cultiver les âmes naïves des prosélytes avant de leur ordonner de bâtir des édifices. En attendant la consécration de celui qui est entrepris, les habitants se réunissent dans une hutte ouverte encore plus misérable que les autres, mais qui peut abriter la population entière. Un pasteur indigène, devenu le plus riche propriétaire de l'île, prêche en langue maorie la parole de la Bible qu'il ne doit guère apprécier : de temps à autre les « hyménés » jettent leurs sons rauques ou leurs notes claires; puis une conque marine groupe les enfants à l'école pour la leçon du « Gendarme ».

La France, naturellement prodigue de fonctionnaires, en entretient un à Rapa dont le rôle ne paraît pas bien défini. Cet homme se trouve heureux avec sa femme et sa petite fille née dans l'exil. En l'absence de prêtre, cette enfant reçut l'onction sainte dans un coquillage des grèves par la main d'un officier de marine de passage au port d'Oparo. Ce baptême, sans

volées de cloches ni dragées, est majestueux comme celui des premiers chrétiens. La situation de notre militaire ne laisse pas d'être pittoresque, mais ses prédécesseurs n'ont point dû l'accepter avec une aussi douce philosophie; le service du ravitaillement étant parfois hypothétique, il leur arriva de manquer de pain. Cette circonstance, jointe à la tristesse du lieu, a contribué à rendre l'un d'eux fortement déséquilibré.

— Voyez-vous, messieurs, disait la femme du pandore actuel, joyeuse méridionale, il nous est arrivé à nous aussi de manquer de farine; mais nous avons mangé de la « popoï » comme les Canaques, et la petite s'en est nourrie.

Tout un poème, ce gendarme. Comment se trouve-t-il là? D'où vient-il? Son histoire est bien simple. Après avoir été gardien de la force publique dans une brigade du midi de la France, S... fut envoyé, sur sa demande, dans nos établissements français de l'Océanie. Le poste de Rapa se trouvant vacant, il y fut déposé un jour par une goélette avec armes et bagages. La garde du territoire de Rapa remonte au percement de l'isthme de Panama. A ce moment, l'Angleterre ayant tourné ses vues vers cette position avantageuse, la France fit sagement d'envoyer dans l'île un représentant officiel, qu'on y a laissé depuis en dépit des déboires bien connus de la Compagnie du Canal.

A sept cents milles de toute communication, S... est resté *gendarme* dans l'acception la plus complète du mot. Il applique les règlements, tient les registres de l'état civil, possède un *violon* où il n'y a jamais de prisonnier, prohibe la chasse sans permis et, au besoin, est disposé à dresser des procès-verbaux.

Quant à sa *gendarmerie*, elle est de style classique. Au fond, le mousqueton en panoplie avec la giberne et le baudrier blanc et jaune; au-dessous, la selle d'ordonnance et le harnachement.

A droite et à gauche, les murs sont tapissés de placards militaires ou administratifs : *Instruction sur l'emploi du revolver modèle* 92, — sur les *tirs de com-*

pagnie. — *Règlement sur le service intérieur de la gendarmerie...*, etc.

Enfin, près d'un arrêté concernant le pilotage, une affiche neuve annonce l'imposition d'une taxe sur les chiens dans les archipels austraux dont Rapa fait partie. Sur trois animaux existant primitivement dans l'île, un seul reste encore. Dans l'impossibilité de payer l'impôt, leurs propriétaires ont dû tuer les deux autres. L'unique survivant appartient à tous les habitants et leur sert à poursuivre les chèvres sauvages sur la montagne.

Mme S... est, avec raison, très fière de son *jardinet*.

— Songez donc, me dit-elle, il y pousse des roses et des pommes de terre. Ce n'est pas à Tahiti que vous verrez cela !

— Evidemment, madame; mais chaque latitude a ses avantages, et Tahiti en renferme bien d'autres aussi précieux que la culture des fruits de Parmentier.

Ce colloque me rappelle qu'à travers le mirage de ces fameuses pommes de terre, qui se développent à force de soins sur un terrain très maigre, on a voulu nous représenter Rapa comme une terre promise « où viennent les légumes d'Europe ». Exemple frappant de la facilité avec laquelle les Français, et ceux des colonies en particulier, se laissent illusionner sans examen.

N'importe, le « jardinet » de Mme S... est reposant. Il ne diffère en rien des mille jardinets qui couvrent le globe, et achève de donner à la gendarmerie un air de stabilité européenne.

Ses occupations agricoles contribuent à pénétrer le ménage S... du sentiment de la propriété et du *home*. C'est invraisemblable combien ils ont peu subi l'influence des milieux : ils ne paraissent nullement dépaysés dans leur case en bois !...

— Prenez donc une cerise à l'eau-de-vie, dit Mme S... Vous me demandiez, monsieur le capitaine, si nous étions satisfaits : mon Dieu, nous avons arrangé notre vie dans ce *petit pays*. Que nous soyons ici ou dans le Tarn-et-Garonne ! etc...

Pendant que notre interlocutrice donnait libre cours à sa péroraison, les filles en habits de fête entourèrent ce qu'il est convenu d'appeler la gendarmerie. Comme nous remarquions chez elles plus de propreté que la veille, Mme S... nous apprit que, pour paraître plus belles devant nous, elles avaient passé la matinée dans le ruisseau à se frotter le corps avec des pierres poreuses; ce système de lavage nous toucha et, pour encourager les bonnes volontés naissantes, nous fîmes une distribution de savon de Marseille; Tevaï et Takura eurent même les honneurs d'une savonnette parfumée.

... Vers le soir, au fond de la baie d'Oparo, près de deux idoles plantées en terre en forme de dolmen, je rêvais aux vieux souvenirs de la théogonie maorie, quand mes deux jeunes filles me tirèrent de ma méditation. Comment se trouvaient-elles là?

Elles sortaient d'une touffe d'orangers disposée au pied d'une cascade. Le soleil encore haut se réfléchissait sur les roches cristallisées, répandant une douce chaleur, et les filles riaient de sentir sur leur peau moite rayonner la lumière astrale.

Décidément, elles me plaisaient ces deux petites, déjà femmes, avec leurs mines effarées et comiques. Elles étaient comme des amies que je me serais données pour me rattacher par un lien de sentiment à l'île que je ne devais jamais revoir.

Je me faisais bon avec elles et enfant aussi en leur parlant la langue musicale de la Polynésie. Tevaï et Takura me considéraient avec affection et respect, voyant en moi, moins le conquérant venu de par delà les mers inconnues, que le génie complaisant distributeur de cadeaux précieux.

Remarquant que j'étais songeur, Tevaï s'appuya sur mon épaule et me dit :

— *Ea haamanao oe?* (Quelles sont tes pensées?)

— Tu ne comprendrais pas ce à quoi je pense, lui répondis-je, car c'est à l'invraisemblance de notre rencontre, à l'éloignement de ta patrie, à ta chétive existence sur le volcan égaré. Je songe que sous nos pieds,

derrière la sphère terrestre où s'agitent tant de passions, je suis né au milieu du fracas des villes, j'ai grandi dans les foules qui coudoient et piétinent. Je songe qu'un jour je rejoindrai les cités populeuses, tandis que toi tu finiras ainsi que sont morts tes ancêtres : dans l'oubli du monde. Des distances matérielles, intellectuelles et morales nous séparent irrémédiablement, et je ne puis considérer sans affolement que nous nous parlons dans ce site si nouveau, si troublant pour moi.

Tevaï grignotait un biscuit d'équipage en ouvrant de grands yeux étonnés :

— Attends-moi, lui dis-je. Je vais tirer les canards sur les tarotières; nous reviendrons ensemble au village.

Ayant poursuivi ma promenade solitaire, je repassai deux heures après par le même lieu. La brise du soir, emprisonnée par le cul-de-sac des montagnes, tourbillonnait avec violence ; il faisait froid. Avec le dernier reflet du jour, la joie semblait avoir agonisé aux prunelles pailletées des jeunes filles ; les grands yeux avaient repris leur expression de pitié. Ainsi se confirma plus nettement cette impression d'exil que m'avait laissée tout d'abord cette race jetée par un amer destin loin de chez elle, du soleil tropical et des palmiers, loin de l'arbre à pain, hors des douceurs polynésiennes.

... Le long de la grève qui borde le golfe, je regagnais Aruhei en tenant par la main mes petites amies qui craignaient le vol capricieux des fantômes (Toupapahous) dans les sentes de fougères déjà noires!...

V

Lundi 17 octobre.

Le faîte du mont Taga, où nous nous trouvions, est couronné d'un de ces ouvrages types, d'une de ces forteresses en pierres sèches qui depuis notre arrivée excitaient si vivement notre curiosité.

Le pic est produit par le croisement de chaînes de

montagnes se projetant à l'est, à l'ouest et au nord vers des vallées correspondantes; le fort commande ces trois routes. Dans l'ensemble, il comprend un premier fossé extérieur dessinant les limites de l'escarpement; ensuite, des tranchées coupant les crêtes dont le nombre varie avec le degré d'accessibilité des sentiers. Le fort lui-même, dont le plan est celui d'un bastion quadrilatéral, se compose d'une triple enceinte de pierres sèches, haute de dix à douze pieds, formant des boulevards successifs; sur cet espace circulaire sont encore visibles les assises qui servirent à poser les cases des indigènes retranchés. Une tour centrale, dernière plate-forme de la défense, domine l'édifice.

Ces dispositions, à déconcerter Viollet-le-Duc, esquissent grossièrement les nids de hobereaux du moyen âge avec leurs trois belvédères et le donjon aux archives, point de concentration suprême.

Les pierres qui furent utilisées sont de petites colonnades de roches éruptives, variant de couleur, de densité ou de texture, mais toutes affectant une cassure prismatique naturelle. Cette circonstance permit, en les emboîtant les unes dans les autres, d'élever dans le sens de leur largeur, sans aucune cimentation, des parapets assez solides pour résister encore à l'action du temps.

Le long du bord dentelé du cratère apparaissent des forteresses semblables qui de loin font l'effet de mamelles ridées. Il y en a sur le mont Vairu et le Kapitaga qui sont particulièrement bien faites; en regardant attentivement, on en découvre dans les situations les plus abruptes, sur les aiguilles les plus audacieuses; l'île entière prend l'aspect d'un formidable rempart crénelé.

Nulle part il n'existe un pareil spectacle. L'île de Rapa est la seule de l'Océanie, l'unique au monde, qui possède de tels souvenirs.

Nous n'étions pas à bout de nos étonnements.

Après une sieste au pied du Taga, près d'une source de cristal, nous nous engageâmes dans la vallée d'Angaïrao, la plus spacieuse de l'île.

Des murailles considérables de pierres sèches de même nature y avaient été amoncelées dans une intention agricole, toute pacifique.

Le « taro », le seul farineux comestible de Rapa, pousse dans la vase. Essentiellement cultivable, cette plante se développe d'autant mieux que le terrain de production est débarrassé d'herbes parasites et arrosé par l'eau courante ; dans ce but, les anciens indigènes avaient utilisé le cours des ruisseaux pour disposer des terrassements gradués où la terre était maintenue à un degré d'humidité constant et l'eau renouvelée sans cesse. Près d'Aruhei, quelques-unes de ces « tarotières » sont encore exploitées par les rares habitants du village ; dans la vallée d'Angaïrao, ce sont des constructions imposantes et désertes.

Les « tarotières » commencent à la source où nous nous reposâmes et s'étendent pendant 1,500 mètres jusqu'à la mer, s'élargissant à mesure que la gueule de la vallée devient plus ouverte.

Au flanc des contreforts latéraux, là où les cascades déjettent l'eau des pluies, des ouvrages annexes ont été édifiés ; enfin, vers l'embouchure de la rivière, pour faciliter l'écoulement, les berges ont été accorées comme des quais.

De ce point extrême, quand on embrasse les étages symétriques des pierres bleuâtres, l'esprit évoque l'idée des escaliers de Carthage déployant leurs marches imposantes jusqu'à l'Acropole.

Ces « tarotières » ont pu nourrir des milliers d'hommes et supposent des travaux énormes ; elles ne servent plus aux fils de ceux qui y ont appliqué jadis leur activité : elles se dessèchent sans utilité, vestiges d'un passé mystérieux.

... Il nous restait à visiter les grottes que nous avions entrevues en longeant les rivages, grottes qui sont l'objet de craintes superstitieuses de la part des habitants du pays. Nous espérions y trouver les ossuaires des vieux guerriers.

Une pirogue, au sec dans les bouaros de la grève,

semblait avoir été préparée pour nous permettre d'y atterrir.

Mais les « Tiis », messagers des tombeaux, gardent de toute profanation les crânes qui blanchissent l'obscurité des cavernes... Près du fameux géant symbolique, la pirogue, prise par le travers du vent, chavira, et nous dûmes regagner l'accostage à califourchon sur la quille, les jambes pendantes, proie facile pour les requins nombreux dans les baies foraines; ils furent effrayés sans doute par nos « hou » stridents et prolongés.

Nous nous séchâmes dans une hutte déserte : une litière d'herbe sèche, une calebasse d'eau douce, une marmite en terre pour faire bouillir le taro, et deux branches sèches de bourao destinées à procurer du feu par leur frottement, composaient l'ameublement indispensable aux pêcheurs de passage.

Pieds nus, nous remontâmes la vallée des tarotières, gorge d'oubli, morne et silencieuse, où l'âme s'attristait. Les roseaux nous déchiraient les chevilles de leurs pointes acérées, mais nous avancions en dépit de la souffrance; au ruisseau du matin, nous fîmes une seconde halte pour chausser les bottes, et nous commençâmes en sens inverse l'ascension du mont Taga.

Au point culminant, nous revîmes la route parcourue. Le soleil très bas, arrivant par faisceaux audessus des montagnes, allait casquer de son nimbe sanglant le fronton des anciennes tours; dans la vallée se dégageait une buée légère qui voilait à demi les ondulations des terrasses déroulées comme la succession des anciens âges; au fond de la cascade de pierre était le décor de la mer d'émeraude.

Dans la splendeur du ciel, avec les éléments étalés du passé prenant tout le relief des choses agonisantes du couchant, nous pouvions reconstituer la légende de l'île inconnue.

D'abord une explosion sous-marine, et le volcan sort des eaux; sur les couches refroidies pousse une maigre végétation de tiareis et de bouraos; des germes de

taros charriés par la marée croissent chétivement sur la plage à la saignée des ruisseaux.

L'île nouvelle reste longtemps inhabitée, jusqu'à ce que quelque bourrasque jette sur les côtes une pirogue égarée... Les taros sauvages ne suffisent bientôt plus à cette population douée de grandes vertus prolifiques; des terrasses sont alors disposées pour la culture au bas de la vallée et montent peu à peu vers la montagne à mesure que se multiplient les habitants.

Les productions de la terre viennent à manquer, tous les espaces fertiles ont été couverts : alors on tue les nouveau-nés : l'infanticide est posé en thèse légale par l'autorité des chefs.

Les choses en seraient restées là si quelque événement inconnu, amenant la famine générale, n'était venu troubler la paix apparente. Les indigènes se retirèrent par tribu sur les sommets; les constructions des tarotières leur ayant appris à élever des murailles, ils construisirent des retranchements et, grâce à leur expérience journalière, passèrent maîtres dans l'art de la fortification.

La pâte de popoï, fermentée sous terre, leur permettait de conserver longtemps leur nourriture; ils éprouvaient plus rarement la nécessité de recourir aux tarotières. De temps en temps, sous l'escorte de guerriers, des femmes descendaient semer et sarcler le farineux, leur seule ressource; elles revenaient le dos courbé sous la charge de la récolte; les plus jeunes portaient des calebasses remplies d'eau claire et les poissons que les hommes avaient pêchés.

Ces sorties étaient peu fréquentes, car il fallait craindre les camps voisins prêts à rançonner les plus faibles. La nuit veillaient les sentinelles : elles s'appelaient dans l'obscurité, se répondaient, s'excitaient à faire bonne garde.

Telle était la vie ordinaire.

Mais des luttes terribles ensanglantaient parfois les plaines ou les forteresses.

L'estomac tenaillé par la faim, les tribus se portaient en masse vers les espaces plus fertiles ou contre les

voisins plus prévoyants auxquels il restait de quoi ne pas mourir. Les agresseurs rampaient le long des crêtes, tentant de faire rouler les guetteurs somnolents et, si leur ruse réussissait, faisaient des vaincus un affreux carnage dont le popoï butiné et peut-être aussi les corps des prisonniers ou des morts (1) étaient la triste récompense.

Les armes étaient des plus primitives dans un pays où manquent le bois dur pour les lances et les tiges flexibles pour les arcs : on se battait corps à corps avec des haches de basalte poli, comme aux ères préhistoriques du monde, ou bien avec des frondes qui lançaient des pierres par-dessus les donjons.

Combien dura cette période sinistre?

Ceux qui avaient survécu finirent par désarmer, les forts se vidèrent et l'on reprit l'existence première.

Lorsque Vancouver découvrit l'île de Rapa en 1791, elle contenait trois mille indigènes répartis dans les vallées. Si on les interrogeait sur leurs ouvrages de pierre, ils refusaient de répondre, conservant un souvenir inquiet de ces temps perdus.

... Le crépuscule s'épanouissait en fleur de pavot : une traînée de nuages noirs montait dans un horizon d'épopée...

Voilà, pensai-je, un sujet de méditation trouvé pour un apologiste du « Struggle for life », cette société sauvage où la lutte dogmatique a revêtu son caractère le plus implacable.

VI

Mardi 18 octobre.

On m'a dit que les indigènes mangeaient le savon qu'on leur donnait pour se laver.

Je suis allé à terre moins pour m'assurer du fait que

(1) Il est difficile d'affirmer que les habitants de Rapa furent anthropophages ; leurs légendes n'en parlent pas. Peut-être l'île ne fut-elle peuplée qu'après la cessation de la pratique du canniba-

pour obtenir de Maihuri des renseignements sur les monuments d'archéologie visités la veille.

Tevaï était près de la rivière où les femmes assemblées lavaient et pétrissaient le popoï; dans la pâte bleutée, frappée sur des galets plats, le levain produisait une boursouflure dont le vide résonnait sourdement sur les dalles. Tevaï puisa de l'eau dans une calebasse ventrue et revint en la portant sur l'épaule gauche comme une amphore : Takura et plusieurs de ses compagnes la suivaient sous les lilas, dans la même attitude gracieuse. Elles s'arrêtèrent; je constatai que le savon de Marseille avait été employé selon son usage. La poitrine de Tevaï avait des tons nets de bronze vénitien, mais dans son pagne, qui avait repris ses couleurs primitives, était roulée en guise de sachet la savonnette parfumée; elle eût considéré comme un trop grand sacrifice de faire fondre une chose aussi odorante.

— *Ia ora na oe Tevaï.* (Salut à toi, Tevaï.)

— *Ia ora na.* (Salut.)

— Donne-moi à boire, j'ai soif.

Elle me tendit sa calebasse d'eau claire.

— Tevaï, je vais demander au chef de te laisser partir sur mon navire; car il y a à Tahiti, dans le district de Mataïca, un homme riche, appelé Tetuanui, qui n'a point d'enfant, et m'a demandé de lui ramener de Rapa une petite fille qu'il veut adopter. Tu voudrais bien voir Papeete avec ses rues bordées de magasins chinois? Tu voudrais habiter l'île de la Reine, où poussent les forêts d'arbres à pain, les cocotiers, les bananiers et les orangers, sous le soleil toujours chaud?

— Oh! oui, je serai très contente d'aller à Tahiti, à Tahiti rahi (Tahiti la grande) et de manger du coco, des bananes, des maiorès (fruit de l'arbre à pain) et des oranges...

Les yeux de l'enfant s'égarèrent comme devant une vision de bonheur. . . . .

lisme chez les races maories de cette partie du Pacifique; cette date ne saurait être précisée.

Maihuri était, me dit-on, de l'autre côté de la baie, à Aréa (1). Je m'y rendis; le village était entièrement désert; une truie énorme, qui me suivit en grognant, semblait garder les cases abandonnées et donnait à ce lieu un aspect sinistre.

... Toute la population était déjà réunie dans Aruhei pour les hyménés du soir. Les indigènes vivent en nomades et n'ont pas de lieu fixe de résidence : ils couchent les uns chez les autres ou bien dans des huttes isolées construites au bord des golfes, au hasard de leurs occupations.

Poussant ma promenade, je tombai dans la vallée d'Hiri. Alors que l'île entière est stérile, cette gorge profonde, simple cluse volcanique, se trouve couverte d'une épaisse forêt de fougères arborescentes. Ce contraste singulier est dû à l'orientation de la baie, opposée à la direction ordinaire des vents, et à la fraîcheur de l'humus, résidu de cendres volcaniques.

On chercherait en vain une autre essence d'arbres que les fougères; mais cette végétation unique, d'un vert doux, avec les palmes dentelées et les fûts cannelés, losangés de noir et de gris, est la plus délicate qui soit.

L'ombre moite rappelait un tranquille Eden, sans autre bruit que le son de la popoï battue dans le bas du ravin, étrange comme l'écho des coups des bûcherons abattant des chênes dans les bois enchantés.

. . . .

C'était mon dernier soir.

Devant la hutte du chef d'Aruhei, dans un endroit découvert rempli d'immondices, tout le village était

(1) Lors du percement du canal de Panama, une compagnie anglaise de navigation établit à Aréa un dépôt de charbon, rêvant d'exploiter la première cette position avantageuse sur l'arc du grand cercle de Sydney à Panama. Ce projet a dû être abandonné : après quelques escales, le service entrepris a été interrompu.

Quelques débris de planches, restes des magasins et des parcs à charbon, rappellent cet événement commercial, unique dans la vie de l'île de Rapa.

rassemblé. Les femmes faisaient bouillir l'éternel taro pendant que la vieille cheffesse, concassant les noix de tiarei, l'unique luminaire du Pacifique, en enfilait les graines oléagineuses au bout d'une baguette flexible.

Une nuée d'enfants jouaient autour du foyer.

Je montrai Tevaï :

— Veux-tu que j'emmène celle-ci à Papeete?

— *Aïta vau hinaaro.* (Je ne veux pas.)

Le gros chef refusait positivement.

On serait tenté de croire que ce fût pour la préserver des débauches bien connues de la nouvelle Cythère : il n'en est rien. A Rapa, la licence est encore p us grande : deux ou trois unions à peine sont inscrites à l'état civil; les femmes se donnent à tous, ainsi que cela se pratiquait dans la Polynésie avant que nos mœurs y fissent germer l'idée du mariage.

Il faut voir une autre raison dans l'entêtement du fils des anciens rois. Ce que les luttes et la famine n'avaient pu faire dans des siècles, notre civilisation se chargea de l'accomplir en peu d'années. Des trois mille habitants observés par Vancouver, il restait quinze cents âmes lorsque trois aventuriers, dont les noms mériteraient d'être connus, établirent à Rapa une distillerie dans laquelle ils tiraient une liqueur spiritueuse de la plante appelée Ti. L'effet en fut foudroyant; il ne resta bientôt plus que cent cinquante indigènes, chiffre auquel ils se sont maintenus.

L'œuvre accomplie, les trois blancs retournèrent chez eux, non sans avoir complètement dégarni les montagnes de tout le bois de sandal qui s'y trouvait.

« L'oiseau européen a tué l'oiseau maori. »

« Le rat européen a mangé le rat maori. »

« L'homme européen fera mourir l'homme maori. »

Cette sentence, par laquelle cette race a formulé son propre arrêt, se lit dans les yeux d'angoisse des groupes qui attendent la becquée en grelottant. La main désespérante de la fatalité les a déjà marqués pour la mort.

Le chef sent bien toutes ces choses. Il ne peut empêcher les hommes de partir à la plonge des perles ou sur les goélettes, mais il retient les filles, les enfants

et les femmes sur lesquels il a des droits de maître. Ainsi s'explique l'existence de cette tribu où les jeunes hommes sont en minorité si apparente. Ceux-ci ne se livrent à aucun travail domestique; pendant que leurs femmes s'épuisent à la culture et à la cuisine, ils ne connaissent d'autre occupation que la fabrication des filets et la construction des pirogues.

Sous l'ancienne religion, les hommes étaient sacrés (moas), en conséquence nourris par les femmes. Ces habitudes se sont conservées, et il n'est pas rare encore de voir les mâles indolents et gavés recevoir la pâtée de taro presque dans la bouche.

Ils sont plus à plaindre qu'à mépriser. Sont-ils paresseux? Ou n'ont-ils pas plutôt le dégoût d'agir en vue d'un avenir qui leur paraît incertain? Nous les avons vus, pour gagner quelques biscuits et un verre de vin, avantage immédiat, faire des sondages pénibles dans une mine de charbon et monter par les pentes des mannes lourdement chargées (1).

Les gens de Rapa sont de mœurs généreuses. Les femmes, les enfants, les cases, les taros, les calebasses, tout cela est mis en commun. L'argent que nous donnâmes au pilote fut distribué comme première ressource à ceux dont le départ pour Tahiti était autorisé. Ils n'ont guère la notion de la propriété, chose remarquable en Polynésie où la terre de famille est presque incessible tant les héritiers s'en montrent jaloux.

Ma soirée s'avançait, mêlée aux occupations journalières du petit village. Maihuri vint enfin : il n'avait que des souvenirs imprécis sur les fortifications de pierres sèches et semblait peu soucieux de parler; en le poussant, j'obtins avec peine ce récit :

« Au temps où nos ancêtres, retirés sur les monta-

(1) Les plus intelligents travaillaient avec conviction; malgré leur peu de prévoyance, ils se rendaient vaguement compte que l'exploitation d'une mine amènerait une révolution complète dans leur existence et leur donnerait, avec l'arrivée des blancs, la richesse et la gaieté. Cet espoir fut vain; les essais firent constater que l'on se trouvait en présence d'affleurements de lignite, de bonne qualité, mais d'exploitation trop onéreuse pour être entreprise utilement.

gnes, se livraient des combats pour la possession des vallées, un homme qui veillait sur la pointe de Tépiahu vit un jour apparaître à l'horizon de la mer une grande pirogue. Elle avait été creusée dans du bois de rose et sa coque était garnie de coquillages; elle se dirigeait vers Rapa. Un guerrier superbe la montait ; orné de plumes somptueuses, de perles et de vêtements jaunes à fleurs rouges, il étonnait surtout par la variété de ses armes, par ses lances, ses casse-tête et ses flèches. Il fit savoir qu'il venait ravir la plus jolie femme (1). Comme on la lui indiquait sur le mont Taga, il y mit le siège. La lutte aurait pu durer de longs mois si le conquérant n'avait conçu l'idée de mettre le feu aux grandes herbes qui entouraient la crête ; il fit assaut avec l'incendie, massacra les assiégés et s'empara des femmes et des enfants réfugiés sur la tour. Ayant gardé pour lui la plus belle femme, il eut la cruauté de percer la tête des autres captives par les deux oreilles, et, leur passant à travers la tête une corde de bouaro, il en fit un chapelet qu'il traîna derrière lui en signe de victoire. Ce guerrier s'appelait Parima; il prit successivement tous les forts et devint roi de l'île. »

... On allumait la première graine de tiarei : lentement le feu gagna toute la brochette et la lumière éphémère fit passer dans la nuit des lueurs cadavériques. Les chaînes fortifiées du Pokumaru et du Teraïhu se découpaient au ciel rempli d'étoiles, projetant sur le village minuscule des silhouettes fantastiques : on eût dit un dessin de Gustave Doré, avec ses palais où dorment les héros des romans de chevalerie.

VII

Mercredi 19 octobre.

Le lendemain, au point du jour, de brusques rafales qui tombaient des sommets nous firent tournoyer sur

(1) Cette idée de la recherche de la plus jolie femme de l'île peut être considérée comme le mobile principal de presque toutes les migrations polynésiennes.

nos chaînes comme un oiseau blessé ; on entendait le claquement inquiétant des maillons d'affourche ; peu après la cuve du cratère s'ensevelit dans les nuages et la pluie commença de tomber sans merci, nous entourant de cascades argentées.

Un temps voilé de tristesse était celui qui convenait à l'appareillage pour achever l'impression de ce volcan mélancolique des mers du sud, où flotte un passé ténébreux de tueries étranges et de légendes sombres.

Et comme, en gagnant la haute mer, je pensais à ces souvenirs, je vis s'agiter dans le brouillard, à l'extrémité de la jetée de coraux, Tevaï et Takura qui m'envoyaient le dernier adieu.

PIERRE DE MYRICA.

ÉLÉGIES

AU JARDIN DU LUXEMBOURG

I

O jardin! que de cœurs, sous tes calmes ombrages,
Que de cœurs ont saigné! Tous ceux qui sont ici,
Femmes et jeunes gens, portent sur leurs visages
Le signe de l'amour ou l'éclat du souci!

Les uns, adolescents hantés par la chimère,
Viennent te confier leurs plus chères ardeurs;
Ta verdure est pour eux comme une bonne mère
Qui préserve leur âge et nourrit leurs candeurs.

D'autres, déjà vaincus par l'amour ou la gloire,
Esprits désabusés et flétris dans leur fleur,
Te demandent, jardin, d'endormir leur mémoire
Et de mettre ton charme entre eux et leur douleur!

J'en ai connu qu'un jeu du soleil sur tes marbres,
Un éclair de tes eaux au passage du vent,
Une fleur qui brillait sous l'ombre de tes arbres,
Ou le pigeon dans l'air limpide s'élevant,

Retenaient et troublaient jusqu'au fond de leur âme!
Sans doute que ceux-là cherchaient dans le jardin
Le souvenir aimé d'un pays, d'une femme,
Et de jours plus heureux sous un autre destin!

J'ai connu des amants qui voulaient en ce monde
Plus de bonheur, hélas! qu'il ne peut en porter;
Et, toi seul, par ta paix et ta beauté profonde,
Aux heures du couchant, savais les contenter!

Le poète et le peintre, en fuyant le tumulte
Que la ville dépose aux grilles de tes murs,
Ont fait de toi, jardin, leur patrie et leur culte,
Et tu les fais plus grands, plus touchants et plus purs!

Car tu permets, au sein dangereux de la ville,
Tu permets le silence et le recueillement!
Aussi ta rêverie en sanglots est fertile
Et, que de désespoirs sous ton enchantement!

Mais la lumière est belle au fond de tes allées!
Elle vibre sur l'eau, se colore et bondit!
Tes bordures de fleurs en sont presque aveuglées
Et ton palais, comme une flamme, resplendit!

II

O jardin, reçois-moi! Le soir, sur tes statues,
Tes bassins, tes gazons, descend, étincelant,
Des couronnes d'azur sont partout suspendues!
Reçois-moi! Le printemps est dans mon cœur brûlant!

Je laisse errer mes yeux sur tes pelouses fraîches,
Sur tes voûtes, tes eaux et l'or de tes chemins :
On dirait que le jour a frappé de ses flèches
Tes oiseaux et tes fleurs, jardin, à pleines mains!

Dans leur éclat poli, tiges et feuilles vertes
Ravivent maintenant les beaux feux des lauriers,

Et des géraniums les pourpres entr'ouvertes
Reprennent leur ardeur sous les noirs grenadiers.

Les pigeons assoupis sont rentrés dans les arbres;
Quelques-uns, attardés et volant lourdement,
Se mêlent aux flâneurs ou, posés sur les marbres,
Décorent les héros d'un mobile ornement.

Trouverons-nous, mon cœur, sur la haute terrasse,
Celle qui doit m'attendre et que je viens chercher?
Quoi! ne sais-tu donc plus, sous une belle face,
Connaître la douleur qu'elle voulait cacher?

III

Lilas, lilas d'avril, et vous, ardentes roses,
Le printemps qui vous fait vous voit aussi mourir!
Mais déjà les lauriers portent leurs fleurs écloses
Et, ce même chemin, ils vont le parcourir!

Ainsi de tout! Pourquoi retenir ce qui passe?
Pourquoi chérir la cendre et le morne regret?
Laissons couler les jours et que leur onde efface
Une chose après l'autre alors qu'elle apparaît!

Dans l'air léger du soir la colombe qui vole,
La verdure qui tremble et déjà s'assombrit,
Ah! n'est-ce point assez pour nourrir la parole
Que notre sang conçoit au fond de notre esprit?

Vous tous qu'a rassemblés sur la blanche terrasse
La recherche inquiète et triste de l'amour,
Voyez, dans tout le ciel, il ne reste plus trace
De la pourpre tragique et mortelle du jour!

Imitons ce jardin, ce ciel, cette nature;
L'instant que nous vivons, vivons-le tout entier,
Car nous croyons qu'il cesse et c'est alors qu'il dure;
Nous l'appelons premier, quand il est le dernier!

IV

Tristes bosquets de pins, plus tristes que moi-même,
L'automne ne vient pas sur vous, et, cependant,
Votre verdure a pris comme une teinte blême
Malgré le plein du jour et le soleil ardent.

Sentez-vous, comme nous, des tâches commencées,
La misère et le poids? Ou n'êtes-vous, bosquets,
Tristes bosquets de pins, de nos propres pensées,
Que de lugubres, vains et fugaces reflets?

Je cherchais près de vous l'oubli de cette ville
Que la saison endort dans un lit de vapeur,
Mais je ne savais pas, dans le jardin tranquille,
Trouver tant de tristesse et de noire torpeur!

Ah! l'automne est partout et je vois son ouvrage!
Des feuilles ont volé sur la face des eaux,
Le vent qui s'est levé dans les arbres saccage
Les rameaux et les nids vides de leurs oiseaux.

Et ce pigeon qui plane au loin sur ce grand chêne,
Voyageur solitaire et d'un blanc radieux,
N'est que le messager de la neige prochaine
Qui s'abattra sur le jardin silencieux.

PAUL SOUCHON.

CHRONIQUE MUSICALE

LE PRESTIGE DE BAYREUTH

Bayreuth célèbre cette année son vingt-cinquième anniversaire. Un article du *Guide musical*, signé de M. Maurice Kufferath, rappelle à ce propos bien des choses qui, déjà, sont en chemin vers l'oubli et qu'il importe peut-être de n'y pas laisser disparaître. Les noms, d'abord, de ceux qui participèrent au premier festival organisé par Wagner, qui se sentirent assez d'admiration pour son audacieuse volonté, assez de foi en son art, pour s'abandonner à lui. Ils méritent d'être retenus, depuis les plus glorieux, comme ceux du roi Louis II, de Liszt, de Bülow, de Tausig, jusqu'à ceux de plus humbles serviteurs de la cause du maître, aujourd'hui disparus ou éloignés du théâtre. M. Kufferath en énumère une partie avec justice. Mais ce long espace de vingt-cinq ans, après lequel Bayreuth apparaît plus florissant que jamais, peut encore appeler d'autres remarques. Tout d'abord on peut en prendre prétexte pour constater à quel point apparaissent aujourd'hui misérables les questions personnelles qui, en dehors de toute considération artistique, servirent autrefois d'armes à la critique hostile à Wagner. On voulait bien reconnaître qu'il y avait dans son œuvre quelque chose de bon, mais la façon dont il entendait la présenter au public, le caractère tout à fait exceptionnel du théâtre qu'il avait élevé, par pure satisfaction d'orgueil, disait-on, furent, en général, très sévèrement qualifiés en

Allemagne. Il ne faut pas oublier que le triomphe de Wagner à Bayreuth était attendu comme un coup droit aux théâtres déjà existants. Aussi, grande fut la joie que causa aux impresarios d'outre-Rhin l'échec matériel de l'entreprise, par lequel Wagner fut contraint de céder à des théâtres ordinaires le droit de représenter *l'Anneau du Neibelung;* mais Bayreuth, par une sorte de miracle, n'en devait pas moins continuer à vivre : ce fut *Parsifal* qui lui assura l'existence.

Grâce à cette œuvre unique, Bayreuth, après la mort de Wagner, vit, chaque année, s'augmenter le nombre de ses spectateurs. De la sorte, toutes les autres créations du maître purent, peu à peu, reprendre leur place sur la scène édifiée pour elles. Cette année même, après *Tannhaüser* et *Lohengrin, le Vaisseau fantôme* vient compléter la série. Tout porte à croire que ceux qui verront cet ouvrage dans ces conditions spéciales en recevront une tout autre impression que des exécutions auxquelles ils auront pu précédemment assister. Cependant tous les théâtres d'Europe et d'Amérique jouent couramment les partitions de Wagner. Comment s'expliquer que, conjointement à l'œuvre qui demeure le privilège de Bayreuth, elles puissent y attirer une foule de plus en plus nombreuse? Les directeurs de théâtre allemands avaient donc tort de s'alarmer en 1876 du succès possible de l'entreprise de Wagner? Sa tentative n'allait donc pas à l'encontre de leurs intérêts puisque, malgré le succès de ses opéras sur les scènes d'un autre ordre, le prestige de Bayreuth demeurait intact? Et en quoi donc consiste ce prestige, puisque presque tous les éléments de ces représentations sont empruntés aux scènes ordinaires? Dans l'atmosphère spéciale de la contrée choisie par Wagner? Sans doute, mais cela n'explique pas tout. Dans la perfection technique de l'exécution? Beaucoup d'exécutions excellentes sont données ailleurs, avec des chanteurs souvent plus habiles et des décors parfois plus somptueux. Alors?...

Ce prestige se justifie et s'explique par le changement de relation que le théâtre de Bayreuth est seul à même d'opérer entre l'œuvre de Wagner et le public

Partout ailleurs il semble que le public domine, non seulement les interprètes, mais l'œuvre même. Ici l'œuvre domine tout, l'édifice, les acteurs et l'assistance. Elle apparaît réalisée, non point peut-être parfaitement, mais de la manière la plus proche de sa conception, et cette réalisation, qu'elle soit supérieure ou insuffisante, ne peut prévaloir sur cette particularité, ni la détruire. C'est vraiment parce que Bayreuth crée un rapport nouveau entre le génie de Wagner et le public, et qu'il le lui livre directement, que ses représentations, espacées et solennelles comme doivent l'être toutes les manifestations d'un ordre supérieur, exercent un tel attrait indépendamment des défaillances possibles d'exécution et des comparaisons désavantageuses qu'on peut faire de certains détails. Nous avons là l'impression d'être à la source de ce grand fleuve de poésie et de musique dont, plus loin, les eaux puissantes charrient tant de limon. Il se peut qu'en d'autres théâtres on assiste à de très belles exécutions, que la partie décorative soit soignée, que tel interprète comprenne son rôle avec une entière intelligence. A Bayreuth seulement, on se sent en contact d'un bout à l'autre de l'œuvre avec sa pensée directrice. Tout s'y subordonne et l'assistance même doit se laisser conduire dans le sens voulu par le maître. C'est dans ce fait seul, presque impossible sur un théâtre de répertoire, qu'il faut chercher le secret de la longévité d'une scène d'exception à laquelle les prophéties intéressées de jadis accordaient une si brève existence.

Cette étape d'un quart de siècle suggère des pensées sans nombre quand on considère l'évolution artistique à laquelle elle correspond. Il faudrait s'aveugler pour méconnaître l'influence profonde de Bayreuth — j'entends par là l'œuvre totale de Wagner — sur les mœurs théâtrales de l'Europe entière, sur le rôle qu'a pris la musique dans le drame, et sur le répertoire même des concerts symphoniques qui menacent de n'en être plus que l'écho. Je crois ne pouvoir pas mieux célébrer ce vingt-cinquième anniversaire qu'en revenant sur le chemin parcouru et en examinant où il mène. Laissons

donc l'œuvre du maître intacte en son rayonnement, et voyons ce qu'elle éclaire autour de nous.

Les mœurs théâtrales d'abord. Je veux dire ce rapport de l'œuvre et du public que Wagner, le premier dans l'histoire de l'art, devait traiter avec une si despotique exigence, rapport qui se trouve renversé à Bayreuth, comme nous venons de voir, du premier coup et avec toute l'audacieuse logique du génie. La devise de l'opéra était : tout pour le public, œuvre et interprètes. Wagner prend la devise opposée : tout pour l'œuvre, interprètes et public. Car, en réalité, il fait du public son plus important interprète, exigeant de lui une assiduité d'attention et une tension de toutes les facultés qu'il ne demande à aucun chanteur ou instrumentiste. Les émotions les plus délicieuses et les plus puissantes compensent il est vrai ce travail excessif. Mais quel autre que Wagner eût pensé l'obtenir d'une foule qui jusque-là, dans toute l'Europe, avait considéré le théâtre comme un lieu de plaisir ? C'est à Wagner que nous devons, en grande partie, le silence et le recueillement relatifs en lesquels on écoute aujourd'hui des ouvrages qui occupent toute une soirée sans cavatine et sans ballet. A ce point de vue, il est hors de doute que Wagner a rendu à l'art, en général, un immense service. Cela n'empêche pas d'ailleurs cette foule, devenue respectueuse par entraînement, de se détendre à l'occasion : ses goûts secrets continuent à sauvegarder les intérêts des compositeurs... aimables. De ce côté, l'influence de Bayreuth apparaît donc toute bienfaisante.

Elle n'a pas agi moins efficacement en ce qui touche l'ensemble de l'interprétation. Qui ne se souvient, parmi ceux qui fréquentaient les théâtres de musique, il y a seulement une douzaine d'années, du relâchement de l'exécution, à laquelle chacun ne semblait s'intéresser qu'en ce qui le regardait personnellement et paraissa totalement étranger aux autres ? Pour tout chanteur n'y avait, en dehors de ses « phrases » et de ses airs, qu des « répliques » dont on se tirait au plus bas prix la satisfaction de l'assistance. Et les chœurs ! Ils r

sont pas merveilleux, encore aujourd'hui, à l'Opéra sous le rapport de l'animation et de l'intelligence des gestes. Autrefois ils n'en avaient qu'un. Ils ne savaient que lever la dextre en prenant un air entendu. Ce signe convenait à toutes les situations. Il exprimait tout. Après qu'ils l'avaient esquissé, on comprenait que ces braves gens avaient marqué l'intérêt qu'ils prenaient à la situation, avec autant d'éloquence qu'ils le pouvaient faire. Ils n'avaient plus qu'à se ranger sur les côtés de la scène en « couvrant » bien sur leur chef de file et à compter les minutes qui les séparaient de l'heure de leur train. On me l'a assuré : les choses se passent encore de la sorte à l'Opéra les soirs où l'on sent de la mollesse dans l'air. C'est fort possible; la faiblesse humaine explique qu'au bout d'un certain nombre de représentations il en doive être ainsi. Mais, en principe, on pense, partout, qu'il en doit être autrement, que les chœurs sont un personnage, collectif, sans doute, mais un personnage, comme les autres, et qu'au théâtre aucun acteur n'a le droit de jouer pour lui ou de ne pas jouer du tout.

Eh bien! en bonne justice je crois que c'est encore à Wagner et à Bayreuth que nous devons cette heureuse conversion. Gluck, sans doute, avait eu des idées approchantes, mais qui songeait à Gluck, il y a douze ans, à Paris? Pour qu'on revînt à ses principes, il fallut que Charles Lamoureux montât *Lohengrin* à l'Eden en 1887. Cette date mémorable marque vraiment le début de la transformation qui, peu à peu, s'est imposée à tous les metteurs en scène d'œuvres lyriques, à tous les chanteurs, à tous les choristes et à tous les instrumentistes, car j'oubliais de dire qu'au temps où il était entendu que les choristes ne jouaient pas, il était également admis que l'orchestre n'était pas tenu de jouer non plus. Quand on eut constaté l'impression que pouvait produire un opéra dans lequel chacun faisait ce qu'il devait faire, on devint plus exigeant; et lorsque, quatre ans plus tard, Wagner fit son entrée à l'Opéra avec *Lohengrin*, Lamoureux, qui n'avait accepté la direction de l'orchestre qu'à la condition d'avoir la

haute main sur le chant, sur la mise en scène et sur l'ensemble de l'exécution, parvint sans trop de peine à imposer ces principes *nouveaux* qu'il serait désormais très difficile de négliger.

Ainsi Wagner s'atteste, partout où il est sincèrement admiré, grand éveilleur d'énergies fécondes, et le prestige de Bayreuth, quand il s'est exercé sur l'interprétation, même d'œuvres anciennes, l'a toujours vivifiée. Nos gains sur ce chapitre l'emportent de beaucoup sur nos pertes. En est-il de même en ce qui regarde la production artistique? Le prestige de Bayreuth, subi par Verdi lui-même, a-t-il, en ces vingt-cinq années, opéré là une rénovation aussi nettement appréciable du théâtre et de la musique?

Ici la question devient étrangement complexe. — Pour y répondre avec quelque sûreté, il convient de rappeler d'abord sur quelle base repose l'art wagnérien qui n'est pas du tout, comme je l'ai dit souvent, d'essence dramatique, mais bien d'essence musicale. Or presque tout le théâtre lyrique contemporain, quoique revendiquant une complète liberté de sentiment et de forme, s'affirme d'essence dramatique ou poétique; c'est donc à tort qu'il prétend conserver le principe wagnérien de la génération thématique qui, ainsi appliqué au rebours de toute logique, lui inflige de perpétuelles contradictions. D'autant que nous nous trouvons souvent en présence d'une erreur fondamentale très grossière touchant la nature des idées musicales, erreur qu'un génie véritable serait peut-être impuissant à pallier et que Wagner n'a jamais commise. Je veux parler de l'*a priori* du sens expressif de ces idées qui fait que beaucoup de compositeurs se contentent d'une suite quelconque de notes après être convenus avec eux-mêmes que cette suite de notes *représentera* tel sentiment ou même tel objet matériel. Avec ce système, on le conçoit, la musique est d'autant plus vite amenée à un aride schématisme que les poèmes auxquels elle s'applique sont plus morcelés, plus dramatiques et moins musicaux. Ceux de nos musiciens qui appliquent ce « système » dans toute sa rigueur s'interdisent, volontairement, une foule

de libertés dont Wagner ne s'est pas privé et se montrent, en somme, plus wagnériens que lui dans un art à l'opposé du sien. Les autres font alterner leurs jeux de motifs avec des fragments libres qui enlèvent à leur ouvrage toute cohésion. En somme, beaucoup d'hésitations et d'erreurs, dont la plus grave, à mon sens, est cette espèce de méconnaissance du caractère véritable du motif wagnérien qui est toujours une « idée vive » jaillie d'un sentiment poétique en pleine force, et non une suite de notes de la signification de laquelle on convient après coup. Il semble, en vérité, qu'il soit très facile de trouver des motifs semblables à beaucoup de ceux de Wagner quand on les lit dans les « guides » de ses partitions. Dans la pratique il en est tout autrement, et les vrais musiciens doivent bien finir par s'apercevoir que les thèmes de quatre notes qui ne veulent rien dire au début ne disent pas davantage par la suite. Ils doivent aussi comprendre, à la longue, que Wagner n'a jamais composé de cette façon dosimétrique, mais que ses idées transformées sans cesse par sa poésie, se pliant à toutes ses nuances, ne sont en aucune manière des abstractions mélodiques dont chacun peut, avec de la réflexion, s'approprier le maniement. Il n'y a ici qu'une logique sentimentale et pas du tout un procédé assimilable par imitation. Wagner demeure inimitable, comme Beethoven, et le plus grand mal que nous ait fait son art vient de théories qui ont donné à croire qu'il pouvait et *devait* être imité.

Ainsi l'action de Bayreuth, excellente sur le public et l'exécution en général, apparaît moins favorable quand on l'envisage du point de vue de la production. Assurément il nous est né, depuis vingt-cinq ans, un nombre respectable d'ouvrages dont les tendances, le caractère et le style sont incomparablement supérieurs à la moyenne de ce qu'on écrivait auparavant. Mais, dans presque tous, on trouve une dépendance trop étroite du procédé dont je viens de parler et dont l'abus, à mon avis, pourrait finir par paralyser une originalité musicale véritable. Le progrès — très sensible — qu'a fait accomplir à la musique dramatique l'exemple de

Wagner peut se constater, à peu près partout, dans la noblesse des intentions, dans l'abandon des formules à effet, dans la recherche sérieuse de l'unité de l'œuvre. Surtout en cette recherche de l'unité. L'erreur que nous signalons vient d'elle, ce qui la pare d'une dignité inattendue. Elle n'en doit pas moins être combattue — sans rien abandonner du principe fécond dont elle découle — et il ne s'agit que de savoir si cette unité essentielle, dont la recherche l'a motivée, ne peut être autrement obtenue.

Ces considérations devraient se clore ici. Rien ne pourra mieux nous convaincre, en cette matière, qu'une expérience réussie; les théories les plus judicieuses ne sauraient la prévoir ni la faire naître. D'où qu'elle vienne et de quelque façon qu'elle s'accomplisse, elle n'en sera pas moins pour l'avenir d'une extrême importance.

Cependant il n'est pas inutile, dès à présent, de se reporter aux principes mêmes de l'architecture musicale pour les comparer au principe d'unité wagnérien, afin de s'assurer si celui-ci est le seul, vraiment, qui doive nous convenir à tout jamais.

Je l'ai dit récemment en parlant de *l'Ouragan :* ne serait-il pas possible de donner à un ouvrage une unité de caractère indépendante du jeu des thèmes conducteurs ? Et je citais comme exemple les grands finales de Mozart et les scènes de Gluck. Assurément il ne peut s'agir de revenir aux formes morcelées, non plus qu'à l'allure périodique, qui apparaît dans cette musique malgré son ampleur. La construction d'une œuvre lyrique ne peut, davantage qu'une symphonie, se passer du développement libre de thèmes fondamentaux. Il faudrait seulement, une fois ces thèmes générateurs trouvés, n'en pas inscrire le développement dans une formule invariable, de telle sorte que, ces types mélodiques connus, la lecture du poème suffise à le faire prévoir et bannisse d'avance toute fantaisie. La liberté que nous admirons chez Wagner résulte d'un jeu de facultés absolument exceptionnel, unique, qui maintenait en perpétuel équilibre sa fantaisie musicale et la logi-

que du drame. Depuis, on a presque uniquement cherché à s'approprier cette logique sans pouvoir, naturellement, retrouver la fantaisie, grâce à laquelle les transformations thématiques se plient au développement symphonique, et en déterminent la ligne sans contrainte apparente. Il en est résulté une tyrannie sans exemple des notes sur la musique. Je ne crois pas qu'au temps des contrepoints conditionnels et des fugues renversables les musiciens aient eu à se mouvoir chargés de plus lourdes entraves. Le plus beau de la chose est que ces combinaisons laborieuses, qu'il faut faire apparaître comme nécessaires et librement amenées, ne sont intelligibles qu'à tête reposée et à la lecture : à la représentation, les intentions exprimées par les combinaisons de thèmes sont méconnues quand il s'agit d'autre chose que de simples rappels de motifs.

A moins qu'un génie créateur de la trempe de celui de Wagner ne retrouve son secret, — ce qui est peu probable, — il semble donc urgent de mettre en garde les auteurs et le public contre le dogmatisme de forme que, de ce côté, le prestige de Bayreuth a fait naître. Il importerait, tout en respectant le principe de l'unité thématique, de ne pas fermer la porte, de propos délibéré, à la fantaisie, et de ne pas échanger la liberté contre une convention plus lourde que toutes les conventions précédentes. Quand on voit tant de musiciens, qui peut-être écriraient des choses charmantes s'ils se laissaient aller, stériliser leurs efforts par l'adoption aveugle d'un schématisme dégénérescent, on est tout près de s'affliger de l'influence qu'ils ont subie. C'est, proprement, tendre l'arc d'Ulysse pour tirer aux moineaux.

« Un ouvrage original, dit Montesquieu, en fait toujours construire cinq ou six cents autres : les derniers se servent des premiers à peu près comme les géomètres se servent de formules. »

Wagner n'y est pour rien; mais, depuis vingt-cinq ans, je crains bien que Bayreuth ne nous ait valu beaucoup de géométrie.

PAUL DUKAS.

LES LIVRES ET LES MOEURS

STENDHAL : LUCIEN LEUWEN (1)

I

La petite chapelle beyliste vient d'éprouver une grande joie. On sait qu'elle compte d'illustres adeptes, M. Paul Bourget, M. Maurice Barrès, et des desservants de choix, M. Casimir Stryienski, M. Jean de Mitty, dont le zèle pieux se plaît principalement aux cérémonies d'exhumation. C'est dans la bibliothèque de Grenoble que les rites se célébraient avec la vénération la plus profonde. Là venait encore l'âme impatiente et vive de Stendhal. Ses manuscrits y furent déposés, et ses manuscrits formaient une masse imposante et mystérieuse. La frénésie d'écrire le possédait; il assouvissait une fringale en notant tous les mouvements de son cœur tumultueux et les moindres observations de sa curiosité. *Le Rouge et le Noir, la Chartreuse de Parme*, l'*Histoire de la peinture en Italie*, les *Prome-*

(1) *Lucien Leuwen*, par STENDHAL, roman reconstitué sur les manuscrits originaux et précédé d'un commentaire par Jean de Mitty. (Édit. de la *Revue blanche*.)

nades dans Rome, et tous les ouvrages qu'il publia de son vivant ne dépassent pas en nombre les mémoires, romans, esquisses, ébauches, fragments qu'il confia aux soins de la postérité. De cet entassement prodigieux de pages inédites furent extraits deux romans, *Armance* et *Lamiel*, et deux volumes d'autobiographie, la *Vie d'Henri Brulard* et le *Journal* de 1801 à 1814, qui sont peut-être les plus intéressantes révélations de cette sensibilité violente, de cette vanité susceptible, de cette âme étroite et passionnée. M. Jean de Mitty vient d'en tirer encore un compact roman de cinq cents pages, *Lucien Leuwen*, qui est loin d'être achevé, et qui aurait tenu dans l'œuvre de l'écrivain une place comparable à celle de *le Rouge et le Noir* ou de *la Chartreuse de Parme*. *Le Rouge et le Noir* parut en 1831, et cette merveilleuse analyse du type de l'ambitieux qu'enfantait la société nouvelle en proclamant par ses lois l'égalité et par la féerie impériale la possibilité de parvenir à tout, n'obtint alors aucun succès. Balzac, qui parle avec éloges de *la Chartreuse de Parme*, ne mentionne même pas *le Rouge et le Noir*, et cependant Julien Sorel ouvrait la voie aux Rastignac et aux Rubempré, à ces jeunes conquérants de Paris assurément inférieurs en vigueur psychologique au héros d'Henri Beyle. *La Chartreuse*, qui fut publiée en 1839, valut enfin à son auteur la renommée dont le retard l'irritait et dont il ne put jouir que deux ou trois ans. Moins tendue, moins âpre que l'autre roman, elle était aussi moins vigoureuse, et son protagoniste Fabrice n'est qu'une seconde épreuve, moins nette, de Julien. Le clair vêtement italien qui la pare attira sans doute le public par ses couleurs voyantes et ses plis adroits.

Lucien Leuwen fut commencé en 1834 et terminé (le fragment publié aujourd'hui) à Rome en 1836. Il prend donc place entre les deux grands romans de Stendhal; il fut composé en pleine maturité, et il y paraît aux

détails et à l'esprit qui l'anime. Les exécuteurs testamentaires de l'écrivain, Mme Périer-Lagrange sa sœur, et R. Colomb son ami, durent renoncer à le déchiffrer : l'écriture en était décourageante, et par suite des singulières préoccupations qu'il avait de la police, et de son goût du mystère, Henri Beyle se servait parfois d'alphabets et de clefs qui augmentaient les difficultés de la tâche. Les fervents de la petite chapelle beyliste déploraient ce secret des manuscrits rebelles à se livrer. Ils savaient que la bibliothèque de Grenoble recélait une œuvre, peut-être un chef-d'œuvre du maître, dont ils pouvaient concevoir l'importance en regardant l'amas des feuillets, et qui se refusait à leur admiration avec la funèbre coquetterie de la mort. M. Jean de Mitty ne s'est pas laissé arrêter par tant d'obstacles : son énergie et sa ténacité en ont patiemment triomphé. Il a déchiffré ce qu'on croyait illisible, et comme Œdipe il a dit le mot de l'énigme. La publication de *Lucien Leuwen* est le fruit de ses longs efforts. Et la petite chapelle beyliste est ainsi dans la joie.

Cette joie, comme tous les grands bonheurs, ne va pas sans mélange. Désormais la bibliothèque de Grenoble a livré tous ses secrets. Stendhal n'a plus rien d'inédit — à moins qu'on ne retrouve ce précieux journal de la campagne de Russie qui fut perdu. Son ombre ironique ne viendra plus errer, dans la grande salle vide, autour du malheureux disciple épuisant ses yeux sur quelque affreux griffonnage. Il est tombé tout entier dans le domaine public.

II

Qu'est-ce que *Lucien Leuwen?*

M. Jean de Mitty, dans le commentaire dont il fait

précéder le nouveau roman de Stendhal, y voit la psychologie d'une époque, le tableau des passions et des aspects multiples de la société française sous Louis-Philippe. Je crois volontiers que tel fut le projet de Stendhal. La conception, le plan de l'ouvrage inachevé qui ressortent nettement du long fragment publié, en sont le témoignage. Mais il arrive souvent aux auteurs de réaliser autre chose que ce qu'ils voulaient écrire. Ce fut le cas pour *Lucien Leuwen*. Stendhal, en changeant son héros de carrière et de milieu, en le promenant successivement dans la société provinciale et dans la société de Paris, dans le monde militaire, dans le monde des affaires, dans *le monde* tout court, pensa nous donner une peinture large et complète du temps où il vivait. Il n'est pas impossible qu'il rêva d'écrire, en même temps que Balzac, une sorte de vaste comédie humaine dont *le Rouge et le Noir* eût été le merveilleux prélude. Il a pu croire que *le Rouge et le Noir*, précisément, était l'analyse de la société française sous la Restauration, et désirer lui donner une suite avec *Lucien Leuwen*, étude de la sensibilité et des mœurs de l'époque de Louis-Philippe. Et ce qui l'encouragea sans doute dans son erreur, c'est qu'il fut toujours un curieux des mœurs. Dans son *Journal*, il parle à diverses reprises de « ces grandes masses de caractères ou de passions qui font, dit-il, mon étude continuelle ». Mais comme il se connaît assez lui-même, il convient aussi que sa personnalité lui masque l'univers : « Je m'occupe trop à me regarder pour avoir le temps de voir les autres. » Cette réflexion, ainsi présentée, n'est pas exacte. Il aime à regarder les autres, mais il les regarde par rapport à lui-même, pour les comparaisons qu'ils autorisent, pour les sympathies ou les aversions également passionnées qu'ils lui procurent, pour l'intérêt que leur présence jette dans sa vie. Il ne les considère que s'ils peuvent enrichir sa propre sensibilité. C'est un

mauvais point de vue pour un peintre des mœurs; c'est toujours celui où il se place.

Un autre défaut de Stendhal, analyste des mœurs, est le manque de perspective. C'est encore son encombrante personnalité qui en est cause. Il ne sait pas prendre le recul nécessaire pour juger son époque. Là triomphe Balzac. On est stupéfait, en lisant celui-ci, de la vérité durable de ses types en même temps que des puissantes conclusions de son observation. Il s'est trouvé en présence d'une société que la Révolution et le Code civil avaient radicalement transformée : un abîme séparait le nouveau régime de l'ancien. De ce nouveau régime il a distingué les conséquences, même lointaines, alors que le temps n'avait pas encore permis de les vérifier. Quarante ou cinquante ans après lui, Taine dresse son fameux réquisitoire contre l'éducation moderne (1), dont on retrouve presque tous les éléments dans *le Curé de village*. Nul encore n'a mieux montré que lui le mal qui peut naître d'un excès d'administration *(les Employés)*. Taine et Renan ont énuméré, après lui, les dangers de la démocratie. Le Play, dans ses essais de sociologie, a surpris après lui la réalité vivante des forces morales indispensables à une société qui prétend durer. Balzac a dominé son époque; il s'est élevé assez haut pour la voir défiler devant lui comme une armée, la dénombrer dans son ensemble, la classer, délimiter sa puissance, apercevoir les chemins où elle s'engageait, deviner les périls qui menaçaient sa marche. Où Stendhal ne voyait qu'un spectacle passionnant, il démêla le rouage compliqué d'un monde en mouvement, une suite logique de causes et d'effets.

Lucien Leuwen démontre jusqu'à l'évidence cette infériorité de Stendhal. Le romancier nous introduit

(1) TAINE : *Origines de la France contemporaine ; le Régime moderne*.

dans la société de Nancy, et nous montre la défense des salons légitimistes contre la bourgeoisie de Louis-Philippe, qu'on appelait alors le *juste-milieu.* Rien n'est plus ennuyeux que le récit de cet antagonisme, et rien n'a vieilli davantage. Le lecteur peut se prendre pour un de ces voyageurs accueillis dans une ville étrangère et qui n'entendent parler que des petits potins de la cité auxquels ils n'entendent goutte. Supposez le même sujet traité par Balzac : il eût extrait de la province, du contact de ces forces en présence leurs caractères essentiels, d'un intérêt permanent, et eût négligé ces accessoires qui portent trop ostensiblement la marque d'un jour passager.

Dans les livres de Stendhal, il faut en prendre notre parti, nous sommes soumis aux nerfs de l'auteur. « Je ne prétends pas peindre les choses en elles-mêmes, dit la *Vie d'Henri Brulard*, mais seulement leur effet sur moi. » Tant vaut l'image, tant vaut le reflet. Nous voyons sans cesse en action cette personnalité égoïste, vaniteuse, violente, mais passionnante par sa sincérité et son goût de la virilité. Cette exagération de l'individualisme peut nous faire supporter le récit d'aventures qui excitèrent sa sensibilité et ne retiennent que péniblement notre attention. Reconnaissons-le : il fut un médiocre observateur des autres et un merveilleux observateur de lui-même. Il alla très loin dans l'étude de l'homme, s'il brouilla un peu l'étude des hommes. Nous pouvons découvrir en nous-mêmes le riche fonds humain, mais non pas la diversité changeante des façons de vivre.

Lucien Leuwen, roman de mœurs, est manqué. Mais Stendhal, inférieur dans l'observation externe, est supérieur dans l'analyse des caractères et des passions. Cette œuvre posthume nous offre, à défaut de la psychologie d'une époque, un double attrait : celui d'une excellente étude de l'amour dans un cœur de jeune

homme fier, timide et sensible, et celui d'un traité complet de l'esprit d'intrigue nécessaire à tout ambitieux capable de muer ses énergies naturelles en qualités de prudence, d'application, d'ingénieuse souplesse. C'est encore de quoi satisfaire les admirateurs d'Henri Beyle.

III

Lucien Leuwen, parvenu à l'âge d'homme vers 1830, n'a pas l'étoffe d'un ambitieux. Par là il est totalement différent de Julien Sorel. « Il fait à chaque moment ce qui lui cause le plus de plaisir à ce moment même. » Il éprouve une instinctive horreur pour « les choses basses qui s'élevaient, comme un mur d'airain, entre l'expérience et lui ». Il est riche : son père, banquier à Paris, exerce une influence politique par le moyen de sa fortune et de son salon. Il est officier en garnison à Nancy ; il est doué de cette énergie que l'épopée impériale distribua si libéralement aux *enfants du siècle*, et qui, refrénée et maintenue par les temps nouveaux, causa dans cette génération tant de déboires, tant d'inquiétudes sentimentales et cérébrales.

S'il met un point d'honneur à pénétrer et à réussir dans les salons légitimistes de Nancy, son cœur est néanmoins plus fait pour l'amour que pour la vanité. Nous allons voir son attitude en présence de Mme de Chasteller, âme *douce et noble*, *amante de ses pensées et de la solitude*, exquise blonde de vingt-cinq ans. Cette Mme de Chasteller, par la réserve de son maintien, la profondeur de ses sentiments, la sincérité de sa tendresse, ressemble à Mme de Réval. Mais, dans l'intrigue qui relie Mme de Réval à Julien Sorel, un élément domine : il s'agit d'une *conquête*, de la conquête d'une femme du monde par un « enfant du

peuple», comme on dit aujourd'hui. Julien n'est pas insensible à la beauté de Mme de Réval, et il aimerait à l'aimer; mais le souci de sa gloire le retient et la soif de la victoire. Toutes ses forces sont tendues vers ce but : se faire aimer d'une femme plus haut placée que lui dans l'échelle sociale, la conquérir. Chaque signe d'amour qu'il obtient flatte son orgueil, est une satisfaction de son amour-propre si prompt à s'irriter. Jamais il n'a le loisir de s'abandonner à ses sentiments; il prépare toutes ses émotions, et prétend faire de l'amour l'humble servant de son orgueil. Or l'orgueil est un grand ennemi de l'amour qui, précisément, nous atteste l'humilité de notre nature.

Lucien Leuwen n'a point tant d'amour-propre, et les circonstances ne se sont pas plu à exalter sa vanité. Mme de Chasteller est, sans doute, d'un monde différent : des préjugés les séparent, mais laissent déjà deviner leur faiblesse. Il consent à se livrer à l'amour. Ou plutôt les sensations de sa vie l'emportent comme un torrent fait d'un brin d'herbe qui vient d'y tomber. Le romancier étudie minutieusement, et avec quel art! les premiers troubles de ce jeune cœur amoureux et doué d'une sensibilité excessive. Lucien rencontre Mme de Chasteller, et il ne peut soutenir l'éclat de ses yeux. La vue de tant de beauté est pour lui une émotion presque insupportable qui paralyse toutes ses forces, qui lui ôte tout esprit; il lui faut quelque temps pour s'y accoutumer. Pour être tombé de cheval sous ses fenêtres, il croit mourir de honte. «Je n'ai commencé à vivre et à chercher à me connaître, dira-t-il plus tard, que le jour où mon cheval est tombé sous des fenêtres qui ont des persiennes vertes.» Il est merveilleusement accessible à la joie et à la douleur. Découvrir une nouvelle perfection dans la femme qu'il aime renferme pour lui d'ineffables délices. S'il est mal

accueilli, il est atterré. Sa passion le rend infiniment maladroit. Il ne sait pas faire naître les instants d'abandon, ni profiter de ceux que le hasard lui ménage. Après le premier baiser, Stendhal nous le montre ivre de bonheur, « ce qui l'empêcha de voir qu'il était bien jeune, bien sot. »

Aussi sincère, aussi ardente, Mme de Chasteller est non moins maladroite. Souvenons-nous qu'elle a vingt-quatre ou vingt-cinq ans et lui vingt-trois. Elle a mené une vie d'isolement plutôt que de dissipation mondaine. Un peu d'habileté est-il nécessaire à la réalisation de nos passions? Il le faut croire, à voir ces deux amants aussi absurdes. Ils auraient besoin, comme Daphnis et Chloé, de consulter le berger dont c'est depuis longtemps l'heure qu'ils laissent passer. Une femme du siècle dernier, qui ne prétendait point à une réputation vertueuse, comme elle recevait, étant âgée, la confidence tardive d'un vieillard timide, jadis amoureux d'elle, l'interrompit avec une brusquerie familière : — « Que ne l'avez-vous dit? Vous m'eussiez eue... comme les autres... » Plus tard, Lucien Leuwen et Mme de Chasteller attribueront enfin à leur inexpérience l'échec de leur grande passion.

Ces caractères trop sensibles trouvent dans leur sensibilité même des compensations. Ils éprouvent des joies que le commun ignore. Ce Stendhal voluptueux et violent, dont toute la théorie morale tient dans la recherche du plaisir, a exprimé mieux que personne les délices de l'amour avant la possession. Dans son *Journal* il écrit : « Quel bonheur, auprès d'une femme qu'on aime, lorsqu'on ne l'a pas! » Ailleurs il déclare que la plus grande joie physique de l'amour est le premier serrement de main de la femme aimée. Mme de Chasteller et Lucien goûtent une félicité infinie dans la forêt de Burviller, rien qu'à savoir qu'ils s'aiment, sans se le dire. Elle exige même qu'il ne lui parle pas

d'amour, et, quand elle est rassurée sur ses entreprises, elle est avec lui *d'une gaieté douce et intime qui, pour cette pauvre femme, était le bonheur parfait.* Ainsi Stendhal a reconnu dans l'amour une vertu d'exaltation qu'il met bien au-dessus de la volupté. Dans la *Vita nuova* de Dante, je trouve une sensibilité presque semblable. La première vision de Béatrice inspire au poète ces paroles : « A ce moment je puis dire véritablement que le principe de la vie que recèlent les plis secrets du cœur se mit à trembler si fortement en moi que je le sentis battre dans toutes les parties de mon corps d'une passion terrible... » Quand Béatrice apparaît, il ne se sent plus aucun ennemi sur la terre, une flamme de charité le consume. L'amour est véritablement, chez Dante, la source de la pitié, de la bonté, la clef du royaume de Dieu. S'il se manifeste chez Stendhal avec une pareille ardeur, s'il multiplie son énergie de vivre et de sentir, il ne l'excite pas d'une façon aussi platonicienne. Il remplit son but en l'exaltant.

De même, l'analyse du soupçon dans l'âme du jeune Leuwen témoigne d'une parfaite connaissance de notre cœur. Lucien est tellement inexpérimenté qu'il prend au pied de la lettre toutes les démarches de Mme de Chasteller, comme il croit toutes les insinuations qu'on lance contre elle. Entre les mains d'un praticien adroit et sans scrupules, le docteur Dupoirier, qui entreprend de flétrir à ses yeux sa trop vertueuse amante, il n'est qu'un frêle jouet bientôt brisé.

Où Stendhal a-t-il pris les traits de cette sensibilité excessive? Il n'a eu qu'à se souvenir. Ce Lucien Leuwen est, de tous ses héros, celui pour lequel il a le moins inventé. Je trouve dans la *Vie d'Henri Brulard* les traces de cette ressemblance. Tout jeune, Stendhal s'éprend d'une actrice, Mlle Kably; il allait se placer sur son chemin, et, quand il la voyait, il se sauvait. Il

ne pouvait supporter le bonheur de la voir de près; cette joie le brûlait véritablement, et, quand il voyait l'adorée à cinq ou six pas, il prenait la fuite pour moins souffrir. Cependant il aimait ensuite à souffrir ainsi. Le *Journal* contient le récit de ses amours pour une autre actrice (peut-être la même), Mélanie Guibert. Mais sa passion se subtilise déjà. Dans le siège en règle qu'il fait subir à la jeune femme, il joue la tendresse qu'il éprouve réellement. Il y a du Julien Sorel dans cette partie du *Journal;* il n'y a guère que Lucien Leuwen dans la *Vie d'Henri Brulard.*

IV

Lucien Leuwen contient autre chose qu'une analyse délicate de l'amour. Il renferme une sorte d'exposé des moyens de parvenir, exposé qui est un extraordinaire mélange d'ironie et de goût de l'intrigue.

Lucien est donc revenu désespéré de Nancy, persuadé de l'abominable trahison de Mme de Chasteller. Son père entreprend de le consoler et de faire de lui un homme habile et heureux. Ce Leuwen père est un type d'un excellent relief, le type du jouisseur qui dissimule savamment son cœur sous son esprit, et qui méprise les hommes en s'en moquant; il ne s'épargne pas lui-même : c'est peut-être la vengeance d'une honnêteté dédaignée et, malgré tout, indocile. Il ne veut pas que son fils soit ridicule (1) et il s'occupe à le déniaiser. La tâche est difficile, car l'âme de Lucien,

(1) Voir dans la *Vie d'Henri Brulard* le chapitre v : *Petits Souvenirs de ma première enfance*, où se trouve le portrait de l'oncle Goguen, qui servit à Stendhal pour le portrait de M. Leuwen. Ce journal fut d'ailleurs écrit en 1835, alors que le romancier travaillait à *Lucien Leuwen*.

dès qu'on la touche, rend un son de sévérité et de vertu. — « Jusqu'à quel point vous sentez-vous la force d'être coquin, c'est-à-dire d'aider à faire une petite coquinerie?... » demande ce père orignal au jeune homme au moment de le faire nommer secrétaire d'un ministre, M. de Vaize; et, pour préciser sa pensée, il ajoute : — « Un coquin, je veux dire un homme politique... » Il conclut négligemment : — « Tout homme qui a dirigé les hommes s'est élevé au moins à ce premier degré. »

Lucien se tâte. Son chagrin d'amour lui a donné une triste opinion de lui-même; il a hâte de se relever à ses propres yeux, et il s'écrie avec la présomption de la jeunesse : « Je serai un coquin! » Mais cette prétention est excessive; bientôt il devra en rabattre. Son père est là pour le maintenir dans le bon chemin qui n'est pas le droit chemin, mais un sentier oblique et rapide. — « Laissez le sens moral à la porte en entrant au ministère, » lui rappelle-t-il sans cesse. Mais Lucien succombe dans le maquignonnage des élections dont il est chargé : déjà en ce temps lointain elles entraînaient la corruption. Il encourt le blâme de son ministre. M. Leuwen, qui a pris goût à la destinée de son fils, le venge en faisant lui-même de la politique d'opposition. Il recrute son parti parmi les députés les plus dénués de la Chambre; il n'a que l'embarras du choix, et il dirige ce parti avec un machiavélisme un peu puéril, mais très amusant.

Le livre s'arrête après la mort de M. Leuwen qui laisse une succession embarrassée. Lucien, décidément incapable d'être un coquin, l'accepte, et, ruiné, part pour Madrid où il a obtenu un poste diplomatique.

Lucien Leuwen est embarrassé de beaucoup de longueurs et d'inutilités. Il ne peut se comparer pour la composition, pour la sûreté du plan et la suite de l'intrigue, ni à *le Rouge et le Noir*, ni à *la Chartreuse de*

Parme. Mais il nous présente une étude curieuse et intéressante de la sensibilité d'un jeune homme. C'est l'ébauche d'un roman qui aurait pu tenir dans l'œuvre de Stendhal une place très importante. Moins vigoureusement dessiné que Julien Sorel, Lucien se rapproche de Fabrice par son goût de l'amour, et le dépasse par une loyauté naturelle qui l'entravera dans toutes les carrières, et spécialement dans la politique. Les traits empruntés au fonds même de l'auteur donnent à l'ouvrage un relief saisissant, et certains passages me font comprendre les joies un peu spéciales que ressent la petite chapelle beyliste.

HENRY BORDEAUX.

CHRONIQUE

Un grand maître de l'Université. — M. Leygues gardien du dogme. — L'excommunication de MM. Faguet, Gebhart et Dubois. — Le ministre et l'Institut. — Scrutin de ballottage. — Les élections de Marseille. — Expérience collectiviste. — Le contrat d'association. — L'exode des congrégations.

M. Georges Leygues est ministre. Le hasard des combinaisons parlementaires a fait cette fois de ce député un ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, et, par ce titre de ministre de l'instruction publique, M. Georges Leygues est grand maître de l'Université. Il vient de s'en souvenir à propos en retirant à M. Emile Faguet, qui est de l'Académie française et professeur à la Sorbonne, à M. Emile Gebhart, qui est de l'Académie des sciences morales et politiques et professeur à la Sorbonne, à M. Marcel Dubois, professeur à la Sorbonne, la présidence de trois cérémonies scolaires pour laquelle ils étaient désignés. Leur crime est de ne point penser sur toutes les matières comme M. Leygues et peut-être même de n'approuver point tout ce qu'approuve la majorité ministérielle. M. Georges Leygues est plus qu'un ministre; il est un pape qui décrète des articles de foi; il connaît ce qui est de dogme; il juge et poursuit l'hérésie et frappe l'hérétique. Et voilà

MM. Faguet, Gebhart et Dubois qui sont mis en interdit.

Ils sont tous les trois des hommes d'étude et de travail; personne ne conteste leur talent ni leur science. Leur existence est publique et sans obscurité; leur mérite est régulier et de bonne qualité comme leur « avancement » fut normal et sans intrigue. Ils sont entourés de l'estime et de l'affection de tous. Par l'honnêteté et la subtile vivacité de son esprit, par son amour de l'exercice intellectuel, par l'exemple d'une vie simple et vraiment vouée aux œuvres de la pensée, M. Emile Faguet représente avec une souriante dignité l'homme de lettres selon la tradition française. Mais il a le tort de ne s'en laisser imposer par rien ni par personne; il ne met point d'orgueil à n'être pas dupe des formules et des phrases creuses; il ne le va pas crier sur les toits, mais c'est plus fort que lui, il faut qu'il perce, et sans presque en avoir l'air, toutes ces chimères qui bourdonnent dans le vide et dont le bruit nous assourdit. Oui, c'est un grand tort, à l'heure présente, de ne se point payer de mots, d'avoir la tête bien faite et bien meublée et de ne pas bayer aux corneilles, comme un nigaud de village. On le lui fit bien voir. Tout de même on ne va pas jusqu'au bûcher et ses livres ne seront pas détruits. Il suffit à l'Inquisition de le déclarer schismatique et de l'exclure de la communauté des fidèles.

Il est homme à s'en consoler et gageons même qu'il y trouvera quelque joie. Avec lui M. Gebhart est expulsé du temple. On est pourtant plus assuré de sa foi républicaine; on l'a connu, aux examens, assez vivement anticlérical. Ses travaux l'ont toujours tenu éloigné des contingences politiques; il est difficile, semble-t-il, d'y recueillir de ces allusions qu'un gouvernement ombrageux ne saurait tolérer. Il s'est tourné vers l'Italie du moyen âge et sa fervente érudition a épié dans son ciel trouble les premiers signes de l'aube de la Renaissance

Mais il est Lorrain, je crois, et comme tel il peut bien être suspect. On est en Lorraine républicain et patriote, on y aime l'armée et la république; quant à acclamer le gouvernement, c'est une autre affaire; on n'y est pas de tempérament ministériel en temps ordinaire, mais tout ce qui se passe en ce moment est en train de créer là-bas un chouan d'une espèce particulière. De plus, comme tous les Lorrains d'ailleurs, M. Emile Gebhart doit avoir un parent dans l'armée : je ne dis pas qu'en Lorraine tout le monde est général, mais il n'est guère de famille où un fils ne fasse carrière dans le militaire. En voilà plus qu'il ne faut pour être excommunié.

Quant à M. Marcel Dubois, son zèle républicain n'est pas douteux; il n'a donc que ce qu'il mérite. Aussi de quoi s'est-il avisé, par surcroît, d'enseigner à des Français la géographie et de pousser vers les colonies la jeunesse métropolitaine? Qui parle d'expansion coloniale et que nous vient-on rabattre les oreilles avec toutes ces explorations, ces missions, ces voyages d'études? Et qu'est-ce encore que la patrie, le sol natal, la race, et autres fariboles périmées? M. Marcel Dubois a eu le tort d'y croire publiquement, et, pour qu'il ne recommence pas, on lui ferme la bouche.

Ces petits procédés sont procédés de petites gens; pourtant il ne suffirait pas d'en rire et je suis d'avis que l'Académie française et l'Académie des sciences morales ont eu raison de protester contre l'offense qui leur était faite dans la personne de M. Faguet et de M. Gebhart. Toute injure doit être relevée, si niaise qu'elle soit et d'où qu'elle vienne. Mais M. Jules Claretie, s'il est vrai qu'il ait piqué M. Leygues de l'ambition académique, ne doit pas être content.

*

* *

Le scrutin de ballottage pour les élections des conseillers généraux a mis en déroute les collectivistes de

Lille et de Marseille. On les avait vus à l'œuvre puisqu'ils occupaient la mairie et qu'ils étaient maîtres de ces deux villes, et c'est bien pour les avoir vus à l'œuvre qu'on leur a donné congé. Expérience coûteuse certes, où l'on ne se risque pas sans crainte et d'où l'on ne revient pas sans quelque dégoût, mais dont l'effet est certain. Est-ce pourtant une maladie qu'il faut avoir eue et ne vaudrait-il pas mieux en faire l'épargne? Dans l'ensemble, les résultats de ces élections semblent accuser une majorité de républicains progressistes; elles sont loin d'être un succès pour la politique ministérielle. Cette politique va prochainement développer ses conséquences par l'application de la loi sur le contrat d'association; il n'est pas du tout certain que cette machination électorale tourne au gré du gouvernement; un accord entre les communautés religieuses et leur exode général dépasseraient ce qu'il attend, et si toutes les congrégations catholiques se retiraient, ne laissant en France que le clergé séculier, le peuple, qu'on égare si facilement sur ses intérêts moraux, serait tôt éclairé sur ses intérêts matériels si légèrement trahis.

CLAYEURES.

29 juillet.

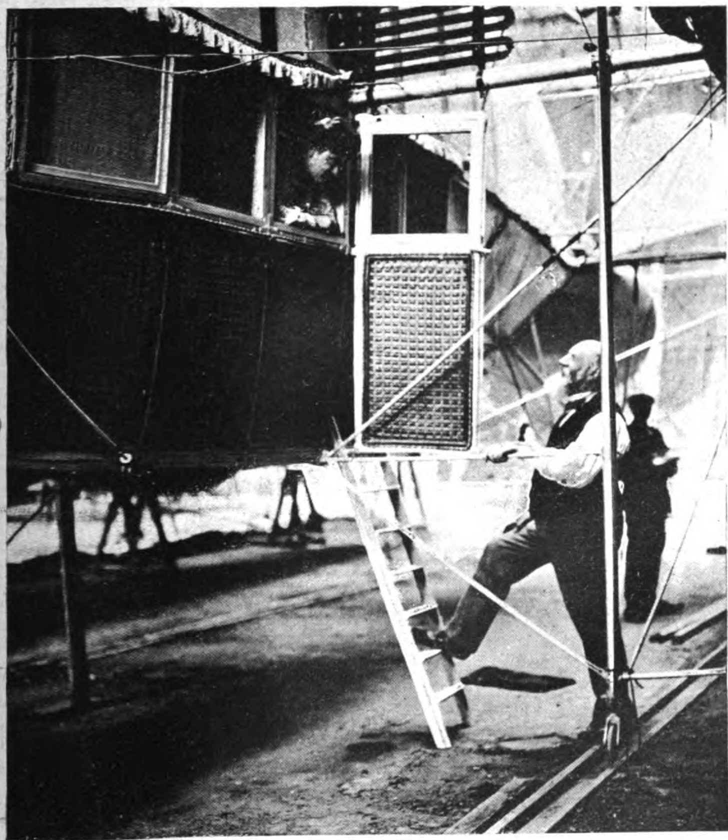
Le directeur-gérant : P. Mainguet. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie — 2461.

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

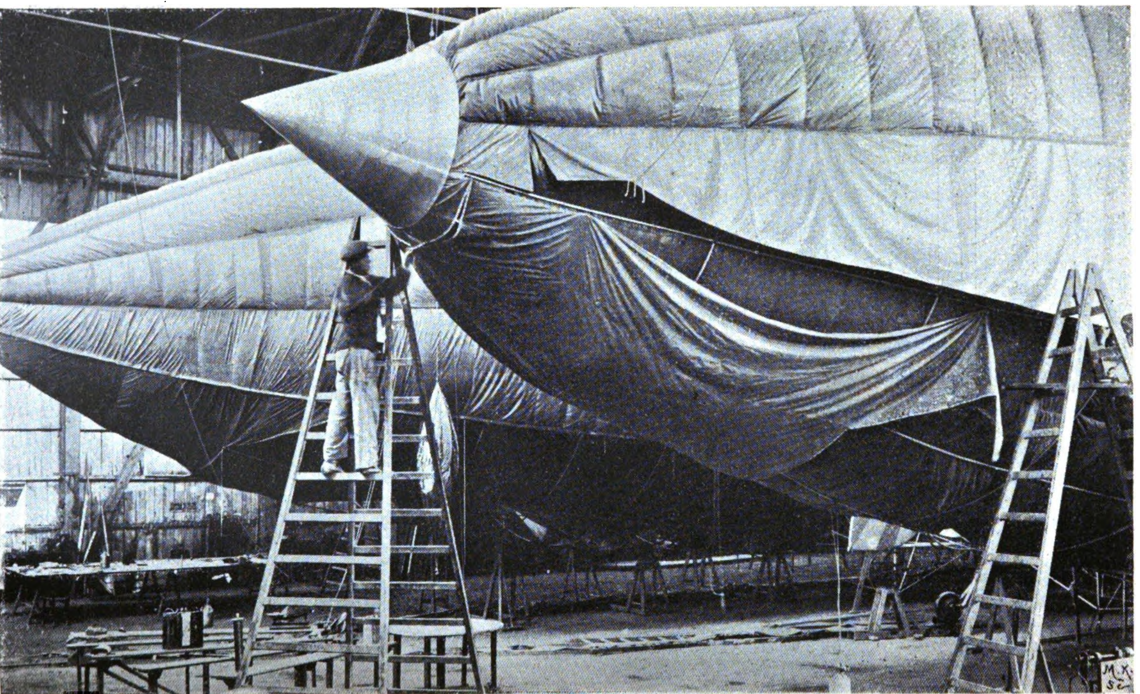
4e Année. N° 37 Le n° : 10 centimes 10 Août 1901

L'AVIATEUR ROZE



135. — M. ROZE ET SA FILLE
dans la nacelle de l'aviateur

Cliché de Gribayédoff. Gravure de Rousset.



136. — LES DERNIERS PRÉPARATIFS AVANT L'ASCENSION DE L'AVIATEUR ROZE à Colombes



137. — STOCKHOLM — MARCHÉ PRÈS DU MUNKBRO

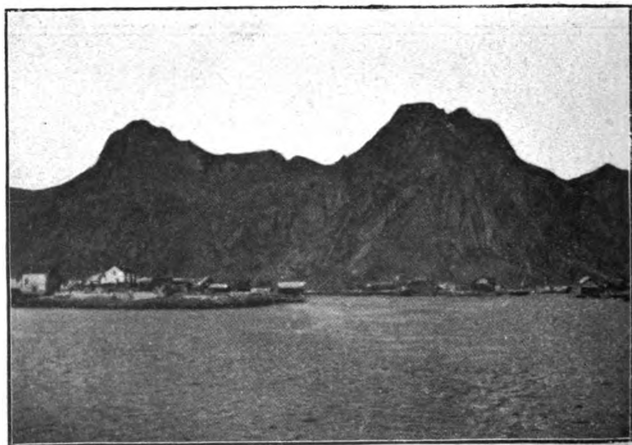


138. — TROMSÖ — LE PARIS DU NORD

Gravure de S. P. I.

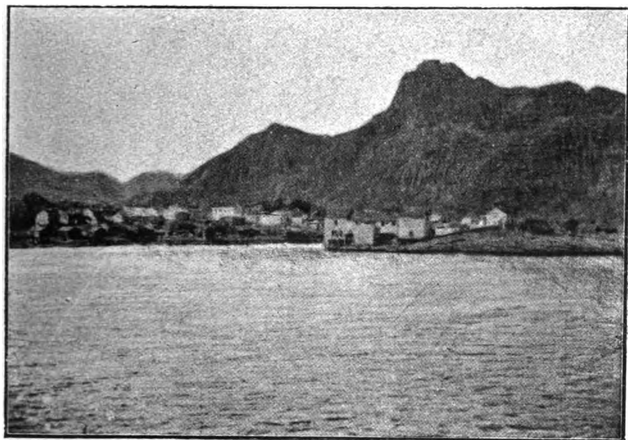


139. — BERGEN — TORVET

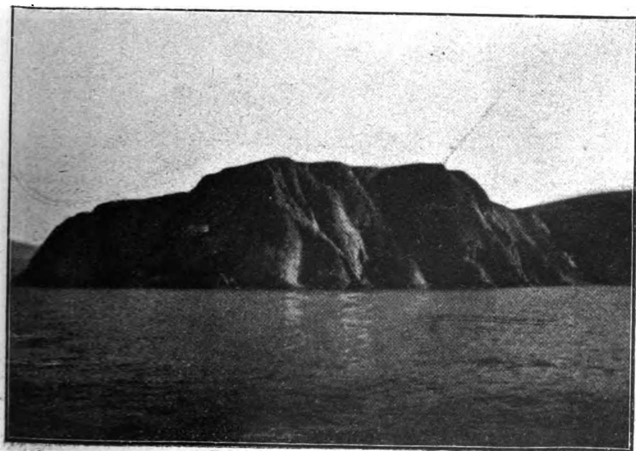


140. — SVOLVAER, PORT DES ILES LOFODEN

Gr. de S. P. I.

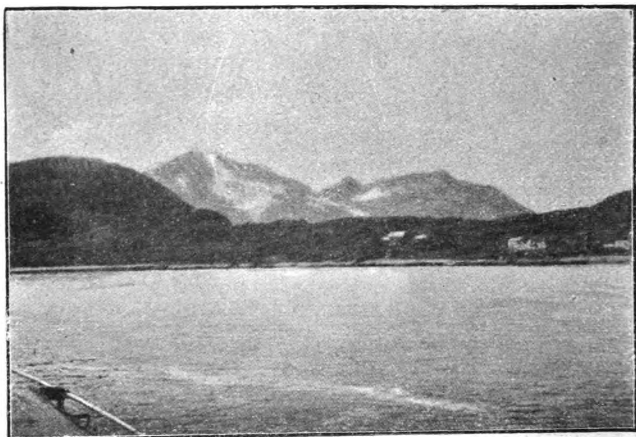


141. — SVOLVAER
Autre aspect



142. — CAP NORD
Vu de face

Gr. de S. P. I.



143. — GLACIERS DU LYNGENFJORD



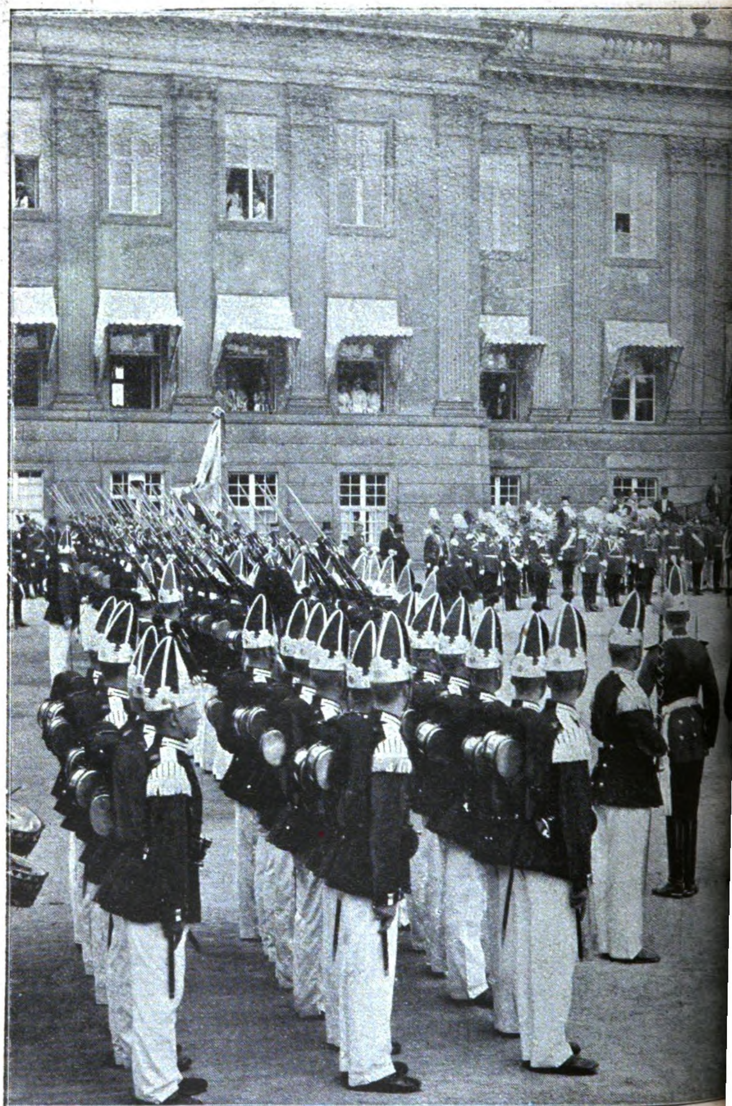
144. — BERLEVAAG
Village de pêcheurs sur l'océan glacial

Gr. de S. P. I.

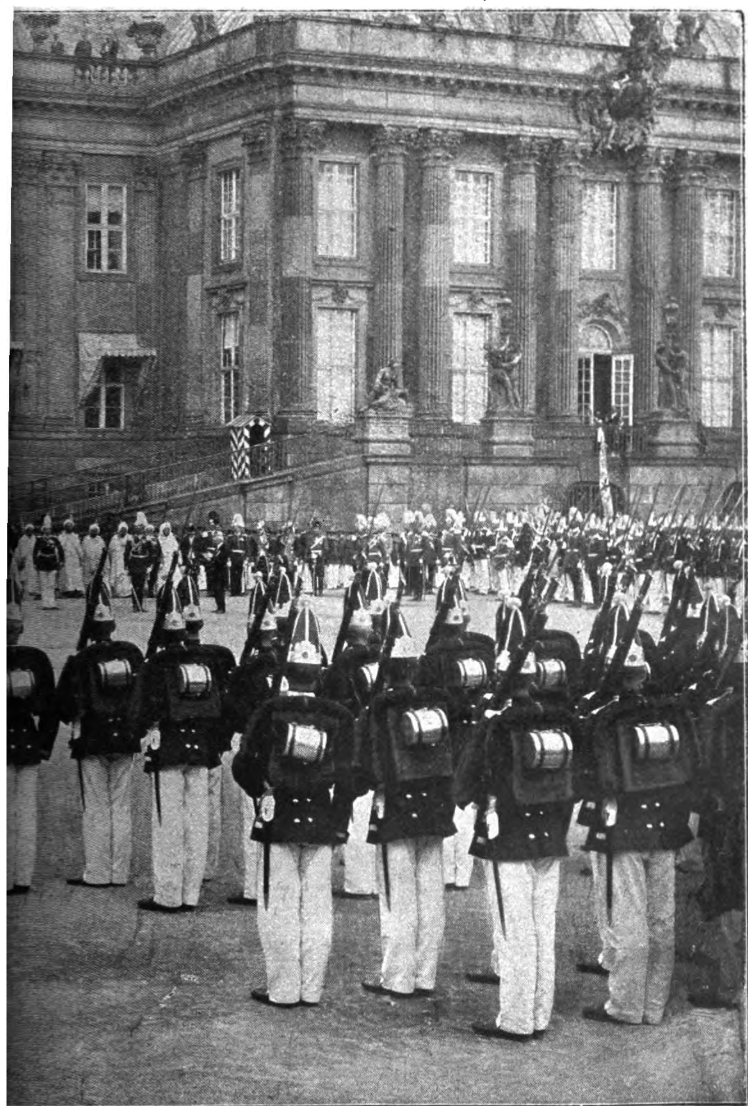


145. — UNE MARCHANDE DE SOUPE AUX HALLES

Obtenu avec jumelle stéréo-panoramique Mackenstein. Gr. de Rabeuf et Grimard.



146. — RÉCEPTION DU PRINCE EITEL-FRÉDÉRIC



1er RÉGIMENT DE LA GARDE ROYALE, A POTSDAM



147. — LES VOLONTAIRES DE LA LÉGATION DE FRANCE

Au premier rang : M. et Mme de Rosthorn, le P. d'Addozio, MM. Bouillard, Feit, Mathieu

Cl. de M. le Dr Matignon. Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.

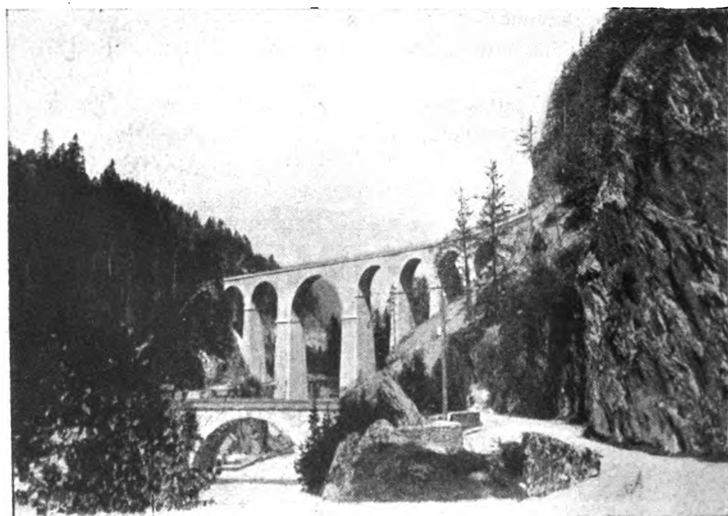


148. — LE DÉTACHEMENT DU « D'ENTRECASTEAUX » QUI A DÉFENDU LA LÉGATION DE FRANCE

Communiqué par Th. Janvrais. (Au milieu, le lieutenant de vaisseau Darcy) Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.



149. — LES GORGES DE L'ARVE



150. — LE PONT SAINTE-MARIE

Cl. de M. René Bujon. Gr. de Rabeuf et Grimard.

NOS GRAVURES

135, 136. — **L'aviateur Roze.** — Les expériences de M. Santos-Dumont ont eu du moins cet excellent résultat d'attirer l'attention sur la question de la direction des ballons ; les études et les efforts des confrères de M. Santos-Dumont vont ainsi profiter de l'intérêt que ses essais et le bruit qui a été mené à leur sujet ont suscité dans le public.

Un autre aéronaute, M. Roze, espère, lui aussi, approcher de la solution du problème. Son idée est que le seul ballon dirigeable est celui qui s'appuierait sur l'air, non pas entièrement comme l'oiseau, mais dans une certaine mesure, afin de pouvoir voyager horizontalement, en choisissant son altitude. Son but a toujours été de trouver un appareil pouvant préserver les voyageurs et les *organes moteurs* de tous dangers au cours d'une longue traversée, et pour cela deux ballons sont nécessaires, car il faut assurer la stabilité de l'ensemble des organes et éviter les mouvements de roulis et de tangage.

Pour atteindre ce résultat, il fallait, d'après M. Roze :

1° Faire une construction à la fois légère et rigide, rendant les deux ballons indéformables et ne pouvant se disloquer dans aucune circonstance ;

2° Trouver le moyen d'attacher la soie sur la carcasse des deux ballons ;

4° Faire que cette soie fût fixée intérieurement à chaque traverse et à chaque cercle, pour donner la solidité voulue et supprimer le filet ;

4° Trouver le moyen de fermer les ballons d'une manière étanche ;

5° Diviser les ballons en compartiments étanches pour éviter que le gaz ne se précipite rapidement de l'une à l'autre pointe au moindre déplacement d'un poids quelconque ;

6° Faire communiquer les deux ballons ensemble, afin que le gaz, passant de l'un à l'autre, puisse se répartir dans tous les compartiments ;

7° Trouver le moyen d'enlever l'air contenu dans une enveloppe rigide sans écraser ou déformer cette enveloppe ;

8° Permettre la dilatation ou la condensation du gaz, sans que le gaz puisse s'échapper de l'appareil et se répandre au dehors ;

9° Obtenir que cette condensation et cette dilatation se fassent automatiquement.

Ces conditions réalisées, il fallait encore pouvoir rétablir l'horizontalité parfaite en cours de marche, équilibrer et incliner l'appareil d'avant en arrière ou de droite à gauche sans se servir de contrepoids, et enfin trouver un parachute empêchant une descente rapide et agissant automatiquement en cas d'accident.

M. Roze a mis quinze années de sa vie à faire et à refaire ses plans, à faire et à refaire ses modèles d'hélices et de mécanisme de toute sorte.

Il estime que maintenant il touche au but et que bientôt il pourra tenter l'expérience publique de son appareil.

137 à 144. — **Au cap Nord.** — Parmi les voyages auxquels l'été nous convie, il n'en est pas de plus attrayant qu'une excursion le long des côtes norvégiennes.

Aucune région ne présente réunis autant de caractères d'une originalité unique. Ce sont d'abord les fjords, aux rives tantôt abruptes et arides, tantôt fraîches et verdoyantes. Puis, Bergen, l'ancienne ville hanséatique, et Trondhjem, avec sa basilique royale. Ce sont encore ces îles fantastiques dont les profils tourmentés ont inspiré des légendes aux imaginations scandinaves; les Lofoden aux teintes si particulières. Voici le majestueux cap Nord, suprême élan de l'Europe vers le pôle. Enfin, par-dessus tout peut-être, c'est la sensation absolument neuve que donnent à nos yeux, à cette époque de l'année et au delà du cercle polaire, un jour perpétuel, un soleil qui au point le plus bas de sa course n'a pas même effleuré l'horizon.

Mais, les émotions soulevées par ce merveilleux pays, il les faut puiser à la source : ne les demandons pas à de froides photographies, toujours impuissantes par elles-mêmes à exciter une impression qui ne reposerait pas sur le souvenir.

145. — **Vues stéréoscopiques. — Une marchande de soupe aux Halles.**

Rappelons que, pour faciliter l'examen de ces vues, nous mettons à la disposition de nos lecteurs, au prix de 2 fr. 25 pris dans nos bureaux ou de 3 fr. *franco* de port et d'emballage, un stéréoscope muni de deux verres de 30×32 centimètres, — ainsi que d'une poignée pliante permettant de regarder ces images dans *l'Instantané* sans les découper.

Adresser les demandes de stéréoscopes à MM. Plon-Nourrit et Cie (service de *l'Instantané*), 8, rue Garancière, Paris — 6e.

146. — **A Potsdam. — La réception du prince Eitel-Frédéric dans la Garde royale.** — Le prince Eitel-Frédéric, second fils de l'empereur allemand, est né en 1883.

147, 148. — **La défense de la légation de France à Pékin.** — M. le docteur Matignon veut bien nous communiquer de nouvelles photographies prises par lui pendant le siège de la légation de France à Pékin. La première représente les volontaires de la légation, au premier rang desquels M. A. de Rosthorn, secrétaire de la légation d'Autriche-Hongrie, et Mme de Rosthorn, qui ont si vaillamment contribué à la défense de notre légation; le P. d'Addozio, MM. Bouillard, Feit, Mathieu. Derrière eux, MM. Benvenuti, Duviensart, Pelliot, de Cholet, Merghalinck, de Giéter, Vérondard, Bartholin, Picard-Destelan, Debrus.

L'autre photographie représente le détachement de marins français du croiseur cuirassé *d'Entrecasteaux*, commandé par le lieutenant de vaisseau Darcy. — Th. J.

149, 150. — **Le chemin de fer électrique de Chamonix.** — La Compagnie des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée a ouvert à l'exploitation, le 25 juillet, le chemin de fer électrique de Chamonix.

La ligne, à voie d'un mètre, part de la gare du Fayet-Saint-Gervais pour aboutir à Chamonix, en remontant le cours accidenté de l'Arve; en certains points, notamment aux abords du viaduc Sainte-Marie, le plus bel ouvrage d'art de la ligne, elle surplombe de véritables précipices; de cet endroit en particulier, on a une vue magnifique sur la chaîne du mont Blanc.

La différence d'altitude des deux points extrêmes de la ligne, qui a un développement de 19 kilomètres, et la nature accidentée du pays traversé, ont conduit les ingénieurs à donner jusqu'à 80 et 90 millimètres de pente par mètre à ce chemin de fer; l'électricité comme force motrice, et l'emploi de voitures automotrices commandées par le fourgon de tête, ont permis de ne pas employer la crémaillère sur les pentes de 90 millimètres. Le courant électrique est distribué le long de la ligne par un rail conducteur, et, sur les fortes pentes, un rail, placé dans l'axe de la voie, sert de prise pour un frein à mâchoire très énergique capable d'arrêter les trains sur les plus fortes pentes.

L'énergie électrique est produite par deux usines : l'usine de Servoz et celle des Chavants, alimentées par des dérivations de l'Arve, pratiquées au pont Pelissier et au pont Sainte-Marie; cette énergie sert non seulement à la traction des trains, mais encore à l'éclairage et au chauffage des voitures, à l'éclairage des stations et à la mise en action des cabestans et grues électriques des gares.

Les voitures (de deux classes), qui font le trajet en une heure et quart, sont spacieuses et commodes; elles permettent aux touristes de ne perdre aucune vue des paysages, et remplacent les anciens mail-coach à six chevaux, qui ont emmené jusqu'ici les voyageurs en trois heures et demie du Fayet-Saint-Gervais à Chamonix. — R. B.

Le directeur-gérant : P. Mainguet. Paris. Typ. Plon-Nourrit et Cie. — 2481.

POUR LE MIRAGE

(Suite)

II

> Si grand qu'il soit, ce sentimen , remplis-en ton cœur : et si, par lui, tu es heureuse, nomme-le comme tu voudras : bonheur ! cœur ! amour ! Dieu !...

Mme Gueyrard ne venait à Lorient qu'à de longs intervalles, et seulement pour de brefs séjours. Indépendante d'allures et d'esprit, *solitaire* par tempérament, elle n'eût pu se plier à cette existence de petite ville où toutes les actions sont passées au tamis de la plus malveillante des critiques, faute d'un courant pour renouveler les pensées, et où tout le monde se connaissant, au moins de vue, il est presque impossible de vivre sans relations et très difficile de les choisir à son gré. Simone n'avait donc pas d'appartement à Lorient; et, lorsqu'une cause quelconque l'y amenait, elle descendait chez les religieuses Augustines dont la supérieure était une parente éloignée du commandant de Trézenek.

Une petite sœur converse vint ouvrir à Remy, toute blanche et rose, les beaux yeux baissés sous la cornette.

A travers de longs corridors sombres, qui exhalaient une odeur fade, elle le conduisit jusqu'à l'appartement de Simone, le fit entrer dans le petit salon qui précédait la chambre à coucher. Et, après s'être assurée que le feu brillait joyeusement, que toutes choses étaient en bon ordre, elle se retira, ayant averti le jeune homme que Mme Gueyrard, obligée de s'absenter un instant, n'allait pas tarder à revenir.

Tout près de la cheminée, sur une petite table, des journaux, des livres, des revues, avaient été placés en évidence, mis à la portée du visiteur : mais Remy ne songeait pas à les parcourir. Il s'était assis, proche du foyer, et ses pensées flottaient capricieuses; elles suivaient ses regards qui erraient autour de lui dans cette pièce banale d'habitude et si froide, où se trahissait maintenant la présence d'une jeune femme, où elle avait laissé le reflet d'elle-même, où l'atmosphère de sa vie intime se révélait à mille détails...

C'était, à côté de la cheminée, une photographie du commandant de Trézenek en grand uniforme, vieille photographie à demi effacée dont Mme Gueyrard ne se séparait jamais. Tous les amours n'ont-ils pas leurs enfantillages? si l'on peut nommer ainsi la manifestation sincère d'un sentiment profond?... Sur la lourde table d'acajou, qui tenait le milieu de la chambre, un buvard gainé de vieille soie rose brochée d'argent, un encrier en porcelaine bleue de Vallauris, étaient posés près d'un vase de faïence ancienne où se mourait un gros bouquet de primevères sauvages. Leur odeur si douce se confondait avec celle des violettes que Simone avait oubliées dans son manchon de loutre, tandis que les émanations fauves de la fourrure montaien aussi dans le petit appartement tiède; elles se mêlaier au parfum que la jeune femme employait pour tou les détails de sa toilette, qui imprégnait chacun de objets dont elle avait l'habitude de se servir : cet

senteur du lilas blanc, fraîche, vivifiante et fine, si différente des aromes énervants ou affadissants des autres essences.

Un petit gant gris clair était tombé sur le tapis, aux pieds de Remy. Le jeune homme le ramassa, et sourit à un souvenir. Il pensait au temps lointain déjà où il aimait Simone, où il eût voulu prendre entre les siennes, pour les couvrir de baisers, ses mains fines, résistantes et fondantes à la fois...

— Comme je l'ai aimée! se dit-il avec un étonnement mélancolique, et comme j'ai souffert à cause d'elle!... Est-ce bien possible?

Vraiment, il avait peine à le croire. Il était obligé de faire un effort d'esprit pour se rappeler cet amour violent et très sincère, le plus sérieux de sa vie, encore qu'il eût été de courte durée.

C'était trois ans plus tôt. Mme Gueyrard venait de se séparer de son mari, elle ne voyait presque personne, lorsqu'elle s'était rencontrée avec Remy, d'abord chez Mme de Meurges, puis chez une vieille chanoinesse, leur parente à tous deux. Vite, ils avaient repris leurs amicales relations de jadis interrompues par la mort de M. de Trézenek, le mariage de Simone, et son séjour hors de France. La jeune femme se sentait triste, isolée; plus que jamais elle regrettait son père, consciente du vide que sa disparition creusait près d'elle, et ce lui fut une joie de retrouver son ancien ami, de pouvoir lui parler de ce père, auquel elle pensait sans cesse, de revenir sur les années écoulées. Puis une nouvelle raison de sympathie vint s'ajouter à tant d'autres : ils se trouvèrent rapprochés par un vif attrait ur l'art et la littérature, emportés dans un même rant d'esprit, et enfin, ils se reconnurent unis en nour passionné de la musique. Ce fut la consécra- n suprême, le sceau de leur amitié; ce fut aussi ueil où elle sombra.

Il advint que, pour avoir trop souvent entendu chanter Simone, pour avoir approfondi avec elle les pages les plus ardentes de Schumann, de Wagner, de Reyer, Remy s'aperçut qu'il s'était épris de l'interprète et l'adorait à travers l'œuvre. Depuis longtemps?... Il est difficile de déterminer la marche exacte d'une maladie physique, de préciser l'époque où sont apparus les symptômes précurseurs : le plus souvent on s'aperçoit de sa présence quand il est trop tard pour l'enrayer. De même pour le mal d'amour. Traîtreusement il se glisse dans le cœur, pénètre l'âme et les sens, envahit tout l'être, avant que l'on ait eu conscience de ses premières atteintes. Remy subit la loi commune : ce ne fut qu'au moment où il se reconnut amoureux qu'il comprit la profondeur de sa passion, le puissant empire qu'il lui avait laissé prendre; et en même temps, il se voyait obligé de conclure à la stérilité de cet amour, sans avenir et sans issue.

Simone, en effet, n'était pas libre. Du moins, elle ne se jugeait pas libre, en honnête femme qui connaît la valeur d'un serment fait devant Dieu, et sait bien que nulle puissance au monde ne peut l'annuler. Sincèrement pieuse, elle n'aurait pu se résigner à rentrer dans le mariage par la petite porte du divorce, et Remy n'osait lui proposer ce moyen extrême auquel il avait un instant songé, dans la sincérité de son désir d'elle. Ce désir, pourtant, ne l'aveuglait pas; il connaissait Simone, ou pensait la connaître. Il la savait orgueilleuse, indépendante à l'excès, jalouse de sa liberté et de son impeccabilité; il la jugeait peu accessible à la tendresse, à ce qu'elle nommait dédaigneusement la sentimentalité; il la devinait rebelle, révoltée, devant la sensation; et, pour tout dire, cette jeune femme lui paraissait une mystique passionnée. Ardente, enthousiaste, dans le domaine de l'intelligence et de l'art, capable de bonté, de dévouement, il ne pensait pas

cependant qu'il fût possible de l'amener à un sentiment humain et réel; il la croyait incapable de rentrer dans l'éternelle vérité de la vie, dont l'amour est la première loi. Son orgueil, son énergie, la maintenaient en une sphère nuageuse, loin de toute faiblesse, mais aussi de toute tendresse. Et, pour toutes ces raisons, Simone Gueyrard était une femme « qu'il ne faut pas aimer ».

Cette conclusion s'imposait logiquement, rigoureusement, à l'exclusion de toute autre; des Tournelles était forcé de le reconnaître, bien qu'il eût grand'peine à l'accepter en toutes ses conséquences; mais, lorsqu'il s'y fut soumis, pleinement, il se résigna à guérir de cet amour inutile, et ses pensées et ses actions n'eurent point d'autre but. S'il avait l'âme compliquée, l'esprit varié et variable, sa volonté demeurait simple et forte; ses décisions ne changeaient pas, parce qu'elles étaient sérieusement motivées. Il employa donc tous les moyens, il usa de toute son énergie pour se divertir de Simone; il agit par l'absence, par le travail, par le plaisir, par le raisonnement; et lorsqu'il crut pouvoir la retrouver sans danger, il eut la satisfaction de se proclamer *in petto* complètement guéri. Il n'avait plus d'amour pour la jeune femme; mais il lui restait une affection réelle, un respect désintéressé et tendre que le temps devait encore affermir.

Pour Simone, elle ne s'était jamais doutée de rien : elle était de ces femmes distraites, point coquettes, qui, n'ayant pas d'amour, ne le voient pas chez un autre. Mais elle avait pour Remy un attachement fidèle et confiant : sous la légèreté des apparences, elle pénétrait la réelle valeur du jeune critique; elle le tenait pour le meilleur de ses amis, toujours heureuse de le retrouver. Ce jour-là encore, quand elle rentra dans le petit salon et sourit à des Tournelles en lui tendant la main, la sympathie la plus vraie se lisait sur son visage, et il

était impossible de douter de la sincérité avec laquelle elle lui disait amicalement :

— Comme je suis contente de vous voir! et que je suis fâchée de vous avoir fait attendre aussi longtemps! Mais ce n'est pas ma faute. Berthe de Maudrezac m'a envoyé chercher : elle désirait ma visite, et, naturellement, je n'ai pu lui refuser; mais je vous assure que c'était une pénible obligation...

Tout en parlant, la jeune femme retirait ses gants, son voile, son chapeau; elle enlevait sa jaquette d'astrakan, et, ainsi débarrassée de ses vêtements de sortie, elle vint s'asseoir en face de Remy, de l'autre côté de la cheminée dont elle se rapprocha par un mouvement frileux. Sur sa jupe de drap noir, tout unie, aux longs plis rigides, elle portait un corsage de crêpe de Chine noir également, mais tissé de grandes fleurs qui parcouraient la gamme du jaune, depuis le maïs très pâle jusqu'à l'orange éclatant, en passant par le bouton d'or et les teintes safranées du souci. Un ruban couleur capucine cerclait la taille de Simone, entourait son cou. Ces vives nuances s'enlevaient vigoureusement sur le fond sombre, dans une note originale et charmante, de l'effet le plus heureux. Elles soulignaient la blancheur de la jeune femme, avivaient la transparence de sa peau blonde et mettaient en valeur les tons dorés de ses cheveux.

— Oui, reprit-elle, c'était bien pénible : on se sent impuissant devant de pareilles douleurs!

— Mme Audran doit être accablée?

— Accablée! dit Simone, vous ne le pensez pas. Je ne crois pas qu'elle se soit fait l'ombre d'un reproche! D'ici quelque temps, vous la verrez importante et vaniteuse comme à son ordinaire. Savez-vous sa grande préoccupation?... c'était de savoir s'il y avait beaucoup de monde aux funérailles! La présence du duc de Talgrand a été un adoucissement extrême à sa do

leur... Elle est confite sous une triple couche de vanité... Aussi n'est-ce pas elle que je plains beaucoup, mais la pauvre Berthe et Suzanne...

— Je l'ai entendu juger bien sévèrement, dit des Tournelles; et le fait est que, sans être rigoriste à l'excès, elle me paraît bien coupable, ayant ainsi trahi la confiance de sa cousine qui l'aimait comme une sœur.

— Ah! répondit Simone d'un accent profond, c'est justement parce qu'elle est coupable, coupable mais non endurcie, que je la plains, pauvre enfant perdue!... Quel réveil l'attend! et quel remords, quelle honte quand elle comprendra qu'elle a brisé la vie de Berthe, et détruit à jamais son bonheur!

— Jamais! ce mot n'est pas humain. Il n'y a pas de douleur éternelle, puisqu'il n'existe pas de sentiments immuables... Un peu plus, un peu moins vite, on se console toujours; nos regrets s'effacent comme nos tendresses, et nous n'avons guère le pouvoir de nous prolonger, même dans la souffrance...

— Si c'était vrai, dit Simone, je voudrais quitter tout de suite ce monde misérable où rien ne demeure!

Elle avait parlé presque bas, d'un accent vibrant, contenu. Des Tournelles la regarda et se prit à sourire :

— Ah! rêveuse! lui dit-il affectueusement. Vous vivrez donc toujours dans votre étoile, Simone?

Par un mouvement plein d'une grâce languissante, elle inclina la tête à demi, et resta silencieuse, ses yeux profonds fixés sur les flammes. Rêveuse avec passion, avec délices, oui, c'était bien vrai qu'elle l'était. Elle avait hérité de son père un goût très vif pour les idées générales, un penchant déterminé pour les abstractions. Emportée par ce double courant de son intelligence, vivant seule, entièrement livrée à elle-même, sans guide pour la diriger, sans intérêt extérieur qui l'aidât à réagir, Simone était tout naturellement tombée dans

l'exagération ; les femmes n'évitent guère cet écueil, l'essence de leur nature étant une exclusivité qu'elles portent en toutes choses; et qui se dit exclusif est bien près de devenir exagéré. Mme Gueyrard s'était enfermée systématiquement dans le monde des idées; il s'ensuivait qu'elle se trouvait déroutée, dépaysée, lorsqu'il lui fallait retomber dans le domaine des faits. Et enfin, chose plus grave! ses habitudes d'esprit, que rien ne venait contrebalancer en sa solitude, l'avaient insensiblement conduite vers cette région du rêve, mystérieuse et dangereuse aussi, où l'âme qui se grise de chimères boit à longs traits le dégoût de la réalité... Mais si la jeune femme était une rêveuse, elle était aussi une vaillante, née d'une race énergique où l'intelligence ne se contentait pas de penser et se faisait agissante : jusqu'ici ses instincts héréditaires l'avaient préservée de cette impuissance à l'action qui dégénère parfois en lâcheté chez les idéologues.

Elle reprit d'un air très grave :

— Il ne faut plus dire que je suis une rêveuse, ni me parler d'étoile; je deviens une personne extrêmement posée et pratique. Imaginez-vous que me voilà mère de famille : il m'arrive une grande fille de vingt ans!... N'ayez pas l'air effaré : il s'agit de ma cousine Marianna de Kermor, dont je vous ai parlé plusieurs fois.

— Je me le rappelle très bien; mais quelle série d'événements l'amènent sous votre toit?

— C'est ce que je vais vous apprendre; et, tout d'abord, demanda Simone, vous devez savoir que M. de Kermor s'était toujours conduit d'une manière très extraordinaire vis-à-vis de sa fille?

— On en a assez souvent parlé autrefois, fit Remy, et je ne l'ai pas oublié!... Vous étiez tout enfant à cette époque, et moi-même un très jeune étudiant : mais le mariage du marquis de Kermor, la mort fou-

droyante de sa femme, l'éloignement de sa fille, qui n'avait que deux ou trois mois, et qu'il a pour ainsi dire chassée de Kermor, au lendemain de l'enterrement de sa mère, sont restés les événements qui m'ont le plus frappé, dans cette période de ma vie! Il faut dire aussi que cela avait pris les proportions d'un vrai scandale. Plus tard, j'en ai souvent causé avec votre père, qui était le seul, je crois bien, à voir encore Kermor devenu d'une misanthropie sauvage, et nous éprouvions le même sentiment de malaise, d'indéfinissable angoisse devant cette mort soudaine de la marquise.

— Elle était étrangère, n'est-ce pas?

— Irlandaise, et de la plus basse extraction. On racontait que M. de Kermor, alors capitaine de frégate, l'avait rencontrée à Dublin, où elle était *barmaid* dans un bouge de dernière catégorie. Passant par hasard devant cette auberge, où, sans une raison spéciale, il n'aurait jamais voulu entrer, l'officier était intervenu pour faire cesser une rixe entre des matelots de son bord qui se disputaient les faveurs de la belle... Tout çela se chuchotait bien bas, prudemment : Kermor passait pour friand de la lame, et personne ne se souciait d'encourir la responsabilité de tels bruits. Du reste, qui pouvait assurer s'ils étaient ou non fondés?... Le certain, c'est qu'aussitôt son mariage, le commandant avait démissionné. Il fit, dans notre région, une tournée générale de visites; il donna un grand bal, à son château. Puis, lorsqu'il eut ainsi présenté, imposé à la noblesse bretonne cette fille d'auberge devenue marquise et digne d'être impératrice par son admirable beauté, il s'enferma à Kermor avec sa femme. Pendant deux ans, ils n'en bougèrent pas, on n'entendit plus parler d'eux. Au bout de ce temps, on apprit la naissance de leur fille, et, à quelques mois de distance, la mort de la marquise, enlevée en pleine jeunesse,

en pleine vigueur, en pleine beauté, par un mal aussi subit qu'inexplicable. Dans le peuple, vous le savez, on a le goût du drame, et même du mélodrame. Je vous laisse à penser quelle impression produisit sur la domesticité du château cette mort foudroyante, environnée, il faut le dire, des circonstances les plus étranges. On n'avait pas appelé de médecin; le prêtre lui-même ne pénétra près de la malade que lorsqu'elle était à toute extrémité... enfin, pour tout vous résumer, on prononça le mot d'empoisonnement. L'opinion publique, pendant quelque temps, resta fortement surexcitée; mais peu à peu ces rumeurs s'apaisèrent et finirent par s'éteindre. Personne n'avait un intérêt direct à soulever le voile, personne ne se souciait assez de la marquise pour prendre en main sa cause, et venger, s'il y avait lieu, sa mémoire. C'était une étrangère, aucun lien de parenté ne la rattachait ici; elle n'avait pu davantage se créer d'amitiés, voyant si peu le monde. On laissa donc aller les choses. Kermor ne fut nullement inquiété, et cependant il avait, comme à plaisir, bravé, dédaigné toute prudence. Il semblait vraiment qu'il voulût confirmer les soupçons portés sur lui!

Simone se souvenait avoir entendu la même remarque dans la bouche de son père.

— C'est bien vrai, dit-elle, que M. de Kermor a tenu la conduite la plus compromettante. Marianna n'avait pas un an à la mort de sa mère; dès le lendemain de l'enterrement, elle est emmenée dans une des fermes du marquis où il la laisse jusqu'à sa première communion, sans jamais aller la voir, ni permettre qu'on la lui amène. Au bout de ce temps, il la f
conduire en Angleterre, à l'établissement que les F
dèles Compagnes de Jésus ont près de Londres; apr
quoi, il ne s'occupe plus de sa fille, si ce n'est po
régler les notes trimestrielles. Jamais il n'est allé

couvent, jamais il ne lui a écrit une lettre et il n'a pas consenti à la recevoir une seule fois pendant les vacances. Cette pauvre enfant est complètement abandonnée!

— Elle est pourtant bien en âge de quitter le couvent?

— Je crois bien! et même au delà : elle a plus de vingt ans! Cet état de choses ne pouvait durer; et j'ai prié la supérieure des Fidèles Compagnes de Jésus d'avertir le marquis que j'étais prête à prendre sa fille chez moi, au moins pour quelque temps. En définitive, nous sommes cousins. Voici bien longtemps, il est vrai, que je n'ai plus aucunes relations avec M. de Kermor, mais mon père l'aimait beaucoup; et, au moment de sa mort, il m'avait écrit quelques mots affectueux qui m'ont profondément touchée... Du reste, il n'a pas fait la moindre difficulté pour me donner Marianna : il a répondu à la supérieure qu'elle ne pouvait être en meilleures mains, et qu'il m'autorisait à la garder aussi longtemps que je voudrais... Et la conclusion de tout ceci, ajouta Simone, c'est que, contrairement à mes habitudes, je vais quitter Trézenek où j'ai coutume de passer mon hiver, pour m'installer à Paris dans quelques jours.

— Dans quelques jours? répéta des Tournelles, l'air joyeux autant que surpris.

— Mais certainement. Je ne puis condamner cette jeune fille au séjour de Trézenek dans cette saison : ce ne serait vraiment pas la peine de la retirer du couvent pour l'enfermer dans mon désert!

— Tout à fait mon avis, approuva le jeune homme; plaudis à votre combinaison et je m'en réjouis sinment, puisque nous y gagnons de vous avoir plus

! se leva, et, avec un demi-sourire :

- C'est égal, Simone : il y a toujours de l'imprévu

avec vous! Dieu sait si je m'attendais à vous voir devenue le mentor d'une jeune fille.

— Vous ne croyez pas que je tiendrai bien ce rôle?

Il la regarda, qui semblait si jeune aux dernières lueurs du crépuscule, avec ses cheveux fous, ses grands yeux étonnés, sa figure étroite et mince de petite vierge de vitrail.

— Vous n'avez pas la tête de l'emploi!

— Mais j'ai les aptitudes : ça vaut bien mieux... Vous allez voir que je garderai cette enfant jusqu'à son mariage.

— Vous pensez déjà à la marier?

— Mon Dieu, vous savez : les honnêtes gens n'ont pas encore trouvé mieux pour organiser leur vie...

— Ce n'est pas faute d'avoir cherché d'autres combinaisons!

— Que voulez-vous? dit Simone pensivement. L'humanité est au fond si peu perfectible!

— Je m'en rends compte chaque jour davantage, fit Remy qui achevait de boutonner ses gants. A bientôt donc, chère amie... Je ne vous demande pas vos commissions pour Mme de Meurges; vous la verrez sans doute avant moi?

— Probablement. Je serai à Paris les premiers jours de la semaine prochaine...

... Restée seule, la jeune femme vint s'appuyer sur le marbre de la cheminée; puis, en un souple mouvement de son être souple, elle se laissa glisser sur le tapis où elle demeura à demi étendue, le coude appuyé sur une chaise basse, la main enfoncée dans les torsades épaisses de ses cheveux.

C'était le soir; c'était l'ombre et le silence, la mélancolique douceur des crépuscules... L'obscurité grandissait à chaque seconde; les flammes rapides qui naissent, qui montent et meurent si vite, éclairaient d'une

lueur fugitive le petit appartement assombri où Simone rêvait et Simone se souvenait...

Dans ce demi-jour mystérieux, dans le recueillement de cette retraite où venaient mourir les bruits du dehors, elle revivait le songe douloureux de ces dernières semaines. Quelles heures amères elle avait traversées! que de tristesses, que d'angoisses pour lui étreindre le cœur! Jacques avait emporté son soleil... Seule, maintenant toute seule, elle regardait ces rochers et ces grèves où tant de fois ils étaient venus ensemble s'asseoir; elle écoutait le murmure des flots qui berçait si doucement leurs longues causeries; elle songeait à cette intimité innocente et charmante qui était la joie de ses tristes jours et elle pensait, pauvre Simone : « Il est loin, très loin, le bien-aimé, et peut-être il ne reviendra jamais, là où tout parle de lui, où les choses insensibles même semblent prendre une voix pour crier son nom! »

Et aussi Jacques lui avait écrit plusieurs fois: elle avait connu le supplice des mots indifférents tracés par une main chère!... Ce qu'elles disaient, ces lettres hâtives, brèves, d'un homme harcelé par mille préoccupations fiévreuses, c'était si différent de ce que Simone eût rêvé d'y lire! — et ce qu'elle lui répondait, dans le souci jaloux de cacher son âme, c'était tellement loin de sa véritable pensée!... Il lui semblait qu'un abîme se creusât, s'élargissant chaque jour davantage; elle avait conscience de leurs vies séparées, lointaines, inconnues l'une à l'autre, et le besoin de se rapprocher de lui, de le revoir, grandissait en elle, s'affirmait énergique, tout-puissant, irrésistible!

Partir pour Paris, elle en était certes bien libre. Depuis longtemps, elle ne relevait que d'elle-même et ne devait compte à personne de ses décisions et de ses actes; mais elle était droite, loyale comme le sont les êtres indépendants et forts : elle ne voulait pas se plier

à une ruse; il lui répugnait d'inventer un prétexte pour expliquer à Mme de Meurges et à ses amis ce voyage hâtif, tout à fait en dehors de ses habitudes. Jamais elle ne venait à Paris avant la fin d'avril ou les premiers jours de mai.

C'est à ce moment qu'elle avait reçu la réponse de M. de Kermor, l'autorisant à se charger de Marianna. Avec cet égoïsme de l'idée fixe qui ramène tout à elle même, la jeune femme s'était dit que la présence chez elle de cette nouvelle venue lui offrait, non plus un prétexte, mais une raison pour avancer son séjour à Paris, et bien vite ses dispositions étaient prises. Elle prévint la supérieure du couvent anglais qu'elle quittait la Bretagne et attendrait désormais Mlle de Kermor à Paris. La garde de Trézenek fut confiée à Job et à sa femme : Mme Gueyrard emmenait avec elle Jobic et une cousine des Cloarec, promise au jeune matelot. Tout était donc paré, comme on dit en marine, et bien peu de jours séparaient Simone de celui où elle reverrait Jacques. Sous l'empire de cette pensée, la jeune femme subissait toutes les angoisses de l'attente, ses alternatives d'énervement et d'accablement. Tantôt agitée, de cette agitation fébrile et inutile qui se prend à tout et ne se fixe nulle part, elle allait, elle venait, incapable de s'arrêter à une occupation suivie : à d'autres moments, au contraire, elle s'abîmait en d'interminables rêveries où la notion du temps s'abolissait avec celle de la réalité. Ainsi s'écoulaient les heures, partagées entre ces douloureuses périodes d'excitation et de dépression : et combien elles semblaient longues à Simone, comme son ardent désir eût voulu hâter la marche du temps!...

Et cependant, lorsqu'elle arriva au terme tant sou haité de son voyage, que les lumières de Paris appa rurent dans l'obscurité, semblables à un fourmillemen immense qui scintille parmi les ombres bleues du soi

Simone sentit son cœur se serrer, ses yeux se mouiller de pleurs involontaires... Plus tard, elle devait se souvenir de cette étrange tristesse qui l'avait prise, elle devait se rappeler ces larmes versées *sans savoir pourquoi...*

Pressentiment, divination mystérieuse, manifestation d'un sens inconnu dans l'abîme inconnaissable de notre âme! Qu'on le raille si l'on veut; qu'on le nie si l'on ose! il n'en existe pas moins... Et qui ne l'a senti à certaines heures tressaillir, s'affirmer, instinct obscur, mais infaillible qui devance notre connaissance bornée, le raisonnement débile dont nous sommes si fiers!... C'est lui qui se cache derrière nos répugnances inexpliquées à nous rendre là où nous attend l'inconnu, l'indifférent d'aujourd'hui, qui deviendra notre destinée de demain. C'est lui encore qui se glisse en notre âme quand la douleur est en marche vers nous; il précède la visiteuse, nous fait pressentir son approche, nous met dans son atmosphère, avant qu'elle soit formulée, apparue, connue...

Mais souvent l'avertissement intime est repoussé par notre raison orgueilleuse qui se refuse à subir ce qu'elle ne s'explique pas; et, pareille à beaucoup d'autres, Simone dédaigna la voix qui lui criait : « Ne va pas plus avant! » Elle ne voulut pas céder au désir confus et impérieux, à l'envie de fuir qui s'emparait d'elle, avant même qu'elle fût arrivée, et elle mit cette émotion soudaine sur le compte de la fatigue, de l'ébranlement des nerfs... Le sens profond de ce qu'elle avait éprouvé alors, elle devait le comprendre plus tard, trop tard!... en même temps qu'elle reconnaissait, par une cruelle érience, que les prévisions de l'instinct ont de terri- revanches sur tous les calculs de notre connais- ce et de notre raison.

e trouble fut rapide, du reste, autant que violent; d'instants après, la jeune femme n'y songeait plus,

toute joyeuse de revoir Mme de Meurges qui l'attendait à la gare. Pendant les heures, les jours qui suivirent, elle n'y pensa pas davantage. Elle reprenait possession de son milieu parisien. Elle s'absorbait dans les menus soins de son installation, occupée à mille détails de toilette, tous ses instants pris par des courses, des essayages, des visites; et elle s'abandonnait, sans arrière-pensée chagrine, au plaisir de se retrouver près de Germaine, dans une atmosphère affectueuse, intelligente, où son cœur, son esprit avides trouveraient également à satisfaire leurs aspirations.

Mme de Meurges habitait rue du Bac; cette étroite, cette tortueuse et sinueuse rue du Bac que Paris conservera longtemps intacte, il faut du moins l'espérer, comme un vestige pittoresque d'autrefois, contraste imprévu parmi la monotonie ennuyeuse de ses avenues droites et larges, de ses boulevards réguliers bâtis de grandes maisons toutes pareilles dans leur correction banale. Germaine était née, elle avait vécu dans le vieil hôtel familial dont elle n'occupait que le premier étage; et, depuis plusieurs années, elle réservait à Simone un appartement situé à l'entresol. La jeune femme se trouvait ainsi libre, seule, mais non point isolée, sous l'égide de son amie qu'elle voyait chaque jour, dans une intimité qui leur semblait très douce à toutes deux.

Cette intimité, rien n'avait pu l'affaiblir, rien non plus n'était venu amoindrir leur amitié. Elle demeurait sincère, entière, malgré les différences profondes, pour ne pas dire les contrastes qu'offraient ces deux femmes. Leurs âges ne s'harmonisaient pas; leurs tempéraments étaient opposés, leurs vies dissemblables; il y avait presque toujours divergence dans leur manière de juger, de sentir; et cependant leur affection restait aussi vivace, aussi résistante, triomphant de cette épreuve de longs mois de séparation. Un élément

nouveau s'y joignait pour l'augmenter encore ; la sympathie que Jacques d'Artelles portait à Simone, son amicale reconnaissance pour l'accueil qu'il en avait reçu à Trézenek. Ces sentiments, dont il n'avait pas fait mystère à sa cousine, accroissaient, s'il est possible, l'attachement de Germaine pour Mme Gueyrard, et, resserrant son amitié, y ajoutaient une nuance de gratitude.

Depuis le jour où M. d'Artelles avait quitté Trézenek, Simone vivait dans la pensée et le désir de le revoir : le lendemain même de son arrivée, ce rêve recevait sa réalisation, et la jeune femme se rencontrait avec Jacques chez Mme de Meurges qui réunissait ce soir-là quelques intimes. Des Tournelles était du nombre; il causait précisément avec Simone, lorsque M. d'Artelles fit son apparition, et, après quelques mots d'accueil de Germaine, s'avança vers Mme Gueyrard.

Elle savait qu'elle allait le revoir. D'avance, elle s'était raidie, elle croyait s'être raidie contre son émotion; et cependant, lorsque leurs regards se rencontrèrent, qu'elle le vit de nouveau près d'elle, qui l'attendait depuis tant de jours, un trouble violent l'envahit, dont elle ne put se défendre. Un instant, elle resta sans forces, défaillante sous la sensation aiguë qui la pénétrait, la bouleversait toute, ignorant si cet ébranlement profond de son être se nommait joie ou douleur!... un instant, puis elle se ressaisit bien vite. Ne fallait-il pas cacher son émotion aux regards de ceux qui l'entouraient? Simone fit appel à son énergie, à sa maîtrise d'elle-même, à l'habitude très longtemps prise de dominer ses impressions, de les refouler; elle usa de cette effroyable puissance de dissimulation, don de nature que toutes reçoivent en venant au monde... Et, de cela, nous devons remercier le Créateur comme de la plus grande charité qu'il nous ait faite. Que serait donc la vie de l'homme sans la bienfaisante illusion qu'y jette le mensonge de la femme?...

Si rapide qu'eût été l'émotion de Simone, si inaperçue qu'elle demeurât pour tous, et pour celui-là même qui l'avait causée, elle n'avait pas entièrement échappé à des Tournelles.

C'était un terrible, un impitoyable observateur. Curieux par nature, il avait fait l'éducation de sa curiosité, et il n'était pas facile de le mettre en défaut, surtout s'il s'agissait de Simone. Certes, il ne l'aimait plus, au sens masculin de ce mot : il ne désirait rien d'elle; mais, de son ancien amour, il lui restait un intérêt passionné, toujours en éveil, et qui participait de mobiles très différents... Cela est sûr qu'il avait souffert pour Mme Gueyrard, très sincèrement, très profondément : mais, jusqu'à présent du moins, son amour-propre restait sauf. Si la jeune femme ne s'était pas souciée de ses hommages, ce n'est pas qu'elle en préférât d'autres; et Remy eût malaisément renoncé à cette pensée, bien faite pour consoler la vanité d'un amoureux dédaigné.

Il faut le dire aussi, à la louange du jeune critique : il se joignait à ce sentiment un peu égoïste, mais très humain, très masculin, un autre plus élevé, plus large, pur de tout retour personnel : son amitié pour Simone, cette tendresse désintéressée, fraternelle, qui ressemblait à un culte. C'est ainsi. Les natures les moins rêveuses en apparence, les utilitaires les plus impitoyables n'échappent pas aux droits de l'idéal et de la poésie; pour si cachée qu'elle soit, *la petite fleur bleue* s'épanouit en leur cœur. Simone, c'était la petite fleur bleue de Remy. Il l'aimait pour rien, pour le plaisir, en délicat, en dilettante. Il lui savait gré d'être fière, d'être farouche, d'être extrême en ses sentiments et ses préjugés; il aurait souffert d'une défaillance morale, d'une déchéance de son amie. Il la voulait intacte, sans une fêlure.

Jusque-là, il n'avait aucun doute sur ce point; et ce

sceptique, qui ne croyait guère à la vertu des femmes, eût répondu sans hésitation de Simone Gueyrard. N'avait-il pas, du reste, les meilleures raisons de la juger invulnérable ou insensible?... Les hommes les plus intelligents n'échappent point à cette fatuité particulière à leur sexe, fatuité qui devient parfois de la naïveté. Sans se le formuler nettement, le jeune critique pensait volontiers que Mme Gueyrard ne serait jamais amoureuse — puisqu'elle ne s'était pas éprise de Remy des Tournelles !

Cette conviction, elle était singulièrement ébranlée, et le jeune homme se sentait d'humeur inquiète, ce soir-là, en quittant l'aimable Germaine... A la vérité, ses soupçons étaient vagues et l'attitude de Mme Gueyrard semblait ne les justifier en rien... Rien!... si ce n'est cet émoi d'une seconde, plutôt deviné que constaté, mais si violent néanmoins que des Tournelles ne pouvait s'empêcher de se dire «qu'il y avait quelque chose»... Or, ce *quelque chose*, il se promit de l'observer plus à loisir, ainsi que les circonstances le lui permettraient facilement, pendant ce séjour de Simone à Paris, où leurs liens de parenté, leur intimité amicale, l'autorisaient à de fréquentes visites.

Mais il est une vérité courante, chaque jour démontrée, chaque jour oubliée : c'est qu'en toutes choses, même les plus simples, les plus certaines, il faut faire la part de l'imprévu.

Quelques jours après l'arrivée de Simone, au moment où il s'y attendait le moins, Remy dut s'éloigner pour un voyage d'assez longue durée. Un journal parisien l'avait chargé des comptes rendus de la Tétralogie, au lieu et place du collaborateur habituel, empêché à la dernière heure. Les représentations allaient s'ouvrir, et des Tournelles fit précitamment ses malles pour Bayreuth. Il était ravi de la mission qui lui incombait et pourtant il lui en coûtait de quitter Simone

sous cette impression pénible, sans avoir trouvé de réponse définitive au problème qui l'inquiétait. Malgré la hâte fiévreuse d'un voyage aussi rapidement décidé, il trouva le temps d'aller voir son amie. Elle était seule; il causa longuement avec elle, il l'examina tout à son aise, et, lorsqu'il la quitta, il se sentait tranquillisé. La jeune femme était identique à elle-même, comme disent les Allemands; le pénétrant observateur qui la scrutait n'avait pu surprendre la moindre de ces modifications, indéfinissables autant qu'imperceptibles, révélatrices d'une transformation cachée... Le nom de M. d'Artelles fut prononcé plusieurs fois. Avec une simplicité parfaite, Simone parla de leur voisinage d'Arradon, du charme que cette intimité avait mis en son existence de recluse ; en allant au-devant des soupçons de Remy, elle désarma la susceptibilité ombrageuse qu'elle avait devinée et secrètement elle s'en félicita, comme d'une victoire nécessaire. Dissimulée, artificieuse, Dieu sait pourtant qu'elle ne l'était pas! mais son secret était à elle, bien à elle. Nul regard ne le profanerait. Nulle main ne soulèverait le voile qui recouvrait jalousement les mystères de son cœur, comme son vêtement enveloppait le mystère de son corps. Après avoir si longtemps caché sa misère, sa détresse morale, Simone Gueyrard trouvait la force de cacher son bonheur...

Car elle était heureuse depuis qu'elle avait revu Jacques, heureuse infiniment, éperdument!... Son âme s'était magnifiée, dilatée de la joie divine d'aimer; pareille aux saintes des légendes, elle marchait dans une atmosphère lumineuse qui irradiait tout en elle et autour d'elle, et chaque chose lui apparaissait revêtue de lumière, de beauté et de grâce, parce qu'elle en recevait le magique reflet.

C'était les derniers jours de mars et le printemps souriait déjà, d'un sourire hâtif, entre deux froides

giboulées; dans l'air attiédi montait le parfum des violettes, annonçant le retour de la saison charmante; les arbres défeuillés reprenait leur parure; un souffle puissant et mystérieux faisait tressaillir tous les êtres et la nature éternellement jeune palpitait en l'attente du renouveau...

Sous les fenêtres de Simone s'étendait un grand jardin, celui des Pères Lazaristes, presque toujours silencieux, à peu près désert, si ce n'est aux heures de récréation; les oiseaux y chantaient à l'aise, volant autour des nids, emplissant l'air de bruissements d'ailes, de trilles joyeux. La jeune femme s'accoudait à son balcon : défaillante, ravie, elle aspirait l'âme du Printemps; elle s'abandonnait à la magie universelle qui fait se mouvoir les mondes et se chercher les êtres dans le désir éperdu et impuissant de l'étreinte, de l'union, de la fusion parfaite, que cette vie, hélas ! ne peut nous donner... Des heures, Simone restait ainsi, immobile, inconsciente, emportée par l'ivresse douloureuse, délicieuse de son amour; et là-haut, les clignotantes étoiles aux yeux d'or lui souriaient, pareilles à des amies lointaines...

M. d'Artelles continuait à entretenir de fréquentes relations avec son ancienne voisine; il la rencontrait deux ou trois fois par semaine, soit chez elle, soit chez Mme de Meurges. Souvent aussi il accompagnait les deux femmes au théâtre, aux expositions, aux auditions musicales qui les attiraient. Son affection pour Simone n'avait pas varié; tout au contraire, il la respectait et l'aimait encore mieux à mesure qu'il la connaissait davantage; mais il continuait à ne pas s'apercevoir des sentiments qu'il avait inspirés.

« Il n'est pire aveugle, dit-on, que celui qui ne veut pas regarder. » Faut-il en conclure que M. d'Artelles fermait volontairement les yeux, pour ne pas voir ce qui se passait dans le cœur de son amie? Très sin-

cèrement il n'en avait pas l'idée. Son amitié était nette, désintéressée, sans équivoques; jamais il n'avait envisagé la possibilité d'un autre sentiment entre Simone et lui, et, comme l'on juge aisément d'après soi, il pensait qu'il en allait de même pour la jeune femme. Il ne s'apercevait pas, son affecion n'ayant point changé de nature, que la sympathie première de Simone se transformait en une tendresse, voilée sans doute, mais si profonde et si fervente qu'il fallait bien lui donner son nom : l'amour!

On doit le reconnaître, à son honneur, Jacques d'Artelles avait aussi peu de fatuité qu'il est possible à un homme; et véritablement il avait à cela quelque mérite, entouré, encensé comme il l'était; abreuvé de flatteries, de chatteries féminines, d'avances qui allaient jusqu'aux provocations les plus directes...

Parmi ses admiratrices, bien peu étaient capables d'apprécier la nature de son talent; mais ce talent était à la mode : cela suffisait aux mondaines enragées de snobisme qui veulent voir dans leurs salons les célébrités du jour et les y attirent coûte que coûte; d'autres, plus intelligentes, qui comprenaient l'œuvre douloureuse du musicien, subissaient le charme d'une personnalité étrange, qui s'enveloppait d'une réserve hautaine, dédaigneuse, très difficile à pénétrer. Le mystère appelle-t-il donc le mystère?... La femme, énigme éternelle qui nous cache toujours son dernier mot, peut-être parce que ce mot serait *néant!* la femme ne résiste pas à l'attrait d'une énigme pressentie : son avide curiosité se révolte jusqu'à ce qu'elle soit satisfaite, et parfois il arrive, juste retour des choses d'ici-bas, qu'elle se heurte à une pierre jetée sur un tombeau!

Si M. d'Artelles ne méritait aucunement le reproche de fatuité, il était devenu un blasé, et cela est aisé à comprendre. Blasé, et difficile aussi, à force d'avoir été gâté par trop de conquêtes séduisantes : depuis lo~g-

temps déjà il n'en retenait que celles qui pouvaient, ou bien flatter son amour-propre, ou bien exciter pour quelque temps ce que les hommes appellent l'amour, cachant sous un beau nom une assez misérable chose... Or, à ce double point de vue, Mme Gueyrard était peu faite pour attirer son attention. Elle ne possédait pas ce prestige qui résulte d'une haute situation de naissance, de fortune ou de talent; elle ne s'entourait pas de cette atmosphère de luxe, cadre éblouissant qui agit puissamment sur l'imagination et les nerfs d'un artiste, presque toujours doublé d'un sensitif, pour ne pas dire un sensuel; enfin, il faut le répéter, elle n'était pas belle, pas même jolie. Surtout il lui manquait la grâce féminine, ce doux charme enveloppant, fait de faiblesse et d'abandon et de tendresse, qui touche l'homme aux fibres secrètes du cœur, en même temps qu'il le flatte en ses vanités : n'est-ce pas un appel incessant à sa protection, un hommage soumis, enlaçant de la fragilité devant la force?

Par la faute de sa destinée, Simone avait perdu ce charme. Seule dans la vie, elle avait dû trouver son appui en elle-même; aimante et tendre, il lui fallait cacher toute sa puissance d'aimer, le besoin de se donner qui lui dévorait le cœur. Dans cette lutte perpétuelle contre sa vraie nature, ou plutôt les *apparences* de sa nature, elle s'était roidie, durcie extérieurement. La femme aimante disparaissait. Il ne restait que la femme intelligente, la créature de droiture et d'énergie. Il eût fallu, pour la découvrir, un observateur mieux averti, plus intéressé que M. d'Artelles. Avec un peu de coquetterie, Simone pouvait provoquer son attention, la retenir, éveiller une perspicacité qui eût facilement pénétré le secret de son amour. Elle ne le voulut pas. Elle ne daigna pas. Et à l'heure décisive qui pour tous deux allait sonner, Jacques d'Artelles ignorait profondément le cœur de Simone Gueyrard.

III

> **Lorsque Hélène passait sur les remparts, les vieillards se soulevaient pour la regarder, et se disaient entre eux : « En vérité, ce n'est pas sans raison que les Troyens souffrent tant de maux pour une telle femme : en sa beauté, elle est semblable aux déesses immortelles... »**
>
> **Ame sereine comme le calme des mers !...**

Le temps s'écoulait. Mme Gueyrard était à Paris depuis plus d'un mois et sa jeune protégée ne l'avait pas encore rejointe, bien que tout fût préparé pour la recevoir. Mais différentes raisons s'opposèrent à son voyage, le retardèrent à plusieurs reprises ; et l'on était aux premiers jours d'avril, les écoliers joyeux prenaient leur vol pour les vacances de Pâques, lorsque Marianna de Kermor arriva chez Simone qui la reçut à bras ouverts, affectueuse et presque maternelle, ravie aussi devant la splendeur de sa beauté.

La vieille phrase des contes de fées vint spontanément aux lèvres de Mme Gueyrard : Marianna était « belle comme le jour » ! Oui, belle comme le jour, fraîche comme le printemps ! Elles sont devenues banales, ces expressions populaires, et, à force d'avoir servi, elles ne veulent plus rien dire du tout. Il faut cependant les répéter pour peindre la beauté parfaite qui vivait et resplendissait sur ce jeune visage. Elle s'imposait, cette beauté, non seulement par la radieuse carnation que Marianna tenait de sa mère, ce teint nacré, cet éblouissement d'aurore des races normandes, mais encore par la régularité absolue, la pureté des lignes. Nul artifice de toilette. Les cheveux de Marianna s'enroulaient sur la nuque en un chignon aussi disgracieux qu'il devait être réglementaire, et elle portait

encore le maussade uniforme du couvent. Mais la robe tout unie, gauchement coupée, ne pouvait dissimuler sa taille magnifique, ses formes harmonieuses, noblement développées; et les épaisses torsades de sa chevelure offraient ces tons bruns et dorés tout ensemble que les Anglais nomment *auburn* et qui rappellent les teintes fauves particulières à l'écorce des châtaignes mûrissantes. Quelques mèches s'en échappaient, voilant à demi le front bas et pur, — le front des statues antiques, — et retombaient sur les yeux d'un bleu profond, les sourcils sombres, tracés nettement, d'un seul coup : le pinceau ne s'était point repris!

... La vraie, la seule divine Beauté! non plus l'idéal créé par un siècle avide de l'artificiel, qui rapetisse toutes choses et fait de la femme une figurine indécise, inquiétante en sa gracilité équivoque; mais la Beauté auguste, chaste jusqu'en sa nudité; la Beauté rayonnante de la *Venus victrix*... Bien souvent Simone s'était arrêtée devant l'immortel chef-d'œuvre qui glorifie à travers les âges la perfection de la forme féminine, et elle avait frissonné d'une émotion sacrée, presque religieuse : l'émotion qui fait vibrer l'âme devant le Beau, «cette splendeur du Vrai!» L'apparition de Marianna éveilla en elle une impression analogue; elle s'y abandonna avec l'élan d'une nature enthousiaste, compréhensive, qui trouve une joie très grande à admirer ce qui vaut d'être admiré... Tout naturellement aussi, Mme Gueyrard ne tarda pas à se demander si l'intelligence et le cœur de Mlle de Kermor étaient à l'unisson de sa beauté : question plus difficile, ou du moins plus longue à résoudre!

Marianna réalisait le type accompli de ce qu'on est convenu d'appeler «une jeune fille bien élevée». Parfaitement correcte en ce qu'elle disait, ce qu'elle faisait, elle manquait d'originalité, de vivacité dans l'esprit : d'humeur calme et égale, elle n'avait point de caprice,

point de coquetterie : elle n'avait pas non plus d'enthousiasme, d'élan, d'abandon. Vis-à-vis Simone, elle se montrait gracieuse et déférente — mais son indifférence aimable était une cuirasse impossible à pénétrer. L'intimité ne se faisait pas, la sympathie ne naissait pas entre elles — et Mme Gueyrard était tentée de la juger froide, insensible même, cette jeune fille si parfaite de tenue. Mais, craignant d'être injuste, elle en appelait tout aussitôt : l'excessive réserve de Marianna pouvait s'expliquer par les tristes conditions où s'était écoulée son enfance : abandonnée si longtemps, elle avait pris l'habitude de tout refouler en elle-même. N'était-ce pas naturel et excusable?... Simone préférait s'en tenir à cette appréciation; elle se refusait à reconnaître chez sa protégée une nature sèche, incapable d'attachement.

— Je vois bien, disait-elle à Mme de Meurges, que nos relations ne seront jamais très affectueuses. — Toutes deux causaient intimement au coin du foyer. Simone, un peu souffrante, avait défendu sa porte et Marianna venait de se retirer. — Je n'ai, du reste, aucun reproche à lui faire. Elle est douce; c'est une aimable compagne et la moins encombrante qui soit; mais, je l'avoue, cette impassibilité qui ne se dément jamais, cette placidité perpétuelle, m'agacent parfois... Il y a des jours où je pense, comme vous, qu'il n'y a pas grand'chose à attendre d'elle...

— Eh! je te l'ai toujours dit! fit Germaine. Cette belle fille vous éblouit tous, et vous ne voulez pas la voir telle qu'elle est : l'intelligence médiocre, le cœur froid, sans aucune compréhension artistique, et entièrement incapable d'une émotion supérieure... C'est bien là ce qui m'inquiète à cause de Jacques...

Simone leva la tête, d'un brusque mouvement de surprise dont elle ne fut pas maîtresse :

— M. d'Artelles! s'écria-t-elle avec vivacité. Et en

quoi donc la nullité de Marianna peut-elle vous préoccuper, par rapport à lui ?

Ce fut au tour de Germaine de se montrer stupéfaite...

— Que me dis-tu là, Simone ? fit-elle, regardant son amie d'un air étonné. Es-tu donc à ce point distraite de ce qui se passe autour de toi, je pourrais dire chez toi ?... En vérité, des Tournelles à raison : tu vis dans une étoile !... Jacques est occupé, très occupé de Marianna : c'est assez facile à voir, et, de notre entourage, tu es la seule à ne t'en être pas aperçue. Je lui ai pourtant entendu t'exprimer à toi-même, en termes très vifs, l'admiration qu'elle lui inspirait.

— Cela est vrai, dit Simone; mais cette admiration me semblait si naturelle ! D'ailleurs, nous l'éprouvions tous et je n'y ai attaché aucune importance...

— Mais depuis !... Il est incroyable que tu ne te sois pas rendu compte de l'attrait qui l'amène sans cesse soit ici, soit chez moi, partout où il peut rencontrer Marianna. Il ne se passe pas de jour où il ne se trouve sur sa route : pour peu même que cela se prolonge, elle en sera compromise et, comme Jacques est un galant homme, qu'il sait ce que l'on doit à la réputation d'une jeune fille de son monde, je suis certaine qu'il est résolu à l'épouser.

Il y eut un moment de silence. Le cœur de Simone battait à se briser; elle n'osait prononcer une parole, de peur d'être trahie par l'altération de sa voix. Elle se domina pourtant, d'un énergique effort, et, ramassant toute sa volonté, elle demanda avec calme :

— Vous a-t-il déjà parlé de ses projets ?

— Pas un mot ! mais nous ne nous voyons plus seuls; il semble même éviter un tête-à-tête. Peut-être ne me trouve-t-il pas assez enthousiaste de Marianna; mais, en tout cas, il ne peut tarder à s'en expliquer avec toi. Au besoin, je t'engagerais même à provoquer

cette explication. Marianna est sous ta sauvegarde, presque ta pupille, en définitive... Je serai ravie, continua Germaine, de voir Jacques marié : je le désire depuis longtemps... Pour la naissance, l'éducation, la fortune, Marianna me semble lui convenir... mais je la trouve un peu jeune; puis, surtout, cette grande infériorité intellectuelle m'effraie, je le répète. Une femme aussi ordinaire pourra-t-elle comprendre Jacques et le rendre heureux? Mais, après tout, peut-être n'existe-t-il pas une seule femme au monde qui ait ce pouvoir!

Elle se leva, embrassa Simone, en observant qu'elle semblait très fatiguée; puis, après la recommandation d'une nuit calme, réparatrice, l'aimable femme quitta son amie. Elle ne soupçonnait pas la douleur aiguë qu'elle laissait près d'elle, torturante compagne de toutes les heures qui ne lui permettrait plus de repos.

Et cette douleur, la jeune femme s'en reconnaissait la cause première; passionnément elle s'accusait, elle se maudissait. Une fois encore, elle s'était abandonnée au charme dangereux. Enfermée dans la demeure enchantée de son rêve, elle avait vécu insoucieuse, les yeux fixés sur la chimère — fermés devant les réalités de chaque jour! Elle n'avait pas voulu voir les faits, et voilà qu'elle en subissait les conséquences. Sincèrement, elle ne s'était pas sentie inquiète de l'admiration de Jacques : ni inquiète, ni jalouse. N'admirait-il pas de même une statue, un tableau, et dans des termes presque identiques? Ici l'œuvre d'art était vivante, d'autant plus merveilleuse à contempler. Il la contemplait. Il se plaisait à cette contemplation... Quoi d'étonnant?

C'est ainsi que Simone s'était abusée; et maintenant, le voile déchiré devant elle, elle ne pouvait s'expliquer son aveuglement, son imprévoyance... Les pressentiments d'amour! ils mentent donc, ils mentent comme toute chose en ce monde, puisque cette femme si profondément éprise n'avait pas reçu le secret avertis-

sement. Elle ne jugeait pas Marianna redoutable, parce qu'elle la trouvait froide, insignifiante, *inexistante* en dehors de sa beauté... Ah! rêveuse, obstinée rêveuse!... Elle savait bien, pourtant, que cela est vain de se donner sans réserve, sans mesure; qu'il ne sert à rien de jeter vers qui l'on aime les ferventes, les constantes caresses de son âme, pareilles aux parfums suaves que la Madeleine agenouillée répandait sur le Christ. Etre aimante, intelligente, qu'importe! Ce n'est pas au cœur de la femme, ni à son esprit que l'homme s'adresse, dans l'ardent désir d'une joie éphémère que la beauté suffit à lui donner!...

... Elle savait tout cela, Simone, elle le savait pour en avoir souffert, et la belle Marianna ne lui était pas apparue comme une rivale redoutable, invincible. Elle le savait; et elle ne s'était pas inquiétée dès sentiments de M. d'Artelles, attribuant à l'admiration de l'artiste l'enthousiasme de l'amoureux. Elle le savait, et elle n'avait pas évité les occasions qui rapprochaient constamment Jacques et Marianna!... Naïveté étrange, si invraisemblable qu'elle méritait un autre nom... Désormais avertie, les yeux ouverts, Mme Gueyrard regarda; elle observa, prête à la lutte. Son âme s'était réveillée qui sommeillait dans les langueurs du rêve, mais se retrouvait tout armée pour l'action, vibrante des instincts héréditaires de la combativité. Et d'abord elle soumit Jacques à l'un de ces examens minutieux, continus, impossibles à déjouer parce qu'ils sont impossibles à constater, dont une femme seule est capable, une femme amoureuse et jalouse. Elle épia ses paroles, ses regards : elle surprit ses pensées, ses sennents; et elle ne tarda guère à reconnaître comme stes les observations de Germaine de Meurges : de ur en jour, d'heure en heure, elle arriva à la conviction absolue que Jacques aimait Marianna. Non pas ıns le sens élevé du mot; non pas sans doute comme

cette Laure qui l'avait pris non seulement par l'admiration sensuelle de sa beauté, mais encore par tous les points de son intelligence, par les plus nobles aspirations du cœur. Sa passion pour Marianna était moins complète, moins complexe aussi. Elle s'inspirait d'un sentiment fougueux et simple, d'un goût soudain, précisé, où la violence du désir excluait presque entièrement la tendresse.

De tels sentiments ne sont pas très durables : Simone eut un moment l'espoir d'en triompher; du moins, elle y employa tout son pouvoir... Sans y mettre d'affectation, elle espaça les rencontres de Jacques et de Marianna, elle trouva de fréquents prétextes pour éloigner la jeune fille pendant les visites de M. d'Artelles : mais, elle dut bientôt le reconnaître, absente ou présente, Marianna était toujours entre eux! Ah! c'était fini les causeries intimes, finie, la douceur des longs tête-à-tête où l'amitié de Simone endormait son amour! Toutes les pensées de Jacques allaient vers Marianna. Etait-elle près de lui, il s'en montrait exclusivement occupé; quand il ne la rencontrait pas, il restait distrait, silencieux, absorbé; ou bien, il entretenait Mme Gueyrard de sa jeune protégée, dans un panégyrique dont il faisait tous les frais. Simone n'avait plus le courage de la lutte. Elle avait compris l'inutilité de ses efforts tardifs, devant les preuves sans cesse renaissantes de l'amour de M. d'Artelles. Chaque fois qu'elle le revoyait, c'était avec l'angoisse de lui entendre prononcer l'aveu direct, le mot décisif que ses lèvres ne pouvaient tarder à formuler. Et ses jours se passaient ainsi, dans cette attente cruelle d'une souffrance prévue, inévitable, que rien ne saurait empêcher.

DORLISHEIM.

(A suivre.)

SIX MOIS
D'INVASION PRUSSIENNE
(JANVIER-AOUT 1871)
(Suite)

Vendredi 17 février.
(De la prison de la sous-préfecture.)

Je ne sais plus, mon cher Léon, où j'en étais resté de mon journal qui est chez moi; je crois vous avoir dit, qu'avant-hier mercredi, dans une dernière réunion, nous avions répondu aux mises en demeure prussiennes par un refus absolu de consentir à un versement quelconque à titre de contribution de guerre. A cette communication aucune réponse, et cela était de si mauvais augure que, toute la journée, je me suis hâté de prendre des mesures pour qu'à la maison on ne pâtît pas trop pour le cas où je serais élevé à la dignité de prisonnier de guerre.

Bien m'en a pris, car, à sept heures et demie, pendant que nous dînions, toujours sur notre banc de cuisine, on vint me prévenir qu'un officier prussien me demandait d'urgence. Je sortis et me trouvai devant un magnifique officier de dragons qui s'excusa d'avoir à remplir à mon égard une mission pénible; il me dit que, la ville s'étant obstinée à refuser le payement de

la contribution dont elle était frappée, le général en chef avait décidé de faire prisonnier quatre des notables les plus importants; que j'étais le premier de la liste et qu'en conséquence, il m'accordait une demi-heure pour me rendre à la sous-préfecture qui doit nous servir de prison. Il m'a laissé sous la surveillance d'un sous-officier qui ne m'a pas perdu de vue pendant que je me constituais un sac de nuit et m'a accompagné jusqu'à destination. Je suis arrivé au-dessus du grand escalier de la sous-préfecture, où j'ai trouvé assis, le nez à la porte, M. Pâris, attendant qu'il plût à M. Faulque, le co-sous-préfet, d'ouvrir l'appartement qui doit nous servir de prison. Après moi, arrive le sieur Badenne, une rare figure d'avare; il est dans un état indescriptible d'avoir dû abandonner sa maison aux dilapidations des Prussiens; il pleure, écume, jette les bras en l'air, se donne des coups de pied dans les mollets : impossible de l'amener à être décent. Vient ensuite le quatrième otage, M. Faton, puis le commandant de place qui établit notre identité et nous fait ouvrir les portes par M. Faulque à qui il lave la tête à la prussienne pour nous avoir fait aussi longtemps attendre.

On met à notre disposition ce que les juifs, associés de Guillaume, ont laissé de mobilier départemental. Nous avons chacun un unique matelas et pour sommier le parquet; je fais venir de la maison une paire de draps et une couverture et je m'installe un lit de camp dans ce petit salon où j'ai, chez les sous-préfets Vivaux, passé de si charmantes soirées, entendu de si bonne musique. Si un nouveau Cazotte m'avait annoncé alors dans quelles conditions je m'y retrouverais dix-huit mois plus tard, quels yeux démesurés il m'aurait fait ouvrir! MM. Pâris et Faton sont aussi résignés que moi; quant à M. Badenne, il continue ses hurlements : il veut à toute force qu'on amène ici tous les

notables; il pleure sa cave, ses papiers, sa maison; c'est Harpagon dans ses hideuses fureurs après le vol de sa cassette. Nous faisons notre possible pour le décider à coucher dans une chambre voisine, mais il prétend que, étant prisonnier notable comme nous, il a le droit de nous être *aggloméré*.

Nous avons des détails précis sur ce qui nous a valu l'honneur d'être désignés comme otages. Dans la plupart des villes occupées, les agents français se sont résolument refusés à désigner aux Prussiens les noms des plus imposés. A Poligny, on est au-dessus de pareils scrupules : les agents à qui leur concours a été demandé ont mis à le fournir un tel empressement qu'ils n'ont pas pris le temps de la réflexion et qu'en ce qui concerne M. Faton, il n'est arrivé bon quatrième qu'en raison de ce que, dans sa hâte, le percepteur a réuni à sa cote celle de son beau-fils, un enfant de dix ans. Voilà à quelle singulière opération de trésorerie M. Faton doit d'être aggloméré au sieur Badenne.

Nous avons comme prison deux pièces et un cabinet de toilette. Une sentinelle, fusil chargé, se tient nuit et jour à notre porte et, vers une heure du matin, le chef de poste vient nous compter et s'assurer qu'aucun de ses otages ne lui manque.

Il fait ce matin un temps délicieux; va-t-on nous condamner à rester entre quatre murs aussi longtemps que durera notre captivité? J'adresse au commandant de place une demande dans le but d'être autorisé à nous promener dans le jardin, inaccessible à toute communication extérieure. Nous introduisons ensuite un peu d'ordre dans nos chambres que M. Badenne aurait bientôt transformées en écuries, si nous ne le tancions vertement. Nous faisons nos lits, balayons, frottons de façon à n'avoir pas l'air trop démoralisés devant l'ennemi. A onze heures, le commandant de place nous fait descendre, sous escorte, pour nous informer

qu'il nous accorde une heure de promenade, à notre choix, le matin ou le soir, mais seulement dans la cour intérieure; nous insistons pour lui arracher une heure le matin et une heure le soir, ce qu'il finit par nous céder, mais en nous prévenant qu'il partait le lendemain et qu'un traitement beaucoup plus rigoureux allait être infligé à nous et à la ville. Je ne m'effraye pas de cette menace dont je comprends bien la signification. Nous profitons immédiatement de l'autorisation, mais l'appareil dont on nous entoure diminue sensiblement l'agrément que nous nous promettions. En effet, nous sommes conduits par une sentinelle odieusement brutale, qui nous suit dans la cour, charge ostensiblement son fusil et, notre heure expirée, nous fait rentrer en nous menaçant de sa crosse et en nous poussant à coups de poing. Il n'y a que ces tortures-là à quoi je ne peux m'habituer; j'en suis assombri et ne retrouve mon calme qu'après quelques heures.

Nos repas sont apportés de chez nous et remis par un sergent qui nous fait en sa présence déballer notre panier afin de s'assurer qu'il ne contient aucune correspondance.

Nous nous sommes procuré des cartes et nous faisons d'interminables parties. Mais le jeu à quatre devient bien vite impossible en raison des pratiques qu'y apporte M. Badenne. En outre de ce qu'il nous fait endurer, il nous dégrade aux yeux des Prussiens par ses cris, ses flagorneries, ses lèchements de mains aux sentinelles.

J'ai déjà éprouvé combien la prison rend ingénieux et j'ai trouvé un moyen sûr de faire parvenir des nouvelles à nos familles. En somme, si l'on nous supprimait mons Badenne, notre situation serait très supportable.

Samedi 18.

Le poste que nous avons aujourd'hui est excellent;

nous sommes parvenus à faire accepter un verre de vin et d'eau-de-vie au sergent et aux hommes; grâce à cela, j'ai pu embrasser ma fille qui accompagnait sa bonne m'apportant à déjeuner. Hier, il a fallu me contenter de l'apercevoir avec sa mère, deux fois dans la journée, à travers les arbres du jardin, dans la petite maison de mon charpentier, qui épie chaque matin le moment où j'apparais à la fenêtre pour me donner le bonjour et me demander de mes nouvelles.

M. Pâris, qui a soixante-dix ans et qui souffre du régime qui nous est infligé, désirerait un arrangement et que la ville ne s'obstinât pas à une résistance impossible. Quant à M. Faton et à moi, qui avons la conviction qu'en acceptant notre sort nous avons des chances de sortir la ville d'un immense embarras, nous nous résignons et nous avons supplié le maire de ne se préoccuper en rien de notre situation dans la détermination qu'on aura à prendre. J'ai lieu de croire qu'on nous est reconnaissant de cette attitude, car ce matin, l'adjoint, le terrible adjoint, passant sous nos fenêtres, m'a jeté un baiser.

Bien que notre poste ne soit plus sauvage comme les précédents, il n'en est pas moins tenu à notre égard à l'exécution de sa consigne. Ainsi, impossible absolument de sortir de nos chambres en dehors des deux heures qui nous sont concédées. J'ai dû écrire au maire une lettre très pressante pour lui rappeler que, pour être prisonniers de guerre, nous n'étions pas de purs esprits, et que, ne pouvant sortir sous aucun prétexte, nos deux heures de promenade expirées, certain prétexte pouvait surgir en dehors de ces heures réglementaires... L'autorité prussienne, à qui j'avais réclamé, m'avait répondu que cela regardait la municipalité. J'ai prié le maire de vouloir bien, d'urgence, décider auquel de ses agents incombait de pourvoir à de pareilles misères. On a avisé. Il était temps. M. Badenne nous faisait

trembler et nous estimions que, quelque besoin que nous eussions de porte-bonheur, c'était assez d'avoir une sentinelle à notre porte.

Nous touchons au bout de notre provision de bois; nous en sommes à la dernière de nos chandelles, que nous avons jusqu'ici mouchées avec nos doigts, et encore nous faudra-t-il ce soir nous coucher avec les poules, car le bout de lumignon qui nous reste nous brûlerait la politesse. Je vous quitte, mon cher Léon; je n'y vois plus et je suis au bout de ma dernière feuille de papier.

Dimanche 19.

Il faut que l'almanach nous affirme que c'est aujourd'hui dimanche pour que nous en soyons bien convaincus, car rien, avec le régime qui nous est infligé, ne ressemble plus à hier qu'aujourd'hui.

Nous avons reçu ce matin, pendant notre heure de promenade, la visite du colonel, nouveau commandant de place. C'est la culotte de peau la plus féroce; il ne dit pas un mot de français, mais il nous a lâché une bordée d'allemand dans laquelle il a essayé, s'aidant de gestes, de nous faire comprendre que, si on ne payait pas la contribution, nous serions immédiatement transférés en Allemagne, à *Ferline zu futz*. Nous lui avons fait comprendre, également par gestes, que toutes ses menaces n'amèneraient pas la ville à consentir à une chose insensée et impossible. Nous avons mis à notre réponse autant de calme qu'il avait mis d'emportement dans sa sommation. Aussitôt qu'il a eu tourné les talons, la consigne a doublé de rigueur; plus rien ne nous arrive que par l'intermédiaire du sergent et qu'après une minutieuse perquisition. Nous aurons sans doute du nouveau demain.

Lundi 20.

Même rigueur dans le traitement. Une sentinelle est en permanence devant l'hôtel, empêchant qu'on ne stationne et qu'on ne nous fasse signe. A deux heures, pendant que la sentinelle est à l'une des extrémités de son parcours, Amyon, qui avait grimpé dans le grenier d'en face, nous annonce que les notables, au nombre de trente-deux, sont faits prisonniers pour n'avoir pas voulu consentir au payement de la contribution de deux cent quatre-vingt-sept mille francs. Allons-nous être entassés quarante ici?

Pour nous distraire de nos préoccupations, nous faisons une partie de bésigue; nous en étions à la seconde manche lorsque la porte s'ouvre avec fracas : c'est un des notables, accompagné d'un officier d'intendance, qui vient nous annoncer que nous sommes libres, mais prisonniers sur parole. La joie que nous cause cette mise en liberté est bien vite rabattue; on nous apprend que les notables et nous-mêmes ne sommes élargis que sous la condition de verser, en espèces, quinze mille francs, demain mardi, et quinze autre mille francs après-demain, mercredi. Je rentre dans ma famille aussi heureux qu'on peut l'être avec les préoccupations que nous laisse une pareille liquidation. Quatre nuits passées sur une galette de matelas et à l'air qui jouait sous toutes les portes m'ont mis la gorge en piteux état; aussi demanderai-je à être dispensé de la quête à faire à travers la ville pour recueillir les trente mille francs à verser.

Si la paix n'est pas conclue avant mercredi soir, nous n'en serons pas quittes à si bon marché; nous voilà pris dans un engrenage d'où nous ne nous tirerons qu'après de rudes épreuves, je le crains.

A six heures je suis convoqué, avec MM. Pâris et Faton, à la mairie, où l'on doit nous rendre compte de

ce qui a été fait pendant notre absence et aviser pour l'avenir. J'aurais eu le droit d'exprimer au maire et au conseiller général l'étonnement qu'ils m'avaient causé : ayant en effet héroïquement refusé toute concession, tant que ce refus n'avait d'autre conséquence que de nous maintenir sous les verrous, ils s'étaient brusquement décidés, sans prendre l'avis de personne, à offrir trente mille francs des deniers de la ville pour se dégager de la griffe des Prussiens, aussitôt que cette griffe s'était abattue sur eux. Mais il ne me convenait pas d'envenimer les choses par des récriminations; je fis simplement observer que je considérais le sacrifice de trente mille francs comme fait en pure perte, car il ne fallait pas croire les Prussiens assez naïfs pour ne pas, lorsque les trente mille francs seraient versés, exiger les deux cent cinquante-sept mille restant. Comme il serait de toute impossibilité de consentir à une aussi monstrueuse exigence, les incarcérations reprendraient de plus belle; or, à tant qu'être otage, mieux valait l'être pour deux cent quatre-vingt-sept mille francs que pour deux cent cinquante-sept; c'est trente mille francs qu'on aurait économisés.

Le conseiller général, un peu embarrassé de la responsabilité qu'il avait assumée, reconnaît que j'aurais pleinement raison si la ville n'était pas tenue quitte pour les trente mille francs consentis; que, quant à lui, il considérait les Prussiens comme formellement obligés à ne pas exiger davantage. « Je désire bien vivement, ajoutai-je, que l'événement me donne tort. »

III

On a recueilli, sans aucune difficulté et dans la matinée, trente-cinq mille cinq cents francs.

Si j'ai été dispensé de la quête, j'ai procédé à une

autre corvée. Je rentrais lorsque mon jardinier m'informe que mes fantassins ont recueilli un de leurs camarades, tellement malade qu'ils l'ont monté à l'étage en le soutenant sous les bras, et l'ont abandonné couché sur le plancher, dans une mauvaise couverture. « Ce malheureux, me dit-il, fait pitié; il ne peut plus articuler un mot et chacune de ses respirations est une plainte. Je l'ai mis au lit, mais aucune mesure ne peut être prise, les officiers n'étant pas là. » Mon médecin, un bourru bienfaisant, passait; je lui expose le cas. « Eh bien, s'il crève, me répondit-il, ce sera toujours un de moins! » Puis, se ravisant : « Mon premier mouvement n'est jamais le bon; si c'est un Prussien, c'est presque encore un homme. Je ne serai pas assez naïf pour lui sacrifier mes malades, mais, si vous voulez faire œuvre humaine, couvrez-lui la poitrine de ventouses sèches, en attendant que son docteur daigne s'occuper de lui. » Aussitôt dit, aussitôt fait; je hérissai à ce malheureux la poitrine de verres à bordeaux qui, tous, se remplirent instantanément de cloques énormes et violacées. Mais quelle peste! Une chemise pourrie d'ordures et de vermine, une poitrine couverte de croûtes qu'on aurait crues des pustules si ce n'avait été de la crasse. L'opération terminée, il y eut un soulagement immédiat; je le relevai sur ses coussins, lui bordai ses couvertures et le vis faire un effort pour parler. Je crus que c'était pour me remercier : « Moussié, me dit-il, en grinçant de son rictus de haine, moussié, Metz, capoute! Parisse, capoute! » Mon premier mouvement, comme celui du docteur, ne fut pas le bon : toute la verrerie dont je venais de lui couvrir la poitrine, j'éprouvai un instant la tentation de la lui écrabouiller sur la figure. Puis je me calmai, me disant que les criminels, c'étaient moins ces brutes inconscientes que ceux qui les ont travaillées au point de les affoler d'une pareille rage.

A ce moment-là même, rentrait le plus courtois de mes officiers; après lui avoir raconté en quelle monnaie je venais d'être payé de mon bon mouvement : « J'espère, lui dis-je, que vous allez me débarrasser de ce chien enragé. » Une heure après, arrivait de l'hôpital une civière où l'on chargea le malade; comme il n'y avait sur cette civière qu'un matelas et qu'il faisait froid, j'autorisai qu'on l'enveloppât des couvertures du lit. Mais je prescrivis à Philippe, mon jardinier, de l'accompagner jusqu'à l'hôpital, non pour me rapporter de ses nouvelles, mais pour me rapporter mes couvertures.

Ce soir, à cinq heures, quinze mille francs ont été comptés à notre chacal de colonel. Nous lui avons dit que nous ne savions comment nous parviendrions à réunir les quinze autres mille et lui avons demandé s'il ne serait pas possible de nous proroger le délai. « Je vous accorderai, nous fait-il répondre, jusqu'après-demain, à la condition que vous versiez ce jour-là les deux cent soixante-douze mille francs, solde de la contribution. » Nous y voilà! Nous crions tous à l'impossibilité. « Taisez-vous! » nous crie-t-il d'une voix de tonnerre; puis il reprend ses hurlements allemands, frappant sur la table du pommeau de son sabre et nous mordant des yeux.

L'interprète nous explique qu'il ne nous sera pas rabattu un denier et qu'on saura bien nous faire payer. Nous sommes ajournés à demain pour verser les quinze autres mille francs et discuter au sujet du solde. On s'aperçoit maintenant, mais un peu tard, de la faute énorme qu'on a commise en offrant trente mille francs.

Donc à demain de nouvelles luttes, de nouvelles transes pour le pays et nos foyers. Quoi qu'il arrive, je suis pour la résistance à outrance; je sais qu'ils sont gens à ne reculer devant rien, mais oseront-ils, pendant un armistice, ajouter au système des otages celui du pillage?

Mercredi 22 février.

Rien aujourd'hui, le calme qui précède l'orage : une contribution de vingt-cinq francs par habitant est frappée sur chaque commune; plusieurs malheureux maires viennent me demander ce qu'ils doivent faire : je les engage à la résistance. Mais ce mot-là a-t-il encore une signification devant pareil déchaînement de la force brutale? La commune de X*** s'est lâchement conduite; à la première réquisition, elle a compté argent sonnant la somme de dix mille francs, montant intégral de la contribution dont elle était frappée. Avec ce précédent, on va écraser toutes les autres communes, même les plus pauvres, et les obliger à l'impossible; déjà, pour nous, à toutes nos réclamations, on nous répond : « Mais, et la commune de X*** ! »

A sept heures du soir, nous sommes à la mairie au grand complet, trente-deux. Le colonel arrive avec quatre employés d'intendance et son secrétaire. Il fait compter et compte lui-même l'argent comme un maquignon.

La somme raflée, la discussion commence : on nous demande quand nous payerons le surplus. Nous répondons que nous croyons avoir épuisé la ville; que toutefois nous demandons deux jours pour faire de nouvelles recherches, et ce que nous trouverons, nous le donnerons. On exige que nous fixions un chiffre; nous objectons que cela nous est impossible. Vociférations du colonel appuyées de formidables coups de sabre sur la table. « Impossible, absolument impossible! — Ecrivez sur cette feuille, nous fait-il dire, que vous ne voulez pas payer deux sous de plus. » Nous éventons le piège; il veut, par un refus, qui, ainsi motivé, serait une bravade, exaspérer le général et se faire autoriser aux mesures les plus violentes. Nous protestons contre cette manœuvre et refusons de nous en faire les vic-

times. Il se lève alors d'un bond, nous déclare que nous sommes tous prisonniers jusqu'à l'entier payement de la contribution, et sort avec sa meute. Une immense huée d'indignation lui fait la conduite. C'est aujourd'hui le mercredi des Cendres; écrasés sous le talon de ce soudard, nous n'avons pas besoin de recevoir de la cendre au front pour nous rappeler le peu que nous sommes.

Jeudi 23.

La séance avait eu lieu dans le cabinet du maire; immédiatement la grande salle qui précède est remplie de soldats et notre porte gardée par quatre sentinelles. Nous ouvrons les fenêtres pour demander aux passants de nous faire apporter des matelas et des couvertures; les passants sont dispersés à coups de crosse de fusil, on ferme brutalement les fenêtres avec interdiction absolue de les rouvrir. Nous ne recevrons rien, absolument rien du dehors. Nous voici donc trente-deux, parmi lesquels de vieux officiers, des septuagénaires qui n'ont commis d'autre crime que de n'avoir pas voulu consentir à la ruine de leur ville et qui, pour ce fait, sont traités comme ne le sont pas les derniers des récidivistes.

Nous avons pour prison le cabinet du maire et la pièce de pareille dimension qui lui fait suite; quinze mètres carrés chacune et pas un matelas, pas une couverture, pas même une botte de paille; rien qu'une douzaine de chaises. Les plus âgés prennent les chaises; d'autres se couchent sur le plancher, glacés par l'air qui souffle sous les portes; d'autres enfin, ne trouvant plus de place, restent debout. Quant à moi, mettant à profit mes précédents de la sous-préfecture et prévoyant un peu ce qui allait arriver, j'avais apporté ma robe de chambre et des babouches, et, chaudement enveloppé dans ma robe de chambre, je me suis couché dans

l'énorme coffre à bois du maire. J'avai les genoux sous le menton, mais le dos appuyé, et à la condition de me relever de temps en temps pour ne pas hurler de la crampe et des fourmis, j'ai pu dormir quelques heures et je suis le seul, et pour autant je ne suis que d'une fraîcheur bien relative. Un jeu de cartes, trouvé dans le cabinet du maire, avait distrait pendant la nuit les plus vaillants; ce matin, il est brutalement saisi entre les mains des joueurs; on arrache à la bouche des fumeurs pipes et cigares, on saisit jusqu'aux tabatières. Ils ont oublié nos montres et nos mouchoirs. Notre déjeuner arrive : toutes les bouteilles de vin sont confisquées, nous boirons de l'eau. Mais il y a mieux, et il faut être Prussien pour se montrer d'une bêtise aussi féroce, aussi méthodique et méticuleuse : ils ont farfouillé tous nos paniers pour confisquer nos desserts! A quand le *pain sec?* La discipline a pu faire de ces hommes-là des soldats, mais par vocation ils étaient gardes-chiourme.

A trois heures, quatre d'entre nous sont appelés dans la grande salle où nous attend le colonel. Il nous demande si nous consentons enfin à payer la contribution. Nous répondons que nous n'en sommes empêchés que par l'impossibilité; il réplique alors, avec ce débordement de violences qui lui est habituel, que si nous n'avons pas d'argent, nous avons du vin; qu'en conséquence nous aurons à livrer à l'autorité prussienne pour deux cent cinquante-sept mille francs de vin, faute de quoi les caves seront livrées au pillage. Nous rentrons pour délibérer au sujet de la réponse à faire à cette mise en demeure. Ceux qui n'admettent aucune concession — et je suis de ceux-là — n'ont pas de peine à démontrer qu'il n'y a que deux partis à prendre : soit de consentir à la contribution intégrale, dont on ne rabattra pas un centime, soit de faire résolument tête aux injonctions qui ne deviennent si brutalement pres-

santes qu'en raison de l'imminence de la paix. Le parti de la transaction l'emporte à une faible majorité : il est décidé qu'on offrira mille hectolitres de vin ou un nouveau versement de vingt mille francs. La délibération est remise au colonel qui nous la renvoie sans réponse, ce qui n'est pas de bon augure. Notre dîner s'en ressent : à huit heures rien ne nous a encore été remis; à force d'intrigue et sous prétexte d'une communication au secrétaire, je parviens à percer les lignes prussiennes et à arriver, suivi par une sentinelle, au secrétariat. J'aperçois là tous nos paniers accumulés; ordre a été donné par le colonel de ne rien nous remettre avant son arrivée et, dans le cas où il ne viendrait pas, de ne laisser passer que du pain. Voilà le *pain sec*. Philippe, notre jardinier, qui a été pour nous dans ces épreuves d'un dévouement d'ancien régime, n'avait pas voulu quitter notre panier; j'ai pu, malgré les cris de la sentinelle, prendre la main qu'il me tendait et où se trouvait un petit flacon de vieille eau-de-vie. Je la distribue aux vieillards, qui en ont plus besoin que moi.

Quelques instants après, le maire et moi nous sommes appelés par une des sentinelles; nous trouvons sur le pas de la porte de notre prison le colonel de Dietz, le premier Prussien que j'aie eu à loger et qui est aujourd'hui l'hôte du maire. Tous deux nous n'avons eu qu'à nous louer de lui. Il venait nous dire qu'en raison de l'estime et de la sympathie que nous lui inspirions, il ne saurait assez nous engager à ne pas nous entêter à une résistance qui ne peut que conduire la ville à une ruineuse exécution. « C'est, ajouta-t-il, le pot de fer contre le pot de terre. » Nous allions lui répondre, quand tout à coup se dresse entre nous le terrible colonel. Il n'y a pas à dire, cet animal-là, botté, éperonné, avec son sabre dans la main, son austère uniforme, ses yeux flamboyants, ne manque pas de prestige dans sa sauvagerie hautaine. Ils ragent entre

eux de l'allemand; on dirait un cliquetis d'épées qui font étincelle à chaque coup. Ce que nous croyons comprendre, c'est que notre garde-chiourme reproche à son camarade d'avoir voulu encourager ses prisonniers dans leur résistance. Ça va être un sérieux grabuge entre ces messieurs.

Notre seule préoccupation dans cet incident est de savoir si notre dîner ne va pas en être supprimé. A neuf heures enfin, nous sommes appelés à tour de rôle à la porte pour recevoir notre panier. Mon jardinier, qui n'a pas démarré, est là, et, pendant que les sentinelles inspectent de leurs mains crasseuses chacun de nos plats, il me fait signe qu'il y a anguille sous roche. Une fois en possession de mon panier, je le soulève et j'aperçois en dessous une bouteille bordelaise adroitement ficelée au fond de la claire-voie et qui a été choisie dans ce que j'ai de meilleur derrière mes fagots. Je reprends ma distribution et fais des heureux en versant par rang d'âge.

Pour ma part, je n'en mène pas large : mes quatre jours à la sous-préfecture, l'horrible nuit dans mon coffre à bois, la plus horrible journée que nous venons de passer, tout cela m'a rompu, mais je ne suis pas encore au bout de mon rouleau.

A dîner, au milieu de mon morceau de pain, je trouve un billet qui y avait été habilement insinué; ma femme me prévient qu'elle sait, par l'officier silésien — catholique, et plus Autrichien que Prussien — qui loge à la maison, l'impression produite sur le corps d'officiers par les dégradantes extorsions du colonel; le général Franséchi s'en serait, à table, avec son état-major, expliqué nettement; mais c'est l'ordre formel du chancelier, et, quoi qu'il fasse, le colonel est assuré de n'être pas désavoué. Donc, rien à espérer.

Vendredi 24.

Je m'éveille un peu réconforté. Hier soir, à force de recherches, j'ai trouvé dans un bas d'armoire un paquet de vieux drapeaux tricolores sans hampe et un bonnet à poil de 1830, quelque chose de monstrueux. J'ai fait sans scrupule de ces glorieux emblèmes un matelas, du bonnet à poil un oreiller, puis, enveloppé dans ma robe de chambre, je me suis blotti dans un coin de la salle et n'aurais fait qu'un somme jusqu'à cinq heures du matin, si je n'avais été éveillé au milieu de la nuit par un effroyable hurlement. C'était encore M. Badenne. On se demande comment ce détraqué résiste à l'existence qu'il mène; il est sur pied nuit et jour, en fièvre, ne fermant jamais l'œil, ne mangeant pas, obsédé sans trêve par la pensée de ses ennemis saccageant son saint-frusquin. Cette nuit, deux mauvais plaisants de nos codétenus, ayant ce chien d'avare à leur portée et de lourdes voitures passant dans la rue, se dirent, de façon à être entendus par lui : « Ce sont les voitures cellulaires qui viennent nous prendre pour nous conduire en Allemagne. » De là le formidable hurlement de Badenne, qui fait tressauter tous les dormeurs.

A dix heures, nouvelle communication de l'autorité prussienne; on nous accorde jusqu'à dix heures trois quarts pour accepter le règlement intégral et sans condition de la contribution, faute de quoi, à midi, nous serons transférés en Allemagne et la ville sera livrée au pillage. La sommation nous est communiquée, elle est de l'état-major : ces messieurs se permettent avec leurs victimes des plaisanteries à la prussienne; la sommation se termine en effet par ces mots : « Le conseil des notables demeure en permanence. » Il n'y a plus lieu à discussion, tous les arguments pour et contre ont été épuisés, on procède au vote au scrutin secret. Treize voix se prononcent pour la résistance,

quinze pour la soumission. Enfin le sort est jeté. Je suis délégué avec le maire et les notaires pour notifier à notre bourreau cette décision. Le colonel prend un air radieux, il se montre des plus coulants sur toutes les questions de détail, et nous autorise à aller dîner chez nous, à condition que tous, sur notre parole, nous nous représenterons à deux heures. Nous étions en demi-cercle autour de lui, je le touchais à droite; tout à coup il se tourne vers moi et, les deux mains tendues, il me dit : « Mettenant, mossié, amis! » Je tenais ma revanche : je plonge les deux mains dans mes poches et lui dis ces cinq mots pour qu'il comprenne : « Argent, oui; la main, non! » Il a fait en arrière un bond de jaguar, mais, se reprenant et pour avoir une compensation, il va, toujours les mains tendues, aux notaires, qui font résolument demi-tour, les mains également dans leurs poches. Une partie de nos codétenus assistaient à cette scène qui leur a relevé le cœur. Quant à M. le colonel, il a dû rengainer ses mains et il nous a quittés avec une grimace de fauve, qui voulait dire : « Nous nous retrouverons. »

Nous nous sommes en effet retrouvés. — A deux heures, nous étions au grand complet. M. le colonel nous fait attendre une heure et demie. Je propose, en raison de l'incident de ce matin, de ne pas faire partie de la députation chargée de régler définitivement avec lui; on comprend mes motifs d'intérêt général. Ce que j'avais prévu est arrivé; il était grincheux en diable, éclatait à tout propos, faisant feu de partout. Enfin, après une heure de lutte et grâce à la ténacité de nos mandataires, le chiffre de la contribution est arrêté à deux cent trente-trois mille cinq cents francs.

Nous prenons l'engagement de négocier sans délai dans le but de parvenir à nous libérer. Quand tout est conclu et réglé, nous nous apprêtons à sortir; quelle n'est pas notre surprise lorsque, nous croyant définiti-

vement libres, à la porte du cabinet municipal, un poste nous refuse brutalement le passage et nous annonce que nous sommes remis au même régime que la veille! Cet acte de basse vengeance porte l'indignation à son comble; je me sens, moi, particulièrement responsable de cette aggravation du joug, en raison de ma bravade au colonel; je prends en conséquence la résolution de tout essayer pour obtenir justice. Je propose d'envoyer nos femmes dénoncer au général en chef le guet-apens dont nous sommes victimes. J'écris à l'instant la lettre de demande d'audience et les explications nécessaires... Malheureusement nous ne trouvons personne qui ait le courage de faire parvenir cette lettre, et il se trouvait à notre portée deux membres du conseil municipal, qui, n'étant pas des otages, pouvaient, sans le moindre risque, porter ma lettre à nos femmes; tous deux se sont dérobés.

L'indignation rend ingénieux : je sors du cabinet; arrêté par les sentinelles, j'en appelle à l'officier d'ordonnance du colonel, auprès de qui j'invoque le prétexte de Géronte :

Certain besoin pressant m'appelle en certain lieu.

Il faut dire que, lorsque nous sommes appelés en ces certains lieux-là, nous y sommes escortés par une sentinelle qui, le fusil au pied, ne nous perd de vue à aucun moment, de telle sorte que nous voyons décerner les honneurs militaires à des opérations auxquelles ils ne semblaient pas spécialement réservés. Le chef de poste, me croyant autorisé par son officier, n'ose pas me faire accompagner; me voilà au secrétariat, qui est plein de Prussiens présentant des réquisitions. Je saute sur le chapeau du secrétaire, le père Cessin, je me mêle à la cohue des casques à pointes et, au lieu de prendre la direction de certain endroit, je sors du secrétariat. Il m'a fallu un effort sur moi-même pour descendre

l'escalier posément et en sifflotant... Je me trouve enfin dans la rue, à l'air libre... « A nous deux, mon colonel ! »

En moins d'un quart d'heure, j'ai trouvé le moyen de réunir à ma femme six de nos amies; j'obtenais pour elles une audience que le général n'osait refuser et, à six heures, je lui présentais ces dames. Le général Franséchi est de très belle prestance, fort sans être gros, de beaux traits mâles sans rien de la brutalité prussienne. Je lui avais à peine présenté ces dames que, d'un ton d'autorité peu rassurant et dans le plus correct des français, il me demande qui j'étais. Je faillis être interloqué, mais je ne tardai pas à me ressaisir : m'avouer juge de paix, c'était confesser que j'étais en rupture de ban. Comme, en pareille rencontre, tout mauvais cas est niable, je répondis que j'étais professeur au collège. Le chapeau minable du père Cessin que j'avais sous le bras, mon col de chemise que j'avais traîné une première nuit dans mon coffre à bois, une seconde nuit sur mon bonnet à poil, me donnaient l'allure du plus maigre des pions. A un signe de sa main, je me fis l'interprète de ces dames. La série des persécutions exercées sur le pékin le laissèrent impassible, mais lorsque j'ajoutai que, parmi ces notables, il y avait d'anciens soldats, quelques-uns officiers supérieurs, qui se voyaient traiter, par un colonel, comme on ne l'était pas aux compagnies de discipline, il leva la main pour m'interrompre et dire à ces dames : « La guerre, mesdames, a ses lois implacables, quelquefois aussi dures à ceux qui les appliquent qu'à ceux qui les subissent. Vous pouvez vous retirer, assurées que je ferai ce qui sera possible pour vous accorder justice. »

Depuis deux jours que j'avais été réduit comme ustensile de toilette à un verre et à mon mouchoir de poche, vous comprendrez qu'aussitôt libéré, j'aie senti le besoin de prendre une large compensation. J'étais en

plein débarbouillage quand quelques-uns de mes codétenus firent irruption dans ma chambre pour me remercier de leur libération et me rendre compte. Un quart d'heure après notre sortie du quartier général, le colonel était venu à la mairie et avait fait dire à ses prisonniers par l'interprète : « M. le colonel vient d'intercéder pour vous auprès du général ; vous êtes libres, mais sur parole et sur l'engagement que vous avez pris d'acquitter la contribution. » Quel toupet, ce Poméranien !

Nous sommes tout au soulagement d'être libres et propres, et nous renvoyons à demain pour aviser.

Samedi 25 février.

Nous nous retrouvons six au rendez-vous, dès le matin, à l'hôtel de ville. Le maire a été informé que notre libération provisoire a été arrachée au général par ces dames, mais qu'il n'aura pas le pouvoir d'empêcher de nouvelles mesures et de toute rigueur pour nous amener à régler la contribution. Les ordres partent de plus haut que lui ; le chancelier tient à rapiner d'abord, ensuite à atteindre le pays, et il n'est pas homme à s'arrêter aux scrupules d'un de ses généraux. D'un autre côté, l'armistice expire demain à minuit ; la continuation de la guerre est une impossibilité, et il n'est pas admissible qu'un traité de paix, si implacable qu'il soit, maintienne l'exigibilité des réquisitions consenties, mais non soldées. Quant à l'engagement pris par la ville, il l'a été sous la pression d'une telle violence qu'il est entaché d'une nullité absolue et nous laisse le droit de nous y dérober par tous les moyens. Les Prussiens, nous voyant à la veille de leur échapper, vont certainement recourir aux mesures les plus extrêmes ; de notre côté, nous tenterons tout le possible pour les convaincre de notre résolution de payer et atteindre sans

nous exécuter le terme qui nous libérera. Dans ce but, nous décidons d'envoyer quatre d'entre nous, deux à Genève et deux à Besançon, avec pleins pouvoirs de la ville pour contracter un emprunt avec recommandation de n'en rien faire.

Nous nous rendons immédiatement au quartier général pour notifier cette décision. Nous sommes reçus par le colonel chef d'état-major, auprès de qui nous insistons pour que nous ne soyons plus laissés en proie à l'odieux colonel et pour qu'il nous permette de traiter directement nos affaires avec lui. Il y consent, mais il ne nous laisse pas ignorer l'obligation qui lui sera faite de recourir à des moyens d'énergique exécution si, demain matin, la contribution n'est pas acquittée. Nous objectons l'impossibilité pour nos mandataires de revenir, demain soir, de Besançon et de Genève, ne pouvant, en raison des pouvoirs à établir, partir aujourd'hui. Le départ est renvoyé à demain. Quant aux moyens de transport, ils me rappellent le mot de Charles IV de Lorraine. Lorsqu'il apporta, en 1636, son étrange secours en Franche-Comté, il disait en arrivant : « Si, dans dix mois, il reste une vache vivante dans le pays, je m'engage à l'habiller de velours. » Les Prussiens auraient pu en dire autant de nos chevaux. Il ne serait pas possible d'en rencontrer un dans la zone occupée. Le chef d'état-major s'offre à nous faire conduire à destination. Refuser, serait montrer le bout de l'oreille. Comme nécessité n'a pas de loi, nous acceptons sans nous arrêter aux difficultés que nous imposons aux mandataires lorsqu'ils pénétreront dans la zone libre avec un cocher en livrée prussienne.

Pour Besançon, c'est moi qu'en ma qualité de Bisontin on désigne pour y aller avec un autre notable. Demain je vais donc revoir ma famille, et peut-être aurai-je des nouvelles de ce pauvre Marcel. Quelles

seront-elles? Pourrai-je mettre ce second tome à la poste? Je l'emporte à tout hasard.

Besançon, 26, 10 heures du soir.

Dès six heures, ce matin, nous sommes demandés au quartier général. Le chef d'état-major nous renouvelle ses recommandations et la menace de l'exécution si, demain soir, nous ne nous étions pas acquittés. Dans la cour nous attendait notre attelage, une lourde patache avec deux forts chevaux tenus en bride par un Prussien en petite tenue. C'est un beau gaillard, blond et rose, à figure avenante et bon enfant, qui se montre très empressé. Je fais monter en voiture avec nous mon Philippe, qui est débrouillard et nous dispensera d'être à la merci de notre Poméranien. Il fait un temps radieux, une de ces belles matinées de premier printemps, et je suis douloureusement frappé du contraste de cet éclatant soleil et de la paix de la nature avec les horreurs partout déchaînées de la main des hommes. Au sommet des côtes de Quingey, à deux lieues de Besançon, nous retrouvons des retranchements, la terre couverte de bourres et de débris de cartouches, les friches environnantes parsemées de fosses fraîchement comblées. Vous avez comme moi suivi jour par jour avec angoisse les détails de cette affreuse guerre sur la terre de France; mais ce que vous ne pouviez prévoir, c'est ce qu'on éprouve de déchirant à découvrir là, devant soi, les stigmates de cette guerre et dans les chemins tout remplis de nos souvenirs d'enfance.

Nous rencontrons des voyageurs venant de Besançon à qui nous demandons anxieusement s'ils ont des nouvelles de la paix. Ils nous répondent qu'à deux heures ils avaient quitté la ville, et que rien encore n'y était parvenu. Il est quatre heures, et c'est à minuit que doivent reprendre les hostilités. Serait-il pos-

sible que nous retombions dans l'abîme de cette guerre? En approchant de Vorges, limite de la zone occupée, j'aperçois plus clairement et avec plus d'inquiétude les risques que peut nous faire courir notre conducteur. Je rappelle à mon compagnon de route ce que l'on peut redouter de l'exaspération des foules : rentrer à Poligny sans argent, ce sera déjà laborieux; mais rentrer sans Prussien ni chevaux, quelle revanche pour le colonel! Mon compagnon partage ma façon de voir, et j'essaye de faire comprendre à notre conducteur qu'il lui faut retourner. Lui indiquant la direction de Besançon, je lui dis : «Là-bas, capout!» Il ne se le fait pas dire deux fois et retourne sa carriole. Je recommande à Philippe d'aller jusqu'à Quingey, où il attendra notre retour. A Busy, nous atteignons les avant-postes français. Une sentinelle avancée nous arrête, et sous escorte nous sommes conduits au commandant du détachement, à qui je produis le sauf-conduit que nous a délivré le maire, ainsi que ma commission de juge de paix. Le commandant m'objecte que, les hostilités étant sur le point d'être rouvertes, il ne saurait prendre sur lui de nous autoriser à passer. Toutefois, comme il a une communication urgente à faire au général de brigade, commandant la région et qui réside à Beurre, cette communication va être portée par deux housards qui nous escorteront. Nous nous mettons en route encadrés de nos housards que nous suivons sans efforts, leurs chevaux, qui n'en peuvent plus, étant obligés d'aller au pas. Sur toute la ligne on se prépare à marcher en avant; nous croisons à chaque pas des voitures d'approvisionnements, des caissons de munitions; mais quelle misère, quel air d'épuisement et de défaite, et qu'on sent bien la folie de lutter avec d'aussi misérables moyens contre la puissante et intacte organisation allemande! A Beurre, nous sommes informés que le général est rentré à la

division, et nous nous remettons en route. Nous entrons enfin à Besançon, et, bien que nous n'ayons pas les menottes, on fait la haie sur les trottoirs pour nous dévisager; il est manifeste qu'on nous prend pour des espions pris en flagrant délit.

Arrivés au quartier, je demande à être conduit au colonel de Bigot, avec qui j'ai eu des relations personnelles et de service, au beau temps où, il y a quatre ans, j'étais chef de cabinet du préfet du Doubs. Le colonel me tend les deux mains, et je commence à renaître. Aux premiers mots de ce que j'ai à lui exposer sur ce qui a motivé notre mission : « Suivez-moi, » me dit-il, et il me conduit au général Roland, qu'entouraient une vingtaine d'officiers d'état-major. Au quartier général, bloqués comme ils le sont, ils ne savent rien des pratiques exercées à leur porte par les Prussiens. Je m'en suis aperçu aux frémissements d'indignation qu'a soulevés le récit que j'ai fait de ce que nous avions eu à endurer depuis six semaines. Le général nous a donné, sur la résistance à opposer, des conseils que la municipalité atténuera sensiblement dans l'application, car elle comporterait d'autres moyens que ceux qui sont à notre portée. Il ne fait, du reste, pas le moindre doute au sujet de la reprise des hostilités. L'audience finie, je suis reconduit par deux officiers d'état-major qui, d'ordre du général, renvoient notre escorte. Je vois ces jeunes gens pleins d'entrain et impatients de *jouer des mains*, comme dit Montluc, et nous le comprenons. Mais nous qui sommes désarmés, qui devons demain reprendre notre joug que nous aurons inutilement essayé de secouer, qui devrons subir, à nouveau et cette fois sans espoir, la série aggravée des persécutions que nous connaissons, nous sentons, à la pensée d'un tel lendemain, le cœur nous défaillir.

Je puis enfin arriver dans ma famille à sept heures du soir : la joie que j'ai éprouvée à nous retrouver tous

au grand complet m'a allégé pour un instant le poids du passé et de l'avenir. Avant d'entrer chez mes frères, je me suis arrêté chez vous, mon cher Léon, pour avoir des nouvelles de votre cher malade, si elles ont pu franchir la frontière. J'apprends que les suites de la fièvre typhoïde en font un martyr. Quelle croix, mon pauvre ami, et Dieu veuille que vous et les vôtres n'en soyez pas écrasés!

Poligny, lundi soir 27 février.

Après une nuit troublée de cauchemars où je voyais mon Prussien mis en pièces à Vorges et la reprise des hostilités, à sept heures du matin, je vais à la division demander à ce que nous soyons rapatriés par un équipage du train jusqu'à Quingey où nous devons retrouver notre attelage. Le colonel de Bigot fait gracieusement droit à ma demande, et il m'apprend que les préliminaires de la paix sont signés. C'est une dépêche arrivée à deux heures du matin qui en a apporté la nouvelle (1).

(1) La plupart des historiens fixent au 25 février la signature des préliminaires de paix. Je ne m'expliquais pas comment l'avis de cette signature n'était parvenu à Besançon que le 27, dans la nuit. La vérité sur ce point vient d'être fixée par la publication des lettres de Julius Joly, premier ministre du grand-duc de Bade, descendant de protestants français. Il avait, en sa qualité de ministre, pris part à toutes les négociations du traité de paix, et il écrivait à sa famille, de Versailles, le 26 février 1871 :

« Quand le ministre de Bavière et moi nous vîmes Bismarck, hier à midi (par conséquent le 25), il nous apprit qu'il venait de se mettre d'accord, verbalement, avec les négociateurs français, sur l'essentiel des préliminaires de paix qui *doivent être fixés aujourd'hui par écrit*. Nous étions très inquiets que la chose échouât, mais les plus enragés Prussiens espéraient qu'elle échouerait, le camp allemand se sentant assuré que le but, déjà magnifique, serait dépassé le lendemain malgré les derniers spasmes de l'ennemi expirant.

« Cet après-midi, Bismarck termina avec les Français en deux ou

L'immense soulagement que j'éprouve en apprenant notre délivrance est de courte durée; le colonel en effet m'énumère les monstrueuses conditions de cette paix : l'Alsace et la Lorraine deviennent allemandes, et une contribution de guerre qui dépasse l'imagination et dont l'idée n'a pu germer que dans la cervelle d'ogre d'un Bismarck, cinq milliards ! Nous voilà, avec de la haine sur la planche et pour des siècles ! Rien en ce qui touche le règlement des réquisitions non payées, et il n'y a guère à espérer qu'un pareil traité n'ait pas encore sur ce point violé le droit et l'équité.

Nous nous préoccupons, en conséquence, immédiatement, d'assurer le but de notre voyage : prouver aux Prussiens que nous avons fait notre possible pour trouver de l'argent, mais n'en point rapporter. Nous serons peut-être piétinés encore pendant quelques jours, mais la certitude de la paix nous rendra légère cette dernière avanie. Nous allons à la Banque de France et dans tous les établissements de crédit de la ville : partout nous obtenons l'attestation écrite qu'aucun emprunt n'y est réalisable pour une somme quelconque, le

trois heures ; nous n'avons assisté qu'à la signature, après qu'il nous eut instruit des dernières négociations. Bismarck fut pour ainsi dire fascinant, aimable dans la grandeur. Les Français avaient peine à garder leur contenance. Dieu veuille qu'un homme d'État allemand n'ait jamais à vivre pareil moment !

« Donc, *aujourd'hui après midi*, à *quatre heures douze minutes*, était signé le plus glorieux traité de paix que l'Allemagne ait jamais conclu. Bismarck, triomphant, procède à cette signature avec une plume d'or, cadeau patriotique de Pforzeim, qu'il montra auparavant aux Français. »

C'est donc le 25 que l'accord verbal s'est fait entre les négociateurs sur les bases des préliminaires de la paix, et ce n'est que le 2 que ces préliminaires furent consacrés par la signature des parti contractantes. Il se conçoit qu'en raison de la difficulté des con munications, le traité ayant été signé le 26, à quatre heures d soir, la notification n'en soit parvenue à Besançon que le 27, deux heures du matin.

numéraire, en prévision du siège, ayant été transporté à l'étranger.

A midi, nous partons, conduits par un soldat du train. En raison des difficultés de la route, nous n'arrivons qu'à trois heures à Quingey, où nous retrouvons intact notre Prussien. A Arbois, nous sommes arrêtés par un poste, nous le sommes à nouveau en entrant à Poligny : il faut, en dépit de notre conducteur, exhiber notre laissez-passer. Cette façon d'entendre les préliminaires de la paix ne nous rassure pas sur l'effet que produira l'exposé du résultat de notre mission. A la garde de Dieu! J'avais eu la satisfaction, en quittant Poligny, de voir les Prussiens sortir de ma maison pour se porter aux avant-postes à Lons-le-Saunier; à mon retour, je trouve ma maison occupée comme au premier jour. On tient décidément à ne pas me laisser chômer; on m'accablait de logements quand j'étais en prison, on m'en accable quand je quitte ma famille pour le service de la ville; il faut se dévouer pour la satisfaction de sa conscience.

Je me mettais à table quand on me fit entrer le maire qui m'apportait la meilleure des nouvelles : un exprès envoyé par le préfet du Jura venait de lui annoncer que les préliminaires de la paix annulaient toutes les réquisitions non soldées le 25 à minuit. Il m'apprend, en outre, que notre odieux colonel comparaîtra devant un conseil d'enquête pour répondre de sa brutale algarade à M. de Dietz. C'est le jour aux bonnes nouvelles.

A votre retour, vous trouverez votre maison à peu près intacte et en serez quitte pour une note énorme chez le boucher, et dans votre caveau pour une brèche très large, mais très légère. Vous vous rappelez ce beau vin de 1865 qu'un maladroit caviste avait collé au sang; ce n'était plus de l'alcool, c'était de l'éther, et il vous grisait rien qu'à le regarder dans le verre. Sur mes instructions, votre domestique en a servi à vos Prus-

siens en carafons comme ordinaire, sans le décanter comme extra, et, au dessert, ils y mélangeaient une forte lampée d'eau-de-vie de marc. Ce n'est pas pour rien qu'ils ont la tête carrée.

Il faut reconnaître, toutefois, qu'à peu près partout ils se sont contentés de ce qu'on leur a donné et que nulle part ils n'ont essayé d'entrer dans les caves. Vous savez ce qu'on racontait sur les risques que faisait courir l'invasion à l'honneur des femmes. Il n'y aurait à ce point de vue, à Poligny du moins, absolument rien à déplorer, si, la semaine dernière, dans le faubourg de Charcigny, un Poméranien ivre n'avait tenté d'abuser de l'hospitalité de sa logeuse, une gaillarde de soixante-dix-sept ans. Le maire, qui passait dans le quartier et a fait procéder à l'arrestation de cet étrange criminel, disait, pour couper court aux inventions des commères : « Ce n'est qu'un cas d'ivresse manifeste! »

Mercredi 1er mars 1871.

Voici, mon cher Léon, l'épilogue de cette douloureuse correspondance, et c'est un espoir qu'il apporte.

Ce matin, j'étais sur ma terrasse à jouir d'un admirable soleil de printemps, quand j'entendis un coup de sifflet retentir au point où la ligne du chemin de fer débouche d'Arbois sur Poligny. C'était une locomotive avec son panache blanc. Ce coup de sifflet, que nous n'entendions plus depuis deux mois, de quel frisson il m'a fait tressaillir! C'était comme l'appel du pays qui nous revenait! Cette locomotive, elle nous amenait un Polinois qui porte dignement un nom sans tache de notre histoire : c'était le marquis de Froissard, officier d'état-major attaché à la 7e division. Il venait, au nom du général Roland, négocier avec l'état-major prussien la réouverture de la ligne de Bourg et des services postal et télégraphique.

La nouvelle s'en est répandue comme une traînée de poudre, et quand M. de Froissard monta la Grande-Rue pour se rendre au quartier général, tout le monde était sur les portes et aux fenêtres. Ah! ce bien-aimé pantalon rouge, cet uniforme d'état-major si élégant, ce beau et fier gentilhomme qui semblait affirmer devant l'ennemi triomphant l'impérissable honneur de la France, tout cela, c'était comme la résurrection du drapeau! Il ne pouvait être question d'ovation, mais tous nous avons senti sourdre en nous une certitude : c'est que si la Providence permettait que la patrie nous revînt personnifiée par ce noble soldat, c'était nous dire que cette patrie ne devait rester ni mutilée ni ruinée, et je me suis redit, pour me relever l'âme, ce mot prononcé, il y a quelques jours, par le duc d'Aumale : « La France est cassée, mais les morceaux en sont bons! »

Nous pouvons nous dire maintenant, mon cher Léon, et de tout cœur : « A bientôt! »

CHARLES BAILLE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LES LARBAL

UN MÉNAGE D'OFFICIER DANS LE SUD ALGÉRIEN

(Suite)

VII

Vers le soir.

Les palombes rassasiées regagnent leurs nids; tendrement dans les chênes les tourterelles roucoulent leur chant vespéral; dans les buissons, les merles roulent en cascades leurs derniers trilles; dans les fourrés, perdrix et bartavelles se hâtent, en rappelant, vers le gîte.

A l'horizon, — presque à l'infini, — loin derrière la bande empourprée des sables du Chott, le soleil va disparaître. Un instant de plus, du rayonnement de ses ors, il couvre la terre alanguie, puis il s'abîme dans des nuées de pourpre qui lentement s'évanouissent à leur tour.

Dans la vallée, la lointaine tache verte d'El-Biodh s'assombrit et s'efface peu à peu sous l'obscurité qui monte. Çà et là des feux s'allument, feux des bergers arrêtés avec les troupeaux; feux des femmes qui, dans les douars, apprêtent le repas du soir.

Moment exquis ! Comme il semble doux aux Larbal, après le joyeux mais fatigant labeur de la mise en place

de toutes choses ! Ah ! se reposer en causant affectueusement ; respirer largement la brise fraîche, chargée de senteurs parfumées, — genévrier, lavande et romarin, — loin de la ville brûlante, empoussiérée, malsaine, loin des petitesses de la vie de tous les jours. Étendus l'un près de l'autre sur les fauteuils que conseilla de ne pas oublier le prévoyant Goubey, ils jouissent dans toute sa plénitude du charme de cette adorable fin de journée. A leurs pieds dorment les chiens las d'un après-midi de quête et de vagabondage.

Dans l'espace resté vide, au centre du campement, les enfants s'agitent, taquinant et pourchassant les ânes paresseux.

Dans un angle, Ferradji achève d'entraver les chevaux, leur attache à la tête les musettes bourrées d'orge, étale devant eux l'alfa qu'il a cueilli à l'avance. Dans l'angle opposé, la double tente élève ses pointes jumelles qui retiennent une ample toile à voiles dont les bords latéraux retombent jusqu'à terre ; tout auprès, la table est disposée, déjà dressée pour le dîner.

Au fond, parmi les rochers, Tahar cuisine.

La nuit tombe. Les oiseaux se sont tus ; la montagne s'enveloppe d'un silence imposant, troublé seulement par quelque lointain aboiement de chien, par quelque glapissement plus rapproché de chacal ou de renard.

Les enfants, effrayés de l'obscurité grandissante, viennent se réfugier sur les genoux de leurs parents.

Sa besogne terminée, Ferradji rejoint Tahar ; tous deux bavardent en gesticulant, et leurs corps noirs se projettent en ombres falotes sur les parois de la falaise.

Les feux de la cuisine éclairent le campement de fantastiques lueurs, qui, tantôt font rougeoyer la toile blanche des tentes, tantôt dansent sur la croupe des

chevaux et l'échine des ânes, tantôt enfin illuminent pour une seconde le groupe serré des Larbal.

Le mari soudain se lève :

— Que fais-tu, Jacques?

— Je vais allumer.

— Oh! pas encore : on est si bien ainsi!

Il se rassoit; mais presque aussitôt la voix de Tahar s'élève :

— Madame, ti és sérvie.

Il faut se résigner cette fois à sortir de ce délicieux engourdissement. Et l'instant d'après un point brillant scintille, sur la montagne obscure, une pauvre petite lumière vacille, éclairant la table autour de laquelle la famille s'est venue grouper.

Devant la soupe fumante, apportée par le négro-cuisinier, la torpeur se dissipe. « Oh! que j'ai faim, maman! » clame Gaston. « Oh! maman, que j'ai faim! » soupire Jeanne. Joyeusement alors on entame le dîner, le premier repas du soir dans la montagne, sous le ciel constellé d'étoiles, au souffle de la brise bienfaisante et régénératrice des forces.

Plus tard encore. Quittant les enfants endormis, Mme Larbal sort de la tente éclairée. Qu'il fait noir! Deux masses plus sombres l'effrayent, inanimées sur le sol; elle devine enfin Tahar et Ferradji qui dorment enveloppés dans les burnous. En quelques pas, elle rejoint son mari, guidée par la pointe allumée d'un cigare. Dans la nuit propice, elle se laisse aller sur ses genoux, lui jette ses bras au cou, se serre tendrement contre lui, et tout bas :

— Que je suis donc heureuse, Jacques! Quinze jours entiers à vivre dans cette solitude avec mes chers trois! Un voyage de noces, Jacques, avec, en plus, le ravissement des enfants.

Ils restent un moment à se parler doucement. Longtemps après seulement, Larbal demande :

— Si nous rentrions, Lucette?

... Avant de s'endormir, enfin, elle interroge une dernière fois :

— Il n'y a pas de danger, Jacques? On peut dormir tranquille sans redouter les Arabes ou les chacals?

— Ne crains rien, Luce. Les Arabes nous garderaient plutôt que de nous faire du mal; quant aux chacals peureux, ils n'en veulent qu'aux restes de notre dîner. Contre les uns et les autres, d'ailleurs, n'avons-nous pas nos gardes du corps fidèles, Tahar et Ferradji, Tiout et Rack?

Enfin le sommeil les a tous gagnés. Ici, le souffle à peine perceptible de Jeanne se confond avec la respiration légère de sa maman; là, celui de Gaston alterne avec la respiration plus rude de son père.

Au dehors, Tahar et Ferradji ne bougent pas; on dirait des morts.

Seuls, les chiens veillent, s'agitent et grognent, flairant l'approche de quelque bête qui rôde.

VIII

On se levait tôt le matin. A peine le soleil pointait-il au-dessus de la couronne du Ksell, que la tente s'emplissait du bavardage des enfants, éveillés par les premières lueurs du jour filtrant à travers les minces parois. Déjà Larbal était parti en compagnie de Rack, à la recherche d'un civet pour le déjeuner, d'un rôti pour le dîner. Lorsqu'il revenait, vers le milieu de la matinée, avec un carnier généralement bien garni, car le gibier ne manquait pas, Mme Larbal avait achevé sa toilette et celle des petits, présidé le premier repas et expédié Ferradji pour les provisions à la ville. Après quelques instants de repos en famille, il s'éloignait de nouveau, emmenant les enfants cette fois, pour une

courte promenade. Sa femme restait pour tout remettre en ordre, pour guider le cuisinier, pour s'occuper des détails du ménage, et, au besoin, pour raccommoder un vêtement déchiré par les ronces.

Le premier jour, pourtant, cédant à la tentation, elle avait accompagné les promeneurs; mais, le désordre trouvé à son retour l'ayant remplie d'indignation contre sa propre faiblesse, elle s'était juré de ne plus quitter le campement le matin.

Après la sieste seulement, elle se joignait aux siens, et jusqu'au soir ils vaguaient tous quatre à l'aventure, elle et son mari à pied, les enfants sur les ânes.

Ce fut un émerveillement que cette montagne, pour elle qui jusque-là, dans ses chevauchées trop courtes, n'avait parcouru que les plaines sans arbres et leurs mornes alfas. Elle s'enthousiasma pour cette nature tourmentée, rude et si belle en sa sauvagerie.

De la base au sommet, les assises rocheuses jaillissaient en retrait les unes des autres, formant des séries de falaises parallèles séparées par des pentes boisées. Au pied seulement poussaient des alfas, sur les croupes les plus basses; encore les rivières et les ravins en striaient-ils la robe vert-de-grisée de raies d'un vert foncé que les fleurs des lauriers égayaient de taches roses et gaies. Partout ailleurs une véritable forêt, coupée par les lignes de falaises, s'étendait tantôt clairsemée, tantôt touffue, — une forêt de chênes verts et de chênes nains, de genévriers et de thuyas. — Ici les arbres jaillissaient d'un sol aride, parsemé de pierres roulantes ou plaqué de dalles de grès; leurs racines se perdaient là parmi les touffes de lavande et de thym. Parfois se découvrait, dans une clairière cachée, la délicate verdure d'herbes vives arrosées par un filet d'eau échappé de quelque source.

Mais, parmi les sites pittoresques, un surtout lui plut.

Presque détaché d'une falaise, un colossal bloc de rochers, à la base envahie par les ronces, avançait jusque vers le centre d'un cirque, surplombant de très haut les enchevêtrements de la brousse et les troncs des chênes tordus en des poses fantastiques. On eût dit un de ces burgs des légendes d'Alsace, élevant sur le roc inaccessible ses tours à demi écroulées, ses épaisses murailles éventrées, orgueilleuse ruine hantée en de certaines nuits par d'anciens seigneurs dont les crimes provoquèrent la vengeance divine.

Elle eut envie d'en faire une aquarelle. Justement, elle avait emporté, dans le fond d'une cantine, ses couleurs et ses pinceaux, dans l'espoir que, moins surchargée de besogne, elle aurait pu se remettre à son passe-temps favori d'autrefois. Dès le lendemain elle commença donc l'esquisse du château fort; mais le château fort se dressait à une bonne distance du campement; à peine arrivé, il fallait repartir. Elle ne réussit donc pas, cette fois, à terminer l'esquisse. Bah! elle reviendrait le jour suivant; elle pourrait, en tout cas, l'achever de mémoire, dans la suite. Mais son aquarelle en resta là. Jamais elle ne trouva l'occasion de la reprendre.

En réalité, le séjour sous la tente ne lui laissait aucune tranquillité. Elle ne donnait plus de leçons, il est vrai. Mais ces leçons lui auraient procuré plutôt un repos physique. Par contre, les soins réclamés par les enfants, les soucis du ménage, elle les retrouvait là tout comme à la ville, plus impérieux même à cause du désordre facile, plus pénibles aussi, par suite du manque de toute chose. Il n'était pas jusqu'aux visites du docteur Thilie ou des camarades de son mari qui ne lui causaient un surcroît de fatigue, parce qu'elle mettait un grand amour-propre à les traiter convenablement.

Si bien qu'après avoir supprimé sa promenade du

matin, elle en vint à raccourcir celle du soir, se contentant parfois d'aller à une centaine de mètres guetter simplement le retour des siens.

Ainsi, de cette villégiature exotique qui se présentait au début comme une période de délassement, elle ne tira qu'un labeur excessif. Au lieu de profiter d'une vie facile, privée de soucis, dans un air pur et frais, de lire, de dessiner comme elle se le promettait, elle se fatigua au point que ses forces diminuèrent sensiblement. Il lui arriva même de sentir le besoin de s'étendre, parce qu'elle n'en pouvait plus de lassitude. Allait-elle donc tomber malade? Cela non; elle ne le voulait pas. Et, se reprochant sa mollesse, elle reprenait sa besogne avec une énergie nouvelle.

Du moins voyait-elle renaître Gaston et Jeanne se fortifier; Jacques, lui, ne semblait jamais s'être mieux porté. Elle n'en devait pas demander plus. Et, oublieuse d'elle-même, elle se déclarait satisfaite, parce qu'elle pouvait se réjouir pour les siens.

IX

Les petits faisaient la sieste; Mme Larbal, assise sur le lit de camp, le buste penché en avant pour coudre, s'était assoupie, et la culotte de Gaston qu'elle réparait avait glissé de ses genoux sur la natte.

Larbal se retournait sur sa paillasse, sans pouvoir dormir. « Quelle odieuse chaleur! » murmura-t-il soudain; et se levant, il sortit sans bruit.

Sur la terrasse, pas un mouvement. Ferradji et Tahar gisaient étendus dans les rochers, pêle-mêle avec les chiens; à la corde, les chevaux s'affaissaient, anéantis. Au ciel, des nuées jaunes, pareilles à celles des jours de siroco, s'amassaient et plongeaient dans l'ombre, avec la montagne tout entière, une partie

de la plaine, l'autre, où se ramassait la lointaine El-Biodh, restant éclairée, radieuse. L'atmosphère pesait lourde, étouffante : « Un orage, pour sûr, pensa-t-il ; nous serons aux premières loges ici. Pourvu que Lucie ne s'en effraye pas ! » En homme de précaution, il éveilla les deux spahis et leur commanda de creuser, autour de la tente, pour en préserver le sol de l'envahissement possible des eaux, une profonde rigole. Ce travail achevé, il rentrait, quand un premier coup de tonnerre éclata, d'une violence inouïe. Lucie en sursauta, toute confuse de s'être laissé surprendre par son mari en flagrant délit de fatigue. Il la gronda : comme si elle ne pouvait pas franchement s'étendre, et dormir un vrai sommeil qui la soulageât, plutôt que de s'engourdir dans une position incommode. Elle répondit :

— Ne sois pas méchant, Jacques, veux-tu?

Les roulements du tonnerre se succédant en un fracas ininterrompu, elle vint se réfugier près de lui :

— Quel affreux orage ! Il me fait peur, sais-tu ? Si la foudre allait tomber sur eux !

Et elle montrait les enfants qui s'agitaient, sur le point de se réveiller.

Nous nous trouvons bien dangereusement exposés, il me semble, à cette hauteur et sous des arbres.

— Oui, mais la foudre ne frappe que les points les plus élevés. Or, nous ne sommes pas au sommet de la montagne et nos arbres n'atteignent pas, de loin, la partie supérieure de la falaise. Ne crains donc rien, chérie.

Le fracas extérieur continuait. Les enfants appelèrent : « Maman, maman, j'ai peur. »

Elle courut à sa fille pour la calmer ; et, comme lui se rapprochait de Gaston, elle porta Jeanne sur le lit de son frère, afin de pouvoir rester elle-même auprès de son mari. Sous leurs caresses, les petits se rassurèrent.

Subitement, une trombe d'eau s'abattit; les parois de la tente ployèrent :

— Mais nous serons inondés, Jacques?

— Pas de danger, le nécessaire est fait.

Et il expliqua ses travaux de terrassement extérieurs.

A la pluie maintenant se mêlait la grêle, cinglant, avec un bruit de cailloux qui tombent, les fragiles murailles de toile. Dehors, des hennissements s'élevèrent et des braiements désolés; les chevaux s'irritaient, piétinaient. « Pauvres bêtes! » fit Mme Larbal compatissante. Mais son mari se contenta de dire : « Bah! ils ont la peau dure... Pourvu qu'ils ne cassent pas les entraves! ils se sauveraient jusqu'à... »

Il suspendit sa phrase. Un autre souci détournait son attention; sur la partie découverte du sol, dans le haut, une espèce de serpent noir sinuait :

— Tiens, l'eau qui passe tout de même; faut-il qu'il en tombe!

Et, se hâtant, il roula les nattes et les posa sur son lit.

Soudain, du même côté, le bas de la tente, refoulé vers l'intérieur, se souleva sous une violente pression, et un véritable torrent, s'engouffrant dans la pauvre maison de toile, la traversa de part en part. Si brusque fut l'inondation, que Mme Larbal, surprise, ne put éviter entièrement le flot. Elle gagna, trempée, la paillasse sur laquelle son mari, déjà réfugié, l'attira au sec en lui tendant les mains.

Et tous deux, après la première émotion, ne purent s'empêcher de rire de leur lamentable aspect de naufragés perdus sur un îlot, dans une mer en miniature. A leurs rires répondit comme un écho le rire des enfants, ces autres naufragés qui, debout sur la couchette, se penchaient au dehors pour mieux voir couler l'eau.

Ainsi se termina, dans la gaieté générale, cet orage dont les débuts avaient semblé si effrayants. La pluie et la grêle cessèrent tout à fait; le torrent s'épuisa, laissant derrière lui un sol détrempé, seul dommage appréciable qu'il eût causé. Tandis que Mme Larbal s'occupait de réparer le désordre de sa toilette, Larbal sortit, curieux de constater les dégâts dans le camp. Tout d'abord, il s'assura d'un coup d'œil que chevaux et ânes étaient restés en place. Il voulut se rendre compte ensuite des causes de l'inondation. Rien de plus naturel : les grêlons, très abondants, avaient comblé la rigole, formant un passage facile à l'eau de la pluie grossie tout d'un coup de l'eau de la source débordante. Enfin, il s'avança vers le centre de la terrasse, mais s'arrêta, émerveillé dès les premiers pas. Sous le soleil déjà reparu, la montagne étincelait toute blanche, et rien ne contrastait autant que cette parure hivernale avec le rayonnant et chaud soleil africain. Il appela sa femme pour qu'elle vînt jouir, elle aussi, du spectacle. Mais, pas encore prête, elle se contenta de risquer un regard dans un entre-bâillement de la porte. Un peu plus tard, d'ailleurs, elle put encore admirer à son aise; assez longtemps la montagne conserva une partie de son manteau blanc; même le lendemain, pendant les premières heures de la matinée, certains coins tachaient encore de leur gouache neigeuse la verdure sombre des bois.

La soirée fut très fraîche. On dîna plus tôt que de coutume; mais à plusieurs reprises Mme Larbal se sentit secouée par un frisson. Aurait-elle été surprise ‑ar le froid? A vrai dire, Larbal ne s'aperçut de rien. .obuste, ignorant la fatigue et la maladie, il voyait ifficilement la fatigue ou la maladie chez les autres.

X

— Tu sais, papa, maman est malade.

Ainsi les enfants qui jouaient sur la terrasse accueillaient leur père à son retour de la chasse.

Lucie malade, alors qu'elle semblait si gaie et pleine d'entrain la veille, que, de plus, rien d'anormal ne s'était passé la nuit ?... Bouleversé, Larbal se hâta vers la tente et y trouva sa femme étendue sur un lit, tout habillée.

— Lucie, mais que t'arrive-t-il?

Tournant vers lui un visage pâle et défait, elle répondit, s'efforçant de sourire : « Pendant la toilette des enfants, j'ai senti tout d'un coup des nausées, du vertige, à tel point que j'ai craint un moment de ne plus pouvoir la continuer. C'est stupide, n'est-ce pas? Ne va pas te troubler au moins, je t'en prie, Jacques. Un malaise passager, je t'assure; simplement la suite des émotions d'hier, pendant l'orage, ou bien un peu de froid, le soir. Je me trouve beaucoup mieux déjà; dans un moment il n'y paraîtra plus.

— Tant mieux. Tu m'as fait une peur !... Heureusement que Thilie nous arrive aujourd'hui; nous consulterons. Repose-toi en attendant. Tu ne veux rien prendre ?

— Pas pour le moment, non, je te remercie. Je ne tarderai pas à me lever. D'ici là tu devrais bien jeter un coup d'œil sur les préparatifs de Tahar, et voir si rien ne manque du nécessaire. Et puis songe à préparer la salle à manger.

Le docteur Thilie, en effet, s'était annoncé à déjeuner. Devant partir le lendemain d'El-Biodh, pour jouir de son congé de deux mois enfin obtenu, il voulait consacrer à ses amis cette dernière journée.

Larbal posa un long baiser sur la main de sa femme et sortit. Il s'assura auprès du cuisinier que tout marchait à souhait. Tahar lui affirma qu'il serait prêt à l'heure, même avant, s'il le fallait. Satisfait, il se rendit à la « salle à manger », celle du matin, car le soir on dînait toujours dehors, en plein camp.

Une trouvaille à lui, cette salle à manger. Il l'avait découverte par hasard le lendemain de leur arrivée, alors qu'il escaladait les rochers pour atteindre une crevasse où nichaient des pigeons sauvages.

Une sorte de grotte, formée sans doute à la suite d'un éboulement partiel, et qui s'ouvrait à mi-hauteur dans la falaise. Il avait suffi d'un travail insignifiant de ses deux nègres, de quelques pierres déplacées, pour en rendre l'approche facile. On y accédait par un étroit sentier, serpentant autour des blocs de grès.

Un terre-plein, resserré entre la grotte et la table d'une roche, absolument plate mais suffisamment surélevée pour garantir des chutes, formait balcon, un balcon protégé du soleil par le feuillage d'un chêne, poussé, on se demandait comment, dans un angle, entre les éboulis de pierre.

C'était, en somme, accroché au milieu de la falaise, comme un « window » plein de fraîcheur et d'où l'on dominait un merveilleux panorama. On avait sous les yeux d'abord le colossal cirque, dont le Ksell formait lui-même un des gigantesques gradins, et ses vastes arènes en un recoin desquelles se blottissait, dans la verdure des plantations et des jardins, la discrète El-Biodh; puis au delà, jusqu'à l'extrême limite de l'horizon, la « mer d'alfa » sur laquelle tranchait, tout au loin, la grisaille des sables du Chott.

Volontiers, de cette salle à manger, où elle se plaisait beaucoup, Mme Larbal aurait fait le dortoir de ses enfants pendant la sieste. Elle n'avait osé, par une crainte peut-être exagérée des scorpions, qui pullu-

laient dans la montagne. Du moins en faisait-elle son ouvroir, s'y installant chaque fois que, seule au campement, rien ne la retenait auprès de la tente.

Sous prétexte de disposer la table, Larbal y flânait, ce matin-là. Il s'amusait à dénombrer les rares bouquets de verdure disséminés dans la plaine, cherchant à les reconnaître, suivant leur position, et à mettre sur chacun d'eux le nom qu'il lui connaissait. « Voyons, à l'extrême droite, voici la prairie du « Mekter » où poussent ces joncs si durs que l'Administration sert à nos chevaux sous le nom de foin. Plus à gauche, voilà cette « Mare Fauchey » où Laredj a perdu son cheval le jour de notre arrivée... manquée, et où il faillit laisser la vie. Ça lui a valu la médaille militaire; bien payé, ma foi! Plus à gauche encore, je retrouve « l'Aïn M'rirès » dont les sources alimentent El-Biodh d'eau potable — potable, hum!... avec de la craie dedans, de quoi manger et de quoi boire. — Mais quel peut bien être ce jardin, là, juste devant moi, dans la direction de la ville?... Tiens, un cavalier qui s'approche, monté sur un cheval blanc... le docteur! il faut que je le voie avant elle. » Aussitôt, laissant son tour d'horizon, il descendit de son observatoire, se hâta vers le visiteur, et l'atteignit avant qu'il eût rejoint la terrasse. Tout en se dirigeant avec lui lentement vers la tente, il le mit au courant de ce qui se passait.

Mme Larbal était encore couchée. Elle avait dormi et se trouvait un peu reposée. Le docteur l'interrogea, l'examina, puis, s'interrompant, il se pencha vers elle et lui dit quelques mots à mi-voix qui la firent rougir jusqu'aux oreilles.

Elle se défendit.

— Non, docteur, vous vous trompez. Je vous assure que vous vous trompez. Je me sens un peu fatiguée, voilà tout.

— Mais de quoi t'accuse-t-il donc?

— Comme vous voilà intrigué, mon bon! Calmez-vous, je vais satisfaire votre curiosité. Je demandais à votre femme si vous ne deviez pas vous réjouir pour la troisième fois, heureux père!

— Quoi, vous pensez?...

— A tort, vous voyez... Pas autre chose que du surmenage, alors, madame. Du surmenage! ici!... Ah! vous ne ménagez pas assez vos forces; prenez garde!

— Pas même du surmenage, docteur; une simple indisposition. Peut-être un léger refroidissement, ou bien ces émotions d'hier.

— Un refroidissement, en plein été?... des émotions? Vous parlez par énigmes. A moins qu'il ne s'agisse de cet orage... J'ai songé à vous, allez, lorsque je voyais le Ksell enveloppé de nuages, et que j'entendais rouler le tonnerre de ce côté.

Larbal raconta les péripéties de la veille. Mme Larbal précisa ce qu'elle avait ressenti le soir.

A demi convaincu seulement qu'il se trompait dans son premier diagnostic, le docteur griffonna une ordonnance. On enverrait prendre le nécessaire par Ferradji, à l'hôpital, dans l'après-midi. Pour le moment, il fallait laisser la malade tranquille : « Du repos, madame; surtout du repos. Le meilleur médicament qui vous convienne, » fit-il, en sortant pour faire « un tour avant le déjeuner » avec son ami.

Ce jour-là, aussi bien que les autres jours, Mme Larbal prit place à table, et tint son rôle de maîtresse de maison. Le repas fut déclaré excellent, l'entremets, surtout, un « diplomate » baignant dans une crème délicieuse.

— Oh! ce Tahar, envia le docteur, quelle perle!

— Oui, appuya Larbal. Sans lui, je ne sais pas comment nous ferions.

Mais il pensait bien que Lucie, après leur départ,

s'était hâtée de se lever, pour mettre la main à ce « diplomate » : elle seule les réussissait ainsi.

. . . .

Le soir, avant de se coucher, Larbal se ressouvint de ce qu'avait pensé le docteur.

— Es-tu bien, bien sûre, Lucie, demanda-t-il, qu'il n'y ait... rien de nouveau?

— Absolument sûre, Jacques; sans cela, ne t'aurais-je pas prévenu déjà? Je t'assure que mon malaise de ce matin ne ressemblait nullement à ceux qui précédèrent l'arrivée de Jeanne ou de Gaston.

— Tant pis, Lucie; j'aurais préféré ça.

Et il s'endormit convaincu que le docteur était dans l'erreur. Elle aussi, en toute sincérité.

XI

Les palombes descendent vers la plaine; les ramiers s'assemblent hors des nids; les tourterelles roucoulent leur chant d'amour matinal; les merles sifflent leurs joyeux trilles; sur les troncs des chênes les pics frappent leurs coups de bec sonores; le long des pentes, perdrix et batavelles se hâtent, en rappelant, vers la source, guettées par le fauve chacal qui les suit en se rasant derrière les pierres et dans les ravins.

Le soleil dépasse à peine le faîte du Ksell. Des bois qui s'éclairent une légère buée monte, flotte un moment et se dissout. Seules restent encore dans l'ombre les lignes parallèles des falaises.

Une royale journée de septembre qui commence: qu'il ferait bon la passer dans la montagne, plutôt q dans la ville odieuse ! Cependant, hélas ! voici l'heu du retour.

Les cantines bouclées, on plie les sièges et les lit Après quoi, on s'attaque aux tentes, on les abat, c

les roule. Sur les mulets, amenés à la première heure par un soldat d'artillerie, on charge, on amarre ce qui fut la maison du Ksell.

Larbal veille à tout. Au besoin il donne « un coup de main » pour aider Tahar et Ferradji; Jeanne et Gaston, très intéressés, ne le quittent pas.

Athos, Porthos et leur compagnon hennissent de joie, comprenant qu'ils vont enfin retrouver les suppléments d'orge, la litière épaisse et les écuries confortables où il ne pleut ni ne grêle. Martin et Noiraud profitent de leur distraction pour voler une partie de leur orge.

Assise un peu à l'écart, sur une souche, Mme Larbal attend la fin de tout ce mouvement, de toute cette agitation. Rêveuse, elle regarde, sans rien voir, du côté des travailleurs. Finie, cette escapade de quinze jours ! Ce séjour dont elle se promettait tant de bonheur, doit-elle définitivement s'en réjouir? Oui, puisque s'est accentué, chez Gaston, le retour à la santé; oui encore, puisque se sont affermies les forces chez ses deux autres chers — Jeanne et Jacques. — Peut-elle cependant s'en réjouir uniquement ? Elle ne l'ose; pourquoi? Pour la certitude acquise désormais que jamais, en Algérie, elle ne trouvera le loisir de satisfaire certains goûts auxquels elle aurait eu du plaisir à se livrer ? Non. Lecture, dessin, promenade, forment un superflu dont on se passe ! Pour cette autre certitude, alors, que jamais non plus elle ne pourrait se soustraire à certaines besognes répugnantes ? Pas davantage. Que ne serait-elle prête au contraire à faire avec joie pour les siens ! Non, ce qui la désole, c'est qu'elle sent à bout de forces, et cela presque sans raison, ns du moins qu'elle s'y fût attendue, et là où elle s'y rait attendue le moins. La veille encore n'a-t-elle s dû céder, s'avouer impuissante ? Si réellement elle mbait malade, ainsi qu'elle commençait à le craindre,

que deviendraient ses enfants dans cet El-Biodh si dénué de tout; qui les soignerait, qui les instruirait, qui s'en occuperait seulement? Ah! plût à Dieu que le docteur eût dit vrai, que cette faiblesse ne fût que momentanée, parce qu'elle aurait pour cause l'arrivée d'un autre de ces petits êtres pour lesquels elle possède une réserve inépuisable de tendresse! Sans doute alors elle ne pourrait pas toujours se donner aussi entièrement à Jeanne et Gaston. Du moins ne leur manquerait-elle pas complètement. Hélas! pourquoi faut-il qu'il se soit trompé, le docteur! Elle l'aurait tant aimé, ce troisième, sans doute semblable à ceux-ci!... Et pourtant, quand elle pense à Mme de Lancrel!...

— Maman, maman! regarde le joli oiseau!

Ainsi Jeanne et Gaston la tirent de ses songeries; ils montrent un geai bleu branché sur un buisson. Dans le désir enfantin de s'en emparer ou simplement pour le plaisir de l'épouvanter, ils s'en approchent en courant; lui s'envole sur un buisson voisin; eux le poursuivent; il s'enfuit plus loin; plus ils le pourchassent, plus il les nargue.

« ... Un oiseau bleu... mon oiseau bleu... pense-t-elle; on le voit, on l'approche, on croit le tenir, et déjà il s'envole. Heureux encore lorsqu'il laisse quelques-unes de ses jolies plumes aux mains de qui le poursuit. »

— Allons, Lucette, à cheval!

Déjà les mulets s'éloignaient, avec les ânes, sous la conduite de Ferradji. Tahar amène Porthos à sa maîtresse qui, le pied posé sur la main de son mari, s'enlève légère, saute en selle, et attend. Au tour d'Athos qui reçoit Larbal et Jeanne. Enfin Tahar lui aussi mon et place Gaston devant lui.

Alors la cavalcade démarre, coupe à travers boi serpente sur les flancs de la montagne, descend l croupes alfateuses, s'engage dans la vallée, la triste

monotone vallée sans arbres, et se dirige vers la ville malsaine, empoussiérée, odieuse.

XII

Le retour des Larbal coïncida juste avec le départ de madame et des petits Bourot qui ralliaient la France, où M. Bourot les rejoindrait après les manœuvres. Cela représentait trois mois sans eux au pavillon.

Des deux femmes de lieutenant qui habitaient le rez-de-chaussée, l'une, Algérienne, était déjà retournée dans sa famille; l'autre, la grande amie de Jeanne, restait encore, mais seulement pour une dernière semaine, après quoi elle aussi suivrait ce mouvement d'exode général.

Dix jours plus tard, Larbal s'éloignait pour des manœuvres dans le Tell, au bord de la mer, c'est-à-dire pour une absence d'un mois et demi pendant laquelle Mme Larbal et ses deux enfants devraient vivre seuls, absolument seuls, dans le pavillon des ménages.

XIII

A monsieur le lieutenant Larbal, de passage à Saïda.

« 15 septembre.

« Demain, Jacques, tu entreras à Saïda, s'il faut en croire du moins la liste que tu m'as laissée de tes étapes.

Saïda! Que de souvenirs communs évoqués par ce joli nom! En cette minute, les moindres détails me reviennent du jour où nous y arrivâmes, vers la fin de l'après-midi, si parfaitement heureux après ce tant

doux voyage depuis Perrégaux où je t'avais retrouvé. Tu hélas devant la gare l'unique carrosse de la ville, parfait Sosie de cet autre qui nous avait conduits tous quatre à la smaala quelques mois plus tôt, qui m'en avait ramenée la veille, seule avec les petits.

Mais, au moment d'y monter, tu aperçus le colonel, que nous avions bien oublié depuis son apparition intempestive dans l'encadrement de la portière, au départ. L'excellent homme semblait chercher quelque chose, probablement une autre voiture. Alors, te dirigeant vers lui, très galamment tu lui offris une place avec nous; mais, discret jusqu'au bout, il refusa. Et son refus s'accompagnait d'un sourire qui me sembla seulement aimable, mais qu'à distance je revois un tantinet goguenard. Tu es bien sûr au moins qu'il ne nous a pas observés dans le train? Autrement, jamais je n'oserais plus le regarder en face.

Au galop de nos chevaux, nous avons remonté après cela cette large mais interminable rue, pleine de belles filles et de soldats, le long de laquelle s'alignent les maisons, depuis la gare, tout en bas, jusqu'à la redoute, là-haut.

Et le maître de l'hôtel de France, te le rappelles-tu? Ce vieux beau que l'on appelait « le marquis »? Il dînait au milieu de la salle et vous commandait aux garçons avec les façons d'un « talon-rouge ».

Cependant, quelle que fût son importance, l'attention se détourna de lui, lorsqu'on nous vit entrer, pour se porter sur nos enfants. Comme on les admira, les chers petits! C'est que vraiment ils le méritaient tous deux, et Gaston, d'allure si dégagée dans son costume marin, et Jeanne, tout à fait mignonne sous son béret écarlate, dans son manteau de peluche rouge, avec ses longs cheveux dorés épars sur le dos... Mais je borne là mes « remembrances ». Je n'en finirais pas s'il me fallait conter tout de ce soir, si je voulais rappeler ceci

et cela, et même d'autres choses encore. Elle fut, cette journée, à marquer de rose, après les grises journées de solitude qui l'avaient précédée, avant les sombres journées de désolation qui la suivirent.

Ah! cette route d'El-Biodh, que Dieu me préserve de la refaire autrement que pour m'éloigner définitivement d'ici!

Tu viens pourtant de la parcourir pour la seconde fois, mais dans des conditions si différentes! Pas d'enfants malades à supporter sur les genoux, pas de femme découragée à réconforter, pas de cahots à subir sans relâche dans une horrible charrette privée de ressorts. Au lieu de cela, des chevauchées journalières, en compagnie de joyeux camarades, pendant les heures fraîches; pas d'autre occupation que le souci de tes hommes, ce qui ne peut manquer de plaire à un officier; tout juste assez de fatigue pour trouver exquises les heures de sieste ou de repos et délicieuse la cuisine la plus détestable. Quoi de plus charmant, à la vérité?

Idéale, ta vie, tout simplement, mon cher Jacques; pour toi du moins. Elle ne le serait point pour moi; je suis si peu « dans le mouvement »! — Bon, presque une méchanceté! Me la pardonnes-tu? — C'est que rien, à mon avis, ne vaut de voir toujours les mêmes choses autour de soi et les mêmes gens : les choses et les gens qu'on aime; pour en avoir moins à aimer, on ne les en aime que mieux. — Pas flatteuse, ma déclaration, mon cher vieux mari? De quoi réparer ma méchanceté largement.

Enfin, puisque aussi bien nous devons, pour quelque temps, rester séparés, la Providence nous a du moins laissé à chacun la part qu'il préfère. A toi le mouvement et la variété, à moi le calme et l'uniformité. A chevaucher sur les routes je préfère, pour mon compte, philosopher paisiblement, installée sur mon éternelle galerie. J'y entends en ce moment les voix

joyeuses des enfants qui jouent sur les glacis; en levant la tête, je les vois courir, les chéris; et je ne sens pas, rivé sur moi de derrière le store en alfa, le regard du grand inquisiteur enjuponné d'à côté.

Pas trop à plaindre non plus, vous voyez, votre femme; il lui manquerait peu pour être satisfaite entièrement : je ne vous dirai pas quoi.

Quelqu'un d'entièrement satisfait, par exemple, c'est « monsieur Tahar ». Tu avais obtenu du colonel — n'oublie pas de l'en remercier, au moins, lorsque tu le verras — qu'il le laissât au nombre des hommes désignés pour garder les bâtiments de l'escadron. Tu le jugeais indispensable pour veiller sur nous, la nuit, dans cet immense pavillon où j'allais demeurer absolument seule avec les petits. J'ai donc commencé par le faire coucher dans la cuisine. Mais ce pauvre Tahar s'ennuyait beaucoup sans Zaza. Dès le second jour, il me demanda de la lui laisser prendre avec lui. Tu comprends si j'ai refusé. Cependant je ne me sentais pas le courage de priver le bon nègre de sa mulâtresse adorée. D'ailleurs, qu'avais-je à craindre en fermant à double tour toutes les portes? Je l'autorisai donc à s'en aller coucher dans son gourbi. D'un autre côté, je lui permets assez souvent dans la journée des fugues chez lui. De sorte qu'il n'a plus rien à désirer.

Positivement avec ton absence coïncide une diminution sensible dans la besogne. Je ne sais à quoi cela tient. Et moi, toujours si pressée auparavant, moi qui ne pouvais suffire à ma tâche, il m'arrive de trouver des moments de liberté. J'en profite parfois pour gâter les enfants; mais sans me fatiguer. Ne crains pas que je me surmène. La preuve en est que je me fortifi étonnamment. Il me semble même que j'engraisse effet de notre villégiature sans doute. Hé oui, monsieu apprêtez-vous à ne plus reconnaître votre petite ma griote de femme — hum! fausse maigre plutôt, je t'e

prends à témoin — dans l'épouse « grassouillette » et potelée que je vous prépare. Et cependant, à deux reprises encore, j'ai ressenti des malaises, mais si légers, si peu comparables à ceux du Ksell. Certainement ce mois de repos va finir de dissiper tout le mal.

Dis-moi comment tu te tires de ta « popote ». Ton capitaine et tes camarades savent-ils apprécier ta cuisine? Car enfin on t'a confié les importantes fonctions de « chef de popote », ce qui veut dire, n'est-ce pas, chef de la cuisine, maîtresse de maison? Quels gens de « pot-au-feu » nous faisons! Bah, n'en rions pas; une ressource pour l'avenir peut-être. N'oublie pas, si, dans ta route, tu trouves quelque bonne recette, de me la communiquer, pour que Tahar s'exerce à la mettre en œuvre pendant ton absence, et qu'à ton retour il te l'exécute à la perfection.

Monsieur le chef de popote, votre femme vous embrasse bien tendrement; voici ses nourrissons qui rentrent, et, apprenant que j'écris à leur papa chéri, veulent me charger de leurs baisers.

Avez-vous le temps de les recevoir, monsieur, dans votre jolie Saïda, aux rues pleines de soldats... et de belles filles?... »

XIV

A madame Larbal. — El-Biodh.

« Je l'ai revue celle que, peut-être avec trop de complaisance, ma Luce, tu nommes la « jolie Saïda », et je ne l'ai pas revue sans une pointe d'émotion. Bien avant que d'y rentrer, d'ailleurs, et plus d'une fois depuis mon départ d'El-Biodh, il m'est arrivé de songer à la journée que tu me rappelles de ton côté. Ta lettre me prouve donc simplement que nos souvenirs concor-

daient. Sauf pour un détail cependant. Lorsque je remontais, il y a tantôt dix-huit mois, cette « large mais interminable rue » qui relie la gare à la Redoute, j'y remarquais effectivement beaucoup de soldats, mais pas tant de jolies filles que tu me parais le croire. Quoi d'étonnant, après tout? N'étais-je pas trop occupé d'une certaine jolie femme?... Au fait, je ne te dirai pas laquelle.

Cette fois, au contraire, j'en ai pu admirer beaucoup, sachez-le... Voilà, du moins, ce que mériteraient vos perfides insinuations. Mais je serai bon prince. Apprends donc qu'il ne s'en montrait ni plus ni moins que partout ailleurs en Algérie, et que pas une seule, à mon goût, ne valait celle d'autrefois, je puis bien l'affirmer, malgré que je l'aie perdue de vue, depuis... mais depuis un siècle vraiment!

Un siècle, oui, de vagabondage à travers l'alfa; un siècle de vie errante, mais non idéale, comme tu le prétends. D'abord, madame, ignorez-vous que, loin de vous, jamais la vie ne pourra me sembler idéale, en admettant même qu'elle fût exactement telle que je la souhaiterais et que l'indique votre programme? En second lieu, il était incomplet, ce programme. Tu n'énumérais que les douceurs de mon existence, omettant de parler des amertumes qui me la gâtent.

Oh! cette popote, dont on m'a obligé de me charger, tu ne t'imagines pas ce qu'elle me valut jusqu'à présent d'ennuis et de corvées!

Toi qui me trouves trop « fin gourmet », toi qui redoutes mes critiques à tel point que t'occuper de cuisine te paraissait parfois odieux, moi présent, que dirais-tu s'il te fallait, comme moi, tous ces jours-ci, subir les critiques de quatre gourmets, fins tous quatre, mais pas de la même façon? Ce que l'un souhaite, l'autre le déteste; le plat qui plaît à celui-ci met celui-là hors de lui. Si au moins l'on pouvait varier les

menus, peut-être on réussirait alors à contenter tout le monde et son capitaine. Mais quelles maigres ressources m'offraient ces Hauts-Plateaux! Pas de légumes, bien entendu; du pain de munition durci et desséché, des pommes de terre et des oignons formaient avec le mouton le fond de ma cuisine. Heureux quand, en passant le matin auprès d'un douar, je dénichais quelques œufs à vendre, ou un poulet étique; heureux encore lorsque la chasse du capitaine ou de Goubey me valait le rôti ou le salmis désiré!

Du matin au soir, une pensée m'obsédait : que leur servirai-je aujourd'hui? Avec cela un cuisinier, seulement signalé jusque-là comme un habile tailleur, à l'escadron.

Et des soins, et des attentions! Il fallait, aussitôt arrivé à l'étape, se précipiter pour installer la popote, puis presser le cuisinier pour activer le déjeuner; pendant le repas, continuellement se déranger, soit pour faire soulever une partie de la tente de façon que l'air pût y circuler sans que le soleil touchât seulement la table ou les convives; soit pour s'assurer que les bouteilles baignaient dans l'eau fraîche; soit enfin pour voir si le cuisinier arrêtait à point la cuisson des œufs, de la viande et du reste.

Après les repas, pendant que les camarades regagnaient leur lit de camp, pour la sieste et le coucher du soir, je restais pour faire ranger la vaisselle dans les cantines, achever mes comptes, élaborer les menus du lendemain.

Enfin, dans la nuit, je me levais bien avant les autres pour faire abattre la tente et l'arrimer avec tout ttirail de popote sur les mulets.

Un cauchemar, je te dis, cette popote!

Et voilà ce que, dans ta boutade ironique, tu oses peler une vie idéale!

Heureusement Saïda, la jolie Saïda, marquera le

terme de mes plus gros ennuis et de mon apprentissage de chef de popote. Nous y « faisons séjour », c'est-à-dire que, arrivés ce matin, nous ne repartirons qu'après-demain. Et, pour commencer, nous avons décidé de manger à l'hôtel, au grand hôtel de France, ou règne l'éternel marquis, toujours jeune, toujours élégant, toujours talon rouge. Résultat : deux jours sans popote.

Après Saïda et jusqu'à Oran, les ressources ne nous manqueront plus ; à foison nous trouverons fruits, viande et légumes. D'où amélioration sensible dans ma situation. De plus, au lieu de marcher comme par le passé pendant les dernières heures de la nuit, ce que tu appelles si ingénument les « heures fraîches », dorénavant nous ne lèverons plus le camp avant le jour. Ainsi, nous dormirons notre saoul, et je pourrai, au lieu de m'assoupir à cheval, me réjouir un peu la vue. — Rassure-toi, il ne s'agit pas de jolies filles. — Nous traverserons, m'affirme Goubey, un véritable Eden avec ruisseaux murmurants, cascatelles, rivières où l'on trouve de l'eau et même du poisson, fermes et champs comme en France, villages cachés dans la verdure, arbres, forêts, toutes choses enfin qui nous changeront des mornes horizons de la mer d'alfa.

Donc, à partir d'aujourd'hui seulement, je connaîtrai dans leur quasi-plénitude les douceurs de cette vie errante, qui me plaît, je l'avoue, et qui me semblerait incomparable partagée avec toi.

Hélas, au lieu de voyager ensemble, nous « popotons » chacun de notre côté. Mieux vaudrait autre chose pour tous deux. Passe pour moi, qui suis « solide pour les corvées », comme disent les militaires. J'ai d'ailleurs chargé le tableau pour me rendre intéressant. Et puis, on me l'ordonne, il faut obéir. Mais toi, ma pauvre Lucie ! Du moins, j'espère que tu profites paisiblement du repos que te vaut mon absence. Sai

doute éviteras-tu ainsi ces malaises qui m'inquiètent. J'ai peur que tu ne sois pas assez raisonnable, ma chère petite femme. Faire plus que tu ne le dois lorsque tu te portes bien; faire plus que tu ne le peux lorsque tu es souffrante et fatiguée; pas moyen de te sortir de là; ainsi, tu fais toujours trop.

Il ne te manquait plus que cet isolement trop absolu dans lequel tu te complais. Te vois-tu surprise la nuit par un accès de ces bizarres malaises? Qui chercherait le médecin, qui te chaufferait quelque tisane? Les enfants, peut-être? Je t'ai laissé Tahar, non seulement pour qu'il continue son service d'avant les manœuvres, mais encore pour éviter que tu restes seule, la nuit, en cas d'accident ou d'incident imprévu. Toi, tu le renvoies. Je me demande un peu si ce vieux barbon ne pouvait se passer de Zaza? Il s'en serait bien passé, aux manœuvres!

Tu m'obliges à te gronder, Lucie, lorsque je n'aurais eu d'autre désir que de te dire une fois de plus toute ma tendresse, et combien tu me manques, et que ma pensée ne te quitte pas.

P.-S. — Une recette? Tu me demandes une recette? Hé bien, recevez, madame, de votre seigneur et... maître-queux, celle que lui dicta l'ineffable marquis d'Alcantara, propriétaire de l'hôtel de France. Comment cela se fit? Je vous le conte en deux mots. Hier, les chasseurs de Saïda nous offraient à dîner. (Ils prennent pension à l'hôtel.) Et voilà qu'au dessert ils nous firent manger d'une certaine confiture, inconnue de moi, mais qui me parut exquise. Figure-toi quelque chose comme une marmelade de marrons glacés. C'était de la confiture de patates d'Espagne. Un secret du marquis, que je lui arrachai à force de bassesses. Voilà :

« Faire cuire les patates à la vapeur; les éplucher avec soin, en évitant de les écorcher; les laisser refroidir.

« Les mettre dans un sirop vanillé, d'un poids égal à leur propre poids, les y laisser cuire à feu doux jusqu'à ce qu'elles deviennent transparentes, assez pour qu'on puisse en voir le centre. »

Une recette peu compliquée, comme tu vois.

Par colis postal, je t'expédie quelques kilos de patates. Que Tahar se mette à l'œuvre, sous ta haute direction. Et je t'assure que tes chéris s'en lècheront les doigts. Quant à toi, tu m'en diras des nouvelles. »

XV

A monsieur le lieutenant Larbal, en manœuvres à Oran.

« Le docteur ne se trompait pas, Jacques.

Déjà ces tout derniers temps des doutes m'étaient venus. Par moments, il me semblait étrange que je reprisse ainsi tout d'un coup, au point d'engraisser de façon sensible, malgré des malaises persistants, malgré l'état de faiblesse auquel m'avait réduite la fatigue causée par la maladie de Gaston. Je croyais remarquer, d'autre part, que ma taille surtout s'arrondissait. Et je me demandais parfois si vraiment le docteur n'avait pas raison.

Aujourd'hui ces présomptions se sont changées en certitude. Il a remué, Jacques; je l'ai senti tressaillir.

Te dirai-je mon émotion? Ainsi donc, pour la troisième fois, je redevenais mère!... Après cet affaiblissement excessif qui suivit la naissance de Gaston, et qui se prolongea pour ainsi dire jusqu'à ma fièvre scarlatine; après cette fièvre elle-même dont je commençais seulement à me remettre lors de notre départ pour l'Algérie, j'avais pu craindre que jamais plus pareille joie ne me serait réservée. Or, voilà qu'elle me venait alors que je ne l'espérais plus. Dieu me faisait la grâce

de me donner un autre de ces chers petits êtres à aimer, une deuxième Jeanne, car du fond de moi-même je souhaite une fille et qui ressemble à Jeanne.

Mais soudainement cette joie tourna en anxiété. Des souvenirs me la gâtèrent. Souvenirs anciens des angoisses subies, des douleurs endurées pour la naissance de chacun des deux aînés; souvenirs plus récents de la catastrophe qui enleva Mme de Lancrel : si, comme elle, j'allais mourir, et mourir ici! Et je m'affligeai profondément de ce que, l'instant d'avant, je considérais comme une grâce insigne.

Cependant, je m'efforçai de me raisonner. Les douleurs si atroces de l'enfantement, que pesaient-elles comparées au bonheur immense qui les suivrait? Quant à la mort, pourquoi m'atteindrait-elle cette fois plutôt que les deux autres? En tout cas, il devait être facile pour toi d'obtenir un congé; nous partirions ensemble tous les quatre : — on ne meurt pas en France! — nous reviendrions tous les cinq ensemble....

Ces pensées, d'autres analogues, me rassurèrent, et, peu à peu, le calme revint. Cependant, je ne retrouvai pas entière la joie du premier moment; je ne la retrouverai, je le crains, que lorsque tout sera terminé.

J'ai passé une partie de cet après-midi à bouleverser les armoires et les malles, espérant retrouver de quoi commencer le trousseau d'arrivée de ma petite Algérienne. Vaines recherches. En quittant maman, je ne prévoyais pas ce qui arrive, et laissai chez elle tout ce qui me restait de la layette de Jeanne et de Gaston. En lui annonçant la bonne nouvelle, je viens de la prier de m'expédier sans retard tout ce qu'elle jugera utilisable. Et je ne veux plus, dès à présent, consacrer le superflu de mon temps qu'à travailler pour *Elle*.

Elle!... Tu veux bien que ce soit une fille, dis, Jacques? C'est si doux, une fille, et ça sait si bien répondre à votre tendresse! — Comme je vais l'aimer!

Comme je l'aime!... Oh! les autres n'y perdront rien; je ne les en aimerai pas moins que je n'ai fait; je me sens de taille à en aimer encore plus, autant que Dieu voudra m'en envoyer. Ça s'élargit, le cœur, au fur et à mesure qu'il nous en vient de nouveaux, de ces amours de tyranneaux.

Je viens de suspendre ma lettre un instant. Je ne pouvais pas annoncer l'événement aux enfants, et pourtant j'avais envie de leur en parler.

« Vous aimeriez, leur ai-je demandé, vous aimeriez avoir une petite sœur? » Les yeux de Jeanne se sont emplis de joie : « Oh, oui, maman, s'est-elle écriée, avec conviction; ce serait si amusant, une petite sœur! » Mais Gaston a déclaré qu'il voulait un petit frère, « avec lequel il pourrait jouer comme les garçons. Avec Jeanne, il faut toujours jouer à des jeux de filles ! »

— Alors, priez le bon Dieu tous les soirs; demandez-lui ce que vous désirez, petit frère ou petite sœur. Il écoutera certainement celui qui le priera le mieux.

Pour moi je crois plus aux prières de Jeanne qu'à celles de Gaston. Mais c'est égal, vois-tu leur stupéfaction lorsqu'en entrant un matin dans la chambre de leur maman couchée, ils s'arrêteront devant le berceau où dormira la petite sœurette?...

Oui, Jacques, malgré tout, je suis bien heureuse. Mais toi?... »

XVI

A madame Larbal, El-Biodh.

« La grande nouvelle ne m'a pas trop surpris, Lucette chérie. Sans m'y attendre positivement, j'ét préparé à la recevoir.

Ma tendresse pour les enfants n'approche la tien

que de très loin; mon affection pour eux paraîtra toujours très pâle à côté de ce qu'ils te font éprouver. Cela tient sans doute à ce que, vivant toujours avec vous, ils vous deviennent des amis, des compagnons, dès le premier jour, tandis qu'ils ne le sont réellement pour nous que beaucoup plus tard, à l'entrée de l'adolescence, par exemple. Alors seulement nous commençons véritablement à les aimer. Peut-être aussi trouverait-on, bien au fond de moi-même, une pointe de jalousie inconsciente à leur égard. Ils t'accaparent; je te trouve parfois trop à eux, comme si ce que tu leur donnes m'était un vol. Sans eux tu serais plus entièrement mienne. D'un autre côté, peut-on vraiment jouir de la vie avec la préoccupation constante de leur avenir moral et matériel? Enfin, tu m'avoueras qu'ils nous valent plus de mauvais que de bons moments.

Raisons d'égoïste, je te le concède. Mais il faut bien un peu penser à nous; crois-tu le monde uniquement rempli de gens qui, comme toi, ne trouvent de satisfaction que dans l'oubli d'eux-mêmes, dans le sacrifice continuel de leurs goûts au profit de ceux qu'ils aiment?

Tu comprendras donc que je sois parfois tenté de les considérer un peu comme des gêneurs. Mais comme, avant tout, je désire te voir heureuse, ton bonheur dans ce cas me suffira; il sera également le mien. Pour cette même raison, je désire avec toi que ce soit une fille. Tu le préfères ainsi parce que tu trouves les filles plus douces, plus tendres, plus faciles à élever. Et je te l'accorde, car autrement ne vaudrait-il pas mieux souhaiter un garçon? C'est plus remuant, plus bruyant, p s désagréable dans l'enfance, mais d'un placement b ucoup plus aisé dans la suite. Une affaire à consid er pour un ménage sans fortune. Note que je ne te p le pas d'une autre face de la *question* et qui toucher . bien des gens — continuation de la famille, trans-

mission du nom, etc... — mais qui me laisse absolument froid.

Dans tous les cas, ni toi ni moi n'y pouvons rien. Nous prendrons, donc, ce petit Algérien tel qu'il se présentera ; fille ou garçon, nous l'accueillerons pour le mieux.

En attendant, ma chérie, j'espère que tu vas redoubler de prudence et de raison.

Songe que tout ce que tu fais se répercute sur ce petit être. Un excès de fatigue, réparable en temps ordinaire, peut devenir désastreux dans ta situation. Soigne-toi; dorlote-toi. Et surtout chasse bien loin de ton esprit toutes ces images terrifiantes qui t'obsèdent trop souvent. De ce que Mme de Lancrel soit morte en couches, il ne s'ensuit pas fatalement que toutes les autres femmes, dans la même situation à El-Biodh, meurent comme elle. Une imprudence l'a tuée; il te suffira d'en éviter une pareille ou une autre analogue pour n'avoir aucune catastrophe à redouter.

Quant au fameux moment dont l'approche t'effraye, pourquoi t'en préoccuper à l'avance ? Peut-être te sera-t-il beaucoup moins douloureux que tu ne te l'imagines. En tous cas, rassure-toi, je ne te laisserai pas à El-Biodh. Rien ne nous empêchera de partir vers cette époque chez ta mère. Ma présence en Algérie pendant deux ans me donne le droit d'espérer un congé que je passerai avec toi.

Tu vois bien qu'il n'y a pas à se torturer l'esprit. Sois sûre que tout ira pour le mieux, et, au temps marqué, rien ne sera changé chez nous; — rien, sinon un petit, — disons une petite, ma chère Lucie, pour te plaire, — une petite Larbal de plus...

Prends donc courage, ma femme chérie, et crois à la vive et toujours jeune tendresse de ton vieux mari. »

MICHEL ANTAR.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

SUR LA TUGELA[1]

... La paix et le silence régnaient dans les rues de Pretoria. Les massifs de magnolias et d'orangers s'ouvraient pour laisser voir les balcons ornés et les élégants frontons des villas, les petites maisons aux toits rouges, les fonds de verdure où les sombres feuillages de l'oléandre et du *thuya orientalis* s'émaillaient de pélargoniums pourpres et blancs. De vastes vergers, des espaces incultes donnaient çà et là des impressions de village, aussitôt corrigées par la vue des fils télégraphiques et téléphoniques qui rayaient le ciel en tout sens. Midi... J'arrivais devant le Parlement, à l'édifice central où toute l'administration de l'Etat boer est

(1) L'auteur de cet essai, le lieutenant russe Augustus, a rédigé, au retour d'une campagne de six mois, l'an dernier, chez les Boers, un journal tout plein d'impressions fraîches et jeunes, de tableaux exacts et vivants, enfin d'observations pénétrantes sur la vie intime de l'armée burgher. Nous empruntons à ce journal les pages qui suivent, relatives aux débuts militaires de l'auteur; nos lecteurs y trouveront, mêlées çà et là à la narration simple et pittoresque, des notes caractéristiques, que l'intelligence slave, avec sa souplesse et sa finesse, pouvait saisir mieux qu'aucune autre; des vues précieuses sur l'état d'âme des Boers, sur le fort et le faible de leur organisation, de leur stratégie, de leur discipline. L'ensemble de ces croquis et de ces récits permettra, mieux qu'aucun développement théorique, d'asseoir les considérants d'un jugement sur cette armée si particulière.

réunie. Sous le péristyle, dans les corridors, sur les marches des escaliers, partout se croisaient des volontaires; la plupart, portant déjà la cartouchière en sautoir, avaient remplacé le casque colonial par le chapeau boer aux larges ailes, au ruban bigarré des quatre couleurs transvaaliennes.

J'eus hâte d'aller réclamer à mon tour une place dans les rangs valeureux des burghers. La procédure de l'engagement est toute simple : pas de formalité; pas même de règle; les uns se présentent au secrétaire d'Etat Reitz, vieillard aimable autant que respectable; les autres, trop pressés pour attendre leur tour de présentation, entrent droit au *Departement van den Commandant-generaal*. Là, M. Souza, jeune homme au type portugais, remplit le rôle de ministre de la guerre et reçoit le serment des volontaires, tandis que ses secrétaires délivrent des bons pour un habillement, pour un équipement, des passeports à destination de telle ou telle colonne d'opérations.

La salle voisine, dans ce *ministère*, était pleine de carabines, pour la plupart du vieux modèle Martini-Henry, c'est-à-dire sans *magasin*, sans baïonnette; puis çà et là, de selles, de cartouches, de brides, d'étriers. Une confusion extraordinaire : Souza et ses employés, ne connaissant d'autres langues que l'anglais et le hollandais, cherchaient partout des interprètes, désespéraient de faire comprendre aux volontaires mécontents qu'il n'y avait plus de carabines Mauser, et que c'était faute de harnachements neufs qu'on en distribuait de vieux. Cependant, quelques Allemands avisés avaient réussi à se faire délivrer des bons particuliers, au moyen desquels ils comptaient se remonter dans d'autres magasins; on leur avait promis aussi de leur changer leurs armes.

Je songeai que, pour faire la route, je n'avais pas besoin d'une carabine à tir rapide, ni d'une selle neuve;

que sur le champ de bataille je trouverais aisément l'une et l'autre; et je sortis du *departement*, m'efforçant de calmer mes camarades. Ils se trouvèrent, en fin de compte, pourvus de vieilles selles anglaises et, plus heureux que moi, de carabines Mauser. Les chevaux nous manquaient encore; j'avais de plus besoin d'un habillement, car tous mes bagages m'avaient été volés à Lorenzo-Marquèz et j'étais arrivé à Pretoria sans autre ressource qu'une grammaire hollandaise dans ma poche.

On nous dit que l'Etat payerait notre dépense à l'hôtel, que nous restions libres de choisir nous-mêmes la colonne avec laquelle nous combattrions et de fixer l'époque de notre départ. Ce procédé généreux avait pour principal effet de permettre à des volontaires, soi-disant occupés à former des *commandos*, mais au fond satisfaits de la table d'hôte plus que de l'ordinaire du bivouac, de vivre des mois entiers dans les meilleurs hôtels de Pretoria. L'un d'eux, lieutenant de chasseurs d'Afrique, avec qui j'eus l'honneur de lier connaissance, ne quittait guère les salles du *Grand Hôtel*, où il s'occupait à rédiger pour les lecteurs d'un journal de Paris de minutieux rapports sur les sanglantes batailles auxquelles il avait pris part devant Colenso ou le long de la Tugela. Au moins ce personnage allait-il de temps à autre jusqu'au *front*, pour se rendre compte de la situation tactique des deux partis. Mais des gentlemen moins scrupuleux bornaient leurs services à se rendre au *Departement van den Commandant-generaal*, en faisant sonner leurs éperons; changeant chaque fois la coupe de leur barbe, ils demandaient pour eux et pour *cinq* camarades des chevaux, des armes et des munitions qu'ils obtenaient sur l'heure et qu'ils vendaient tout aussitôt, par enchères non publiques, grâce au concours d'obligeants fils d'Israël.

Je continuais à circuler dans les corridors du Parle-

ment, au milieu de volontaires, d'artilleurs aux joues roses vêtus d'uniformes brodés, coiffés de képis à la française, de membres du *Volksraad* au crâne dénudé, de fournisseurs israélites, en grande conversation avec les employés, quand j'entendis crier : « Attention! Le président! Laissez passer!... » Le président Kruger passait en effet, cet apôtre, à la fois pasteur religieux et chef politique du peuple boer; il marchait d'un pas de vieillard, la tête inclinée, et gagnait la sortie de l'édifice, sans paraître apercevoir la foule qui s'agitait autour de lui. Quelle puissance morale chez cet homme, quelle confiance dans son bon droit, quelle foi immense en ce Dieu qui n'est pas avec la force, mais avec la vérité! Quelle surhumaine énergie n'a-t-il pas fallu au vieillard, qui osa engager la lutte contre l'orgueilleuse dominatrice des mers!...

Je ne connaissais pas les personnes de sa suite; mais on me renseigna sur l'une d'elles, homme robuste et de haute taille, aux regards inquiets et fuyants. Cet homme était à la fois le fils aîné du président et le ministre de la police secrète. Ces deux qualités réunies sur la même tête me déplurent un peu, je l'avoue. Quoi! votre république est patriarcale, et le fils aîné du patriarche joue chez vous les Goron!

Je vis un peu plus loin le héros du combat du 27 décembre 1899, le *generaal* Botha. D'une taille au-dessus de l'ordinaire, le teint clair, les yeux animés, intelligents, la parole retentissante, les gestes assurés, il se distingue à première vue de la masse lente et flegmatique des Boers; aussi est-il plus que populaire, et jouit-il parmi les siens d'une incontestable autorité.

*
* *

Je reçus le lendemain, pour mes camarades et pou moi, des chevaux, non pas élégants, mais endurants e

solides; ces bons animaux portaient sur la fesse les marques Z. A. R. (Zuid-Afrikaansche Republiék); je reçus un manteau imperméable, une couverture, une paire de bissacs, une gourde, cent vingt cartouches, etc. Il ne me manquait plus qu'un laissez-passer donnant droit au transport en chemin de fer, une pipe et une blague à tabac.

Après mûre réflexion, je me décidai à rejoindre les Boers qui luttaient contre les soldats de Buller sur la Tugela. Les autres volontaires, sans se hâter d'ailleurs de partir, se préparaient à rallier les commandos de leur langue qui battaient l'estrade devant Ladysmith, Colesberg ou Kimberley.

Trois Russes et un Allemand, que j'avais rencontrés sur le bateau, avaient exprimé le désir de m'accompagner. Deux d'entre eux se trouvèrent avec moi dans la gare, le soir de ce même jour; c'étaient Dachkof, enseigne de réserve, venu au Transvaal, *voir comment on meurt pour la liberté;* Nakoskine, lieutenant d'infanterie, pourvu de tout ce qu'il existe en Russie d'*Instructions* et de *Règlements* militaires; l'un et l'autre avaient profité des dernières heures pour envoyer en Russie des lettres d'adieu.

Nos chevaux embarqués, le fourrage distribué, nous attendions le départ en fumant les suprêmes cigarettes, quand notre troisième compatriote, nommé Ripert, parut à son tour. Ce garçon, léger, mais sympathique, était accompagné de la dame de son cœur, jeune personne venue de Russie; les yeux rougis de la belle témoignaient mieux que la protestation la plus éloquente du sacrifice qu'elle faisait à sa nouvelle patrie en se séparant ici, pour toujours peut-être, de son bien-aimé. Elle avait revêtu déjà le bandeau et le fichu de la Croix-Rouge, lesquels, d'ailleurs, lui seyaient à ravir; mais en fait elle n'appartenait pas au détachement russe de la Croix-Rouge, dont tous les médecins sou-

piraient pour elle en secret, où les Sœurs jugeaient sévèrement sa conduite, et pas davantage au détachement hollandais, si nombreux que, pour un seul héros blessé ou malade, cinq vertueuses femmes, ou guère moins, s'empressaient à son secours.

Nous fîmes connaissance dans cette gare de quelques israélites instruits et parlant bien le russe. Ils furent heureux de rencontrer en nous quelques-uns de leurs anciens compatriotes et nous exprimèrent le vœu de nous voir revenir victorieux. Plus encore : en prenant place dans le wagon, nous trouvâmes à nos places des paniers pleins de pêches savoureuses, de bananes, d'oranges, et plusieurs boîtes de cigares de choix.

Le train venait de s'ébranler. Je me tenais sur la plate-forme; les étincelles de la locomotive voltigeaient fantastiquement autour de moi, pétillaient au passage, s'éteignaient et se perdaient dans l'ombre épaisse et douce de la nuit méridionale. A une hauteur infinie, d'un éternel éclat, l'Etoile du Sud brillait sur la terre endormie... Un cri de douleur m'échappa : une escarbille enflammée était entrée dans mon œil; il fallut passer dans l'intérieur du wagon et retirer de mon œil ce charbon, venu si mal à propos interrompre mes rêveries sublimes. Les gares étaient pleines de Boers en armes; ils arrivaient de Ladysmith ou d'ailleurs et s'en allaient en congé. On les entendait rire, plaisanter, — peut-être à cause d'une nouvelle victoire, peut-être simplement parce qu'ils rentraient chez eux pour quinze jours? — Quant à nous, les commissaires de gare nous donnaient de l'avoine en gerbe pour nos chevaux; pour nous-mêmes, du pain de froment, des boîtes de *corned-beef* et de sardines. Ce n'est pas la seule occasion que j'eus de constater de quelle manière satisfaisante les Boers avaient résolu cette question de l'alimentation pendant les transports, difficile même pour les armées régulières, et je me convainquis par

la suite qu'à ce point de vue ils avaient laissé les Anglais bien loin derrière eux.

A mesure que nous avancions vers la frontière du Natal et le Drakensberg, le paysage prenait un caractère plus pittoresque et, par endroits, plus sauvage : des cimes vertigineuses perdues dans le bleu du ciel, des parois abruptes qui tantôt se resserrent jusqu'à toucher la voie du chemin de fer et tantôt disparaissent à un brusque tournant, en découvrant la vallée vaste au fond de laquelle la rivière d'argent descendue des hauteurs arrose des prairies d'un vert éclatant. Les huttes rondes de Cafres s'éparpillent à nos pieds et semblent de loin des jouets d'enfant. Le train rampe avec effort, enveloppe de courbes hardies la montagne, et tout à coup se rue, dévale... Il semble qu'à chaque instant il doive bondir hors des rails et tomber dans l'abîme; mais non, il se redresse sur sa voie et poursuit, toujours furieux. A la fin, c'est la station de *Prospect*, où la locomotive entre en ralentissant, d'où nous découvrons la masse grandiose du mont Majuba, élevant jusqu'aux nues ses deux cimes jumelles. Majuba-hill, Amadjuba... Que de souvenirs ce nom seul évoque pour les Anglais comme pour les Boers! C'est là qu'en cette année 1881, si mémorable pour l'histoire du Transvaal, le 27 février, quatre-vingts Boers chassèrent aux Anglais comme on chasse aux chamois et couchèrent sur la place six cents soldats avec leur chef, le général Colley. Depuis lors, le mont Majuba reste lié dans le souvenir des Boers à cet acte valeureux; il leur rappelle l'éclatante victoire remportée sur l'ennemi héréditaire; il éveille chez les Anglais le désir de venger dans le sang l'affront sanglant fait à leur drapeau. «*Amajuba! Sons of a bitch!*» (Amajuba! Fils de chienne!) criaient les lanciers de la reine, à Elandslaagte, en se jetant à l'improviste sur les Boers. Le même cri retentit ensuite à Spionkop; il retentira

aussi longtemps qu'un mystérieux nuage couronnera le Majuba-hill et que le mont fatidique attendra l'heure de nouveaux revers infligés aux Anglais et de la victoire définitive du peuple boer.

J'en étais là de mes réflexions, quand la voix fluette de ce bourreau des cœurs, du frivole mais aimable Ripert, me rappela à la réalité :

— Eh bien, messieurs! ne trouverons-nous pas ici du gin ou du whisky? J'ai la gorge d'un sec!...



Majuba laissée derrière nous, nous entrions au Natal et traversions le territoire anglais librement parcouru par les *commandos* boers victorieux. Passant le long de fermes abandonnées, de puits de mine béants et déserts, devant de hautes cheminées d'usines et des murs incendiés, nous gagnâmes Newcastle, ville pittoresque, quoique ruinée à demi et morte tout à fait. A Glencoe, nous vîmes pour la première fois des prisonniers anglais; ils causaient gaiement, ils riaient aux éclats au milieu d'un rassemblement de Boers formé autour d'eux. Leur sort leur semblait louable, et surtout ils appréciaient le whisky dont les gratifiait généreusement je ne sais quel fonctionnaire coiffé d'une casquette d'uniforme.

Je m'approchai moi-même de ces gaillards aux uniformes rouges, aux pantalons rouges, aux jambières rouges que fixait une courroie roulée en spirale de la cheville jusqu'au genou. Sur la plaque de leur ceinturon de buffleterie blanche, se lisait la brève mais significative devise des anciens Normands : *Dieu et mon droit*. Le droit... De quel côté est-il, quand d'une part Kruger déclare dans ses prêches que Dieu dirigera la trajectoire des balles boers, et que de l'autre le *War office* inscrit le nom de Dieu sur les ceinturons des soldats anglais?

M'adressant à l'un des prisonniers et dépensant en une fois tout mon vocabulaire anglais, je lui demandai :

— *What is the name of your regiment, my brave?*

Mon brave, un petit troupier camard, au nez bridé, tel un Tatare de chez nous, répondit : « Royal Dublin Fusiliers; » et il me montra du doigt le chapeau d'un burgher de la suite. Ce burgher aux cheveux roux avait orné son chapeau des trois lettres de cuivre R. D. F., enlevées à la patte d'épaule du prisonnier.

— *Tabacco, please, sir,* ajouta ce pauvre soldat.

Je lui donnai un de mes derniers cigares, et j'allais poursuivre, conformément à cet article du règlement qui recommande l'interrogatoire des *prisonniers et des habitants du pays* comme un moyen de se renseigner sur l'ennemi, j'allais composer de mon mieux des questions sur cet ennemi tout proche désormais, quand le chef de l'escorte cria, le parasol à la main et le *Mauser* à l'épaule :

— *Terug, Kerls*... (1).

On emmena les prisonniers, on en remplit un train qui partit ausitôt pour Pretoria. De nouveau, l'affluence des Boers qui s'en allaient en congé m'étonna. On voyait leurs figures barbues, bronzées, remplir les wagons de première et de deuxième classes, se pencher aux portières; ils agitaient leurs chapeaux au passage et nous criaient je ne sais quoi.

Notre train, quoique séparé par quelques stations seulement du point terminus, Modder-Spruyt, s'était arrêté à Glencoe; *volens nolens*, il fallait s'installer pour passer la nuit à cinq dans l'étroit compartiment du wagon. Dachkof était le plus confortable de nous tous; il avait des couvertures de laine, un plaid, un oreiller de plume couvert d'une taie immaculée; aux

(1) « En arrière, les enfants... »

angles de cette taie, étaient brodées je ne sais quelles arabesques et quelles lettres énigmatiques.

— Ce sont les dames de Néjensk qui me l'ont donné le jour de mon départ, dit-il avec quelque orgueil; voici les armes du Transvaal; voici deux vers de bon augure :

> Dum-dum, lyddite épargnera
> Celui qui cy reposera.

Et là, en lettres gothiques : *Fraternité, Egalité;* en lettres slaves : *bratstvo* (1). Ces dames avaient oublié le troisième mot de la devise française. C'est gentil, n'est-ce pas? Je garderai cet oreiller en souvenir d'elles, comme un talisman...

— Vous pensez l'emporter avec vous au bivouac, sur les positions?

— Sans doute... Voyez les Boers qui voyagent avec nous dans le train, tous leurs bagages, tous leurs ustensiles, tous leurs matelas. Il y en a qui emportent jusqu'à des cages à poules...

Nous aurions raisonné davantage sur le thème de cet oreiller, mais un Boer âgé et de haute taille, portant l'inévitable pipe dans sa bouche sans dents, entra dans notre compartiment. Sans mot dire, il s'assit à la place de Dachkof, après avoir placé sous lui l'oreiller, et s'endormit aussitôt du sommeil du juste. Ce vieux burgher portait deux cents cartouches dans les deux sautoirs attachés à ses épaules, et cent vingt dans les logettes cousues à l'étoffe de son gilet. Son sans-gêne nous étonnait un peu; mais le propriétaire de l'oreiller s'empressa au contraire de se déclarer satisfait :

— Quoi! J'ai pris mon parti de sacrifier, s'il le faut, ma vie, pour aider ce peuple de braves à défendre sa liberté, et j'irais refuser mon oreiller à ce digne vieillard?...

(1) Camaraderie.

— Et que diraient les dames de Néjensk, si elles voyaient les broderies de leur aiguille prises entre la banquette du wagon et les culottes grasses d'un vieux Boer?...

— A Néjensk, on porterait ce Boer en triomphe, comme le noble défenseur d'une république libre. D'ailleurs, la propriété, c'est le vol, ajouta avec feu Dachkof.

Le lendemain, après deux heures de voyage, nous arrivions à Modder-Spruit. Les bâtiments de la gare disparaissaient presque derrière les amoncellements de caisses, de tonneaux, de sacs remplis de farine, de riz, de sel et de toutes sortes de produits. D'énormes fourgons, grands comme des wagons de marchandises, arrivaient incessamment; le braiment des mulets, le mugissement des bœufs, l'appel rauque des charretiers nègres, les claquements de leurs grands fouets se mêlaient en une confuse rumeur. Les esclaves cafres, chargeant sur leurs épaules, avec une remarquable adresse, les balles de fourrage et les sacs de denrées, en remplissaient les fourgons, sous l'œil paterne des Boers paisiblement occupés à fumer leur pipe.

Nous réunîmes nos efforts pour faire sortir des wagons nos chevaux fatigués par un voyage de deux jours; nous les conduisîmes à l'écart, et, profitant du premier sac qui nous tomba sous la main, nous les gratifiâmes d'une ration de grains de maïs. Un groupe de Boers, assis autour d'un feu, excitaient notre envie; ils buvaient du café noir dans de grandes tasses, tandis qu'un jeune Cafre vêtu d'une jaquette de soldat anglais fricassait pour eux de succulentes tranches de viande mêlées à des quartiers d'oignon. Poussé par la faim, j'abordai résolument l'un d'eux, respectable personnage aux conserves de verre bleu, et, dans un jargon anglo-germano-hollandais, je lui exposai que nous ar-

rivions à l'instant, que nous avions vu la veille la fin de nos provisions et que nous le priions de nous dire d'abord où nous trouverions à manger, ensuite où nous pourrions voir le général Joubert.

Le Boer, sa tasse à la main, nous montra vaguement le tas de sacs, puis étendit le bras de l'autre côté : « *Daar is de kommissaar, daar is de hoofdlager!* » Son éloquence s'étant bornée là, nous résolûmes de ne pas perdre davantage notre temps mais de seller nos chevaux et de nous mettre en route. Le camp ne pouvait être loin : on découvrait au moyen de la lorgnette les taches blanches des tentes éparpillées au flanc de la montagne; d'ailleurs, la journée promettant d'être chaude, mieux valait voyager à la fraîcheur du matin.

Ce ne fut qu'au prix des plus grands efforts que je réussis à brider et à seller mon cheval et que j'attachai à la selle mon manteau roulé, mes bissacs, plusieurs petites besaces et ma gourde. N'ayant jamais servi que dans l'infanterie, j'étais mal préparé à mon rôle de cavalier-partisan. Je me hissai tremblant sur mon coursier. Heureusement, celui qui devenait dès lors mon compagnon de guerre assistait d'un œil paisible à toutes ces opérations et penchait simplement la tête, comme sentant avec amertume qu'il allait être monté par un fantassin. Le sort en était jeté. Rassemblant tout mon courage, je travaillai des pieds et des mains pour ébranler la bête et pour rejoindre mes camarades, caracolant au loin dans un nuage de poussière rougeâtre.

Je tenais les rênes dans la main droite; ma main gauche me servait tantôt à me raccrocher au pommeau de la selle, tantôt à protéger mes côtes contre ma carabine dont le levier me martelait cruellement le dos. Mon cheval cheminait à sa guise en dandinant la tête, et par instants prenait le galop. Combien je regrettai alors mes péchés de jeunesse et cette conduite

peu exemplaire qui m'empêcha dans mon régiment de mériter les aiguillettes d'*adjoint au chef de bataillon* (1)! Alors, peu ou prou, j'aurais pu me familiariser avec les règles de l'équitation...

Je rejoignis cependant mes camarades; avec un ton d'autorité qui seyait bien à ces hussards professionnels, ils m'expliquèrent comment on doit tenir les rênes «sans les laisser flotter et sans les tendre»; ils me parlèrent de la position de la jambe, des allures, des conversions à pivot fixe et des conversions à pivot mouvant (2).

Tout cela n'améliorait pas mon sort. Mais, tandis que nous faisions halte, un parti de Boers à cheval nous rejoignit : «*Goeden morgen! Goeden morgen!*» nous dirent-ils avec politesse. Ils nous examinaient curieusement. Un d'eux, témoin de mes caracoles, jeune homme au visage ouvert et sympathique, s'approcha de moi et, sans mot dire, sella de nouveau mon cheval, ajusta mes étriers et remit en ordre la banderole de ma carabine.

— *All right!* dit-il, quand ce fut fini; et, sachant que nous désirions voir le général Joubert, il nous montra une colline derrière laquelle se trouvait le *hoofdlager*, le quartier général des deux armées fédérées.

La chaleur était étouffante; la sueur, ruisselant sur nos visages, changeait en boue la poussière dont nous étions couverts. Plus rien dans nos gourdes et, de quelque côté que nous regardions, pas un arbuste, pas un buisson à l'abri duquel nous pussions nous soustraire à l'ardeur du soleil de midi. Çà et là, le lit d'un torrent desséché, une mare d'eau verte, des charognes

(1) Il existe en Russie, dans chaque bataillon d'infanterie, un officier subalterne monté, *adjoint au chef de bataillon*.

(2) Ces deux espèces de conversions sont réglementaires en Russie pour la manœuvre du peloton de cavalerie.

démesurément gonflées de chevaux et de bœufs au-dessus desquelles tourbillonnaient des nuées de mouches ventrues. Nous opposions à l'intolérable puanteur de ces chairs putréfiées la fumée âcre du tabac du Transvaal; mais cette fumée, tout en protégeant un peu notre odorat, n'écartait pas les mouches qui bourdonnaient autour de nous, couvraient nos chapeaux, nos vêtements, harcelaient nos visages sans répit. Haut par-dessus nos têtes, dans l'azur sans nuages, des oiseaux de proie planaient les ailes toutes grandes... Soudain, un coup de canon retentit, pareil à l'éclat d'un lointain tonnerre, et prolongea dans l'air ses ondes sonores, qui s'éteignirent peu à peu. Enfin!...

Nos cœurs se serrèrent douloureusement : quel événement tragique accompagnait cette détonation, là-bas, dans le lointain bleu, derrière la montagne? Peut-être des hommes, atteints derrière les tranchées par l'obus meurtrier, s'agitaient-ils déjà dans les spasmes de l'agonie et mêlaient-ils leurs soupirs et leurs râles au dernier écho de ce coup de canon? Un coup encore, puis un troisième... Frémissants, enfiévrés, nous nous hâtâmes sans plus sentir la fatigue ni la soif, dociles à la force fatale qui nous tirait vers l'avant... Là-bas, là-bas, les monts massifs et, derrière ces monts, la division White enfermée dans Ladysmith comme dans une nouvelle Plewna...

Mais le long du chemin, dans une vallée arrosée par une petite rivière, blanchissaient à nos yeux les tentes inégales du camp : nous étions arrivés. Les fourgons arrêtés entre les tentes montraient sous leurs bâches des pyramides de sacs pleins de maïs et de biscuit. Le sol était jonché d'entrailles d'animaux, de boîtes vides qui avaient contenu de la viande de conserve. Les Cafres, assis sur les talons autour des feux mourants des cuisines, léchaient les poêles et les casseroles qui avaient servi à préparer la nourriture de leurs

maîtres. Les Boers barbus, hâlés, se montraient sous les tentes et nous regardaient d'un air somnolent.

Nous découvrîmes, non sans peine, l'emplacement réservé à la tente du général Joubert : sur une petite place, au milieu du camp, un grand pavillon de toile verte empanaché du drapeau aux quatre couleurs. A l'intérieur, le *général commandant* des armées du Transvaal et de l'Orange, le *Piet Joubert*, était assis, tout seul, devant une vaste table couverte de papiers.

Nous entrâmes tous cinq dans la tente. Non sans émotion, je portai la parole et, dans une allocution préparée à l'avance, déclarai que nous arrivions à l'instant même, que nous désirions servir dans un des détachements employés sur la Tugela, et que tous, en somme, nous étions « ravis de nous efforcer (1) ».

Joubert releva la tête, écarta ses papiers, déposa ses lunettes et nous examina fixement. Il demanda d'où nous venions et pourquoi nous ne voulions pas rester devant Ladysmith.

Nous répondîmes que le blocus n'offrait pour nous rien d'intéressant; qu'après l'infructueuse tentative du 18 janvier, il était douteux que les Boers se décidassent à un nouvel assaut.

— *Kommer om den manshapen* (2) ! répondit-il ; et, tandis qu'il écrivait à notre sujet une lettre au général Lucas Meyer, j'eus le loisir d'examiner la tente, préparée, selon toute apparence, pour une séance de conseil de guerre.

Un téléphone accroché au mât central, dix chaises de bois courbé, composaient avec la table tout l'ameublement. Je remarquai, parmi les papiers, un plan du Natal dessiné à grande échelle et teinté de bleu; des rapports de *veld-cornets*, écrits au crayon, sur des

(1) Formule russe par laquelle les soldats répondent à l'éloge ou au remerciement d'un chef.

(2) « Pauvres troupes !... »

feuilles de petite dimension; plusieurs exemplaires du *Cape Times* et du *Volkstem*, journal édité à Pretoria.

— *All om den besten* (1), dit Joubert en nous remettant la lettre qu'il achevait d'écrire et en nous tendant la main.

L'audience était terminée.

— En voilà, un état-major d'armée! Pas d'officiers d'ordonnance, pas d'aïdes de camp... Quelle simplicité spartiate! dirent ensemble Nakoskine et Dachkof.

Un volontaire allemand, qui se présenta de bonne grâce à nous, nous offrit de nous accompagner. Six heures de marche nous séparant encore de la Tugela, nous décidâmes d'aller coucher au camp allemand, qui se trouvait pour nous à mi-chemin; nous devions rejoindre là un de nos compatriotes.

En route vers ce camp, situé au sud-ouest de Plat-Randa, je rêvais malgré moi des romans de Mayne-Reid et des descriptions qu'il donne de la vie des premiers colons africains. Les voilà, les massifs hérissés du *boosh;* les mimosas armés d'épines, au feuillage léger comme la plume... Le sabot des chevaux tantôt résonne sur la terre desséchée et durcie, tantôt s'amortit sur le tapis de gazon vert qu'émaillent les géraniums rouges et blancs. Des perdrix, d'autres oiseaux encore, au bec allongé, au plumage brillant, fuient effarouchés devant nous et font chatoyer leurs ailes sous l'ardent soleil. Un chamois apparaît çà et là, montre sur quelque éminence sa svelte silhouette, puis, effrayé par le bruit, se cache sous les mimosas épais.

Un sentier tortueux, où nous marchons à la file indienne, nous conduit jusqu'au sommet de la montée; alors s'ouvre à nos pieds la vallée de la Cleep-River, apparaît au loin dans le brouillard Ladysmith assiégée. Voici tout autour d'elle les hauteurs tubulaires,

(1) « Tout soit pour le mieux! »

les «Kopje», où la division White s'est retranchée; la Pepworth-hill, où les Boers ont installé le «Long Tom» du Creusot; l'Isimbulwana-hill, du haut duquel un canon semblable bat les logements anglais; le Lombards-Kop, armé de deux canons de campagne et de mortiers de gros calibre. Notre guide fait la guerre depuis les débuts du siège; il nous décrit les détails du paysage que l'éloignement ne laisse pas apercevoir et résume les événements dont il a été témoin.

Une ceinture de hauteurs entoure la ville, située au fond de cette vallée circulaire; sur ces hauteurs, tantôt chaînes continues et tantôt pics isolés, les Boers ont placé leurs pièces lourdes, trois canons du Creusot de 155^{mm} et deux mortiers de 120^{mm}; quant au reste de leur artillerie, des canons de campagne de 75^{mm}, modèle Krupp, des canons de montagne pris aux Anglais le 11 novembre 1899 et quelques canons à tir rapide Maxim Nordenfeld, ces pièces n'ont pu leur être d'aucune utilité pour le bombardement, tant en raison de la grande distance qui séparait les positions anglaises des positions boers, trois ou quatre kilomètres en moyenne, qu'en raison de la supériorité des Anglais en artillerie. White disposait de deux bouches à feu de la marine, de 120^{mm}, de six canons de 76^{mm} et de six batteries de campagne; de plus, chaque régiment d'infanterie ou de cavalerie était doté d'un canon à tir rapide. Enfin les Boers avaient par devers eux, malgré l'adresse de leurs pointeurs et la puissance de leurs calibres, une autre cause de faiblesse dans la qualité médiocre de leurs projectiles; ces projectiles, fabriqués sur place, fonctionnaient mal (1); ceux dont la fabrication était plus ancienne n'éclataient que dans la proportion de

(1) Il existait à Johannesbourg, au début de 1882, un atelier pyrotechnique, qui fabriquait par jour de 250 à 400 projectiles. En avril 1899, des agents de l'Angleterre firent sauter cet atelier. (*Note de l'auteur.*)

50 à 60 pour 100. La garnison anglaise avait construit des abris blindés au moyen de rails, de traverses de chemin de fer et de quartiers de rocher; la population avait, de son côté, creusé des logements souterrains; ces précautions réduisaient à peu de chose les effets du bombardement.

L'étendue de la ligne de défense atteignait 22 kilomètres, ce qui, pour une garnison de 10,000 hommes, ne donnait qu'un fusil pour deux mètres courants. Malgré cette faible densité, la défense réussit à repousser les attaques partielles exécutées çà et là par divers *commandos* et l'assaut du 18 janvier 1900 auquel concouraient des forces plus importantes.

Le président Kruger — je cite toujours mon guide — s'alarmait des préparatifs actifs faits par les Anglais; il ordonna à Joubert d'en finir avec Ladysmith. Le vieux Joubert, la mort dans l'âme, rassembla tous les généraux et les commandants de détachements et leur fit connaître la volonté du président. La majorité fut contre l'idée d'un assaut; mais Botha, le héros du 27 décembre 1899, et Trichard, le commandant de l'artillerie, pensèrent qu'on pouvait s'emparer de Ladysmith par irruption; cette opinion fut aussi défendue par les chefs des Boers de l'Orange, fatigués d'un séjour de trois mois devant la ville. L'assaut fut donc décidé en conseil; mais il restait aux commandants à convoquer en une nouvelle assemblée les *veld-cornets* : ceux-ci avaient à persuader leurs hommes. Malgré leur éloquence, la perspective de l'assaut parut peu engageante aux dignes burghers; le 18, au petit jour, quelques *commandos* seulement se rassemblèrent, parmi lesquels tous ceux de l'Orange, un peu plus de 500 hommes en tout; ces braves se glissèrent avec la souplesse de Zoulous dans le vallon couvert aux vues qui séparait les positions boers de Besters-hill et de Wagon-hill, tombèrent à l'improviste sur les petits postes anglais et

parvinrent jusqu'aux batteries des pièces de la marine; mais les *gordon-highlanders*, arrivant à la rescousse, percèrent de leurs baïonnettes ces hardis assaillants. Les Boers de l'Orange, exposés sur le César-hill aux feux de l'artillerie anglaise, non soutenus par les autres détachements, rétrogradèrent en emportant leurs blessés et leurs morts. L'artillerie anglaise ayant suffi par elle-même à repousser les attaques sur les autres points, toutes les réserves purent être portées du côté de l'assaut. Les Boers perdirent, d'après les comptes rendus officiels, 150 hommes blessés ou tués; mais, en fait, ce chiffre reste au-dessous de la réalité : Kruger, qui sait si bien exciter l'ardeur des Boers par ses prêches et par le récit de ses visions prophétiques, sait aussi taire les faits qui influeraient en sens contraire sur leur état d'esprit.

Maintenant — nouvelle tactique — les Boers avaient décidé de barrer la Klip-River; ils employaient plusieurs milliers de Cafres à construire une digue près de la station Nelthorpe. Peine perdus, selon le guide : l'ingénieur hollandais chargé du travail avait à tort confondu les torrents montagneux du Natal avec les eaux vaseuses des canaux de son pays; dès les premières pluies, le courant renverserait le barrage et l'emporterait...

Nous arrivions justement au gué de la Klip-River et pouvions juger par nous-mêmes de toute la vanité du projet. Une eau trouble fuyait, tourbillonnant entre des rives abruptes; les chevaux perdaient pied et dérivaient au courant; pourtant il n'avait pas plu depuis longtemps, et la profondeur n'était que de deux archines (1). Un de nous, emporté quelque vingt pas au fil de l'eau, tomba dans un trou avec son cheval, et il y serait encore, ou bien les poissons l'auraient mangé,

(1) Longueur de l'archine : $0^{m}71$.

si quelques Boers n'étaient apparus à point pour repêcher la monture et le cavalier.

Un peu plus loin, nous rencontrâmes un Cafre, enveloppé dans une couverture de flanelle bigarrée, des bracelets de cuivre aux chevilles et aux poignets. Notre Allemand se crut obligé de descendre de cheval et de faire halte pour fouiller cet homme.

— Qu'y a-t-il donc? lui demandai-je. Est-ce que les Anglais emploieraient les Cafres comme espions?

— S'ils les emploient? répondit-il. Nous arrêtâmes, il y a quelques jours, un Cafre, espèce d'idiot, qui portait dans un bâton creusé un plan détaillé, parfaitement exact, de nos camps, tranchées et batteries. La seule erreur de ce document consistait dans un *post-scriptum*, où il était dit que les réseaux de fils de fer tendus en avant de nos tranchées étaient munis de clochettes : renseignement faux, comme bien vous pensez. Notez encore que ces réseaux de fils de fer n'existaient que depuis la veille. Enfin, grâce à ces diables basanés, toujours avides d'or anglais, malgré nos *brandwacht*, Buller et White sont en communication étroite l'un avec l'autre. Nous aussi, d'ailleurs, nous nous servons des Cafres à l'occasion...

Il tira quelques bouffées de sa pipe, emplit ses bronches de l'âcre fumée du tabac du Transvaal et poursuivit :

— Je suis depuis huit ans dans le pays et connais bien les Cafres; je sais qu'ils attendent de cette guerre de grands changements. Au début de la campagne, leurs anciens, les rejetons des noirs d'autrefois et des grands prêtres, se réunirent dans une vallée inaccessible du Drakensberg pour immoler à leurs fétiches un bœuf noir, un bœuf rouge et un bœuf blanc. Les trois animaux étant frappés en même temps, le bœuf rouge tomba le premier, puis le blanc; le noir se débattit plus longtemps que les autres. Les Cafres conclurent de c

augure que les Boers vaincraient les Anglais, — les hommes rouges, — mais qu'ensuite la race noire se soulèverait, Cafres, Zoulous, Basoutos, Souazis, etc., et qu'elle s'affranchirait du joug des étrangers.

Nous galopâmes, pour gagner, si nous pouvions, avant la nuit le camp des Allemands. Mais dans ces contrées du Sud, l'obscurité succède au jour sans intervalle; à peine le soleil couchant avait-il disparu, que la Croix du Sud s'allumait dans l'azur sombre et que tout s'abîmait sous des ténèbres impénétrables. Nous mîmes pied à terre pour conduire nos chevaux par la bride; butant aux cailloux, déchirant aux branches épineuses des mimosas nos visages et nos mains, nous nous hissâmes cependant jusqu'à atteindre le sommet de la montagne, jusqu'à découvrir au loin la lueur d'un foyer.

— Une demi-heure encore... nous dirent les Allemands.

Mes pieds étaient brûlants, mon dos meurtri par cette odieuse carabine Martini-Henry. Mon cheval, épuisé, baissait la tête et se traînait sur mes talons. Mes camarades aussi, sans l'avouer, se réjouirent de voir briller devant eux les feux rouges du camp. On nous conduisit tout droit à la tente du commandant Krantz, Allemand d'origine, Transvaalien depuis dix ans; sa réputation de tueur de lions — il en avait abattu soixante-huit de sa main — motivait le choix fait de lui pour commander les volontaires allemands.

— Mais ma femme, messieurs... Je vous présenterai à ma femme... Ma femme a tué à elle seule quatre-vingt-six lions!

Tout en nous racontant son histoire, il s'acquittait de ses devoirs de maître de maison. Petit, alerte, les moustaches soignées, il bavardait, agitait sa cafetière, versait le café brûlant, offrait des côtelettes, des beignets, le tout bien boucané dans la cendre. Puis, sans décesser, il passait à nous dire sa part dans l'assaut du

18 janvier; l'idée de la digue, le projet d'inondation étaient de lui; il se proposait de donner un nouvel assaut à Ladysmith, avec cinq cents hommes...

Nous l'écoutions avec componction, en buvant force tasses et vidant le contenu d'une vaste poêle pleine de ces côtelettes savoureuses. Cependant la nouvelle de notre arrivée s'était déjà répandue dans le camp et nous voyions affluer à l'envi sous la tente des *premier-lieutenant* prussiens, et des *rittmeister* autrichiens. Krantz nous aboucha avec un capitaine de l'état-major général suédois qui se crut obligé, pour entrer en matière, de nous parler de la bataille de Narva et de la question finlandaise; je ripostai par la bataille de Poltava et par les armements de la Norvège. L'aimable Ripert s'interposa :

— Est-il vrai, s'il vous plaît, que dans les restaurants de Stockholm on donne gratis la *sakouska* (1) avec une *vodka* (2) délicieuse?

Rien qu'à ce souvenir de la patrie lointaine, le Suédois roula ses yeux dans leurs orbites, et, pour toute réponse, soupira profondément.

— Un compatriote à vous... annonça Krantz. Le docteur Ziegel, de l'université de Derpt.

Le docteur Ziegel, sous l'aile retroussée de son feutre qu'ornait une plume d'autruche, avec sa barbe à la Henri IV, ressemblait moins à un paisible Esculape qu'à un mousquetaire de Dumas; il portait, au lieu du brassard de la Croix-Rouge, une cartouchière en sautoir, et, sans plus se souvenir des travaux de l'hôpital, de la sonde ni de la lancette, fusillait maintenant des hommes avec volupté.

— Messieurs!... Par quel hasard? s'écria quelqu'un en russe; — et nous reçûmes les embrassements d'un homme de haute taille, à la barbe floconneuse, noire

(1) Hors-d'œuvre.
(2) Eau-de-vie.

comme de la suie. — Venez chez moi; vous y passerez la nuit, nous causerons.

Nous remerciâmes ces étrangers accueillants, puis, à tâtons, en trébuchant dans les piquets, nous gagnâmes la tente de notre compatriote. Il était officier du génie, attaché à une compagnie de mineurs stationnée dans une forteresse du gouvernement d'Odessa; profitant d'un congé de six mois, il avait pu venir étudier le siège de Ladysmith aux points de vue spéciaux du sapeur et de l'artilleur. Mais la réalité ne répondait pas à ses désirs; il était mécontent de ce blocus exécuté de la manière la plus primitive, et doublement furieux de l'inaction des Boers et de la sottise qu'il avait eue, d'entrer dans le détachement des volontaires allemands.

— La moitié des personnages que vous venez de voir sont des aventuriers que des instincts mal dissimulés de rapine attirent ici, ou qu'une vilaine histoire oblige à fuir leur pays. Krantz, tout le premier, n'est qu'un lâche, un bavard et un intrigant. Si on ne l'a pas encore relevé de ses fonctions de commandant, c'est simplement parce qu'il a une jolie femme qui monte à cheval et qui tire mieux que lui. Elle vient souvent au camp, elle apporte du cognac ou du whisky, elle met son mari à la porte de la tente, et puis...

— Je reste ici! s'écria avec feu Ripert. Dites-moi, Mme Krantz doit-elle venir bientôt?

Nous passâmes la nuit chez le nouveau camarade, le capitaine Krylaef; puis, retrouvant à grand'peine nos chevaux qui s'étaient mêlés au commun troupeau, nous continuâmes sans guide vers le but de notre voyage. Le chemin serpentait au flanc de la montagne; les Boers que nous rencontrions nous souhaitaient gaiement le bonjour et nous expliquaient avec détail où et quand nous pourrions trouver le général Meyer. On entendait, à une distance inconnue, le bruit sourd d'une fusillade. Nous restions sous l'impression de l'agréable

dernière soirée et de cette rencontre imprévue avec notre compatriote; le matin radieux, un azur sans nuages noyé dans les ondes d'une lumière éclatante, des collines et des vallons de velours vert, tous ces objets charmants nous disposaient à la joie; d'un commun accord, abandonnant pour une fois ces nuances d'opinion qui nous divisaient d'ordinaire, nous convînmes de ne prendre parti pour aucun détachement étranger, mais de demander au sympathique capitaine Krylaef de venir nous rejoindre sur la Tugela.

— Nous formerons une escouade et nous le prendrons pour caporal, dit Nakoskine. Il est notre supérieur à tous, et il fait la guerre depuis deux mois déjà. Donnons aux Boers l'exemple d'une organisation régulière...

— Non, non, messieurs, pas de chef! protesta l'indépendant Dachkof. Nous ne sommes pas venus ici pour obéir à toutes sortes de caporaux.

La route était jonchée de fragments de projectiles, de fusées de cuivre séparées du shrapnel, de bombes encore entières, avec l'ogive écrasée et le culot arraché. Des excavations larges de deux archines témoignaient du pouvoir explosif de la lyddite.

— Messieurs, si je suis emporté par une de ces bombes, écrivez à ma maîtresse, dit le bourreau des cœurs Ripert. Je vous laisserai son adresse...

— Au fait, qui sait ce qui peut arriver? dit Nakoskine.

Il proposa que nous fissions l'échange des adresses de nos parents et que nous prissions les uns devant les autres l'engagement de les avertir au cas d'un événement fatal. Nous arrêtâmes nos chevaux; l'un dictait, et, gravement, les autres écrivaient, tandis que dans le ciel sans nuages, haut, bien haut par-dessus nos têtes, planaient des oiseaux de proie...

Eugène AUGUSTUS.

(*Traduit du russe*).

(*A suivre.*)

LA
RENAISSANCE DE LA GAULE
AU XIX° SIÈCLE

I

Au dessert d'un dîner celtique présidé par Renan, M. Waldeck-Rousseau, chargé de présenter au maître les félicitations des convives bretons pour l'apparition d'un volume consacré aux antiquités sémitiques, ajouta l'expression d'un vœu aux éloges qu'il formulait avec les habituelles ressources de son éloquence :

— Nous nous estimerions plus heureux, disait-il en substance, et vous serions plus reconnaissants, nous Celtes, s'il vous plaisait maintenant d'appliquer à l'histoire de notre race la haute et claire vision et le talent que vous avez prodigués dans cette œuvre.

Il ne plut pas à Renan de rassembler les matériaux de ce monument, et d'en dégager la philosophie générale. Ayant peut-être vidé son cœur dans la ferme éloquence de la page consacrée aux Bretons par ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* et sa *Poésie de la race celtique*, il laissa, sans émoi apparent, s'accumuler les études produites par Paris et par les infatigables sociétés archéologiques de province. Les autres métropoles de la race, le Royaume-Uni et les Etats-Unis, constatent aussi chez elle un zèle au moins équivalent à l'enrichissement du fonds commun. Partout elle vit

dans l'attente du puissant et sincère metteur en œuvre capable de synthétiser son histoire, du cerveau qui la remettra au premier plan de la vie contemporaine.

Disraëli, dans son *Endymion*, en énumérant les trois familles installées sur le sol de l'Europe, l'avait déjà engagée à chercher partout où le Germain et le Slave ne sont pas organisés en tribus autonomes. Il la poussait ainsi au delà des limites des territoires occupés par ses agglomérations conscientes, et l'invitait à ne tenir aucun compte ni des dénominations étrangères imposées sur certains points à ses collectivités, ni des théories qui les suppriment purement et simplement, ni de l'opinion qui se nourrit de la sève celtique en la niant.

L'éminent créateur de Keltia, lord Castletown (Mac Giolla Phadruig), a développé récemment cette donnée dans une conférence donnée à Dublin, par laquelle il déterminait les positions occupées par la grande communauté occidentale. La France y apparaissait comme le noyau d'un domaine continental considérable et de population très dense. Il délimitait ainsi la zone dévolue à l'historien futur, et vouée dans l'avenir à la reprise de cette culture celtique, qui a déjà dominé le monde moral, et n'a jamais renoncé à sa contribution quotidienne à l'universel labeur humain. Chez quelques-uns des peuples cités par le conférencier, elle devient de plus en plus intense; chez d'autres, et la France est du nombre, elle ne parvient pas à se dégager de l'oppression des contingences, et à remettre la lumière dans le chaos des notions hétérogènes auquel appartient l'éducation. Jean Reynaud a constaté depuis longtemps que « sur tous les points nous nous vouons à l'étranger et livrons aveuglément à l'oubli nos descendances nationales. Le mal est grand; car l'idée de la patrie, toute flagrante qu'elle soit dans les cœurs, demeure confuse dans les intelligences, parce qu'elle n'y est point écairée par les lumières du passé ».

Cette constatation peut se renouveler aujourd'hui sans sacrifier un seul des termes dont elle se sert. Un grand nombre de Français se réclament couramment de quelque ascendance étrangère en tirant argument de toutes les invasions subies par le pays. Les Romains, les Germains, les Espagnols et les Sarrasins se survivent ainsi à eux-mêmes dans une progéniture d'adoption qu'ils n'ont jamais dû prévoir. Aussi commune est la tendance à remonter aux premiers siècles de l'ère chrétienne, à ce demi-reniement qui se formule par le vocable de « gallo-romain », si périlleux à porter en présence de l'histoire. Ses deux termes hurlent d'être accouplés depuis l'explosion d'exécration à laquelle avait abouti la cohabitation du Gaulois et du Romain. Salvien nous en a composé un tableau d'une consultation toujours utile, et singulièrement suggestive. Suffisamment éclairé sur le mensonge de la civilisation des fils de la louve, le vaincu ne cachait plus la haine et la répulsion que lui inspirait son maître. Celui-ci, conscient de son indignité, s'humiliait lui-même au point de dissimuler un titre qui ne provoquait plus que des concerts de malédictions. Ce lui eût été une aussi douce consolation qu'au Gaulois une impardonnable injure, de leur apprendre que dans l'avenir des fils du second se glorifieraient d'accoler leurs deux noms. Ce mépris persista et se formula dans les lois saliques, qui taxèrent le meurtre d'un citoyen romain à 1,050 deniers alors que le sang d'un Franc se payait 2,500. Et c'est sur cette haine que repose étrangement le rêve d'union des « races latines », qui ne sont qu'un vocable en l'air, qui ne représentent aucune réalité puisqu'il n'a jamais existé de race latine.

A peu près nulle est la disposition à remonter à l'ancêtre naturel, à franchir, pour le rejoindre, la barrière établie par la Rome des Césars entre la première phase et la seconde de l'histoire de la Gaule, entre la

période d'indépendance et l'ère de l'épreuve. Le Gaulois actuel revient de préférence à l'époque de la domination étrangère, romaine ou franque. L'histoire de sa misère et de sa servitude lui fait mieux sentir les bénéfices de l'état présent, et lui permet de se rendre un hommage, en vérité très légitime, du progrès accompli. C'est une histoire très glorieuse qu'il s'est acquise par la conquête de son affranchissement, sans autre ressort que l'instinct qui survivait en lui, dépourvu de la langue nationale, de la tradition, de la notion du droit, que d'autres peuples avaient gardées et cultivent encore avec une âpreté d'attachement qui leur promet de longs siècles. Avec cette seule force, il a fourni des Bagaudes aux Jacques et à Jeanne d'Arc une épopée qui se conclut par la possession de la liberté communale. Et il s'en tailla une autre dans la lutte intellectuelle qui aboutit à la liberté nationale. Mais sa meilleure noblesse est dans ses origines.

La Révolution en eut l'intuition très nette. Afin qu'il ne subsistât aucun doute sur le sens du mouvement de 89, elle proclama la reprise de l'héritage celtique et la fin des siècles de flétrissure. Recouvrer la liberté, c'était rentrer dans la tradition; c'était reprendre avec elle dans son sens initial le cours de la destinée interrompue, en adoptant un organisme conforme aux éternelles aspirations gauloises et favorable au développement de la personnalité celtique.

Malheureusement elle ne sut pas découvrir cet organisme. L'insuccès n'a rien de surprenant, si l'on considère qu'après avoir eu une vision nette de sa raison d'être et de la voie qu'elle devait suivre, elle s'abandonne aux inspirations d'Athènes et de Rome, surtout aux dernières. Elle obéissait en ceci à une règle subie depuis longtemps. Pendant que les aspirations restaient chez le Gaulois les mêmes que dans sa souche première, nationales et libres, son intelligence avait été

soumise, dix-huit siècles durant, à une culture étrangère implacable, destinée à paralyser les élans de sa spontanéité. A la longue, il devait y contracter des habitudes nouvelles d'alimentation et d'activité intellectuelles. Il y apprit qu'il n'était de science, de source d'inspiration et de vérité qu'étrangères de pensée, de littérature, d'arts qu'étrangers. La confusion s'établit bientôt dans son esprit entre ses innéités et les acquisitions de cette éducation. Il crut et croit encore que ces notions adventives constituent son véritable fonds. Tout appel de sa tradition, toute impulsion de son sang devait dès lors être repoussée comme chimère et tentation malsaine. L'aliénation de sa personnalité morale s'accomplissait sans arrêt et sans lutte, pendant que ses instincts fidèles déjouaient l'influence de ces forces hostiles, et menait par des voies sûres la race à son affranchissement.

Les termes de cette disposition antithétique ne pouvaient disparaître du jour au lendemain, par le seul fait de la possession de l'état de liberté. Mais la lutte changeait de caractère. Le vaincu d'hier devenait maître d'acquérir une éducation nouvelle, et il y songeait. Mais en attendant il restait encore soumis pour longtemps, puisque nous le subissons encore, au système d'éducation établi par la conquête. Jean Reynaud devait à la constatation de cette anomalie les craintes que lui inspirait l'avenir :

> Nation sans vertu, suppose-t-il, ne tenant de la Providence dans le fond de sa race aucun instinct sacré, dotée par les autres peuples de tout ce qu'elle a de valable, sera-t-elle réduite à rompre définitivement avec sa propre souche pour se greffer ailleurs? Ou, au contraire, divine entre les plus di nes de la terre, devra-t-elle ne regarder le cours de son éd cation sous l'Italie que comme un accident de son hi oire?

n d'autres termes, recouvrera-t-elle sa personnali ? Nous allons la voir à l'œuvre.

II

La question ne se posait pas autrement au commencement du siècle. D'un côté un ensemble de forces morales, littérature, éducation, philosophie, arts, importé du dehors et désigné si heureusement par Augustin Thierry sous le vocable collectif de «génie de la conquête», s'efforçait de conserver dans le domaine moral le pouvoir perdu en politique. De l'autre le génie celte libéré réclamait l'entière possession de ses droits et la reprise de son héritage moral. Le premier avait l'avantage de la position, possédant une tradition nettement établie, disposant de l'éducation et de tous les moyens officiels de manifestation de la pensée. Les revendications du second n'avaient guère de base; sa tradition n'était pas définie, ses ressources morales n'étaient pas établies. Il paraissait incapable de substituer de toutes pièces une éducation nationale à l'éducation latine.

Il ne se laissa pas abattre par cette pénurie. Jeune, vaillant, confiant, il entreprit immédiatement de se pourvoir. L'académie celtique, conçue par Lenoir, directeur du musée des Petits-Augustins, reçut son organisation de Cambry, et se recruta d'esprits tels que Le Gonidec, Macdonald, Fontanes, Fourcroy, François de Neufchâteau, Lacépède, Millin, Fourier, Humboldt, Laréveillière-Lépeaux, dont la valeur caractérisait dès le début l'importance attribuée à l'œuvre. Aussi haut dans la hiérarchie sociale de 1805 figuraient les opposants, si nous en croyons cette lettre de Le Gonidec, dont nous devons communication à l'obligeance de M. La Caille, petit-neveu du grand celtisant :

... Dans peu, ton ancien voisin va être reçu académicien, et dame! il n'en est pas peu fier. Des savants dans les langues anciennes et dans les monuments antiques se sont adressés au gouvernement, pour obtenir l'autorisation de

s'assembler et de prendre le titre d'académie celtique. Après beaucoup d'opposition de la part de l'Institut, le ministre de l'intérieur vient enfin de donner son approbation et d'accorder un local au Louvre. Dans six semaines ou dans deux mois les séances vont s'ouvrir. On n'attend plus que l'impression d'un ouvrage de Cambry sur les monuments celtiques et *druidiques* qui va paraître dans peu et donnera *une idée* du but de cette académie. Ton petit serviteur a aidé à corriger les épreuves et a même inséré quelques articles dans cet ouvrage... (1).

Avant la date indiquée par Le Gonidec, le 22 février, l'Académie celtique tenait au Louvre sa solennelle séance d'ouverture. L'Institut, et avec lui la culture étrangère, étaient vaincus pour l'instant, sauf à prendre une revanche à l'heure propice. Cette séance entendit la première revendication formulée depuis plus de dix-huit siècles. Conscients de la grandeur de l'œuvre de régénération qu'ils allaient entreprendre et de l'importance de la manifestation à laquelle ils se livraient, ces celtisants, Cambry en tête, adressaient leur salut à la lumière avec un enthousiasme parfois dithyrambique, dont l'expression ne traduisait sans doute pas encore la splendeur de la vision où leur apparaissaient les grands ancêtres. S'ils avaient eu besoin d'excuses, ils en auraient trouvé, des plus nobles et des plus probantes, dans les témoignages de Pythagore, Aristote, Diodore de Sicile, Diogène Laërte, Lucain, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Clément et tant d'autres qui ont vu ou soupçonné chez le druide la plus pure et la plus haute personnification de l'âme humaine dans l'antiquité. Cambry acclamait l'âge d'or dans l'ère druidique. La terre des Gaules lui apparaissait comme un sanctuaire inondé de lumières, peuplé de sages et d'hommes de bien, longtemps oublié, enfin retrouvé. Renouer une tradition aussi glorieuse lui semblait un

(1) Lettre du 4 février 1805, à M. de Saint-Prix, au château de Lauvengat, près Lesneven. Les lettres en italiques manquent à l'original.

devoir sacré et une fortune merveilleuse pour sa génération. Ce devoir, il l'accomplissait dans la certitude de faire œuvre nationale au premier chef, de se conformer à une évidente et heureuse nécessité. En lui et autour de lui, il ne se formulait aucun doute, il n'y avait que la joie sacrée de proclamer la fin de l'Epreuve, et de travailler à reconstituer la famille libre.

L'hommage aux druides et aux lieux saints où ils proclamèrent les premiers l'idée d'un Dieu unique, universel, trouva place dans le discours du secrétaire perpétuel, qui ne manqua pas de relever, par contraste, la bassesse du paganisme antique et d'atteindre ainsi le système d'éducation dont il était la base.

Le but de l'académie était « de retrouver la langue celtique dans les auteurs et les monuments anciens, dans les deux dialectes qui existent encore, le breton et le gallois, et même dans tous les dialectes populaires, les patois et les jargons de l'empire français, ainsi que les origines des langues... de recueillir, d'écrire, comparer et expliquer tous les monuments, tous les usages, toutes les traditions »; en un mot de chercher le génie de la Gaule dans tous les monuments subsistants, et le rétablir devant le monde, non dans une attitude guerrière, mais avec un geste de conciliation et de paix. L'académie tenait compte de la nuit du 4 août, et de l'entrée des castes dans la communauté gauloise : « Que la nation française se livre donc sans alarmes à ces recherches, sa fierté ne sera pas déçue... Peut-être ne serait-il pas impossible de prouver que la présence des Francs parmi nous est bien moins le résultat d'une invasion que le retour d'un grande partie de nos frères dans leur première patrie. Opinion émise depuis longtemps par Mézeray et débattue au cours des deux derniers siècles par les historiographes.

Cette bonne volonté fleurit chacune des manifestations de son activité. Chez elle tout a un air de jeunesse et de fête. C'est avec un zèle riant qu'on se met à l'œuvre à Paris et en province où l'académie compte un grand nombre de correspondants. Tout ce monde nourrit des espoirs joyeux et infinis. La première récolte de documents fut connue en 1808 par la publication d'un premier volume de *Mémoires et Antiquités* celtiques, gauloises et françaises. Quatre autres suivirent jusqu'en 1812, mettant au jour cent cinquante mémoires ou articles sur des antiquités, sur les mœurs, les usages observés dans un grand nombre de départements. La physionomie du passé se dessinait, poétique, sensée, variée; le livre de famille se reconstituait, offrant aux écrivains la richesse de ses documents, et aux adversaires la joie de quelques controverses.

Mais l'heure de l'Institut allait sonner à l'apparition des désastres. Le premier coup visa cette académie. Elle fut transformée en *Société des antiquaires de France*. Sous ce nouveau et vénérable titre, l'œuvre nationale devait passer au rang d'amusement de collectionneurs et d'amateurs d'antiquités; et les efforts de l'académie ainsi renouvelée, pour conserver le prestige acquis, ne le sauvèrent pas complètement. Mais la semence était jetée. Elle allait germer, malgré l'opposition de la Restauration. A remettre en honneur le nom de Franc, et à réclamer le rétablissement de l'ancienne distinction de castes, celle-ci ne gagna rien de plus qu'une guerre de presse des plus ardentes, et le replacement de sa destinée sur le terrain de 1789, avec ce désavantage que ses adversaires étaient maintenant en possession du sens exact de leur histoire. Montlosier, avec sa *Monarchie française*, menait la bataille et donnait une base au système franc. La presse nationale lui répondit en se réclamant de la nationalité gauloise, et rendit coup pour coup dans cette bataille qui mettait

aux prises à découvert toutes les énergies des combattants. C'était la première occasion qui s'offrait à elle de se mesurer avec le génie de la conquête. Elle marcha vers son triomphe avec un entrain admirable. Le nom de Guizot émergea bientôt de cette lutte avec celui d'Augustin Thierry qui s'attaqua directement à l'œuvre de Montlosier et en releva vivement les absurdités.

Dans cette lutte il trouva mieux que des succès de presse. Il découvrit la méthode historique qui allait ouvrir aux historiographes de l'avenir une voie vraiment nationale, l'étude des mémoires et documents manuscrits à opposer au système qui consistait à ramener le passé tout entier au service de la politique de la monarchie, le témoignage au plaidoyer. Les origines ne lui offraient guère encore de documents de ce genre. Mais ils abondaient dans la suite et lui faisaient sentir dans la deuxième période de la vie gauloise une palpitation plus intense, et en rapport plus direct avec les questions débattues de son temps. Le caractère pathétique de la lutte surhumaine entreprise par le serf pour recouvrer sa liberté excitait son enthousiasme. Par les mémoires du passé, il conservait le contact immédiat avec les faits, et entretenait ses dispositions pieuses, qui percent fréquemment dans ses écrits. En exposant sa pensée dans ces deux chapitres des *Lettres sur l'histoire de France* : « l'Antipathie de race qui divise la nation française, » et « l'Histoire véritable de Jacques Bonhomme », il donna toute leur valeur aux développements qui les accompagnent, et éclaira aussi d'une vive lumière l'histoire des états généraux. Chateaubriand l'en a loué en ces termes : « Les *Lettres* de M. Thierry sur *l'histoire de France*, ouvrage excellent, rendent à un temps défiguré par notre ancienne école son véritable caractère. »

Augustin Thierry vécut passionnément la vie de

l'âme gauloise pendant les siècles d'épreuve et admira comme elle le méritait l'épopée de Jacques Bonhomme et de son fils, le bourgeois des états généraux, la lutte armée et la lutte intellectuelle. Les étapes du triomphe, il les a parcourues dans l'angoisse et dans la joie; et quand son esprit retourne à son temps, et se demande quel doit être le lendemain de la conquête de la liberté, il reste encore partagé entre l'espoir et la crainte : « La destinée actuelle des Etats-Unis d'Amérique répond à tous les vœux que nous formions pour la nôtre : ces vœux ne sont donc point des chimères : nous ne sommes donc point travaillés de la vaine ambition de l'impossible, comme le prétendent nos ennemis; nous ne nous jetons donc point hors de la sphère humaine, en aspirant à la plénitude de l'indépendance sociale, car la nature humaine est libre de son essence, et la liberté est sa loi. Mais alors, d'où provient la distance énorme qui nous sépare encore de cet objet, de ce lieu où nous aspirons et que nous sommes capables d'atteindre? Elle ne provient pas de nous-mêmes, mais d'un fait extérieur à nous, d'un fait grave et triste, que nous voulons nous cacher, et qui revient incessamment à notre vue, parce que nous ne le détruisons pas en le niant... Le génie de la conquête s'est joué de la nature et du temps, il plane encore sur cette terre malheureuse... »

Il ne pouvait mieux mettre le doigt sur la lacune de son œuvre. Une lumière lui a fait défaut dans son exposé de la lutte pour l'affranchissement, lumière qu'il ne pouvait trouver que dans l'étude des origines, et que l'académie celtique lui avait indiquée. S'il existe des causes antérieures à l'histoire qu'il écrit, il en perd le bénéfice, et son œuvre avec lui. La seule évolution qu'il discerne procède de la servitude à la liberté et ne trouve à arguer que d'un besoin humanitaire de se débarrasser du conquérant. Ainsi présentée, cette libération, pour touchante et passionnante qu'elle soit, n'ap-

paraît pas d'une nécessité philosophique primordiale. Le génie de la conquête, s'il est civilisateur, représente une valeur humaine supérieure à celle du barbare qu'il vient instruire. Il n'est répréhensible qu'autant qu'il se montre destructeur de civilisation.

Et c'était le cas. Il existait un génie celte reconnu, antérieur à la conquête et supérieur aux conquérants, au témoignage même d'écrivains de l'antiquité. Il existait un état social assez avancé pour subordonner toutes les forces nationales à un pouvoir philosophique apte à servir de justification, et peut-être d'inspiration à la république de Platon. Il existait un état de dignité morale inconnu des peuples esclavagistes de la Méditerranée. L'ancêtre de Jacques Bonhomme avait incarné ces états, personnifié cette humanité privilégiée... Le Romain usa de tous les moyens pour détruire cette civilisation qui l'humiliait, et le Franc acheva l'œuvre. Mais nous avons vu avec Salvien que le vaincu se révoltait à son heure; et si obscurci que fût son génie par la suite, celui-ci ne pouvait disparaître tant que la race subsistait. C'est ce génie qui entretient la fierté, l'énergie et l'audace du Gaulois, et mène son effort séculaire de façon à faire croire à l'exécution d'un dessein préconçu, à la réalisation, point par point, d'un programme inscrit quelque part au-dessus de l'humanité, et aboutissant à la liberté que le Gaulois avait autrefois installée dans le monde. La révolte de Jacques Bonhomme s'ennoblit grandement de s'inspirer d'un tel idéal.

L'exemple des Etats-Unis est suggéré à Augustin Thierry par une inspiration de cet ordre, bien que l'aspect de cette république ne présentât pas de son temps un caractère aussi déterminé qu'aujourd'hui. A mesure que leur histoire se développe, elle se manifeste dans le sens d'une expérience panceltique d'une variété et d'une profondeur d'épreuve très marquées. Toutes les

nations de l'Europe occidentale ont fourni leur contingent à cette jeune société et s'y sont fondues avec une remarquable facilité dans la liberté, suprême loi et suprême espoir des Celtes. Elles y ont reconstitué la grande famille celtique.

L'exploration de la période de l'indépendance gauloise avait tenté Chateaubriand : « J'avais commencé, raconte-t-il dans la préface des *Etudes ou Discours historiques*, des recherches assez considérables sur les Gaulois; l'ouvrage de M. Amédée Thierry a paru, et j'ai abandonné mon travail; il était dans la destinée des deux frères de m'instruire et de me décourager. » Amédée Thierry se trouvait dans des dispositions d'esprit qui pouvaient le mener au but. Il trouvait un intérêt philosophique considérable à constater la persistance des caractères physiques des races et de leurs caractères moraux à travers toutes les modifications de leur existence. La personnalité de la Gaule domine ses projets. Son *Histoire des Gaulois* et l'*Histoire de la Gaule sous l'administration romaine* lui semblent une introduction « à ce qu'on a coutume d'appeler l'histoire de France », et qu'on le sent tenté d'appeler l'histoire de la Gaule sous la domination franque, ce qui serait légitime. Il les considérait comme indispensables à la compréhension de la période française, « car les événements de la vie des peuples sont bien souvent une énigme dont le mot, oublié des enfants, ne se retrouve que dans le berceau des pères. » Cette vérité aurait dû appeler l'attention de son frère, comme la méthode de celui-ci aurait pu le préserver lui-même de mettre sa plume au service du génie de la conquête.

Malheureusement ses réalisations ne se trouvent pas 'accord avec ses projets. Après avoir exposé la philo-›phie de son œuvre, Amédée Thierry se contente de ssembler les matériaux épars dans l'antiquité clas-ıue. Mais sa récolte en oublie quelques-uns. Son

œuvre s'en ressent. Son exposé de la doctrine des druides ne rappelle que par des côtés de culte les philosophes admirés des Grecs, et que Dom Martin, cent ans avant l'auteur de l'*Histoire des Gaulois*, trouvait d'autant plus nécessaire d'étudier que la clef de cette histoire devait se trouver dans leur religion. La perspicacité de Dom Martin a eu raison depuis. Mais Amédée Thierry lui échappe. Aussi longtemps qu'il jouit de son indépendance, l'ancêtre lui semble un barbare effréné, sanguinaire, perdu de superstitions et de vices grossiers. A peine vaincu, il se pare de toutes les qualités. L'historien suit avec une admiration résolue, et en les considérant comme autant de bienfaits, les progrès du Romain supprimant la langue, la liberté, l'état social gaulois au profit de sa dépravation et d'une politique implacable et hypocrite, qui multiplie les attentats philosophiques avec une ténacité et une habileté toujours égales. Sa pensée appartient à ce sophisme; et les avertissements qu'elle a pu recevoir ne l'en dégagent pas. Les données recueillies par l'Académie celtique sont restées sans influence sur lui. Il ne peut ignorer qu'en 1818 Fauriel avait signalé à ses contemporains l'apparition des *Triades bardiques*, publiées de 1801 à 1807 par un paysan gallois, Owen Jones, accomplissant cet acte de foi sublime et non isolé chez les Kymri, de travailler quarante ans à amasser les moyens de réaliser cette publication pour en doter son pays. Thierry ne leur demande pas conseil, non plus qu'au témoignage apporté en 1785 par Houdard à l'Académie des inscriptions, dans un mémoire sur les lois galloises ainsi qualifiées : « Ces lois sont simples, justes, austères et douces comme les peuples dont elles émanent. »

La consultation de ces œuvres, éclairée par la cons tatation de ce fait que leur pensée fut un bien commu aux peuples installés des deux côtés de la Manche, eí fait échec à sa méthode, mais rendu hommage à la pl

élémentaire justice. L'autorité de l'historien n'eût pas été entamée pour avoir professé quelque respect à l'égard d'une telle tradition et reconnu en elle la cause plus que légitime, et la source très noble de cet ardent amour de l'indépendance qui soulève le Gaulois contre le Romain en toute occasion favorable. La personnalité celtique lui eût démontré comme quoi elle avait les plus hautes raisons de vouloir survivre à la destruction systématique tentée contre elle, ou au moins d'en préserver soit sa langue, soit son droit, un de ces biens qu'un vainqueur, aujourd'hui, ne peut attaquer sans être en butte à de violentes protestations. L'humanité se sait intéressée à la conservation de toutes les sources intellectuelles, et taxe de barbarie tout pouvoir qui en supprime.

Amédée Thierry ne nous en a pas moins laissé une leçon utile en coordonnant ces révoltes qui prouvent que le Gaulois entend interrompre la prescription attendue par le Romain. Il reconnaît ainsi la persistance de la collectivité première et de sa solidarité sous la domination étrangère. Et c'était le point essentiel à établir. La ressource restait au Gaulois d'en appeler, pour le reste, contre la partialité qui fournit, au mépris de toute règle, la méthode de cette histoire; et cette ressource s'enrichissait tous les jours. Voici d'ailleurs que la révolution de 1830 a mis fin à la querelle des Gaulois et des Francs. La voie est libre devant lui et l'immense tâche qui reste à remplir est à peine ébauchée.

JEAN LE FUSTEC.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LA VIE PRATIQUE

LES HOMMES ET LES CHOSES

Propos de vacances : la question agraire; le collectivisme et l'anarchie à la campagne. — L'Union mutualiste des femmes de France. — Les maisons françaises d'eaux-de-vie. — Le trust américain de l'acier.

Juillet et août! La mer et la montagne! Les vacances nous mettent en présence de la *question agraire*.

Quelle différence établir entre la question agricole et la question agraire?

La question agricole est, malgré son nom, *commerciale :* elle a été posée par l'apparition sur le marché mondial des «pays neufs», dont les produits — blé, laine, viande, vins, etc. — ont écrasé ou menacé d'écraser les cours (1).

La question agraire est sociale : elle n'existe que sur les points où l'hostilité réciproque a surgi, soit entre collaborateurs d'un même atelier de production, soit entre voisins (nuance fondamentale).

Comment la question agraire se manifeste-t-elle en ce pays de France, sur cette «terre des paysans» qui

(1) Voir notamment, sur l'Australie et la Nouvelle-Zélande, le récent rapport de M. Albert Métin. (*Office du travail;* in-8°, 200 pages, en vente chez Berger-Levrault.)

semblait devoir en être indemne? Propagande collectiviste et propagande anarchiste — ces deux moitiés contradictoires et pourtant unies de la Révolution — vont nous permettre de le saisir sur le vif.

Le «collectivisme», la «mise en commun du sol et des instruments de travail», est un habit tout fabriqué, qui «va encore à l'ouvrier», mais qui «gêne le paysan aux entournures». Au mois de mai dernier, le *Parti ouvrier*, journal du député Allemane, publiait le récit d'une tournée rurale, d'un voyage circulaire de prédication collectiviste. On y devinait, entre les lignes, la résistance du client campagnard. L'idéal des tisseurs de Roubaix ou des forgerons du Creusot s'évapore dans les herbages normands ou dans les carrés de vignes des bas-pays de Cognac (1).

Et cependant, il faut que la «panacée», pour mériter son titre, conserve son prestige d'universalité. Et il faut, sous peine d'échec nécessaire, pour les quatre millions d'ouvriers de l'industrie, que la «foi nouvelle» s'étende aux dix millions de travailleurs, où se recrutent les baïonnettes répressives.

D'où le «néo-collectivisme» de M. van der Velde et de M. Jaurès, c'est-à-dire la négation de la propriété adaptée aux convoitises des petits propriétaires.

Les brochures belges dépassent, à cet égard, les nôtres de cent coudées. Rien ne vaut la collection multicolore des fascicules publiés par le journal *le Peuple* (35, rue des Sables, à Bruxelles).

L'un de ces petits traités, intitulé *le Parti ouvrier et les campagnards*, par Leo de *l'Etudiant socialiste* (p[illegible]x : 5 centimes), va nous servir de sujet de méditati[illegible].

[illegible] Voir *Bouilleur de cru du bas-pays de Cognac*, monographie de [illegible]ille. *Ouvriers des Deux Mondes*, n° 94.

Il est divisé en cinq paragraphes :

1° Les ouvriers socialistes et les campagnards ;
2° Les ouvriers agricoles ;
3° Les fermiers ;
4° Les petits propriétaires ;
5° Le socialisme agraire.

Le thème est peu compliqué et la méthode renouvelée du combat des Horaces. Les adversaires sont isolés, puis attaqués successivement.

Ouvriers agricoles, domestiques, charretiers des grandes fermes concentrées du Nord, où un seul entrepreneur cultive trois cents, quatre cents hectares, et paye le loyer des terres à vingt ou même trente propriétaires, votre situation est identique à celle des ouvriers de la grande industrie. Vous vous confondez d'ailleurs avec eux, avec les ouvriers de la distillerie agricole, avec ceux de la sucrerie qui domine la contrée. Unissez-vous, comme eux. Le syndicat est le moyen. La grève est le syndicat en bataille. Le prud'homme agricole est la vigie permanente entre les grandes luttes. Haussez les salaires ; diminuez les heures de travail. Guerre aux profits. La coopération agricole finira vos maux actuels.

Petits fermiers, vous êtes des nôtres. La terre que vous arrosez de vos sueurs ne vous appartient pas non plus. Les fruits que vous récoltez, vous les vendez afin de pouvoir payer au bout de l'année le tribut exorbitant que prélève sur vous le propriétaire foncier. (Page 15.) Pour vous, nous demandons l'achat par la commune du machinisme agricole. A l'expiration du bail, il doit vous revenir *une indemnité pour la plus-value donnée à la propriété*. La Révolution seule anéantira la cause de tous vos maux, le *fermage*, cette mauvaise herbe de la propriété privée. (Page 18.)

Petits propriétaires terriens, c'est vous surtout qu'on essaie d'ameuter contre les socialistes. (Page 19.) Notre programme ne vous est cependant pas hostile ; l'achat du machinisme par les communes, l'assurance contre la grêle, contre la mortalité des animaux, etc., ne peut vous nuire. Nous demandons la suppression des *chasses gardées*. Cela vous va-t-il ? Le dégrèvement complet des droits de mutation et de succession pour toutes les propriétés au-dessous de 5,000 francs. Ne le désirez-vous pas ? L'impôt progressif sur le revenu qui rejettera toutes les charges sur les grands propriétaires. N'est-ce pas le

plus évident de vos intérêts? — Mais n'oubliez pas, petits propriétaires, que *la terre s'est concentrée entre les mains d'un nombre de plus en plus restreint de propriétaires* (1). (Page 20.) Si les terres en location augmentent, c'est que les petits propriétaires sont expulsés par une loi fatale. La lutte pour vous se révèle de plus en plus impossible : la concurrence des grands vous tue, vous décime. (Page 21.) Les impôts, l'usure, l'hypothèque vous rongent. Qu'est-ce qui vous dévore? Est-ce le socialiste ou le gros propriétaire? (*Id.*)

La Belgique ne possède pas d'îlots de métayage. La France en détient encore et assez nombreux. «Le partage par moitié est injuste, le partage par tiers est suffisant.» Telle est la formule ultra-simple qui commence à retentir aux alentours de la cité socialiste par excellence : Limoges.

Journaliers, domestiques, petits fermiers, propriétaires endettés, métayers, sont ramenés, peu à peu, par un savant coup de raquette, dans le giron de la grande église collectiviste.

Au fond de tout cela, il n'y a plus guère qu'un programme ministériel. Kautsky, le disciple logique de Karl Marx, a raison de protester. La dignité de la doctrine a sombré au contact de l'électeur. Kropotkine, l'apôtre de l'anarchie, est plus sévère encore. Il écrit dès 1894, dans sa brochure *les Temps nouveaux* (publication de *la Révolte*, 140, rue Mouffetard) : «Les marxistes ont évolué vers le jacobinisme bourgeois qui se contente comme le faisait Louis Blanc au Luxembourg de subventions accordées par l'Etat bourgeois aux associations ouvrières, d'exploitation des mines et des chemins de fer par l'Etat, et de retraites *à la vieillesse payées par l'Etat.* (O prophétie!) Nous ne voyons

(1) Le fait est matériellement inexact pour la France. Voir le célèbre discours de M. Paul Deschanel, sur la question agraire. (10 juillet 1897.)

plus de communistes que les communistes-libertaires (1).»

Et de fait, l'anarchie est pour les individualistes exaspérés, comme le seront toujours les ruraux français aux heures de crise, «la revanche» de l'autonomie. C'est elle, qui a fait germer spontanément les jacqueries de 1789-93 (voir *la Grande Révolution*, de Pierre Kropotkine). C'est elle qui aujourd'hui fait résonner le plus profondément la fibre paysanne, car elle est la théorie des «partageux» encore plus que celle des «metteurs en commun». «Oui, nous prendrons la terre, dit-elle par la plume du grand géographe Elisée Reclus *(A mon frère, le paysan)*, mais à ceux qui la détiennent sans la travailler pour la rendre à ceux qui la travaillent. (Page 8.) Ce que tu cultives, mon frère, est à toi, et nous t'aiderons à le garder par tous les moyens en notre pouvoir : mais ce que tu ne cultives pas est à un compagnon. Fais-lui place. Lui aussi saura féconder la terre.»

Le tableau de l'avenir libertaire ne jure pas trop avec le cadre champêtre. Tandis que le collectivisme demeure, quoi qu'on fasse, une idéalisation de la grande industrie moderne, l'association anarchique est la résurrection scientifique de la «communauté primitive» du Pamir, des Balkans ou des plaines russes. Chacun y trouve les consommations nécessaires en échange d'une production directe et limitée. Peu importe, par conséquent, la concurrence et la fluctuation des cours, que l'on ignore autant que sous la tente du Kirghiz. «La commune de Paris — Seine et Seine-et-Oise — comprenant 3,600,000 habitants, et par suite à peu près 1,200,000 individus valides des deux sexes,

(1) Voir, au sujet du rapprochement entre le radicalisme et le socialisme, la brochure intitulée : *Socialisme pratique*, par M. le sénateur LATERRADE. (Stock, 1901.)

il suffirait, grâce au machinisme agricole, d'imposer à chacun 58 journées de 5 heures pour subvenir à la nourriture de l'ensemble (1).» L'idylle fait la part du sentiment. La «révolte» systématique; la «guerre aux juges, aux gendarmes et aux lois»; l'injure et les pierres lancées contre le carrosse qui passe, le coup de fusil derrière la haie, le feu à la ferme, la dynamite au château, forment l'enseignement pratique, mal suivi par peur, mais destiné à éclater un jour, à la première commotion nationale.

Le communisme libertaire a sur le communisme autoritaire (ou collectivisme) une immense supériorité révolutionnaire. Il déchaîne des hordes. L'autre organise... des brigades centrales.

Loin de moi l'idée de tuer chez le lecteur le goût de la vie rurale. On peut encore chasser dans ses tirés, sans être pris soi-même comme cible; et ce n'est que de temps en temps qu'une automobile culbute sur un fil de fer ou un madrier traîtreusement placé. Mais l'ivraie lèvera, si on ne l'arrache. Je voudrais qu'on appliquât à la politique rurale les principes élémentaires de l'agriculture.

Mon ami M. Kergall, le vigoureux publiciste de *la Revue économique et financière*, ainsi que de *la Démocratie rurale*, a admirablement saisi ce point de vue, depuis de longues années. C'est le monde rural qui forme la position stratégique. Il est le réservoir humain, qui alimente les villes, «ces mangeuses d'hommes.» Il est, par suite, la source principale du courant des idées. Donc, disciplinez-le par le *syndicat agricole*, défendez-le par la coopérative de production (la «fruitière», par exemple), l'assurance, la banque rurale; et, toujours par le développement de l'idée syndicale, garantissez-y l'*alea* personnel par la mutualité agricole qui, bien

(1) Voir *l'Agriculture* de Pierre KROPOTKINE, notamment p. 28.

comprise, aboutira à la retraite. Nul programme ne répondra plus éloquemment aux appels de la haine systématique signés par MM. Jaurès ou Kropotkine.

L'*Union mutualiste des Femmes de France*, qui vient de se fonder et dont on parle beaucoup en ce moment, aura précisément pour objet de créer la *retraite paysanne*, spontanée et volontaire, en face de l'impratique retraite obligatoire du projet gouvernemental.

Deux mouvements puissants s'y agglomèrent et se fortifient.

D'abord le mouvement mutualiste. (La mutualité marche en France à pas de géant. Le rapport du ministère de l'intérieur (1898) indiquait : 11,825 sociétés et 1,909,479 membres. Aujourd'hui, et depuis la loi nouvelle du 1er avril 1898, le chiffre de *quinze mille* sociétés est atteint : 14,909 et 2,317,879 membres.)

En second lieu, le dévouement et la charité féministes (dans le bon sens du mot) qu'une autre *Union des femmes de France* aurait supérieurement établis, s'il en eût été besoin.

La mutualité, avec les femmes pour pionniers, rayonnant dans la plus humble bourgade et le plus minuscule hameau; les dons volontaires affluant, sous la forme de l'*honorariat*, dans les sociétés; l'effort spontané du travailleur se décuplant, parce que l'aide vraiment mutuelle l'encourage : quelle perspective! Et que l'on comprend bien les adhésions enthousiastes des plus grands noms de France qui ont, en un instant, rempli les listes du comité central, des comités départementaux et locaux!

Cette solidarité me paraît meilleure que celle de Bakounine. Elle exige moins de cadavres. L'Union pour la vie est le Bien (1). La Lutte pour la vie est le Mal.

(1) Cette heureuse formule a été donnée, en même temps, par M. Th. Funck-Brentano et M. Kergall.



Nous avons un ministre du commerce qui ne songe qu'à la justice sociale. En revanche, notre ministre de la justice ne néglige pas le commerce. L'incident *Monis*, que nous n'avons garde d'apprécier, donne une certaine actualité aux *maisons d'eaux-de-vie de Cognac*.

D'abord, et au nom du ciel, que l'on ne s'imagine pas l'eau-de-vie des Charentes comme une étiquette fictive destinée à masquer les alcools de betteraves ou de grains, les «trois-six» allemands. Rien ne serait plus faux. L'eau-de-vie charentaise existe. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir en chemin de fer, et surtout en voiture, la zone dont la vieille cité des Valois forme le centre et dont le fleuve de Charente fournit le diamètre, d'Angoulême à Saintes, rigoureusement de l'est à l'ouest. Là, sur le million d'hectares, qui constituait le cercle glorieux d'autrefois (avant l'invasion phylloxerique), les replantations s'observent de toute part : les *Bois* sont redevenus vignobles; les *Fins Bois* également; le *Bas-Pays* (chose ignorée) n'a jamais cessé de l'être : seuls les anciens crus supérieurs, la Petite-Champagne et la Grande-Champagne, cherchent encore l'hybride qui résistera à la chlorose, à l'anémie du terrain calcaire. Donc, s'il y a des vignes... concluez, lecteur : il faudra bien admettre la distillation.

Voici, d'ailleurs, les «brûleries» rurales, l'atelier des courtiers-distillateurs. En effet, on «brûle» en des établissements spéciaux, tenus par les agents du grand commerce. Le «bouilleur de cru», autrement dit le propriétaire distillant sa récolte, n'a plus qu'une existence «virtuelle». En principe, il vend son vin, précisément au courtier, de 50 à 60 francs l'hectolitre (catégorie inférieure) : l'alambic, tenu en réserve, ne sert

qu'à le défendre, par la possibilité de la vente directe d'alcool, contre l'écrasement des cours. Bien plus, le «bouilleur professionnel», l'intermédiaire des négociants de la «place», achète parfois directement la vendange sur pied et se charge de la récolte. A l'acquisition des vins, il gagnait d'être garanti contre les fraudes de l'alcool; à la récolte personnelle, il est redevable d'une sécurité plus complète : plus de vins importés du dehors, plus de mélanges, plus de sucrage. Tant de précautions n'offrent-elles pas une bonne odeur commerciale?

Au troisième niveau — le premier serait le viticulteur; le second, la distillerie — domine la «maison de commerce». Rien qu'à Cognac seul, leur nombre était de près de deux cents en 1899, parmi lesquelles la célèbre maison Hennessy, et la non moins célèbre maison Martell, qui à elles deux absorbent la moitié des transactions de la place — 26 millions sur 52; — puis, à la suite, d'autres marques prospères et respectables qui s'échelonnent.

Rien de moins compliqué que l'organisation de ces entreprises, le plus souvent familiales, quelquefois aussi modernisées sous la forme anonyme. Toutes comprennent deux sections juxtaposées : 1° les «chais» (ou caves); 2° le comptoir (ou bureau).

Les chais y recèlent le grand secret de la fabrication des eaux-de-vie, l'art des «coupes» (ou coupages). La matière première y est double : il n'y a pas à le nier. D'une part, l'eau-de-vie de vin, l'eau-de-vie d'une authenticité indiscutable, qui constitue l'article supérieur; d'autre part, l'alcool du nord, l'alcool de betteraves, de mélasses, de grains, que le truquage des qualités inférieures exige toujours. Ces mélanges sont l'âme du commerce : qu'il s'agisse des vins, des huiles, des eaux-de-vie, des cafés. — Mais nous sommes loin de l'époque de crise où certains établissements compo-

saient la «fine-champagne» avec du trois-six (alcool industriel) et un parfum demandé aux produits chimiques. Seuls, les procédés pour «brunir et vieillir» n'ont pas entièrement perdu leurs droits (eaux boisées, amandes, kirsch, extrait de fleurs de vigne, etc.). On les retrouverait en examinant avec attention les «bassins» ou tonneaux de mélange, les tonneaux de réserve, les filtres et dépotoirs. On ne les aperçoit plus, à la sortie, lorsque les camions chargent — pour les porter vers les bateaux ou sur les wagons — les foudres, tiersons et caisses à bouteilles.

Le «comptoir» détient le secret commercial. De là le visiteur aperçoit l'univers. Le commerce du «cognac» est éminemment international. L'employé qui est devant vous est un polyglotte émérite. Il entretient une correspondance quotidienne avec les agents de la maison en Angleterre, en Suisse, en Hollande, en Norvège, en Suède, en Russie, en Amérique, aux Indes, en Australie, etc. Toutefois, le marché intérieur, le marché français, devient de plus en plus recherché, et, pour se l'assurer, on ne recule pas devant la publicité la plus coûteuse. Enseignes des gares, kiosques, affiches lumineuses — et réceptions ministérielles — nous édifient à cet égard.

En résumé, commerce prospère et qui tente avec raison un esprit avisé. Avec un million d'affaires, le bénéfice net peut s'élever à 125,000 ou 150,000 francs : 12 à 15 pour 100 *net*. Ce chiffre d'affaires et de bénéfices exige toutefois 2,000 à 2,500 hectolitres de réserve à 100 degrés (soit 4 à 5,000 hectolitres réels). Ce capital est un poids mort assez dur à soulever.

Maintenant, un conseil pratique. Si le lecteur veut savoir ce que coûte le litre de très vieille eau-de-vie de «propriétaire», il est facile de lui apprendre que le tsar l'a payé, il y a quelques années, 50 francs, et M. de Rothschild, 60 francs. Il convient toutefois d'ajouter

que de solides relations personnelles peuvent ramener les prix de 10 à 20 francs pour des « crus », il est vrai, moins cotés, quoique fort appréciables.

Même à 10 francs le litre, l'alcool charentais n'intoxiquera jamais les masses profondes. Il devrait trouver grâce devant les « Tempérants ».

*
* *

Le « trust » de l'acier se trouve en présence d'une grève.

Ainsi que cela convient à cette terre novatrice des Etats-Unis, on peut entendre à Mackersport et à Pittsbourg le « dernier cri » des procédés modernes.

Le « trust » — la fusion des patrons — était gigantesque. La « grève » — le « trust » des ouvriers — est organisée en régiments et l'on tire de temps à autre un petit canon.

Qu'est-ce qu'un « trust » ? On abuse du mot depuis quelque temps; et peut-être aussi de la chose.

Le « trust », au sens étymologique du mot, veut dire : confiance, parole donnée. Que deux, trois, dix industriels concurrents échangent leur parole, voilà une « coalition », un syndicat. Les Allemands disent un « cartel », en se servant d'une expression de la langue militaire (échange de prisonniers, c'est-à-dire toujours engagement d'honneur). Exemples de « trusts » français : les ententes (non écrites) des marchands de bois du Nivernais et de toutes les régions; les pactes (écrits) des raffineurs de pétrole; les syndicats du cuivre, du fer, du charbon, etc. — Le trait caractéristique de la combinaison est toujours le même : *Parole donné entre des individualités qui conservent leur indépen dance.*

Mais un pas de plus peut être franchi. Les entre prises peuvent être transformées en *société uniqu*

Une unité nouvelle, plus puissante, absorbe toutes les autres. C'est la « fusion » que l'on appelle encore « trust », inexactement à notre avis (1), et qui, exercée sur une large échelle, a reçu de la langue populaire la qualification de « monopole ».

Ces « fusions-monopoles » ne se sont pas produites seulement sur la terre des « Yankees », ainsi que certains ouvrages récents permettraient de le supposer.

Le *Manuel du spéculateur à la Bourse* du célèbre Proudhon (1857) nous montre l'intensité du mouvement analogue, qui surgit en France vers le milieu du siècle. Toutes les grandes compagnies de chemins de fer, actuellement existantes, sont le résultat de « fusions ». La Compagnie d'Orléans absorba les anciennes sociétés de Paris à Orléans, du Centre, d'Orléans à Bordeaux, de Tours à Nantes (décret du 17 mars 1852). Même chose pour le Paris-Lyon-Méditerranée. Tactique analogue pour l'Est, l'Ouest et le Nord. — En même temps la Compagnie parisienne du gaz (acte du 19 décembre 1855) incorporait six sociétés particulières (Sociétés Margueritte, Brunton, Dubochet, Lacarrière, Payer et Gosselin. — Dans le bassin houiller de la Loire, l'agglomération de concessions aboutissait à la Compagnie des mines de la Loire (acte du 17 février (1847), baptisée immédiatement du nom de « monopole » et fractionnée de force par le gouvernement (1854).

Mais tout cela n'est que la préface du « trust de l'acier » et de la stratégie de M. Pierpont Morgan.

La préface ne nous fera pas oublier le sujet.

(1) Peu importe les mots. Mais les économistes devraient se n tre d'accord sur une série d'expressions correspondant aux n nces.

PIERRE DU MAROUSSEM.

CHRONIQUE

L'impératrice Frédéric. — L'étrangère. — Trois mois de règne. — L'œuvre de Bismarck. — La femme allemande. — Mme Kruger. — Indomptable espérance. — Paroles du président Kruger. — M. Chamberlain et les camps de concentration.

Les circonstances ne laissèrent à l'impératrice Frédéric, qui vient de mourir, que quelques semaines pour figurer au premier rang de la scène du monde. Elle ne cessa d'être la femme d'un prince-héritier que pour devenir la veuve d'un empereur. Fille de la reine Victoria, elle avait épousé en 1858 le prince Frédéric de Prusse, fils du roi Guillaume. Ce mariage avait été de part et d'autre un mariage d'inclination; en Angleterre on l'estimait une mésalliance; en Allemagne, dans ce pays tout pullulant de princesses, il parut scandaleux et dangereux qu'un Hohenzollern eût été ailleurs prendre femme. C'est le sentiment d'un cercle de dames de petite ville pour l'étrangère. La princesse mena à Berlin une vie retirée et restreinte qui peut-être convenait à ses goûts, mais qui sans doute ne lui parut pas toujours conforme à la dignité d'un prince-héritier. Cependant Bismarck et la Prusse grandissaient; après [illegible]es guerres heureuses, l'empire allemand se formait et [illegible]e-nait corps sous la main puissante du chancelier. [illegible]es destinées futures du prince s'élevaient. Mais les p[illegible]ır-rait-il atteindre? Sa santé altérée lui permettrait [illegible]le de ceindre la couronne impériale? Bismarck, [illegible]ès

l'avoir tenu à l'écart et dédaigné, affectait de le traiter en moribond; pour lui, le véritable Kronprinz, ce n'était pas ce prince rebelle à son influence, déjà âgé, toujours malade; c'était le petit-fils, ce jeune Guillaume qu'il se flattait d'avoir lui-même élevé, à son école et pour sa gloire. Comme il avait séparé le père et le fils, Guillaume Ier et Frédéric, il détournait de son père le futur Guillaume II. La colère de Bismarck ne connut plus de bornes quand, contre toute prévision, ce moribond régna. L'excès sauvage de ce tempérament sans frein apparut sans retenue. Ces quelques semaines de règne, de mars à juin 1888, et qui furent les dernières d'une longue agonie, retentirent de ses propos injurieux. Ce fut un scandale sans exemple. La mort de l'empereur Frédéric y mit un terme. L'impératrice fut, pour ainsi dire, exilée, et Bismarck se crut encore empereur, cette fois sous le nom de Guillaume II. On sait de quelle cruelle façon, et vraiment digne d'un Bismarck, ce jeune homme, comme disait le chancelier, sut venger son père et régner seul.

La femme allemande possède, dit-on, les vertus du foyer, mais il faut entendre par là une certaine vertu bornée et passive, et tout absorbée dans la personne du mari. Peut-être l'Allemagne devra-t-elle à cette Anglaise d'avoir connu une vertu plus intelligente et plus active, une bonté plus éclairée et plus personnelle, plus de réflexion et de charité; ainsi l'impératrice Frédéric aurait-elle fait avancer d'un pas sensible son pays d'adoption, mais peut-être aussi cette noble et triste existence aura-t-elle été parfaitement inutile.

*

* *

Dans son malheureux pays, livré depuis bientôt deux ans aux horreurs de la guerre, la vénérable femme du président Kruger est morte, loin de son m-ri, soutenue sans doute par son indomptable foi, m s pourtant dans quelle angoisse de son cœur d' ›ouse, de mère et de patriote! Ce malheur imprévu

qui le frappe n'a pas incliné M. Kruger au découragement et au doute. Il disait quelques jours après : «Nous n'avons pas été les agresseurs... Ce n'est pas par notre volonté que la guerre continue. Nous défendons notre liberté. Quand on voudra nous la garantir, nous déposerons les armes, pas avant! Quand les pères ne seront plus, les enfants continueront à se battre pour l'indépendance, et, après eux, les petits-enfant; car on ne détruit pas une race et une race forte ne renonce pas à la liberté... J'ai la conviction que les Anglais nous accorderont ce qui est notre droit. Je ne les hais pas; je plains leur aveuglement, leur orgueil. Mais, tous les jours, je prie Dieu pour eux, pour ceux qui meurent là-bas victimes d'une cause injuste, pour leur gouvernement qui s'obstine dans une entreprise maudite, afin que les yeux se dessillent, que les consciences s'éclairent, et que nos adversaires rentrent dans la voie droite. Une fois la paix faite, nous voulons vivre avec les Anglais en bons et loyaux voisins; nous voulons avec eux une paix et une amitié perpétuelles. Qu'ils reconnaissent nos droits; jamais nous n'attenterons aux leurs. La preuve que notre cause est juste, c'est la sympathie universelle des peuples; c'est que, de tous les points de la terre, s'élèvent vers le ciel des prières pour le triomphe de notre droit. Eh bien! alors, Dieu est avec nous. Il ne nous abandonnera pas. Plus que jamais j'ai confiance.» Au même moment, à la tribune du. Parlement anglais, M. Chamberlain vantait l'humanité des méthodes de lord Kitchener et de ces camps de concentration, renouvelés des procédés des Espagnols à Cuba, où les femmes et les enfants boers meurent de faim ou succombent sous les mauvais traitements.

CLAYEURES.

Le directeur-gérant : P. Mainguet. — Typ. Plon-Nourrit et Cie — 2481.

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

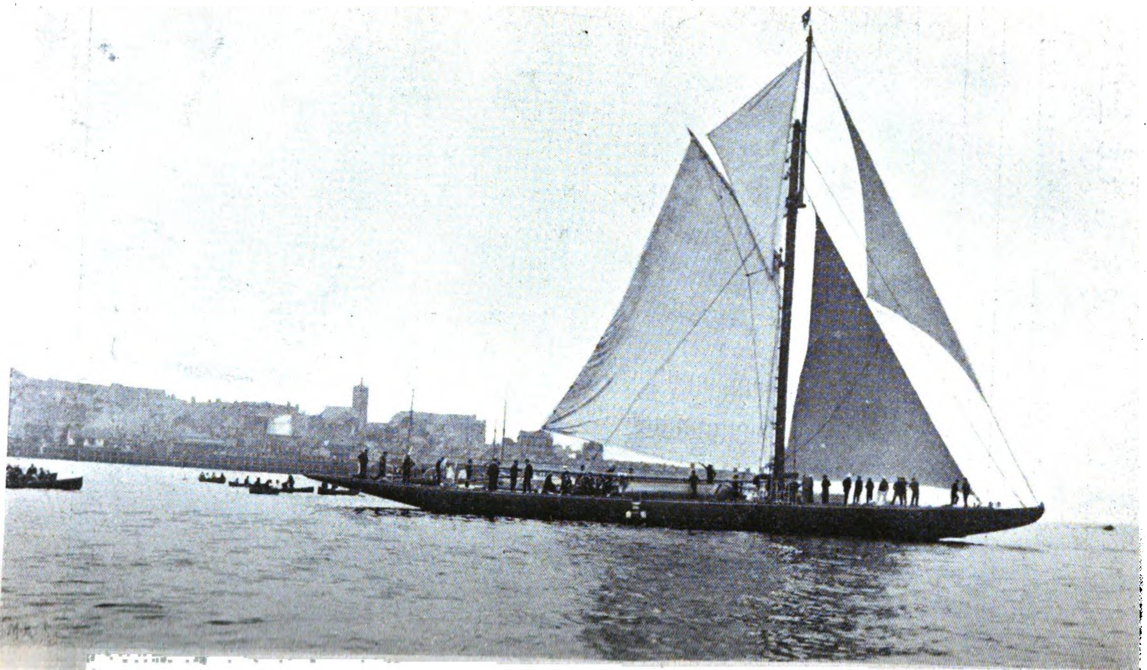
4e Année. N° 38 **Le n° : 10 centimes** **17 Août 1901**



151. — MONSEIGNEUR JOACHIM III

Patriarche œcuménique des orthodoxes

Cliché de Abdullah. Gravure de Rousset.



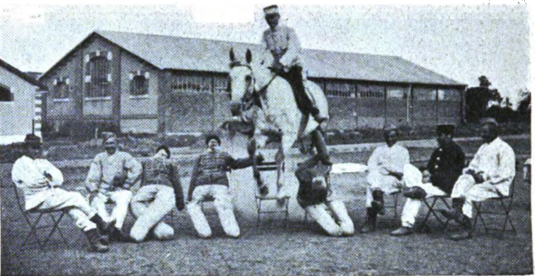
152. — LE YACHT ANGLAIS « SHAMROCK II » QUITTANT LE PORT DE GOUROCK
pour aller disputer la coupe de l'« America », aux États-Unis

Communiqué par Gilbaydoff. Gr. de Rousset.



153. — S. M. I. L'IMPÉRATRICE FRÉDÉRIC D'ALLEMAGNE
Gr. de Mulot, Krieger et Cie.









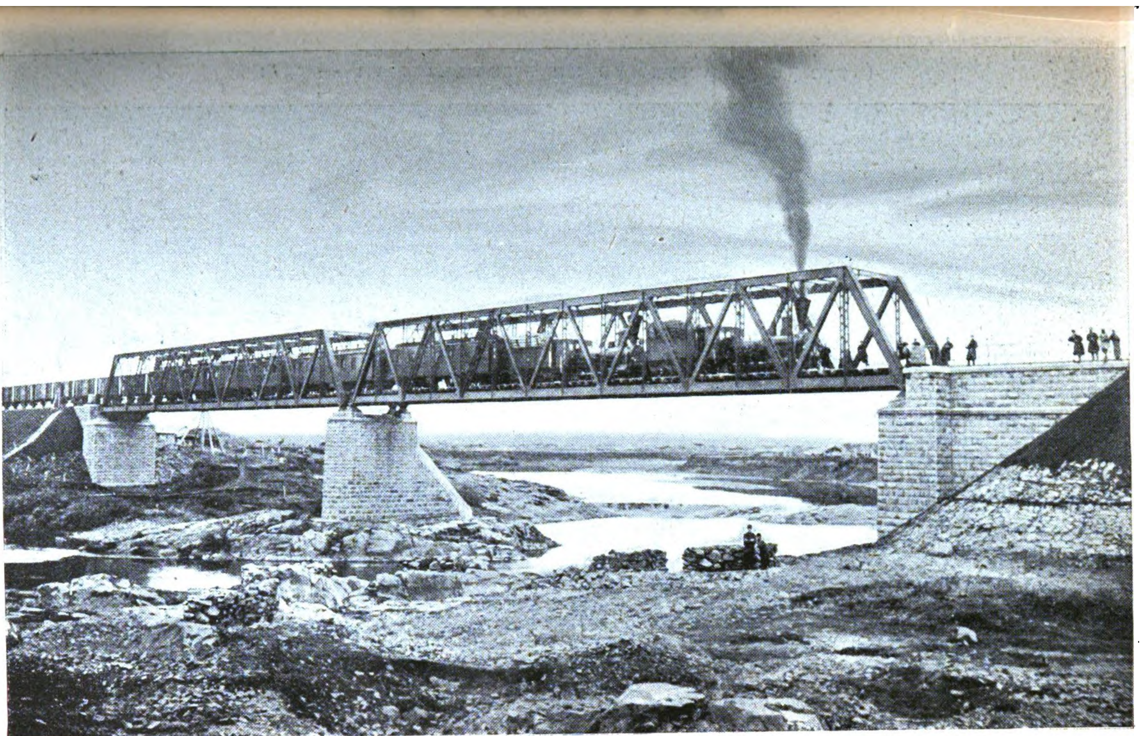
154. — FÊTE DU 5e HUSSARDS, A NANCY



155. — M. GASTON STIEGLER
qui vient de faire le tour du monde en soixante-trois jours
Cl. de Carjat. Gr. de Rousset.

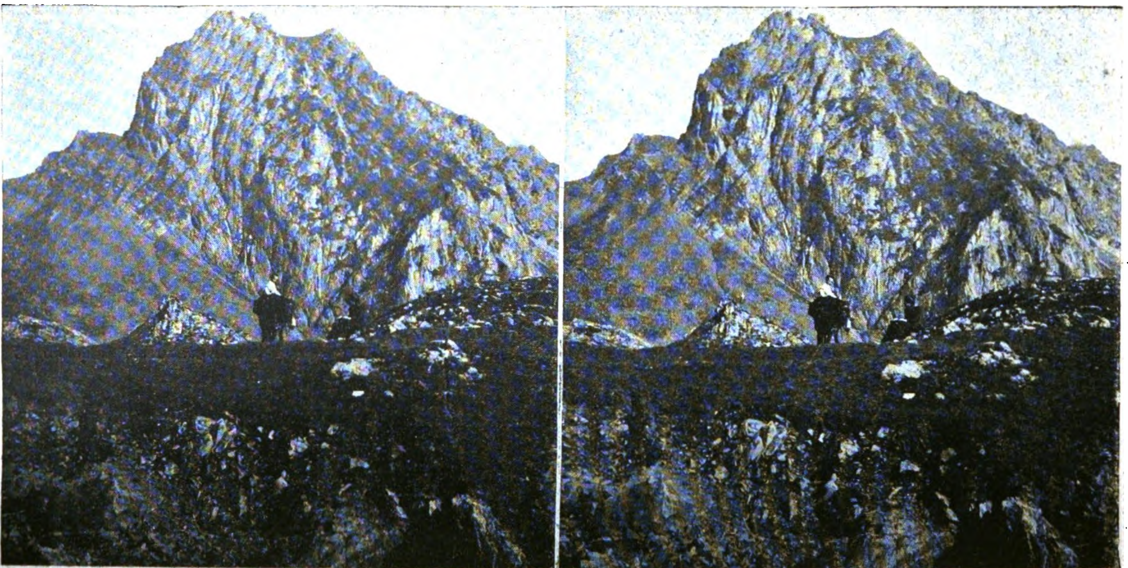


156. — RAPIDES SUR L'AÏÉ



157. — PONT SUR L'AÏÉ

Gr. de Rousset.



158. — LA MONTAGNE DE CAMPANA (PYRÉNÉES)

Cl. de M. Gissot. Gr. de Rousset.





160. — GRAND MARCHÉ DU MARDI, HORS DE LA VILLE, A TRIPOLI

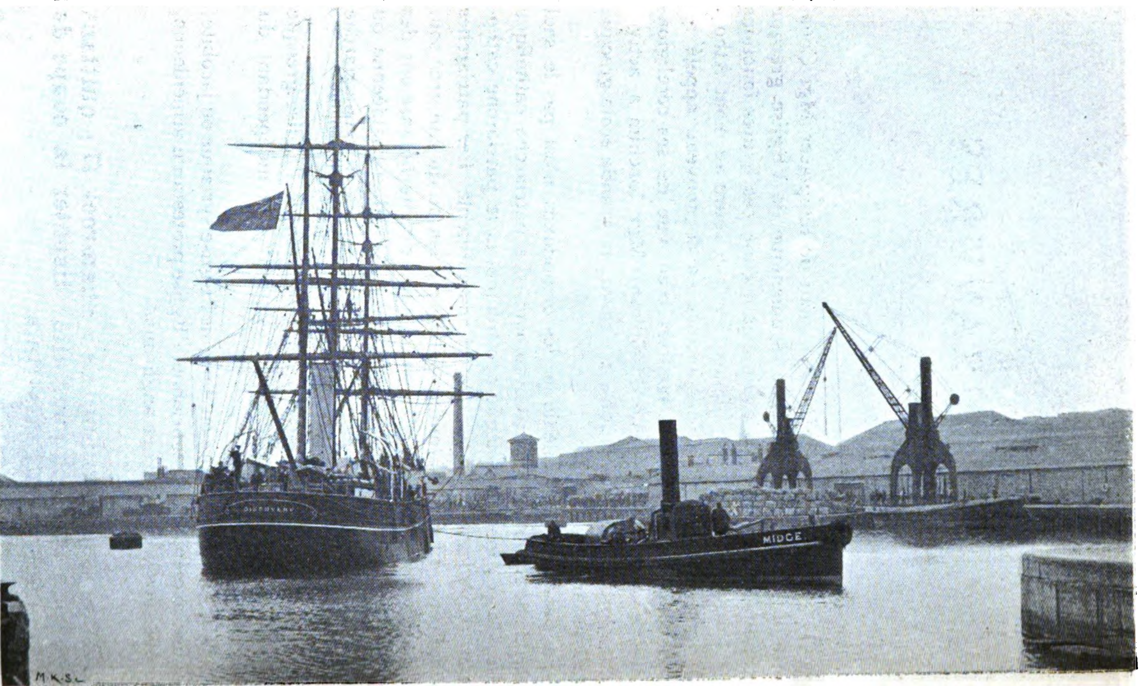
161. — UNE VOITURE DE PLACE

Cl. de M. de Mathuisieulx. Gr. de Rousset.



162. — COUR D'UNE CAVERNE
habitée par des troglodytes
Cl. de M. de Mathuisieulx.

163. — UNE RUE DE TRIPOLI.



164. — LE « DISCOVERY » QUITTANT LES BASSINS DES INDES ORIENTALES A LONDRES
le 31 juillet, à destination de la Nouvelle-Zélande et du pôle Sud

NOS GRAVURES

151. — **Mgr Joachim III** vient de remplacer Mgr Constantinos V comme patriarche œcuménique de l'Église grecque orthodoxe. Mgr Joachim avait déjà occupé ces hautes fonctions il y a environ vingt ans. Depuis, il s'était retiré au mont Athos. La démission de Mgr Constantinos l'a de nouveau appelé au patriarcat. Son élection a été très bien vue de ses coreligionnaires en même temps que du Sultan. Mgr Joachim a activement contribué à la création du Phanar, la grande école grecque de Constantinople.

Le patriarche œcuménique des orthodoxes n'est pas le seul patriarche en résidence à Stamboul. Le patriarche catholique latin, Mgr Bonetti, délégué apostolique, et le patriarche catholique arménien résident aussi à Constantinople. Les patriarches catholiques du rite maronite, du rite syrien ou du rite grec sont patriarches d'Antioche. Les catholiques du rite bulgare ont des évêques à Salonique et à Andrinople. L'Église chaldéenne ou nestorienne, qui se rattache à l'Église catholique, a son patriarche à Mossoul.

L'Église orthodoxe bulgare s'est séparée de l'Église grecque orthodoxe. Son exarque, Mgr Joseph Ier, est indépendant du patriarche œcuménique.

Il faut compter encore en Turquie l'Église syriaque ou jacobite, l'Église arménienne grégorienne, l'Église protestante arménienne, des évêques protestants et anglicans.

152. — **Le yacht anglais « Shamrock II » quittant le port de Gourock pour aller disputer la coupe de « l'America » aux États-Unis.**

153. — **L'impératrice Frédéric** est morte le 5 août au château de Friedrichshof, près de Cronberg, dans le Taunus.

Elle était née à Londres en 1840 et était le premier enfant

de la reine Victoria et du prince Albert. Son frère, le roi Édouard VII, naquit l'année suivante.

La princesse Victoria épousa en 1858 le prince Frédéric de Prusse, fils du roi Guillaume, qui devait devenir l'empereur Guillaume Ier. De ce mariage sont nés Guillaume II, l'empereur actuel, la princesse Bernard de Saxe-Meiningen, le prince Henri de Prusse, la princesse Adolphe de Schaumbourg-Lippe, la duchesse de Sparte, femme du prince-héritier de Grèce, et la princesse Frédéric-Charles de Hesse.

A la mort de Guillaume Ier, l'empereur Frédéric, déjà mourant, ceignit la couronne impériale. Il régna trois mois et mourut (juin 1888). Depuis ce temps, l'impératrice, que la haine de Bismarck avait séparée de son fils, vécut dans la retraite.

154. — **La fête du 5e hussards à Nancy.** — La jument de M. le capitaine Delageneste, montée par M. le lieutenant Bompard.

155. — **M. Gaston Stiegler,** du journal *le Matin*, qui vient d'accomplir le tour du monde en soixante-trois jours.

156, 157. — **Le Transsibérien** (voir *l'Instantané* du 27 juillet), ce chemin gigantesque, dont le ruban de fer reliera bientôt l'Atlantique au Pacifique à travers le vieux continent, — l'extrême-occident et l'extrême-orient, — aura, lorsqu'il sera achevé, un développement de près de 10,000 kilomètres — 9,362 kilomètres de Wladivostock et Port-Arthur à Saint-Pétersbourg, viâ Moscou — et le coût de sa construction s'élèvera, d'après les estimations, à 2 milliards 125 millions de francs. Les Russes n'ont eu qu'un objectif, au point de vue de sa construction proprement dite : faire vite ; créer d'abord et coûte que coûte l'outil, quitte à l'améliorer ensuite. Dans ce but, les travaux d'art ont été soigneusement évités ; ainsi, sur tout le chemin, on ne rencontre pas un seul tunnel : pour les éviter, la voie zigzague en lacets, serpente dans les vallées, et on ne la voit même pas établie à flanc de coteau pour trouver un terrain plus stable que les fonds marécageux sur lesquels elle circule le plus souvent. Ce système de construction permet d'aller rapidement, mais il peut ménager des surprises désagréables pour l'avenir. Les seules œuvres d'art du Transsibérien, qu'il était d'ailleurs impossible d'éviter, ce sont les ponts nécessaires pour franchir les cours d'eau coupés par la ligne. Il faut dire qu'ils sont remarquables,

et ils font le plus grand honneur aux ingénieurs qui avaient de réelles difficultés à vaincre pour donner à leurs piles la résistance nécessaire à la pression des glaces et pour fournir à leurs culées des assises solides dans des rives marécageuses. Certains de ces ponts ont jusqu'à 900 mètres de longueur : tel le grand pont sur l'Yenisei, à Krosnoïark, qui se compose de six arches ayant 150 mètres d'ouverture. La longueur totale des ponts qu'il a fallu construire atteint 45 kilomètres. C.

158, 159. — **Vues stéréoscopiques. — Dans les Pyrénées** (voir *l'Instantané* du 20 et du 27 juillet.) — Rappelons que, pour faciliter l'examen de ces vues, nous mettons à la disposition de nos lecteurs, au prix de 2 fr. 25 pris dans nos bureaux ou de 3 francs *franco* de port et d'emballage, un stéréoscope muni de deux verres de 30×32 centimètres, ainsi que d'une poignée pliante permettant de regarder ces images dans *l'Instantané* sans les découper.

160 à 163. — **En Tripolitaine** (*suite*). — Voir *l'Instantané* du 3 août.

Les voitures de place à Tripoli de Barbarie sont d'affreuses carrioles primitives couvertes d'une sorte de bâche et dont la caisse est traversée par l'essieu sur lequel les voyageurs se blessent aux jambes dans les cahots de la route.

Les marchés, situés en dehors de Tripoli, sont une curiosité du pays. Les Berberi de l'intérieur y viennent échanger leur orge et leur alfa contre des cotonnades anglaises. Les caravanes venant de l'intérieur de l'Afrique y séjournent un mois sous leurs tentes ; elles y trafiquent des produits qu'elles ont rapportés : ivoire, plumes, etc. Il vient à Tripoli dans une année, environ trente caravanes de trente chameaux et vingt hommes. Les Touareg des caravanes fournissent chacun leur chameau qu'ils doivent nourrir à leurs frais, sont payés 30 francs pour la traversée du désert qui dure quatre-vingt-dix jours. L'honnêteté des caravaniers est proverbiale ; on cite d'eux des traits de probité extraordinaires.

Notre photographie représente le grand marché du mardi qui se tient, hors de la ville, près du château.

Dans les monts Gariana existe une tribu assez nombreuse de troglodytes, c'est-à-dire d'hommes habitant les cavernes ; elles sont groupées en cercle au nombre de six ou huit et donnent sur

une cour intérieure à laquelle on accède du dehors par un étroit conduit souterrain.

C'est cette cour intérieure que représente notre gravure.

Cette tribu a été étudiée sérieusement pour la première fois par M. de Mathuisieulx. Leur mode d'habiter, qui leur procure de la chaleur en hiver et de la fraîcheur en été, existe depuis une haute antiquité; il aurait été importé dans le pays quand les Juifs sont venus y habiter, après la deuxième captivité de Babylone. C.

164. — **Le « Discovery » quittant le bassin des Indes orientales à Londres, le 31 juillet, à destination des terres antarctiques.** — Nous prions nos lecteurs de se reporter à *l'Instantané* du 6 juillet dernier.

Le directeur-gérant : P. Mainguet. PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie. — 2498.

POUR LE MIRAGE

(Suite)

IV

> FAUST. — Quelle est ta vitesse à toi qui veux être mon messager ?
>
> LE SEPTIÈME ESPRIT. — Tu seras le mortel le plus difficile si elle ne te satisfait pas. Ma course rapide est aussi prompte que le passage du bien au mal.
>
> FAUST. — Aussi prompte, dis-tu ?... Oh ! rien n'est aussi prompt... Je sais combien le passage est rapide... J'en ai fait l'épreuve, hélas !

C'est un soir, un soir délicieux de mai. Il fait tiède, il fait bon. Le boudoir de Mme Gueyrard est tout embrasé des lueurs glorieuses du crépuscule; les fenêtres larges ouvertes laissent pénétrer l'odeur de l'été, et les lilas neigeux, les lys précoces, les tardives violettes embaument le petit appartement fleuri où Jacques se trouve seul avec Simone.

La jeune femme se sent triste, le cœur oppressé au milieu de l'allégresse universelle. Silencieuse, soucieuse, le front lourd de pensées amères qu'on ne dit point, elle écoute Jacques, et Jacques lui parle de Marianna, avec tout l'enivrement, l'abandon de l'homme amoureux. Il s'épanche à l'aise, sans prendre garde au mu-

tisme de son amie, dans l'égoïsme impitoyable d'une passion qui ne peut se taire, qui ne cherche même pas à se dissimuler.

— Elle ressemble à un cygne, dit-il d'un air pénétré. Elle en a la blancheur impeccable, les mouvements harmonieux et lents, la majesté tranquille...

Secrètement agacée par ce luxe d'épithètes, Simone lève les yeux, elle regarde M. d'Artelles. Et Jacques convaincu, componctueux en son dithyrambe, lui semble un peu ridicule. Inévitable écueil. Les plus intelligents n'y échappent pas, à célébrer, à exalter l'idole, devant un auditeur de sang-froid. Brusquement, la conscience nette de la drôlerie des choses apparaît à la jeune femme, tandis que s'éveille un des côtés de son caractère, la blague gamine dont elle enveloppe souvent ses plus intimes émotions; pendant que Jacques s'arrête un moment pour respirer, elle reprend d'une voix douce, chantante, sur le même mode lyrique :

— Et du cygne, aussi, elle possède la bêtise inéluctable et sereine qui ne se trouble jamais...

Pour le coup, Jacques sort de son extase; et, regardant Simone avec une expression mécontente et froide qu'elle ne lui a jamais vue :

— Seriez-vous railleuse, chère madame? dit-il sèchement. Je ne vous connaissais pas ce désagréable travers, et c'est là un esprit facile que vous ferez bien de dédaigner...

— Et moi, reprend-elle vivement, moi, je ne vous savais pas si susceptible! Il faut que vous le soyez devenu bien vite pour me parler comme vous venez de le faire, au sujet d'une plaisanterie inoffensive, dont je ne croyais pas vous blesser!

Les larmes montent aux yeux de la jeune femme, elle se détourne pour cacher son émotion à Jacques; mais il l'a surprise, et, redevenant lui-même, avec ses souples, ses câlines façons, il prend la main de

Mme Gueyrard; il la baise, respectueux et contrit.

— C'est vrai, j'ai tort. Vous voulez bien me pardonner, n'est-ce pas? J'ai des excuses, je vous le jure! Je me sens si nerveux, depuis quelque temps! Cela ne vous étonne pas, du reste, car je pense bien que vous avez deviné...

Et il s'arrête, il la regarde en souriant... Oh! ce sourire d'un être aimé, indifférent, étranger, à la douleur venue par lui, soufferte pour lui!... Ce que Jacques va dire, Simone le sait d'avance; elle voudrait lui crier de s'arrêter, de ne plus lui faire mal, mais elle se tait, elle ne veut pas faiblir. Elle est d'un sang où l'on regarde en face, sans l'implorer, l'ennemi qui frappe à mort : immobile, impassible, elle écoute la parole irrévocable que son angoisse attend depuis des jours : « J'aime Marianna!... »

— Oui, j'aime Marianna, et sans doute j'ai trop tardé à vous le dire; mais je m'interrogeais; je ne voulais pas vous parler avant d'être résolu à l'épouser.

— Et je dois en conclure que votre résolution est désormais inébranlable?...

Malgré elle, le ton de Simone implique plutôt le blâme que l'approbation; et Jacques, devant la possibilité d'une résistance, reprend, d'un air de défi :

— Je ne vois vraiment pas qui pourrait m'en détourner!

— Ce n'est certes pas moi! reprend la jeune femme, de nouveau froissée, — mais j'avais cru que notre amitié m'autorisait à émettre un jugement dans une question aussi grave. Vous connaissez à peine Marianna : pour mieux dire, vous ne connaissez d'elle que sa beauté; vous en êtes aveuglé, ébloui à ce point de ne plus vous préoccuper d'autre chose. Ne suis-je donc plus assez votre amie pour vous dire : Prenez garde, la beauté ne tient pas lieu de tout! Le mariage n'est pas une liaison qu'on dénoue quand il plaît : il y va de

l'existence entière. Que sera la vôtre près de Marianna?... Je la connais, moi, je l'ai étudiée; je puis vous assurer que son intelligence est nulle comme son cœur est froid : incapable de vous comprendre, elle l'est encore plus de vous deviner!

Jacques avait écouté Mme Gueyrard avec une visible impatience. Au fond, tout au fond de lui-même, il sentait qu'elle pouvait bien avoir raison — en une certaine mesure, car son jugement lui semblait exagéré; — seulement il était bien décidé à n'en pas convenir. L'extrême impressionnabilité de l'artiste, qui s'abandonne à une sensation sans la discuter, s'alliait chez lui à la volonté tenace qui veut réaliser son rêve : homme de pensée, certes; homme d'action encore plus!... Il ne lui plaisait pas de raisonner avec Simone sur un désir qu'il était décidé à accomplir jusqu'au bout; mais, comme il voulait absolument la ranger à son avis, il eut recours au brillant artifice du paradoxe. Il plaida *à côté*. Pendant un quart d'heure, il accabla la jeune femme; il l'étourdit, se grisant lui-même de ses paroles, dont beaucoup, assurément, allaient au delà de sa pensée.

Sans pitié, il fit le procès de la femme de nos jours, la disséqua impitoyablement. De l'esprit? Oui, elles en ont ramassé au hasard d'une lecture, d'une conversation, et surtout l'aplomb imperturbable d'une perruche qui récite le soir l'article parcouru le matin dans son journal... Pas une péronnelle qui ne se croie capable de juger le dernier roman, la pièce nouvelle; pas une qui ne formule son appréciation sur n'importe quelle œuvre d'art. Que de fois n'en avait-il pas été excédé, énervé!... Et Simone aussi; elle le lui avait assez dit!... Le cœur? la sensibilité? Oui, c'est ainsi qu'on nomme la sensiblerie maladive, née de la perpétuelle excitation des nerfs; la sensiblerie qui s'apitoie sur la femme condamnée pour avoir vitriolé son amant;

sur le criminel cent fois coupable qu'atteint la justice des hommes. Cette sensiblerie-là s'allie très bien d'ailleurs à l'égoïsme le plus féroce, à la vanité impitoyable qui déchire pour se distraire, pour en faire trophée, le cœur d'un malheureux sincèrement épris. Ah ! la femme qui ne parle pas, qui ne lit pas, qui ne pense pas ! la femme primitive qui se contente d'être elle-même, d'être fraîche comme une fleur ! la femme passive dont la grâce réjouit les yeux de l'homme et qui ne le fatigue point par la comédie de l'intelligence et du sentiment !

A travers l'exagération du paradoxe, il fallait bien reconnaître une part de vérité dans les paroles de M. d'Artelles. Simone se l'avouait tout bas. Et en même temps, avec cette rapidité vertigineuse de la pensée qui rattache en une seconde les faits les plus lointains, elle trouvait des raisons — des explications plutôt à ce que Jacques disait et ne disait pas.

Jouet d'une coquette qui s'était emparée de lui surtout par les séductions intellectuelles et artistiques, par la comédie des sentiments raffinés, quintessenciés, M. d'Artelles subissait le charme dissemblable, j'allais dire opposé, d'une femme différente. Laure, c'était une plante de serre, le produit définitif d'une intense civilisation : une orchidée admirable à voir, capiteuse et vénéneuse à respirer. Marianna, fleur magnifique librement épanouie, ne devait rien qu'à sa beauté et à la simple et seule nature : et, comme cette apaisante nature, elle ne troublait pas, elle n'énervait pas : elle calmait. Jacques, sans s'en rendre compte, subissait cette influence. Dans le milieu où il vivait, surchauffé, sursaturé d'intellectualité, vibrant à toutes les sensations, la sereine indifférence de cette belle fille, statue impassible qui ne s'émeut ni ne s'enthousiasme, lui produisait une impression de détente et d'apaisement. Las d'avoir trop vécu par l'intelligence et par le cœur, fatigué de littérature et d'art, dégoûté de la civilisation et

de l'artificiel, il éprouvait un indicible, un impérieux besoin du simple et du réel. Il traversait une de ces crises où, volontiers, l'on redit après le poète :

Je hais la passion et l'esprit me fait mal !...

Mais elles ne durent pas, ces crises ! Après un repos passager où l'homme reprend de nouvelles forces pour jouir et pour souffrir, il lui faut encore, encore, un aliment à la flamme un instant assoupie, bien vite rallumée ; et, cet aliment, s'il ne le trouve près de lui, dans un cœur qui puisse le comprendre, où l'ira-t-il chercher ?

Simone garda bien entendu pour elle ses réflexions et ses prévisions. Elle se borna à remarquer que M. d'Artelles déplaçait la question, faute sans doute d'arguments convaincants. Entre la poupée factice d'intelligence et de cœur qu'il venait de dépeindre, et l'esclave de harem, incapable de compréhension et de sentiment, il y avait place pour un autre idéal plus élevé et qui semblait mieux fait pour assurer le bonheur d'un galant homme.

— Mais, après tout, dit-elle, ce ne sont point là mes affaires. Chacun se crée son rêve. Si le vôtre n'est pas très élevé, c'est tant mieux pour vous. Vous en trouverez plus facilement la réalisation.

Elle eût voulu adoucir ses paroles, atténuer la sécheresse de son accent : mais en vain. Jacques lui répondit sur le même ton, puis la quitta froidement. C'était la première fois qu'ils se séparaient ainsi, mal satisfaits, presque hostiles vis-à-vis l'un de l'autre !

Restée seule, Simone s'enferma chez elle, sous prétexte de migraine ; et là elle s'abandonna sans contrainte à toute la fureur de son désespoir. Les mots n'ont ici rien d'exagéré : à peine s'ils expriment l'intensité des sentiments déchaînés en cette âme ora-

geuse, impérieuse aussi : l'âme d'une race conquérante, accoutumée à dominer les événements, point à les subir. Pour empêcher le mariage de Jacques, Simone se sentait prête à tout; les imaginations les plus insensées traversaient son cerveau en fièvre, tour à tour accueillies, puis rejetées, puis reprises encore... Tout d'abord, il fallait renvoyer Marianna; elle partirait le lendemain. Simone trouverait un prétexte pour la reconduire au couvent! Mais Jacques?... Après leur conversation, il serait en droit de s'étonner d'un départ aussi brusque, d'en réclamer l'explication...

Eh bien, cette explication, Simone la donnerait tout entière! Elle ouvrirait son cœur, meurtri d'être trop longtemps comprimé, et elle en arracherait son silencieux, son douloureux amour!... Devant tant de souffrances, Jacques l'aimerait, il ne pourrait pas ne pas l'aimer. Par pitié sans doute?... Ah! son orgueil vaincu n'avait plus de révoltes; par n'importe quel chemin, Simone voulait atteindre l'amour!...

Elle savait bien, pourtant, à quelle déchéance il conduisait, le chemin qu'elle allait prendre; par delà l'heure présente, elle voyait les conséquences de son aveu. Quand elle l'aurait fait, qu'elle aurait pour ainsi dire forcé l'amour de Jacques, elle ne trouverait point le courage de se refuser... Pas même le droit!... Du moindre comme du plus grave de nos actes, découlent des obligations; et par cela même que nous acceptons cet acte, nous acceptons d'aller au bout de ces obligations. Les situations fausses et coupables renferment leurs devoirs!... Quand une femme a dit à un homme qu'elle l'aimait, quand elle l'a arraché à l'amour d'une autre, c'est fini : elle n'est plus libre, elle lui appartient! Le rouge au front, la honte plein le cœur, Simone se disait qu'elle marchait à l'abîme, qu'elle y courait... Quoi donc! pendant des années elle s'était gardée impeccable, elle avait dédaigné les hommages, elle avait

vécu dans le souci jaloux de rester intacte, ineffleurée, et c'était pour en arriver là ! D'un geste de désespoir et de faiblesse, elle étendit ses frêles mains qui cherchaient un appui; des larmes brûlantes jaillirent de ses yeux, inondèrent ses joues pâles : éperdument, elle se pleurait...

... Elle se pleurait, mais elle s'abandonnait...

Plus de luttes, de pudeurs; plus de fières retenues! La tourmente grondait en elle qui ne résistait point; souffrir, s'abaisser, déchoir, qu'importe ! Un âpre désir s'imposait en cette âme; un tout-puissant instinct dominait ce cœur. A quelque prix que ce fût, Simone voulait aimer, être aimée, recevoir et donner du bonheur !...

Donner du bonheur !... Mme Gueyrard s'arrêta, blessée au fond de l'âme. Bien des femmes s'abritent d'un tel sophisme pour excuser une faute inexcusable. Simone ne pouvait même pas l'invoquer. Il lui manquait l'unique motif qui puisse non pas justifier, mais expliquer l'abandon de son être, j'entends la certitude absolue de donner ainsi et *seulement ainsi* le bonheur à qui l'on aime et qui vous aime. Cette certitude, la jeune femme ne l'avait pas. Bien au contraire. Sa passion égoïste prétendait écarter Marianna de Jacques, et sans pouvoir la remplacer près de lui, puisqu'elle n'était pas libre. Elle éloignait de M. d'Artelles la sécurité des tendresses permises; elle introduisait en sa vie une liaison secrète dont rien ne pouvait sauver l'incertain et l'équivoque, alors qu'elle le sentait si las des mensonges inévitables, des éternels recommencements de l'amour illégitime !

Jacques d'Artelles était à cette heure où le dé s'impose d'un foyer stable, de la possession paisib définitive, d'une femme reconnue sienne au grand jo et qui seule peut assurer la survivance de la ra Tout cela, Marianna le lui donnait, car Marian

c'était le mariage, et là réside la force du mariage, sa raison d'être : lui seul satisfait l'instinct profond qui, tôt ou tard, exige la sécurité, la perpétuité, la continuité dans l'amour pour créer la famille. Intervenir à ce moment décisif, empêcher la réalisation de ces aspirations saines et saintes, c'était éloigner Jacques du bonheur, ou tout au moins de ce qui ressemble le mieux au bonheur : c'était condamner sa vie à la solitude, aux regrets stériles des existences manquées. L'âme de la jeune femme se souleva d'horreur : voilà donc ce qu'elle avait voulu faire ! Elle se révolta, prise de honte, de mépris envers elle-même. Non, elle ne serait pas l'obstacle et l'entrave ! Son repos, sa dignité, son honneur, elle les avait comptés pour rien ; mais, plus que toutes choses en ce monde, plus même que son amour, le bonheur de Jacques lui demeurait précieux et cher. Elle se tairait encore, toujours, jetant son silence sur sa souffrance ; elle en mourrait peut-être ! mais, du moins, elle ne lui enlèverait pas sa fiancée, sa femme, pour lui donner une maîtresse !...

A l'instant même où elle prenait cette résolution, voilà que la crainte lui prit tout à coup de s'être trahie. Son attitude, ses paroles, avaient pu, en effet, éveiller les soupçons de M. d'Artelles ; et, peut-être qu'à cette heure, il en avait compris le sens véritable. A la pensée d'une telle humiliation, tout le sang de son cœur lui remonta au visage... Ah ! Simone, pauvre amoureuse ! que vous restiez donc bien une orgueilleuse aussi ! Elle aurait voulu maintenant voir Jacques, lui parler à l'instant même, et de nouveau lui donner le change. Pour cela, il fallait attendre au lendemain. Que ce lendemain lui semblait long à venir !... Les heures se traînaient interminables, qui la séparaient de celle où elle parlerait à M. d'Artelles non plus sous l'empire d'une passion jalouse, mais sérieusement, posément, comme cela seul était digne de leur amitié. Et s'il persistait

dans son projet, ce qui paraissait probable, pour ne pas dire certain, Simone saurait taire sa douleur, dans le souci de garder intacte sa fierté.

Oui, il n'y avait point d'autre parti à prendre et elle essayait d'être stoïque. Elle n'y parvenait guère. Son cœur se révoltait, invoquait ces raisons *que la raison ne connaît pas;* pauvre cœur déchiré, qui saignait à s'arracher de son rêve... Ne pouvoir donner le bonheur à qui l'on aime, ah! cela est cruel, infiniment!... mais le supplice est plus amer encore de voir ce bonheur dispensé par d'autres mains que nos mains impuissantes ou dédaignées. Egoïsme éternel qui gît au fond des misérables amours humaines! quelle âme éprise ne l'a ressenti et n'en a gémi!...

Brisée de fatigue, Mme Gueyrard s'endormit, vers l'aube, d'un sommeil fiévreux qui ne se prolongea guère; et, dès son réveil, elle écrivit quelques lignes amicales qu'elle fit porter chez M. d'Artelles. La réponse lui fut bientôt remise. Jacques l'informait que, son intention se trouvant d'accord avec les désirs de Simone, il se présenterait chez elle l'après-midi même, «pour lui parler à nouveau de la question très grave qui le préoccupait.»

La jeune femme se rendit tout aussitôt chez Mme de Meurges. Elle lui conta brièvement ce qui s'était passé la veille, l'avertit de la visite que Jacques lui annonçait et, dans cette prévision, elle la pria de se charger de Marianna au moins durant quelques heures. On l'a vu, Germaine n'avait pas grande sympathie pour Mlle de Kermor; l'idée de l'avoir pour cousine ne la ravissait pas outre mesure. Cependant elle accueillit la demande de son amie avec sa bonne grâce habituelle. Il fut convenu qu'elle irait chercher Marianna «le plus tôt possible», c'est-à-dire vers deux heures, ce qui fut ponctuellement exécuté, et Mme Gueyrard, seule dans son petit appartement, put se livrer tout à son aise à

ses tristes réflexions, à la lassitude qui, lourdement, s'abattait sur elle et l'écrasait.

De colères, de révoltes contre la destinée, elle n'en avait plus : elle ne s'en trouvait plus la force, anéantie au sortir de la lutte, brisée et pantelante des violences de l'ouragan en elle déchaîné... Certes, elle avait traversé de cruelles épreuves; mais, jusqu'à ce jour du moins, la plus amère lui avait été épargnée : orgueilleuse et qui ne voulait point se courber dans la douleur et dans l'amour, elle ressentait, pour la première fois, ce mal torturant : la mésestime de soi-même... Elle avait vu les abîmes de son âme et le vertige lui en était resté...

Le vertige, la honte, et aussi l'étonnement. Encore si proche de la faute, Simone en demeurait presque autant surprise qu'humiliée; elle avait peine à concevoir l'effroyable rapidité avec laquelle elle avait franchi tant de chemin en si peu de mois. Et cette vérité si souvent méconnue lui apparaissait impitoyable, inexorable : ne pas dominer une passion, c'est s'y abandonner : esclave ou maîtresse, il n'est point de milieu.

Ainsi absorbée, les heures s'écoulaient sans que Simone en eût conscience; et elle tressaillit en entendant vibrer le timbre électrique, en reconnaissant le pas de Jacques dans l'antichambre. Déjà lui!... Le cœur battant, les lèvres tremblantes, elle se leva, et, la porte à peine refermée, elle s'avança vers M. d'Artelles, bravement. Le ressentiment de la veille n'était pas encore évanoui, la jeune femme le reconnut au premier regard; mais, sans se laisser troubler devant sa physionomie contrainte, *durcie*, elle lui tendit la main et elle dit simplement, sérieusement, avec une grâce attristée :

— Est-ce que vous ne voulez plus que nous soyons amis?

Le visage de M. d'Artelles se détendit soudain; il prit la main qu'on lui abandonnait affectueusement, il

plongea son regard dans les beaux yeux brillants et sombres où l'âme de Simone se reflétait toute — cette âme vaillante qu'il aimait... Oh! non, elle n'avait pas cessé d'être son amie. Il le sentait bien en ce moment; et elle non plus ne pouvait douter de la sincérité, de la chaleur avec laquelle il répondit spontanément :

— L'avez-vous vraiment pensé? Ne savez-vous pas encore que rien en ce monde ne peut m'empêcher d'être le plus dévoué et le plus respectueux de vos amis?...

Puis, venant s'asseoir près de Simone, il reprit, d'un ton plus léger :

— Avouez, cependant, que vous n'êtes guère accueillante pour les pauvres gens qui viennent vous confier leurs espoirs et leurs désirs.

— Avouez vous-même que vous avez la confidence maussade et la décision agressive.

— J'en conviens. En bloc, je reconnais tous mes torts d'hier et j'en implore l'absolution. Si vous voulez bien, nous ne reviendrons pas là-dessus et nous nous occuperons du présent. Vous m'avez parlé de Mlle de Kermor en des termes...

Il cherchait une expression pour qualifier ces termes, mais Mme Gueyrard ne lui en laissa point le temps. A son tour, elle fit amende honorable; la mine contrite, elle reconnut ses torts et que le jugement porté sur Marianna était sévère, excessif, exagéré.

— Cependant, ajouta-t-elle, d'après ce que j'en ai vu depuis bientôt deux mois, je ne puis m'empêcher de la tenir pour une femme ordinaire, et, je crains, par trop inférieure à ce que vous pouvez attendre d'elle...

Tout en énonçant cette timide proposition, Simone regardait Jacques, avec l'inquiétude de le trouver mécontent et irrité, malgré ses précautions oratoires. Elle en fut pour ses craintes. M. d'Artelles se contenta de lui répondre que son jugement péchait par trop de

sévérité. Belle et bête, on accole volontiers les deux adjectifs; lorsqu'une femme est magnifiquement douée au point de vue physique, on en conclut aisément que cet avantage lui a été départi au détriment de tous les autres. Sans bien le démêler peut-être, Simone tenait compte de cette opinion.

D'autre part, il est presque impossible de définir cet être indécis, inachevé et charmant que l'on nomme une jeune fille; impossible de prédire à coup sûr ce qu'elle deviendra, ce qu'elle donnera : les surprises sont fréquentes sur ce point. Mme Gueyrard avait pu le constater bien souvent et s'étonner devant la transformation de telle jeune fille classée comme insignifiante et qui, après le mariage, se révélait une femme remarquable à tous égards... Pourquoi n'en serait-il pas de même en ce qui concernait Marianna? D'autant mieux que sa froideur, son manque d'élan se trouvaient suffisamment expliqués par les conditions particulières de son enfance abandonnée, de sa triste jeunesse ; on n'avait point pris la peine de développer ce qui dormait en elle : loin du foyer aimant de la famille, elle n'avait pu s'épanouir.

Cela était vrai. Du moins cela *pouvait* être vrai. Simone, qui l'avait pensé elle-même, Simone était de trop bonne foi pour n'en pas convenir. Elle le dit à M. d'Artelles; et, de toute la sincérité de son âme, elle ajouta :

— Croyez-le bien, je désire du fond du cœur que Marianna vous rende heureux.

— Quelle qu'elle paraisse aux yeux des autres, quelle qu'elle soit en réalité, répondit Jacques, la femme que l'on aime peut seule nous rendre heureux; et j'aime Marianna. Ne croyez pas qu'il s'agisse d'un caprice uniquement inspiré par sa beauté; non, mon amour ne se limite pas ainsi. J'ai mis en elle tous mes espoirs, tous mes rêves d'avenir; je ne puis vivre sans elle, pas plus que je ne puis concevoir l'idée d'un bonheur où

elle ne serait pas... Oh! ne vous moquez pas, chère madame, ajouta-t-il avec un peu d'impatience, car Simone n'avait pu retenir un sourire, à entendre ces phrases de roman. Vous êtes une jolie statuette, un marbre insensible et charmant; vous dominez de bien haut toutes les folies de la passion et vous les dédaignez : je le sais, je le sais!... Mais, de grâce, soyez généreuse, ayez pitié de nous, pauvres mortels, et que votre force ne raille pas notre faiblesse...

— Ne changeons pas les rôles, dit Simone, je vous en prie. Je veux bien mourir si c'est moi et non pas vous qui raillez ici, sans doute pour vous venger de mes discours d'hier.

— Non pas, certes! J'aurais bien mauvaise grâce à vous garder rancune. Tout au plus vous dirais-je comme Roméo au bon moine : « Tu ne peux parler de ce que tu ne peux sentir... » Souvent même, je vous l'avoue, je m'en suis étonné; mais cela vient sans doute de ce que vous avez trop vécu par l'intelligence : le cœur n'a point songé à réclamer sa part... J'en suis heureux pour vous, du reste. Telle que je vous connais, vous auriez beaucoup souffert.

Et là-dessus Jacques prit un air méditatif et pénétré.

Un sourire mélancolique effleura les lèvres de la jeune femme. Ainsi donc, absorbé par sa passion pour une autre, M. d'Artelles n'avait rien compris de ce qui se passait en elle; et son orgueil, du moins, restait sauf, sur les ruines de son amour. Triste pensée, consolation amère, qui lui fut pourtant un soutien en ces heures cruelles.

Oui, bien cruelles, et qui n'étaient que le début de beaucoup d'autres! Les faits nettement établis, il en résultait ceci : Jacques persistait dans son projet, et Mme Gueyrard ne pouvait se refuser à servir d'intermédiaire auprès de Marianna. M. d'Artelles la quitta sur la promesse formelle d'avertir le soir même la jeune

fille, dont la réponse lui serait transmise immédiatement.

Mlle de Kermor écouta Simone avec cette sérénité impassible qui ne la quittait point et semblait faire partie de sa beauté, en y ajoutant l'attrait irritant du mystère. Que pensait-elle ?... Nul n'aurait pu le deviner. Ni surprise, ni émue, parfaitement correcte et calme à son habitude, elle remercia Mme Gueyrard comme elle devait le faire et ajourna sa réponse au lendemain.

Ce n'était pas un délai fort long. Pourtant Jacques, prévenu par un bref billet de Simone, n'en jugea pas ainsi, et il lui parut bien, dans son attente impatiente, que ce lendemain n'arriverait jamais. Il n'osa sortir de toute la matinée, craignant que la réponse n'arrivât pendant son absence; mais il la reçut dans l'après-midi seulement :

« Cher monsieur et ami, lui disait Simone, je suis heureuse d'être près de vous la messagère d'une bonne nouvelle. La réponse de Mlle de Kermor est telle que vous la désirez. J'ajoute que si vous voulez bien venir dîner chez moi, et passer la soirée près de votre fiancée, ce me sera un grand plaisir de vous recevoir aujourd'hui... »

Eternel mensonge des mots qui trompent toujours! Jacques ne devait jamais savoir ce qu'il en avait coûté à Simone pour écrire ces lignes aimables; et il ne soupçonna pas davantage la souffrance qui se cachait sous son accueil gracieux. Aussi bien la jeune femme avait retrouvé — au prix de quels efforts! — son empire sur soi-même. Sa pâleur excessive, la fatigue de son visage auraient pu la trahir; mais M. d'Artelles ne les remarqua pas. Tout entier pris par la joie égoïste d'amour, il ne voyait rien en dehors de Marianna, il n'avait plus d'autre sentiment que la divine ivresse de réaliser enfin son rêve, et les vagues humains lui paraissaient infiniment peu dignes d'arrêter son attention.

Mme de Meurges le rappela à la réalité des choses. Cette aimable femme avait l'horreur du vague et de l'incertain; elle aimait les situations nettes, bien définies, et il lui paraissait que celle-ci ne l'était pas suffisamment. Aussi, après avoir embrassé Marianna et félicité son cousin, observa-t-elle que cette soirée de fiançailles lui semblait peut-être un peu prématurée, « car je ne suppose pas, dit-elle avec un sourire, que vous ayez songé à obtenir le consentement de M. de Kermor. »

A la vérité, tous l'avaient parfaitement oublié : il comptait si peu pour sa fille!... Ses droits demeuraient les mêmes, cependant, et l'on ne pouvait rien sans son consentement. Jacques se déclara prêt à écrire sur l'heure ou même à partir pour la Bretagne, si Marianna le jugeait préférable. Mais la jeune fille secoua la tête :

— Je crains, dit-elle, que mon père ne vous ferme sa porte sans vouloir vous entendre. C'est un principe chez lui de ne recevoir aucun étranger.

— Il faudra bien qu'il me reçoive et qu'il m'écoute, s'écria Jacques; je saurai pénétrer jusqu'à lui par n'importe quels moyens.

— Et tu le mécontenteras à coup sûr, fit Germaine, ce qui serait une piètre entrée en matière... D'autre part, une lettre... il est si bizarre, il serait capable de ne pas te répondre, peut-être même de ne pas te lire... N'en fais rien, crois-moi; et cède tes pouvoirs à l'ambassadrice que voici...

— Moi! s'écria Simone ainsi désignée.

On peut s'imaginer avec quelle énergie elle se récria; une telle démarche semblait vraiment dépasser les forces humaines. Seulement elle dut finir par s'y résigner, victime de l'engrenage où elle s'était mise de son gré.

Puisqu'il lui fallait taire ses réels motifs, ceux

de derrière la tête, quels prétextes opposer aux raisons qu'on lui donnait?... Il était très vrai que Jacques, non plus que Germaine, et surtout Marianna, ne seraient pas même reçus par M. de Kermor; Simone, au contraire, avait chance d'être accueillie, en sa qualité de parente, et, bien plus encore, comme fille d'un ancien ami. Car, par une étrange anomalie de cet homme étrange, dont le cœur semblait fermé à tout sentiment humain, le souvenir de ses affectueuses relations avec le commandant de Trézenek restait très vivant chez l'ancien officier de marine. Mme Gueyrard en avait eu la preuve à la mort de son père, et, plus récemment encore, lorsque M. de Kermor s'était résigné à lui laisser Marianna. Enfin, par cela même que la jeune fille habitait depuis deux mois chez Simone, entièrement sous son égide, elle était devenue pour ainsi dire sa pupille, bien qu'elle n'en eût pas le nom. Dès lors, il était naturel de se charger d'une démarche qui devait assurer son avenir.

Mme Gueyrard aurait eu mauvaise grâce à maintenir son refus, devant tant de bonnes raisons; et, son voyage décidé, séance tenante, elle s'engagea à partir le surlendemain pour revenir avec le consentement de M. de Kermor, de gré ou de force obtenu.

V

L'homme le plus puissant du monde
est celui qui vit le plus seul.

Simone Gueyrard était de celles qui ne reculent jamais devant une décision prise, et, trois jours plus tard, selon le délai fixé, elle arpentait les ruelles d'Auray, où elle était arrivée le matin même, pour se rendre chez M. de Kermor. Le marquis, en effet, avait abandonné Kermor, et, depuis la mort de sa femme, il habitait la

petite cité alréenne, confiné, du reste, en la solitude la plus absolue, ne recevant personne et sortant à peine de chez soi.

Simone marchait lentement. Cœur et corps, elle était lasse à mourir. Elle ne s'expliquait plus sa présence en un tel lieu, elle ne comprenait plus comment elle s'était résignée à une telle démarche. Ainsi donc ce mariage qu'elle avait voulu empêcher, voici qu'elle s'y employait d'une façon active et directe!... Une fois de plus, elle admirait l'ironie des choses et combien la puissance qui nous mène se raille et se joue de nos résolutions en apparence les mieux arrêtées!

Elle songeait aussi aux difficultés de l'entreprise. Tout ce qu'elle avait entendu dire de M. de Kermor lui revenait à l'esprit : ce n'était certes pas de nature à l'encourager! Il est vrai que, là-dessus, il convenait de faire la part des exagérations et des méchancetés de la province. La jeune femme n'avait pas vu le marquis depuis une douzaine d'années, et elle était trop enfant alors pour pouvoir se faire une opinion; mais son père en avait plus d'une fois parlé devant elle, et son jugement s'écartait sensiblement de ceux que depuis elle avait entendu porter sur Kermor.

— Cependant, se disait-elle, il est un fait indéniable, certain, que, mieux que personne, j'ai pu constater : l'abandon absolu de Marianna depuis la mort mystérieuse de sa mère; c'est systématique, cela, et significatif aussi! Dès lors, il semble évident que M. de Kermor se bornera à donner un consentement platonique au mariage qui le débarrassera de sa fille, sans vouloir s'en occuper effectivement. Ce mariage, il ne voudra même pas y assister, et cependant il le faut! Pour une fois, il est indispensable qu'il fasse acte de père; s'il s'y refuse, les rumeurs de jadis vont ressusciter avec une nouvelle force!

Et Simone ne l'entendait pas ainsi. Puisque Jacques

avait eu cette désastreuse pensée d'épouser Marianna, elle voulait que ce mariage se fît dans les meilleures conditions, aussi brillant qu'il pouvait l'être à tous les points de vue. Et elle était bien décidée, pour en venir à ses fins, à se servir de tous les arguments qui lui paraissaient propres à convaincre M. de Kermor.

Mme Gueyrard était parvenue à l'extrémité de la ville dans une ruelle étroite, mal pavée et encore plus mal habituée : elle se heurta à une bande d'enfants demi-nus, grouillant pêle-mêle sur le sol humide; plus loin, à la porte d'un cabaret de bas étage, deux ivrognes se disputaient violemment avec une fille en sarrau rose, déguenillée et flétrie. C'était là, en cette rue misérable, que vivait le marquis de Kermor, le dernier descendant d'une des plus anciennes, d'une des plus riches familles de Bretagne, et les seuls êtres admis à son intimité étaient les chats du voisinage, chats errants, matous de gouttière, qu'il nourrissait et logeait chez lui, aussi nombreux qu'il leur plaisait de se réunir. Simone s'arrêta un instant, contempla ces tristes entours... Certes, la misanthropie farouche de M. de Kermor, sa dédaigneuse manière de rompre tout lien social, l'avaient désigné à la médisance, aux calomnies de ses concitoyens : péchés mignons de la province, qu'elle multiplie le plus possible, faute de trouver l'occasion d'en commettre d'autres... Le méritait-il, ce nom de meurtrier que de sourdes rumeurs lui attribuaient depuis si longtemps? Et cette formidable réputation d'avarice qu'on lui avait faite, se trouvait-elle justifiée?... De tout cela, au reste, il semblait se soucier fort peu... Mais de qui ou de quoi se souciait-il au monde?

Mme Gueyrard était arrivée devant la demeure du marquis. Elle n'eut point de peine à s'introduire; la porte entre-bâillée s'ouvrait sur un jardin assez spacieux, mais complètement à l'abandon, comme elle

avait pu s'en assurer en le traversant. La maison étroite et basse, espèce de pavillon à un seul étage, s'élevait tout au fond. Il n'y avait ni marteau ni sonnette. La jeune femme frappa à plusieurs reprises du manche de son ombrelle, et, de l'intérieur, une voix répondit : « Entrez ! »

« Entrez, » c'était aisé à dire, plus difficile à exécuter. Simone avait ouvert la porte à demi, mais un animal imprévu lui barrait le passage. C'était un cochon, — je le regrette pour les âmes poétiques, — et un indigène, certes, car il paraissait animé des sentiments inhospitaliers propres à la race bretonne, si jalouse de son autonomie. Il protestait énergiquement contre cette intrusion d'une étrangère et regardait Mme Gueyrard d'un air féroce, en poussant des grognements tout à fait inharmoniques. La jeune femme restait là, son ombrelle en main, sans vouloir reculer, sans oser avancer, telle Eve devant l'ange exterminateur à l'entrée du Paradis — avec le pénible sentiment d'être un peu ridicule. Heureusement le marquis mit fin à cette situation.

— Entrez donc, répéta-t-il avec humeur, croyant sans doute que c'était sa femme de ménage absente pour quelque course et qui revenait...

Puis il se leva, s'avança vers Simone, en pleine lumière maintenant.

Les années ne l'avaient pas changé. Toujours la même taille, haute et ample, les mêmes traits énergiques, les mêmes yeux d'un brun doré, dont la nuance changeante s'assombrissait ou s'éclairait, suivant ses impressions. Ses vêtements non plus n'avaient pas varié. Comme jadis, il s'enveloppait d'un grand manteau roussâtre, sorte de houppelande d'une forme bizarre, d'une couleur étrange, le même qui avait frappé les jeunes yeux de Simone alors enfant. Dans cet accoutrement grotesque, il gardait pourtant sa fière mine de

gentilhomme qui descend d'une race faite pour commander, point pour se courber.

Il ne reconnut pas Simone, et la peur le prit d'une quête, car il fit un mouvement pour refermer la porte; mais la jeune femme l'arrêta, et, dès qu'elle se fut nommée, un sourire éclaira le visage du marquis, adoucit spontanément l'expression de sa physionomie hautaine et froide au repos.

— Simone! Simone de Trézenek! dit-il en lui donnant son nom de jeune fille, ce nom qui rappelait à l'ancien officier de marine le camarade et l'ami d'autrefois. Entrez donc, ma cousine, si vous n'avez pas peur de pénétrer dans mon pauvre logis...

Il aurait aussi bien pu dire son sale logis, personne n'aurait protesté. C'était proprement un taudis. La terre battue semblait vierge de tout nettoyage; et partout, sur les meubles, sur la cheminée, sur le lit même — une étroite couchette de bord — se prélassaient des chats, fort laids pour la plupart, sans préjudice d'un corbeau qui perdait ses plumes et du cochon déjà mentionné. Par la suite, Mme Gueyrard devait souvent évoquer ce tableau; sa mémoire fidèle lui en retraça toujours les détails avec une rigoureuse exactitude.

Elle s'était assise en face de M. de Kermor, et, sans préambule, elle lui exposa l'objet de sa visite. Elle ressentait en ce moment, de la manière la plus intense, cet étrange phénomène de dédoublement que tous nous avons éprouvé plus ou moins à certaines heures. Il y avait en elle une pauvre créature anéantie, gardant la pleine conscience et le sentiment de son malheur; mais celle-là se tenait à l'écart. Elle laissait place à l'autre, qui parlait nettement, posément, l'esprit lucide, prêt à débattre toutes les questions; et ces deux femmes si différentes, ou plutôt ces deux états si différents de la même femme, n'empiétaient point, n'influaient point l'un sur l'autre : Simone avait beau souffrir, elle n'en

restait pas moins maîtresse d'elle-même; et cependant, pour si calme qu'elle parût, elle sentait tout aussi aiguë l'angoisse qui lui déchirait le cœur.

Les sourcils du marquis s'étaient froncés au seul nom de Marianna; mais Simone n'y prit pas garde, tout entière à son sujet. Elle parla longuement, elle fut éloquente. Les chats avaient cessé de miauler, le corbeau secouait ses plumes d'un petit air capable et le cochon lui-même l'écoutait, rêveur et vaguement ému.

M. de Kermor la laissa aller jusqu'au bout; puis, lorsqu'elle s'arrêta :

— Croyez bien, lui dit-il, que je suis très heureux de votre visite; mais elle n'était pas nécessaire : une lettre aurait suffi. Vous le savez, je ne me suis occupé de Marianna qu'autant que cela était indispensable : je lui suis étranger, elle m'est inconnue. Dans ces conditions, elle est bien libre de se marier à son gré. Je lui accorde mon consentement, avec la surprise qu'une pensionnaire insignifiante, à peine sortie du couvent, ait fixé le choix d'un homme de grande valeur comme l'est M. d'Artelles.

— Mais elle est belle comme une déesse! s'écria Simone très sincèrement.

— Oui, dit le marquis, je le sais; elle est belle, *elle aussi*, d'une beauté qui explique et peut-être excuse bien des folies chez l'homme qui veut la posséder...

Il rêva un instant, les yeux à demi clos. Etait-ce un retour sur lui-même, une vision du passé brusquement surgie? En tout cas, l'évocation fut rapide, et bientôt il se reprit.

— Je souhaite, acheva-t-il, que M. d'Artelles n'ait pas lieu de regretter son mariage, et j'admire la générosité, l'imprudence même dont il fait preuve, en épousant une femme qui n'a rien au monde que sa beauté.

Le moment était venu. Simone rappela tout son courage, et, résolument :

— Je ne vous comprends pas, dit-elle. La fille de M. de Kermor, son unique héritière, ne peut être considérée ni par M. d'Artelles, ni personne d'autre, comme étant sans famille et sans fortune.

M. de Kermor regarda la jeune femme, à la fois étonné et courroucé. Que lui voulait-elle donc? Pensait-elle vaincre une volonté maintenue inexorable pendant de longues années?... Un éclair s'alluma dans les yeux du vieillard; il se domina pourtant et reprit d'un ton assez calme :

— Marianna n'a pas de fortune; elle n'aura pas de dot. Vous savez bien que sa mère ne possédait rien quand je l'ai épousée. Notre contrat de mariage en fait foi...

— Qu'est-ce que cela fait? répondit Mme Gueyrard, sans s'émouvoir. Marianna n'en est pas moins une riche héritière, puisque son père possède la fortune la plus considérable de Bretagne.

— Son père! répéta Kermor d'un air absorbé...

Il se leva, fit quelques pas à travers la chambre, puis, s'arrêtant devant la jeune femme, il la considéra longuement.

— Vous êtes intelligente, dit-il sans transition, d'une voix soudain changée; vous devez être bonne... En vous voyant, je retrouve votre père... Je sais aussi que vous êtes une vaillante, et que la vie vous a été dure, ma pauvre enfant...

Ces paroles affectueuses, cette évocation d'un souvenir aimé, d'un nom qui renferme tout un passé de tendresse et de joies innocentes... quel rappel, devant le présent amer et désert!... Les nerfs de Simone, tendus à l'excès, vibrent douloureusement; amollie, vaincue, elle voudrait pleurer, pleurer sans fin, vider son cœur de toutes les larmes qui l'oppressent. Mais elle la repousse, cette tentation lâche; elle se souvient qu'elle est venue là en ambassadrice, et non pour son propre

compte. Sa mission acceptée, elle doit la remplir jusqu'au bout; et, rentrant dans sòn rôle, elle cherche à profiter de cette faiblesse inattendue qui semble découvrir l'ennemi.

— Hé bien, monsieur, dit-elle, ses yeux sincères levés sur ceux du marquis, si vraiment vous avez un peu de sympathie pour moi, que vous vouliez bien me reconnaître quelque valeur; surtout si vous avez gardé le souvenir de celui qui vous était un ami fidèle, et l'est demeuré en toute circonstance, laissez-moi vous parler librement, comme il convient entre gens de même race, qui doivent s'entendre sur les questions essentielles...

Ici elle s'arrête pour attendre un encouragement; mais cet encouragement ne vient pas. Le marquis s'incline avec une froide, une glaciale réserve, les traits de nouveau figés en leur dédaigneuse expression habituelle qui semble si bien dire aux importuns : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? »

— Dès la mort de sa mère, reprend Simone au moment où Marianna, toute petite orpheline, n'avait d'autre appui, d'autre famille que vous, vous l'avez éloignée. Son enfance, sa première jeunesse, se sont écoulées dans l'abandon; non seulement vous lui avez refusé la sollicitude d'un père, mais vous lui avez interdit l'entrée même de votre maison, vous n'avez voulu ni la recevoir, ni la voir. Tranchons le mot, vous l'avez reniée! La malignité publique s'est emparée de cette manière d'agir, elle l'a rapprochée d'autres faits et l'a expliquée par les suppositions les plus odieuses que sans doute vous ignorez...

— Je les connais, au contraire, dit froidement M. de Kermor; mais, vous le voyez, j'en fais peu d'état... C
qui devait se faire, je l'ai fait : moi seul suis juge,
relève de ma conscience et je n'admets pas d'aut
contrôle... Oh! je sais bien qu'ils m'appellent meu
trier : peu m'importe! Il appartient au justicier d'êt

implacable, et le meurtre, parfois, n'est que le châtiment... Ils peuvent bien aussi me traiter d'avare : cela m'est bien égal! dit-il en levant les épaules avec un entier dédain. Tant que l'âme habite ce misérable corps, il lui faut le mensonge d'un attachement; et quand on a vu de près l'inanité de l'amour, de l'ambition, du pouvoir, est-il surprenant que l'on se réfugie dans la seule possession *qui ne trompe pas?*... Mais, je crois, en vérité, que j'ai l'air de chercher des excuses! Ne vous méprenez point sur mes paroles. Je veux seulement vous faire comprendre combien je reste indifférent aux appréciations dont vous me parlez, et qu'elles ne sauraient, en aucune mesure, influencer ma conduite. Ma résolution est prise, n'essayez pas de l'ébranler. Vous ne sauriez convaincre un homme qui a rompu tout lien avec la société, dont le cœur est fermé depuis longtemps et dont la volonté ne saurait fléchir devant les considérations les mieux présentées; et assurément personne ne pourrait les présenter et les représenter mieux que vous, acheva-t-il dans un retour de son ancienne courtoisie de grand seigneur.

Mais la jeune femme ne s'en souciait guère, de cette courtoisie!... Elle reprit, obstinée, opiniâtre à le convaincre :

— Je conçois que vous soyez peu sensible aux motifs purement mondains : aussi bien je ne m'en occupe guère : écartons-les donc, si vous voulez! J'en ai d'autres à invoquer et plus puissants!... Si désintéressé que vous soyez, que vous vous croyiez, de toutes choses, vous êtes Kermor; et vous ne pouvez méconnaître ce que vous devez à l'honneur du nom tenu d'une lignée sans tache. Vous n'ignorez pas qu'il vous appartient non seulement de le garder intact, mais encore de cacher, quoi qu'il vous en coûte, les souillures que d'autres ont pu lui infliger. Et vous apporteriez une sanction nouvelle aux médisances, aux calomnies, vous

donneriez à Marianna un éclatant désaveu de paternité, en lui refusant votre présence dans cette grave action de sa vie? Vous plaît-il donc d'étaler vos secrets et vos hontes? Voulez-vous proclamer au grand jour que la dernière des Kermor n'avait pas le droit d'en porter le nom?

— Mon nom... Oui, je l'aimais, j'en étais fier, dit-il avec une rêverie sombre. Mais maintenant qu'*elle* l'a porté, qu'*elle* l'a déshonoré, et dans quelle fange, Dieu du ciel!... Comment, après tant de hontes, serait-il possible de le réhabiliter ou de l'avilir davantage!... D'ailleurs, «plus ne m'est rien.» Croyez-moi, mon enfant, cessez de me demander ce que je ne puis vous accorder, et me laissez seul achever de mourir!...

— Non, dit Simone. Je ne m'en vais pas que vous ne m'ayez donné votre parole de gentilhomme. Promettez-moi que votre fille recevra la protection morale, l'assistance matérielle que vous lui devez, et qu'elle est en droit d'attendre de vous, le jour de son mariage...

— Le droit! le devoir! répéta Kermor, redressé de toute sa haute taille. Voilà une parole imprudente, Simone, et, même de vous, je ne l'accepterai pas!... Et que savez-vous donc si cette enfant a des droits sur moi?...

— Et vous, dit intrépidement Simone, oseriez-vous bien me jurer qu'elle n'en a pas?...

Elle s'est levée, elle aussi, debout pour recevoir le choc — l'embardée. Elle connaît la violence redoutable de cet homme qu'elle vient de pousser en ses plus extrêmes retranchements; elle a vu la colère peu à peu l'envahir, gronder en lui comme le flot à la marée montante : n'importe, elle est prête à subir ses fureurs. Un instant, ils restent face à face, les regards mêlés — et ce n'est pas la jeune femme qui baisse les siens. Peu à peu, elle voit s'éteindre les lueurs qui brillaient dans les

yeux de M. de Kermor; et il retombe accablé, avec un lourd soupir de détresse, en murmurant ces mots que Simone devine mieux qu'elle ne les entend :

— Pourquoi êtes-vous venue?...

Oui, pourquoi est-elle venue réveiller les vieux souvenirs mal assoupis; pourquoi, d'une main impitoyable, a-t-elle touché le point sensible, l'endroit malade?... Un seul mot, et elle a résumé les angoisses de ce cœur qui consent à être implacable mais ne veut pas s'avouer injuste. Cette question brûlante, que de fois il se l'est posée, sans pouvoir répondre que par le doute!

Par une évocation rapide, il revoit sa jeunesse ardente aux périls et aux plaisirs; les années joyeuses où il a jeté sa sève et sa force à pleines mains prodigues sur tous les points du globe, comme un trésor qui ne peut s'épuiser... Puis, c'est sa carrière si brillante ouverte devant lui, cette carrière aimée où, après les insouciantes ivresses des premières années, il trouve les satisfactions fécondes d'un âge plus sérieux, où, dans les fonctions qui lui confèrent l'initiative, la responsabilité, les pouvoirs du commandement, il sent s'utiliser et se développer encore ses facultés agrandies. Ses chefs ont confiance en lui, ses camarades l'estiment et l'aiment, il peut compter sur l'obéissance dévouée de ses hommes : il goûte en sa plénitude la joie très noble qui s'attache au devoir choisi librement, accompli avec amour.

C'est alors qu'elle lui apparaît dans le bouge misérable illuminé de sa beauté, la femme dont la vue seule le frappe de vertige et de folie. Pour elle, il renonce à tout, il brise tout : ambitions légitimes, amitiés choisies, liens sociaux même, à demi rompus par le scandale d'un mariage comme celui-là. Qu'importe!... Le bonheur, l'amour, peuvent-ils se payer trop cher?...

L'amour!... Depuis dix-huit mois ils étaient mariés. Dix-huit mois, pas davantage, avaient passé sur cette

union qui apportait à la pauvre servante d'auberge l'éblouissement d'une grande fortune, le prestige d'un nom ancien, à juste titre respecté, et la passion, jeune toujours et toujours renouvelée, d'un mari amoureux comme aux premières heures. Il s'était enfermé dans son manoir héréditaire; il n'en sortait point, que pour de rares excursions en mer ou bien pour la chasse. Nul soupçon jaloux, d'ailleurs, et aucune raison d'en avoir. Ils ne voyaient personne... La marquise ne se plaignait point de cette solitude; au milieu de son étonnante fortune, elle se montrait douce, soumise, pleine d'égards pour son mari, à qui elle témoignait en toute occasion une tendresse un peu craintive où la reconnaissance, la déférence se mêlaient à l'amour...

L'amour!... Quel rêve — et quel réveil! Rentré à l'improviste d'une partie de chasse, Kermor surprenait sa femme aux bras d'un valet d'écurie, et la bassesse de l'outrage, plus encore que l'outrage, soulevait son cœur, noyait l'amour sous le dégoût et le mépris. Froidement, implacablement, il avait prononcé l'arrêt de mort de cette femme qui se traînait à ses genoux, seule, devant sa justice, car le complice avait fui... Ses supplications, du reste, n'avaient pas été longues; elle s'était résignée à mourir, puisqu'on lui ordonnait de mourir, pauvre créature domestiquée, avilie sous le joug, misérable femme qui avait toujours passivement subi sa destinée sans chercher à la discuter... Et lui, le maître, le juge, l'estimant criminelle, il l'avait condamnée en son âme et conscience — comme il l'eût fait, en conseil de guerre, pour un homme reconnu coupable... Mais, de sang, il n'en voulait pas. Comment expliquer une mort violente? Puis, qui sait, le courage lui manquait peut-être de détruire lui-même cette beauté qui avait ravi ses sens. Le poison restait, moins brutal, moins révélateur.

Ceci est du drame. Soit. Cherchons en nos souvenirs.

Lequel de nous ne s'est heurté, au moins une fois dans sa vie, à l'un de ces drames ignorés et terribles, drames de la réalité qui, transportés sur le théâtre, dans le roman, feraient crier à l'invraisemblance et à l'exagération ?

Quelques heures plus tard, Mary-Anne Simpson, marquise de Kermor, mourait, à peine âgée de vingt-six ans. On sait les commentaires inspirés par cette mort étrange, si soudaine. On sait aussi que tout se borna à des commentaires, lesquels, d'ailleurs, ne s'appuyaient sur rien de précis, de positif. Le seul qui pouvait parler à coup sûr, c'était l'autre coupable, le complice... et il n'avait garde !

Le marquis ne tarda pas à abandonner Kermor. Il congédia ses gens à l'exception d'un garde qui resta près du château, et il vint s'installer à Auray, où il vécut dans l'isolement le plus complet, rompant ainsi avec un passé dont il eût voulu effacer toute trace.

Mais Marianna demeurait, témoignage vivant, angoissant de ce passé ! D'après quelques paroles saisies entre les coupables, Kermor avait compris que leur liaison remontait à l'année précédente, avant la naissance de l'enfant qui portait son nom... Il ne daigna pas interroger sa femme. A quoi bon ?... elle lui mentait depuis si longtemps !... et cette question formidable, à laquelle nul peut-être n'eût osé répondre, il la trancha, lui, tout seul, hardiment, irrévocablement. Il répudia une paternité dont il ne pouvait se dire certain ; il éloigna sa fille, la jeta par-dessus bord, tout au moins au point de vue familial, traitée en étrangère, qui n'avait et n'aurait jamais accès en sa vie de cœur. Puis, libéré de toute attache, jugeant en avoir fini avec le passé, il s'enferma dans sa hautaine solitude.

Affranchi du monde, il dominait le monde, et les jugements de convention, la morale courante. Que lui faisaient les accusations d'une société basée sur l'hy-

pocrisie réciproque, dont la principale vertu est la peur du scandale? L'opinion de ses pairs lui importait seule, et il ne la leur demandait pas.

Des années s'écoulèrent ainsi sans regrets, sinon sans remords; mais, pour ceux-là, il les étouffait bien vite; son orgueil ne voulait pas entendre les reproches ni même les interrogations d'une conscience qui redoute de s'être trompée. Il avait fallu l'insistance de Mme Gueyrard, ses paroles si graves; et des sentiments qu'il croyait bien morts s'éveillaient en son cœur assoupi, non pas éteint. Les vieilles douleurs se ravivaient; les blessures anciennes se rouvraient, saignantes encore, et il murmurait dans ce bouleversement soudain de son être :

— Pourquoi, Simone, pourquoi être venue?

La jeune femme le sentit remué, ébranlé, à demi vaincu. Elle reprit les arguments qui semblaient le toucher davantage; elle invoqua de nouveau l'esprit de caste, l'orgueil du nom; surtout elle fit appel au sentiment de justice, inné chez Kermor, et développé encore par l'habitude du commandement, longuement exercé et avec conscience. Il passait, à bon droit, pour un chef sévère, mais d'une rigoureuse équité. Cette équité, à laquelle il n'avait jamais failli en ses fonctions militaires, allait-il y manquer — continuer d'y manquer — dans sa vie privée? Frapper encore une fois la coupable en punissant l'innocente, était-ce digne de lui?

Devant cette parole émue, ardente, chaleureuse, les dernières résistances du marquis tombèrent peu à peu, et Simone finit par obtenir ce qu'elle voulait. Il fut convenu que M. de Kermor assisterait au contrat de sa fille, et aux cérémonies du mariage civil et religieux; enfin, le chiffre de la dot fut débattu, question importante et fort difficile à régler. Après quoi, l'ayant emporté sur tous les points, Simone se leva pour partir, victorieuse et lasse.

Le marquis la reconduisit jusqu'à la porte de son jardin; et, au moment où elle se disposait à la franchir, il l'arrêta pour lui répéter, avec l'accent d'une véritable sympathie, combien il avait été heureux de retrouver la fillette de jadis, dans la charmante femme de maintenant... Puis, il ajouta, l'enveloppant toute de son regard pénétrant :

— D'après les lettres de Marianna, et ce que m'en écrivaient les religieuses elles-mêmes, j'avoue ne pas m'être formé sur son compte une opinion très brillante; mais vous m'en faites revenir.

— Et comment? dit curieusement Simone. Il ne me semble pas vous avoir donné d'avis personnel, en ce qui concerne votre fille.

— C'est vrai; mais vous n'êtes pas capable de vous attacher, d'une façon sérieuse, à une femme insignifiante sous le double rapport moral et intellectuel — et je me l'imaginais ainsi. Il faut donc que je me sois trompé, car d'après votre ardeur à prendre les intérêts de ma fille, et le dévouement qui vous a amenée ici, bravant l'ennui d'une démarche près du vieil ours que je suis, je ne puis douter de votre affection pour Marianna...

Plus encore que les paroles, le ton interroge, laisse deviner une pensée secrète, un soupçon qui ne se formule pas... Quel est-il, ce soupçon? Simone s'en inquiétera plus tard; pour le moment, elle n'y pense pas. Elle ne pense à rien, lasse et qui n'a plus de forces pour dissimuler... Assez de mensonges!... Elle écarte, pour un instant, le masque qui l'étouffe, et sa voix vibre dans le jardin endormi, dans le jardin où s'épand la sérénité mélancolique du soir :

— Non. Je n'aime pas Marianna. Mais j'aime de toute mon âme M. d'Artelles, qui ne le saura jamais!

— Pardonnez-moi, Simone, dit le marquis gravement.

Sans ajouter un mot, il prend les mains de la jeune femme; il les serre entre ses vieilles mains sèches, tout en souriant d'un douloureux sourire de tendresse et de pitié. Jamais il ne lui parlera de cet aveu de détresse, jamais plus!... Mais Simone sait qu'il l'a comprise, qu'il a le respect de sa souffrance, et elle sent aussi qu'un lien vient de se nouer entre eux, séparés par tant d'abîmes, un lien secret qui les unit pour toujours dans la sympathie et la douleur.

Le soir même, Mme Gueyrard retournait à Paris où elle se savait impatiemment attendue par Jacques.

DORLISHEIM.

(A suivre.)

SIX MOIS
D'INVASION PRUSSIENNE
(JANVIER-AOUT 1871)
(*Suite et fin*)

IV

Poligny, 3 août 1871.

Je croyais, mon cher Léon, n'avoir plus à revenir sur les misères de l'invasion, et nous voilà depuis hier replongés en plein drame et menacés des plus effroyables représailles.

Dès la fin de mai, vous le savez, Poligny avait été évacué par l'armée prussienne, les deux points extrêmes du département, Lons-le-Saunier et Dôle, restant seuls occupés. Chaque quinzaine, un échange d'effectif avait lieu entre ces deux villes, le croisement avec séjour de vingt-quatre heures se faisant à Poligny. Un de ces croisements avait lieu hier, entre deux escadrons de dragons.

Je rentrais à dix heures du soir, ayant été depuis le matin en déplacement de service; je touchais aux premières maisons du faubourg, lorsque j'entendis, partant du quartier haut, une détonation qui me fit l'effet d'une trappe de cave qu'on aurait abattue lourdement. Je n'étais chez moi que depuis environ vingt minutes, quand se produisirent, dans la rue, de violentes allées et venues mêlées de cris. Ayant ouvert une fenêtre pour

me rendre compte de ce qui se passait, je n'eus que le temps de faire un bond en arrière, m'étant vu mettre en joue par une patrouille prussienne.

Quelques instants après rentrait mon domestique qui m'apprenait que, vers dix heures, les Prussiens exaspérés, on ne sait par quoi, s'étaient répandus dans la ville, massacrant tout devant eux. Il n'avait pu échapper à leurs violences qu'en se faufilant, pour rentrer, de porte en porte. Je me préoccupai de me rendre immédiatement à l'hôtel de ville pour remplir mes fonctions d'auxiliaire du parquet et prêter mon concours à l'autorité municipale. Impossible de suivre la Grande-Rue où je n'aurais pas fait quatre pas sans être écharpé. Le jardin de ma maison donnant sur la campagne, je sortis par là, et par une ruelle aboutissant en face de l'hôtel de ville je m'y glissai sans encombre. La salle du rez-de-chaussée, servant de corps de garde, était pleine de monde; ce qui me frappa tout d'abord, ce fut un malheureux dont la figure était inondée de sang et la peau du front rabattue sur les yeux. On dut me dire que c'était mon ami Drosne, inspecteur des forêts. A côté de lui se trouvaient Bernard, receveur des finances, avec une blessure au front, et le percepteur Mayet, qui avait le dos labouré de coups de sabre. Enfin, le long du mur, étendu sur trois chaises, une sorte de cadavre mutilé et n'ayant plus forme humaine. C'était un nommé Maîtrejean.

Le maire me mit au courant des faits : vers dix heures, deux dragons prussiens abreuvaient leurs chevaux à la petite fontaine de la place, lorsqu'un coup de feu était parti à une distance de vingt pas du coin de la ruelle de l'Hôpital. L'un des dragons était tombé mort, l'autre grièvement blessé. Le rappel ayant sonné, un capitaine, le sabre tiré, adjura le rassemblement de troupes qui entourait les victimes de venger immédiatement et sans pitié la mort de leurs camarades. Aussitôt les soldats se répandirent dans la ville; toutes les maisons voisines du lieu du crime eurent leurs fenêtres brisées, leurs portes enfoncées; des femmes malades furent criblées de coups dans leurs lits. L'omnibus

arrivait de la gare sur la place. Deux voyageurs s'y trouvaient : ils furent appréhendés et laissés pour morts sur la chaussée; l'un mourait dans la nuit à l'hôpital. Le cheval fut abattu et transpercé de coups de sabre.

Le conducteur, Maîtrejean, avait été arraché de son siège; on lui fit descendre la Grande-Rue : deux soldats, qui tenaient leur sabre par la pointe, le rouaient ensemble de coups de pommeau, les assénant avec tout ce qu'ils avaient de force. Deux Prussiens le relevaient après chaque coup pour qu'il pût être terrassé à nouveau. Ce malheureux de la tête aux pieds n'était qu'une plaie, et on se demande comment le corps humain peut résister à pareil martyre. Lorsque ces tortionnaires approchaient de l'hôtel de ville, un groupe sortait d'une maison voisine : c'étaient Drosne, Bernard et Mayet. Drosne, ému de pitié par les tortures qu'il voyait subir à Maîtrejean, s'approcha des Prussiens pour essayer de les apitoyer. Il avait à peine dit un mot qu'à un commandement du chef, ils se retournèrent contre Drosne et l'abattirent d'un coup de sabre sur le front. Ils frappèrent en même temps Bernard et Mayet qui transportèrent leur ami évanoui à l'hôtel de ville. On y avait également transporté Maîtrejean que les Prussiens avaient abandonné lorsqu'ils l'avaient cru mort.

J'étais à peine au corps de garde qu'y arrivait à son tour l'officier qui avait commandé l'exécution. Avec son autorisation, on avait amené sous escorte le docteur Guillaumot, qui, lorsqu'il eut examiné les deux plus gravement blessés, ne put comprimer un mouvement de compassion. L'officier l'interrompit en lui disant : « Docteur, j'ai été votre hôte pendant quinze jours, j'ai pour vous les sentiments que vous inspirez à :ux qui vous connaissent. Je ne vous en donne pas .oins ma parole que si je vous avais rencontré il y a ois quarts d'heure, je vous aurais passé mon sabre à avers le corps. »

Impossible de penser à transporter chez eux les deux lessés, en raison de leur état; ils ont été recueillis par ›s amis voisins de l'hôtel de ville. Drosne est si pro-

fondément atteint au crâne que le médecin ne le considère pas comme guérissable; quant à Maîtrejean, il n'a malheureusement pas de blessure mortelle, mais sa vie ne pourra être qu'un long martyre (1).

Ce matin, on publiait, à six heures, un arrêté de l'autorité prussienne décrétant l'état de siège le plus rigoureux, sous menace d'exécution militaire à la moindre infraction. Je n'en considérai pas moins comme de mon devoir de me rendre, dès la première heure, auprès du commandant de place. Ce n'était pas un de ces chacals tels que le fameux colonel dont nous avons été la proie; si implacable que je le sentisse dès l'abord, il m'accueillit en homme bien élevé, parlant le français irréprochablement; si pénible que dût être l'explication que je devais avoir, elle devenait possible.

Je commençai par exprimer l'indignation qu'avait universellement soulevée parmi nous le crime de la veille, crime qui ne pouvait être que le fait d'un misérable qui ne saurait se réclamer d'aucune nationalité et qui n'avait pu avoir d'autre mobile que d'écumer sur le désordre que provoquerait son attentat. J'ajoutai que les représailles exercées sur une population innocente avaient été tellement implacables qu'elles ne sauraient se justifier par l'exaspération du premier moment, et qu'il en serait assurément, par d'autres que par moi, réclamé une réparation. Quant au crime en lui-même, j'allais, sans aucun délai, commencer une information, qui était désirée de chacun pour l'honneur et la sécurité de la ville.

(1) Quand les Prussiens exercent des représailles, c'est de la besogne sérieusement faite. De toutes les victimes du 2 août, une seule a survécu : c'est Maîtrejean ; mais avec sa tête tuméfiée, n'ayant plus forme humaine, ses mains ankylosées, tout son corps en douloureuses cicatrices, sa vie ne pouvait être et n'est encore qu'un martyre. Le second des voyageurs arrachés de l'omnibus, un nommé Marius Baud, pour n'être pas mort le lendemain comme son compagnon de route, n'en a guère mieux valu ; il lui a été impossible de reprendre aucun travail, et il a succombé aux suites de ses blessures après avoir langui deux ans. M. Drosne ne s'est pas rétabli de l'ébranlement que lui avait causé sa profonde blessure à la tête; il a dû demander prématurément sa retraite, et il est mort jeune encore. Il en a été de même de MM. Bernard et Mayet.

Le commandant me répondit qu'il prenait acte de la protestation que je lui apportais au nom de la population tout entière, et que, adressant aujourd'hui même un rapport sur le crime, il se ferait un devoir de l'y consigner. Quant aux conséquences de ce crime, ce n'était pas à lui, ce serait à la Chancellerie qu'il appartiendrait d'apprécier quelles elles devaient être. « Les représailles, ajouta-t-il, dont se plaint la ville, étaient de droit; les Prussiens étaient à Poligny sous la protection d'un traité signé par la France lorsque, par un attentat inqualifiable, on nous a assassiné deux soldats. C'est vous qui avez rouvert l'état de guerre, nos représailles n'ont été que la réponse à votre provocation. Je prends acte encore de votre engagement de rechercher activement le criminel; je proposerai, en ce qui me concerne, que cette recherche vous soit abandonnée, et je vous souhaite de réussir, car, si le coupable n'est pas découvert, je crains qu'il n'en soit tiré une vengeance que l'histoire enregistrera. »

Je me retirai après avoir insisté sur ce qu'il y aurait d'excessif à considérer un crime individuel comme un acte d'hostilité et à en faire peser, d'une façon impitoyable, la responsabilité sur une ville qui n'avait été qu'accidentellement le théâtre de ce crime.

Vous comprendrez que, en sortant de là, je me sois senti un instant écrasé par la responsabilité qui m'incombait. Mais je me suis bien vite ressaisi, me rappelant notre vieux curé qui, lorsqu'il avait à raffermir une de ses ouailles chancelant devant l'épreuve, lui disait de sa bonne voix bourrue : « Allons, allons ! » Si dur qu'il soit, le devoir s'impose; la moindre défaillance serait le trahir. « Allons, allons ! »

Je me souvins tout d'abord des renseignements que m'avait fournis le maire, avec qui j'avais souvent conféré, à la veille de l'invasion, de ce qu'il y avait à en redouter. Il m'avait signalé trois malandrins, les plus fieffés drôles de la ville, et qui lui semblaient capables, cette ville occupée, d'un mauvais coup en espérant des troubles où ils pouvaient faire leur butin. Je suis malheureusement bien mal secondé : la municipalité de

Poligny, dans sa passion de réagir contre ce qu'elle appelait l'oppression policière de l'empire, a supprimé le commissaire de police, qu'elle a remplacé par un simple brigadier; cet agent se considère comme n'ayant d'autre mandat que de surveiller les cabarets où il passe sa vie, son moindre souci étant de s'y surveiller lui-même.

Je dus avoir recours à des hommes de bonne volonté et qui se chargèrent de recueillir sur place et sans éveiller de soupçons l'impression publique. Il résulte de cette première enquête que les trois individus qui m'avaient été signalés étaient dénoncés par la clameur publique comme auteurs de l'attentat; on prétend les avoir vus rôder le soir du crime dans le quartier de l'hôpital; on articule contre eux des faits précis d'espionnage, de vol de chassepots; bref, il y avait là un ensemble de charges qui pouvaient constituer une mise en prévention sans que l'on semblât recourir à cet adage de justice expéditive :

Qu'on ne saurait errer, condamnant un pervers.

En sortant de chez le commandant de place, j'ai envoyé, par une estafette, un rapport sommaire au parquet d'Arbois que j'attends demain.

4 août.

Ce matin, la ville a été réoccupée par un contingent de huit cents hommes semblant dans un état de froide exaspération ; les Polinois, de leur côté, frémissant de l'impuissance de leur rage, il est à craindre que le moindre choc n'entraîne de leur part quelque généreuse et irréparable folie.

Le parquet est arrivé. Le juge d'instruction a entendu les témoins que je lui avais indiqués et a procédé à l'interrogatoire des inculpés. Les charges paraissant suffisantes, il a été décerné contre eux un mandat d'arrêt, et une commission rogatoire m'a été laissée pour continuer l'information. L'enquête terminée, j'ai, sur sa demande, conduit au commandant de place M. Villiers, le substitut remplaçant le procureur empêché. Je

ne lui avais pas laissé ignorer les dispositions de cet officier, la confiance qu'il avait dans la justice du pays, mais l'inutilité qu'il y aurait à essayer d'obtenir non pas une réparation, mais un mot de regret au sujet des représailles exercées sur le coup du crime. Le substitut n'en dit pas moins ce qu'il croyait que son devoir l'obligeait à dire, et, après avoir, au nom de l'honneur du pays, flétri le guet-apens du 2, il protesta contre les représailles avec la fermeté que lui dictait sa conscience de magistrat. Le commandant, tout en rendant hommage au sentiment du devoir qui faisait agir M. Villiers, n'en maintint pas moins le droit absolu en vertu duquel les représailles avaient été exercées et le seraient à nouveau si l'auteur du crime n'était pas découvert. Il renouvela l'expression de la confiance sans réserve qu'il avait dans la justice du pays; le tribunal militaire était constitué, mais il accepterait l'information telle que le juge instructeur la lui livrerait.

En poursuivant cet après-midi l'information, je vis tout à coup tomber mes premières préventions; la clameur publique me sembla avoir fait fausse route, et, si mes nouvelles prévisions se confirment, le seul auteur du meurtre serait un nommé Jacquin. Je sais déjà qu'une veuve Richard, habitant la rue de l'Hôpital, a vu, un instant avant le crime, un homme, dont le signalement répondait à celui de Jacquin, sortant d'un traige en face de chez elle et portant sous sa blouse un bâton ou un fusil; le coup de feu avait éclaté quelques secondes après. Jacquin est un malfaiteur des plus résolus et d'une violence de caractère qui le fait redouter de tous, car on le sait capable d'exécuter les menaces de meurtre et d'incendie qu'il profère en toute occasion.

5 août.

Ce matin, je procédais dans mon cabinet à l'audition de cette veuve Richard, lorsque le brigadier de police me fut annoncé; il m'apportait un fusil qui venait d'être découvert dans une auge à porcs abandonnée du faubourg du Treux. Après m'être fait expliquer l'em-

placement de cette auge, je constatai qu'elle se trouvait sur le parcours du traige d'où était sorti le meurtrier, et qui était le chemin le plus court et le plus mystérieux conduisant du lieu du crime à la maison habitée par Jacquin, lequel avait dû cacher là son arme pour être en rentrant chez lui les mains libres. L'arme qui m'était remise était un fusil à deux coups; l'un de ces coups était encore chargé, l'autre était déchargé; mais l'intérieur du canon était recouvert d'une couche blanchâtre, comme en laisse la poudre fraîchement brûlée; cette couche était rayée comme par des projectiles irréguliers. Je fis d'urgence appeler un armurier; après examen, il confirma mes constatations sur le canon déchargé, qui, d'après lui, devait l'avoir été tout récemment. Je l'invitai alors à procéder à l'extraction du coup qui était resté chargé et lui recommandai de le faire avec les plus extrêmes précautions, de façon à laisser les bourres aussi intactes que possible.

Il fut retiré d'abord une bourre fraîchement froissée qui recouvrait huit chevrotines, taillées dans une balle et en reproduisant exactement le poids; une autre bourre, jaunie et par conséquent insérée bien antérieurement à la première, recouvrait une charge de gros plomb oxydé; enfin une dernière bourre semblable à la précédente recouvrait la charge de poudre.

Les chevrotines avaient donc été ajoutées à la charge et tout récemment. Je procédai immédiatement à l'examen des bourres; les deux anciennes provenaient d'un livre de prières et ne fournissaient aucune indication; la troisième, celle qui recouvrait les chevrotines, était une lettre d'avertissement de la justice de paix. Ce n'était qu'un lambeau, mais en reconstituant, avec une extrême patience, les parties émiettées, je parvins à trouver d'abord le numéro d'ordre de l'avertissement, ensuite deux lettres du nom de celui à qui cet avertissement était adressé... *in;* enfin, de l'indication de la demande, il ne restait que le mot *intérêts*. Je fis apporter le registre des avertissements et je constatai que celui portant le numéro de la bourre avait été adressé, le 3 août 1868, par un nommé Reverchon à Jacquin

(Jean-Pierre-Marie), pour le payement d'une somme de cent francs avec *intérêts*. C'était, pour ainsi dire, le crime contresigné par son auteur.

Il était huit heures. Je fis appeler le maréchal des logis, lui enjoignant de s'assurer de la personne de Jacquin, contre qui j'allais décerner un mandat d'arrêt; je ne lui laissai pas ignorer à quel point Jacquin était redoutable et les risques que comporterait son arrestation. Puis je procédai d'urgence aux dernières constatations qui devaient compléter les charges.

J'étais informé que la justice prussienne devait faire procéder, ce matin à neuf heures, à l'autopsie du soldat assassiné; l'opération avait lieu dans un local de l'usine à gaz où je me rendis en hâte, emportant les huit chevrotines que j'avais recueillies. Au moment où j'arrivai, l'autopsie finissait, et les chirurgiens me produisirent cinq chevrotines qu'ils avaient découvertes dans le cœur et les poumons de la victime. Ils ajoutèrent que ces projectiles étaient en tout semblables à trois fragments qu'ils avaient extraits au soldat blessé. C'était la contre-partie complète des huit chevrotines trouvées dans le fusil; de celles qui avaient été projetées, pas une ne s'était égarée. En remontant en ville, je rencontrai le maréchal des logis de gendarmerie avec trois de ses hommes; il s'était assuré que Jacquin était à son domicile, et il allait procéder à son arrestation.

Cette arrestation eut une pleine réussite. Un gendarme avait été laissé en observation, les deux autres avec leur chef s'étaient introduits chez Jacquin. Celui-ci, en les apercevant, n'avait pas hésité à sauter par la fenêtre. L'homme en observation s'était mis à sa poursuite et l'avait rejoint à quelques pas de là. Une lutte furieuse s'engagea; mais les trois autres gendarmes, accourant au secours de leur camarade, terrassèrent Jacquin; il avait eu le temps, si courte qu'eût été la lutte, de s'armer d'une main d'un casse-tête et de l'autre d'une alène de cordonnier, arme des plus dangereuses. Les gendarmes durent lui tordre les poignets pour lui faire lâcher prise et purent le garrotter. On a saisi sur lui, en outre du casse-tête et de l'alène, des

paquets de cartouches, celles dont les balles avaient fourni les chevrotines. Ses poches étaient en outre bourrées de proclamations démagogiques.

Je savais, à n'en pas douter, que l'autorité prussienne, qui attendait le résultat de mon information, n'admettrait pas qu'on lui contestât le droit de s'emparer de l'inculpé lorsqu'il serait arrêté. Je savais en outre, parce que cela m'avait été notifié, que l'inculpé entre les mains des Prussiens, c'était la cessation de l'occupation qui pesait si lourdement sur la ville et comportait tant de graves aléas. Mon strict devoir m'imposait de ne pas m'arrêter à de pareilles considérations, et je délivrai un réquisitoire à la gendarmerie pour que, par le premier train qui allait passer, Jacquin fût transporté sur Arbois et mis à la disposition de la justice du pays. Mais une telle arrestation n'avait pu passer inaperçue, Jacquin n'ayant cessé, dans le trajet de son domicile à la gendarmerie, d'opposer aux agents une résistance désespérée et de pousser de furieuses vociférations.

Lorsque la gendarmerie arriva à la gare, elle y trouva un piquet de Prussiens commandé par un capitaine qu'accompagnait l'auditeur remplissant les fonctions de ministère public auprès du tribunal militaire. L'auditeur déclara s'emparer du prisonnier, en délivra un reçu et le ramena à Poligny. Avisé sans délai par le maréchal des logis, je lui prescrivis de prendre le train qui allait arriver en gare, dans le but d'informer le parquet de ce nouvel incident.

Avant de quitter la gare, pour rentrer en ville, le capitaine avait prévenu Jacquin qu'à la moindre tentative d'évasion, il serait fait feu sur lui; et, de la part d'un officier prussien, la menace de faire feu n'est pas une façon de parler. Les factionnaires prussiens n'escortent pas, comme les factionnaires français, leur prisonnier à droite et à gauche, ils se placent devant et derrière. Je vis remonter Jacquin et je constatai qu'il fouillait anxieusement des yeux chaque ruelle devant laquelle il passait; j'eus la certitude qu'il saurait ne pas négliger la moindre occasion de s'échapper. Il arrivait à

cinquante mètres de l'hôtel de ville où il allait être écroué. La ruelle que vous savez s'ouvrait à sa droite, descendant par une pente rapide sur la campagne. Lorsqu'il fut arrivé en face, il fit un brusque saut et se précipita dans la ruelle. Un des factionnaires lui lança un coup de baïonnette sans l'atteindre, et les trois autres firent feu sans l'atteindre davantage. Plusieurs petites filles remontaient la ruelle, sortant de classe; miraculeusement elles échappèrent saines et sauves à la fusillade. Au bruit des coups de feu, je courus à ma terrasse, qui domine la campagne; je vis Jacquin qui longeait à découvert et à une allure de cerf, malgré ses mains garrottées, le long du mur du couvent du Saint-Esprit; il allait pouvoir tourner à gauche et disparaître, lorsque, à un dernier coup de feu, il chancela et tomba sur l'accotement du chemin. Je courus sur les lieux; une balle l'avait atteint à la cheville de la jambe droite et était sortie par le cou-de-pied : c'est la plus douloureuse des blessures. Quand on voulut le charger sur une civière, il s'évanouit, et c'est sans qu'il reprît connaissance qu'on le ramena à l'hôtel de ville.

Cet après-midi, si éprouvé que j'eusse été par les émotions, les nuits d'angoisses et les luttes que j'avais soutenues, je ne m'en rendis pas moins à la place pour protester contre la mainmise de l'autorité prussienne sur un prisonnier qui n'appartenait qu'à la justice française. Le commandant me répondit qu'il avait agi en raison de l'état de siège et des stipulations précises du traité de Francfort dont se réclamait formellement le gouvernement prussien. J'étais dans l'impossibilité de discuter l'application à l'espèce du traité de Francfort, n'en ayant pas le texte, mais il me semblait étrange que ce traité pût contenir une disposition qui serait la négative du traité de paix (1). Quant à l'état de siège,

(1) L'objection que j'émettais là était parfaitement fondée : le traité préliminaire du 26 février, en effet, ne renferme aucune stipulation autorisant le gouvernement allemand à dessaisir la justice française de la poursuite des délits commis par ses nationaux contre des soldats allemands pour déférer ces délits à des tribunaux

je ne voyais pas de quel droit il pouvait être édicté par l'autorité prussienne dans un pays qu'elle n'occupait plus en vertu de l'état de guerre, mais à titre de garantie de l'exécution d'un traité de paix. En tout cas, je considérais comme impossible de continuer une information contre un inculpé soustrait à la justice du pays. Il y aurait là violation des règles de notre droit criminel et un manquement à la dignité professionnelle auxquels je ne saurais souscrire.

Le commandant me répondit qu'il ne pouvait que trouver respectable le scrupule que je lui exposais, mais que ma susceptibilité pouvait coûter cher à Poligny. « Vous avez, a-t-il ajouté, fait aboutir votre information avec une promptitude et une sûreté des plus méritoires, et vous avez sauvé par là votre ville de terribles risques. Si vous vous dessaisissez, le tribunal militaire reprendra l'information; je connais sa façon d'opérer : ce n'est pas de quatre mois qu'il pourra la clore, et ce sera pour Poligny la continuation, pendant ces quatre mois, de cette occupation dont vous vous préoccupez à si juste titre. Voyez si pareille considération n'est pas de nature à faire fléchir une question de susceptibilité professionnelle. » Je répondis que ma décision dans cette délicate affaire intéressait autre chose que ma dignité personnelle, mais engageait l'action publique; que je ne pouvais rien résoudre sans l'intervention du parquet, que j'avais fait prévenir par exprès et avec qui il aurait à discuter aujourd'hui même.

Quelques heures après, en effet, la discussion repre-

militaires prussiens. Du reste, trois mois après, une affaire analogue à celle de Jacquin était déférée sans contestation à la cour d'assises de Seine-et-Marne. C'est dans cette affaire qu'est intervenu un verdict d'acquittement qui provoqua de la part du chancelier cette fameuse dépêche au comte d'Arnim qui, écrite en allemand et sans qu'elle ait été communiquée à notre ministre des affaires étrangères, fut, contre tous les usages diplomatiques, traduite et communiquée à la presse. Dans cette dépêche, M. de Bismarck déclarait qu'il devenait impossible de compter sur la loyale exécution d'un traité de la part d'un peuple qui avait perdu le sentiment de l'honneur.

nait, au tribunal militaire, en présence du commandant, contradictoirement avec le procureur de la République, le juge d'instruction et moi. Les magistrats français maintinrent avec énergie le droit exclusif de la justice nationale sur l'accusé, et, devant l'invincible résistance des agents prussiens, dont l'argumentation se résumait en la formule de la force primant le droit, il fut convenu que, des deux parts, on recourrait, pour qu'il fût statué, à l'autorité supérieure, et que, en admettant la solution, le parquet d'Arbois resterait saisi et que je continuerais l'information.

Je n'en avais pas encore fini avec le commandant de place. J'étais à peine rentré qu'on m'annonçait le préfet du Jura. Si Gambetta a résisté, à quelques exceptions près, à l'intrusion des orateurs de brasserie dans le personnel diplomatique, la même résistance ne lui avait pas été possible pour le personnel administratif qu'imposait impérieusement la politique triomphante. M. Thiers, à son arrivée au pouvoir, dans le but de ménager l'opinion républicaine, n'a pas voulu opérer des coupes trop sombres dans le personnel des préfets du 4 Septembre. C'est ainsi qu'on a maintenu dans le Jura M. Paul Dumarest. C'est un beau garçon, fort en chair, type d'avocat d'assises, d'une rare inexpérience en affaires, et qui serait assez bon vivant s'il n'énervait les plus endurants par sa passion anticléricale qu'il pousse jusqu'à la manie. Il venait me demander de le conduire au commandant de place, à qui il avait une communication à faire. Les Prussiens, qui sont corrects dans leurs rapports avec les fonctionnaires de tous ordres, se montrent d'une impertinence de parti pris à l'égard de l'administration du 4 Septembre, où ils voient la personnification de leur bête noire, Gambetta. Il ne faut pas leur demander la générosité des grands vainqueurs qui, en rendant justice à leurs adversaires malheureux, rehaussent leurs victoires. D'un autre côté, la légende de la défense nationale n'étant pas encore faite, Gambetta reste pour beaucoup d'entre nous le fou furieux qu'il était récemment pour M. Thiers. Toutefois, devant les Prussiens, nous le con-

sidérions comme représentant la France et nous relevions vertement leurs lazzis laborieux et épais, dont le plus mordant consistait à appeler Gambetta *Grand Bêta*. A cette occasion, nous leur faisions observer qu'il leur était plus difficile de réquisitionner l'esprit français que nos pendules.

Je n'avais pas qualité pour demander au préfet ce qu'il comptait dire au commandant. Je vis, dès l'abord, que l'explication n'irait pas toute seule. Le préfet lui-même en eut l'impression, et son exposé n'y gagna ni en assurance ni en clarté. Il débuta en flétrissant le meurtre des soldats prussiens qui était un crime et qui devait être puni. Mais pour cette punition, il suppliait l'autorité militaire de ne pas statuer par une décision sommaire. Quelles que fussent, en effet, les charges actuelles, il était dans les choses possibles que ces charges arrivassent à être ébranlées. Il serait désolant de se buter alors à un fait accompli. Tout cela fut exposé largement avec une façon tapageuse qui sentait beaucoup plus le basochien que le représentant du gouvernement. Le commandant ne dissimula pas son étonnement. Il n'aurait pas été surpris de voir le préfet protester contre les représailles exercées sur le coup du crime et en demander réparation, comme l'avait fait la magistrature. C'était un point de vue que lui, Prussien, n'admettait pas; toutefois, c'était un point de vue. Mais que ce fût au sort du criminel que parût exclusivement s'intéresser M. le préfet, c'était aussi surprenant que peu fondé. S'il était, en effet, aussi informé de l'état de l'affaire qu'il semblait l'être peu, il saurait que, l'instruction étant entièrement abandonnée à la magistrature du pays, il n'y avait pas là le moindre risque d'exécution sommaire. Cela dit, le commandant fit un pas vers la porte pour indiquer que l'audience avait pris fin. Le préfet, quelle que fût l'intrépidité de son assurance, me parut avoir conscience de l'étourderie de sa démarche; quant à moi, je me rappelai que la magistrature avait fait une autre figure. Le préfet ne pensa pas à me demander de le conduire à nos compatriotes victimes des représailles, et il n'en vit aucun.

6 août.

Ce matin, divergence d'appréciation entre le commandant de place et le tribunal militaire. L'auditeur, en effet, me notifie, à huit heures du matin, la prétention de poursuivre une instruction de son côté, de me faire assister à ses opérations et d'avoir communication des procès-verbaux de ma procédure. Je m'y refusai nettement et avisai télégraphiquement le parquet qui me répondit : « Vous avez bien fait de ne pas prendre part à l'instruction faite par l'autorité allemande, mais vous pouvez lui communiquer les pièces de la procédure que vous avez rassemblées contre Jacquin. » Je me rendis aussitôt à l'hôtel de ville pour procéder à l'interrogatoire de Jacquin. J'avais informé la place : s'entendre avec le commandant, courtois et d'humeur conciliante, est toujours facile; avec l'auditeur, c'est différent; il est pointu et facilement rageur. Comme on ne peut conférer avec lui que par interprète, il est difficile de préciser les choses, et on est exposé à voir remises en discussion, le lendemain, les concessions faites la veille. Je le trouvai sur le seuil de l'hôtel de ville qui m'attendait; il souleva la prétention non seulement d'assister à l'interrogatoire, mais d'y procéder lui-même. Je me suis nettement refusé à admettre non seulement sa direction, mais sa présence à l'interrogatoire; après une longue discussion et devant la menace de me retirer, il abandonna sa prétention et me laissa maître du terrain.

Lorsque je me présentai avec mon greffier à la porte de la cellule, je fus accompagné par une sentinelle, la baïonnette au fusil. Je croyais à une simple formalité de service, mais la sentinelle emboîta le pas derrière moi et vint se planter, l'arme au pied, à la tête du lit du prévenu. Je n'avais pas à discuter avec ce fantassin; je levai la séance et me retirai après avoir dénoncé au commandant de place l'étrange protection qui m'avait été imposée et que j'étais résolu à ne pas tolérer. Immédiatement il se rendit chez moi pour m'exprimer ses regrets au sujet de ce malentendu. Dans une instruc-

tion conduite par le tribunal militaire, le règlement édicte qu'une sentinelle assiste à l'interrogatoire; ce règlement m'avait été appliqué. Le commandant donna, séance tenante, des instructions pour que je pusse reprendre mon opération librement et seul.

Jacquin s'était échafaudé tout un système de défense. Il invoquait, pour la soirée du 2, un alibi; il affirmait en outre que son fusil lui ayant été volé depuis plusieurs mois, il n'avait participé en rien à l'assassinat pour lequel on le recnerchait. Son alibi, je le fis s'écrouler par des témoignages précis que j'avais recueillis et qui démentaient absolument ses allégations. Le plan des lieux en main, je lui montrai le chemin qu'il avait suivi pour se rendre au point où le crime avait été commis; puis, le coup fait, le chemin qu'il avait pris pour ne pas être vu et pour se débarrasser de son fusil afin que, s'il était aperçu rentrant chez lui, on ne le vît que les mains nettes. Quant aux charges de chevrotines auxquelles il prétendait être étranger, lorsque je lui mis sous les yeux la bourre portant son nom qui était pour ainsi dire la signature de cette charge; lorsque je lui eus représenté les chevrotines qui, retrouvées tant dans le fusil que dans le corps de ses victimes, représentaient exactement les deux balles qui complétaient les paquets de cartouches saisis sur lui, accablé par l'évidence, Jacquin se renferma dans un mutisme absolu. L'angoisse qu'il éprouvait à voir son crime découvert dans tous ses éléments, jointe aux douleurs intolérables de sa blessure, le rendirent livide et lui baignèrent la figure de sueur. Je considérai comme inutile de prolonger ce supplice. Après avoir consigné au procès-verbal le silence voulu où il s'était renfermé et lui avoir fait observer que de sa part c'était un aveu, je lui fis signer son interrogatoire et mis fin à l'opération.

7 août.

Conformément à l'autorisation que m'avait donnée le parquet, je communiquai le résultat de mon information au tribunal militaire. L'ébahissement que ce tri-

bunal exprima à l'exposé du résultat obtenu me confirma l'appréciation du commandant de place au sujet des interminables lenteurs de leur justice militaire. A la suite de cette conférence, je télégraphiai au parquet : « L'autorité prussienne, rendant justice à l'esprit qui nous anime dans la recherche du crime du 2, a renoncé à faire une enquête contradictoire; elle se contentera d'une simple copie de mon enquête que je termine à l'instant. »

Reste à intervenir la solution qui doit trancher l'attribution à l'une ou à l'autre justice de la personne du prévenu. Le gouvernement français, qui rencontre dans le règlement des conditions de la paix des difficultés remettant chaque jour cette paix en question, considérera sans doute comme inutile de soulever à nouveau un incident périlleux. A supposer que, par impossible, notre revendication de l'inculpé fût admise, n'y aurait-il pas à redouter que le jury criminel, aveuglé par tant de souvenirs douloureux, n'oubliât son devoir et ne se laissât entraîner à prononcer un acquittement qui pourrait donner lieu aux plus graves complications? Le gouvernement français s'abstiendra sans doute d'entamer à ce sujet une négociation, les choses resteront en l'état, et, dans quelques jours, le tribunal d'Arbois rendra une ordonnance de dessaisissement (1).



Jusque-là les péripéties de l'affaire s'étaient précipitées sans trêve; à partir du 7 juin, l'information étant close, ces péripéties ne sont plus relatées dans ma correspondance et jusqu'au dénouement qu'à l'état de trace. Je les résume brièvement ci-après :

Le 15 août, Jacquin avait été transféré à Dôle, et, le 17, le maire de Poligny avait reçu du général commandant la division qui occupait la région la lettre suivante :

(1) Cette ordonnance fut rendue le 18 août.

« Dijon, 16 août 1871.

« Monsieur le maire, en considération de la précédente et louable conduite des autorités vis-à-vis des troupes en garnison, et comme la ville a témoigné à la suite du malheureux attentat du 2 de ce mois une réprobation générale non seulement en paroles, mais en action, par les démarches heureuses des autorités et des habitants dans la découverte et la remise du meurtrier, je tiens à présent comme possible de délivrer la population entière de Poligny du fardeau qu'il était devenu nécessaire de lui imposer.

« Je ferai suivre cette lettre qui vous est adressée de l'ordre immédiat du retrait de la garnison de Poligny sur Lons-le-Saunier. M. le juge de paix de la ville a essentiellement contribué, par ses recherches scrupuleuses et assidues, à la découverte du meurtrier et à la preuve des faits; je prie M. le maire de vouloir bien lui en faire mes remerciements particuliers.

« *Signé :* DUTROSSEL,

« Major général commandant la 4e division. »

Décidément Poligny, ou tout au moins le faubourg où a été commis l'attentat, ne devait pas être brûlé. M. de Bismarck y perdit la délectation qu'il savoura lors de l'incendie de Bazeilles; il disait en effet à son digne confident Busch : « J'ai senti du côté de Bazeilles une forte odeur d'oignon rôti. Ce sont, je suppose, les paysans qu'on brûlait dans leurs maisons. »

Jacquin avait sa mère et sa femme à Poligny; son arrestation avait été pour ces deux malheureuses la délivrance. Elles n'en venaient pas moins me demander régulièrement de ses nouvelles. Je m'adressai à plusieurs reprises, à l'état-major allemand, qui me répondait régulièrement par retour du courrier. Je faisais part aux intéressées de la substance et non de la lettre des réponses; elles étaient, en effet, à peu près toutes conçues dans les termes de celle du 10 octobre, que je transcris ci-après, et entre les lignes de laquelle il semblait voir se dresser le poteau d'exécution :

« Épinal, 10 octobre 1871.

« Monsieur le juge de paix, j'ai l'honneur de vous faire savoir que Jacquin est encore malade de la blessure qu'il a reçue dans sa fuite à Poligny, et que sa condamnation par le conseil de guerre aura lieu immédiatement après sa guérison. Aussitôt que le conseil de guerre aura prononcé sa sentence et que le sort de Jacquin aura été fixé, je vous en donnerai connaissance. »

Enfin, deux mois après, une dernière dépêche clôturait le drame et fixait le sort de Jacquin, mais autrement que se réservait de le faire l'autorité prussienne :

« Épinal, 10 décembre 1871.

« Monsieur le juge de paix, en réponse à votre lettre du 29 septembre et à ma promesse du 10 octobre, j'ai l'honneur de vous informer que le nommé Jacquin de Poligny, qui, le 2 août dernier, a tué un dragon prussien, s'est suicidé en se pendant dans sa chambre d'arrestation.

« Agréez, etc.

« *Signé :* DUTROSSEL,

« Général commandant la 4e division. »

L'exposé de ce drame, tel que nous venons de le faire et qui n'est que la reproduction de documents historiques de la plus incontestable authenticité, nous permet de surprendre à nouveau M. de Bismarck en flagrant délit d'un de ces mensonges qui sont dans la tradition politique du grand Frédéric, mais que le chancelier a élevés à la hauteur d'une institution d'Etat.

M. le marquis de Gabriac a publié, en 1896, ses souvenirs diplomatiques sur l'époque où il a représenté la France comme chargé d'affaires à Berlin en 1871 (1). Il constate l'état d'esprit où se trouvait alors le chancelier, qui, en dépit de la signature de la paix, restait à l'égard de la France un intraitable adversaire. Dans un entretien qu'il eut, le 11 août, avec M. de Bismarck, M. de Ga-

(1) *Souvenirs diplomatiques de Russie et d'Allemagne.* (E. Plon et Nourrit.)

briac, ayant à discuter la question d'amnistie, réclama, comme il en avait mission, en faveur de nos soldats retenus prisonniers en Allemagne par suite de condamnations encourues pour délits commis pendant leur captivité. Le chancelier répondit que *quant à ceux qui avaient été condamnés pour avoir frappé des soldats allemands, il ne jugeait pas le moment venu de recommander au roi une mesure de clémence en leur faveur au moment même où, à Poligny, ses compatriotes avaient été l'objet de mesures odieuses de la part des Français et sans empêchement ni protestation des autorités*.

M. de Gabriac n'avait — chose inouïe — reçu de son gouvernement, en ce qui concernait l'attentat du 2 août, aucune notification le mettant en mesure de le discuter; il n'en fit pas moins les plus formelles réserves au sujet du caractère odieux que le chancelier attribuait à l'incident, et sa clairvoyance avait démêlé ce qu'on avait omis de lui apprendre. Quant à la mauvaise foi de M. de Bismarck, elle est flagrante : dès le 3 août, il avait été informé du crime; il avait été ensuite tenu jour par jour au courant de l'attitude de la magistrature et de la population; il avait connu les moindres détails de l'information; enfin il avait fait régulièrement adresser, par le major général, ses instructions au commandant de place. Et il n'hésitait pas, le 11 août, à affirmer que le crime avait été commis par *des Français sans empêchement ni protestation des autorités.*

Il savait que le crime était le fait non *des Français,* mais d'un misérable sans aveu ; il savait combien il avait été humainement impossible aux autorités de s'opposer à la perpétration de ce crime et avec quelle unanimité elles l'avaient flétri. Mais il fallait qu'il s'assurât, en recourant à quelque moyen que ce fût, la possibilité de faire peser le plus lourdement possible son joug sur un adversaire abattu; il fallait qu'il eût à sa portée un prétexte qui lui permît, au besoin, de rouvrir les hostilités. Aussi la *Gazette de la Croix* disait-elle encore, le 16 août, «que des acte

comme celui de Poligny pourraient devenir le signal de la reprise de la guerre. » Tous les reptiles à la solde du chancelier dénaturèrent avec la même perfidie l'incident du 2 août, réclamant pour Poligny le sort de Bazeilles. Le journal *le Temps* disait, dans son premier-Paris du 18 août : « Nous avions déjà mentionné, hier, des bruits de difficultés survenues dans le règlement des questions que soulèvent l'indemnité de guerre et l'occupation allemande. La *Gazette de Spener*, dont nous avons l'article sous les yeux, la *Correspondance de Berlin* et la *Gazette nationale* font prévoir une rupture ou au moins une suspension des négociations de Francfort. D'après ces journaux, les événements déplorables qui ont eu récemment lieu dans le Jura seraient la véritable cause de l'attitude des représentants allemands. »

Le droit prend tôt ou tard sa revanche contre la force; pour M. de Bismarck, le droit y a mis le temps, mais, pour avoir tardé, cette revanche n'a été que plus éclatante. Ce géant qui avait créé un empire, dont il semblait le maître intangible aussi bien que celui de l'Europe, ce géant a été renversé par un simple acte de bon plaisir de son empereur, et il n'y a guère, dans l'histoire, d'acte de bon plaisir qui ait un caractère plus souverain et qui comporte un plus haut enseignement. Et cet enseignement, la victime elle-même s'est chargée de le compléter en déshonorant sa disgrâce et en montrant à quelle bassesse d'âme était allié son dur génie. Il n'a en effet reculé devant aucune trahison des secrets d'Etat pour essayer de frapper ses successeurs par des révélations atteignant l'honneur de la politique allemande. Il n'aura dû enfin de ne pas voir sombrer sa fatale renommée devant un conseil de guerre qu'à un reste de pitié ou de dédain du maître qui l'avait brisé. *Et nunc erudimini...*

*
* *

’ai trop et forcément parlé de moi dans cette relati n pour que je ne sois pas autorisé à dire, en finissant, c ’ment mes modestes services ont été reconnus. De

1871 à 1877, mes chefs m'offrirent à plusieurs reprises de l'avancement, voulant bien me dire qu'ils ne me considéraient pas comme étant à ma place dans une justice de paix. Je m'étais consacré à Poligny à d'intéressants travaux viticoles et à des études d'histoire locale, qui m'avaient valu, dans la région, une saine notoriété; et à supposer que mes chefs ne se fussent pas illusionnés sur ma valeur, il ne me semblait pas de mauvais exemple que, par ce temps d'appétits effrénés, il y eût quelques fonctionnaires qui consentissent à rester supérieurs à leurs fonctions. Je demandai donc à demeurer à Poligny. D'un autre côté, j'avais le tort de penser que la vie est trop courte pour que plusieurs convictions y puissent successivement prendre place; un chemin de Damas, qui m'aurait conduit au parti triomphant, ne me semblait pas fait pour le piéton que j'étais, estimant qu'un magistrat ne doit placer ses opinions politiques qu'à fonds perdu. Je restai donc, après 1877, ce que j'avais été avant, sans ambition ni peur. A ce premier tort, j'en ajoutai un autre qui fit scandale : n'ayant pas illuminé lors de l'avènement du maréchal de Mac-Mahon, je ne crus pas pouvoir illuminer lorsqu'il fut remplacé à la présidence par M. Grévy.

Rien que la mort n'était capable
D'expier ce forfait. On me le fit bien voir.

Le 14 août 1879 j'étais révoqué de mes fonctions, perdant entièrement, après dix-neuf ans de services, mes droits à la retraite.

Cette exécution me valut un ensemble de témoignages qui consacrent une carrière; le sentiment d'apaisement et de légitime fierté qu'ils m'avaient fait éprouver, je l'ai retrouvé dans ces paroles par lesquelles le marquis de Gabriac terminait une lettre qu'il me faisait l'honneur de m'écrire : « Il vaut mieux être créancier de son pays que son débiteur, et c'est bien quelque chose, dans la vie d'un homme public, que des événements aussi douloureux que ceux que nous avons traversés ne l'aient pas trouvé inférieur à sa tâche. »

CHARLES BAILLE.

LES LARBAL

UN MÉNAGE D'OFFICIER DANS LE SUD ALGÉRIEN

(*Suite et fin*)

XVII

Vingt-deux octobre; une heure de l'après-midi; au camp.

Sous la tente de popote, dressée au centre du carré des chevaux, Larbal termine ses comptes. Un jeu pour lui, depuis longtemps, que les fonctions de sa charge; un jeu qui d'ailleurs tire à sa fin : demain l'escadron rentre dans El-Biodh après une absence de six semaines.

Un mois et demi qu'il s'est éloigné de Lucie! Qu'il lui tarde donc de la revoir, cette chère petite femme! Comment va-t-il la trouver? Très changée sans doute... Et il cherche à se la figurer telle qu'elle lui paraîtra : « Apprêtez-vous, monsieur, à ne plus reconnaître votre maigriote de femme — hum! fausse maigre plutôt, je t'en prends à témoin! » — C'est vrai pourtant, ça! » pense Larbal, et il sourit en songeant aux preuves qu'il pourrait en donner; puis il achève la phrase : « dans l'épouse grassouillette et potelée que je vous prépare. » — Grassouillette et potelée! je vous crois,

madame; que trop, peut-être!... Enfin, pourvu qu'elle ait bien dit la vérité, que réellement elle ne souffre pas, elle si faible, et délicate, de sa maternité nouvelle!

De la tente voisine on appelle soudain.

— Larbal! monsieur Larbal!

— Voilà, mon capitaine!

Et il va se présenter à son chef.

— Je voudrais, mon cher, le quartier disposé pour bien recevoir demain nos hommes et nos chevaux. Ils méritent, n'est-ce pas? qu'on fasse quelque chose pour les récompenser, les pauvres! Aux écuries une épaisse litière d'alfa, une ration d'orge extraordinaire; dans les chambres, parfaitement aérées, une grande propreté; aux cuisines un ordinaire abondant et soigné. Voulez-vous me rendre le service de vous charger de ces détails? Vous partirez tout de suite, emmenant avec vous le fourrier à qui, là-bas, vous donnerez vos ordres suivant les circonstances.

S'il accepte, Larbal! Il remercie avec effusion l'excellent homme qui, non content de satisfaire la hâte où il le sait de revoir sa maisonnée, en le renvoyant un jour à l'avance, couvre encore ce délicat procédé du prétexte d'un service à lui rendre.

Après quoi, se hâtant au dehors, il hèle Ferradji et le fourrier qui sellent en un clin d'œil.

Ah! il ne muse pas en chemin, Larbal; il les franchit sans perdre de temps, les vingt-huit kilomètres qui séparent Kheneg-el-Azir d'El-Biodh. Mais il n'a pas non plus besoin de talonner son cheval : l'écurie proche donne des ailes au vieux Porthos.

Au dernier tournant de la route, il revoit enfin le cher pavillon qui contient ce qu'il aime. Aussitôt, confiant Porthos à Ferradji, qu'il renvoie avec le fourrier, il gagne la maison à pied, en se dissimulant derrière le talus, pour que l'on n'évente pas son arrivée. Oh! la bonne surprise pour Lucie lorsqu'il entrera tout d'un

coup, alors qu'elle ne l'attend que pour le lendemain!

Des cris d'enfants lui arrivent depuis les glacis, des cris qu'il reconnaît bien, mêlés à d'autres, ceux de Louise, lui semble-t-il, la fillette de l'intendant. Il résiste à la tentation d'aller embrasser Jeanne et Gaston; il veut d'abord Lucie.

En quelques bonds à travers l'escalier, il atteint le palier. Au coup de sonnette Tahar vient ouvrir: « Oh! mon lieutinant! » Et d'éclater d'un large et joyeux rire où brille la blancheur de son vigoureux râtelier de nègre.

— Bonjour, Tahar. Madame est là?

— Oui, mon lieutinant; il est dans l' salon, avec...

— Bien! Bien!

Mme Larbal prend une tasse de thé en compagnie de Mme l'intendante. On cause précisément du retour de l'escadron, quand brusquement la porte s'ouvre, et l'absent apparaît.

Elle se lève tout d'une pièce. Lui, déjà l'a rejointe; il la serre dans ses bras, en la couvrant de baisers. Elle ne résiste pas, et laisse faire, tout entière au bonheur du revoir. Enfin elle se ressouvient qu'ils ne sont pas seuls; elle s'efforce, et finit par articuler d'une voix rauque, émue :

— Jacques, tu ne salues pas madame...

Il se tourne du côté qu'elle montre. Mme l'intendante, debout, sourit en les regardant. Il va vers elle et s'excuse; elle l'arrête: « Comme je vous comprends, après une si longue absence! D'ailleurs, ajoute-t-elle, je m'apprêtais précisément à m'en aller au moment où vous entriez, monsieur Larbal; mon mari m'attend pour notre promenade du soir. »

Il sourit vaguement et insiste pour la prier de rester, mais du bout des lèvres seulement; sa pensée reste ailleurs. Pendant que Mme l'intendante fait ses adieux, il ne quitte pas des yeux sa femme: « Quelle

mine! Positivement elle ne disait que la vérité, Lucie; jamais il ne l'a connue aussi plantureuse!

Mme l'intendante se retourne vers lui : « Vous la trouvez changée, pas vrai? Ça lui réussit joliment bien, à votre femme, cette situation-là! »

XVIII

Affalé dans un fauteuil, au salon, Larbal, tout en fumant, lit une revue empruntée au Cercle.

Entre Lucie, tenant à la main son nécessaire à ouvrage. Elle s'approche de lui par derrière, se penche et par-dessus son épaule regarde à quelle lecture il s'intéresse. « Un roman de Zola!... » Elle fait une moue et se redresse; mais, avisant sur le guéridon voisin des cigarettes étalées, elle en saisit une, et, s'éloignant, va s'installer de l'autre côté de la cheminée, en face de Jacques. Puis, avant de se mettre au travail, elle appelle :

— Zina!... Zina!...

On entend un trottinement précipité sur l'asphalte de la galerie — tac-tac — tac-tac. Et presque aussitôt une gazelle apparaît, dans l'ouverture de la porte. Un instant, Zina s'arrête, sur le seuil; sur un appel nouveau elle se hâte vers sa maîtresse. Délicatement, elle saisit entre ses lèvres la cigarette qu'on lui tend, la mâche petit à petit et l'avale.

Abaissant son livre, Larbal contemple la scène; il ne peut s'empêcher de sourire, et pourtant il ne ressent pas pour Zina la moindre sympathie. En vérité, même, il la déteste. Rien d'elle ne trouve grâce devant lui, ni la courbe délicate de son encolure, ni la drôlerie d'un corps un peu lourd planté sur les longs et frêles fuseaux de jambes trop fines, ni la nerveuse agi-

tion d'un tronçon de queue large et court sur la laine blanche de la culotte, ni même les grands yeux, ces yeux noirs qu'un abus de comparaisons poétiques a malheureusement banalisés.

— Un joli cadeau qu'on nous a fait là! bougonne-t-il.

— Mais, Jacques, on pensait nous faire plaisir. Et vraiment je suis loin de partager ton aversion pour cette gentille et jolie bête.

— Gentille; jolie!... Tu en parles à ton aise à présent; qu'en pensais-tu pourtant ces jours derniers, lorsque tu la surpris grignotant, avec autant de gourmandise qu'elle vient d'en montrer pour ta cigarette, le « surah » de ce corsage que tu avais laissé un instant seulement sur le divan, appelée ailleurs au moment de le serrer? Pour moi, je la trouve odieuse, tout simplement. D'abord son perpétuel trottinement autour de moi m'agace; tac-tac — tac-tac! tout le long de la journée on n'entend que cela! Ensuite, elle dévore tout : tabac, étoffes, papier, rien ne la rebute. Elle a mangé ton corsage; elle vole mes cigarettes, et même, la malheureuse! elle a osé s'attaquer à mon « Manuel de tir », le trouvant si délicieux qu'il n'en reste plus que le cartonnage. Et si c'était là tout! Mais sous prétexte qu'elle te paraît gentille et jolie, — pour ses beaux yeux, l'on peut dire, — tu lui pardonnes tout, tu ne cesses de la gâter, enfin tu lui permets d'errer à sa guise dans l'appartement, ce dont elle profite pour semer le parquet de certaines dragées noires en quantité inimaginable. Gentille et jolie, hé oui, mais de quelle fécondité!...

— Ne sois pas injuste, mon ami; pour une fois qu'elle s'oublie, ne l'accuse pas de s'oublier toujours.

— Allons, Lucie, je ne te contredirai point. Mais si tu veux m'en croire, un de ces jours, nous chargerons Tahar de l'égorger. Excellent, le filet de gazelle! Connais-tu quelque chose de plus fin que le pâté de

gazelle? Et songe que nous aurions des provisions pour plusieurs jours; quelle économie!

— Horreur! Ça, Jacques, jamais je ne le permettrais. Si tu tiens à t'en défaire absolument, donne-la donc à quelqu'un de nos amis, tu ne manqueras pas d'amateurs. Mais tu te décideras, j'espère, à la garder.

Jacques ne répond rien; il suit du regard Zina qui, voyant qu'on ne lui offre plus rien, sort dédaigneuse: tac-tac — tac-tac. Puis, haussant légèrement les épaules, il se remet à lire, tandis que sa femme, achevant de découper une bavette, commence à la festonner d'un certain point anglais dont elle sait toutes les finesses.

. . . .

A quelque temps de là, un soir, Larbal annonça son intention de passer à la chasse la journée tout entière du lendemain. Depuis trop longtemps vraiment il ne bougeait plus; le besoin de remuer le reprenait. Il partirait vers quatre heures du matin, ayant projeté de s'éloigner à une trentaine de kilomètres d'El-Biodh.

— Si tôt? Mais on n'y voit rien, Jacques, à pareille heure!

— Assez du moins, grâce à la lune, pour chevaucher. Je veux atteindre le point de chasse au lever du jour.

— Surtout, Jacques, pas de bruit pour tes préparatifs, n'est-ce pas? de façon à ne pas réveiller les enfants.

— Sois tranquille, Lucie; je te parie que toi-même, à qui pourtant rien n'échappe, tu ne m'entendras seulement pas.

A trois heures donc il se leva et s'habilla dans le plus grand silence. Puis, doucement il s'en fut [illegible] la cuisine pour s'équiper, pour s'apprêter aussi une t[illegible]se de café.

Quelque précaution qu'il prît, ses mouvem[illegible]ts n'échappèrent pas aux chiens couchés dans le [illegible]ti-

bule. Comme ils s'agitaient, flairant l'aubaine d'une chasse, il dut les prendre avec lui pour éviter que les éclats de leur joie ne se manifestassent de façon bruyante. Il comptait avoir évité ainsi toute cause de vacarme, mais il comptait sans la gazelle. Il venait d'allumer le brûloir d'une cafetière russe que lui avait chargée Lucie la veille, lorsqu'un piétinement trop connu — tac-tac — tac-tac — lui fit dresser l'oreille. Zina promenait son agitation sur la galerie, et le choc, sur l'asphalte, de ses petits sabots, fréquemment entrecoupé d'ailleurs d'une sorte d'ébrouement — pft-pft, — fort tapageur, résonnait singulièrement dans la nuit.

— Bon, la voilà qui s'en mêle aussi, la maudite bête!

Que faire pourtant, sinon la laisser se calmer d'elle-même? Et philosophiquement, il retourna sa cafetière qui laissait échapper un flot de vapeur.

Mais la « maudite bête » trottait sans relâche autour de l'appartement, et tac-tac — et pft-pft! Pour sûr, le sommeil de la maisonnée n'y résisterait pas; décidément, cela devenait insupportable. Impatienté enfin, Larbal, pour essayer d'attirer la vagabonde, par quelques appels de langue, vers la cuisine et l'y maintenir, commit la faute d'ouvrir la porte. Comme une avalanche, Tiout et Rack se précipitèrent dehors et galopèrent la trotteuse. Zina, détalant, atteignit rapidement la muraille de séparation; acculée, elle se retourna soudain et, sous les fenêtres mêmes de la chambre où dormaient Lucie et les enfants, elle tint tête aux chiens, tapant du pied — tac-tac — et s'ébrouant — pft-pft — comme une bique en colère. Ainsi, Larbal put la rejoindre et l'empoigner. Mais comme il la serrait un peu nerveusement, elle se débattit avec une telle vigueur que, pour éviter qu'elle lui échappât, il l'étendit sur le sol où sa tête et ses pieds n'en faisaient que plus de

tapage. Des bras et du genou il pesa sur elle de toutes ses forces, sans pouvoir arrêter ses défenses. Alors, au paroxysme de la colère, incapable de peser ses actes, il vit rouge, et Larbal, le doux Larbal, se fit assassin. Conservant le genou sur la poitrine de sa victime, il la serra des deux mains avec violence, vers le milieu de la courbe gracieuse du col. Le souffle de Zina devint rauque et sifflant, puis s'affaiblit, tandis que des soubresauts de plus en plus espacés agitaient son corps; elle râla un moment, se raidit sans plus presque aucun mouvement; enfin elle s'allongea, se détendit; elle était morte, Zina, morte étranglée.

Son forfait accompli, Larbal ressentit tout d'abord un certain soulagement :

— Enfin, m'en voilà débarrassé! murmura-t-il.

La pensée lui traversa ensuite l'esprit d'emporter le cadavre ou de le jeter par-dessus la rampe. Il y renonça; mieux valait le laisser en place. Lucie ne soupçonnerait jamais quelle maladie subite aurait enlevé sa gazelle.

Entendant alors ses chevaux piaffer en bas, il se hâta de retourner à la cuisine et de déjeuner. Puis il se mit en route d'un cœur léger.

Mais le châtiment ne tarda pas. Pendant ses trois heures de marche, il eut le temps de se calmer, de reprendre possession de lui-même. Il dut s'avouer alors qu'il avait agi comme un forcené; il se fit honte de sa fureur. En somme, trottiner avant le jour, voler des cigarettes, manger un corsage, ou même digérer un règlement sur le tir, tout cela méritait-il vraiment la mort?

La pensée surtout le tortura du chagrin de Lucie apprenant la catastrophe. N'aurait-il pas dû lui épargner cette émotion, dans sa situation surtout? Plutôt que de s'abandonner à sa fureur, n'aurait-il pas dû se ressaisir, épargnant cette bête, parce que sa femme

tenait à elle?... Bref, il se tourmenta tellement que, pour un peu, il se serait décidé à tourner bride. Il faillit réellement abandonner la chasse pour aller s'accuser de son crime, et en implorer le pardon. La réflexion seule qu'il valait mieux cacher la vérité, qu'on l'ignorerait certainement s'il ne l'avouait pas, l'arrêta dans ces dispositions. Il chassa donc. Perdrix et lièvres foisonnaient; dans son énervement, il manqua tout ce qu'il tirait. Aussi, dès la fin du déjeuner, s'apprêta-t-il au retour. Il avait hâte de savoir ce qui s'était passé, de revenir, comme tous les assassins, au lieu du crime.

A coup sûr, le cœur lui battait lorsqu'il sonna chez lui. Tahar vint ouvrir; il parut surpris de le voir déjà rentrer; mais, chose étrange, il ne souffla mot de l'événement.

— Où est madame?

— Su l' galerie, où y travaille avec l'z enfants.

La galerie! sans doute elle y pleure Zina... Tout en se promettant de feindre l'ignorance la plus absolue si on l'interroge, il se hâte vers sa femme. La voilà paisiblement assise et qui travaille; nul chagrin, certes, nulle préoccupation ne semblent la torturer.

— Mais alors... oh!! fait-il subitement médusé.

Sous ses yeux mêmes apparaît, trottant, la gazelle, toute frétillante, — tac-tac — tac-tac — et bien vivante, ma foi — pft-pft!

— Comment, Jacques, déjà? Ça n'allait donc pas, la chasse?

— Que veux-tu, Lucie, je m'ennuyais loin de toi, j'avais hâte de te revoir.

— Hum! je me méfie, tu sais. A propos, tu as perdu ton pari : je t'ai entendu ce matin. Mais aussi, quel remue-ménage! Que faisais-tu donc avec les chiens sous mes fenêtres? Il fallait qu'ils dorment bien, les petits, pour ne pas être réveillés!

. . . .

Elle devait mal finir, pourtant, Zina. Sur les instances de Jacques, Mme Larbal consentit enfin à la donner à la grande amie des enfants, qui habitait au rez-de-chaussée.

Moins d'un mois plus tard, un matin, on la trouva morte, pour de vrai cette fois, étouffée réellement : l'ordonnance avait par mégarde oublié, la veille, une éponge à sa portée.

XIX

Croisant Larbal dans le camp barraqué, le docteur Thilie lui demanda des nouvelles de sa femme:

— Étonnante, après ses fatigues de la fin de l'été ; une véritable résurrection, docteur, à laquelle je ne me serais jamais attendu.

— Oui, et qui me surprend moi-même. Je connais pourtant ces revirements qui se manifestent parfois chez les futures mères. Sans doute, vous en profiterez pour entreprendre dès maintenant votre voyage en France ?

— Mais rien ne presse, il me semble. Nous attendrons le dernier moment ; autrement, me voyez-vous obligé de revenir, alors que, précisément, je devrais être là-bas ? D'ailleurs, nous voici seulement au milieu de décembre, et nous pouvons compter sur trois mois encore, pour le moins, d'ici l'événement ; qu'en pensez-vous ?

— Sur quoi donc vous fondez-vous pour supposer que Mme Larbal en a encore pour trois mois d'attente ? Parce qu'elle ne s'est rendue compte de rien avant la fin de septembre ? Simple conséquence de son état maladif : elle confondait les indices de la grossesse avec les signes de la fatigue. Non, Larbal, ne tardez

pas trop ; songez au danger, pour elle, de cette pénible traversée d'El-Biodh à Belloc : huit jours de voiture, de chemin de fer et de bateau ; une semaine entière sans repos, sans même le moindre confort, jusqu'à Oran du moins, et probablement par un temps détestable, par une mer démontée, comme on doit s'y attendre pendant l'hiver. Croyez-moi, ne dépassez pas le 15 janvier ici. Vos deux mois de congé vous suffiront probablement pour atteindre l'époque des relevailles, et même au delà...

Cette question du déplacement, Jacques redoutait de l'aborder avec Lucie. Il savait trop bien sa façon de la comprendre. Ne partir qu'à l'extrême limite du possible, afin que la naissance de « sa fille » suivît de près le retour à Belloc ; se remettre paisiblement, sans hâte et sans secousse ; enfin, après avoir repris ses forces, revenir avec lui en Algérie, à moins qu'elle ne parvînt à le décider à se faire replacer en France. Et si, pour tout cela, deux mois ne devaient pas suffire, il s'arrangerait pour obtenir, au moyen d'une prolongation, le temps nécessaire.

Mais ces projets différaient essentiellement des siens. Il ne voulait ni abandonner l'Algérie, ni prolonger son absence au delà de deux mois ; par contre, il était résolu à revenir seul, en laissant en France, et jusqu'à l'automne prochain, toute « sa smaala », comme il disait. Le moindre souci de la santé des siens exigeait cette interruption dans leur séjour en Afrique.

Dans de telles conditions, une explication avec Lucie amènerait forcément des heurts. Il fallait en arriver là pourtant. Sa conversation avec le médecin le décida. Le même jour, après que Ferradji eut emmené les enfants pour leur promenade à bourriquot, il entama l'affaire.

— M. Thilie, commença-t-il, m'a demandé, ce matin, de tes nouvelles ; puis, en causant, il me parla de notre

départ, me conseillant fermement de l'entreprendre avant le milieu de janvier. Tu es bien décidée, je pense, Lucie, à retourner auprès de ta mère ?

— Avec toi, Jacques, oui ; je ne souhaite pas autre chose. S'il me fallait rester à El-Biodh, j'en souffrirais certainement. Quand on a vu, comme moi, mourir une amie dans les conditions précisément où l'on se trouve soi-même, comment ne se sentirait-on pas impressionnée à la pensée qu'on pourrait finir aussi tristement ?

— Je vais donc dès demain commencer les démarches nécessaires pour mon congé. Fixons, si tu le veux, pour notre départ, la date du dimanche 10 janvier. Au lieu de trois jours obligatoires pour remonter jusqu'à Oran, nous en mettrons quatre pour moins te fatiguer ; de plus, avant d'embarquer, le vendredi, pour Port-Vendres, tu auras encore une journée entière de repos.

— Partir le 10 janvier ? Pourquoi si vite ?

— Sans doute le docteur, qui te connaît bien, ne manquait-il pas de raisons sérieuses pour le conseiller.

— Il faut bien m'incliner devant ces « raisons sérieuses » que j'ignore. J'accepte donc le 10 janvier. Après tout, peu m'importe que nous arrivions à Belloc un peu plus tôt ; la prolongation de congé, que tu demanderas, n'est-ce pas ? me donnera toujours le temps de me remettre avant de refaire avec toi le voyage d'Algérie.

— Revenir à El-Biodh aussitôt après tes couches, Lucie ? Comment oses-tu y songer ? Ce serait de la folie ! Tu resteras tranquillement chez ta mère, avec les enfants ; à l'automne seulement tu me rejoindras.

— Jacques ! Tu me quitteras ? Non ; c'est impo sible ; tu plaisantes.

Il la prit contre lui :

— Voyons, ma chère petite Luce, ne te désole pa je t'en supplie. Tu penses bien qu'il ne s'agit que d'u

séparation de quelques mois, — six à huit au plus, — indispensable pour que nous tirions tous les avantages possibles d'un déplacement très onéreux. Et crois-tu qu'il ne m'en coûte pas, à moi aussi, de l'accepter?

— Eh bien, je ne l'accepterai pas, moi! Je ne bougerai point d'ici, dussé-je... oui, même si j'étais sûre de... de n'en plus jamais sortir.

— Toujours cette obsession, ma pauvre Lucette!... Enfin, quoi qu'il advienne, tu ne dois pas rester à El-Biodh. Non pas que je craigne le moins du monde pour toi le sort de Mme de Lancrel; d'autres raisons, vraiment sérieuses, et que tu connais bien, me font insister pour que tu ailles à Belloc. — Car, chose étrange, me voilà réduit à défendre une proposition qui vient de toi! — Tu veux nourrir toi-même l'enfant que tu attends, et je t'approuve : une mère le doit toujours lorsqu'elle le peut. Mais enfin suppose que, contrairement à ce que tu espères, il te faille une nourrice; la trouverais-tu, ici? Voudrais-tu te contenter d'une Zaza? Tu souris! c'est pourtant là ce qui te menace, à moins que tu ne préfères quelque malpropre négresse aux seins flasques et retombants. Dans tous les cas, impossible de te passer d'une femme qui s'occupe de la petite; vois-tu Tahar se chargeant de la toilette de ta fille? Et forcément tu retombes sur Zaza ou la négresse. D'un autre côté, ne te souviens-tu pas qu'au moment de la convalescence de Gaston le docteur nous a demandé de faire passer aux enfants le prochain été en France? Et ce motif, à lui seul, rend le départ inévitable cette année. Dès lors, ne vaut-il pas mieux s'y résoudre maintenant?

Partir, mais elle ne désirait que cela! Seulement elle aurait voulu ne pas se séparer de son mari. Hélas! elle commençait à se rendre compte qu'elle n'éviterait pas ce sacrifice; elle sentait sa cause perdue; sans grande conviction, donc, elle tenta un dernier effort.

— Il y aurait peut-être un moyen de tout concilier, Jacques ; tu rentrerais dans un régiment de France, et nous ne cesserions pas ainsi de vivre ensemble. Je ne saurais te dire combien cette séparation m'effraye ; songe donc à la distance qu'elle mettrait entre nous ! Huit jours entiers pour que, l'un accourant à l'appel de l'autre, en un cas pressant, nous puissions nous rejoindre. N'est-ce pas affreux de penser que nous mourrions peut-être sans nous revoir ?

— Mourir, mais nous n'en sommes pas là ! On ne meurt pas à notre âge. Voudrais-tu donc, Lucie, que, pour tes craintes chimériques, je perde les avantages que je suis venu chercher en Algérie ?

— On meurt à tout âge, mon ami, même au mien ; témoin madame...

Elle n'acheva pas. Résister davantage, à quoi bon ? N'était-elle pas vaincue à l'avance ? Car, il fallait bien le reconnaître, elle n'avait pour elle que le sentiment, tandis que Jacques s'appuyait sur la raison. Et le sentiment ne doit que trop souvent s'incliner devant la raison. Mais qu'il lui semblait cruel de se rendre ! Ah ! si la séparation imposée devait se borner sûrement à ces quelques mois, elle se soumettrait plus aisément. Mais l'on sait quand on se quitte, on ignore quand on se retrouvera. Enfin, quoi qu'il en advînt, elle se résignerait, elle ne condamnerait jamais ses enfants à un troisième été d'Algérie, puisqu'il leur serait nuisible.

— Jacques, finit-elle par dire, je ferai ce que tu voudras.

XX

Parmi les difficultés matérielles que souleva l'organisation du départ, une seule occasionna vraiment du souci à Larbal : comment traverserait-on la « mer

d'alfa » ? L'odieuse charrette sans ressorts, qui servait au transport des voyageurs entre El-Biodh et Bou-Guetoub, il ne voulait y condamner sa femme à aucun prix, par crainte que ses durs cahots ne provoquassent une catastrophe. Il jugeait d'ailleurs nécessaire de pouvoir, suivant les circonstances et selon le degré de fatigue de Lucie, marcher ou se reposer à son gré, chose impossible avec une voiture publique.

Mais où trouver un véhicule ?

Si El-Biodh avait possédé quelques-uns de ces antiques carrosses, gloire de Guertoufa et de Saïda, la question eût été résolue du premier coup. Mais, sous ce rapport, la civilisation d'El-Biodh retardait sensiblement sur celle de ses aînées du Tell. Il s'enquit auprès des colons du pays, et ne trouva que de lourds chariots ou des fardiers. Il conçut alors l'idée de demander au commandant d'armes l'autorisation d'atteler la voiture légère d'ambulance. Il fut accueilli comme autrefois par l'intendant lorsqu'il quémandait une « tente marabout ». Après de nombreuses recherches, il finit enfin par découvrir, dans une ferme isolée, une charrette anglaise, que le colon complaisant mit à sa disposition. Elle n'était ni luxueuse, ni élégante, comme on peut penser : peu lui importait ; on y souffrirait du froid : il suffirait de bien se couvrir ; par contre elle avait les deux qualités essentielles d'être bien suspendue et légère, un seul cheval pouvant la tirer. Porthos suffirait donc pendant la majeure partie de la route. Pour les passages difficiles, embourbés, Larbal ajouterait en tandem le cheval de Ferradji, car le capitaine Bourot lui avait offert le nègre pour servir d'escorte. Et dès lors il commença le dressage de Porthos à la voiture.

XXI

C'est la coutume à El-Biodh, le 1er janvier, que les maris se débarrassent dans la journée même de l'obligatoire corvée annuelle des visites; les femmes ne la commencent que plus tard et la prolongent ensuite à leur gré.

Pour entreprendre sa « tournée », Jacques vient de s'éloigner. Au salon, Lucie achève de disposer quelques branchettes de ce chêne nain dont les feuilles rappellent celles du houx. Les enfants se penchent au-dessus du siège d'un fauteuil, pour regarder les images d'un album qu'ils y ont ouvert : un des albums envoyés pour les étrennes par grand'mère, avec beaucoup d'autres choses, bonbons, livres et jouets.

On entend un coup de sonnette. Vite Jeanne et Gaston détalent, emportant leur album, et disparaissent de l'autre côté de la portière qui dissimule l'entrée de la salle à manger; leur maman se dirige vers sa place de maîtresse de maison, au coin de la cheminée.

Fausse alerte. Tahar entre seul, apportant un paquet maintenu par une faveur bleue :

— L' commandant sup'rieur, madame, y t'envoie ça pour m'siou Gastou et mamzèle Jeanne.

Déjà les petits curieux, restés aux écoutes, reparaissent, avides de voir le présent du commandant.

Des bonbons, naturellement; fondants un peu secs, chocolats pas très frais, pralinés ou à la crème; pas un sac de chez Marquis, pour sûr, ni même de chez Cazenave ou Fagalde, les chocolatiers bayonnais que connaissent bien les petits; des bonbons d'épicier achetés chez « la mère Arsène », qui tient le bazar de la rue de Ghassoul. On les trouvera délicieux quand même, les fondants et les chocolats du commandant.

Dinn - dinn - dinn ! Nouveau coup de sonnette. Pour de bon, cette fois, le défilé commence. D'abord se présente M. Bourot; il veut, lui aussi, « rendre ses devoirs » à sa voisine : d'un accord tacite, les maris restent en dehors de ce qui divise les femmes. Puis, l'un après l'autre, parfois aussi par groupes de deux, se suivent les officiers et les quelques petits fonctionnaires de la ville : curé, instituteur, receveur des contributions et « postier ». Les uns ne font que passer; d'autres ne voudraient également que passer, mais s'éternisent faute de savoir choisir le moment de partir; d'autres, au contraire, les amis, — Goubey, Rémy, le docteur, — aimeraient s'attarder longuement, mais fuient, talonnés par le désir de ne manquer aucune visite; ils se rattraperont un autre jour chez Mme Larbal. Et, pendant trois heures, c'est, à peu d'exceptions près, toujours le recommencement des mêmes banalités, de platitudes semblables et de pareils potins. Quel ennui donc ! Ne pouvoir causer avec qui vous plaît, parce que d'autres vous accaparent; subir, avec l'apparence d'y prendre du plaisir, les propos des indifférents ou des importuns.

Mme Larbal souhaite vivement la fin de cette comédie obligée, pour se retrouver uniquement avec les siens.

Vers le soir, dans le salon enfin vide, elle rappelle les enfants et, en attendant son mari, s'intéresse à leur gentil bavardage. Jacques ne peut tarder à rentrer; il complétera le cercle familial. Dieu veuille que cette réunion, pour le jour de l'an, ne soit pas la dernière ! Bientôt on entreprendra l'exode vers Belloc; puis, après la naissance de l'attendue, il reviendra, lui, seul à El-Biodh où, à la fin de l'été, elle le rejoindra avec ses trois chers petits. Séparation de courte durée, selon toute prévision; mais qu'elle la redoute cependant ! Que de fois on se quitte avec la certitude absolue de se re-

voir bientôt, et jamais on ne se revoit! Oh! que l'avenir s'assombrit de nouveau!...

Dinn - dinn - dinn! Encore un coup de sonnette; pas celui de Jacques, pourtant; qui donc peut venir aussi tard?

Vite les enfants s'éclipsent. Entre, en compagnie d'un interprète des Bureaux Arabes, le caïd d'une tribu voisine, Si Mohammed. Elle le reconnaît pour avoir remarqué un peu partout, à la ville et dans les fantasias, son beau visage à peine hâlé. Elle sait qu'il appartient à la plus puissante famille indigène du pays, une famille bien accueillante vraiment, puisqu'il ne naquit que sept ans après la mort de son père. Il avait, il est vrai, dormi tout ce temps-là dans le sein maternel.

Il s'avance drapé dans un ample burnous de fine laine écarlate, aux revers de soie brodés d'or. Après les salutations d'arrivée, il s'assoit avec dignité sur le siège que lui indique en face d'elle la maîtresse de maison. Maintenant il semble vivement s'intéresser aux paroles qu'échangent Mme Larbal et l'interprète. Il ne les comprend nullement, d'ailleurs; quant à lui-même, il se tait, incapable de prendre part à une conversation en langue française. Au fond, rien ne l'ennuie plus que ces visites; il s'y astreint, comptant qu'on n'osera pas refuser une place d'agha qu'il convoite à un chef indigène aussi apte que lui à s'assimiler nos mœurs.

Or voici que tout d'un coup il paraît surpris; à coup sûr, quelque chose le préoccupe. Il lève les yeux vers le plafond, puis les abaisse pour fixer un point particulier sur son burnous : une façon de prier Dieu, pour s'occuper, peut-être; ou bien d'invoquer son illustre ancêtre, Sidi Cheikh. Mais alors pourquoi cet air inquiet lorsqu'il regarde alternativement en haut et en bas? Pourquoi aussi passe-t-il la main sur un coin de son burnous, comme s'il cherchait à l'essuyer? Cependant il redevient impassible; pas pour longtemps; après

quelques minutes, il reprend son manège. Chose curieuse, des taches apparaissent sur le vêtement; on dirait des traces de pluie. Intriguée, Mme Larbal lève la tête à son tour; des gouttes la viennent frapper au visage, et pourtant jamais de l'eau ne traverserait ce plafond neuf; d'ailleurs, il ne pleut pas au dehors. Quoi donc alors? Tandis qu'elle s'interroge, il lui semble voir, par-dessus la tête du caïd, remuer la portière d'entre salon et salle à manger. Un soupçon lui vient : les enfants, sûr!...

Vite elle se lève, va sans bruit soulever la draperie et surprend Gaston tenant encore à la main la seringue en sureau dont il se servait pour arroser le beau burnous rouge. Elle cherche à montrer une mine colère, elle essaie de gronder; mais une envie de rire la prend que, malgré toute sa confusion, elle ne peut arrêter. A leur tour, interprète et caïd éclatent, et ce n'est plus qu'un fou rire général.

Lorsque, un peu plus tard, après le départ des visiteurs, elle demande au coupable :

— Comment pouviez-vous, affreux Tonton, oser une plaisanterie pareille?

— On est si bien avec toi, maman, et y voulait pas s'en aller!

XXII

La veille du départ; vers le soir.

L'appartement présente cet aspect de désolation que donnent les malles ouvertes, les armoires vidées, les parquets jonchés de papiers, les sièges encombrés d'effets, le désordre partout.

Mme Larbal rentre :

— Ouf! quelle journée! Enfin j'en ai fini avec les

visites, et pour longtemps, Jacques... dit-elle en re tirant sa voilette.

Elle commence à déboutonner sa jaquette, puis hésite, s'arrête, et tout d'un coup :

— Voyons, fait-elle, faut-il y aller?

— Où donc, Lucie.

— A côté, chez Mme Bourot.

— Je crois qu'il vaudrait mieux te décider à cette démarche; mais, agis à ta guise, ma chérie; je n'ai pas à te conseiller là-dessus.

— Une rude corvée tout de même et que je m'étais juré de ne pas subir. Voilà six mois que nous avons cessé toute relation, ma voisine et moi. Pourtant je me sens fléchir, en songeant que je ne dois plus la revoir...

— Comment, tu ne la reverras plus?

— Mais oui; n'est-ce pas toi qui m'as affirmé que M. Bourot demanderait sa retraite dans le courant de l'année?

— Certainement; un de ses dadas, la retraite; une chose dont les vieux soldats parlent toujours, à laquelle ils ne pensent jamais... qu'à la dernière extrémité.

— A force d'en parler, cependant... Allons, c'est dit, je me résigne; l'idée de laisser une ennemie derrière moi me pèse. Le temps d'entrer et de sortir, par exemple, pas plus.

Et, rajustant sa toilette, elle repart.

Au retour, Jacques l'accueille d'un sourire un peu railleur :

— Une visite d'une demi-heure, ma chère! la plus longue de la journée, je parie. Cela se comprend! Au moment de quitter pour toujours cette bonne Mme Bourot!

— Ne plaisante pas, mon ami. Figure-toi l'accueil le plus empressé, le plus aimable, comme si nous nous étions quittées de la veille. Et pas la moindre allusion

déplaisante. Nous avons parlé d'un tas de choses, de mon départ entre autres et du sien sur lequel elle semble bien compter dans le cours de l'année. Pour finir, une invitation générale à prendre le chocolat chez elle demain matin : « Afin de vous éviter, a-t-elle ajouté, la préoccupation d'un repas en surplus de vos autres tracas. » J'acceptai, en la remerciant. Et comme je me levais, elle prit un sac préparé sur la cheminée, — tu vois, elle s'attendait à ma visite, — et me le tendit : « Permettez-moi, madame, d'offrir à vos enfants, de la part des miens, ces gâteaux pour manger en route. »

Ce délicat procédé m'est allé, je l'avoue, droit au cœur. Décidément, je crois Mme Bourot une excellente femme, et je me repens de mon intransigeance à son égard. Mais pourquoi aussi le dedans et le dehors diffèrent-ils tant chez elle ?

— Oui, une amande savoureuse dans une écorce hérissée de piquants.

— Pourquoi surtout a-t-elle des enfants si... insupportables ? Enfin, inutile de revenir sur le passé. — Ris à ton aise, Jacques : je me déclare tout à fait contente de ma dernière visite. — C'est égal, si on m'avait dit cela, encore ce matin !...

XXV

Clic-clac ! Clic-clac !

Sur la route, à hauteur des pavillons d'officiers, stoppe la charrette du colon complaisant, attelée du vaillant Porthos que conduit un spahi français. Tout auprès Ferradji, très fier d'escorter le lieutenant, fait caracoler son bai-brun.

L'heure du départ approche.

Là-haut, chez les Bourot, les Larbal arrivent pour

le déjeuner. Un monceau d'appétissantes brioches se dresse au milieu de la table bordée d'un cordon de tasses pleines d'un chocolat fumant.

Chacun prend place et tout de suite commence l'attaque. Il n'y a pas de temps à perdre si, tout en n'avançant qu'avec précaution, de façon à éviter les cahots, on veut atteindre, avant la nuit, le caravansérail du milieu de la route.

Vers la fin, tandis que les petits Bourot fourrent le restant des brioches dans le panier de Jeanne et les poches de Gaston, Mme Larbal se lève, et, s'excusant, retourne dans son appartement. Pensez-vous que ce soit seulement pour y passer, comme elle dit, sa dernière inspection de maîtresse de maison? pour s'assurer que les malles ont été emportées aux messageries? que rien n'a été oublié? Ne serait-ce pas plutôt pour que personne ne la voie s'attendrir? Car positivement elle pleure : l'apercevez-vous glissant son mouchoir sous la voilette à demi relevée, et s'essuyant les yeux? Pleurer parce que l'on quitte son appartement pour quelques mois, et quel appartement! — ce n'est vraiment pas raisonnable, petite madame Larbal! Craindriez-vous, par hasard, de n'y plus revenir? Mais puisque votre mari vous affirme le contraire! Vous ne vous en guérirez donc jamais, de « broyer du noir » ?

— Maman, maman, la voiture est prête. Papa nous a envoyés te chercher.

Comme toujours les enfants se montrent à point pour la distraire d'elle-même. Elle les attire, ses chéris si joyeux de voyager, si ravis à la pensée de revoir bonne-maman. Elle se baisse vers eux, les serre contre elle, les embrasse, un peu nerveusement peut-être. Enfin, réagissant contre sa propre émotion, elle les entraîne hors de la maison.

En bas, groupés autour de la voiture, attendent les officiers, les femmes et les enfants d'officiers. Voici l

belle Mme Thilie, la madone au visage admirable, et le docteur, un tantinet ému, qui tient par la main sa fille Yvonne. Voilà tous les Bourot, descendus avec Larbal et que rejoignent M. Goubey et M. Rémy. La Légion et les Bureaux Arabes, l'Intendance et l'Administration sont représentés au rendez-vous; au grand complet figurent les « Indépendants », y compris le pharmacien ennemi des ménages. Les fonctionnaires eux-mêmes ont voulu assister au départ.

Flanquée de ses deux « miochons », Mme Larbal s'attarde à serrer les mains tendues, à remercier des souhaits de bonne traversée.

— En voiture, Lucie!

On s'installe. Sur le devant, monsieur et madame séparés par mademoiselle; sur l'autre siège, Gaston à côté du spahi français. Au dernier moment, Tahar, fendant les groupes, s'approche à son tour; il apporte un panier de provisions et une valise, qu'il case sous les banquettes, puis :

— Adiou, madame! adiou, mamzèle Jeanne et m'siou Gaston.

Il sourit, le vieux négro, et cependant sa voix tremble.

— Adieu, Tahar.

— Remets la maison en ordre, n'est-ce pas?

— Oui, mon lieutinant.

Une dernière fois, les mains se tendent vers les partants : Adieu! bon voyage! » Quel moment!... Heureusement qu'elle retombe épaisse devant les yeux, la voilette de Mme Larbal.

— Allons, Porthos!

D'un claquement de langue suivi d'un rude « Pull-Up! » Larbal met son cheval en mouvement; en le touchant du fouet, il le pousse au grand trot. Et bientôt l'équipage disparaît, au premier tournant de la route.

Au sortir des gorges, une bise glaciale cingle de face les voyageurs. On s'assure que les enfants sont suffisamment couverts. On s'emmitoufle soi-même et on se tait, chacun restant livré à ses propres réflexions.

Des flocons blancs ne tardent pas à s'éparpiller. De la neige suit les Larbal au départ de l'Algérie; de la neige les y avait accueillis, à leur arrivée.

Cette constatation fixe les pensées de Mme Larbal sur ce séjour de deux ans. Le regard perdu sur les tristes solitudes dont la neige saupoudre de blanc les alfas de couleur indécise, elle repasse dans son esprit les doux souvenirs, déjà lointains, de Sidi-Ali, et ceux, plus rapprochés, d'El-Biodh. Oubliant pour un instant les heures mauvaises, elle se dit qu'en somme elle fut heureuse dans ce pays, autant du moins qu'on peut l'être. Mais, pourquoi donc le fuit-elle? Que trouvera-t-elle de mieux ailleurs? Rien de plus, rien, sinon la séparation! — Alors elle se prend à regretter de nouveau ce départ, à s'en désoler, quand soudain une angoisse l'étreint, une vision l'affole. Elle revoit, étendue sur le lit funèbre, la forme rigide de Mme de Lancrel et, posé à ses pieds, le cadavre de la petite Madeleine. Elle s'entend interroger, comme par une voix très lointaine : « Voudrais-tu donc finir ainsi? » Oh non! non! elle la hait cette Algérie, tueuse des mères et des enfants...

Elle n'y devait plus revenir, — jamais plus.

Michel ANTAR.

SUR LA TUGELA

(*Suite*)

Lucas Meyer nous reçut dans sa tente — sur la pente nord du Grobler-Cloof. Il nous demanda crûment :

— Etes-vous venus ici pour vous amuser à faire la guerre, ou pour travailler sérieusement ?

— Sous vos ordres, général, l'amusement ne serait pas sans danger, répondit l'un de nous.

Lucas Meyer, visiblement satisfait de la réponse, nous invita à sa table, et nous fit faire un dîner digne vraiment d'un général : côtelettes de mouton au riz, pruneaux, gâteaux secs, whisky, café... Son premier lieutenant, *l'assistant général* Kock, se trouva être un candidat des universités de Leyde et d'Oxford, également versé dans l'anglais et le hollandais. Le jugement qu'il portait sur les choses était franchement pessimiste; il incriminait vivement Joubert, auquel il accordait peu de moyens, et n'était pas d'une opinion plus favorable sur le compte de Cronjé.

— Du reste, vous verrez vous-mêmes, messieurs. Mangez, messieurs. Vous ne retrouverez pas un pareil menu, une fois sur les *positions*.

Il raconta que son père et son frère avaient été tués à Elandslaagte, que lui-même avait combattu contre la bande Jameson; il nous montra une élégante carabine marquée au chiffre de cet aventurier, dentiste avant de devenir flibustier. Il nous expliqua ensuite

l'organisation du commandement dans cette aile de l'armée boer, nous montra le rapport journalier et les comptes rendus envoyés par les *veld-cornets*, puis nous conduisit à la station du téléphone et de l'héliographe, — les deux appareils usités pour la transmission des ordres.

*

* *

Héliographe et téléphone transmettaient à ce moment de graves nouvelles : on était au début de février 1900; le réseau électrique et le réseau optique étendus sur tout le front, trente kilomètres au moins, recevaient et traduisaient les renseignements venus des brandwacht et faisaient connaître au quartier du général boer le mouvement de Buller au delà de la Tugela. D'abord la marche de l'avant-garde, ensuite celle de l'infanterie montée de Dundonald remontant la vallée de Venter-Spruyt, enfin les efforts de Warren pour couronner la crête montagneuse de Taba-Niama. Renforcé de la 5e division, que ce général venait de lui amener, Buller voulait manifestement diriger le choc principal contre le flanc droit des Boers et leur arracher leurs fortes positions de Spionkop et de Taba-Niama; cette tentative bien raisonnée, si elle réussissait, pouvait lui permettre de couper aux Boers de l'Orange, c'est-à-dire à la moitié de l'armée de Joubert, la retraite vers le Drakensberg.

C'était une manœuvre à la Frédéric, celle même que le grand stratège de la guerre de Sept ans avait exécutée contre les Russes à Zorndorf, en défilant devant leur front, découvrant sa propre ligne de retraite et venant hardiment les attaquer dans le flanc. Le résultat fut, on le sait, une victoire éclatante pour Frédéric; mais, entre sir Redvers Buller et le roi Frédéric II, il existait la même différence qu'entre les polygones du paisible camp d'Aldershot et ces montagnes hérissées de la Tugela sauvage, du haut desquelles les tirailleurs burghers adressaient à l'assaillant leur feu meurtrier.

Buller, une fois sa ligne de retraite dégarnie, prit l'alarme, et, pour sortir de cette passe difficile, se résolut avec une énergie vraiment britannique à une attaque de front. « *Go an fellows!* » crièrent les officiers à leurs soldats. Trois jours durant, les soldats de la reine s'épuisèrent à gravir les gradins abrupts du Taba-Niama ; mais ni les salves de l'artillerie, ni les attaques répétées de l'infanterie, ni la grêle ininterrompue des obus à la lyddite ne parvenaient à chasser les Boers de retranchements que la nature même s'était plu à fortifier.

Nous parlions de ces choses avec *l'assistant général* Kock lorsque les feux éblouissants de l'héliographe commencèrent à briller sur une hauteur éloignée. De ces projections lumineuses tantôt plus courtes et tantôt plus longues — les points et les traits de l'alphabet Morse, — résulta à la fin une phrase que l'employé nous traduisit. Le commandant de l'artillerie Hirschport demandait qu'on envoyât un renfort de quelques pièces sur la montagne de Brokfontein, dans le camp occupé par le détachement de Johannesburg.

— Répondez-lui que nous lui avons déjà envoyé ce matin un *Maxim-canon* et un canon Krupp, dit Kock.

Et l'héliographe se mit à fonctionner.

Les héliographes employés par les Boers consistent en un petit miroir monté sur un trépied; ce miroir est mis en mouvement par un levier que commande un manipulateur analogue à celui de l'appareil Morse. Par un temps de soleil et par un air transparent, un héliographiste exercé peut transmettre en une heure de quarante à cinquante mots. La langue anglaise, avec ses monosyllabes et ses abréviations, permet une vitesse encore plus grande; c'est ainsi que dans la campagne de l'Afghanistan, en 1880, lord Roberts, marchant à la délivrance de Kandahar, reçut sur les monts Robat, à une distance de 75 kilomètres, une dépêche envoyée de cette ville; cette dépêche contenait deux cent vingt mots et la transmission dura quatre heures entières. De la même manière, Buller communique aujourd'hui avec White et réconforte par ses télégrammes pleins de

promesses la garnison de Ladysmith épuisée par la famine et par la maladie.

Cependant, il nous restait à faire choix de la troupe avec laquelle nous devions marcher.

— Le feu bat son plein à l'aile droite, opina Kock. Là, personne ne s'occupera de vous; vous serez du premier coup dans des conditions absolument nouvelles. Je vous conseille de rejoindre les hommes du district de Krugers-dorp sous Colenso; ils essayeront probablement d'une diversion dans la direction de Chieveley, et je suppose qu'une marche offensive doit mieux vous plaire que d'interminables stations derrière des rochers, sous la pluie des balles et des obus. Tiens!... un *veld-cornet*...

Un groupe de cavaliers s'approchait de la tente; les derniers du groupe traînaient derrière eux un Cafre ligotté. Un grand burgher à barbe blanche, ayant pris les devants, sauta légèrement à terre et se mit à raconter quelque chose au général en faisant force gestes et montrant le Cafre du doigt.

— Un espion envoyé de Ladysmith, nous expliqua Kock.

Et il interrogea ce nègre à son tour.

Le malheureux roulait avec épouvante ses yeux blancs dans leurs orbites. Sous les haillons qui le couvraient apparaissait son corps bronzé, robuste et musculeux. Son visage, couvert d'ecchymoses, jaunissait sous l'effet de la terreur et devenait de la même couleur livide que la paume de ses mains. Il grelottait, comme dans un accès de fièvre, et ne répondait aux questions que par des sons gutturaux à peine compréhensibles :

— *Baas!... Baas!...* (1).

— Répondras-tu, à la fin, *alla krachta* (2)? As-tu des papiers ou n'en as-tu pas? cria de son côté le *veld-cornet* en frappant le pauvre diable d'un coup de pied dans le ventre.

(1) Seigneur!... Seigneur!...
(2) Juron.

Le nègre gémit simplement, sans répondre, et roula ses yeux plus fort qu'auparavant.

— L'avez-vous bien fouillé? demanda Kock.

— Nous l'avons trouvé dans un *kraal* où il s'apprêtait à passer la nuit. Nous l'avons retourné en tous sens : il ne portait rien que ce bâton. Mais c'est un espion, pas d'erreur possible : il n'a pas pu nous nommer un seul burgher. Allons, goddam, avoue! conclut le *veld-cornet*.

Et pour mieux persuader le misérable, il le frappa sur la tête avec le bâton.

Le bâton se brisa; un papier enveloppé dans un étui roula à terre. Les assistants s'empressèrent de le prendre, de le déployer; Kock nous le montra avec un sourire de triomphe : c'était un plan soigneusement dessiné, avec le figuré du terrain par courbes horizontales et l'indication de l'échelle employée. Les deux positions fortifiées par les Boers, End-hill et Langer-hill, l'emplacement de chaque canon boer y étaient marqués, ainsi que les régions défendues par des réseaux de ronces artificielles.

— Ce n'est pas la première fois que nous prenons de ces traîtres au moment où ils vont porter aux Anglais les renseignements les plus précis sur nos positions, dit Kock. Ces gaillards-là, pour une poignée d'or, vous improvisent un service postal entre White et Buller. Qu'on le fusille!

— La peine de mort! dit le libéral Dachkof, que cette scène avait ému. La peine de mort dans une république!

Le nègre, toujours debout, écarquillait les yeux, hypnotisé par le point brillant que le soleil mettait au guidon du fusil dirigé vers lui. Ses genoux s'entrechoquaient, des frissons couraient sous ses doigts; son visage, de jaune qu'il était tout à l'heure, devenait presque blanc. «*Baas*... *Baas*...» La détonation sèche du coup de fusil ébranla l'air; le Boer qui avait tiré, ouvrant avec soin la culasse, en retira l'étui de la cartouche; les chevaux dressèrent les oreilles, mais pour un instant seulement, et se mirent à brouter le gazon,

A quelques pas de nous gisait, comme une chose informe, le Cafre frappé d'une balle au milieu du front; ses pieds nus grattaient convulsivement le sol. Une masse rose, fragments de cervelle et bouillons de sang, émergeait parmi ses cheveux crépus. Une même impression de malaise nous avait gagnés tous trois.

— Voilà une occasion intéressante de constater l'effet de la balle de petit calibre, dit Nakoskine.

Et il voulut s'approcher du cadavre, mais Kock nous rappela à notre projet :

— Si vous voulez vous mettre en route, messieurs, le *veld-cornet* vous conduira, dit-il.

Et il ajouta, avec le sourire le plus aimable :

— Si vous vous ennuyez au camp, revenez me voir; je reçois des revues et des journaux...

— Et vous ne ferez plus fusiller de ces pauvres nègres?...

Il répondit en fronçant le sourcil :

— Les Anglais ont tué mon père et mes deux frères, et je compterais pour quelque chose cette racaille, qu'ils achètent avec un peu d'or?

***

Nous rejoignîmes le peloton galopant des Boers, en route vers leur camp. Un remblai de chemin de fer que nous traversâmes était jonché de rails brisés et de fragments de fils de fer. Devant nous la vallée verte de la Tugela, et toujours ces mêmes accessoires du paysage, profonds entonnoirs creusés par les obus anglais, éclats d'acier aux bords coupants, fusées de cuivre; puis, çà et là, des charognes de chevaux écarquillant leurs jambes sur leurs ventres ballonnés. Nous passions au galop, fuyant l'odeur intolérable de ces chairs en putréfaction.

Sur les pentes d'une petite éminence, derrière des lignes de tranchées, les tentes du district de Krugersdorp s'offrirent à nous; nous dessellâmes nos chevaux, puis, introduits par le *veld-cornet*, nous nous présentâmes au commandant Van Veyk, digne vieillard de robuste apparence. Il nous adressa un discours bien

senti, pour nous dire — du moins c'est ce que nous crûmes comprendre — qu'il saluait en nous des hommes venus d'une contrée lointaine se battre pour la justice et le bon droit. « Vous ferez le même service que les burghers ; vous recevrez les mêmes rations qu'eux... » Puis, nous serrant à tous énergiquement la main, il nous invita à passer la nuit sous sa tente et nous confia, en attendant, aux volontaires qui figuraient déjà sous son commandement.

Il y en avait une vingtaine, tous empressés autour de nous avec la bonne grâce de parfaits camarades. Ils attachèrent nos chevaux à l'anneau de bivouac, leur donnèrent le fourrage, nous servirent à nous des crêpes et du café sans sucre — ils n'avaient plus de sucre depuis une semaine. — Une conversation animée s'engagea avec de valeureux officiers de la *honwed* hongroise :

— Nous n'oublierons pas les services que la Russie nous a rendus en 1849 ! s'écria le *rittmeister* Illasch. Buvons à la *bruderschaft* une tasse de café...

Le baron Louchinski, ancien hussard autrichien, vétéran de la campagne de Bosnie en 1880-1881, nous parut à tous fort sympathique. De son côté, notre guide allemand retrouvait là plusieurs de ses compatriotes, officiers ou sous-officiers.

Un Suisse de Genève, jeune étudiant aux joues roses, venu « défendre les droits de l'homme » les armes à la main. Deux frères, citoyens de Steyermark, modestes, officieux. Un lieutenant bulgare, Bousoukov, nihiliste pur, rêvant d'une fédération balkanique sous un gouvernement de forme démocratique : il nous raconta longuement ses exploits de chef de brigands en Macédoine et les batailles qu'il avait soutenues contre les gendarmes turcs. Sa bande ayant été dissipée par la force et lui-même condamné à mort, il était venu à Odessa s'embarquer pour l'Afrique du Sud.

— *Habe die Ehre*... dit une voix de fausset, un nouveau venu. *Premier-lieutenant* Wagner, des batteries à cheval de l'artillerie royale bavaroise...

Nous nous présentâmes à notre tour, assez étonnés

de cette figure nouvelle. Par quel hasard cet honorable artilleur s'était-il trouvé transporté des brasseries de Munich sous le soleil du Transvaal? Une veste incroyablement sale flottait comme un sac autour de son corps maigre; les bords d'un chapeau usé abritaient sa tête anguleuse et ses cheveux courts. Il se sentait assez mal à l'aise parmi ces vigoureux soldats de la liberté; de là ses manières gauches et son sourire embarrassé. A son apparition, rappelant celle du *chevalier de la triste figure*, une tempête de joie s'était élevée.

— Herr Wagner! Herr Wagner! criait-on de tous les côtés. Avez-vous trouvé votre Rossinante? Avez-vous fait enfin votre rapport au président Kruger sur la nécessité de changer la tactique des Boers? Comment va votre digestion? etc., etc...

Il cligna des yeux, prêt à fondre en larmes, et répondit, je ne sais pourquoi, en français :

— *Vous vous moquez de moi!...*

Un fort accès de toux l'empêcha d'en dire davantage; il se leva et se dirigea vers la porte, butant çà et là, avec ses grands pieds, dans les selles, les étriers, renversant les théières et les tasses. Nouveaux éclats de rire; le ventre déjà respectable du *rittmeister* hongrois s'agita longuement. J'eus pitié de *Herr Wagner* : il était le seul peut-être, parmi ces modernes lansquenets, tous friands de sang et d'or, que guidassent de plus droits et plus nobles sentiments. Je sortis derrière lui, et sentis avec délices, au lieu de cette atmosphère confinée de la tente, troublée par les fumées du tabac et de la chandelle, la fraîche caresse de la nuit méridionale. La silhouette de l'artilleur bavarois se détachait en noir sur la masse confuse des rochers; je m'assis à côté de lui et ne sus pas d'abord comment entrer en conversation.

— Ne seriez-vous pas parent du fameux compos teur Wagner, ce maître aux mélodies enchanteresse aux puissants accords? dis-je à la fin.

— *Vous vous moquez!* s'écria-t-il de nouveau.

Il voulut se lever et je dus employer la force po le retenir. Alors je parlai de la bière bavaroise, tran

parente comme l'ambre, des beautés naturelles de la Bavière, de ses montagnes boisées que reflètent des lacs d'émeraude; de la mort mystérieuse du roi Louis II, ce souverain romanesque, ami des muses et protecteur des arts...

Wagner, avec un soupir, parla à son tour, et, dans un discours interminable, célébra la Bavière, ses montagnes, ses forêts, ses cascades; Munich, la plus belle ville du monde, avec sa Pinacothèque, ses églises gothiques et sa bonne bière; Louis II, le plus brave et le plus génial des princes... Les suppôts de Bismarck l'ont noyé; et maintenant la lourde hégémonie de la Prusse pèse sur la Bavière. Quant à lui, Wagner, lieutenant à la retraite, il a vécu longtemps en Californie, où il possède une propriété. Dès le début de la guerre, il est accouru au Transvaal, pensant s'engager dans l'artillerie; mais, chez ces Boers ignorants, les pièces ne sont pas groupées par batteries, les *tables de tir* sont inconnues... Alors il a pris parti chez ces gens de Krugers-dorp. Au moment des grandes pluies, lorsqu'on bivouaquait des semaines entières sans tentes et sans feux, il s'est refroidi... Et maintenant, il est bien content de notre arrivée; tous ces Hongrois sont des Vandales...

Il parlait, parlait toujours, avec une oscillation régulière de son grand corps. Je m'endormais à son débit monotone, qu'accompagnait le grave murmure de la rivière, endormie et recueillie sous la majesté de la nuit étoilée. Les montagnes sombres et le camp s'abîmaient aussi dans le sommeil; au loin, quelques coups de canon; tout près, les fers des chevaux résonnant sur les cailloux... Je m'éveillai.

— Pensez-vous que les Boers entreprennent quelque chose demain matin? lui demandai-je.

— Adressez-vous là-dessus au *veld-cornet*. Nous autres, volontaires, nous sommes de *brandwacht*. Rester à son poste de *brandwacht*, planté en terre comme un piquet, alors que l'action de demain sera sur le flanc droit et que le sort de toute la campagne peut s'y décider...

Je regagnai la vaste tente, couverte d'un double toit, comme une maison, qu'habitait le commandant. A la lueur d'une lanterne, Van Veyk lisait à ses *veld-cornets* un message téléphonique de Botha, apporté à l'instant même par une estafette de Lucas Meyer. Je n'y compris goutte; mais un juif de Kovno, émigré de Russie depuis dix ans, devenu Boer dans l'intervalle, enrôlé maintenant pour la défense de sa patrie, m'expliqua le texte. Botha, prévoyant une attaque pour le lendemain, demandait des secours immédiats.

Le commandant, après avoir soigneusement replié les dépêches, alluma sa pipe et tint conseil avec les *veld-cornets*.

— Le détachement ne va pas se mettre en route de suite? demandai-je au Boer de Kovno.

— Comment voulez-vous? répondit-il. Si les burghers s'en vont, il ne restera donc personne ici, et alors, comment secourir Botha, s'il lui arrive malheur?

Cette opinion était celle du *veld-cornet;* cependant Van Veyk décida d'envoyer à l'aube un renfort de trente ou quarante hommes, et de garder avec le reste la position qui lui était confiée. Il accéda à mon désir de me rendre sur le flanc droit, et me dit avec un sourire que j'avais tout le temps nécessaire, qu'ici même la besogne ne manquerait pas. Le proverbe russe : « Ne demande pas à servir, ne refuse pas de servir, » me revint en tête; mais le doute n'était pas longtemps possible, puisque ici on attendait et qu'à droite on se battait. Mon parti étant donc bien pris, je m'étendis à terre, me roulai dans ma couverture et, la tête appuyée sur ma selle qui me servait d'oreiller, je m'endormis profondément.

Des pas de chevaux, des hommes qui parlent entre eux, et tout à coup, une grosse voix qui me crie dans l'oreille :

— Il est temps, si vous voulez partir...

Je m'éveille dans ce brouhaha. Des nuages sombres défilent sur le ciel, chassés par un grand vent froid; on distingue vaguement les contours des tentes et les silhouettes d'hommes occupés à seller leurs chevaux.

La lune, qui paraît par moments, prête au camp qui s'éveille sa lumière pâle et fantastique.

— *Komm an! komm an, kerls!* crie le *veld-cornet* pour hâter ses gens.

Jamais, sans l'aide d'un Boer dont le cheval était déjà prêt, je n'aurais réussi à trouver le mien, à le seller, à le brider. Au dernier moment, se dresse devant moi la maigre figure de Herr Wagner.

— Je vais avec vous, me dit-il. Tous vos camarades sont partis pour la *brandwacht* avec les volontaires. Mais aidez-moi à trouver mon cheval, un cheval bai, avec une pelote blanche au front...

— Prenez le premier cheval venu, conseilla en ce point l'honorable marchand, mon compatriote. A la grâce de Dieu! D'ailleurs, vous ne reviendrez pas ici...

Il me glissa deux biscuits dans la main en ajoutant :

— N'allez pas surtout étonner les Boers par votre courage. S'il se cachent derrière des rochers, cachez-vous-y comme eux; s'ils reculent, reculez...

Je le remerciai pour son conseil, le priai de faire mon compliment à mes camarades, puis, retardé par Herr Wagner, je me lançai avec lui sur les brisées des Boers. Un sentier à peine tracé, traversant des fourrés de mimosas, recoupant des crêtes rocheuses et des ravins profonds, nous acheminait droit à l'est et faisait se lever une à une devant nous, dans le brouillard épais du matin, les courtines des lointaines montagnes. Puis le ciel s'illumina, le vent faiblit, les feux de l'aurore changèrent en diamants les gouttes de rosée dont les herbes et les feuillages étaient couverts.

Notre colonne s'égrenait tout le long de la route. Les cavaliers tantôt s'arrêtaient, tantôt se devançaient les uns les autres : adolescents à la figure imberbe, caracolant sur de petits chevaux velus; vieux Boers des prairies, abritant sous des parasols leurs visages encadrés de barbe grise. Les uns conduisaient des chevaux en main; d'autres se faisaient suivre de Cafres qui portaient leurs cartouchières, leurs carabines et leurs sacs pleins de provisions.

Tous paraissaient gravement préoccupés : la nou-

velle venait de se répandre parmi eux que les Anglais avaient réussi pendant la nuit à prendre pied sur la hauteur de Spionkop. «*Daar is de kaki, agter de kopje!*» nous disaient-ils, en nous montrant les montagnes. Le canon grondait; la mousqueterie trépidante faisait entendre son bruit sec et répété, pareil à celui de la grêle tombant sur un toit de tôle ou à celui d'un camion roulant sur le pavé.

Nous arrivâmes devant le plateau tabulaire de Spionkop. Des fumées montaient sur le ciel bleu : celles des projectiles que lançaient les Boers, labourant toute la montagne de leurs feux croisés. Les canons anglais ripostaient, en batterie de l'autre côté de la Tugela, et c'était, sur les pentes vertes, parmi les assises de granit rouge enveloppant la montagne comme de ceintures, la montée brusque de nuages de poussière et de fumée, auxquels succédait l'explosion sourde des obus à la lyddite.

Au pied de la hauteur, des cavaliers passaient à plein galop; nous aperçûmes les fourgons de la Croix-Rouge, avec leurs longs attelages de huit ou dix paires de mulets. Après cinq heures de marche, nous arrivions enfin, nous faisions halte dans un ravin profond, adossé à la crête nord du plateau. Plusieurs centaines de chevaux attendaient là. Il y avait aussi des fourgons de munitions, d'où l'on retirait des caisses de cartouches; des ambulanciers allemands s'empressaient autour des blessés. Un mourant, le thorax emporté par un éclat d'obus, montrait en saillie sur sa poitrine ses côtes brisées, et, dessous, le tissu rose pâle de ses poumons. Un autre, dans les affres de l'agonie, remuait frénétiquement les pieds, comme cet espion nègre que nous avions vu fusiller.

*

* *

Buller, cédant aux instances du général War[illegible] s'était décidé à faire attaquer de nuit Spionkop. [illegible] la veille, 4 février, ce mouvement d'attaque avait [illegible] commencé par trois bataillons de la brigade Wo[illegible]

gate, par deux bataillons de la brigade Coke et par une compagnie coloniale d'infanterie montée (*Thorneycroft's mounted infantry*).

Pas à pas, en se faufilant derrière les rochers qui hérissaient les pentes, les Anglais s'avancèrent en une mince colonne de route. De la base au sommet, la distance n'est que de cinq kilomètres : il fallut plus de huit heures pour les parcourir. Grâce à l'obscurité de la nuit et à l'épaisseur du brouillard matinal, ils purent s'approcher sans être vus jusqu'à petite distance de la grand'garde postée à l'extrémité sud du plateau. Eclairées par les feux des projecteurs portatifs et par des fusées, leurs colonnes d'assaut se ruèrent aux cris assourdissants de : « *Hourrah! Amadjuba!* » sur les trente hommes de la grand'garde et les dispersèrent; puis, sans songer à occuper toute l'étendue du plateau, ils se contentèrent d'en fortifier le bord méridional.

Ainsi les deux autres sommets de ce plateau triangulaire, ceux du nord et de l'est, restaient aux mains des Boers. Ceux-ci, quatre-vingt-dix hommes seulement, ouvrirent au matin contre les Anglais le feu meurtrier de deux canons à tir rapide, auxquels s'ajoutaient deux pièces de campagne de 75^{mm}, sur la hauteur de Taba-Niama, et deux canons Maxim de 37^{mm}, sur une éminence à gauche de Spionkop.

De tous les points de l'horizon arrivèrent des combattants isolés, des troupes entières; toutes ces forces, en se déployant sur une seule ligne, tendirent autour de la position anglaise une chaîne continue de tirailleurs. Les feux croisés de l'artillerie burgher, contre laquelle l'artillerie anglaise resta inefficace, et surtout la fusillade bien ajustée des Boers, eurent bientôt mis les Anglais, sur l'espace restreint où ils s'entassaient, derrière leurs tranchées couvertes par des artiers de rocher, dans un état de complète dérganisation. Progressivement, pas à pas, roc à roc, s tirailleurs boers s'avancèrent, rampèrent plutôt squ'à quatre-vingts ou cent pas du palier occupé par s bataillons de Woodgate, et de là les fusillèrent mme à bout portant. Deux bataillons de la brigade

Lyttelton, arrivant à la rescousse, ne furent d'aucun secours; faute d'espace, ils ne purent se déployer ni prendre place dans le combat; mais, décimés par ces terribles feux croisés, ils se mêlèrent désordonnément, en augmentant encore la confusion. A la fin, Woodgate lui-même fut gravement blessé; ses hommes épouvantés par cette grêle meurtrière de balles et de projectiles, épuisés par une intense chaleur, s'enfuirent à perdre haleine, les uns, bondissant par-dessus les tranchées, courant se rendre aux Boers; les autres, descendant la pente, entraînant dans leur course furieuse de nouveaux secours qui leur arrivaient.

La nuit venue, le colonel Thorneycroft, qui recueillait le commandement, ordonna l'évacuation de la hauteur. L'occupation temporaire que les Anglais en avaient faite leur coûtait 50 officiers et 780 soldats.

Les Boers avaient tiré du matin au soir avec une activité dont les chiffres suivants peuvent donner l'idée : les pièces de 75^{mm} lancèrent, chacune, de 300 à 480 projectiles, et les canons à tir rapide de Taba-Niama, chacun 1,000.

Telle fut la journée. Quant à mes impressions personnelles, je me souviens que nous bûmes à une source fraîche qui jaillissait d'une fente de la montagne; puis, nos cartouchières chargées au double du complet, d'autres paquets de cartouches dans nos poches, nous grimpâmes à travers les rochers. Plus nous approchions du sommet, plus répétés, plus déchirants sifflaient les obus; plus obsédante, la grêle des balles retentissait à nos oreilles; une sorte d'aboiement ou de plainte accompagnait dans l'air le ricochet des éclats, tandis que jaillissaient de toutes parts, en gerbes, des mottes de terre et des cailloux.

Parvenu au sommet du vallon, je me sentis pris, dominé par le pressentiment d'une mort prochaine, inévitable; les ambulanciers ne vaguaient plus autour de malheureuses victimes qu'ils soignaient tout à l'heure mes yeux passèrent, de ces corps étendus à terre san mouvement, aux Cafres assis sur les talons, qu'o laissait là à la garde des chevaux. « Rester avec eux...

songeai-je un instant... Je ne sais plus comment j'arrivai jusqu'à la zone des feux, dans cet autre monde où les rochers inertes semblaient trembler et tressaillir au fracas des salves et du tir à toute volée. Devant moi, à côté de moi, à mes pieds même, des balles volaient sans bruit, s'enfonçaient en terre, bondissaient sur les pierres. Sur ma tête un bruissement pareil au vol de quelque grand oiseau, le murmure grandissant de l'obus qui s'approche... et tout à coup, le nuage de fumée, une projection de terre à grande hauteur, le cerveau ébranlé, tout entier, par l'explosion du monstrueux engin à la lyddite.

— *Komm an, kerls!* dit une voix enrouée.

Les Boers se dressent; les voilà debout dans l'herbe; ils disparaissent derrière les arêtes âpres des rochers. L'attraction irrésistible qui les entraîne vers l'avant s'empare aussi de moi; je marche, comme en état d'hypnose, assourdi par ce vacarme d'enfer, aveuglé par ce soleil. Voici la crête du mont, couronnée de quelques mimosas tortus, et voici des choses informes qui traînent à terre, des cadavres anglais... Mais les Boers se sont terrés de nouveau derrière les rochers; comme pétrifiés, comme liés à la terre protectrice, ils se dérobent aux salves de l'adversaire, et posément, froidement, épaulent la carabine : ils attendent, véritables oiseaux de proie, l'apparition d'un casque jaune et la lueur d'une baïonnette. Çà et là, éclatent des coups isolés, brillent un culot de cartouche, l'enveloppe métallique d'une balle; la fumée acide des gaz de la poudre me prend à la gorge. Les shrapnels tombent incessamment sur les tranchées anglaises; leur fumée, en s'élevant, voile le ciel d'un crêpe rouge. Les Anglais ne sont pas à plus de 100 ou 150 pas de nous; on discerne, parmi leurs silhouettes jaunes, je ne sais quel affairement confus, quels stupides gestes de bras. Pour moi, je n'éprouve aucun appétit sanguinaire, je ne suis pas dans *l'état épique* qui plaît aux poètes, et j'ai cependant, dans le chaud pêle-mêle de cette tuerie sans merci, j'ai vidé jusqu'au dernier les étuis de ma cartouchière...

Wagner, immortel artilleur des batteries à cheval bavaroises, rampe vers moi à la manière d'un crabe marin :

— Auriez-vous une allumette? me dit-il. J'ai envie de fumer...

Sur son visage sali, les macules de sang alternent avec les taches de sang desséché; mais un sourire si paisible l'éclaire que je reprends mon calme à sa vue et que je lui demande tristement :

— Herr Wagner, quand tout cela finira-t-il?

— Bientôt, je pense...

En même temps, comme pour lui donner raison, apparaît au-dessus des tranchées une loque sale, qui veut être un drapeau blanc. Le tir s'interrompt; les Boers couchés à côté de nous se lèvent joyeusement :

— *Skitt not, kerls! Skitt not* (1)! crient-ils.

Mais le drapeau blanc a cessé de flotter; de nouveau, avec une intensité plus grande, le feu s'allume. Alors les Anglais sortent en masses des tranchées; se heurtant entre eux, tombant par terre, ils courent dans notre direction. Est-ce une sortie qu'ils essayent? Une charge à la baïonnette? Nos cartouches sont presque épuisées; nous n'avons pas de baïonnettes; les Boers, disséminés sur toute la pente, ne résisteraient pas à une charge un peu vigoureuse. Mais non, les Anglais ont jeté leurs armes; ils viennent droit à nous, les bras étendus; *ils se rendent*. Un d'eux, la figure bronzée, les yeux en feu, se rue sur moi comme une bête féroce. Instinctivement, je fais mine d'épauler; mais il s'est couché à terre avec un cri sauvage, il plonge son visage dans l'eau d'une mare et, convulsivement, boit, étanche la soif dont il se mourait.

Anglais et Boers, ces mêmes ennemis qui tout à l'heure s'entre-tuaient avec une férocité de cannibales, se mêlent à présent en un seul tas; et tous, noircis par la fumée, couverts de taches de sang, de fragments de cervelle, épuisés par douze heures de combat, s'abreuvent ensemble à la mare commune, partagent en frères les derniers biscuits.

(1) Ne tirez pas, les amis! Ne tirez pas!

Peu à peu les bruits du combat s'éteignent, la journée sanglante s'achève dans le silence. Mais ce n'est pas cette paix qui succède dans la nature à un brusque orage : alors, les nuages se dissipent, le soleil brille d'un éclat nouveau, tout sur terre se ranime et se réjouit. Ici, au contraire, c'est une torpeur de tombeau; on dirait la nature entière glacée d'effroi; les montagnes s'assombrissent; des brouillards, remplissant les gorges et les vallées, couvrent d'un voile le champ de carnage, où s'agitent et se convulsent les corps tronqués et mutilés.

Enfin, la bataille est achevée! Demain le monde apprendra le nouvel échec essuyé par les Anglais... Pour la première fois, je sens ma fatigue; j'éprouve tout à coup une telle lourdeur de tout le corps, que je m'étends à l'endroit même où je me trouve, en plaçant sous ma tête ma cartouchière vide et mon chapeau. J'oublie la faim, la soif; j'oublie mon cheval, resté sellé du matin au soir là-bas, sur le revers de la montagne. Mais mes nerfs ébranlés, endoloris par les impressions violentes de la journée, ont peine à se calmer; ma tête brûlante est comme serrée dans un étau de feu; ces bruits, ces rumeurs, je les entends toujours... Puis, malgré ce lit de roche dont les aspérités me meurtrissent les côtes, la lassitude l'emporte sur la fièvre et je m'endors sans larmes, sans songe.

Sommeil léger qu'un mumure suffit à rompre; en sursautant, j'ai pris ma carabine : on entend le bruit sourd d'une fusillade... Fausse alerte. Les coups s'espacent, le silence se rétablit; les Boers imperturbables continuent à ronfler tout autour de moi. Ce n'est pas de sitôt sans doute que les Anglais essayeront d'un nouvel assaut de nuit...



Le combat de Spionkop apparaît comme le triomphe de la *tactique de feux* usitée chez les Boers et donne de cette tactique un exemple saisissant. Il montre l'emploi de longues lignes de tirailleurs quasi invulné-

rables à l'artillerie déployée en masse, et capables en même temps de résister à des efforts pareils à celui que les Anglais dirigèrent vers le centre de la position; en dépit de leur faible densité, ces lignes empruntent une force considérable au feu de mousqueterie et à celui des canons à tir rapide, par lesquels elles sont flanquées. D'un autre côté, la grande dispersion des tirailleurs sur cette chaîne, l'utilisation habile du terrain, et l'absence de toute réserve dans la zone battue par les feux réduisent les pertes au minimum : les Boers n'eurent dans la journée de Spionkop que 35 morts et 78 blessés.

Si l'on peut louer sans réserve leur manière d'agir dans ce combat, leur attitude après le combat mérite en revanche toutes les critiques. Ils regardèrent, l'arme au pied, les brigades Hart et Hildyard défiler devant eux et repasser sans encombre la Tugela. Cette étrange inaction ne doit pas faire supposer que Botha se souvenait dans la circonstance de la maxime napoléonienne : « Faites un pont d'or à l'ennemi qui se retire devant vous, » mais elle s'explique par l'enivrement général à la suite de la victoire et par l'illusion que des négociations allaient s'ouvrir, la guerre, peut-être, se terminer.

Les Anglais se contentèrent de conclure un armistice pour emporter leurs blessés et pour ensevelir leurs morts; du côté burgher, 10 pour 100 de l'effectif fut envoyé en congé pour deux semaines. Ces braves gens sellèrent leurs chevaux, emmenèrent leurs Cafres et regagnèrent leurs fermes paisibles, en répandant partout la joyeuse nouvelle de l'échec infligé au « roonike » détesté. Buller, rassemblant ses troupes à Spearman's camp, adressa à Sa Gracieuse Majesté le rapport dont la première phrase, stéréotypée d'après tous les rapports des généraux anglais à cette époque, était : « *I have to regret...* » Il déclarait avoir donné, *contrairement à ses désirs*, l'ordre d'après lequel Warren avait attaqué Spionkop, mais il n'expliquait pas pourquoi il était resté lui-même spectateur passif du combat ni pourquoi il s'était abstenu d'employer à des démonstrations, vers l'un ou l'autre flanc, les troupes fraîches

qu'il avait sous la main; par contre, il présentait comme une sorte de victoire la retraite des troupes et leur passage heureux de la Tugela.

6 février, lendemain de bataille, journée d'armistice... De part et d'autre, flottent les drapeaux blancs; les ambulanciers anglais, qu'accompagnent des brancardiers, gravissent à pas comptés les pentes de Spionkop. Les Boers se promènent sur le champ de bataille, en souriant d'un air paterne, et cherchent à lier conversation avec les brancardiers. Ceux-ci, gardant un silence farouche, déblaient les cadavres amoncelés et cherchent les corps qui présentent encore des signes de vie.

Il faudrait avoir les nerfs d'un boucher pour pouvoir considérer d'un œil calme les tableaux de ce champ de bataille; le souvenir seul m'en glace encore d'horreur à l'instant où j'écris. Les Anglais mourants avaient formé des amas de corps, en se traînant jusque derrière les rochers et cherchant à s'y abriter contre le feu meurtrier des Boers. Quoi! est-ce que ces rochers informes et inhospitaliers valaient la peine qu'on fauchât tant de jeunes vies, qu'on versât tant de sang? Ce sang, hier encore en mouvement dans des cœurs battants, source de vie et d'action, répandu aujourd'hui en flaques noires sur cette terre ravagée, en taches déjà sèches sur ces uniformes boueux et sur ces visages livides!

Un jeune homme de forte stature est couché à terre, les bras et les jambes allongés; les galons de sergent ornent ses manches; sa tête, emportée par un éclat d'obus, n'est plus qu'un bloc où se mêlent sa cervelle, ses cheveux roux et les caillots de son sang. Un autre, les yeux grands ouverts, a l'air de vivre et presse encore sa carabine contre son épaule; son visage imberbe semble s'étonner et ne pas comprendre : Pourquoi? Pourquoi?... et déjà les mouches entrent dans sa bouche et dans ses yeux.

Les Boers traitent leurs victimes selon leurs droits de vainqueurs; ils ramassent les carabines, les gamelles, les couvertures roulées, les sacs, débouclent les

ceinturons qui compriment les ventres ballonnés. Un vieux burgher, aux mollets nus qu'enveloppent des houseaux déchirés, aperçoit le cadavre d'un officier chaussé de bottes de cuir fauve. «*Schœnen schœisel* (1),» se dit-il. Il tire, la botte lui résiste; il tire encore; cette fois, c'est la jambe tout entière qui cède, la cuisse étant brisée au-dessus du genou. Le vieux lâche prise avec un juron et s'en va fourrager plus loin.

D'autres décousent les poches, récoltent les montres, les lorgnettes. Un d'eux, que je connais, m'appelle vers lui : «*Look here!*» dit-il, et il me montre un médaillon de velours encadré dans une monture d'or qu'il vient de trouver sur la poitrine d'un officier mort. Cet officier est jeune et blond. Le médaillon contient le portrait d'une jeune femme aux traits gracieux, au profil délicat; derrière ce portrait, nous lisons l'inscription : «*Return happy, my Harry.*» Pauvre Harry qui ne reverra pas sa bien-aimée; pauvre femme, qui attendra avec angoisse des nouvelles de la lointaine Afrique, et qui se consumera dans une mortelle attente jusqu'à ce qu'elle lise le nom chéri sur la liste de ceux qui sont morts à Spionkop «pour la gloire des armes anglaises».

L'odeur intolérable, la vue plus désagréable encore de ces cadavres qu'on emporte et qu'on déshabille me font fuir le champ de bataille. Revenant à l'endroit où j'ai laissé mon cheval, je songe, chemin faisant, au sort douloureux qui échoit à certaines femmes et qui leur fait regretter amèrement parfois d'avoir préféré à la jaquette du bourgeois l'uniforme brillant de l'officier...

(1) Belles chaussures.

Lieutenant EUGÈNE AUGUSTUS.

(*Traduit du russe.*)

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LA

RENAISSANCE DE LA GAULE

AU XIXe SIÈCLE

(*Suite et fin*)

III

Le Gaulois ne faillira pas à sa tâche, si sa personnalité a conservé la faculté d'entendre les appels du passé, si elle est apte à reconnaître la nécessité de se développer dans le sens de ses aspirations innées. Le difficile devoir de discerner celles-ci dans la foire de notions de tous les temps et de tous les mondes dont notre éducation nous encombre, nous imposerait une besogne presque impossible, si nous n'avions la ressource de les découvrir dans le Celte de la première période. Chez l'ancêtre, elles apparaissent à fleur de vie, seules et singulièrement actives. C'est en lui que nous devons les chercher et nous chercher, nous reconnaître et nous suivre. Une fois la parenté renouée, nous distinguerons par lui quelles acquisitions enrichissent réellement nos innéités, quelles autres les appauvrissent ou les dépravent, et nous connaîtrons la sélection à opérer dans les nouveautés qui toutes se réclament également du progrès. Il nous indiquera le sens réel de cette leçon de Chateaubriand : « Placés à un autre point de vue de la perspective, nous prenons pour un progrès de l'esprit humain le simple résultat des évé-

nements, le dérangement ou la disparition des objets.» Le génie qui a doté le monde de la philosophie des *Triades* a toute autorité pour nous éclairer, aucun de ses préceptes n'étant périmé.

Cette enquête constitue, à la vérité, une besogne philosophique exigeant des facultés et une science sûres d'elles, un état de pleine liberté intellectuelle, un moral également capable de spontanéité et de critique, une personnalité sans tare. Fortune rare!

Or, la voici. Henri Martin et M. Legouvé nous ont laissé de l'homme des portraits accusant en lui un tempérament d'une trempe spéciale, une volonté puissante, un cerveau net et pénétrant, formé dans l'étude des sciences. Comme Augustin Thierry, il a passé par le saint-simonisme, mais rapidement, la vue du «couple prêtre» l'en ayant détaché. Il se présente «avec, dit Henri Martin, cette surabondance de vie, cette belle faculté de s'intéresser et d'intéresser à tout, qui avait signalé Diderot, dans le siècle passé, mais avec ce qui avait manqué à Diderot, une fermeté de sens moral inébranlable.»

«Astronome, géologue, physicien, chimiste, et supérieur dans toutes ces sciences, atteste M. Legouvé, il s'en servit, non comme les savants ordinaires, pour en tirer des livres scientifiques, mais pour en faire des instruments de croyance,» des moyens d'enquête philosophique appliqués, par une attraction spéciale, à l'étude des religions. Le dogme de la perfectibilité, rencontré par Jean Reynaud dès le début dans le mouvement de 1830, le poussa dans la voie où il devait retrouver et reconnaître plus tard le druidisme, qui l'avait formulé le premier. Jusque-là, de la *Revue encyclopédique* à l'*Encyclopédie nouvelle*, il publia des articles dont deux, sur l'*Infinité des cieux* et sur le *Druidisme*, devaient servir de guides à toute sa vie. La substance de *l'Esprit de la Gaule* et de *Terre et Ciel* y était déposée en germe, au milieu d'articles très divers où sa puissance de conception se dépensait sans compter. Il était à lui seul une encyclopédie, mais une encyclopédie active, cherchant sa synthèse, et dans cette synthèse la for-

mule de sa perfection personnelle. Libéré, par la possession de la science, de toutes les lisières susceptibles d'entraver sa spontanéité, n'écoutant d'autres sollicitations que celles d'un patriotisme élevé et d'un sentiment religieux large et clair, il traverse l'étude des religions de l'antiquité sans perdre de vue la solidarité qui le lie à ses ancêtres. Il ne néglige aucun moyen d'approfondir les origines, comme le témoigne l'*Esprit de la Gaule*, qui les étudie avec une puissance de pénétration, une solidité de jugement et un bonheur d'intuition que l'histoire des Gaulois n'avait pas encore eu la bonne fortune de rencontrer.

Page par page, la lumière se fait dans ce passé jusque-là si nébuleux. La doctrine druidique apparaît dans sa simplicité et sa beauté; son action sur la Gaule nous dit sa valeur civilisatrice par le fier spécimen d'humanité qu'elle forme; et les lacunes de cette civilisation sont aussi étudiées, mais cette fois enfin avec impartialité et respect. L'ensemble de l'œuvre contient l'enseignement le plus exact et le plus utile. Enseignement peu répandu, malheureusement, et impuissant contre l'impression d'éloignement que cause le nom de Gaule aux esprits superficiels. L'introduction du livre contient cependant un avertissement de nature à frapper les esprits et à leur arracher un peu de ce dédain du passé, qui est fait moitié d'orgueil, moitié de paresse : « Il est incontestable, s'écrie Jean Reynaud, que jusqu'ici nous ne nous sommes pas fait suffisamment honneur de nos pères. » Et il relève douloureusement et modérément, sans le nommer, le parricide commis par les historiens qui ont couvert de mépris toute cette grandeur primitive qui devrait leur être aussi chère que l'idée de patrie dont elle est le fondement nécessaire.

Mais l'âme gauloise est encore debout avec les innéités qui ont produit cette civilisation, avec le moyen d'occuper de nouveau dans le monde une place aussi grande, à la condition toutefois de ne pas renier ce passé, et de ne pas détruire le présent, qui contiennent le secret de la destinée : « Vu de cette hauteur, le monde celtique se revêt d'un caractère qu'on ne lui

avait jamais soupçonné, et qui lui ouvre les profondeurs de l'avenir.» Il le sait par son expérience personnelle, par ce besoin de perfection qui a trouvé appui dans la doctrine druidique; il sait que le culte de ce passé récompensera au centuple les générations qui ne s'en désintéresseront pas. Il ne l'indique pas cependant comme l'unique source où puiser, mais il ne le rabaisse pas non plus au niveau des contingences heureuses. La tradition reste le principe immuable : «Il faut qu'on voie notre tradition descendre majestueusement du sommet des âges, en s'accroissant de siècle en siècle, par le progrès continuel des sources nouvelles qui jaillissent dans son courant, ou des affluents qu'elle rencontre et qu'elle entraîne en se les appropriant... toujours digne des regards de Dieu et du respect des hommes.»

C'est encore la pensée même des druides qui jamais n'ont prétendu imposer de bornes au progrès, mais l'ont toujours appelé et poursuivi de toutes leurs forces. Et voici la formule de relèvement de Jean Reynaud, en conclusion d'une synthèse de l'évolution gauloise : «Chanceler dans la foi primitive, en être puni par l'affaiblissement et l'envahissement; tomber, pour un temps, sous la main de l'étranger, et se modifier utilement dans cet état de subordination; revenir enfin à soi-même et se relever sur l'ancienne religion, elle-même relevée et agrandie.» Le terme d'«ancienne philosophie» nous conviendrait peut-être davantage, mais l'inertie de son sens purement spéculatif ne spécifie pas les intentions concrètes et actives de la pensée de Reynaud. Son intention de culte donne en outre une sanction éclatante à son enquête sur la Gaule et marque le point où elle l'avait amené. Sa personnalité en sort pourvue de tous ses caractères essentiels. Au milieu du dix-neuvième siècle, il représente un rejeton de la race surgissant tout à coup avec une vigueur extraordinaire pour témoigner de sa vitalité et de son unité et remettre sa physionomie au jour des temps nouveaux, à l'origine de la troisième ère de la vie de la Gaule. Il a suffi qu'il pût croître librement et se laisser aller à

sa spontanéité, pour qu'il nous donnât l'impression d'une figure bardique par l'élévation souveraine de sa pensée, et par l'expression d'une foi ardente et sincère, à l'éclosion de laquelle a présidé la science moderne.

Après l'œuvre patriotique, l'œuvre druidique. *Terre et Ciel* fut un jour défini de cette façon par M. Legouvé au statuaire Chapu : « L'immortalité de l'âme, telle que la conçoit Reynaud, est donc une immortalité active, militante. Tout homme est un lutteur éternel ! Toute vie se compose d'une suite de vies qui ne sont qu'une suite de combats. Chacun de nous passe éternellement de monde en monde, travaillant, tombant, se relevant, se rachetant, jusqu'au jour où il entre dans la voie du perfectionnement continu et infini, sous les yeux d'un créateur éternel, qui, lui aussi, reste toujours son guide, son consolateur et son juge. Eh bien, voilà *Ciel et Terre*, ou plutôt voilà Jean Reynaud. »

L'homme et la doctrine ne faisaient qu'un. Son existence, c'était sa doctrine réalisée. Il arrive ainsi au sommet, ayant utilisé pour lui-même, et au profit des générations prochaines, la force morale dont il était doué à un degré remarquable. Lors de son passage au sous-secrétariat d'Etat de l'instruction publique, il avait pu nourrir l'espoir de donner une forme pratique et légale à sa pensée. L'heure n'en était pas encore venue. Sa fonction de conseiller d'Etat ne lui offrit pas le moyen de la hâter. Mais aucune faiblesse ne le fit descendre de ce sommet humain où il était parvenu sans sacrifice. Il arriva à la lumière druïdique sans se séparer de ce crucifix qui planait au-dessus de sa table de travail à côté du bas-relief représentant « le Gaulois défendant sa maison » contre le Romain. Il l'a vaillamment défendue, cette maison celtique; et cette fois l'ennemi n'a pas eu raison du combattant. Son œuvre pourtant n'est guère cultivée aujourd'hui. Mais elle est toujours là, attendant que le Gaulois en quête d'une tradition nationale vienne l'y chercher, et l'y trouver plus forte, plus noble, plus pure et plus suggestive d'énergie et de fierté qu'il ne le peut soupçonner.

« Il faut, lui dira-t-il, que la France sente son droit,

non seulement dans son présent, mais dans ses origines. C'est ainsi que, se faisant jour à travers les sophismes, et guidée par l'ange de sa race, elle marchera sans faillir dans les voies sublimes de sa destinée. Par là se vérifiera cette antique prédiction des druides qui, animés, comme les prophètes d'Israël, par l'évidente supériorité de leur religion sur les religions d'alentour, annonçaient, même sous le glaive de César, que la Gaule était faite pour devenir à son tour la tête du monde. »

Henri Martin nous a parlé de la profonde joie patriotique qu'éprouva Reynaud, le jour où la traduction des *Triades galloises* par Pictet lui apporta l'éclatante et solennelle confirmation de sa doctrine. Le druidisme lui envoyait cette joie suprême en récompense de l'immense et heureux effort qu'il avait accompli. Il mourut, laissant à son pays le plus haut exemple et l'œuvre la plus sacrée qu'il eût reçus depuis longtemps, après avoir incarné le génie celtique dans sa pensée, son patriotisme et la direction de sa vie.

Figure unique. Sa présence au milieu du dix-neuvième siècle signifie résurrection. Il a été le verbe de l'ère nouvelle, de la deuxième période d'indépendance de la Gaule. Verbe et non prophète : la mort ne lui en a pas laissé le temps. La plume lui est tombée des mains au moment où il allait aborder le problème de la « Renaissance de la Gaule », et éclairer l'avenir des lumières de sa science, de sa raison et de ses étonnantes intuitions. Sa tâche était finie après l'étude des origines dans l'*Esprit de la Gaule*, et leur rattachement au présent par *Terre et Ciel.*

« L'action de l'œuvre de Reynaud, écrivait Henri Martin en 1863, n'est pas épuisée : elle commence. »

Autour de lui la pensée celtique avait recruté d'autres propagateurs. Un des efforts les plus intéressants qui aient été accomplis est la tentative de vulgarisation d'Eugène Sue dans ses *Mystères du peuple*, à peu près oubliés aujourd'hui. Son projet envisageait l'établissement de l'histoire d'une famille depuis les temps les plus reculés jusqu'à 1789, et réalisait ainsi les

vœux d'Amédée Thierry et de Jean Reynaud. Il ne put la mener jusqu'au bout. Quand il s'arrêta, le moyen âge était franchi; et c'en était assez pour donner à ses lecteurs la notion de l'unité de leur ascendance se perpétuant à travers ses différents états politiques et sociaux. Eugène Sue obéit, en l'écrivant, à un scrupule documentaire nouveau pour lui, mais qu'on ne peut mettre en doute, puisque l'édition complète de l'ouvrage, composé d'une suite de nouvelles, dont l'une, *la Clochette d'airain*, fut longtemps populaire, consacrait la moitié des pages à la citation des sources où il avait puisé. Cet appel au témoignage des contemporains de ses héros est une preuve de l'importance exceptionnelle que le romancier attachait à la pensée directrice. Toutes les passions politiques de son temps se faisaient jour assez inutilement dans certaines nouvelles, alors que l'idée fondamentale pouvait, sans déchoir, se passer de ce véhicule, et n'être pas exposée à tomber dans l'oubli, entraînée par ces détails. Elle eût été plus féconde, si elle s'était montrée conciliante et pacifique, comme elle le fut dans les travaux supérieurs où elle s'était déjà présentée au public; comme elle devait l'être encore dans ce *Merlin l'Enchanteur* que, vers 1860, Edgar Quinet offrait aux méditations de ses compatriotes et de l'humanité.

Car, après le patriotisme, voici que son compétiteur, le cosmopolitisme humanitaire, vient aussi s'abreuver à la source celtique : « La tradition de Merlin, déclare l'introduction datée de 1860, qui plonge dans nos premières origines, s'est accrue à travers le moyen âge jusqu'à nos jours, reflétant le coloris de chaque temps. J'ai repris ce fonds commun, je l'ai développé avec la même liberté que mes devanciers. Ceci est l'âme de la tradition française... »

Cette déclaration ne laisse subsister aucun doute. Et les deux volumes où se développe le rêve de Quinet lui restent fidèles. Avec Merlin et le roi Arthur, voici cette âme qui, des deux Bretagnes, accourt s'installer sur cette terre de Gaule, et y opérer au profit du continent le grand miracle du réveil des nations et de l'avène-

ment de la paix celtique, en laquelle se réalise le rêve humanitaire. La fiction reçoit Merlin des mains de Taliesin, son maître; et le premier Gaulois qu'elle recrute est Jacques Bonhomme. Le chapitre de la *Bonne Aventure* le présente ravi d'enthousiasme et augurant que, pour accomplir sa destinée, il ne peut mieux faire que de s'attacher aux pas de l'Enchanteur. Il le suit dans ses pèlerinages en Angleterre et en Allemagne, puis revient en France pour prendre part au plus grandiose et au plus saisissant épisode de l'œuvre : la Table ronde.

Reynaud a convié le Gaulois au banquet de la race; Quinet y appelle l'humanité de tous les temps. Par les soins de Merlin une table immense est dressée au cœur de la France; et, le jour venu, le roi Arthur y prend place avec ses chevaliers, et d'autres encore venus de partout. Voici qu'à leur tour les peuples arrivent, affamés de la nourriture de justice; et s'installent timidement parmi les rois et les barons, en contemplant Arthur, le roi des rois, le roi des bons. Ils boivent et mangent sous les yeux de l'Enchanteur, qui entend que chacun en ait à sa faim. Mais les cœurs ne trouvent pas à s'apaiser dans les hanaps qui circulent sur la table. Des murmures se font entendre dont Arthur donne le signal, et se propagent ensuite dans la foule immense.

Alors apparaît le Graal, la coupe lumineuse, où mousse le vin de vie et d'amour; et dont tous les yeux sont éblouis. Et Merlin l'offre à tous. Elle passe de main en main, de bouche en bouche, inépuisable et bienfaisante. La paix se fait dans les cœurs, le ravissement sur les visages. Puis, de jour en jour, elle continue son œuvre; car les peuples ne cessent pas d'arriver et de s'asseoir autour du dolmen, et de réclamer leur part du banquet...

Edgar Quinet nous a livré complètement sa pensée et le reste de l'œuvre est le développement de cet épisode culminant. Merlin suit sa route en apprenant à Jacques que « la poussière des aïeux sera renouvelée »; et parfois, comme la Cambrie est la dispensatrice de la

pensée celtique, surgit un appel vers le pays des Bardes.

« La forêt frémira; elle s'écriera d'une voix humaine :

« — Arrive, Cambrie! Ceins Cornouailles à ton côté et dis à Guntonhi : « La terre t'engloutira. »

Avec Merlin, c'est toujours la Cambrie, ce sont toujours les *Triades galloises*, c'est toujours la civilisation celtique, qui sont en scène; et quand viendra l'heure du réveil des nations, des nations toujours disposées ou exposées à se laisser déchoir et rouler sous le joug, c'est encore elle qui prend le fouet et le fait retentir :

— Nations paresseuses, levez-vous! Arthur est réveillé!

— Deffro! mae dydd! crie aujourd'hui la Cambrie et tous les peuples celtes avec elle. Debout! voici le jour!

Et Jacques Bonhomme maintenant est ravi d'apprendre que la poussière des aïeux sera renouvelée. « Content de sa paysannerie et de sa gauloiserie, il ne reniait plus ses aïeux... sous la pluie de justice qui imprégnait alors, jour et nuit, la terre. »

En cette même année 1860, apparaissait la quatrième édition de l'*Histoire de France* de Henri Martin, la première histoire nationale qu'ait possédée le Gaulois.

Il y a bien des années, y disait-il, que nous avons écrit nos premiers volumes. Depuis, la science des origines a fait de grands pas. Le monde celtique, longtemps recouvert par les couches successives des traditions romaine et germanique, achève de sortir du fond de la grotte de pierre où il dormait enfoui depuis de longs âges. Notre siècle semble une ère de jugement dernier pour l'histoire. De toutes parts la terre rend ses morts... la Gaule, notre mère, nous rend plus que des œuvres d'art, plus que des monuments, symboles de la pensée; elle nous rend sa pensée elle-même; son âme impérissable nous parle à travers les siècles, et nous n'en sommes plus exclusivement réduits, pour connaître le génie et les croyances de nos aïeux, au témoignage des races étrangères. La philosophie de l'histoire est aujourd'hui en mesure de restituer au druidisme la part très considérable qui lui

revient dans le développement religieux de l'humanité, et au génie celtique, en général, une part plus grande encore peut-être dans le développement moral du moyen âge et de l'ère moderne. Il n'est plus possible, par exemple, de douter que l'idéal de la chevalerie ne soit tout celtique et nullement germanique dans ses origines; et l'on retrouve les tendances propres à l'esprit celtique, modifié, tempéré, mais non pas dénaturé par l'éducation romaine, dans les progrès et les manifestations les plus essentielles de l'esprit français.

Voici donc, qu'après avoir succombé sous l'effroyable assaut que lui ont livré les Romains, les Francs, les Anglo-Saxons et les Normands, la civilisation celtique reprend conscience d'elle-même. Il semble que maintenant l'heure soit venue pour la Gaule de chercher la voie où exercer ses énergies morales.

IV

La Cambrie a déjà répondu par l'envoi des *Triades*. Mais avant elle, sa sœur fidèle, la Bretagne continentale, a profité du réveil de la conscience nationale en Gaule pour la remettre en contact avec le génie de la race. Elle est venue lui raconter la vie de sa pensée pendant la longue séparation de tradition et de langue que l'étranger vainqueur avait imposée aux membres de la famille. Et il se trouva que la parole des ancêtres, en revenant vers lui, toucha le Gaulois au plus intime de lui-même. Jamais chant aussi profond et aussi pénétrant n'avait encore retenti à ses oreilles : il écouta religieusement, l'Europe écouta avec lui cette voix qui venait du fond des temps et d'hier, sans une éraillure, sans la moindre faiblesse, jeune et vibrante, apprendre au monde que la tradition celtique n'était pas rompue Ampère, Augustin Thierry, Fauriel, saluèrent avec joie l'apparition du *Barzaz-Breïz*. Mais l'émotion était alors trop vive pour que le Gaulois pût méditer, et songer que désormais il lui était possible de cultiver sa langue nationale dans un de ses dialectes les plus purs, et de

retrouver dans cette culture toute l'originalité de ses innéités, toute la spontanéité de son génie.

Pendant que, l'Allemagne et l'Angleterre en tête, les peuples se mettaient à l'étude du livre, George Sand, qui aimait écouter battre le cœur et surprendre les gestes de la race, exprima son impression en ces termes, rappelés récemment par M. Auguste Cavalier dans une biographie de La Villemarqué :

Une seule province en France est à la hauteur, dans sa poésie, de ce que le génie des plus grands poètes et celui des nations poétiques ont jamais produit : nous oserons dire qu'elle le surpasse... Nous voulons parler de la Bretagne... Le *Tribut de Noménoé* est un poème de cent quarante vers, plus grand que *l'Iliade*, plus complet, plus beau, plus parfait qu'aucun chef-d'œuvre sorti de l'esprit humain... Vingt autres diamants de ce recueil breton attestent la richesse la plus complète à laquelle puisse atteindre la littérature lyrique...

Qu'est-ce donc que cette race armoricaine qui s'est nourrie, depuis le druidisme jusqu'à la chouannerie, d'une telle moelle? Nous la savions bien forte et bien fière, mais pas grande à ce point, avant qu'elle eût chanté à nos oreilles. Génie épique, dramatique, amoureux, guerrier, tendre, triste, sombre, moqueur, naïf, tout est là, et au-dessus de ce monde de l'action de la pensée, plane le rêve : les sylphes, les gnômes, les djins d'Orient, tous les fantômes, tous les génies de la mythologie païenne et chrétienne sur ces têtes exaltées et puissantes...

Il était utile que le Gaulois vît surgir en un pareil triomphe le verbe pur de l'âme, de la liberté et de la patrie de la race; et que la civilisation fît à cette révélation une fête renouvelée de l'explosion d'enthousiasme que provoqua jadis Marie de France en répandant sur le continent des chefs-d'œuvre de la poésie bretonne. La valeur supérieure du génie celte, là où il est en possession de son expression spontanée, naturelle, immédiate, éclatait surabondamment; assez hautement, peut-on penser, pour convaincre le Gaulois qu'il n'a pas d'intérêt plus pressant, plus foncièrement vital, que de reprendre sa tradition et de cultiver ses innéités. Cette

conviction est lente pourtant à s'installer dans les âmes, et ceux qui devraient en bénéficier sont partagés d'opinion à l'égard de la communauté celtique de l'extrême ouest. Pendant que quelques-uns rêvent de la détruire et s'y emploient avec ardeur, d'autres, et non des moindres viennent s'asseoir à son foyer pour apprendre à leurs lèvres le parler des ancêtres, et à leur esprit la simplicité et la grandeur de la pensée de la race.

En publiant le *Barzaz-Breïz*, La Villemarqué avait accompli la première besogne que comportait sa mission. Le succès obtenu dépassait toutes les espérances, et apportait les plus précieux encouragements. Le devoir était de poursuivre. D'accord avec de Salvandy, alors ministre, il projeta un solennel pèlerinage au pays de Galles, vers cette Cambrie d'où étaient déjà venus des appels inappréciables. Entouré d'une délégation de choix, et porteur du salut du roi des Français, il se rendit à l'Eisteddfod d'Abergavenny où l'attendaient deux hauts personnages : lady Hall of Llanover et le grand barde Carnhuanawc, dont l'œuvre nationale a caractérisé la première moitié du siècle sur cette terre sacrée. Pour rehausser la grandeur de cette solennité de famille, Lamartine entonna le chant du Mariage du glaive, de la réunion des Kymri et des Bretons. L'accueil des Gallois fut, comme toujours, empreint d'une admirable affection. La leçon qu'il fallait trouver chez eux devait être fournie par l'attitude de la pure tradition celtique au milieu des nécessités et des aspirations de l'état social moderne. Or, les délégués purent voir druides, bardes, ovates, se mouvoir dans ce milieu du dix-neuvième siècle avec une aisance parfaite; cultiver le progrès avec décision, mais sans badauderie, et surtout sans lui faire ce sacrifice de leur personnalité que les Gaulois se figurent lui devoir. I virent là le Celte maître de sa destinée, intéressant : philosophie à son existence, parcourant les temps av une unité d'attitude et une sérénité consciente, apte prêt à guider la race dans sa vie.

La Villemarqué emporta la résolution de donner u suite à cette visite; et s'il dut attendre trente ans la r

lisation de son projet, il le mit à exécution avec beaucoup d'éclat. En 1867, l'Association bretonne, dont il était un des dirigeants, recevait à Saint-Brieuc des représentants de toutes les nations celtes. L'Irlande et l'Ecosse avaient suivi la Cambrie; les Etats-Unis, la Suisse et l'Allemagne avaient adhéré; et la Gaule y figurait dans la personne de son historien national, Henri Martin. Carnhuanawc n'était plus là. Lady Hall of Llanover, empêchée par un deuil, voulut néanmoins participer aux fêtes, et envoya à Saint-Brieuc son vieux harpiste aveugle, Gruffyd, accompagné de sa fille Suzanna, dont *la Revue hebdomadaire* a publié le portrait (1). La Cornouailles anglaise y était représentée par un Celte éminent, M. Lukis, établi depuis de nombreuses années dans la Cornouailles bretonne. Ce fut une fête où les cœurs se dédommagèrent amplement des longueurs et des tristesses de la séparation séculaire. La famille était au complet; et ses expansions lui furent si réconfortantes, qu'elle se proposa de renouveler la réunion l'année suivante, à Quimper.

Voici le témoignage de Henri Martin, dans une lettre adressée à Gwenynen Gwent (lady Hall), et dont nous devons communication à la bienveillance de la châtelaine actuelle de Llanover, lady Herbert, aussi noblement patriote que l'était sa mère :

Saint-Brieuc, 21 octobre 1866
(erreur d'inadvertance au lieu de 1867).

Milady,

Le premier Eisteddfod de la Bretagne armoricaine, du Llydaw, est terminé. S'il n'a pas été ouvert avec les rites des ancêtres, oubliés depuis tant de siècles par la dissolution de l'ordre bardique sur le continent, il nous est permis de dire que leur âme y a présidé. Un juste hommage y a été rendu à celle qui, avec tant de générosité et de persévérance vraiment héroïque, a soutenu, ravivé, propagé la grande tradition celtique, à Gwenynen Gwent. M. de La Villemarqué, aux applaudissements de tous, a renoué l'Eisteddfod armoricain

(1) Voir *la Revue* du 28 juillet 1900.

de 1867 à l'Eisteddfod cymrique de 1837, et votre aimable *telynor* (harpiste) et sa charmante fille ont grandement contribué à resserrer ce lien. Les jeunes filles des familles les plus distinguées de Saint-Brieuc sont venues chanter en chœur les mélodies bretonnes, pendant cinq soirées, sur l'estrade où résonnait le telyn aux trois voix. Le mouvement a été croissant de journée en journée : la dernière a surtout dépassé en animation patriotique tout ce qu'on avait pu espérer. Je ne m'attendais pas, pour mon compte, à entendre le préfet du département, dans un très beau discours par lequel il a clos l'assemblée dont il avait été l'un des présidents, qualifier nos jeunes choristes, nos jeunes demoiselles bretonnes de *filles des druides* qui venaient raviver la tradition de nos aïeux.

Enfin des acteurs populaires, venus de la Cornouailles, le pays celtique par excellence, ont joué sur la place publique *le Mystère de sainte Tryphine et du roi Arthur*, en vers bretons du quatorzième siècle et en deux journées.

Et tout cela dans une ville qui ne parle plus la langue celtique depuis des siècles, et qui s'est mise à la tête du mouvement par une volonté toute spontanée et non par tradition ni habitude.

L'assemblée a laissé tout pouvoir à une commission de neuf membres pour assurer la tenue d'un second Eisteddfod en 1868, probablement dans la Cornouailles armoricaine, et pour préparer la formation définitive de l'association celto-bretonne, et se mettre en rapport avec les sociétés celtiques de la Grande-Bretagne et d'Irlande. Les deux Bretagnes sont le fonds et la base ; nos parents d'Écosse et d'Irlande sont invités à fraterniser avec nous. Nous avons vu commencer à se réaliser notre rêve. Puissent des événements funestes ne pas étouffer les résultats de nos efforts !...

Agréez, je vous prie, milady, etc...

H. MARTIN.

A cette heure, et dès cette première réunion, on voit poindre le panceltisme. Il n'est pas encore défini, il n'a pas adopté la forme purement philosophique et familiale qui lui conviendra plus tard. Mais il est ; et Hen Martin souscrivait au projet d'union invoqué par Jea Reynaud dans son étude des monuments celtiques « Au fond de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Suiss de la Scandinavie, de l'Espagne, le vieux sang celtiq se perpétue toujours, et l'architecture druidique, en

marquant la fraternité des temps passés, fait appel à celle de l'avenir. » Cette fraternité, en se préoccupant de sa durée, faisait entrer la grande pensée celtique dans la période des réalisations.

Déjà celle-ci, dans le laps de 1860 à 1865 qui avait vu aboutir des œuvres importantes, avait pénétré aux Tuileries, évoquée par l'historien de Jules César. Un rêve s'ébauchait sous sa couronne : le gouvernement du monde à qui gouvernera la Gaule! Le musée de Saint-Germain venait d'être créé et de recevoir de précieux spécimens de l'art gaulois. L'empereur appela Viollet-le-Duc pour étudier avec lui un projet de monument à Vercingétorix, au Vercingétorix vaincu; en attendant sans doute qu'un César gaulois présentât au monde le modèle d'un Vercingétorix victorieux. Viollet-le-Duc donna la commande de la statue à Aimé Millet qui exposa en 1865 le projet agréé par Napoléon III.

70 venait ensuite mettre sa trêve sanglante en travers du mouvement.

V

L'érection du monument de Vercingétorix à Alise-Sainte-Reine, et de la répétition qui s'en trouve à Saint-Germain-en-Laye, est le couronnement de cette première et brillante étape de la renaissance de la Gaule. Jean Reynaud en avait formulé la pensée; Augustin Thierry et Henri Martin, analysé l'action; Edgar Quinet, fixé le rêve; l'intention dynastique de Napoléon III, glorifié la seule haute figure d'où descende la saisissante leçon susceptible de toucher le peuple. Or, on franchit peu aujourd'hui la date de 1870 pour trouver cette atmosphère de renaissance, trop vive ans doute; pour interroger Jean Reynaud, Augustin hierry et Edgar Quinet; et peut-être ne voit-on ja-ais de pèlerins s'acheminer vers Alise-Sainte-Reine. ccupé uniquement de la restitution de ses forces ma-rielles, le pays pendant longtemps s'est peu inquiété

d'alimenter ses énergies morales. Et encore, quand il s'y est employé, s'est-il régulièrement découragé, faute de découvrir dans son voisinage immédiat, dans les ressources de son état présent, la large, solide et normale assise de l'éducation nouvelle. Quant à la chercher hors de l'époque qu'il prise le plus au monde, la sienne, il n'y pense pas. Et ses aspirations collectives et individuelles retombent inertes, de ce qu'elles sont systématiquement détournées du but et détachées de leur souche. Le passé gaulois est condamné en bloc, uniquement parce que passé! Le génie de la conquête plane encore sur cette terre malheureuse...

Et l'on ne peut s'en prendre qu'à cette ignorance du passé le plus proche, qu'à la méconnaissance obstinée du sens de la Révolution. La France a été vaincue en 1789 par la Gaule; mais c'est là une parole difficile à faire admettre, quoique évidente. On veut s'attarder à être Français, et à la confusion qu'entretient cette appellation périmée, et à renoncer au bénéfice de la victoire. On néglige de départager dans l'ère de l'épreuve, dans le passé monarchique, le légitime héritage du peuple et l'œuvre de la monarchie. Sur ce point encore tout est confusion, et l'on s'y plaît. La marche de la renaissance en est retardée : elle ne se manifeste plus que par quelques efforts individuels, qui disent éloquemment la stérilité de la période transitoire traversée actuellement par le Gaulois. Ces efforts doivent lui être d'autant plus précieux. Il doit d'autant plus de reconnaissance à ceux qui, dans les petites choses, dans les contingentes, savent distinguer la nécessité permanente. De ce nombre sont les membres du parlement, dont quelques-uns ont le droit de porter la robe bleue de barde, qui ont fait encourager les théâtres régionaux par des gouvernants qui n'avaient d'ailleurs pas attendu leurs indications pour s'intéresser à ces tentatives.

La presse n'a pas négligé les manifestations de la pensée celtique. Ici même, et dans la *Revue des Deux Mondes*, aux *Débats*, à *l'Eclair*, au *Temps*, dans nombre de publications, elles ont été accueillies avec bien

veillance, sans qu'un seul journal se soit attaché à leur cause. Chez M. Drumont, la revendication gauloise apparaît de temps à autre, comme un *leitmotiv*, sans développements et sans commentaires, mais nette et précise, d'expression propre à faire réfléchir le lecteur sur lui-même et sur le passé. « Il est toujours amusant, écrivait-il récemnent, de constater que toutes les déclamations sur le monde nouveau, toutes ces affirmations d'une prétendue rénovation sociale, toutes ces pompeuses déclarations que l'humanité n'est sortie de la barbarie que depuis cent ans, aboutissent à une rétrogradation, à une *régression*, disent les scientifiques, sur ce qui était admis il y a quelques milliers d'années par des peuples prétendus arriérés et dont les conceptions morales étaient bien supérieures aux nôtres. » L'histoire de la commune des Jaud, et celle du droit du juveigneur, sont assez connues, et prouvent surabondamment que l'état social des Gaulois était assez large et pondéré pour pouvoir admettre côte à côte le collectivisme dans sa forme la plus logique et la plus radicale, à côté du successorat que nous pratiquons avec moins de délicatesse que nos ancêtres. Et ce n'est qu'un exemple. Il en existe d'autres.

L'imagerie nous a donné les spectacles pittoresques des cérémonies bardiques. Et quelquefois, avec M. Willette, des pensées saisissantes, comme le fut sa page du *Courrier français* du 1er janvier dernier. A la vue de l'année nouvelle, un pauvre paysan, pliant sous un fagot, pousse le cri de la race :

— Il a y dix-neuf cents ans, moué ! que je la trouve mauvaise, la bonne année !

Chez les peintres, la pensée celtique n'est pas restée inféconde. Moreau de Tours lui a dû de très intéressantes compositions. Luminais semblait ne vivre que pour traduire ce qu'il pensait de la période la plus reculée de la vie gauloise.

M. Jean Baffier, le bon ouvrier sculpteur, tête et cœur de Gaulois, vaillant et droit, est un infatigable propagandiste celtique. Sa province retentit de sa parole et s'emplit de son action; et le quartier de Plaisance lui

est devenu un autre terrain de culture. Il y a groupé autour de lui un certain nombre de jeunes gens à qui sa bonne parole infuse la foi celtique. Et ses travaux cultivent aussi le symbolisme de la race; sa dernière œuvre, un glaive gaulois destiné au président Krüger, est ornée du gui sacré.

Ce symbolisme, le seul qui ne devrait pas être abandonné, commence à entrer en faveur, et à reprendre sa place usurpée par le symbolisme étranger. Il a encore à détrôner beaucoup de faisceaux de licteurs, de bonnets phrygiens, de casques grecs, de thyrses, de têtes de Méduse, et autres appareils hétérogènes qui hantent les surfaces décorables du pays et de la race. Les artistes commencent à découvrir ses ressources décoratives. M. Chaplain a su, pour sa médaille des récompenses à l'Exposition universelle, utiliser le chêne national de façon charmante.

Ainsi reçoit un commencement de satisfaction l'enseignement donné au Louvre, au Louvre connu de l'Académie celtique à l'autre extrémité du siècle, par Courajod. Jamais la voix de la race n'avait encore trouvé en Gaule d'accents aussi passionnés. L'objurgation véhémente venait, après les constatations douloureuses, faire honte aux artistes de la paresse et de l'inconscience avec lesquelles ils se résignaient au culte et à l'imitation de l'étranger, qui furent si longtemps le dogme dirigeant de l'Académie des Beaux-Arts :

La postérité, dit excellemment M. André Michel en une biographie publiée par la *Gazette des Beaux-Arts,* lui saura gré de l'acharnement patriotique qu'il a apporté à cette campagne; il a été l'apôtre de la vieille France; il a compris qu'un peuple abdique quand il renie une partie de son patrimoine, qu'il importe à l'intégrité de sa conscience nationale que rien de son passé ne soit sacrifié, et que, dans ce passé, ce qu'il faut surtout défendre contre l'ignorance et l'oub c'est cette partie où le génie de la race tira de son prop fonds la floraison la plus riche, la plus charmante et la pl spontanée.

Cette doctrine n'a pas disparu avec Courajod. E

est toujours enseignée par M. André Michel, qui connaissait mieux que personne la pensée du maître critique et pouvait, en l'enrichissant d'aperçus nouveaux, lui faire poursuivre sa voie sans arrêt et sans sacrifice, dans le domaine de la plastique.

Au théâtre, l'adoption de l'œuvre de Wagner a ramené le cycle de la Table ronde. Plus tard, *Fervaal* nous a présenté une création imaginaire gauloise, aboutissant à une leçon saisissante. C'est une vision supérieure des causes de la chute de la Gaule qui a inspiré à M. Vincent d'Indy ce dénouement terrible où Fervaal, après avoir tué le druide protecteur en l'honneur d'une femme de race étrangère, s'empare de cette femme pour monter avec elle vers les sommets, vers la lumière, croit-il. Il se figure emporter l'amour, il emporte la mort.

Le public fut une autre fois convié à juger une pièce purement celtique, *Rosmertha*, de M. Charles Vincent. Ce drame en vers avait été monté avec beaucoup de soin. Le caractère religieux de l'œuvre laissait quelque place à l'expression de l'âme de la race; et tel vers vous reste en mémoire qui venait chanter l'espoir :

Le vaincu d'hier a dormi,....

caractérisant l'état actuel de la Gaule et rencontrant la parole qu'Edgar Quinet prête à Merlin :

Debout, nations paresseuses !

et le cri de Cambrie :

Debout, voici le jour !

Cambrie, Cambrie ! son nom revient toujours comme celui de la terre d'élection. Douce et austère sous la tutelle de ses bardes, elle vit dans sa tradition, suivant le vœu de Jean Reynaud, en l'enrichissant des alluvions assimilables que le temps lui apporte et qui sont des progrès. Elle vit dans une inébranlable foi celtique, tranquille de ce qu'elle possède la plénitude de

l'existence morale; et donne aux frères épars dans le monde ce noble et pur exemple, en même temps qu'elle leur offre la coupe du réconfort et de la paix. Et sa foi est ardente parce que tout le passé et tout l'avenir sont son domaine, et parce que, devant elle, elle sait distinguer sa voie, et marcher vers le triomphe en subissant, sans se laisser entamer, les épreuves inéluctables. L'enseignement qui émane d'elle est le plus utile parce qu'il est vivant et adopte les formes les plus variées et les plus modernes. Il est de tous les instants, toujours égal à lui-même et complet; et il n'en est pas d'autre qui puisse rivaliser avec lui, ni qui le tente.

Moins riche même que le Germain en cette matière, le Gaulois, pourtant plus intéressé à la question, possède tout juste quatre professeurs de celte : deux au Collège de France, MM. d'Arbois de Jubainville et Gaidoz; un à Poitiers, M. Ernault; un à Rennes, M. Loth. M. d'Arbois de Jubainville a accompli avec son *Histoire de la littérature celtique* une œuvre de haute valeur, à placer à côté de celles de la première période de la renaissance gauloise. MM. le vicomte de Caix et Albert Lacroix viennent d'en faire paraître une autre, l'*Histoire illustrée de la France*, où les auteurs posent nettement, dès le début, le principe de la solidarité des descendants avec les ancêtres, et servent ainsi utilement la société pour laquelle ils écrivent.

Grâce à ces manifestations actuelles, il est permis de penser que le génie gaulois cherche une nouvelle forme d'expansion, qui rendra sensible à tous la tradition intégrale. Supérieur aux forces hostiles les plus puissantes, comme il l'a prouvé victorieusement, il n'est pas à la merci des contingences qui peuvent aveugler les générations. Il aura encore raison de ses ennemis, si lent que soit le retour des Français à la pleine possession de leur personnalité. Mais cette perspective ne les exonère pas de tout devoir. Augustin Thierry et Jean Reynaud leur ont indiqué des mesures immédiatement irréalisables, le premier par son appel aux Etats-Unis, le second en plaçant dans la biographie de Merlin de Thionville « l'indication sommaire de conceptions originales sur la

constitution finale de la démocratie. Il ne la concevait pas condensée en une masse uniforme et inorganique, sous prétexte d'égalité et d'unité». La décentralisation leur apparaît comme la condition nécessaire de la liberté. Aux Celtes conscients de tous les temps, la nation a paru devoir être constituée par la mise en commun de la défense des libertés des communautés, et de la protection de leur développement individuel et social. Le droit est là; et non dans la conception des conquérants qui basent la formation de tout corps national sur la suppression de toute liberté, de toute originalité et de toute spontanéité.

Henri Martin avait eu l'idée de donner une assise normale et solide au système d'éducation de son temps, en enseignant les *Triades*. Il avait en vue de déposer ainsi en tout individu la notion nécessaire qui serait le long de la vie de l'homme le point de recueillement de ses facultés, le réceptacle et le bénéficiaire de leurs acquisitions, et le foyer de lumière où elles reviendraient s'éclairer. La proposition subsiste tant qu'elle n'a pas reçu satisfaction, tant que le Celte de Gaule restera indécis entre les deux termes du dilemme de Jean Reynaud, ou que l'avenir n'aura pas rendu à son indolence le service de choisir pour lui.

JEAN LE FUSTEC.

MÉDAILLES ÉPHÉMÈRES

LE PÈLERIN

A la glèbe, aux forêts, aux monts, aux flots marins,
Dont tu dis les secrets que leur bouche veut taire,
Apporte la douceur de l'âme solitaire,
O pèlerin candide entre les pèlerins!

Dans la robe de bure où se drapent tes reins,
Appuyant au bâton noueux ta marche austère,
Avance auréolé de gloire et de mystère,
Parmi les champs vermeils et les vergers sereins.

Aux fruits que mange un pâtre, aux vins qu'un dieu [déguste,
Passant, prodigue, avec ta rêverie auguste,
Le vol harmonieux de tes hymnes vivants;

Et grave, et sans jamais regarder en arrière,
Disperse, de l'aurore au soir, à tous les vents,
L'universel écho de ton ample prière.

LA BONTÉ

Sois tendre et vigilant comme un pasteur d'abeilles,
Toi, dont le bras excelle en l'art noble et grossier
D'atteler deux taureaux de bronze au soc d'acier,
De pelage identique et de formes pareilles.

Que ta pitié s'étende à l'herbe, aux fleurs, aux treilles;
Sois de tout ce qui souffre esclave et nourricier;
Sache, par ton exemple, au rêve initier
L'animal en qui dort l'âme que tu réveilles.

Contre un peu de douceur échange l'aiguillon;
Rends la bête pensive et joyeux le sillon,
Car seule la bonté les éclaire et les touche;

Et la plus humble brute, en son instinct obscur,
Quand un mot fraternel est sorti de ta bouche,
Fixe sur toi des yeux où brille un coin d'azur.

LOIN DES FOULES

Garde une âme candide; aime un labeur champêtre.
Dès que l'aube orne tout d'un frêle coloris,
Sur les coteaux brumeux, dans les vallons fleuris,
Laisse ton soc gémir et tes génisses paître.

Bois le lait des troupeaux dans ta coupe de hêtre.
Éveille en travaillant les échos attendris.
Apprivoise la caille et charme la perdrix,
Dont l'instinct est sensible à la douceur peut-être.

Fixe-toi sans désirs où ton père vivait.
Emplis la grange en août; le cellier en octobre.
Le soir, trouve le calme à ton humble chevet.

Et, conservant l'esprit actif en un corps sobre,
Dispense tes pitiés à ceux que couvre ou vêt
Le voile d'infamie ou le manteau d'opprobre.

PRÊTRE RUSTIQUE

Derrière l'attelage exténué, dardant
Sur la glèbe farouche un long regard qu'attise
Un souffle impérieux de basse convoitise,
Surgit un laboureur à l'horizon ardent.

Déjà l'oiseau chanteur et l'insecte strident
Se sont tus. Du soir d'or émane une hantise;
Mais l'homme passe, aveugle à ce que prophétise
Toute la lumineuse ampleur de l'Occident.

Rien ne se grave en lui des tendresses de l'heure;
Rien de la majesté des choses ne l'effleure.
Il passe hostile au rêve, indifférent aux Dieux.

Et pourtant, lorsque las, au vieux chêne il s'adosse,
Ce laboureur pensif sous le ciel radieux
Évoque je ne sais quel obscur sacerdoce.

LE DIEU LARRON

Ah! l'effronté pillard! le rôdeur familier
Qui du jardin paisible a su franchir la borne,
Et, se glissant le long du mur qu'une treille orne,
Ravir les fruits de l'arbre et ceux de l'espalier!

Si jamais vers la grange, à la ruche, au cellier,
J'aperçois du larron velu la face morne,
Je le happe à l'oreille ou le prends par la corne,
Pour, au milieu du clos, sans merci le lier!

Écoute, audacieux faune, à la mine louche,
Le piège brusquement peut saisir qui le touche.
Suis mon conseil, si tu n'es pas stupide ou sourd.

Ne quitte plus le bois aux rumeurs incertaines
Que hantent des blancheurs radieuses, où sourd
Le murmure argentin et discret des fontaines.

INNOCENCE

Sous les rideaux aux roses plis
Où l'ombre fluide est plus dense,
Elle dort, bercée en cadence,
Les traits par un songe embellis.

Grâce au minuscule roulis,
Sur son front une clarté danse.
Une âme semble en confidence
Avec ses yeux d'astres emplis.

O sommeil aux heures trop brèves,
N'éblouis que de divins rêves
Ses regards à la terre clos!

O vie, océan qui déferles,
Que le plus amer de tes flots
Ne laisse à ses pieds que des perles!

LA STATUE

Les yeux perdus au ciel, le front calme et serein,
Écoutant on ne sait quelle ample mélopée,
La figure revit, de gloire enveloppée,
Sur l'étalon cabré qui mâche un noble frein.

Héros sacré, de cent héros contemporain,
L'ardent guerrier brandit encor sa rude épée,
D'un bras viril jadis en un vil sang trempée,
Et par instants son cœur fait tressaillir l'airain.

Sous l'éclatant azur, sous les splendeurs stellaires,
Valeureux comme au temps des épiques colères,
Le cavalier muet songe aux fiers lendemains ;

Et des ormes plaintifs, tel un immense orchestre,
Secoués de soupirs tragiquement humains,
Bercent le rêve altier de la statue équestre.

SOLEIL COUCHANT

Un ciel fauve soudant ses blocs d'airain flamboie,
Qu'ont martelé sans bruit d'invisibles forgeurs,
Sur la ville aveuglante où nos regards songeurs
Se fixent dans l'extase et plongent dans la joie.

Tours, flèches, minarets, chaque faîte se noie
Dans une gloire ouverte aux rêves voyageurs ;
Et le Fleuve charrie, en de sombres rougeurs,
Ses grenats de velours et ses pourpres de soie.

Il semble qu'on subisse, à jamais ébloui,
L'hallucination d'un mirage inouï
Nostalgique hantise et qu'eût aimée un Dante;

Jusqu'à ce qu'aux regards fascinés lentement,
S'évanouisse enfin la vision ardente
Dans l'irréel éclat d'un vaste embrasement.

ARION

Il mêlait, le regard à l'horizon sans fin,
Aux rythmes de la mer un rythme encor plus tendre;
Et l'équipage ému se taisait pour l'entendre,
Et les monstres charmés oubliaient l'âpre Faim.

Et la Lyre vibrait sous l'azur tiède et fin,
Dont les sanglots allaient vers l'Archipel s'épandre;
Et Lui, qui regrettait Corinthe et Périandre,
S'élança dans le gouffre où plongeait le Dauphin.

Mais dès qu'il effleura la vague expiatoire,
Le poète inspiré, vers le bleu promontoire
Vogua sur l'ample croupe aux nageoires d'argent;

Et, dressé sur les flots, le chanteur de Methymne
Scandait, de chaque crête écumeuse émergeant,
Le murmure des mers aux caresses de l'Hymne.

Léonce DEPONT.

LES LIVRES ET LES MOEURS

MADAME HENRY GRÉVILLE (1)

I

Un correspondant anonyme, qui veut bien s'intéresser à ces notes de littérature, m'a posé cette question impérieuse :

— Ne nous parlerez-vous jamais de Mme Henry Gréville?

Voyez ma fatuité! j'ai pensé que mon correspondant était une jeune fille, une candide et oublieuse jeune fille. Oublieuse, parce que j'ai parlé au moins deux fois de Mme Gréville : c'était, il est vrai, en termes brefs, mais sympathiques. Candide, parce que je m'imaginais, non sans quelque scrupule de mémoire, que Mme Gréville était un auteur « pour demoiselles ». Grâces soient rendues à ce correspondant — homme ou femme! — Il m'a fait lire ou relire une quinzaine de romans divers, mouvementés, pleins de vie et d'intérêt, qui, chose singulière, après avoir agité le lecteur, le laissent sur une impression de calme, de sérénité, de

(1) *Le Cœur de Louise*, — *Idylles*, — *le Moulin Frappier* (2 vol.), — *Clairefontaine*, — *l'Expiation de Savéli*, — *les Épreuves de Raïssa*, — *Céphise*, — *Zoby*, — *le Fiancé de Sylvie*, — *Dosia*, — *la Seconde Mère*, — *Marier sa Fille*, — *Nikanor*, — *Fidelka*, — *le Fil d'or*, etc. (Plon, édit.)

bonté. Seulement Mme Henry Gréville n'est pas uniquement un auteur *pour demoiselles*. Elle a écrit pour les jeunes filles quelques-uns de ses nombreux ouvrages, et sans doute cette réputation erronée lui est venue de ses trop bruyantes admiratrices qui ont tenté de l'accaparer. Ma lecture terminée, je me suis promis de transmettre mes réflexions à mon correspondant anonyme par la voie de *la Revue*, persuadé d'intéresser tous mes lecteurs à la vie si digne et si remplie de cette femme de lettres accomplie dont le travail quotidien a été récompensé par les faveurs du public, mais n'a pas obtenu de la critique l'approbation qu'il méritait.

Il était une fois — cela commence comme un conte de jadis — il était une fois un professeur de littérature qui avait convoqué toutes les fées classiques au berceau de sa petite fille. C'était le 12 octobre 1842. Autour de l'enfant qui venait de naître, vaticinaient toutes ces dames âgées dont le métier consiste à douer plus ou moins les hommes. Elles étaient, ce jour-là, portées à la générosité. L'une disait : « Tu auras le don des langues. » Une autre : « Tu seras musicienne. » Une troisième : « Tu raconteras de belles histoires. » Une autre encore : « Les assemblées écouteront ta parole. » Une autre enfin : « Ton activité et ton imagination émerveilleront le monde. »

La méchante fée — il y a toujours une méchante fée — écoutait sans mot dire tomber dans le berceau léger cette avalanche. Son pouvoir était moins grand que celui de ses compagnes. Il se bornait à la faculté d'augmenter ou de restreindre les dons de celles-ci. Elle ricana et murmura entre ses dents qu'elle avait longues et pointues : « Bien ! bien ! te voilà comblée, ma petite. Garde toutes ces richesses, et même je vais accroître tes trésors. Tout ce qui vient de t'être promis, tu l'auras, mais tu l'auras *trop*. Trop : cela suffit à ma

vengeance. » Et les fées disparurent, afin de faire un petit tour sur les boulevards avant de rentrer dans le séjour des ombres.

Vous ne devinez pas qu'il s'agit de Mme Henry Gréville? Elle fut un enfant prodige. A treize ans elle traduisait *Télémaque* — *Télémaque* qui fut sa première admiration littéraire (V. *le Moulin Frappier*), — en anglais, en italien, en espagnol, et connaissait le latin mieux que les bacheliers que faisait son père. Vers le même temps, elle s'adonnait avec ardeur aux mathématiques et poussait la science de l'harmonie assez loin pour que Félicien David, l'auteur du *Désert*, lui décernât cet hommage public : « Vous serez, mademoiselle, une grande musicienne. » La prédiction ne s'est pas accomplie, mais de cette éducation musicale on relève des traces dans plusieurs romans, et spécialement dans *Zoby* qui évoque si curieusement un milieu artistique des Flandres et paraphrase avec tant de justesse les ballades de Chopin et les lieds de Schumann. Mme Gréville devait prendre sa revanche dans la littérature; elle était née pour conter de belles histoires, et ne faillit pas à sa vocation.

Comme toutes les vocations, la sienne rencontra au début quelques difficultés. A quinze ans, elle accompagna en Russie son père qui y était appelé en qualité de précepteur. Elle donna des leçons toute jeune, puis entra comme institutrice dans les familles de la cour. Tous ses premiers ouvrages furent inspirés par cette période de sa vie, et représentent la vie russe dans un passé relativement rapproché ou dans le présent. Son mariage la ramena en France et dès 1872 elle s'établit définitivement à Paris. Elle écrivait déjà, mais frappait inutilement à la porte des journaux et des revues. Seul, le *Journal de Saint-Pétersbourg*, rédigé en français, accueillait et publiait ses romans. Elle traduisait aussi, avec l'aide de son mari, des contes et nouvelles d'Ivan

Tourgueneff que le *Temps* imprimait sous la signature des traducteurs Durand-Gréville.

On a comparé quelquefois Mme Gréville à George Sand dont elle a la facilité et l'optimisme sans avoir au même degré le don du style ni une égale sensibilité. La mort de George Sand, coïncidence assez bizarre, fut le signal immédiat de ses succès.

Mme Sand mourait au commencement de juin 1876, et le lendemain ou le surlendemain Mme Gréville apprenait que *Dosia* était reçue au *Journal des Débats*, et que *l'Expiation de Savéli*, dont le manuscrit était déposé dès longtemps à la *Revue des Deux Mondes*, allait enfin paraître chez Buloz. La publication de *Dosia* en feuilleton commença le 27 juin, et celle de *l'Expiation de Savéli* le 1er juillet. Du coup, Mme Gréville prit rang parmi les romanciers célèbres. A la *Revue des Deux Mondes*, Buloz parlait couramment d'une nouvelle George Sand qu'il croyait de bonne foi avoir découverte. Le jeune écrivain fut aussitôt assailli de demandes. Faute de mieux, les directeurs de journaux reproduisirent les romans de Mme Gréville qui avaient déjà paru en Russie; *la Patrie* publia *les Koumiassine*, et *le Figaro la Princesse Oghérof* : ces deux romans avaient déjà occupé en 1874 et 1875 le rez-de-chaussée du *Journal de Saint-Pétersbourg*. Enfin, — l'aventure est trop jolie pour ne pas être contée, — Edmond About, alors directeur du *XIXe Siècle*, reproduisit, en le payant, le roman de *Sonia* qui lui avait été proposé gratuitement en manuscrit. Ainsi, dans les six derniers mois de l'année 1876, parurent sept volumes de Mme Gréville. C'était la production de cinq ou six années. Ce fut néanmoins une petite avalanche. Nous en avons reçu bien d'autres, depuis : demandez plutôt aux inexorables traducteurs de l'invincible Sienkiewicz que rien n'a pu fléchir.

Après ces éclatants succès, la vie de Mme Gréville

est toute simple et unie. La plus grande dignité la pare et le travail — un travail sans relâche — l'occupe. On assure que George Sand qui travaillait la nuit, lorsqu'elle terminait un roman avant que l'heure habituelle de son repos eût sonné, prenait aussitôt une rame de papier blanc et commençait un autre ouvrage. Mme Gréville doit être capable d'un pareil exploit. Sa riche imagination ne lui permet pas ces hésitations dans le choix d'un sujet qui prennent tant d'heures laborieuses et pénibles à beaucoup d'écrivains. Souvent ses romans recommencent quand on prévoyait un dénouement. Elle a plus de peine à finir qu'à commencer, car elle est la première à s'intéresser à ses personnages, et elle souffre de les quitter.

« Les assemblées écouteront ta parole ! » avait assuré l'une des fées convoquées autour du berceau. Elle entendait par là que Mme Gréville serait un conférencier remarquable. Elle ne s'est pas trompée. Les fées ne se trompent jamais. Mme Gréville a fait des conférences en Belgique, en Hollande, en Suisse, aux Etats-Unis, et partout elle a obtenu un immense succès. A Anvers, on assura n'avoir pas entendu de meilleur orateur depuis les fameuses conférences de M. Emile Deschanel. Je ne crois pas que Mme Gréville se soit fait entendre à Paris. Il est vrai que chez nous la conférence est en voie de revêtir un caractère spécial : elle est un excitant nouveau. N'est-ce pas à la Bodinière qu'un orateur fit la *Théorie du baiser*, mais *pour femmes seulement?* Si les femmes sont ainsi retenues, Mme Gréville pourrait s'adresser aux hommes. Ils l'écouteraient avec respect d'abord, et ensuite avec plaisir.

Et la méchante fée, que devient-elle dans ce récit authentique ? La méchante fée a eu son tour. Mme Henry Gréville a usé de ses dons d'imagination avec une tell-abondance, une telle prodigalité, qu'elle a déconcert et puis éloigné la critique. Elle a publié *soixante-cin*

volumes, et sa veine n'est pas tarie. Comment parler de soixante-cinq volumes? Les auteurs qui ont peu écrit sont chers aux critiques. Ceux-ci en peuvent faire aisément le tour; ils les peuvent analyser sans se plonger dans une mer sans limites de papier imprimé. Les critiques ont d'ailleurs raison en général : ceux qui écrivent peu apportent plus de soins à leurs ouvrages. Et puis chaque écrivain a dans la tête deux ou trois livres, témoignages originaux de sa sensibilité ou de son intelligence; il ne fait guère que répéter indéfiniment ces livres essentiels. Mais à quoi bon chicaner les grands producteurs? Leur tempérament était de produire beaucoup, et peut-être sont-ils aussi incapables d'un travail lent et mesuré, que les autres le sont d'un travail hâtif et négligé! Victor Hugo se riait des critiques et refusait de retoucher ses ouvrages; il disait avec son gros rire : « On corrige dans le volume suivant. » Ou l'on ne corrige rien du tout.

Ainsi toutes les fées ont eu raison tour à tour dans leurs prophéties.

II

Je n'entreprendrai point ici de parler des soixante-cinq volumes de Mme Henry Gréville, sinon pour dire qu'ils sont tous intéressants. Mme Gréville sait l'art de conter, et cela se retrouve dans toutes ses productions. Ce n'est pas si fréquent qu'on le croirait. Peu de romanciers connaissent bien leur métier. C'est qu'ils pensent à eux-mêmes plus qu'à leurs lecteurs. Or il faut qu'un écrivain pense à soi et à ses lecteurs ensemble : à soi, pour satisfaire cette belle frénésie de créer, cette belle exaltation de la sensibilité qui veut s'exprimer, sans lesquelles il n'est pas de véritable artiste; aux lecteurs, afin de leur épargner les inutilités, les digressions, les longueurs, afin de les entraîner en les char-

mant, et sans qu'ils se doutent même des efforts de leur esprit, vers les temples sereins de la beauté. Mme Gréville traite ses lecteurs en amis qu'il faut amuser. Et l'on serait même tenté de trouver qu'elle pratique un peu trop l'oubli chrétien de soi-même, tant elle utilise l'art des préparations afin de maintenir le lecteur en haleine par le désir lancinant d'un dénouement agréable. Ses romans sont en général bien composés. J'attache à cette louange un grand prix, parce que l'art de la composition est en voie de se perdre par la faute de jeunes gens trop orgueilleux ou par la négligence d'écrivains trop bourrés d'idées, de thèses, de philosophies, ou affligés d'une trop encombrante personnalité. Parmi les meilleurs à ce point de vue, je citerai *les Epreuves de Raïssa, le Moulin Frappier* et *Zoby* qui est peut-être, avec *Céphise*, le meilleur ouvrage de Mme Gréville. Elle prépare lentement ses effets, et puis en tire brusquement tout le parti possible dans quelques phrases de fin de chapitre. Elle multiplie, même trop, les péripéties qui retardent le dénouement, empêchent de le prévoir ou même le font oublier. Mais si elle soutient excellemment le caractère de ses personnages, elle omet parfois de serrer son action, de brider une imagination trop facile. Elle écrit plusieurs romans en un seul. Dans *le Moulin Frappier*, par exemple, il y a trois ou quatre romans au moins, et l'on perd absolument de vue le sujet principal qui est la lutte de Geneviève Beauquesne contre ses beaux-parents et la défaite de l'injustice et de l'orgueil : il y a le roman de la dentellière qui fait fortune, il y a le roman de la jeune fille du monde Clotilde en quête d'un mariage riche, il y a celui de Renée, il y a celui de Simplicie. J'ajoute que tous ces romans nous passionnent et que ce livre est un des plus captivants.

Au fond, Mme Henry Gréville se préoccupe un peu trop du public. Elle n'écrit pas pour les lettrés, ma

pour le grand public. Elle a raison, dans ce sens que les grandes œuvres de littérature ne sont point des œuvres de raffinement et de luxe intellectuel, et retiennent néanmoins les raffinés par la violence de leur simple sincérité et par la puissance de leurs sentiments humains. Mais autre chose est d'écrire pour le plus grand nombre de lecteurs possible, ou d'écrire *selon* le plus grand nombre de ces lecteurs. On peut simplifier son art pour le rendre accessible, ouvrir toutes grandes à la foule les portes de son palais, mais non point sortir de ce palais pour descendre parmi la foule et lui emprunter son langage pour mieux se faire comprendre. Mme Gréville — et c'est la plus grave querelle que je lui chercherai — a trop écrit selon le public. On peut être un romancier populaire à la façon dont le furent les Balzac, les Sand, les Tolstoï; on peut l'être encore à la façon des Richebourg et des Jules Mary. Mme Gréville, elle, a varié sa manière selon le public auquel elle s'adressait, écrivant tantôt pour les revues de famille, tantôt pour les journaux à gros tirage, et tantôt pour les revues distinguées. De là des inégalités dans son talent, et une sorte d'inconstance dans sa personnalité d'écrivain. Je lui en fais grief, parce que l'auteur de *Zoby* a l'étoffe d'un romancier de grand talent et d'un styliste de qualité. Mais elle a confondu quelquefois l'inspiration avec l'improvisation. Sa verve, qui est admirable de facilité et de limpidité, coule comme une source fraîche sans grand souci des terrains qu'elle arrose. Sa phrase qui sait être ferme, vigoureuse, pittoresque, consent quelquefois à n'être que le vêtement quelconque d'une intrigue par elle-même i[illegible]éressante.

[illegible]nfin, pour achever ce portrait à grands traits, [illegible]e Henry Gréville est exclusivement un conteur. [illegible]a a ses avantages et ses inconvénients. Guy de Mau[illegible]sant tira de cet exclusivisme la perfection de ses

ouvrages; il fut un pur artiste. Mais George Sand, outre qu'elle sut conter, fut admirablement *réceptive*, selon l'expression d'un critique, M. Faguet, je crois, c'est-à-dire qu'elle refléta comme un miroir inconscient les diverses époques qu'elle traversa, et donna une forme, d'ailleurs gracieuse, aux idées et aux sentiments qui étaient dans l'air. Ce don lui servit extrêmement; sans lui elle n'aurait pas suscité avec ses livres ces discussions passionnées qui en assurèrent le succès. Il ne faut pas se le dissimuler : elle doit à cette impressionnabilité une part de son importance dans les lettres. Je ne serais pas bien audacieux en disant que beaucoup de ses romans, peut-être le plus grand nombre, sont aujourd'hui parfaitement illisibles. *Indiana*, *Lélia*, *Valentine* distillent un ennui irrémédiable, et je ne trouve guère du plaisir qu'à la lecture du romanesque *Marquis de Villemer* ou des rustiques *Maîtres Sonneurs*. Aujourd'hui les romanciers sont rares qui se détachent des luttes, des inquiétudes de leur temps. Presque tous ont la hantise des questions sociales ou morales. Ils laissent une impression de recherche, d'effort. Mme Gréville laisse une impression de calme, de paix. Je n'entends point dire qu'elle est détachée de la morale. Ses livres sont tous moraux; elle n'est jamais sortie des limites que la dignité et la plus scrupuleuse honnêteté imposent à l'écriture de la femme. Mais elle est naturellement morale. Elle ne fait jamais acte de prédicant; elle ne désire que nous conter de belles aventures, et si elle nous élève vers le bien, si elle nous propose d'excellents exemples par le moyen de ses héros émouvants et honnêtes, c'est par le fait heureux d'une nature élevée et noble qui ne saurait en vér agir autrement. Elle moralise en contant, elle ne coı pas pour moraliser. Le résultat est le même; le moy est plus agréable.

L'imagination est le principal don de Mme He

Gréville; néanmoins, elle est presque un romancier réaliste. Elle sait voir et bien voir, observer et bien observer. Ses types sont très humains, sans éclat romantique, sans tournure romanesque. Son imagination se donne carrière plutôt dans les événements que dans la création des personnages. Elle ne déforme pas la nature de ceux-ci, mais il lui arrive d'accumuler dans leur existence les accidents et les péripéties, comme dans *le Moulin Frappier*. Elle a tiré un parti merveilleux de son séjour en Russie, et ses romans empruntés à la vie russe ont un grand accent de vérité. Lorsqu'elle a su calmer cette faculté imaginative toujours en action, elle a écrit des récits d'une précision et d'une réalité exquises, comme cette admirable *Zoby*. Elle a le sens de la vie générale. Dans ses grands romans qui embrassent la durée d'une vie humaine, elle émet souvent cette réflexion que l'existence de ses personnages fut pareille à beaucoup d'autres dont personne ne connaît ni les joies ni les douleurs, elle semble nous présenter le miroir de la vie quotidienne, et puis tout à coup elle précipite les catastrophes.

Dans ses ouvrages, la nature est reléguée au second plan. Non qu'elle ne ressente à la contempler des impressions profondes. *Clairefontaine* est parfois un hymne en l'honneur de la mer, et dans le volume de nouvelles intitulé *Idylles*, j'entrevois de frais paysages, des dessous de bois, des recoins paisibles où les sources coulent doucement sur la mousse. *Le Soir* contient une belle évocation de forêt; Sylvie, l'héroïne, en est l'âme mystérieuse. Mais Mme Gréville ne s'attarde pas d'habitude aux descriptions. Sauf dans *Clairefontaine*, roman rustique où les prairies et la mer reviennent comme des vivants, sauf dans *Zoby* où la peinture d'un milieu flamand tient une place nécessaire, elle ne voit dans l'univers qu'un accessoire des agitations humaines. En cela, elle rentre dans la tradition ancienne du roman

français, celle des dix-septième et dix-huitième siècles. Ce n'est que depuis le dix-neuvième siècle que la nature a envahi le cerveau et le cœur des romanciers.

Je n'ai pas parlé du style de Mme Gréville; je le louerais, s'il était toujours de la même qualité que dans *Zoby* et les *Idylles*. Mais d'habitude elle ne s'applique pas autant. Cependant elle trouve sans les chercher de jolies images, de gracieuses comparaisons; cette phrase de son dernier roman, *le Cœur de Louise*, est charmante : « Elle avait en elle une gaieté douce et pour ainsi dire close, qui se faisait jour parfois tout à coup, *comme un rayon de soleil à travers la fente d'un volet...* » Son style est souvent ferme; il a une pointe de virilité. Pourquoi faut-il qu'il soit quelquefois négligé? La faute en est à la fée méchante qui poussa Mme Gréville vers la production trop abondante.

III

Il n'est pas malaisé de classer les nombreux romans de Mme Henry Gréville et je le ferai brièvement.

Il y a d'abord les romans empruntés à la vie russe. Je m'empresse de dire que je ne range pas dans cette catégorie *Dosia* et *Marier sa Fille;* je dirai tout à l'heure pourquoi. Les meilleurs de ceux-là sont *l'Expiation de Savéli* et *les Epreuves de Raïssa*. Le premier récit, *l'Expiation de Savéli*, est conduit avec une simplicité tragique. Il retrace la lutte des paysans contre un seigneur cruel et sans pitié, leur vengeance, leur crime que punit l'immanente justice de Dieu. La sobriété, le relief de cet ouvrage font souvenir de Mérimée, seulement nous nous sentons pleins d'indulgence pour le meurtrier Savéli qui a frappé le comte Bagrianof, lequel avait outragé sa fiancée; nous avons beaucoup de peine à concevoir ses remords. Mais nous

n'avons pas l'âme russe; nous ignorons ces emportements, ces mouvements désordonnés qui la précipitent dans le vice ou vers le bien. Ce roman fut dans son temps une grande nouveauté. Le livre de M. de Vogüé sur le *Roman russe*, qui mit brusquement à la mode les Dostoïevsky et les Tolstoï, ne parut, si je ne me trompe, qu'en 1886. Déjà les récits de Mme Gréville avaient préparé le lecteur français à recevoir la confidence de ces génies du Nord, ardents, mystérieux et troubles. *Les Epreuves de Raïssa* n'a pas la valeur de *l'Expiation de Savéli;* il est d'un intérêt plus poignant encore. Je connais peu d'ouvrages qui passionnent davantage. Il nous raconte comment une jeune fille de la petite bourgeoisie, presque du peuple, mariée par ordre à un personnage de la haute aristocratie qui l'a par violence outragée, conquiert l'amour de son mari et parvient à attendrir ce cœur livré à l'orgueil. Tous ces récits de la vie russe peignent avec netteté cette société aussi exagérée dans la dépravation que dans la vertu et le sacrifice, et sans cesse ballottée entre deux excès contraires. Je citerai encore, parmi les meilleurs, *Stepane Makarief, les Koumiassine*, et surtout *Nikanor.*

Une seconde catégorie comprend les romans destinés aux jeunes filles, ceux qui sur les catalogues de l'éditeur sont marqués d'un astérisque. *Marier sa Fille* et *Dosia* ont le petit signe; c'est pourquoi je les ai réservés. Là, Mme Henry Gréville a presque créé un genre; elle l'a tout au moins renouvelé, en écrivant des ouvrages qui, pour être honnêtes, n'en sont pas moins des livres de réalité humaine et qui, sous couleur de vertu, ne faussent pas le jugement et ne remplissent pas de chimères les jeunes cerveaux. Ces volumes sont très variés de ton et d'humeur; il en est d'attendrissants comme *la Seconde Mère;* d'autres ont la gaieté légère de *Dosia* ou la gaieté mordante de *Marier sa Fille.* Mme Gréville a créé dans ses romans une quantité in-

nombrable de jeunes filles; elles peuvent se ramener à deux ou trois types généraux. *Dosia*, c'est le type de la jeune fille élevée à la diable, ennemie des conventions, insouciante des règles sociales, rebelle à l'hypocrisie de l'éducation mondaine, amusante par sa franchise et son naturel, et gardant sous ces apparences primesautières et fantasques un cœur loyal, pur et honnête. Elle est cousine germaine de l'héroïne charmante de *Mon Oncle et mon Curé* de Jean de la Brète, et cousine éloignée des jeunes émancipées de Gyp. Il est un autre type de jeune fille que Mme Gréville a étudié avec amour : c'est *Céphise*. Je réclame l'astérisque pour ce roman. Il peut être mis entre toutes les mains, et son influence peut être excellente sur les jeunes lectrices. Céphise est la sœur d'Hélène Dugast, l'héroïne de *Femmes nouvelles* (1). C'est la jeune fille active, intelligente, clairvoyante, dévouée, prête à faire face aux luttes et aux difficultés de la vie, qui sera une compagne précieuse, une amie de bon conseil, comme elle a été une fille tendre et utile dans la maison paternelle. Notre pays a besoin de ces femmes-là, et il faut souhaiter que l'exemple de *Céphise* soit contagieux.

Dans une troisième catégorie, je placerai les romans rustiques. Le meilleur est *Clairefontaine*. Son intérêt n'est peut-être pas aussi soutenu que celui du *Moulin Frappier*. Mais l'analyse des sentiments y est plus profonde, plus émouvante. *Clairefontaine* fait songer aux délicates paysanneries de George Sand, *François le Champi, la Mare au diable, la Petite Fadette*. L'amour de la nature y est moins vif, le style en est moins transparent, mais il est pénétré d'un même souffle de passion sincère, d'un même attendrissement mélancolique et langoureux. *Les Idylles*, pour la plupart courts poèmes champêtres, sont animées pareill[ement]

(1) *Femmes nouvelles*, par Paul et Victor MARGUERITTE.

ment d'une douceur agréable, et leur qualité d'art est plus fine.

Enfin Mme Henry Gréville a écrit toute une série de romans de mœurs, mœurs populaires de Paris dans *la Cité Ménard*, mœurs de comédiens dans *Rose Rozier*, et aussi quelques romans d'analyse. *Le Fiancé de Sylvie* est l'étude d'un cas sentimental. *Zoby*, sa meilleure œuvre, nous montre les ravages qu'une passion tardive peut causer dans un cœur de quinquagénaire jusque-là paisible et honnête, et les ruines qu'elle entraîne dans la vie d'une famille heureuse dont elle brise le bonheur. Zoby est une petite bohémienne, douée d'un admirable instinct musical, qui est recueillie par un maître de chapelle de Gand. L'intérieur de la famille Tarragone est décrit avec une excellente précision : c'est un intérieur calme, tranquille, dont la vie se déroule en scènes comparables à ces toiles reposantes et gaies des petits maîtres hollandais. Mais le diable y fait son entrée : cette petite Zoby a appris en naissant le mal que peut répandre la beauté lorsque c'est une fillette décidée qui la possède. La progression de la passion qu'elle suscite et excite dans le cœur et les sens de son maître est nuancée avec art. Le malheureux est perdu avant qu'il ait compris son mal ; en le maintenant au platonisme, la petite lui fournit à lui-même des excuses dont il se sert pour encourager son amour. Sans la fin romanesque, *Zoby* serait une œuvre de premier ordre. C'est une œuvre forte, vraie, douloureuse. Semblable à ces lacs limpides qui laissent voir le fond à de grandes profondeurs, elle nous dévoile doucement le triste fond humain !...

Ai-je réussi à donner en ces quelques pages un aperçu de l'œuvre considérable de Mme Henry Gréville ?...

HENRY BORDEAUX.

CHRONIQUE

La mort de Crispi. — Bismarck et Crispi. — Un conspirateur. — Le cousin du roi. — Aventurier et chef de bande. — Crispi et la France. — La guerre d'Abyssinie. — Le désastre d'Adoua. — Fin de carrière et fin de vie. — Le général Baratieri. — Le prince Henri d'Orléans. — Fils de France. — Explorateur et « boulevardier ». — Sa popularité. — Un bon Français.

Il est difficile de parler avec modération de Francesco Crispi. Cet homme n'est pas de ceux, en effet, dont l'œuvre politique puisse se considérer en dehors d'eux et d'une façon tout objective; une certaine manière de gouverner, les actes d'un ministre, les négociations d'un diplomate peuvent être envisagés dans leurs résultats et leurs conséquences, appréciés et discutés sans qu'à peine on prenne garde à la personne même du ministre ou du diplomate; il est un nom semblable à tant d'autres noms qui ont figuré dans l'histoire. Avec Crispi, il n'en va pas ainsi : c'est sa p sonne qu'il jette dans la discussion; il semble qu'on à accuser sa sympathie ou son antipathie pour avant d'aborder l'examen de son œuvre. Un Bisma

à le bien prendre, est de la même espèce, il en est un exemplaire plus grand et mieux défini. On peut soutenir qu'il n'a poursuivi que sa propre expansion à laquelle il ne voulait pas de limites et déterminer sa création politique par les impulsions de sa nature effrénée. Une préparation séculaire, soutenue d'âge en âge par une tradition de plus en plus forte, aboutit à cette volonté directe et suivie, orgueilleuse et brutale. Mais le résultat a fini par dépasser l'homme, et l'Allemagne unifiée ne connaît plus comme fondateur qu'un Bismarck régulier et conscient au lieu du joueur violent et de l'ambitieux personnel qu'il était. Incohérente et décousue, toute en soubresauts et en accès, désordonnée, irréfléchie, l'œuvre de Crispi le laisse à découvert. Cet avocat, parti du peuple, carbonaro, franc-maçon, républicain et révolutionnaire, devient premier ministre d'un roi. Mais dans toutes les situations, vulgaire et criard, il fait figure d'aventurier. A son plus beau moment, quand il est le maître de l'Italie et qu'il est pris la main dans la caisse, ce chevalier de l'Annonciade, et par là cousin du roi, se trouve le chef de bande qu'il fut en Sicile, au début de sa turbulente carrière.

Il était né en 1819 et prit part tout jeune à l'insurrection de Sicile contre Ferdinand II. Il se réfugia en France où il vécut dix ans. En 1859, lors de la guerre d'Italie, il rentre en Sicile, y appelle Garibaldi et favorise l'annexion de l'île au royaume d'Italie sous Victor-Emmanuel. Député dès 1861, il est à la tête de l'opposition jusqu'en 1876 où il se rapproche de la cour et [r]eçoit une mission auprès des gouvernements d'Europe [a]uxquels il dénonce le danger d'une restauration du [p]ouvoir temporel du Pape. Ministre de l'intérieur, il [es]t convaincu de bigamie et donne sa démission. Il

rentre ainsi dans l'opposition et, par ses attaques et ses calomnies, prépare l'accession de l'Italie à la Triple Alliance. A la mort de Depretis, il prend la présidence du conseil avec les deux portefeuilles de l'intérieur et des affaires étrangères, et par ses visites au prince de Bismarck en 1887 et en 1888, il affiche sa sympathie pour l'Allemagne et enfonce de plus en plus l'Italie dans une politique hostile à la France. On peut dire justement qu'il n'a pas dépendu de lui que cette politique n'aboutît à une guerre. Il garda le pouvoir jusqu'en 1891 et le reprit en 1894. Les dépenses militaires où la Triple Alliance entraînait l'Italie et le conflit économique avec la France avaient alors porté leurs fruits. Le pays était épuisé. Dans un accès de mégalomanie, Crispi lui demanda de nouveaux sacrifices pour cette guerre d'Abyssinie, guerre insensée qui se termina par le désastre d'Adoua. Ce fut aussi la fin de Crispi et depuis cinq ans ce vieillard se mourait de rage mal contenue, dans la solitude et l'oubli. L'assassinat du roi Humbert, l'an dernier, en appelant au trône le jeune Victor-Emmanuel, accentuait encore cet isolement sans grandeur où la mort est venue le trouver pour le réunir, à peu de jours d'intervalle, à l'une de ses dernières victimes, le général Baratieri, le vaincu d'Adoua.

*

* *

Une des plus brillantes espérances que la France pouvait tenir en réserve vient de disparaître; le prince Henri d'Orléans est mort en Indo-Chine, terrassé par la maladie au cours d'une exploration. Ce jeune prince, fils du duc de Chartres, faisait honneur à sa maison

à sa patrie; les qualités les plus heureuses de sa race, celles que le monde a appris à connaître et à aimer, éclataient en lui : entreprenant, énergique, il était aimable et gai, loyal et simple. C'était un vrai fils de France. Il meurt à trente-quatre ans, en pleine activité, en pleine force, après avoir servi son pays autant qu'il lui fut permis et peut-être même plus utilement que si les fonctions publiques lui eussent été ouvertes. Cette loi qui l'excluait de l'armée et de toute carrière officielle croyait sans doute le condamner à l'oisiveté et le retrancher vraiment du nombre des Français, en l'empêchant de se rendre utile à la patrie. Une fois de plus la politique s'était trompée. Il avait vingt ans lors de son premier voyage qu'il fit aux Indes, dans l'Afghanistan et au Japon. Sa seconde expédition, avec M. Gabriel Bonvalot, dura près de deux ans; il explora la Chine, le Thibet, et descendit par le fleuve Rouge au Tonkin. L'année suivante, en 1892, après un séjour en Abyssinie, il retourne au Tonkin, remonte vers le nord et revient par Bangkok. En 1895, il se trace une route du golfe du Tonkin au golfe de Bengale; il reçoit à cette occasion la grande médaille d'or de la Société de géographie et la croix de la Légion d'honneur. En 1897 il repart pour l'Abyssinie, et cette expédition fut la dernière avant celle qu'il venait d'entreprendre et où il a trouvé la mort. D'esprit pratique et avisé, le prince Henri s'était rendu compte des ressources que devaient offrir les colonies à l'activité de la France, comme aussi ses voyages, en lui montrant l'Anglais partout présent et actif, le lui avaient gnalé comme le concurrent et l'adversaire. Sur la né-ssité de mettre en valeur notre empire colonial, sur s méthodes à suivre, sur l'urgence d'une plus large pansion économique, il a publié des études et des

articles rapides, alertes et bien informés. Cette activité sérieuse se donnait pourtant du répit; le jeune prince était connu du boulevard et prenait sa part des fêtes et des plaisirs de Paris. Il y goûtait une popularité où la politique n'entrait pour rien et qu'il ne devait qu'à ses mérites et à sa bonne grâce naturelle. Il faut le saluer comme un bon Français, brave et joli, avec le respect qui est dû au descendant de nos rois, mais aussi avec cette nuance de pitié plus familière et de regret plus intime que suscite la fin si rapide et si imprévue d'une existence si utile et si riche en belles promesses.

CLAYEURES.

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie — 2498.

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

4e Année. N° 39 **Le n° : 10 centimes** **24 Août 1901**

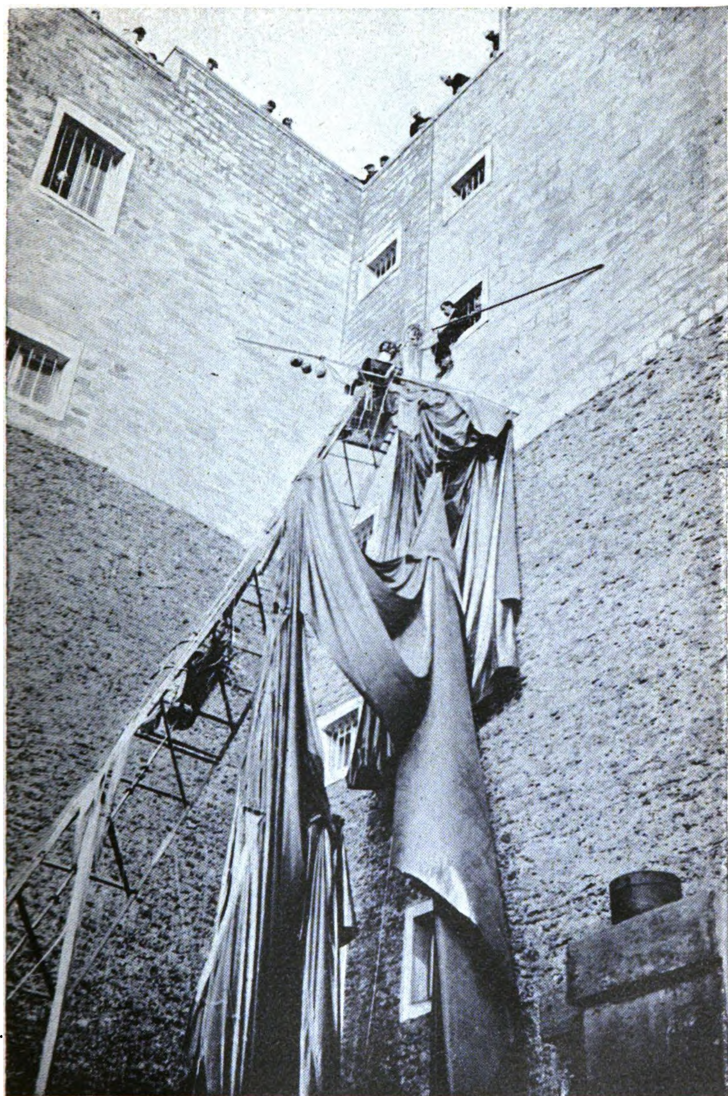


165. — S. A. R. LE PRINCE HENRI D'ORLÉANS

Cliché de Nadar. Gravure de Rousset.



166. — FRANÇOIS CRISPI
Homme d'État italien



167. — SAUVETAGE DE M. SANTOS-DUMONT
Après l'accident du 8 août

Cl. de Gribayédoff. Gr. de Rousset.



168. — UN MARABOUT DANS LA MESCHYA

Cl. de M. de Mathuisieulx. Gr. de Rousset.



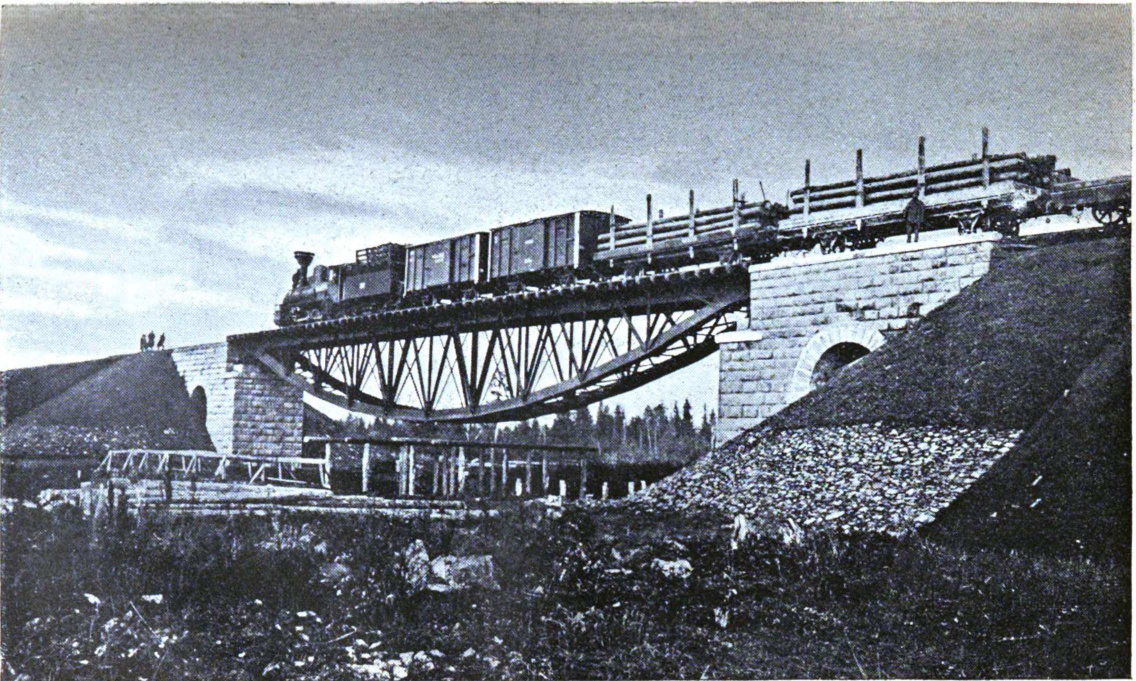
169. — LE CHATEAU DE TRIPOLI DE BARBARIE

Vu du grand marché

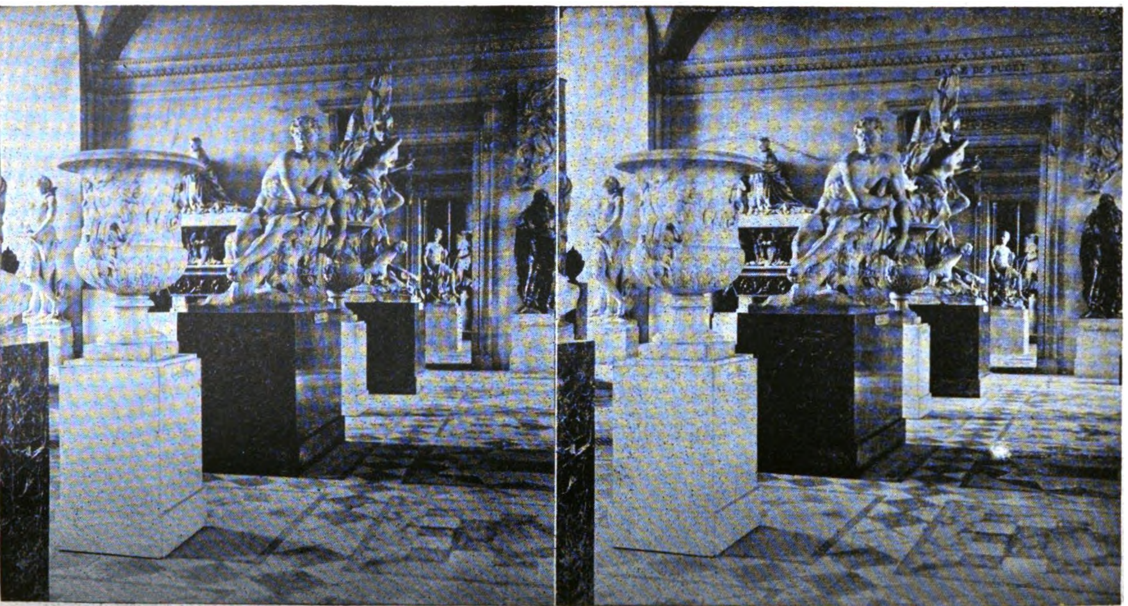
Cl. de M. de Mathuisieulx. Gr. de Rousset.



170. — LA RUE PRINCIPALE DE MARINSK

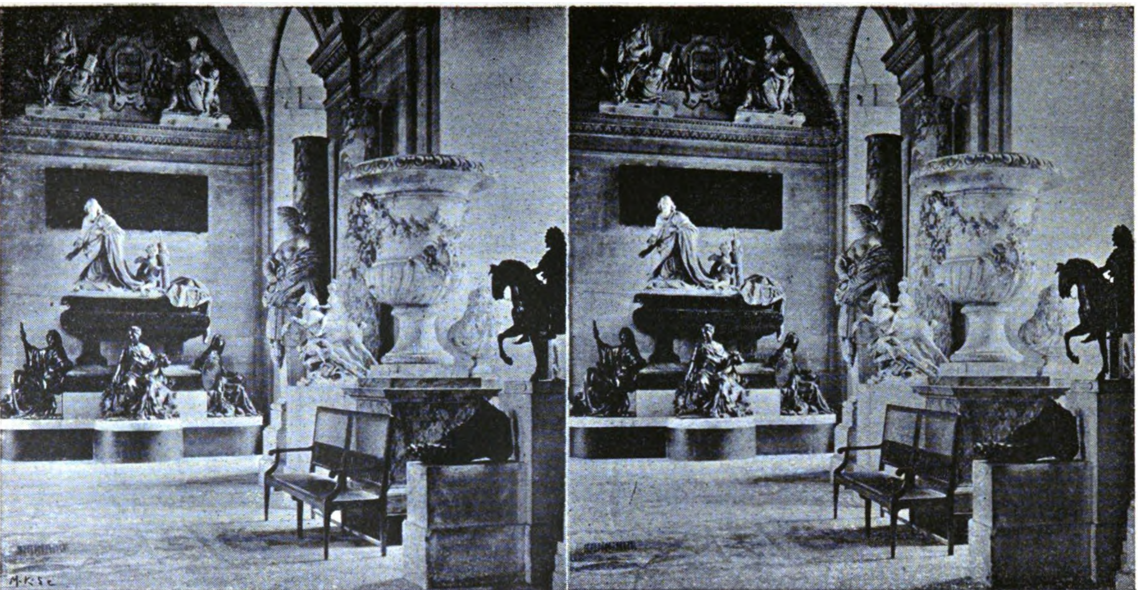


171. — PONT MÉTALLIQUE SUR LA KOSOUL



172. — LA SALLE DE PUGET (MUSÉE DU LOUVRE)

Obtenu avec jumelle stéréo-panoramique Mackenstein. Gr. de Rousset.



173. — LA SALLE DE PUGET (MUSÉE DU LOUVRE)

Cl. de Bogaert. Gr. de Mulot, Kriéger et Cie.



174. — L'AIGUILLE DE LA ZA
Vue de la vallée d'Arolla



175. — ASCENSION DE L'AIGUILLE DE LA ZA

Dents des Bouquetins.



176. — PANORAMA VU DE L'AIGUILLE DE LA ZA

NOS GRAVURES

165. — **Le prince Henri d'Orléans.** — Le prince Henri d'Orléans est mort, le 9 août, à Saïgon, succombant aux suites d'un abcès au foie. Il avait quitté la France le 1er mars dernier, en compagnie de M. Luiggi de Chastillon, pour parcourir l'Annam et certaines régions de la Chine.

Fils aîné du duc de Chartres, petit-fils du duc d'Orléans, arrière-petit-fils du roi Louis-Philippe, le prince Henri-Philippe-Marie d'Orléans était né le 16 octobre 1867, à Ham, près de Richmond, en Angleterre, pendant l'exil de sa famille.

Le prince Henri, qui souffrait de l'inactivité forcée à laquelle le condamnait la loi de 1886 sur l'expulsion des princes de l'armée et des fonctions publiques, entreprit très jeune des voyages d'exploration, par lesquels il donna essor à ses qualités d'énergie et de vigueur.

Dans son premier voyage, il visita les Indes, l'Afghanistan, le Japon. De 1889 à 1891, avec M. Gabriel Bonvalot, il explora les régions inconnues du Thibet et revint par le Tonkin. En 1892-1893, il fait d'abord un voyage en Abyssinie, puis retourne en Indo-Chine, remonte le Mékong et revient par le Siam.

Au mois de juin 1894, il quittait de nouveau la France pour un voyage d'études à Madagascar. Puis il s'embarqua à Aden pour Saïgon et entreprit cette grande exploration à travers le Yunnam et le Thibet pour revenir par le fleuve Rouge et le Mékong qui lui valut la grande médaille d'or de la Société de géographie et la croix de la Légion d'honneur.

Peu de temps après, il se remettait en route et repartait pour l'Abyssinie.

Ce voyage amena un incident assez grave. Le prince, dans ses correspondances publiées, jugeait sévèrement le rôle des officiers italiens vaincus par Ménélik. Le général Albertone releva l'offense et se disposait à envoyer un cartel au prince français, quand une plus haute personnalité intervint, qui réclama le privilège de laver dans le sang l'honneur italien. C'était le comte de Turin, neveu du roi Humbert. Le duel eut lieu le 17 août 1897, à Vaucresson, à cinq heures du matin. Le prince d'Orléans fut blessé, sans gravité, à l'abdomen.

Le prince Henri n'était pas seulement un explorateur actif ; c'était aussi un écrivain studieux et documenté. En dehors de nombreux articles publiés dans divers journaux, il faut citer les livres qu'il écrivit au retour de ses principales explorations : *Six*

mois aux Indes, chasse au tigre (1889), *De Paris au Tonkin à travers le Thibet inconnu* (1891), *A Madagascar* (1894), etc., et de nombreuses brochures ou études, publiées dans des revues françaises et étrangères.

166. — **M. Crispi** était né en Sicile en 1819 et prit part tout jeune à l'insurrection de Sicile contre Ferdinand II. Il se réfugia en France où il vécut dix ans. En 1859, lors de la guerre d'Italie, il rentre en Sicile, y appelle Garibaldi et favorise l'annexion de l'île au royaume d'Italie sous Victor-Emmanuel. Député dès 1861, il est à la tête de l'opposition jusqu'en 1876 où il se rapproche de la cour et reçoit une mission auprès des gouvernements d'Europe auxquels il dénonce le danger d'une restauration du pouvoir temporel du Pape. Ministre de l'intérieur, il est convaincu de bigamie et donne sa démission. Il rentre ainsi dans l'opposition et prépare l'accession de l'Italie à la Triple Alliance. A la mort de Depretis, il prend la présidence du conseil avec les deux portefeuilles de l'intérieur et des affaires étrangères, et par ses visites au prince de Bismarck, en 1887 et en 1888, il affiche sa sympathie pour l'Allemagne et enfonce de plus en plus l'Italie dans une politique hostile à la France. On peut dire justement qu'il n'a pas dépendu de lui que cette politique n'aboutît à une guerre. Il garda le pouvoir jusqu'en 1891 et le reprit en 1894. Les dépenses militaires où la Triple Alliance entraînait l'Italie et le conflit économique avec la France avaient alors porté leurs fruits. Le pays était épuisé. Dans un accès de mégalomanie, Crispi lui demanda de nouveaux sacrifices pour cette guerre d'Abyssinie, guerre insensée qui se termina par le désastre d'Adoua. Ce fut aussi la fin de Crispi, et depuis cinq ans ce vieillard se mourait de rage mal contenue, dans la solitude et l'oubli. L'assassinat du roi Humbert, l'an dernier, en appelant au trône le jeune Victor-Emmanuel, accentuait encore cet isolement sans grandeur où la mort est venue le trouver pour le réunir, à peu de jours d'intervalle, à l'une de ses dernières victimes, le général Baratieri, le vaincu d'Adoua.

167. — **L'accident du « Santos-Dumont ».** — Le prix institué par M. Deutsch a failli coûter la vie à M. Santos-Dumont; par miracle, un accident mortel a été évité.

Le 8 août, à six heures douze du matin, l'aéronef, monté par M. Santos-Dumont, s'élève lentement au-dessus de Saint-Cloud et, à la hauteur de trente mètres, faisant machine en avant, pique droit vers la Tour Eiffel. Le vent du nord-ouest le favorise; tout au plus a-t-il une légère hésitation au-dessus de

Longchamps, lorsque, pour éviter que le guide-rope ne s'accroche aux arbres qui bordent la pelouse, l'aéronaute jette un peu de lest. Mais la direction est vite reprise, et le ballon s'éloigne, diminuant peu à peu pour ne plus faire dans le ciel pâle qu'un point bientôt disparu,

Neuf minutes se sont écoulées, et voici le ballon aux abords de la Tour Eiffel. Il la franchit à la hauteur de la troisième plate-forme et prend un très large virage pour revenir à grande allure vers le point de départ. Il reprend la ligne droite et avance, en dépit du vent, tout à l'heure favorable, maintenant contraire. Rapidement, il grossit à l'horizon; cette fois, le prix Deutsch semble bien gagné.

Mais la fatalité va s'en mêler; sous les efforts du vent, le ballon a soudain des mouvements de tangage prononcés. Trop peu gonflé, il offre une trop grande prise à la rafale, qui le prend de côté et semble le plier en deux. Il se redresse pour tout à coup piquer en l'air, planer un instant au-dessus du quartier de Passy, puis, l'hélice immobilisée, tomber comme une masse au milieu des maisons.

Le ballon, en effet, est descendu au gré du vent et l'enveloppe est venue s'accrocher au toit d'un des Grands Hôtels du Trocadéro, haut de six étages, et voisin d'un bâtiment bas, occupé par le restaurant *A la Grande Terrasse de Passy*, 12, quai de Passy.

Par la déchirure, l'hydrogène s'est échappé avec une détonation semblable à celle d'un fusil, et M. Santos-Dumont s'est trouvé suspendu à six mètres du toit, pendant qu'au-dessus de sa tête la soie craquait et que se brisaient par places les fils d'acier ténus qui retiennent la quille avec la nacelle.

La position était grave; un faux mouvement, l'enveloppe cédant tout à fait ou glissant un peu, c'était la chute d'une hauteur de quinze mètres, c'était la mort. « Au secours! cria le jeune aéronaute; passez-moi une corde. » Deux minutes se passent, un siècle pour ceux qui, du quai, suivent cette scène émouvante. Un charpentier, M. Pinaud, est monté sur le toit; il lance la corde demandée, et, très leste, M. Santos-Dumont grimpe jusqu'au toit. En bas, on applaudit au calme du jeune homme qui, se hissant sur une cheminée, confère avec les lieutenants de pompiers accourus, suivis de leurs hommes.

Pendant ce temps, on a attaché le guide-rope à la barre d'appui d'une fenêtre, mais la barre est emportée presque aussitôt. La quille pend maintenant verticalement le long du mur, et c'est au prix d'efforts inouïs qu'on peut la faire descendre dans la cour du restaurant. Cela ne va pas, d'ailleurs,

sans accidents; l'arbre de couche qui actionne l'hélice, un tube d'aluminium long de plusieurs mètres, est brisé; du gouvernail et de l'hélice, rien ne reste. L'enveloppe a disparu elle aussi. Heureusement, le moteur n'a pas de mal.

Et après que les pompiers, aidés de M. Pinaud, de M. Carle et de M. Jules Mazeau, électriciens, eurent ainsi aidé au sauvetage de l'aéronaute et du ballon, M. Santos-Dumont reçoit les félicitations de ses amis accourus en toute hâte de Saint-Cloud et qui craignaient bien de ne point le revoir vivant.

168, 169. — **En Tripolitaine** (*suite*). — Voir *l'Instantané* du 3 et du 17 août. — Tripoli est entouré par une zone profonde de quatre à cinq kilomètres de terrains maraîchers admirablement cultivés, véritables jardins où croissent les orangers, les citronniers, les palmiers, les grenadiers. C'est là *meschya*. Au delà de cette zone, c'est le sable du désert sur un espace d'une centaine de kilomètres jusqu'aux monts Gariana. On y remarque diverses constructions et notamment les ruines de la villa des Kouroumanli où Ahmed Kouroumanli fit égorger les Turcs qu'il avait invités à un festin, après quoi il s'empara du pouvoir, au commencement du XVIIIe siècle.

Dans la *meschya* on remarque en outre diverses constructions: des marabouts et surtout des puits; ils sont profonds d'une cinquantaine de mètres et l'eau est puisée dans de grandes outres par un bœuf tirant sur la cordelle en descendant un plan incliné ; de ces puits partent des canaux d'irrigation rayonnant de tous côtés. — C.

170, 171. — **Le Transsibérien** (*suite*). — **La rue principale de Marinsk. — Pont métallique sur la Kosoul.**

172, 173. — **Vues stéréoscopiques. — La salle de Puget (Musée du Louvre).**

174, 175, 176. — **L'Aiguille de la Za, près d'Arolla.** — Qui connaît Arolla? Tout le monde connaît Zermatt, mais qui s'est avisé de pousser jusqu'à Arolla? Arolla n'est pourtant qu'à vingt et un kilomètres à l'ouest de Zermatt.

Arolla, dans le val du même nom, est situé à 1,962 mètres d'altitude, au centre d'un massif montagneux dont les principaux sommets sont la Rousette (3,261 mètres), le Mont Blanc de Seilon (3.871 mètres), le Mont Collon, les Dents des Bouquetins (3,848 mètres), l'Aiguille de la Za (3,662 mètres).

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. Paris. Typ. Plon-Nourrit et Cie. — 2518.

STRASBOURG

PREMIÈRE PARTIE

I

— Allons donc, criait M. Ansberque, ancien conseiller général de Strasbourg, de sa voix sonore, vous n'allez pas nous dire, Germath, que les officiers prussiens sont meilleurs que les nôtres?

Il plastronnait, plein d'assurance; sur son haut crâne, ses cheveux lissés au cosmétique se ramenaient et il portait la moustache et l'impériale cirées en pointe. Cela allait bien avec l'élégance de son gilet blanc, de ses guêtres blanches, de son pantalon à carreaux blancs et noirs. Fier de l'amitié du baron Pron, le préfet, il en imitait volontiers la morgue officielle. Industriel enrichi, bonapartiste convaincu, il soutenait ardemment l'Empire : la guerre déclarée depuis trois semaines, le gonflait de joie et d'orgueil.

M. Germath, Alsacien de vieille souche, un libéral, bel homme à barbe blonde, un peu alourdi par la maturité et engraissé par la bière, répondit avec tristesse :

— Oui, les officiers allemands sont supérieurs aux

nôtres; d'abord, ils sont instruits, préparés de longue date; ils ont une foi entière dans leur mission. Ils mènent leurs hommes à la baguette. Discipline, commandement, organisation, ils l'emportent sur tout. J'en parle savamment, croyez-moi!

Son amertume perça dans ces derniers mots. Quelques années auparavant, avant de se retirer des affaires, abandonnant à un associé sa fabrique de toiles peintes de Schiltigheim, il avait consenti au mariage de sa fille Edel avec un officier badois, le lieutenant Haffner. Elle se trouvait justement auprès d'eux avec son petit Heinrich quand le coup de tonnerre entre les deux peuples avait éclaté. Le temps dc bouoler sa malle et elle était partie. Le deuil de Germath était celui de beaucoup de ses compatriotes; chaque famille comptait des parentés allemandes et françaises. Strasbourg, ville savante et studieuse, était comme un pont jeté entre les deux pays, un lieu de civilisation, pour l'échange des idées neuves et des découvertes utiles. On y parlait allemand, on pensait en français. Malgré les dissensions religieuses et politiques, on vivait en bonne intelligence, dans cette belle et bonne Alsace, et voilà que chaque foyer se divisait; l'animosité des races se réveillait; la guerre hideuse allait chavirer les consciences et bouleverser les âmes.

Sévère et de haut, M. Ansberque riposta :

— Vous ne parlez pas en patriote. J'ai vu sur nos glacis, sur le Broglie (selon l'usage, il prononçait le Breuil), le merveilleux rassemblement de nos forces militaires : nos turcos, nos cuirassiers, nos zouaves, tous ces officiers grisés d'entrain et de gaieté; je réponds de leur bravoure chevaleresque et je dis que vous les calomniez!

M. Germath eut un geste de révolte : calomnier l'armée, lui!... Etait-ce donc la calomnier que d'avoir été choqué par la légèreté, l'insouciance bruyante de

ces officiers dont il respectait l'uniforme? Ne les revoyait-il pas, paradant aux tables de café, riant avec des infirmières à coquets costumes, faisant de la guerre une partie de plaisir? Que d'ignorance! Un colonel lui avait dit d'un air dégagé : « Haguenau et Wissembourg sont villes allemandes, n'est-ce pas? » Et l'organisation déplorable des troupes, cherchant leurs casernes et ne les trouvant pas, mendiant du pain dans les rues! N'avait-il pas hébergé des soldats par dizaines? Et quand, au son des clairons, un régiment partait, l'arme sur l'épaule, n'avait-il pas vérifié la faiblesse des effectifs, le laisser-aller de la tenue? Etait-ce donc être mauvais patriote que de voir ce qui crevait les yeux? Tout cela, il eût voulu le crier; mais à quoi bon envenimer la discussion? Sa femme lui jetait un coup d'œil suppliant; il garda le silence.

Soutenu par l'air provocant de Mme Ansberque et l'approbation sournoise des Stoumpff, cousins pauvres que les Germath invitaient par bonté, M. Ansberque promena autour de la table un regard de triomphe courroucé. Le petit Karl Germath, assis avec Noëmi à l'autre bout de la salle, trouva que le cou rouge de « Vieil Ami » se renflait comme un jabot de dindon, et s'étonna de ne pas entendre : « Glou! glou! glou! »

En ce moment, M. Ansberque se croyait meilleur Français que personne; son chauvinisme sincère, mais orgueilleux et étroit, voyait, dans la plus timide réserve, la plus légère objection, une insulte à la grandeur du pays et à la stabilité du régime. D'humeur ardente et despotique, il eût voulu bâillonner ses contradicteurs. Il éprouvait contre son vieux compagnon une irritation douloureuse, presque ulcérée. Tous les petits mécomptes, toutes les imperceptibles rancunes, toutes les sévérités de jugement qui peuvent s'accumuler dans l'amitié la plus sincère, se hérissaient en lui.

Durant le malaise muet qui suivit, les deux ser-

vantes, Gretchen et Hannah, apportèrent des poulardes dorées, farcies de foie et de jaunes d'œufs, le triomphe de la cuisinière, Ortrude. Dès l'aube, le feu aux joues et le bonnet de travers, elle avait surveillé le mijotement des casseroles, car c'était le premier samedi du mois, jour où de fondation sonnaient à la grille, au premier coup de onze heures, les Ansberque, le pasteur Gottus, l'avocat Wohlfart. Ce jour-là, c'était fête chez les Germath. Ils avaient la religion de l'amitié, et pour eux le bon accueil en était un des rites : ils aimaient régaler leurs hôtes de plats fins et de vins rares. Précisément, Ortrude s'était surpassée : le saumon à l'étuvée, arrosé de Rüdesheimer, avait précédé des queues de cochon grillées qui craquaient sous la dent, un vrai délice. Et telle est la force de l'habitude que, comme les autres fois, on avait savouré ces bonnes choses, malgré l'inquiétude qui pesait dans l'air, l'orage grondant de la bataille que Mac-Mahon livrait, à cette heure même, du côté d'Haguenau.

Nul doute qu'il ne vengeât l'échec et la mort du général Douay, l'écrasement à Wissembourg de cette division trop en flèche, surprise par un corps d'armée du Prince Royal. Hier, des paysans éplorés, réclamant des médecins pour les blessés, avaient apporté la nouvelle. D'abord, on n'avait pas voulu les croire. Ce premier revers, de son glas, avait bouleversé Strasbourg; l'émotion en était encore toute chaude; elle enfiévrait les conversations. Beaucoup voyaient là un déplorable présage, d'autres un malheur qui aurait pour lendemain la revanche. On comptait sur le vainqueur de Magenta, le héros de Malakoff. Le vieux maréchal, avec sa figure rouge et bourrue, ses cheveux blancs, inspirait confiance. Mais une telle secousse avait tendu les nerfs et surexcité les passions. A cette table où pendant tant d'années les discussions étaient restées courtoises, à deux reprises on s'était violemment disputé.

Dans la vieille amitié des Germath et des Ansberque, quelque chose venait de craquer. Et c'était ainsi dans chaque maison de Strasbourg, où les partisans de la guerre et ceux de la paix, les protestants et les catholiques, les césariens et les libéraux, étaient à couteaux tirés.

Le pasteur Gottus, figure rude et vineuse, gros nez bulbeux entre des yeux clairs, un brave homme qui ne mâchait pas ses mots, déclara :

— Gardons-nous de l'orgueil ! C'est notre grand défaut, à nous autres Français. Je vois, mon cher Ansberque, que vous ne connaissez pas l'Allemagne.

— Je m'en flatte ! dit l'autre.

— Dès lors, comment pouvez-vous la juger ? Le niveau moral de nos voisins est incomparablement plus élevé que le nôtre. Là vit un peuple fort, tenace ; ce n'est pas seulement par ses savants, ses lettrés, ses érudits que l'Allemagne prédomine, mais parce que dans chaque famille, même la plus humble, il règne un sentiment allemand, fait de l'amour de la patrie commune et d'un idéal religieux que nous ignorons. Notre France oisive, dissolue, avide de jouissance et de luxe, est dégénérée, et je prie le Dieu des armées de ne pas lui infliger un châtiment terrible !

— Monsieur le pasteur (d'ordinaire, Ansberque disait : mon cher Gottus, ou : mon respectable ami), de tels sentiments ne sont pas français.

— Pas français ! s'écria M. Gottus qui devint pourpre. Non, tenez, il vaut mieux ne pas discuter sur ce ton.

Le jeune André Germath, qui venait de passer sa licence de droit, et que dès l'enfance on avait considéré comme le promis de Lise Ansberque, leva ses beaux yeux bleus sur la jeune fille. Il avait une impressionnabilité maladive et souffrait d'entendre parler ainsi ces êtres que tant de souvenirs de cordiale entente

et d'estime unissaient. Mais, inquiète aussi dans cette atmosphère d'électricité, Lise détournait son petit visage délicat, contemplait, entre les volets mi-clos, striés de lamelles d'ombre et de rais de soleil, le marronnier centenaire, dont les rameaux entraient presque dans la pièce. D'ordinaire, l'énorme nid de feuillages palpitait d'ailes et de cris d'oiseaux; pas une feuille à présent ne bougeait. La terre brûlée, la pelouse et les fleurs sèches exhalaient d'âpres aromes. Instinctivement André et Lise eurent peur de quelque imprévu déconcertant. Leur tendresse était menacée. Et, dans leur sécurité si ancienne et si complète, cela leur semblait extraordinaire.

La vieille maison et le vieux jardin étaient en effet à leurs yeux une oasis de paix, de silence et de bonheur. Depuis si longtemps ils en connaissaient tous les recoins! Que de fois ils avaient déjeuné, comme aujourd'hui, dans cette salle à manger haute et large, où les lambris, les médaillons, les portes cernées de filets d'or éteint, les porcelaines de Chine aux murs, les meubles Empire, attestaient les traditions de famille, un confort solide et durable! Chaque pièce du mobilier s'était harmonisée en vieillissant, et, de participer à la vie quotidienne des êtres, à l'égrènement des joies et des peines, elle s'était peu à peu imprégnée d'âme et était devenue vivante. De même, dans le cœur de Lise et d'André, l'affection avait grandi, si naturelle et si profonde qu'ils ne la sentaient même pas, car ils en étaient imprégnés et elle faisait partie d'eux comme l'air qu'ils respiraient et chaque geste qu'ils ébauchaient. Jamais ils ne s'étaient dit qu'ils s'aimaient, mais leur sourire, leur regard, l'intonation de leur voix liaient entre eux, à travers une mystérieuse affinité de caractère, une trame invisible de sentiments purs, simples et forts.

M. Wohlfart, que les crins drus de ses cheveux et

de sa barbe en brosse faisaient ressembler à un hérisson gris, dit, conciliant, avec un de ces haussements d'épaule contractés au prétoire et par lequel il rejetait un pli de sa toge :

— Evidemment, un tacticien tel que Mac-Mahon, qui ne procède jamais que par surprises, inspire toute confiance. Il me semble pourtant que l'on ne tient pas assez compte de la position stratégique de Strasbourg. C'est la clef de l'Alsace. On l'oublie. Pourquoi n'occupons-nous pas Kehl, comme nos pères en 1814 et 1815? Nous tiendrions le Rhin, nous menacerions le grand-duché. Est-ce parce que, dans leur vandalisme stupide, les Badois ont fait sauter le pont? N'avons-nous pas, pour traverser le fleuve, des pontons préparés sur les glacis? Mais songe-t-on seulement à la possibilité d'un blocus? On nous laisse sans garnison. L'état de siège est proclamé; nous avons un nouveau gouverneur, le général Uhrich. Mais des soldats, mais des canons?... Nos remparts sont des jardins de verdure, la zone militaire est couverte de maisons et d'arbres. Sont-ce là, je le demande, des préparatifs sérieux?

— Vous aussi, Wohlfart, s'exclama Mme Ansberque, qui avait un long nez et une voix tranchante, vous aussi vous avez peur!

Mais Ansberque l'interrompait :

— Quel réquisitoire, cher maître! Quel procureur général vous auriez fait, si vous n'étiez un des Cicérons du barreau! Mais vous imaginez-vous vraiment que Strasbourg soit menacé? C'est nous, avec les canonnières blindées du contre-amiral Exelmans, qui irons bombarder les villes fortes du Rhin. Mac-Mahon, à cette heure-ci, foudroie l'armée allemande. Ce soir nous illuminerons. Strasbourg menacé. Non, c'est impayable!...

Et tant l'idée lui semblait saugrenue, inouïe, M. Ansberque éclata de rire; sa femme fit chorus, et les Stoumpff discrètement.

— Pourquoi qu'y rient? demanda Noëmi, tout bas, à Karl.

C'était la filleule de Mme Germath, une orpheline élevée au couvent des Petites-Sœurs, une maigrelette rétrécie et frileuse dont on disait : « Un oiseau pour le chat, » mais un oiseau mignon et touchant. On l'invitait de temps en temps, pour lui faire faire un bon repas. Sa mère avait été la nourrice de Karl, et il semblait que le garçonnet, rose et joufflu, eût pris pour lui tout le lait, sans rien laisser à la fillette. Il la protégeait de son amitié, réglait en maître les jeux. Il répondit :

— Ils rient parce qu'on va manger le gougloff!

Et, satisfait de son explication, il s'absorba dans la contemplation du gâteau somptueux et de la crème glacée qui l'accompagnait, sans voir sa mère qui lui interdisait du regard de mettre ses coudes sur la table, sans voir davantage l'oncle Anselme, qui, là-bas, lui souriait.

Le frère aîné de M. Germath, un vieux garçon, passait pour un original, à cause de son exquise candeur. En dehors des siens et de Karl qu'il gâtait outrageusement, il n'aimait que le bric-à-brac, son violon et les pauvres. Au second étage de la maison, il avait amassé un véritable musée, tableaux enfumés, coffrets de bois qui sentaient bon, petits personnages en porcelaine, et de vieilles tapisseries dont Karl n'eût pas donné un kreutzer, mais qui valaient très cher, paraît-il, et sur lesquelles l'oncle Anselme racontait des histoires intarissablement. Avec sa figure ronde, ses cheveux plats séparés d'une raie au milieu, son air si drôlement absent parfois, l'oncle Anselme avait été l'initiateur de Karl au monde des choses étranges; c'est lui qui avait rempli l'imagination de l'enfant de fables mystérieuses et terribles, et ouvert à sa crédulité les souterrains du rêve, de l'étonnement et de la peur. Souvent, la nuit, Karl, dans son lit, se dressait sur son séant et scrutait

l'ombre avec méfiance : c'était un gnome bossu qui se glissait sous la commode, ou une Lorely, qui, après s'être baignée dans le Rhin vert, filait sur le rayon de lune... Mais en ce moment Karl ne songeait ni aux récits de l'oncle, ni à la guerre, ni aux agaceries de Noëmi qui lui chatouillait le creux de la main avec sa fourchette; il ne songeait qu'au gougloff et à la tranche qu'on lui couperait.

Mais que se passait-il ? On servait le gâteau avec une équité conciliante, et pourtant la discussion reprenait, plus âpre. C'est M. Humblot cette fois qui soufflait la tempête. Karl maudit ce tapage des hommes; les femmes au moins se tenaient à peu près tranquilles : Mme Gottus, vertueuse créature, douce comme une brebis dont elle avait la mâchoire allongée, regardait son assiette; la cousine Stoumpff roulait les yeux très vite, comme si elle eût voulu épier chacun à la fois; la grasse Mme Humblot soufflait d'asthme; quant à Mme Germath, elle avait assez à faire d'activer les servantes, de diriger le service, tout en suivant la conversation et en échangeant avec son mari des regards émus et préoccupés.

M. Humblot, chef de bureau retraité, homme paisible malgré ses formidables moustaches, criait, très animé :

— Quand je vous répète que le grand-duché est désert! Les usines ne fument plus, les paysans ont émigré, les troupes badoises ont évacué la frontière tant la terreur que nous inspirons est grande! Parler d'autre chose que de victoire, en ce moment, est une félonie! Il faut bénir cette guerre qui va rendre la France plus grande que jamais!

— Il ne faut pas bénir la guerre! dit durement Gottus.

— Non! dit Germath, la guerre est une impiété, c'est crime! C'est une abomination! J'ai signé la pétition 'Empereur contre la guerre. La bénir!... Mais com-

ment pouvez-vous dire une chose pareille, Humblot, vous qui n'avez jamais pris un fusil, même pour tuer un lapin! Vous ne savez donc pas ce que représente ce mot affreux : les moissons incendiées, les villages à sac, les exécutions sommaires, le pillage, le meurtre en détail et la boucherie en grand! Songez à ce qu'est un champ de bataille et à la douleur des mères!

— Ce n'est plus le moment de discuter la guerre, jeta Ansberque; le vin est tiré, il faut le boire!

— Oui, vous l'avez tiré, vous autres, reprit Germath avec une sorte de désespoir; vous avez tiré, non pas le vin, mais le sang. C'est vous autres seuls qui avez déchaîné nos malheurs. N'en soyez pas si fiers!

Stoumpff, qui avait un museau de belette doucereuse, cria sur un ton de fausset :

— Mais, cousin, tu sais bien que Guillaume a insulté Benedetti, et lui a crié : «*Furth! Furth!*»

— Je ne l'ai pas entendu, dit Germath. Je ne suis pas forcé de le croire.

— En sommes-nous là? s'écria Ansberque. Faut-il attendre que nous recevions la botte au derrière? Comme si ces gens-là ne nous provoquaient pas par tous les moyens?

— Nous sommes bien naïfs, alors, de tomber dans le panneau, répliqua Germath. Etes-vous des enfants? Vous, vieux Strasbourgeois, est-ce que vous ignorez que l'Alsace est l'enjeu de cette guerre inepte? est-ce que vous ne sentez pas que nous en payerons la rançon? Cela ne vous fait donc rien, l'idée de devenir Prussiens par la force de la conquête?

Ce fut un tumulte; on ripostait avec des clameurs :

— Halte là! criait Ansberque. — Taisez-vous! adjurait Humblot; et la voix pointue de leurs femmes, et celle de Stoumpff protestaient : — Non, jamais!... Quelle idée! Prussiens!... Il ne faut pas dire des choses pareilles!... Oh! cousin!

Mais Germath élevait la voix, hors de lui :

— Ah! il ne faut pas les dire! La vérité vous écorche donc les oreilles? Eh bien, vous l'entendrez. Où sont déjà vos illusions? Vous disiez que la Prusse marcherait seule, et toute l'Allemagne se lève. Vous disiez : «Nous aurons des alliés.» Où sont-ils? Montrez-les-moi! A Munich, à Stuttgart, les universités, les gymnases se sont vidés en un instant : des milliers d'étudiants se sont offerts comme volontaires. C'est un mouvement national, irrésistible. Voyons, vous le savez pourtant comme moi, que la Prusse veut Strasbourg, convoite Metz et le démembrement de la France. Comme moi, vous avez reçu, vous recevez chaque jour des lettres d'Allemagne qui ne nous laissent aucun doute...

— Pas moi! rectifia Ansberque, qui n'était venu s'établir dans le pays que depuis vingt ans. — Je ne connais que des Français, Dieu merci!

— Mais les Alsaciens de père en fils, mais le pasteur sait, et vous, Humblot, et toi, Stoumpff, vous savez que je dis vrai. On nous écrit : «Nous sacrifierons tout pour mettre fin à la perpétuelle menace des Français. Nous marcherons tous, nous y mettrons le dernier de nos thalers et le dernier de nos fils, mais nous reprendrons l'Alsace et la Lorraine pour couvrir nos frontières!» Ma fille, mon Edel, Française de cœur pourtant, m'a déclaré la force des sentiments de sa nouvelle famille, de tous ceux qu'elle a vus, entendus. Ils considèrent déjà Strasbourg comme revenu à «la grande patrie commune». Les enfants mêmes... tenez, hier, mon petit-fils Heinrich écrivait à Karl : «Au revoir, mon petit oncle, à bientôt! Nous reviendrons à Strasbourg avec les soldats, et nous nous amuserons bien ensemble, car tu seras Allemand comme moi.» Bénissez à présent la guerre qui engendre des monstruosités semblables!

— Eh bien, cria frénétiquement Ansberque, ce que

vous dites prouve qu'il y a quelque chose de pourri en Alsace. Le contact de la frontière a gâté les meilleures consciences. Voilà le résultat des compromissions, des alliances, des amitiés : l'affaiblissement du caractère et l'abaissement du cœur. En un mot comme en cent, savez-vous comment cela s'appelle? Oh! un mot qui n'est pas français : la peur. Vous avez peur, peur de vous battre!

— Ansberque, vous êtes mon hôte et mon plus vieil ami, dit Germath d'une voix tremblante d'émotion; vous n'avez pas le droit de me parler ainsi.

— Si! j'en ai le droit! Si! j'en ai le devoir! Vos sentiments sont indignes d'un vrai Strasbourgeois!

— Ansberque!

— Celui qui doute de son pays blesse en moi une fibre sacrée, celui qui croit dans l'ennemi plus que dans la France m'outrage. Votre châtiment sera la victoire de nos armées, le triomphe de l'Empire! Ne m'appelez plus votre ami, c'est fini. Votre hôte, je ne le serai jamais plus.

Il s'était levé, jetant sa serviette; Germath aussi. Dans cette minute de confusion, des chaises tombèrent, les femmes poussèrent des cris. Allaient-ils en venir aux coups? Le pasteur Gottus s'interposa :

— Mes amis, pour l'amour de l'humanité, au nom du patriotisme qui vous anime, oubliez ce malentendu. Ansberque, Germath, donnez-vous la main.

Mais Ansberque ne voulait rien entendre :

— Adieu! Viens, ma femme; viens, Lise!

André, debout, fit un pas; il boitait depuis l'enfance, et cette infirmité lui était une humiliation cruelle. L'orgueil d'Ansberque le révoltait; l'idée de perdre Lise : bouleversa. Pâle, il balbutiait :

— Lise, ne partez pas! Lise, ne soyez pas fâchée!

Mais, éperdue, elle ne semblait pas entendre; mère l'entraînait; en vain les autres, Wohlfart, Gott

cherchaient à le retenir, Ansberque partait, suivi des Humblot, puis des Stoumpff, résolus à le ramener, dirent-ils.

De stupeur, Karl avait oublié sa tranche de gougloff entamée; Noëmi, effrayée, semblait près de pleurer. Mme Germath s'appuyait avec une fermeté douce sur l'épaule de son mari, que l'oncle Anselme considérait avec tendresse. Germath regarda Wohlfart, puis Gottus. Le pasteur lui tendit les mains d'un élan et dit :

— Mon vieil ami.

Et il ajouta :

— Pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font !...

II

Cependant la bataille durait toujours, et le bruit sourd en arrivait par bouffées. Strasbourg, plein de curieux, de journalistes, de parents et d'amis d'officiers, anxieusement, attendait. Des habitants, qui s'étaient portés à deux lieues en avant, rentraient le visage joyeux : la surprise de Mac-Mahon, affirmaient-ils, avait réussi; les Allemands, attirés dans la forêt de Haguenau, étaient assaillis de flanc par Failly, descendu de Bitche. Des douaniers, envoyés en reconnaissance vers les bois près de l'embouchure de la Bruche, revinrent : le bruit du canon s'éloignait du côté de Wissembourg. Une rumeur de victoire courut : le Prince Royal tué, son armée prisonnière!

« Plût à Dieu ! » pensait Germath. Son inquiétude l'avait jeté hors de chez lui. Accompagné de Wohlfart, il passait par toutes les émotions de la ville; bien des visages lui étaient connus, et il pouvait y lire le reflet de ses propres sentiments. Le cœur pesant, il marchait

en silence. Une victoire seule eût adouci l'amertume dont il débordait. Sous son calme, où le sens pratique s'alliait à tant de bonhomie, c'était un homme très tendre, fidèle à ses affections, enraciné dans ses habitudes. Sa brouille avec Ansberque lui faisait un chagrin affreux : cela l'élançait comme la douleur d'une rage de dents, le cuisant d'une brûlure profonde. Il avait mal au corps et à l'âme. Une si vieille amitié!... En vain se répétait-il qu'Ansberque bourru, exalté, l'avait souvent méconnu, mal compris; que dans leur affection, lui Germath, avait donné plus que reçu : cela ne le consolait pas, mais avivait la rancune de l'injustice qui lui était faite. Que les choses en fussent venues là!... L'outrager à ce point, à sa propre table, brisant cette douce communion du pain et du sel; le quitter avec tant d'inconvenance, sur un éclat si brutal! Non, jamais il ne pourrait pardonner à Ansberque; il le haïssait, en cette minute, pour tant d'aveuglement et de dureté; puis, tout à coup, il se l'imaginait repentant, l'œil humide, la main tendue, comme aux bons jours, après les discussions rudes... Mais non, l'irréparable avait sonné dans leurs paroles, claqué au bruit de la porte. C'était fini! Et il avait beau se raisonner, son orgueil ne parvenait pas à étouffer une si longue tendresse; il saignait du déchirement, plus qu'il ne se révoltait contre cette absurde fin d'une affection de quinze ans!

Mais il y avait là, dans cette soudaineté même, tout le déconcertant de la catastrophe, et l'incrédulité qui en résulte. Allons! c'était un rêve! Quoi, Ansberque ne reviendrait pas déjeuner samedi? Il ne déplierait pas sa serviette, et, glissant d'un geste à lui le coin dans son gilet, il ne dirait pas de son air de supériorité, en redressant le buste : « Voyons, qu'est-ce qu'Ortrude nous réserve, aujourd'hui? » heureux comme un enfant, — un vieil enfant! — si Mme Germath répondait : « Il

y a des langues de mouton à la purée de légumes, comme vous les aimez, » ou bien : « Il y a des anguilles en rissole à la mode d'Alsace. » Il s'écriait alors : « Vraiment, il n'y a qu'ici qu'on sache bien manger. Jamais, chez moi, je ne mange de ces merveilles ! » tandis qu'un peu dépitée, sa femme riait jaune... Allons, c'était impossible ! Ces habitudes si chères à Germath, pouvait-il croire qu'Ansberque, qui ne paraissait pas moins y tenir, les eût brisées de propos délibéré ? La passion politique pouvait-elle aveugler à ce point des braves gens ? Y avait-il autre chose, calomnies, influences ? Serait-ce Mme Ansberque, vaniteuse à l'excès, et que leur simplicité et surtout celle de Mme Germath avait pu choquer : entre femmes, les mésintelligences couvent longtemps sous les sourires ? Etait-ce l'ascendant du préfet, fonctionnaire résolu, rompu aux hâbleries officielles et à la pratique électorale ? Certainement, le malentendu qui venait d'éclater n'était pas d'hier ; chaque jour l'avait accru... Triste chose, de sentir les esprits diverger, de constater son impuissance à convaincre, de voir les paroles devenir aigres et les cœurs se refroidir, à l'âge où justement les amitiés devraient être le plus durables, consolidées de tout le passé, par l'expérience et l'épreuve.

Et voilà, sans que Germath se l'avouât, ce qui aussi le poignait, — la conscience qu'il ne renouvellerait pas ne remplacerait plus ce qui disparaissait là : dans sa vie, il demeurerait un vide, le trou noir d'une affection vivante, déracinée. Si Ansberque n'en souffrait pas, tant mieux pour lui. Germath en était torturé.

Cela mettait le comble à tout ce qui, depuis des semaines, le tourmentait et le désolait : prescience de l'avenir et chagrin paternel, car l'idée que ce brave Wilhelm Haffner, pas un mauvais garçon du tout, était devenu fatalement leur ennemi, aurait pu se rencontrer, le sabre haut, en face d'André, si le pauvre

garçon, avec sa mauvaise jambe, avait pu servir dans la mobile; l'idée qu'Edel ne pouvait faire de vœux ni pour son ancienne, ni pour sa nouvelle patrie, car le triomphe de l'une exigeait la ruine de l'autre, — voilà ce qui le rendait inconsolable. Il ne pouvait pourtant, en conscience, regretter le mariage de sa fille, puisqu'elle était heureuse, avait trouvé l'amour, la fortune et des beaux-parents excellents; car, il fallait l'avouer, tous ces Haffner étaient des crèmes de gens : il revoyait leur bon accueil et leurs visages épanouis; sa raison et sa conscience se soulevaient, à se dire que maintenant il fallait se haïr quand hier encore on s'embrassait.

Tout à coup, le souvenir de sa fille le ramenant à ses fils, il entrevit le nouvel écroulement; les projets d'union entre André et Lise Ansberque sombraient... Mais s'ils s'aimaient, voyons? Enfants, on les appelait le petit mari et la petite femme. Eux aussi allaient donc souffrir, par la faute d'Ansberque? Injustement, ils allaient être sacrifiés, innocents. Comme il aimait tendrement André et chérissait Lise, cette idée lui fut odieuse. Non, c'était trop bête, cela le révoltait... Et l'orage en suspens, la tourmente qui là-bas fauchait hommes, arbres, maisons, dans une rafale d'obus et de balles, un vent rouge d'incendies, pesait sur lui, l'accablait de tout le tragique inconnu. Mon Dieu, pourvu que Mac-Mahon gagnât la bataille!

Ses réflexions y revenaient sans cesse, aboutissaient à ce doute comme au centre d'un obscur labyrinthe.

— Ah! fit-il en s'adressant à Wohlfart qui, silencieux, marchait à ses côtés, c'est plus fort que moi, l'angoisse m'étreint.

Il embrassa du regard la rue étroite qu'ils suivaie t et qui les conduisait aux faubourgs, vers la porte : Pierres. Pas un trottoir, pas un pont, pas une impas : qui ne lui fussent familiers. Un beau soleil de fin :

jour, chaud de toute la splendeur d'août, baignait la cime des maisons de bois sculptées, des monuments de grès rouge aux arêtes noircies; les antiques demeures rapprochaient l'étai de leurs charpentes brunes, — étages en surplomb, grands toits roses à lucarnes, pignons dentelés; les eaux verdâtres des canaux formés par les bras de l'Ill miroitaient, brasillantes; des flèches de lumière perçaient les feuillages des jardins centenaires. Strasbourg, dans la ceinture de ses remparts construits par Vauban, ses bastions, ses poternes, ses portes dont certaines, armées de tours, gardaient le rude et le noir du moyen âge, avec sa citadelle en pentagone et son vaste arsenal, Strasbourg et sa cathédrale, ses temples, ses musées, ses places, ses vieux hôtels des dix-septième et dix-huitième siècles, ses rues pavées, ses moulins, le charme de ses murs et la douceur fuyante de ses eaux, la vie morte d'autrefois et le mouvement des rues neuves, la richesse et la gloire de son passé, la simplicité grave de son présent, Strasbourg, plus agité que de coutume, semblait aujourd'hui une cité de fête, une ruche en éveil sous le ciel bleu. Dans un attendrissement, le mot de la vieille chanson populaire vint aux lèvres et au cœur de Germath :

O Strassburg, Strassburg,
Du wunderschœne Stadt!

O Strasbourg,
Toi, ville admirable!

Sa pensée franchit les portes, évoqua les fouillis des verdures, les larges avenues et les pelouses, les promenades champêtres des Contades et de la Robertsau, l'excursion à Kehl, les huîtres et la bière fraîche à l'hôtel du Saumon. Il revit la large vallée, l'immense campagne semée de villages, couverte de moissons et de houblonnières, le Rhin courbe, et au loin les croupes sombres de la forêt Noire, des Alpes et des Vosges,

ici l'Allemagne, là la Suisse, et sous ses pieds la terre de France dont Strasbourg défendait l'entrée. Des martinets volaient à hauteur des maisons. Des enfants barbouillés et joufflus se promenaient en riant. Une charrette chargée de paille embauma la rue d'une odeur sucrée. Il faisait bon exister, respirer, voir, sentir, entendre, jouir, par tous les pores, de la chaleur et du beau temps... Et voilà qu'il ne fallait plus penser qu'au massacre : quel cauchemar!

Comme ils passaient devant une maison rouge, la brasserie Kermer, une menotte d'enfant frappa derrière les carreaux; et Wohlfart dit :

— Tiens, c'est Karl et Noëmi!

Ils étaient là avec l'oncle Anselme, attablés à la lourde table de bois; il y avait une énorme chope à couvercle devant l'oncle, et une plus petite que Karl et Noëmi, en buvant tour à tour, se partageaient, de la mousse plein les lèvres. Karl trouvait cet après-midi délicieux. Il avait supplié l'oncle de ne pas rentrer encore Noëmi au couvent, affirmé que c'était bon pour elle de se promener encore. Elle et lui étaient très gais, s'épouffaient sans cause. Anselme Germath, à travers la fumée de sa pipe, écoutait leur babil et clignait de ses gros yeux vagues. Autour de lui, on discutait, on se chamaillait; de braves bourgeois s'exaltaient, qui pour, qui contre le gouvernement; c'étaient partout, à la brasserie ou dans la rue, les mêmes querelles où le français et l'allemand alternaient, coupés de *ia*, de *nein*, de *sôo!* La grasse et rieuse Suzel, la servante, avec son cou à fossettes et ses énormes bras blancs, allait, preste, dans ce vacarme; et Anselme, que la politique ennuyait, s'intéressait bien davantage au nez retroussé de Karl et aux yeux brillants de Noëmi. Wohlfart, sitôt assis, se jeta dans la conversation; on l'écouta, parce qu'il parlait bien, et son prestige faisait autorité.

Un officier de la garnison était en train d'expliquer la tactique du maréchal : elle consistait à attirer l'ennemi sur un champ de bataille choisi, puis à l'assommer dans la souricière. L'échec de Wissembourg même en faisait preuve : Douay, chargé d'amorcer l'ennemi, en se repliant lentement, avait eu le tort de résister, dans une lutte inégale... Mais, malgré lui, Germath revoyait le départ insouciant de Mac-Mahon, quittant Strasbourg après son déjeuner, tout comme si son lieutenant n'était pas engagé, battu à cette heure même.

— Messieurs, dit l'officier enthousiaste en levant son verre, au vieux lion de Magenta, et à la victoire!

A ce moment une rumeur traversa la rue; des buveurs impatients, d'autres inquiets, coururent aux fenêtres; sur le seuil, la grosse Suzel leva en l'air ses bras blancs. Incertains, puis plus précis, des bruits sourds volaient de bouche en bouche; des visages houleux, blêmes, se pressaient autour d'un homme à cheval qui criait : — Trahison, l'armée est en fuite; les Prussiens arrivent!

D'où venaient les nouvelles, nul ne pouvait le dire. Mais elles se propageaient et se répercutaient avec une rapidité terrifiante. Les faubourgs s'emplissaient de foule, Strasbourg se ruait aux portes. Germath et l'oncle Anselme, anxieux, interrogeaient les passants; Karl et Noëmi, serrés l'un contre l'autre, jouissaient de leur peur qui était un plaisir. Qu'est-ce que les Prussiens leur feraient?... Ils avaient vu des compagnies badoises à l'exercice, et cela les avait amusés de les contempler, levant et abaissant un pas mécanique, raides comme des soldats de bois.

Mais une voiture de place au galop se fit jour, roulant vers l'hôtel de la division : on n'eut que le temps de reconnaître le commandant de place et le colonel des pontonniers Fiévet. Ils avaient, du haut des remparts, près de la porte de Pierres, fouillé l'horizon de leurs

lorgnettes, et précipitamment étaient redescendus. Qu'avaient-ils pu voir?... Des femmes au visage effaré se cramponnaient à leurs hommes. Les rumeurs sombres se confirmaient : Mac-Mahon battu, les Prussiens sous les murs. Là-bas, une colonne de fuyards dévalait d'Haguenau; puis ce furent des cris : « A la gare, un convoi de blessés! » Et l'on entendit les tambours qui battaient le rappel; des mobiles couraient, leurs gros souliers cognant les pavés.

Les Germath se précipitaient à la gare; ils arrivèrent devant le quai comme le convoi, traîné par deux locomotives, s'arrêtait. Six wagons découverts étalaient leurs plates-formes où gisaient des blessés; du sang avait ruisselé sur les roues; et de ces tas de corps s'agitant, un visage affreusement pâle qui émerge, un bras mou qui s'étend et retombe, des gémissements s'élevaient.

Derrière les plates-formes, en des wagons par longues files, s'entassait un bétail de souffrance, des agonisants, des morts. Dans la foule, ce fut un saisissement et un murmure. Puis les cris aigus des femmes éclatèrent, un concert déchirant de malédictions auquel répondaient les hurlements atroces d'un lignard dont le visage labouré n'était qu'une plaie. On apercevait des blessures affreuses; un turco, le ventre ouvert, soutenait entre ses mains ses entrailles; un zouave dressait, en guise de bras, deux moignons pareils à des épaulettes rouges.

— Emmène les enfants, c'est horrible! dit M. Germath.

Mais, quoique épouvantés, Karl et Noëmi, béants de stupeur, se cramponnaient à l'oncle Anselme : ils voulaient voir. Des infirmiers s'approchaient, portant des civières neuves, d'un blanc éclatant. Les cris des femmes à cette vue redoublèrent; elles invectivaient Napoléon, Guillaume, redemandaient leurs maris et leurs frères;

on en voyait qui se tordaient les mains d'un air fou; d'autres en pleurant soutenaient des soldats boiteux. A travers les rues pleines, le navrant cortège s'organisait; les civières s'empourpraient; certaines, au second voyage, gardaient, adhérents à la toile neuve, des débris de chair et des esquilles d'os. Les voitures de l'abattoir étaient venues en nombre; des bouchers, énormes dans leurs blouses roses maculées, emportaient à bras, soulevaient comme des quartiers de bœuf cette viande humaine, inerte ou pantelante, tiède encore de vie ou refroidie par la mort.

Germath frôla Ansberque qui évita de le regarder. Le buste haut, la tête droite, Ansberque s'approchait d'un lieutenant de turcos, étendu sur un matelas :

— Etes-vous vainqueurs, au moins ?

L'autre répondit, farouche :

— Si nous avions des généraux, nous ne serions pas ici !

Un vieux soldat répétait d'un ton navré :

— Ils sont trop ! Ils avaient trop de canons !...

L'oncle Anselme avait fini par emmener les enfants. Germath vit Ansberque passer à côté de lui, aussi fier que si l'on avait gagné la bataille; mais le bout de ses moustaches tremblait, d'un tic qui lui tirait le coin de la bouche. Le rappel ne vibrait plus, saccadé; un autre son retentissait aux quatre coins de la ville, lugubre, dans le grondement des caisses et le halètement rauque des cuivres, — la générale, battue et sonnée en hâte, en un vent de panique. La garnison avait pris les armes, garni les remparts; on fermait les portes, on dressait les ponts-levis. Strasbourg se voyait déjà livré, presque sans défenseurs, à la merci d'un assaut; on signalait dans la campagne des coureurs ennemis, et par toutes les voix fébriles ou mornes des blessés s'exhalait et se répandait la certitude fatale de la défaite : l'armée rompue, s'écoulant en déroute; Mac-Mahon errant

sans troupes; les cuirassiers, toute la cavalerie, jetés au gouffre des charges pour sauver la retraite; Strasbourg menacé, l'Alsace ouverte, la France envahie.

Wissembourg avait sonné le premier glas, Frœschwiller sonnait le second. Quelques heures avaient suffi pour cette catastrophe.

Cependant, autour des remparts, devant les portes, s'amassait une cohue plaintive et vociférante dont on entendait, derrière les murs, le bruit d'eau grossissante : c'était le torrent des fuyards qui, en dévalant d'Haguenau, avait roulé sur les chemins et emporté comme des épaves des centaines de paysans chargés d'enfants et de hardes. Tandis que des soldats sans armes descendaient dans les fossés, escaladaient les revêtements et pénétraient dans l'enceinte, derrière le premier amas de fuyards sans forme et sans nom, se ruait la débandade : cavaliers et fantassins confondus, zouaves grimpés sur des chevaux de hussards, cuirassiers démontés, artilleurs sur des prolonges, toute la débâcle d'une armée.

On ouvrit les portes et le flot sordide creva par les rues, submergea les faubourgs. Dans le soir et l'ombre claire, cela entra : la plupart, silencieux, avaient un regard étrange, d'une fixité hagarde; il y en avait de blessés; beaucoup semblaient prêts à tomber d'inanition et murmuraient faiblement :

— Un morceau de pain!

D'autres affirmaient :

— Les généraux ont crié : sauve qui peut! On nous a trahis!...

Ceux-là n'avaient pas tiré un coup de fusil.

Au milieu des reproches, du silence de rage ou de l'apitoiement de la foule, les éclopés, les fuyards entraient toujours.

Il en entra toute la nuit et presque toute la journée du lendemain, sous l'ardent soleil qui montrait leur

aspect lamentable. Les cuirassiers surtout étaient extraordinaires. Leurs pantalons étaient déchirés, leurs cuirasses bossuées et trouées; une immense stupeur pesait sur leurs visages, paralysait leurs grands corps. Sur des chevaux blessés du garrot à l'échine, on en voyait encore arriver au galop, parfois deux sur un seul cheval. Des soldats du train amenaient des cacolets, des voitures d'ambulance bondées de blessés et de mourants. Devant la porte de l'état-major, un jeune cuirassier ne prit pas le pain et la viande qu'on lui tendait; silencieux, il pleurait à grosses larmes. Deux de ses camarades péroraient comme dans un délire :

— Oui, Strasbourgeois! ce n'est pas au feu qu'on nous a conduits, c'est à la boucherie! Nous faire charger dans les bois et les houblonnières! Mais nous prendrons notre revanche. Malheur à eux!

Et partout, c'était la même chose, plaintes et menaces...

Dans l'après-midi, des cris furieux retentirent; c'étaient des turcos qui rentraient, gesticulants, pareils à des épileptiques, leurs vestes bleu de ciel raides de sang et noires de poudre. Ils brandissaient leurs baïonnettes; on ne distinguait dans le noir des faces que le blanc des yeux et des dents sauvages. Ils débouchèrent sur la place où grouillait une foule compacte. Quand on vit qu'ils rapportaient le drapeau, une loque, — un frisson courut, des milliers de voix crièrent : Vive la France! Du haut du balcon de l'état-major, le colonel Ducasse déployait le glorieux trophée, l'élevait bien haut à la face de Strasbourg et de ses habitants : tous l'acclamèrent. Déjà, chacun croyait savoir comment la bataille s'était livrée; la légende amplifiait les récits, mêlait au vrai l'erreur, faisait courir dans l'imagination populaire des ombres et des reflets fantastiques d'épopée.

La vérité était autrement simple et sinistre.

L'armée impériale, mobilisée en hâte, pleine d'illusions et de bravoure, mais insuffisamment équipée et nourrie, piétinait depuis trois semaines dans un gâchis d'ordres et de contre-ordres. Loin de fondre sur le Palatinat, elle bornait son audace au mince succès de Sarrebrück, faisait la douane aux frontières; d'ailleurs mal : les uhlans en contrebande allaient et venaient, narguant de leurs galops la cavalerie française inactive. Eparpillés, les corps de Frossard, de Bazaine, de Ladmirault, la Garde, n'offraient même pas à l'Allemagne mobilisant sans hâte ses trois armées un obstacle compact. Tandis que Failly rassemblait le 5ᵉ corps autour de Bitche, que Félix Douay concentrait le 7ᵉ à Belfort et Canrobert le 6ᵉ à Châlons, Mac-Mahon, commandant les forces de la basse Alsace, disséminait la division du 1ᵉʳ corps à Lembach, à Reischoffen, à Haguenau. Il commettait la faute de jeter Abel Douay sur Wissembourg, à découvert, et à cinq lieues en avant de tout renfort. Douay, surpris par des forces supérieures, avait, par obéissance ponctuelle, accepté le combat, lutté sans recevoir un ordre de maréchal ni un renfort de Ducrot, cependant avertis tous deux de l'imminence d'une attaque. Douay frappé à mort, Pellé avait continué la lutte; puis, refoulé de Wissembourg, refoulé du Geisberg, il avait dû battre en retraite. La bataille de Wissembourg était perdue.

Frœschwiller doublait, amplifiait le revers. Mêmes imprudences et mêmes fautes : pires.

Mac-Mahon, sur sa demande, avait reçu le commandement des 1ᵉʳ, 5ᵉ et 7ᵉ corps. Dès qu'il l'apprit, il s'écria, joyeux : « Messieurs les Prussiens, je vous tiens! »

Que comptait-il faire? et le savait-il seulement? En gagnant les Vosges, il pouvait y barrer le passage; avec ses trois corps d'armée, il était inexpugnabl[e]. Mais abandonner Strasbourg et la basse Alsace sa[ns] avoir repris l'offensive!... Dans son ignorance [...]

la marche de l'armée du Prince Royal, il comptait le 7 aborder l'ennemi sur les positions de Frœschwiller, et c'est le 6 qu'il fut attaqué. Ne soupçonnant pas l'ennemi si proche, il avait établi ses 35,000 hommes sur les hauteurs qui courent de Neehwiller à Morsbronn, mais sans fortifier sérieusement les hauteurs de Frœschwiller, d'Elsasshausen et de Gunstett, sans occuper le village de Wœrth, sans garnir Morsbronn. Sur ces ondulations couvertes de vignes, de vergers, de houblonnières, il avait pour front de défense des prairies et la ligne d'eau de la Saüer. Le 1er corps, les divisions Ducrot, Raoult, Lartigue, s'étendaient, sur la gauche en avant de Frœschwiller, au centre en face de Wœrth et en avant d'Elsasshausen, sur la droite vers Morsbronn. Les cuirassiers de la 2e division de réserve Bonnemains étaient abrités entre Frœschwiller et Elsasshausen. Le 7e corps ne figurait que par la division Conseil-Dumesnil établie avec les cuirassiers de la brigade Michel près d'Eberbach. Du 5e corps, immobile aux passages de Bitche et de Rohrbach, attendant des ordres, seule la division Guyot de Lespart se mettait en marche vers Philippsbourg.

La bataille, engagée dès l'aube sur de simples démonstrations, s'était bientôt acharnée. Les Allemands perdaient pied. Ducrot chassait à la baïonnette et fauchait sous les mitrailleuses les Bavarois du IIe corps; le Ve corps prussien de Kirbach, le XIe de Bose échouaient contre les pentes de Frœschwiller et d'Elsasshausen, refluaient en désordre du Niederwald et repassaient la rivière. Même Hartman, sur l'ordre du Prince Royal, retirait de la lutte le IIe corps bavarois. Les Allemands, à onze heures et demie, n'avaient pu occuper une seule hauteur; ils tenaient Wœrth, mais pris sans défense. Mac-Mahon pouvait battre en retraite, il en avait le temps. Il croyait à la victoire; il s'entêta. Pourtant, le feu de notre artillerie diminuait;

les batteries allemandes, du plateau de Gunstett, foudroyaient nos troupes. Lartigue se lançait contre Gunstett sans succès. Les trois corps allemands, avec une solidarité puissante, revenaient à la charge. A une heure, le Prince Royal, arrivé sur le champ de bataille, engageait à fond toutes ses forces. Le maréchal tente un assaut sur Wœrth, en vain. L'aile droite débordée plie sous le choc de douze mille Prussiens qui pénètrent sous le Niederwald et enlèvent Morsbronn. Lartigue, près d'être enveloppé, appelle à son secours les cuirassiers de Michel, dit à un des colonels : « Allez, comme à Waterloo! » Trompettes au vent, chevaux emballés, la charge roule sur les pentes, se brise aux talus, aux troncs d'arbre, se clairsème sous les balles, s'engouffre dans Morsbronn, traverse des rues où de chaque fenêtre, à bout portant, les coups de feu éclatent. Hors du village, les survivants ralliés, chargés par un régiment de hussards prussiens, s'éparpillent, s'anéantissent.

Reformée, malgré les efforts des turcos, du 1er chasseurs et des zouaves, la droite bientôt s'émiettait. Un effort désespéré au centre ne refoulait que momentanément l'ennemi. Mac-Mahon, faisant face de deux côtés, perdant le Niederwald envahi et Elsasshausen incendié, s'obstinait, dans un entêtement stoïque, à tenir encore. Pourtant, acculé à Frœschwiller, qu'attendait-il? Que la division Guyot de Lespart arrivât au canon? que Failly, selon son devoir... Mais, il ne leur avait télégraphié aucun ordre, n'avait réclamé aucun secours. La retraite dont il faisait fi allait devenir déroute... Pour gagner une demi-heure, il sacrifiait son artillerie de réserve, aussitôt démontée, chevaux culbutés, servants tués; il sacrifiait sa réserve de cavalerie. La division Bonnemains, quatre magnifiques régiments de cuirassiers, se précipitait dans la fournaise, et à travers vignes, houblonnières, chargeait sous la mi-

traille, dans l'essaim des balles. Après cette immolation inutile, les turcos d'un élan fou se ruent. En vain. De partout, les dernières résistances craquent, le 1er corps s'effondre; c'est la déroute.

Elle couvre les routes de bandes indisciplinées, de troupeaux lâchés. L'Alsace est ouverte, Strasbourg abandonné. Et le même jour, Frossard était battu à Forbach; la Lorraine s'ouvrait aussi.

Par ces deux trous béants, toute l'invasion noire allait ruisseler.

PAUL et VICTOR MARGUERITTE.

(A suivre.)

LE GENÉRAL MARQUIS

AMAND D'HAUTPOUL

La série des *Mémoires* intéressants sur le dix-neuvième siècle n'est pas près de s'épuiser. Ceux que *la Revue hebdomadaire* commence aujourd'hui s'offrent d'un ordre tout particulier, puisque ce sont des *Souvenirs* politiques écrits par un officier général, royaliste à idées libérales, qui fut un instant chargé de l'éducation du duc de Bordeaux. Ils jettent un jour tout nouveau sur la cour du vieux roi Charles X à Prague et nous initient aux courants contraires qui s'essayaient à y prédominer. Sur cette époque de la vie du dernier roi de France, nous possédions peu de détails en dehors de quelques chapitres de *Charles X et Louis XIX en exil*, par le marquis de Villeneuve. Il est donc éminemment curieux d'entendre les réflexions d'un royaliste sur le parti légitimiste après 1830, puis d'entrer avec lui au château de Hradschin, et de nous rendre compte de ce qu'aurait pu être l'éducation du jeune prince si l'on avait permis au nouveau gouverneur d'appliquer son programme — très libéral en regard du système d'éducation que préconisaient le duc de Blacas, le cardinal de Latil et le baron de Damas.

Ces chapitres, préparés pour l'impression par l'auteur lui-même et très dignes, selon nous, d'être offerts au public, font partie des importants papiers que le général d'Hautpoul a laissés à son frère. Ils sont aujourd'hui en la possession du gendre de celui-ci,

M. Hennet de Bernoville, ancien conseiller référendaire à la Cour des comptes (1), qui, très gracieusement, nous a chargé de les publier.

Marie-Constant-Fidèle-Henri-Amand d'Hautpoul-Félines, issu d'une famille du Languedoc qui, en 1787, avait justifié d'une filiation non interrompue et de la continuation de possession de ses domaines depuis le dixième siècle, était né le 30 septembre 1780, au château de Lasbordes, près Castelnaudary, de Jean-Henry, marquis d'Hautpoul, chevalier de Malte et de Saint-Louis, ancien lieutenant-colonel du régiment de Royal-Picardie-cavalerie, et d'Anne-Henriette-Elisabeth de Foucault (2).

La Révolution trouvait la famille d'Hautpoul à Versailles où elle était venue rejoindre l'aîné des fils (3), page du comte d'Artois. Elle n'émigra pas, et ne fut pas d'abord inquiétée. Quand, sous la Terreur, le marquis d'Hautpoul eut été inscrit sur la liste des suspects, il se trouva un jacobin, maire de Fontenay, pour protéger ce vieil officier presque aveugle qui lui avait jadis rendu service, et il put, tantôt à Versailles, tantôt aux environs, à Fontenay, végéter tant bien que mal avec sa famille de sept personnes. Au prix de quels expédients, cultivant eux-mêmes leur jardin, et vivant pendant la Terreur du produit de leurs légumes et de leur vacherie, Amand d'Hautpoul l'a raconté dans ses *Souvenirs* de jeunesse remplis de détails bien curieux...

La tourmente passée, le jeune d'Hautpoul suivit les cours de l'Ecole d'équitation, put recevoir les leçons de mathématiques de M. Liautard (devenu abbé plus tard), et bientôt il se sentit en mesure de se présenter à l'Ecole polytechnique qui venait d'être fondée. Il y entrait en 1799 et en sortait en 1802 avec le n° 1,

(1) Marié à l'une des filles du général Alphonse d'Hautpoul, frère cadet de l'auteur de ces mémoires.

(2) Morte à Versailles en 1796.

(3) Antoine d'Hautpoul, mort de la petite vérole, à Meudon, en 1791.

comme sous-lieutenant (1); en 1803 il était lieutenant au 2e régiment d'artillerie à cheval.

Il fit dans ce corps les campagnes de 1803 et 1804 au camp de Boulogne, puis celles d'Ulm et d'Austerlitz à la Grande Armée (corps de cavalerie de Murat). Après Austerlitz, il passait dans la Garde impériale avec rang de capitaine et était décoré de la Légion d'honneur après la campagne de Prusse. En 1808, il est en Espagne; l'année suivante, il est blessé à Wagram, puis, avec le grade supérieur, est renvoyé en Espagne où il reste deux ans. Officier d'ordonnance de l'Empereur en 1811, il est chargé de différentes missions en Allemagne et en Pologne; en Russie, il est aux côtés de Napoléon, reçoit à Moscou une dotation et le titre de baron de l'empire.

La campagne de 1813 le met de nouveau en vedette; à Lutzen, il commande comme major l'artillerie de la vieille Garde et reçoit la croix d'officier. A Dresde, il est blessé grièvement et, par suite, quitte momentanément le service actif et est appelé à commander des dépôts. A la fin de la campagne de 1814, malgré sa blessure, il concourt à la défense de Paris et commande plusieurs batteries dans la plaine de Saint-Denis.

Il avait été désigné pour le commandement d'un régiment de la Garde, mais, n'ayant pu se rendre à Fontainebleau, il ne reçut pas le brevet de son grade. Quelles que fussent ses préférences pour les Bourbons, d'Hautpoul ne voulut servir le nouveau gouvernement que lorsque Gourgaud lui eut notifié l'abdication, le relèvement de ses serments et l'invitation de servir sous le Roi.

Louis XVIII, d'abord, le reçut très froidement, ne lui reconnut pas son nouveau grade et le laissa en disponibilité comme lieutenant-colonel de la Ligne. Au moment de la formation de la Garde royale, le prince de Wagram intercéda pour lui, le prit comme sous-lieutenant dans sa compagnie; le grade de colonel et le ruban de commandeur vinrent ensuite.

(1) Voir le récit des années à l'École polytechnique dans le *Carnet historique et littéraire* de janvier 1901.

Le 20 mars 1815, d'Hautpoul suivit le Roi en exil, et après le licenciement de sa maison militaire rentra à Paris (1). L'Empereur lui fit offrir le commandement qu'il devait avoir l'année précédente : d'Hautpoul refusa et dut se retirer dans ses terres où il resta en surveillance pendant les Cent-Jours.

Vint la seconde Restauration. D'Hautpoul eut peine à faire reconnaître ses anciens services, et ce n'est qu'en 1819 qu'il obtint d'être nommé maréchal de camp. L'arrivée au ministère de la guerre de son ami le général de Clermont-Tonnerre lui fit donner des missions spéciales; il devint commandant de l'Ecole d'artillerie de la garde, inspecteur de l'Ecole de Saint-Cyr, membre du comité d'artillerie, de la commission d'organisation de l'Ecole de cavalerie de Saumur, enfin commandant de l'Ecole d'état-major.

Il occupait ce poste en 1830, lors de la Révolution de Juillet. Sommé par l'insurrection d'amener son drapeau, d'Hautpoul refusa énergiquement pendant toute la durée de la lutte, et, quand toute idée de défense dut être abandonnée, il se replia avec les élèves qui lui étaient confiés sur l'Hôtel des Invalides, où le général de La Tour-Maubourg résistait encore. Après plusieurs incidents qu'il a racontés en pages vibrantes (2), il licencia sa troupe lorsque le triomphe de l'émeute fut complètement reconnu.

Le gouvernement de Louis-Philippe le mit en disponibilité le 11 août 1830, et, sur son refus de prendre du service, en retraite le 12 mai 1832.

Dès lors, le général renonça complètement à la carrière militaire et, rentré dans la vie privée, il ne s'occupait plus que de rédiger ses Mémoires, lorsque, sur les instances de différents personnages importants du parti royaliste, il fut appelé à diriger l'éducation du duc de Bordeaux, alors âgé de treize ans et qui entrait dans sa majorité fictive.

(1) Fragment publié dans *la Revue bleue*, juin 1901.

(2) Un fragment de la *Défense des Invalides* a été publié dans la *Revue de Paris*, janvier 1901.

Quelles furent ses hésitations, comment il accepta conditionnellement après avoir exposé son programme d'éducation dans une lettre adressée au Roi, le général d'Hautpoul l'a raconté avec les détails les plus circonstanciés. Le programme d'éducation mérite d'être lu et étudié avec soin. Ce qu'il importe d'y retenir, c'est la préoccupation dominante du gouverneur : lui, royaliste et catholique convaincu, mais n'ayant pas émigré, ayant servi l'Empereur et sachant faire part importante aux idées nouvelles, il réclamait avec instances que cette éducation du jeune prince, tout en restant conforme aux *desiderata* des royalistes éclairés, morale et chrétienne, pût être dirigée dans un sens plus libéral qu'elle ne l'avait été sous le baron de Damas.

Son exposé de principes est de tout point remarquable; c'est un véritable traité du prince moderne. Ne répudiant aucune des saines traditions, aucun des exemples glorieux, il voulait mettre son élève en garde contre les fautes de quelques-uns de ses aïeux; il l'engageait à prendre ses modèles partout où se trouvait quelque chose de bon, de noble, d'utile, et, dans ce programme très large, l'habileté et l'énergie de Napoléon n'étaient pas plus oubliées que la grandeur de Louis XIV, la bravoure de Henri IV et la loyauté de François Ier.

Il était nécessaire que le prince, s'identifiant avec son pays, pût étudier l'esprit et les mœurs du temps où il vivait, et se pénétrer de cette vérité que, si un roi doit marcher avec l'opinion publique, c'est à la condition de la diriger, et que, s'il doit souvent faire des concessions, il ne doit jamais rien se laisser arracher.

Le général s'étend sur la nécessité de ne jamais sacrifier à l'esprit de parti, d'appeler aux affaires, charges et honneurs ceux qui ont un vrai mérite et qui ont rendu service au pays; mais que toujours un roi doit rejeter impitoyablement tout ce qui est taré, corrompu, ou repoussé par l'opinion publique.

Il explique que la royauté est instituée pour la conservation du peuple, et non les peuples créés pour le roi. Celui-ci doit faire respecter les libertés politiques sans

se laisser égarer par tout ce que les utopistes et les flatteurs du peuple appellent liberté nécessaire, et tout en réprimant la licence et le désordre sous toutes les formes qu'ils peuvent prendre. Nécessité absolue d'écarter les intrigants de cour, les adulateurs, les nullités disposés à le tromper par ignorance ou par calcul; utilité de voir le plus de Français possible, de s'entourer d'une jeunesse instruite et éclairée qui lui permette d'acquérir en même temps la connaissance du monde et la science des hommes — seul moyen pour un prince exilé de se dégager des préjugés et des illusions qu'une absence trop longue de sa patrie peut faire concevoir à son entourage et d'arriver ainsi à juger d'après ses propres yeux.

Suit un tableau d'études. Aux connaissances requises de tous, le prince devait ajouter l'art et l'histoire militaires, en joignant la pratique à la théorie, en apprenant à manier les troupes; il devait étudier l'administration, les finances, le commerce, pour se mettre à même d'apprécier le mérite et les idées des hommes qu'il aurait un jour à employer.

Le prince doit être sincèrement religieux, mais de cette religion qui élève l'âme, sans mysticité, sans superstition, sans cette exagération de scrupules qui rétrécit la pensée. Catholique éclairé, le général d'Hautpoul veut une religion ouverte, une piété connue de tous, mais, dans l'entourage, pas d'hypocrites qui voudraient faire du culte de Dieu un marche-pied pour leur ambition. Le confesseur doit être un prêtre austère et convaincu, presque obscur, n'exerçant aucune influence en dehors de son ministère.

En résumé, car je ne puis donner ici qu'un aperçu du programme magistral (1) qu'avait conçu le général d'Hautpoul, l'idéal à chercher eût été un prince religieux sans affectation, instruit sans pédantisme, bon sans faiblesse, ferme sans dureté, généreux pour son compte, mais économe des deniers publics, enfin mar-

(1) Ce plan d'éducation serait trop étendu pour *la Revue*. Il sera publié quand *l'Éducation d'un prince* paraîtra en volume.

quant toutes ses actions « du triple sceau de la justice, de la franchise et de la loyauté ».

Le plan que nous venons d'esquisser fut remis au roi Charles X le 1er juillet 1833. La cour de Prague l'accepta en principe, mais avec l'idée bien arrêtée de ne pas le laisser appliquer dans son intégralité.

Des difficultés d'étiquette et de personnes empêchèrent le général de prendre possession de son poste avant le mois d'octobre de la même année. Pendant les huit mois que dura sa mission, le général, fidèle au plan qu'il avait arrêté, dirigea ou plutôt essaya de diriger l'éducation du jeune prince dans un sens qui ne tarda pas à déplaire aux personnes qui jusque-là avaient régné sans conteste sur l'esprit du Roi et du duc et de la duchesse d'Angoulême. Le duc de Blacas et les courtisans ou professeurs qu'il avait à sa dévotion mirent tout en œuvre pour dégoûter le gouverneur et lui faire abandonner sa position : entraves, difficultés, tracasseries, rien ne fut épargné. Soutenu par l'affection toujours croissante du jeune duc de Bordeaux, appuyé sur quelques personnes de la cour d'exil, la duchesse de Gontaut entre autres, d'Hautpoul résista fermement et maintint jusqu'aux limites du possible sa ligne de conduite. Un jour vint où le libéralisme du général fut battu violemment en brèche et où les hostilités devinrent ouvertes. Le général demanda le renvoi de deux professeurs qui prenaient à tâche de contrecarrer le plan accepté par le Roi et de changer la direction donnée à l'éducation du prince. Charles X ne put se décider à donner tort à ceux qui avaient capté sa confiance, et le général d'Hautpoul, ne voulant ni ne pouvant céder, ne pensa plus qu'à abandonner ses fonctions et à faire, quoi qu'il lui en coûtât, ses adieux au prince qu'il aimait profondément.

Rentré en France dans le courant d'avril 1834, le général d'Hautpoul, sans rien renier de son passé de ses convictions politiques, ne joua plus de rôle act vécut dans la retraite, continuant à écrire ses Mémoir Ses relations avec le comte de Chambord devenu rée lement chef du parti légitimiste se conservèrent an

cales, et plusieurs fois il accompagna son prince en Allemagne : une première fois en 1840, sur les principaux champs de bataille de l'Allemagne; en 1843 à Londres, et enfin en 1844 en Vénétie et en Lombardie.

En dehors du récit de sa mission à Prague, le général d'Hautpoul a laissé, avons-nous dit, des *Mémoires* très intéressants sur la vie de sa famille pendant la Révolution et sur le rôle qu'il joua sous l'Empire, au début de la Restauration et en 1830. Ils seront réunis et publiés un jour. Des vingt dernières années de sa vie il n'est point question dans ses différents papiers; la cécité qui frappa notre auteur vers 1850 l'empêcha de continuer à écrire.

Le général d'Hautpoul s'était marié le 12 mai 1814 avec Mme Joséphine Tavernier de Boullongue, veuve de M. Guislain de Walkiers-Gamarage et qui de son premier mariage avait une fille mariée à M. Asselin de Crèvecœur. Les deux enfants du marquis et de la marquise d'Hautpoul moururent jeunes, et quand le général s'éteignit à Paris, en janvier 1853, son titre passa à son frère cadet et héritier, le général Alphonse d'Hautpoul (1).

Nous prenons les *Mémoires* du général d'Hautpoul au moment où après des contre-ordres venus de Prague et des hésitations justifiées qui l'ont empêché de se mettre en route, il vient d'arriver au château de Hradschin.

Comte FLEURY.

(1) Né en 1788, servit dans l'infanterie, fit les campagnes de l'Empire et de la Restauration et devint sous la Présidence (1850) ministre de la guerre et gouverneur de l'Algérie, et plus tard grand référendaire du Sénat. Mort en 1865.

Il n'a laissé que deux filles, Mmes de Thézan et Hennet de Bernoville; mais la branche d'Hautpoul-Seyre est toujours représentée, et il existe également des descendants du général Jean-Joseph d'Hautpoul-Salette, tué à Eylau.

Les armes de la famille d'Hautpoul n'ont pas changé depuis les Croisades et sont : *d'or à deux fasces de gueules accompagnées de six coqs de sable crêtés, barbés, becqués de gueules, posés 3, 2 et 1; l'écu est timbré d'une couronne de marquis et a pour supports deux lévriers.*

L'ÉDUCATION D'UN PRINCE

QUELQUES MOIS AUPRÈS DU DUC DE BORDEAUX

(1833-1834)

CHAPITRE PREMIER

Arrivée à Prague. — Entretien avec M. de La Villatte. — Le Hradschin. — Saint Jean Népomucène. — Le général de Bourbon-Busset. — Les Français mal reçus par le duc de Blacas. — Leur mécontentement. — Les délégués vendéens menacés d'expulsion. — Le Roi est absent. — Audience du Dauphin. — Visite au cardinal de Latil. — Je retrouve en place M. de Damas et les jésuites. — Difficulté de ma situation. — Les députations de France. — Lettre de la duchesse de Berry. — Rentrée du Roi et des jeunes princes. — Audience de la Dauphine. — Je suis admis chez le Roi. — Il parle de la France sans aigreur mais se montre très sévère pour la duchesse de Berry. — Le Roi m'annonce que M. de Damas et les Pères jésuites vont demeurer. — Je proteste vivement. — J'en confère avec l'évêque et la duchesse de Gontaut. — Exaspération des Français présents à Prague. — Scepticisme du cardinal de Latil. — Impossible de voir le duc de Bordeaux. — Je modère les impatiences justifiées de ceux qui m'entourent. — Entretien très vif avec le duc de Blacas. — J'obtiens que les Français seront reçus par le Roi. — Le Roi reçoit ma femme. — Le salon royal. — Froideur de M. de Damas. — Le duc de Bordeaux semble vouloir m'éviter. — Chez la Dauphine et chez Mme de Gontaut. — Dîner chez le Roi. — Les deux partis de la cour. — Discussion avec M. de Damas. — Singulière réponse du Dauphin à une de mes questions. — Je commence à perdre patience. — Je demande à quitter Prague. — Le Roi s'absentant

de nouveau, on me prie d'attendre. — Mademoiselle me conjure de rester. — M. de Montbel. — Enfin reçu par le jeune prince. — Dîner chez le Roi. — Colère du duc de Bordeaux. — Le P. Deplace et le baron de Damas. — Visites et contre-visites. — Dîner chez le duc de Bordeaux. — Audience décisive du Roi. — — Le départ des jésuites et le congé de M. de Damas sont accordés. — Pas de titre de majesté pour le jeune prince. — Le Roi exige le renvoi brutal de M. de La Villatte. — Je suis d'avis de ne pas persister et de quitter Prague au plus tôt.

Je me trouvai rendu à Prague le 16 octobre 1833, vingt-six jours après mon départ de Paris.

Le matin, de bonne heure, je reconnus les environs de l'hôtel : j'étais peu éloigné du pont; je dirigeai mes pas de ce côté et je fus vivement frappé du coup d'œil qui s'offrit à moi. La Moldau qui coule majestueusement au milieu de la ville est une rivière très large, parsemée d'îles couvertes de la plus belle verdure; le pont qui la traverse a seize arches, 1,800 pieds de longueur, et chaque pile est ornée de sculptures colossales qui, sans être toutes de très bon goût, offrent cependant un aspect imposant. D'un côté du pont, on découvre l'ancienne ville qui présente un vaste développement, et du côté opposé, l'autre partie de Prague bâtie en amphithéâtre et couronnée par l'immense palais du Hradschin qui domine la ville entière. Je connaissais les principales villes de l'Europe et cependant ce spectacle m'étonna, car il y en a peu qui offrent un coup d'œil d'ensemble aussi grandiose et aussi varié que celui de Prague vue du milieu du pont. Cette ville me rappelle aussi d'anciens souvenirs de gloire pour la France : les Français l'avaient occupée dans la guerre de 1741, et je venais de parcourir le théâtre de la célèbre retraite du maréchal de Belle-Isle.

En rentrant à l'hôtel, je m'empressai d'aller voir l'évêque d'Hermopolis et M. Ch... qui étaient arrivés depuis deux jours. J'appris que le roi, Madame la

Dauphine, les deux jeunes princes, accompagnés du duc de Blacas, de la comtesse d'Agoult, du baron de Damas et de la duchesse de Gontaut, n'étaient point de retour du voyage de Léoben, et que rien par conséquent ne pouvait encore être fixé sur notre position. J'appris aussi que le Dauphin, qui avait témoigné une répugnance insurmontable à revoir la duchesse de Berry, était resté seul au Hradschin avec le cardinal de Latil. Je rencontrai chez l'évêque M. de La Villatte, cet homme dévoué qui avait abandonné sa carrière militaire, sa famille, toutes ses ressources de fortune pour se consacrer en entier au service du duc de Bordeaux, auquel il était attaché en qualité de premier valet de chambre; titre peu satisfaisant, peut-être, pour un ancien capitaine de la Garde qui avait dans l'armée le rang d'officier supérieur, mais que son extrême attachement pour le prince lui avait fait accepter.

Il vint plus tard me voir en particulier et témoigna une grande joie de mon arrivée avec l'évêque d'Hermopolis, ne doutant pas que nous n'apportassions de notables changements dans l'éducation du jeune prince. Il me raconta avec énergie, et avec une vive émotion, combien était fausse la dévotion qu'on lui donnait; qu'on ne cherchait qu'à prolonger son enfance, à éteindre ses brillantes qualités, pour le rendre timide et le tenir dans une dépendance absolue; qu'on lui faisait peur des Français dévoués qui venaient le voir, afin de les lui rendre odieux et de l'isoler de tout rapport avec la France. M. de La Villatte était fort affligé de ce qu'on ne lui avait pas permis d'accompagner le prince, qu'il venait de quitter pour la première fois. Je crus voir de l'exagération dans son récit et je cherchai à le rassurer, en lui promettant toutefois que ce ne serait pas là ma manière d'agir.

Je montai ensuite au Hradschin pour aller me présenter chez M. le Dauphin, mais je ne pus le voir le

jour même et j'obtins une audience seulement pour le lendemain. La position de ce palais des anciens rois de Bohême est très remarquable : il est situé sur une hauteur qui domine toute la ville de Prague et la vallée de la Moldau, et d'où se développe un des plus beaux panoramas qu'il soit possible de voir. Le Hradschin occupe une immense étendue sur la crête de la montagne où il est placé; la façade par laquelle on arrive forme une cour régulière. Les bâtiments intérieurs sont divisés par plusieurs autres cours, et c'est dans l'une d'elles que se trouve la cathédrale de Prague; on peut juger par là des dimensions de ce palais (1).

La cathédrale est extrêmement riche : plusieurs ornements sont en argent massif : on y voit les tombeaux de plusieurs souverains de la Bohême, et celui de saint Jean Népomucène qui est en grande vénération dans tout le pays. Ce saint fut précipité dans la Moldau par ordre du roi Venceslas pour avoir refusé de révéler la confession de la reine. Partout on rencontre de ses statues et à l'endroit du pont de Prague d'où il a été précipité on a élevé en son honneur un autel qui forme un des monuments de ce beau pont. Les habitants ne passent jamais devant cet autel sans ôter leur chapeau. La façade intérieure de la cathédrale a beaucoup souffert du bombardement de Prague par les Prussiens, en 1757, et on en a laissé subsister les traces.

Vis-à-vis la principale entrée du Hradschin est une assez belle place où l'on voit le palais de l'Archevêché. Je fus de là parcourir la ville; de l'autre côté du pont, je remarquai la place appelée Grow-rink où se trouve

(1) En offrant l'hospitalité à Charles X, l'empereur François II s'était réservé le premier étage du palais où il venait tous les étés. La famille royale habitait le deuxième étage, fort vaste et pas très confortable. Voir *Charles X et Louis XIX*.

l'hôtel de ville et une belle fontaine, et je visitai plusieurs autres places d'une très grande étendue aboutissant à de belles rues. Les maisons de Prague sont construites en pierre et solidement bâties; plusieurs d'entre elles portent le nom de palais qu'elles méritent surtout par leurs dimensions. Dans la crainte de m'égarer en parcourant la ville, j'avais préparé une phrase allemande pour demander mon chemin; mais je n'avais pas pensé que la plus grande partie de la population de la Bohême est d'origine slave et que le peuple parle un idiome qui a beaucoup plus de rapport avec le russe et le polonais qu'avec l'allemand; aussi, quand je voulus faire usage de ma phrase, les premiers individus me répondirent par des mots polonais dont je me rappelai le sens et qui signifient : « Je ne vous comprends pas. » J'étais un peu déconcerté lorsque je rencontrai enfin un Allemand qui m'indiqua le chemin de mon hôtel.

Bientôt mon arrivée fut connue à Prague et je reçus un grand nombre de visites. Je vis plusieurs personnes qui étaient parties avant moi de Paris et qui avaient dû annoncer mon arrivée, entre autres le comte et la comtesse de Bourbon-Busset. M. de Bourbon-Busset (1) s'était chargé de parler à M. de Blacas de l'envoi d'un passeport pour moi à Francfort, mais on était déjà très préoccupé du voyage de Léoben, et il m'expliqua ainsi le retard que j'avais éprouvé. Je vis ensuite plusieurs des Français qui étaient parvenus à arriver à Prague, malgré tous les obstacles qu'on leur avait

(1) François-Louis-Joseph, comte de Bourbon-Busset (1782-1856), servit d'abord dans la cavalerie blanche de Saint-Domingue, puis aux chevau-légers belges en 1806 ; fait prisonnier par les Anglais à Talaveyra ; colonel aide-major des gendarmes du roi en 1814; maréchal de camp en 1815; chef d'état-major de la garde royale pendant la campagne de 1823; pair de France la même année; lieutenant général en 1825; démissionnaire en 1830.

opposés. Ils me racontèrent qu'on les avait traqués comme des bêtes fauves sur toutes les frontières de l'Autriche, et que les trois quarts au moins des membres des députations royalistes avaient été obligés de rétrograder. L'un d'eux, M. de la Garde de Saigne, qui avait un passeport parfaitement en règle, insista avec énergie auprès d'un poste de la police autrichienne, en demandant qu'on motivât sur son passeport même le refus qu'on lui avait fait de passer outre; et on inscrivit que c'était sur la demande expresse de M. le duc de Blacas. Cette annotation fut connue et elle excita une grande exaspération parmi les voyageurs. Quant à ceux qui étaient parvenus à vaincre tous les obstacles, on ne les avait reçus qu'avec toutes les difficultés qu'offrent les recherches d'une rigoureuse étiquette, et on les avait évités enfin, par un départ précipité, en les laissant seuls à Prague le jour même dont ils espéraient faire une solennité.

Ainsi cet élan national qui emportait tant de Français vers l'exil de la Légitimité, qui avait vivement inquiété le gouvernement de Juillet sans qu'il se fût senti la force de l'empêcher ouvertement, c'était M. de Blacas, c'étaient nos princes eux-mêmes qui s'étaient chargés de le réprimer, de repousser les Français qui leur étaient restés dévoués. J'avoue que toutes mes idées étaient bouleversées.

Certes, si tant de Français fidèles étaient revenus dans leur patrie, pleins d'enthousiasme des réceptions de l'exil et des belles qualités du jeune prince, qui sait si, au moment où la France était encore dans le chaos d'une révolution, et où toutes les illusions de 1830 commençaient à s'évanouir, qui sait, dis-je, si cet enthousiasme apporté par une jeunesse ardente ne se fût pas communiqué comme un fil électrique et n'eût produit un véritable mouvement national ? Au lieu de cela, tous ces voyageurs revinrent déconcertés, mécontents,

presque honteux de leur entreprise; c'était une lourde masse de glace que l'on jetait sur la France royaliste.

Sans doute, il est possible que dans la position où s'était placée l'Autriche envers le nouveau gouvernement de la France, on crût voir quelque imprudence dans une manifestation aussi générale; mais n'aurait-on pas pu s'entendre d'avance avec ces députations pour qu'elles n'arrivassent que successivement, et alors les accueillir comme des amis au lieu de n'y voir que des inconvénients? Etait-ce bien d'ailleurs à M. de Blacas à se faire, dans cette circonstance, l'agent de l'Autriche pour ménager les relations de cette puissance avec le gouvernement de Louis-Philippe?

Plus tard, quelques-uns de ces royalistes avaient fait entendre des plaintes; ils avaient manifesté trop haut, peut-être, leur mécontentement; ce fut un tort sans doute, mais quel est l'homme qui, abreuvé des dégoûts, après un acte de dévouement, peut toujours rester maître de lui? Parmi ces voyageurs, il y avait des Vendéens qui avaient sacrifié leur fortune, leur position sociale, leur famille; qui étaient condamnés à mort pour la cause royale, et destinés par conséquent à errer dans l'exil; ils étaient venus à Prague : pour tout dédommagement à tant de sacrifices, ils ne demandaient qu'un regard de bienveillance, et on le leur refusait! N'eût-il pas fallu être au-dessus de la nature humaine pour n'être pas exaspéré? Ce qui mettait le comble à un désespoir déjà trop motivé, c'est qu'ils venaient d'apprendre qu'on avait sollicité de la police autrichienne l'ordre de les expulser de Prague comme des vagabonds (1). Ne comprenant rien moi-même à une telle répulsion pour des Français dévoués, je m'oc-

(1) Ceci était pour plaire à Metternich. Il écrit dans ses *Mémoires* : « La famille royale est bien décidée à ne pas se laisser enlacer dans un jeu dangereux... Les écervelés qui se sont lancés vers

cupai à les consoler, à les calmer, en les assurant qu'une telle mesure ne pouvait être connue du Roi, et en leur promettant de prendre leur défense dès que la famille royale serait de retour et que je serais en position de le faire.

Le lendemain 17, je me présentai chez M. le Dauphin; il m'accueillit avec une bienveillance remarquable; mais quelle émotion m'inspira la position où je le trouvai! Il était seul : c'était un valet de chambre qui m'avait annoncé; des chaises de paille, quelques meubles de noyer formaient tout l'ameublement de la pièce où il me reçut, lui que j'avais vu naguère, dans les magnifiques salons des Tuileries et de Saint-Cloud, entouré d'une légion d'habits brodés. Il me parla beaucoup de la France; il me demanda des nouvelles d'un grand nombre de personnes qu'il avait connues, sans témoigner aucun ressentiment pour ceux-là mêmes qui l'avaient abandonné, qui l'avaient trahi en 1830. Je profitai de sa bienveillance pour lui parler des Français fidèles qui se trouvaient encore à Prague; je lui observai le fâcheux effet que produirait leur expulsion; mais il me déclara formellement qu'il ne voulait se mêler de rien. J'obtins cependant qu'on attendrait le retour du Roi pour décider ce qu'on devrait faire. Je voulus lui parler aussi des motifs de mon arrivée, mais il me répondit de même que cela ne le regardait pas et qu'il désirait ne rien savoir. Quelque bienveillante qu'avait été sa réception, ce refus de toute explication au sujet de ma mission était loin de me satisfaire.

En sortant de chez M. le Dauphin, je fis une visite au cardinal de Latil; il me parut mieux logé que le prince. Il me reçut très bien, me demanda beaucoup de

Prague ne savent ni ce qu'il faut, ni ce qu'ils doivent et pourraient vouloir. » (T. V.) Imprudents ou non dans la manifestation de leur zèle, on ne leur laissa guère le temps de le témoigner.

renseignements sur la France, mais il se tint sur la plus grande réserve relativement à ma mission. J'avais déjà su par M. de La Villatte que le baron de Damas n'avait pas quitté un instant le jeune prince, que les Pères jésuites n'avaient jamais cessé leurs fonctions auprès de lui depuis leur admission; enfin que M. Cauchy, appelé pour remplacer M. Barrande et que je connaissais comme un savant distingué, était tout à fait du parti qui soutenait les jésuites contre l'opinion qui avait prévalu en France. Ma position me paraissait de plus en plus bizarre, et j'attendais avec impatience le retour du Roi pour apprendre enfin ce qu'on voulait de moi.

Le cardinal de Latil vint dès le lendemain me rendre ma visite; il fut très bienveillant et causa beaucoup avec ma femme; je vis aussi le comte O'Hegerty, écuyer du roi, qui n'avait point fait partie du voyage de Léoben, de même que M. Cauchy. Ce dernier était particulièrement attaché à l'éducation du jeune prince comme professeur de mathématiques, et je remarquai en lui une très grande réserve à mon égard. Je voyais plusieurs fois par jour l'évêque d'Hermopolis à qui je communiquais mes inquiétudes sur notre position; il les partageait, mais en m'exhortant toujours à prendre patience, et à persister avec lui dans l'accomplissement de notre mission. Nous fûmes ensemble faire les visites obligées aux principales autorités de Prague : chez le grand burgrave comte de Choteck, chez l'archevêque et chez le gouverneur militaire, prince de Lichtenstein. De ces deux derniers, l'un était absent et l'autre fort malade; le comte de Choteck (1) vint le surlendemain nous rendre notre visite et nous té-

(1) Une des plus illustres famille de Bohême. Un comte Choteck, de nos jours, fut ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Saint-Pétersbourg; une comtesse Choteck vient d'épouser un archiduc d'Autriche.

moigna une bienveillance toute particulière. Cette charge de grand burgrave est à peu près ce que serait celle de vice-roi de Bohême.

Le 20, qui était un dimanche, nous avions été avec ma femme entendre la grand'messe à l'église Saint-Nicolas qui est dans la ville neuve, au commencement de la montée du Hradschin. Cette église est fort belle, extrêmement ornée, trop peut-être, et nous y entendîmes de très bonne musique. De là nous fûmes ensemble chez M. le Dauphin qui avait fixé ce jour pour recevoir ma femme : son accueil fut extrêmement touchant; oubliant même un instant les règles de l'étiquette, il se laissa aller à un moment d'attendrissement qui fut bien vivement senti par nous. Ce que j'éprouvai me fit doublement regretter encore l'éloignement que l'on montrait pour les voyageurs venus de France. Quelle belle occasion on repoussait pour jeter de l'enthousiasme dans le parti royaliste!

Les premiers Français qui étaient arrivés à Prague et dont quelques-uns avaient été reçus avant le départ de la famille royale (1) étaient déjà repartis, heureux d'avoir vu nos princes, mais affligés de la réserve avec laquelle on avait répondu à leur enthousiasme. D'autres attendaient le retour du Roi avec une impatience mêlée d'une vive inquiétude sur la réception qui les attendait. Il en arrivait encore successivement de ceux qui avaient éprouvé le plus d'entraves dans leur voyage. Je vis entre autres cette députation qui m'avait devancé

(1) Au château de Buschliehrad, à six lieues de Prague, une députation de jeunes légitimistes, conduite par le vicomte Édouard Walsh, directeur de *la Mode*, avait été admise auprès des princes et avait pu « haranguer » le duc de Bordeaux qui leur avait répondu.

Chateaubriand fut admis — avec peine — auprès du jeune prince et de sa sœur, et put causer librement avec eux. Il sembla enchanté de leur esprit, de leur naturel, de leurs connaissances, et félicita la duchesse de Gontaut et M. Barrande.

en route le lendemain de mon départ de Paris. Tous ces voyageurs accouraient chez moi, ainsi que les personnes du Hradschin qui avaient fondé quelques espérances sur mon arrivée. J'avais tous les jours des réunions nombreuses, et je passais tout mon temps à recevoir et à rendre des visites. C'étaient M. Ch..., arrivé avec l'évêque d'Hermopolis et le comte de Bourbon-Busset; le comte de Guébriant, et plus tard le vicomte de Nugent, que j'avais vu avant mon départ de Paris; M. Barrande, ancien instituteur du jeune prince, qui était resté à Prague depuis son renvoi; puis des membres importants des députations de Bordeaux et de Lyon. Les braves et malheureux Vendéens qui se trouvaient à Prague étaient M. de Pfaffen-Hofen, M. R..., M. de Courson, M. de Pignerolle, l'abbé Legris, tous condamnés à mort après l'expédition de la duchesse de Berry. MM. de Courson et de Pignerolle avaient avec eux leurs femmes qui ne leur cédaient rien en fait de dévouement. Enfin M. Guibourg, qui se trouvait avec la princesse à Nantes au moment de son arrestation. Parmi les habitants du Hradschin qui s'étaient réunis à moi et que j'ai eu le chagrin de voir renvoyés depuis, étaient M. de La Villatte, ce modèle de dévouement dont j'ai déjà parlé; M. d'Hardivilliers, ancien officier et professeur de dessin du jeune prince; M. Völf, ancien officier de gendarmerie, qui avait fait ses preuves de dévouement à l'époque du complot de Saumur; M. le R..., ancien condamné à mort, qui avait épousé la fille de M. Gros, premier valet de chambre du Roi.

Peu de jours après mon arrivée, je vis M. de Millanges que je ne connaissais pas et qui arrivait d Léoben. Il paraissait chargé de commissions de la pa de la duchesse de Berry (1); il vint chez moi et n

(1) On sait qu'en vue de l'anniversaire de la majorité du d

remit, avec une sorte de mystère, une lettre de cette princesse. Cette lettre était ainsi conçue :

« Léoben, 17 octobre 1833.

J'apprends avec bien du plaisir votre arrivée à Prague, monsieur le marquis; votre loyauté et vos principes sont trop bien connus pour que je ne me félicite pas de vous savoir auprès de mon fils. Je vous le recommande; dites-lui souvent combien il me tarde de le revoir. Recevez l'assurance de mes sentiments bien sincères.

Signé : MARIE-CAROLINE. »

C'était la première approbation officielle que je recevais sur ma mission; elle me venait de la mère du jeune prince. Elle me fit le plus grand plaisir, car je ne pensais guère encore que des rapports aussi simples pouvaient être pris en mauvaise part et seraient de nature à me compromettre auprès de la cour de Prague.

J'avais reçu cette lettre le 21 octobre; et c'est le lendemain 22 qu'arrivèrent successivement le Roi, les jeunes princes et Madame la Dauphine. Je me hâtai de me rendre au Hradschin avec l'évêque d'Hermopolis et nous obtînmes, par l'intermédiaire obligé de M. de Blacas, nos audiences pour le lendemain. J'attendais ce moment avec impatience; car, d'après tout ce qui se passait, j'avais besoin de fixer enfin ma position et de faire cesser les incertitudes qui devenaient intolérables. J'aurais même été fort embarrassé pour répondre

de Bordeaux, la duchesse de Berry avait chargé plusieurs personnages de négocier sa venue à Prague : M. de Choulot, M. de la Ferronnays ; elle ne put voir son fils qu'à Léoben. Le roi et la duchesse d'Angoulême se montraient d'une grande froideur et la princesse ne put obtenir d'être aux côtés de son fils le jour de sa majorité. Elle dut se contenter d'envoyer Chateaubriand avec une lettre pour le duc de Bordeaux.

à la lettre de Madame la duchesse de Berry, avant d'avoir éclairci les inquiétudes dont je ne pouvais me défendre.

Je montai le lendemain au Hradschin avec l'évêque d'Hermopolis; l'évêque fut reçu le premier chez le Roi, et pendant ce temps-là je me rendis chez Madame la Dauphine. Elle m'accueillit avec une bonté extrême, me demanda avec le plus grand intérêt des nouvelles de ma femme et me témoigna le désir de la voir le plus tôt possible. Elle s'exprima d'une manière touchante sur la preuve de dévouement que nous donnions au Roi; elle me fit l'éloge du jeune prince, mais sans me rien dire de précis sur la position qui m'attendait. Après avoir pris congé de cette princesse que je n'avais pu revoir sans une vive émotion, je fus chez le duc de Blacas pour attendre l'audience du roi. Je causai quelques instants avec lui; je lui parlai des Français que j'avais vus depuis mon arrivée, des bruits qui couraient sur la demande de leur expulsion de Prague et du retentissement fâcheux qu'une telle mesure pourrait avoir en France. Il parut le comprendre et me dit qu'il n'y serait pas donné suite.

Je me rendis enfin chez le roi Charles X. Ici encore je me sentis saisi d'une vive émotion en me trouvant en présence de ce prince que j'avais vu sur le trône et que je retrouvais dans l'exil; en qui m'apparaissait à la fois la triple majesté de la royauté, de l'âge et du malheur. Il m'accueillit avec une bonté qui me pénétra de reconnaissance; il fut jusqu'à me remercier du dévouement avec lequel je venais partager l'exil de sa famille pour donner mes soins à son petit-fils. J'étais si ému que je ne savais comment exprimer les impressions que j'éprouvais. Le Roi me parla beaucoup de la France, avec regret, mais sans aigreur. Il fut plus sé-vère en me parlant de la duchesse de Berry, cont laquelle il me parut fort irrité, trop, peut-être, ap

le courage qu'elle avait montré. Il m'entretint du jeune prince avec toute la tendresse d'un grand-père.

Cependant j'attendais avec anxiété les explications relatives à ma mission; enfin le Roi prit l'initiative de la manière suivante : « Le baron de Damas, me dit-il, vous attendait avec impatience; il sera fort heureux de vous avoir avec lui. Quant aux Pères jésuites que j'ai placés auprès de mon petit-fils, je suis sûr que, lorsque vous les connaîtrez, vous saurez les apprécier et que vous vous entendrez parfaitement avec eux. »

Je restai un moment interdit d'une conclusion à laquelle je m'attendais si peu et qui était si contraire à mes convictions. Prenant enfin la parole et me rappelant la lettre qui avait décidé mon départ de Paris : « Sire, lui dis-je, ce n'est point avec M. de Damas que je viens; c'est avec M. de La Tour-Maubourg que le Roi a nommé gouverneur du prince. — Eh! vous savez très bien, me répondit le roi, que M. de La Tour-Maubourg est hors d'état de venir. — Oui, sire, mais c'est sa direction que j'ai acceptée. — Non, non, me dit le Roi; M. de Damas reste et c'est avec lui que vous devez être. — Mais, sire, répondis-je alors, Votre Majesté doit avoir eu connaissance de ma réponse à la lettre que m'avait adressée le baron de Damas. — Bah! me dit le roi, ce sont de fausses idées, des préjugés qui disparaîtront bientôt, quand vous connaîtrez les personnes attachées à l'éducation de mon petit-fils. — Sire, lui répondis-je, je respecte et j'honore les hommes dont me parle Votre Majesté et je n'ai contre eux aucune prévention, mais je crois que dans les circonstances actuelles leur réunion doit produire en France un effet fâcheux et je ne pense pas pouvoir m'associer à eux. — Allons, allons, réfléchissez, ajouta-t-il. Vous viendrez un de ces jours dîner avec moi et nous causerons de nouveau de tout cela. »

J'étais vivement affecté d'avoir dû résister au Roi,

de l'avoir affligé peut-être, mais je n'avais rien voulu céder de mes convictions. Ce qui existait me paraissait être contre les intérêts du jeune prince; j'étais appelé à le changer, je ne pouvais donc m'y soumettre.

Je rejoignis l'évêque d'Hermopolis chez le duc de Blacas, avec qui nous causâmes sans nous expliquer encore sur la résolution que nous avions à prendre. Je me présentaï avec l'évêque chez la duchesse de Gontaut (1), qui était sortie avec Mademoiselle; de là nous fûmes chez le baron de Damas, mais nous ne pûmes être reçus chez le prince que j'avais cependant si grand désir de voir. De retour à l'hôtel, je causai avec ma femme de mon entretien avec le Roi, et nous commençâmes à regretter la persistance que nous avions mise dans notre voyage. J'eus ensuite une longue conférence avec l'évêque d'Hermopolis; son audience s'était passée à peu près comme la mienne, son embarras était le même, mais nous résolûmes, d'un commun accord, de ne rien céder sur la manière dont nous avions conçu notre mission, et sur les nouvelles propositions qui nous étaient faites, si fort en contradiction avec les motifs de notre appel.

Cependant tous les Français qui étaient à Prague, impatients du succès de ma mission, se réunirent chez moi pour connaître les résultats de mon entretien avec le Roi. Je ne pouvais leur parler des circonstances pénibles qui l'avaient accompagné, mais je ne pus pas davantage leur donner l'assurance que je serais admis. Cette incertitude les inquiéta et bientôt mon

(1) La duchesse de Gontaut, née Montault-Navailles, née en 1773, morte à plus de quatre-vingts ans, gouvernante des enfants de France, a laissé de fort intéressants *Mémoires* publiés récemment. (Plon, 1891.) Elle partage bien des opinions du général d'Hautpoul sur la cour de Prague (dernier chapitre de ses mémoires), et comme lui, ne pouvant faire prévaloir ses idées assez libérales, elle se vit obligée de quitter la famille royale et de rentrer en France.

admission auprès du jeune prince devint presque une affaire de parti; c'était encore une fois l'opinion de la France en lutte avec la cour, représentée par M. de Blacas; et moi, arrivé à Prague pour obéir aux ordres du Roi et dans le seul but d'y répondre par un acte de dévouement, je me trouvais tout à coup à la tête d'un parti qui se ralliait autour de moi et s'offrait pour me soutenir. J'étais extrêmement gêné de cette position : pour tout au monde j'aurais voulu rester dans l'isolement, afin de me retirer inaperçu si je ne pouvais réussir. D'un autre côté, je comprenais toute l'importance de ménager, de ne pas réduire au désespoir tant de Français fidèles et dévoués dont le retour en France pouvait être si utile ou si nuisible à la cause que je voulais servir. Je profitai en conséquence de l'espèce d'ascendant qu'ils me donnaient sur eux pour chercher à adoucir les motifs de leur mécontentement et pour entretenir leurs espérances. Je leur annonçai que je réunissais ma cause à la leur et qu'ils devaient comprendre qu'une grande réserve de leur part était nécessaire pour ne pas me compromettre jusqu'à ce que ma position fût décidée. C'est ainsi que je cherchais à calmer une exaspération qui n'était que trop motivée par les traitements qu'ils avaient reçus.

Le Roi et Madame la Dauphine m'avaient témoigné le désir de voir ma femme; je retournai donc au Hradschin avec elle et dès le lendemain de mon audience. Nous nous présentâmes d'abord chez Madame la Dauphine qui nous reçut ensemble et qui combla ma femme de bonté et de prévenances. Ayant été demander ensuite à M. de Blacas l'heure à laquelle le Roi nous recevrait, il me répondit qu'il irait prendre ses ordres et qu'il nous le ferait dire. Nous fîmes en attendant quelques autres visites : chez le cardinal de Latil, chez la vicomtesse d'Agoult, chez la duchesse de Gontaut qui ne se trouva point chez elle. La con-

versation du cardinal nous avait étonnés : en parlant avec lui des chances possibles d'une restauration, il nous dit que la première révolution avait duré vingt-cinq ans et que celle-ci aurait sans doute le même cours, nous donnant à entendre ainsi qu'il était fort inutile de s'occuper d'un retour. J'avoue que cette résignation me parut poussée un peu loin. N'ayant encore eu aucun avis pour la réception de ma femme chez le Roi, nous nous présentâmes chez le duc de Bordeaux, où nous ne fûmes point reçus; ses appartements se trouvaient en face de ceux du Roi et là nous rencontrâmes M. de Blacas qui nous dit qu'il n'avait pu prendre encore les ordres de Sa Majesté et qui invita ma femme à attendre dans le corridor. Ces corridors du Hradschin sont immenses et forment un véritable labyrinthe qui dégage les nombreux appartements de ce palais; on ne pouvait s'y asseoir, il y faisait très froid : une telle proposition était peu acceptable.

Je ramenai ma femme à l'hôtel que nous habitions et je retournai seul au château pour faire quelques visites d'hommes. Je revis M. de Blacas qui ne me dit rien encore de notre réception; je me présentai de nouveau chez le baron de Damas et je n'y fus point reçu; j'étais très impatient de voir le jeune prince, et, d'après les motifs de mon appel à Prague, il me paraissait assez extraordinaire de ne pouvoir être admis chez lui. Je retournai encore à mon hôtel, péniblement préoccupé d'une rigueur d'étiquette que me mettait dans une position si singulière. Chez moi, je me trouvais sans cesse entouré de voyageurs français qui attendaient avec anxiété le résultat de mes démarches. Je ne m'occupais qu'à apaiser leur impatience, en leur promettant d'intercéder auprès du Roi lui-même pour qu'ils fussent reçus par lui; j'obtins ainsi de la part des plus exaspérés la promesse qu'ils attendraient,

sans se plaindre, et en s'abstenant de toute observation imprudente.

Cependant, ne recevant pas de nouvelles de M. de Blacas, je retournai encore chez lui au Hradschin; mais rien n'était décidé pour notre réception. Je le trouvai seul et j'en profitai pour l'entretenir des Royalistes qui arrivaient de France. Je lui fis à leur sujet de vives représentations; j'insistai sur la nécessité d'accueillir avec bienveillance des gens qui, par pur dévouement, venaient de si loin, à leurs frais, pour rendre hommage à leur roi dans l'exil. Il me répondit que la plupart d'entre eux étaient des intrigants qui ne cherchaient qu'à exploiter le dévouement dans leur propre intérêt, et que d'ailleurs ils étaient tous tellement ennuyeux qu'il en était excédé. A ces mots, je ne pus retenir cette exclamation : « Eh! monsieur le duc, plût à Dieu qu'il y eût en France trente millions d'ennuyeux comme ceux-là : l'exil de nos princes ne serait pas long! »

Je lui fis observer ensuite que nous n'avions de ressources que dans le dévouement des Français fidèles qui, en venant visiter nos princes, pouvaient seuls parler d'eux en France et entretenir des souvenirs précieux; je cherchai à lui montrer l'importance d'exciter, au lieu d'étouffer, l'enthousiasme de ces voyageurs, afin qu'ils vinssent, à leur retour en France, le semer autour d'eux. « Que vous restera-t-il donc, lui dis-je, si vous repoussez le dévouement des Français? En supposant qu'ils n'aient pas tous les formes séduisantes de la cour, ne peut-on pas supporter quelques instants d'ennui, s'ils peuvent abréger le pénible temps de l'exil? Et en supposant enfin qu'il y ait de la part de quelques-uns des motifs d'intérêt personnel, ce ne peut être que dans l'avenir; car, pour le présent, certes, leur dévouement est bien désintéressé. » Il y avait parmi ces voyageurs des gens qui avaient sacrifié toute leur fortune et

qui étaient condamnés à mort pour la cause royale.

Au milieu de mon étonnement de voir une telle répulsion pour des Français fidèles, je ne pus m'empêcher de faire en moi-même un retour sur M. de Blacas; M. de Blacas, simple gentilhomme de province, sans fortune en 1814, devenu, par le fait de son dévouement au Roi, duc et pair de France, premier ministre, premier gentilhomme de la chambre, général, ambassadeur, cordon bleu et décoré de la plupart des ordres de l'Europe, et ayant recueilli de toutes ces fonctions une fortune d'environ vingt millions. On ne peut sans doute suspecter le dévouement de M. de Blacas, mais, après de tels résultats, peut-on affirmer que ce dévouement ait été tout à fait désintéressé, et était-ce bien à lui à accuser des hommes qui avaient tout sacrifié pour la cause royale? En supposant qu'il fallût toujours intéresser le dévouement, ce qui n'en est certainement pas la marque la plus positive, on en trouverait à meilleur marché que celui de M. de Blacas.

Ma conversation avec le duc ne fut pas sans quelques résultats; j'obtins la promesse que les Français qui se trouvaient encore à Prague seraient incessamment reçus par le Roi. Quant à la réception de ma femme, il m'annonça qu'elle aurait lieu le soir même à l'issue du dîner de la famille royale; il ajouta que ma femme et moi nous serions admis à la soirée du Roi, honneur qui n'était réservé, me dit-il, qu'aux personnes présentées.

De retour chez moi, j'annonçai à ma femme notre réception du soir, et vers sept heures nous prîmes une voiture pour retourner au Hradschin; c'était la quatrième fois que j'y montais dans cette journée. Arrivés dans l'avant-salon de l'appartement du Roi, on nous fit attendre pour aller prévenir le duc de Blacas, qui vint bientôt, avec tout le cérémonial de l'étiquette, chercher ma femme pour l'introduire dans le salon. Le Roi la reçut avec cette bonté et cette grâce qui lui

étaient particulières; en même temps il me dit qu'il avait compté sur moi pour dîner et il me fit des reproches de ne m'être pas rendu à son invitation. Je restai un peu déconcerté, quoiqu'il n'y eût pas de ma faute, car le Roi n'avait pas fixé le jour, et M. de Blacas, par qui aurait dû passer l'invitation et que j'avais vu plusieurs fois dans la matinée, ne m'en avait pas dit un mot. Je m'excusai comme je pus en passant condamnation sur ma maladresse, et le Roi voulut bien m'engager pour le lendemain. Nous fûmes parfaitement accueillis par M. le Dauphin et par Madame la Dauphine; les deux jeunes princes étaient aussi dans le salon; je les voyais pour la première fois. Je fus frappé de la grâce et de la figure aimable de Mademoiselle, mais plus encore de la beauté remarquable du duc de Bordeaux, qui dépassait tout ce qu'on m'avait dit de lui; l'éclat de son teint, la vivacité de ses yeux, sa tournure distinguée m'étonnèrent. Les personnes qui se trouvaient dans le salon étaient : le duc de Blacas, le cardinal de Latil, le baron de Damas, gouverneur du jeune prince; le comte O'Hegerty, écuyer du roi; son fils, écuyer de Madame la Dauphine; la duchesse de Gontaut, gouvernante de Mademoiselle; la vicomtesse d'Agoult, dame de Madame la Dauphine; la comtesse de Bouillé qui, sans emploi, était admise dans l'intimité de la cour; enfin l'évêque d'Hermopolis qui, ayant mieux compris que moi son invitation, avait dîné, ce jour-là, chez le Roi. Le Roi et tous les personnages de la maison étaient en habits bourgeois et ne portaient aucune décoration, pas même un simple ruban à la boutonnière; c'était un usage établi auquel je me conformai.

J'avais le plus grand désir de causer avec le duc de Bordeaux, mais, dès mon entrée dans le salon, il s'éloigna de moi avec une affectation qui me fit éprouver une impression pénible. J'abordai le baron de Damas

avec qui je m'étais trouvé plusieurs fois en rapport en France; il m'accueillit avec politesse, mais avec une froideur marquée. Un moment après, le duc de Bordeaux se rapprocha de lui, et ils sortirent ensemble du salon, où ils ne reparurent plus de la soirée.

Lorsque le Roi eut fini sa partie de whist, nous retournâmes à notre hôtel. J'étais péniblement préoccupé de ma réception. Il n'avait été nullement question de mon arrivée. Je restais frappé de la froideur de M. de Damas et de la répugnance qu'avait témoignée pour moi le jeune prince, et je commençais à être effrayé d'une mission qui s'annonçait sous de tels auspices; j'en causais avec l'évêque d'Hermopolis qui était revenu avec nous et qui paraissait comme moi étonné de notre position commune.

Le lendemain 25, je fus au Hradschin, chez M. de Damas; je désirais avoir avec lui une explication décisive, mais son extrême réserve à mon égard m'en empêcha et je dus rester en observation. Notre conversation fut générale et nous ne fûmes pas toujours du même avis : il me parla de ma lettre, de mes préjugés contre les jésuites. Je lui observai que ce n'était nullement un préjugé personnel; que je savais apprécier le mérite des jésuites pour l'instruction publique, le mérite surtout de ceux qui étaient auprès du jeune prince et dont la réputation m'était connue; mais que je pensais que, dans la position où était la famille royale, il pouvait être fâcheux de fronder ouvertement une prévention qui s'était trop enracinée en France, que cela devait nuire au succès de notre cause. Il me répondit que la France était tellement pervertie qu'avant de songer à un retour, il faudrait d'abo[rd] s'occuper à la convertir; que l'on ne pouvait pactis[er] avec ses erreurs. Je ne partageais pas encore cet[te] opinion; je pensais au contraire que, sans pactiser av[ec] l'erreur, il faudrait d'abord penser à revenir, si

pouvait, à prendre la France telle qu'elle était, et chercher ensuite à la rendre meilleure et plus heureuse quand on serait au pouvoir. Enfin, nous nous quittâmes sans avoir rien approfondi, mais il put comprendre que nous pourrions difficilement rester ensemble auprès du jeune prince.

Je me présentai ensuite chez Madame la Dauphine; je lui parlai franchement de ma singulière position et de toutes les remarques qui m'avaient frappé. Je lui dis que, n'étant venu à Prague que pour obéir aux ordres du Roi, j'étais prêt à repartir dès qu'il le jugerait à propos, en me félicitant d'une circonstance qui m'avait rendu assez heureux pour faire ma cour à la famille royale. Elle me répondit, avec une sorte de vivacité, de ne pas songer à repartir sans la permission du Roi. Je fus de là chez la duchesse de Gontaut que je n'avais pas encore trouvée chez elle; elle était chez sa fille et son gendre, le comte et la comtesse de Bourbon-Busset, où je fus la rejoindre. Elle m'accabla de questions sur ma position : je lui annonçai que mon voyage à Prague ne serait probablement qu'une simple visite faite à nos princes. Sur cela elle m'adressa de vives représentations; elle me déclara que le prince était perdu si je ne restais pas près de lui, que j'étais l'envoyé de la France, que j'avais un devoir à remplir auquel il ne m'était pas permis de renoncer; elle s'emporta même lorsque je cherchai à lui faire comprendre les objections qui pouvaient m'arrêter. De retour chez moi, je me trouvais toujours entouré de royalistes français qui me tenaient le même langage; le vénérable évêque d'Hermopolis qui, comme moi, était tenu à l'auberge dans une incertitude insupportable, me faisait considérer aussi la persistance comme un devoir. D'un autre côté, je commençais à voir clairement que nous étions plutôt imposés que choisis, et cette position me répugnait extrêmement : c'est ainsi

que je passais mes journées dans une agitation désespérante.

A six heures, je me rendis à l'invitation du Roi; je dînai avec lui, M. le Dauphin, Madame la Dauphine, et les personnages de la cour que j'avais vus la veille, excepté les jeunes princes qui avaient chacun leur table particulière avec les personnes qui leur étaient attachées. Nous étions douze à table, y compris deux invités, le comte de Montbel et le comte Alfred de Damas, frère du baron. Le roi, M. le Dauphin, Madame la Dauphine me témoignèrent beaucoup de bienveillance. Après le dîner, Mademoiselle vint au salon avec la duchesse de Gontaut, et le duc de Bordeaux avec le baron de Damas. Je pus causer un moment avec ces jeunes princes qui attiraient sur eux un si vif intérêt. Mademoiselle fut extrêmement aimable, mais le duc de Bordeaux me parut timide et même embarrassé lorsque je lui dis combien j'étais heureux de le revoir. Quant à M. de Damas, il me témoigna la même froideur que la veille. La soirée fut sérieuse et je revins chez moi sans pouvoir encore rien préjuger sur ma position.

J'avais vu clairement qu'il existait deux partis à Prague : l'un pour moi et l'autre contre; et que le Roi était vivement combattu dans sa décision. J'avais pour moi tous les voyageurs français et une partie des gens attachés au Hradschin qui ne formaient pas la cour proprement dite; parmi les sommités, je n'avais encore vu que la duchesse de Gontaut se prononcer positivement en ma faveur; mais les deux personnages les plus influents auprès des princes, le duc de Blacas et le cardinal de Latil, entretenaient une indécision qui ne me paraissait nullement favorable. Cette lutte, à laquelle j'étais si loin de m'attendre en partant de Paris, m'était extrêmement pénible, et pour tout au monde j'aurais voulu ne pas m'y être exposé.

Le lendemain 26, je cherchai à éclaircir enfin ma position. Je fus de bonne heure trouver le baron de Damas, en lui disant que je ne pouvais rester plus longtemps dans le vague où on me laissait, et en lui demandant une explication franche et complète, comme il convenait entre gens de bonne foi. Je lui dis que je n'étais venu à Prague que sur un ordre du Roi, annonçant que le baron de Damas avait donné sa démission, que les jésuites s'étaient retirés, que le prince était seul, et qu'on avait besoin de moi le plus promptement possible; que mon voyage n'avait eu lieu que par dévouement et nullement dans un but d'intrigue et avec l'intention de supplanter personne; qu'ayant vu que tout ce qui m'avait été dit sur l'isolement du prince ne s'était pas réalisé, mon désir était de repartir le plus tôt possible, ne pouvant prolonger davantage un voyage et des séjours d'auberge trop onéreux pour moi; que, dans le désir que j'avais déjà exprimé de quitter Prague, on m'avait dit que je devais attendre les ordres du Roi; que je me proposais d'en faire la demande officielle et que je venais le prier de vouloir bien l'appuyer lui-même. Après cette explication, M. de Damas se montra tout différent pour moi; il me prit affectueusement la main et me dit qu'il était bien sûr que je n'avais pu accepter un rôle d'intrigant, mais il me laissa entendre qu'on avait abusé de mon dévouement pour me rendre dupe d'une intrigue. Je lui répondis que tout homme dévoué eût pu être dupe comme moi, d'après la lettre du Roi à M. de La Tour-Maubourg. Il m'expliqua qu'en effet, il avait été question de sa démission à cette époque, mais que tout s'était arrangé depuis et qu'il restait avec les jésuites. Il me témoigna de nouveau le désir de me voir partager ses travaux. Je lui exprimai combien j'en serais heureux, mais qu'il avait dû s'apercevoir que je ne partageais pas entièrement sa manière de voir, et

que, sans avoir la prétention de croire la mienne la meilleure, elle reposait cependant sur une conviction dont je ne pouvais me défendre; que je pensais dès lors devoir persister dans ce que je lui avais écrit et ne
lors devoir persister dans ce que je lui avais écrit et ne
pouvais me rendre utile.

Je retournai ce même jour au Hradschin, chez M. le Dauphin; j'abordai encore avec lui la question des motifs de mon arrivée. Il me répéta, ce qu'il m'avait déjà dit plusieurs fois, qu'il ne voulait s'en mêler en aucune manière. J'insistai cependant pour chercher à connaître sa pensée; il me répondit enfin : « Tout ce que je puis vous dire, c'est que je regretterais beaucoup ceux qui sont maintenant auprès de mon neveu. — Cela doit me suffire, lui dis-je. Je ne puis que remercier M. le Dauphin de m'avoir éclairé sur l'incertitude de ma position. » Il voulut atténuer ses paroles : il me dit qu'elles ne devaient point tirer à conséquence; mais elles étaient trop claires pour ne pas me décider à en faire mon profit. Je fus trouver le duc de Blacas pour le prier de bien vouloir demander au Roi mon audience de congé. M. de Blacas me répondit que cela ne se pouvait pas; que le Roi et M. le Dauphin partaient demain matin pour aller faire une partie de chasse chez les princes de Rohan, que leur absence durerait plusieurs jours, et que le roi l'avait chargé de me transmettre l'ordre d'attendre son retour pour prendre une détermination à mon égard.

Cette incertitude était insupportable, je n'y tenais plus; ma femme en était malade. L'évêque d'Hermopolis, qui était dans la même position que moi, m'exhortait encore à la patience; mais lui-même ne savait plus que penser. Tous les voyageurs français ne me laissaie[nt] pas un moment de repos et me répétaient que le so[rt] de la Légitimité dépendait de mon admission aupr[ès] du jeune prince; ils accusaient hautement M. de Blaca[s]

ils étaient disposés à se rendre chez lui pour lui faire des représentations énergiques, une scène peut-être! Je fis tous mes efforts pour les retenir et j'exigeai leur parole d'honneur qu'ils ne feraient rien, et qu'ils attendraient avec résignation la décision du Roi, sans compromettre leur dévouement par une démarche qui pourrait être qualifiée d'inconvenante.

Cependant, j'en savais assez pour ne plus conserver aucune illusion sur le succès de ma mission, et, dès le lendemain 27, j'écrivis une lettre pressante au duc de Blacas, dans le but d'obtenir du Roi, avant son départ pour la campagne, l'autorisation de quitter Prague. Je crus auparavant devoir communiquer cette lettre à l'évêque d'Hermopolis, car nous étions convenus d'agir toujours d'un commun accord et de ne rien faire l'un sans l'autre. Il s'opposa vivement à ce que je la fisse remettre avant le retour du Roi; mais, je l'avoue, ce ne fut qu'à regret que je me soumis à son avis, car notre position me paraissait devenir une véritable mystification.

Je fus ce même jour au Hradschin avec ma femme pour faire une visite à Mademoiselle que nous n'avions pas encore vue chez elle; la duchesse de Gontaut, M. et Mme de Bourbon-Busset étaient auprès de la jeune princesse; je vis aussi son institutrice, Mlle Vachon. Je fus bientôt accablé de questions. Je déclarai que le départ du Roi achevait de m'ôter tout espoir dans le succès de ma mission et que je n'attendais plus que son retour pour prendre congé. Mme de Gontaut discutait vivement pour combattre les raisonnements sur lesquels je basais ma résolution, lorsque tout à coup la jeune princesse, qui écoutait la conversation, s'approche de moi, les yeux pleins de larmes, et saisissant une de mes mains dans les siennes : « Oh! monsieur, me dit-elle, je vous en conjure, n'abandonnez pas mon frère; il est perdu si vous ne restez

pas avec nous. » Cette scène touchante, ce ton suppliant et en même temps si gracieux, me fit éprouver une vive émotion, et je promis à Mademoiselle de persister encore jusqu'à ce que je fusse officiellement congédié. Je vis un moment après le comte de Montbel (1) qui arrivait de Vienne; je causai quelque temps avec lui et il parut fort affecté de tout ce que je lui racontai sur ma position.

Dans ces journées si agitées, le temps que je passais chez moi ou chez l'évêque d'Hermopolis n'était pas même un repos, car nous étions sans cesse entourés l'un et l'autre par les Français qui étaient à Prague et qui s'occupaient de notre installation avec la plus vive anxiété. Parmi les personnes employées au Hradschin, M. Cauchy, professeur de mathématiques du prince, allait assez souvent chez l'évêque d'Hermopolis, mais peu chez moi avec qui il paraissait embarrassé. Pendant une de mes absences, ma femme avait reçu la visite d'un M. Billot, ancien procureur du roi, démissionnaire en 1830, et qui avait été chargé à Edimbourg des affaires d'intérêt de la famille royale.

J'avais revu aussi M. Guignard qui s'était présenté chez moi à Paris avant mon départ, et que je sus être le chef de la police particulière de M. de Blacas. Il s'était fait l'adversaire de MM. de La Villatte, d'Hardivilliers, et de la plupart de ceux qui attachaient de l'importance au succès de ma mission, d'où je pus conclure que son patron devait m'être peu favorable. Un autre personnage était inexplicable pour moi :

(1) Guillaume-Isidore Baron, comte de Montbel, un des derniers ministres de Charles X et signataire des ordonnances, s'était exilé volontairement en Autriche. Il résidait à Vienne où il se remaria et vint fréquemment à la cour de Prague, mais sans y prendre d'influence. Entre autres ouvrages, M. de Montbel a laissé : *La Dernière Époque de l'histoire de Charles X, le Comte de Marnes, fils aîné du roi de France*, et *le Duc de Reichstadt* (1832).

c'était l'abbé de Molini, chargé de la direction de l'instruction religieuse du jeune prince; celui-là avait vu avec peine mon arrivée et celle de l'évêque d'Hermopolis; il ne s'en cachait pas; et cependant, malgré cette conformité de sentiment avec M. Guignard, il se trouvait accusé, par ce dernier, du fait le plus scandaleux, d'un fait qui devenait infâme même dans la position où il était placé; et telle était la bizarrerie de leur position que le dénonciateur et le dénoncé jouissaient d'une égale faveur et d'une égale confiance, et la personne qui était de moitié dans le fait de la dénonciation était parfaitement accueillie par les princes qui, dans d'autres cas, étaient d'une sévérité peut-être exagérée pour les moindres faiblesses humaines. Tout ce dont j'étais témoin bouleversait parfois mes idées et cette série d'intrigues que je voyais se développer, depuis les personnages les plus élevés jusqu'aux plus simples employés, m'était devenue tellement insupportable, que j'étais quelquefois désespéré d'être venu pour me trouver ainsi l'objet d'un pareil conflit. Je vis encore au Hradschin deux autres ecclésiastiques dont je n'eus qu'à me louer dans les rapports qui s'établirent entre eux et moi. L'un était l'abbé Joc..., confesseur du Roi, prêtre simple et vertueux, étranger à toute intrigue; l'autre était l'abbé de Bourd..., qui avait le titre de chapelain. Ce dernier fut compris plus tard dans la proscription qui éloigna tant de sujets fidèles.

L'absence du roi dura trois jours; parti le 27, il ne revint que le 30 au soir, et, pendant ces journées qui me paraissaient sans fin, je restais toujours dans les mêmes incertitudes et les mêmes agitations. Le baron de Damas m'invita à venir souvent m'entretenir avec lui; mais nos conférences, quoique parfois fort longues, ne m'apprenaient rien. Le 28 au matin, après une conversation qui dura assez longtemps et où il ne fut

question que des événements de 1830, je vis enfin le duc de Bordeaux chez lui; c'était la première fois, et cependant j'étais à Prague depuis le 16. Il reçut, pendant que j'étais avec lui, M. de Forbin qui venait d'arriver et le comte de Calvière. Je remarquai avec peine que le prince paraissait gêné et qu'il ne répondait rien à leurs compliments. Je fus ensuite invité à dîner pour ce même jour.

Chez moi, je reçus les visites de M. de Blacas, de M. de Montbel, de M. et Mme de Bourbon-Busset, sans être plus avancé sur ma position; l'évêque d'Hermopolis me présenta l'abbé Trébuquet qui arrivait de Rome. C'était un jeune ecclésiastique d'une haute distinction, qui avait toute la confiance de l'évêque, qui avait été son secrétaire au ministère et qu'il avait appelé pour le placer auprès du prince à la place de l'abbé de Molini. Etant sorti ensuite avec ma femme pour faire quelques visites, nous rencontrâmes Mademoiselle avec la duchesse de Gontaut, Mlle Vachon et quelques dames vendéennes; nous étant approchés d'elles, Mademoiselle me pressa de nouveau, avec une grâce charmante, de ne pas abandonner son frère.

Revenu au Hradschin, j'eus encore un long entretien avec M. de Damas et je dînai ensuite avec le duc de Bordeaux. Nous étions huit à table; c'étaient les personnes attachées au prince : le baron de Damas, MM. Cauchy, de La Villatte, d'Hardivilliers, l'abbé de Molini et le Père Deplace, l'un des jésuites, que je n'avais pas encore vu. Je me trouvai à côté de lui à table; nous fîmes connaissance et, comme il avait habité l'Espagne, nous parlâmes ensemble la langue de ce pays. Il fut très bien pour moi, quoique ne pouvant pas ignorer mon opinion sur sa présence auprès du prince. Après le dîner, j'accompagnai le duc de Bordeaux, avec M. de Damas, dans le salon du Roi où se trouvaient Madame la Dauphine, Mademoiselle

et les personnes qui formaient la cour ordinaire du Hradschin. Je fus bien accueilli. Je causai avec M. de Blacas, M. de Montbel, le cardinal; je pus m'entretenir aussi avec les jeunes princes. Mademoiselle fut gracieuse comme à son ordinaire; le duc de Bordeaux me parut beaucoup plus enfant qu'on ne l'est ordinairement à treize ans; je fus péniblement surpris même de son peu de tenue et de le voir se livrer à des jeux tout à fait au-dessous de son âge, et j'avoue que, dans ce moment, je craignais plus que je ne le désirais l'accomplissement de ma mission.

Le 29, je retournai de bonne heure au Hradschin où j'eus une longue conférence avec M. de Damas; il me parla de sa position, de l'embarras qu'il éprouvait de se trouver seul auprès du duc de Bordeaux, de la nécessité d'avoir un sous-gouverneur. Il ajouta que le Père Deplace le secondait de son mieux, ainsi que M. Cauchy; il se félicita de l'éloignement de M. Barrande qui avait voulu, me dit-il, empiéter sur les droits du gouverneur; il se plaignit aussi de M. de La Villatte qui se permettait de donner des conseils. Il y avait eu une scène fâcheuse : les députés royalistes de Bordeaux, qui n'avaient point encore été reçus, avaient rencontré le jeune prince et avaient cherché à se rapprocher de lui; mais le prince s'en était éloigné en disant assez haut : «Oh! qu'ils sont ennuyeux!» Sur cela, M. de La Villatte lui adressa de vives représentations; le prince en parla, et M. de La Villatte reçut une sévère réprimande. Je vis dans tout cela combien peu je pourrais m'entendre avec M. de Damas, et je vis aussi que le jeune prince, quoique tenu, sous certains rapports, avec trop de rigueur peut-être, était cependant extrêmement gâté. Je devais déjeuner avec lui : M. de Damas, ayant été obligé de rentrer dans son appartement, me laissa un moment seul dans le salon. Le jeune prince était occupé dans son cabinet d'étude

à la leçon de dessin de M. d'Hardivilliers. Tout à coup, j'entends du bruit dans ce cabinet, la porte s'ouvre et je voir sortir le prince, la figure rouge de colère, tenant son professeur par le collet et le mettant rudement à la porte de chez lui. Un peu étonné d'une scène pareille et me trouvant sur le passage du prince, je ne pus retenir cette exclamation : « Oh! Monseigneur! » Il jeta sur moi un regard déconcerté et rentra en courant dans son cabinet, où son professeur n'osa le suivre. Je demandai quelques explications à M. d'Hardivilliers; il me dit qu'il avait hasardé de parler de moi au jeune prince et que de là était venu le sujet de sa colère. Il ajouta que cette conduite lui était habituelle quand il était mécontent des personnes qui l'entouraient; qu'il traitait souvent de la même manière son gouverneur lui-même, lequel, dans ce cas, se soumettait toujours à sa volonté; que je devais comprendre, d'après cela, combien il était nécessaire qu'il changeât de mains. Mais tout ce que j'apprenais m'ôtait de plus en plus le désir de prendre la responsabilité d'une telle éducation. Je vis bientôt après M. Cauchy, les Pères jésuites Drouillet et Deplace, M. de La Villatte, et nous déjeunâmes tous ensemble avec le prince et le baron de Damas.

Je passai le reste de la journée, comme à l'ordinaire, à faire et à recevoir des visites; l'une de ces visites ne fut pas sans intérêt : ce fut celle du Père Deplace. J'abordai franchement avec lui la question de sa présence auprès du prince; il convint avec moi que, d'après tout ce qui s'était passé en France, et dans la position où était la famille royale, l'appel des jésuites était une mesure tout à fait impolitique; qu'il avait été disposé à en faire l'observation, mais qu'ayant reçu l'ordre de s supérieurs de se rendre à Prague, sans avoir été cc -sulté, il avait dû obéir, tout en pensant qu'il ne po -rait rester. M. Deplace était un homme d'un réel sav r

et je lui témoignai le regret bien réel de ne pouvoir le garder avec moi, dans le cas où la lutte dans laquelle je me trouvais engagé, bien contre mon gré, viendrait à se terminer en ma faveur, ce que je ne désirais plus. Je retournai encore chez le baron de Damas qui m'appelait plusieurs fois par jour pour avoir des conférences. Il me parla dans celle-ci des qualités et des défauts du jeune prince; il l'appelait «mon petit seigneur, mon chéri seigneur», et en parlant de nous deux il se servait des mots : «notre seigneur.» Je trouvais ces expressions bien enfantines, ou bien laudatives, pour un prince qui était déjà d'âge à recevoir des idées élevées et positives sur sa position.

Le lendemain 30, je me rendis encore chez le baron de Damas pour une nouvelle conférence; je m'y trouvai cette fois avec l'évêque d'Hermopolis, l'abbé Trébuquet, MM. Cauchy, Deplace, de Molini et quelques voyageurs français. La conversation s'établit sur les moyens qui pourraient rendre possible une restauration; après avoir entendu plusieurs opinions, M. de Damas nous dit qu'il fallait considérer les choses d'un point plus élevé; que la Providence avait permis l'accomplissement des événements de 1830, et qu'il n'y avait qu'à attendre un retour de la volonté divine. Je ne pus m'empêcher d'observer qu'il y avait dans cette manière de voir une sorte de fatalisme. «Sans doute, lui dis-je, nous ne pouvons rien contre les décrets de la Providence, et nous ne devons jamais cesser d'implorer son secours dans toutes nos actions; mais elle nous a laissé aussi une sorte de libre arbitre, car sans cela il n'y aurait plus ni crime, ni vertu dans ce monde; dès lors, ce n'est point agir contre la Providence que de chercher les moyens de l'aider dans ce qui est juste et bon, au lieu d'attendre sans rien faire. Que penseriez-vous, lui dis-je, d'un vieux pécheur à qui on parlerait de la nécessité de se convertir, et qui répondrait : «Je

« ne demande pas mieux, pourvu que Dieu s'en occupe « seul et que je ne m'en mêle pas ? » Cette réflexion fut approuvée, mais la conversation générale n'en resta pas moins dans le vague.

Non seulement j'étais toujours en scène au Hradschin et chez moi, mais j'y étais même dans les rues où je me trouvais accosté à chaque instant par les voyageurs français qui m'accablaient de questions. Je vis ce jour-là un nouvel arrivé, M. de Scépeaux (?), qui venait directement de ma province et qui put me donner des nouvelles de quelques personnes de ma famille; il me dit aussi que les royalistes de France étaient très préoccupés de mon installation auprès du prince. D'après la manière dont j'avais été envoyé, je comprenais en effet que j'avais une grande mission à remplir, mais aussi je sentais plus que jamais que je n'étais pas de force à surmonter tous les obstacles que je rencontrais et que le choix qu'on avait fait de moi était tout à fait insuffisant. Je commençais à être découragé, extrêmement fatigué, et ma femme ne l'était pas moins; car, même pendant mes absences, son salon ne désemplissait pas. Je craignais pour sa santé et mes craintes ne furent que trop fondées, car en rentrant chez moi, ce jour-là, je la trouvai dans son lit avec la fièvre.

Je devais dîner chez le duc de Bordeaux; je fus au moment de m'excuser. Je m'y rendis cependant avec l'évêque d'Hermopolis et l'abbé Trébuquet qui étaient invités en même temps que moi. Je rencontrai au Hradschin Madame la Dauphine qui me demanda avec le plus grand intérêt des nouvelles de ma femme. Je trouvai, comme à l'ordinaire, chez le duc de Bordeaux, MM. de Damas, de Molini, Cauchy et de La Villatte; nous dînâmes tous ensemble. Immédiateme[nt] après, je pris congé du prince. Je fus trouver le docte[ur] Bougon qui habitait le Hradschin et je revins avec l[ui]

auprès de ma femme que je ne quittai plus de la soirée. Le docteur Bougon s'était fait remarquer par un généreux dévouement à l'époque de la mort du duc de Berry, et, depuis 1830, il avait attaché son sort à celui de la famille royale; je ne l'avais point encore vu, mais il me prouva qu'il attachait du prix à mon admission. J'appris ce soir-là le retour du Roi et de M. le Dauphin et je décidai que, si je n'avais aucune solution pour le lendemain, nous ferions immédiatement nos préparatifs de départ.

Ma femme n'eut qu'un accès de fièvre, et, lorsque le docteur Bougon vint la revoir le lendemain matin, il la trouva mieux et me fit espérer que cette indisposition n'aurait aucune suite. Je vis M. de La Villatte qui était au moins aussi tourmenté que moi sur la décision qui serait prise à mon égard. Je reçus aussi la visite de deux nouveaux arrivés, le jeune duc de Rivière et le comte de Caraman, qui parurent étonnés de ne pas me trouver encore installé.

Cependant, je tenais à rendre décisive cette journée du 31. Après quinze jours d'attente à Francfort et quinze jours d'incertitude à Prague, toujours à l'auberge, ma position n'était plus tenable et finissait même par devenir ridicule : il était temps d'en finir d'une manière ou d'une autre. Je fus trouver au Hradschin le baron de Damas et je lui rappelai l'explication que j'avais eue avec lui, pour le prier d'appuyer auprès du Roi une demande de départ; ce jour-là, il m'invita à passer dans le cabinet d'étude du duc de Bordeaux, où j'assistai à sa leçon de dessin, et je fus engagé, ainsi que ma femme, à déjeuner avec le prince. Je fus de là chez M. de Blacas pour lui demander une audience du Roi qui me fut indiquée pour deux heures. De retour chez le prince, je vis ma femme qui lui fut présentée, puis le jeune duc de Rivière, et nous déjeunâmes tous ensemble avec le service ordinaire. Nous

étions dix à table et le déjeuner fut assez sérieux. En attendant l'heure de mon audience, je fus avec ma femme faire une visite à Mademoiselle; la duchesse de Gontaut, apprenant que rien n'était encore décidé, témoigna son impatience avec une vivacité qui me parut peut-être trop marquée en présence de la jeune princesse.

Enfin, à l'heure indiquée, je me rendis à l'audience du Roi : je fus introduit et je restai seul avec lui; il m'annonça que le baron de Damas allait faire une absence, qu'il se décidait à éloigner les jésuites et qu'il désirait que je restasse provisoirement auprès de son petit-fils. Il ajouta tout de suite : « J'y mets une condition formelle : c'est que les titres de roi, de sire, de Majesté ne seront jamais prononcés devant lui, ni par vous, ni par les personnes qui lui seront présentées. Je compte que vous y veillerez (1). — Sire, lui dis-je, je conçois parfaitement qu'on ne puisse être fait roi dans l'exil. Ici, en famille, ce titre ne doit être donné qu'à Votre Majesté. — J'exige une autre condition, me dit-il : c'est qu'à l'instant même vous renverrez MM. de La Villatte et d'Hardivilliers. — Quoi, sire, répondis-je, deux hommes aussi dévoués, deux anciens officiers de la Garde royale qui ont sacrifié leur existence pour se vouer au service du duc de Bordeaux! — Je suis très mécontent d'eux, me dit le Roi avec vivacité; il faut qu'ils s'en aillent. — Mais M. de La Villatte qui est un modèle de dévouement, qui est le plus sûr gardien

(1) C'était là un des grands points de discussion parmi les royalistes : les abdications de Rambouillet n'étaient pas tenues pour valables, et, comme la déclaration de Luthworth n'avait pas été signée par le duc d'Angoulême, on désirait à Prague, pour contrecarrer les plans de la duchesse de Berry, reconnaître au Dauphin titre de roi. De là cette appellation de Louis XIX donnée duc d'Angoulême après la mort de Charles X, alors que s neveu était le vrai Roi de la plupart des royalistes. Voir les *Mémoires* du marquis DE VILLENEUVE.

du prince! — Lui plutôt encore que l'autre; c'est un homme que je ne veux plus voir.» Je restai interdit. «Allons, me dit le roi, je vous reverrai encore pour régler tout cela; réfléchissez.» Je sortis, bien loin encore de voir ma position décidée, car je ne pensais pas pouvoir accepter cette dernière condition. Je fus trouver M. de Montbel qui m'avait donné rendez-vous; je lui parlai des exigences du Roi; il m'en parut affecté, en m'engageant cependant à m'y soumettre. Nous eûmes ensuite une longue conférence politique dans laquelle nous nous trouvâmes parfaitement d'accord. Il pensait, comme moi, qu'on tenait le jeune prince beaucoup trop isolé au milieu de son entourage; qu'il faudrait parler davantage à la France, tenir un peu compte de l'opinion publique. Il regrettait qu'on reçût aussi mal les voyageurs français; il me parut enfin avoir des idées toutes différentes de celles de MM. de Blacas, de Latil, de Damas, qui ne voyaient ces voyageurs qu'avec une extrême répugnance.

J'étais invité à dîner chez le duc de Bordeaux; je m'y rendis. J'appris là que le jeune prince était malade, qu'il s'était retiré dans sa chambre et qu'il ne voulait point dîner. Je restai avec M. de Damas; je l'entretins de ma position et du besoin que j'éprouvais de me retirer pour mettre fin à des incertitudes trop pénibles pour tous. Je lui parlai en outre des exigences du roi relativement à l'exclusion de deux serviteurs fidèles; il me dit qu'il avait eu lui-même à se plaindre personnellement d'eux, surtout de M. de La Villatte, mais qu'il n'avait pas cru cependant devoir demander leur renvoi. Quant à ma résolution de quitter Prague, il me fit observer que ce ne serait pas aussi facile que je le pensais. «Vous êtes pris,» me dit-il, sans s'expliquer davantage sur ce qu'il entendait par ces paroles. Les personnes du service vinrent interrompre notre conversation et nous nous mîmes à table. Le dîner fut

sérieux et embarrassé. Je vis clairement que je gênais et encore mieux que le jeune prince était prévenu contre moi et n'avait pas voulu me voir. Je ne fus point à la soirée du roi, quoique j'y eusse été engagé, et je rentrai chez moi, annonçant à ma femme qu'il fallait décidément nous disposer au départ; et, pour éviter le bruit que pourraient faire les voyageurs français qui tenaient tant à mon admission, nous convînmes de partir la nuit suivante sans rien dire à personne. Je fus chez l'évêque d'Hermopolis; je lui fis part de mes remarques, des exigences du Roi, et de l'impossibilité que je voyais à remplir convenablement notre mission. Il éprouvait les mêmes incertitudes, les mêmes anxiétés que moi, et cependant je crus voir qu'il était disposé à persister encore.

Général Marquis AMAND D'HAUTPOUL.

(A suivre.)

POUR LE MIRAGE

(Suite)

Tout étant réglé de manière définitive, il n'y avait plus de raison pour retarder le mariage que l'on convint de célébrer le plus tôt possible : pour des motifs bien différents, M. d'Artelles et Simone se rencontraient dans ce même désir. La jeune femme mit une hâte fiévreuse à s'occuper de tous les préparatifs, absorbée par les détails du trousseau, des toilettes de Marianna, trop novice en fait d'élégance pour choisir elle-même. De son mieux, avec la conscience qu'elle apportait à toutes choses, elle s'acquitta de ce rôle de matrone, et Jacques l'en remercia à plusieurs reprises, très chaleureusement. Il était allé voir M. de Kermor, et il était revenu enchanté de cette visite, et de l'accueil reçu : tout l'enchantait d'ailleurs dans la triomphante ivresse qui lui emplissait le cœur.

Témoin muet de ce bonheur, de cet amour, quels mots peindraient le supplice de Simone? Chaque jour en renouvelait les détails, puisque chaque jour Jacques enait passer plusieurs heures près de Marianna. Ame Gueyrard cherchait à s'isoler d'eux comme ils 'isolaient d'elle; elle prenait un livre qu'elle ne pouvait re, un ouvrage qui tremblait entre ses doigts; obstiément ses pensées, ses regards allaient vers les amou-

reux. Elle les voyait près l'un de l'autre, elle entendait leurs causeries, elle écoutait leurs silences, elle les sentait s'aimer, et son âme se soulevait d'une tempête invisible et impuissante que son énergique volonté avait peine à dissimuler.

Un après-midi qu'elle s'était réfugiée dans sa chambre, pour souffrir librement, à plein cœur, on vint lui apporter une carte qu'elle prit d'une main distraite et parcourut d'un regard indifférent; mais, à reconnaître le nom du visiteur, elle fit une exclamation joyeuse, et bien vite elle s'empressa d'aller rejoindre des Tournelles qui l'attendait au salon.

C'était des Tournelles, en effet, retour d'Allemagne, où son séjour s'était beaucoup prolongé. Après trois semaines passées à Bayreuth, dans l'émerveillement de l'admirable Tétralogie que l'on soupçonnait à peine en France, il s'était encore attardé près de deux mois. Il avait visité les musées, les couvents, les monastères; admiré les tableaux des maîtres, les célèbres et les inconnus. Il s'était oublié dans la contemplation des cathédrales gothiques dont parle le poète, reflétées aux eaux du vieux fleuve Rhin. Il avait étudié ces mœurs allemandes qui s'ajustent si parfaitement au tempérament de la race; il avait admiré la placidité de ce peuple qui satisfait ses aspirations d'art jusque dans les tavernes où vibrent encore les graves compositions de Bach, en même temps qu'il contente, sans se cacher davantage, ses appétits matériels de toute sorte, la sensualité goulue qui se mêle si étrangement au sentimentalisme le plus nuageux. Naïveté? cynisme?... La limite est parfois bien étroite qui les sépare et Remy ne se prononçait pas, désarmé tout au moins par tant de bonho mie, de naturel, admirant cette acceptation sereine d la vie, toute la vie, en ses instincts les plus élevé comme en ses nécessités les plus grossières.

Simone l'écoutait, amusée de ses impressions d'outr

Rhin, auxquelles la langue preste, alerte, sceptique un peu du Parisien donnait une saveur piquante. Elle dit amicalement :

— Enfin, vous êtes satisfait de votre voyage et nous sommes ravis de votre retour. Tout est pour le mieux; et j'espère que vous allez bientôt reprendre vos critiques de *l'Ordre;* elles m'ont beaucoup manqué.

Mais il n'avait plus rien à démêler avec *l'Ordre*. Ses articles paraîtraient à l'avenir dans une revue parisienne très connue du monde artistique.

— C'est autrement agréable et intéressant. Puis je considère comme une délivrance d'être débarrassé de Le Mordellec, que je tiens plus que jamais pour un pleutre et un plat personnage. Mon Dieu, ce n'est pas que je sois facile à émouvoir ou à indigner; je sais d'ailleurs qu'en politique tout est permis ou à peu près; mais c'est égal, dans cette dernière campagne contre Lorgemont, il a dépassé la limite des petites infamies tolérées même chez un homme public.

— J'ignorais cette campagne, fit Simone. Vous pensez bien que je ne perds pas mon temps à savourer la prose de Le Mordellec; je n'ouvre seulement pas *l'Ordre* quand il n'y a pas d'article de vous.

— Très aimable de votre part. En deux mots, voici ce qui s'est passé. Le Mordellec ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse... pardon! de son échec lorsqu'il avait brigué la succession d'Audran à la Chambre; et il a jugé plus adroit de prendre tout de suite la place de Lorgemont, avant qu'une autre candidature ait eu le temps de surgir.

— Mais la place n'était pas à prendre! Lorgemont en a encore pour deux ans.

— Voilà justement la beauté de l'opération! Obliger Lorgemont à se retirer avant la fin de son mandat, au profit d'un homme qu'il n'aime et n'estime guère, cela vous paraît impossible, n'est-ce pas?... Le Mor-

dellec y est parvenu, cependant, après une série de manœuvres que je vous résumerai. Il a prétexté, ou plutôt il a fait prétexter, car il n'agissait pas directement, se tenant dans l'ombre, pour ne paraître qu'au dernier moment, il a fait prétexter l'état de Lorgemont, sa santé affaiblie, qui ne lui permettait plus de soutenir efficacement la cause; puis, quand ce bruit a été bien accrédité, — tenez, le petit Lesage a été superbe dans cette campagne, — quand les populations, les notables influents, le clergé, qui avait été pour beaucoup dans l'élection, quand l'arrondissement tout entier a été bien convaincu que Lorgemont n'était plus bon à rien, Le Mordellec a resserré le cercle de ses travaux. C'est l'entourage et jusqu'à la famille de Lorgemont que l'on a circonvenus. On s'est adressé à sa femme elle-même, pauvre créature effacée qui adore son mari : on lui a dit qu'il y allait de sa santé, de sa vie. On a gagné les fidèles de son groupe, les amis les plus proches; et Lorgemont, fatigué de ces assauts répétés chaque jour, sous les formes les plus diverses, ennuyé de tant d'instances et d'insistances. Lorgemont a cédé.

— C'est bien cela qui m'étonne!

— Ma chère amie, rappelez-vous ce mot qui ne nous vient pas d'un imbécile : «Il n'est point de sottise qu'un homme d'esprit ne finisse par admettre, si son valet de chambre la lui répète chaque jour.» Cette raison suffirait pour expliquer la conduite de Lorgemont, mais, pour moi, il existe des causes plus profondes. Je l'ai vu cet hiver désabusé, las de tout, poursuivi de remords qu'il ne formulait pas. Vous devez vous le rappeler?... Je vous avais parlé de cette impression... J'ai pu juger hier que son état d'esprit r ı pas changé, à la réunion où il annonçait sa résoluti ı de se retirer, laissant le champ libre à Le Mordellec.

— Il ne l'a pas présenté comme son successeur, pense!

— Pas précisément, mais il l'a introduit devant ses futurs électeurs. J'ai regretté de ne pas vous voir à ce discours : un vrai régal! Chaque mot était enveloppé d'une ironie acérée, mordante : ironie d'un esprit très pénétrant qui n'est pas, qui ne veut pas se laisser croire dupe; ironie dédaigneuse, courtoise aussi, de grand seigneur en habit de cour. Il faut vraiment être Le Mordellec pour accepter une succession offerte comme celle-là!... Du reste, jamais Lorgemont n'a mieux parlé; on eût dit une coquetterie. A la fin de son discours, à propos de cette retraite où il s'ensevelissait désormais, où aboutissaient tant de fatigues, toute une vie d'agitations et de fièvres, il a eu une envolée magnifique! En quelques mots poignants, il laissait deviner le dégoût profond de l'homme qui, pour en avoir manié tant d'autres, a pu connaître le triste cœur humain, voir les reptiles qui grouillent au fond; et, mieux encore, il s'y révélait la lassitude, l'inassouvissement de celui qui a connu les enivrements du pouvoir et de la célébrité, qui en a mesuré le mirage vain, le néant! En vérité, je n'ai jamais entendu plus admirable paraphrase du «Dieu seul est grand, mes frères»!

— J'irai voir Mme de Lorgemont aussitôt que je pourrai, dit Simone.

— Vous ne la trouverez pas, ni son mari. Ce matin, il a pris la route de Froshdorf pour voir une dernière fois le comte de Chambord, qui est très mal, condamné. Ils le savent bien, dans le parti. C'est ce qui a donné un appoint sérieux à Le Mordellec, du poids à ses promesses. On sait que c'est un «bleu», qu'il est bien près des princes d'Orléans : cette raison lui a valu le concours de quelques-uns des plus intimes parmi les intimes d'Henri V.

Simone ouvrit tout larges ses yeux surpris, et son visage prit cette expression d'étonnement candide qui,

par instants, la revêtait d'un charme étrange et puéril de fillette ou d'enfant.

— Je ne comprends pas, dit-elle; — oh! mais, pas du tout!

— C'est bien facile, pourtant!... Les représentants d'un ordre de choses disparu ne comptent guère pour ceux d'un ordre de choses qui commence; et, dans le cas actuel, cette vérité d'ordre général s'aggrave, par suite d'une situation toute particulière. Personne, assurément, ne peut suspecter la sincérité avec laquelle le comte de Paris a porté jadis son hommage au Chef de la Maison. Mais si les princes d'Orléans, mais si le comte de Chambord ont obéi à un très noble sentiment, la nécessité de principe et l'idée de devoir n'ont cependant pu créer un courant de sympathie, impossible de part et d'autre... Il s'ensuit que les familiers du roi mourant seront tenus un peu en suspicion par la nouvelle cour. Il en est beaucoup qui ne s'en soucient guère; quelques autres, au contraire, tiennent à s'y ménager leurs entrées, et, après avoir été comblés par le comte de Chambord, cherchent un moyen pour obtenir les mêmes faveurs de son héritier à la couronne éventuelle, — de plus en plus éventuelle, hélas! C'est près de ces derniers que Le Mordellec a su se poser en intermédiaire, en introducteur possible... Ne faites pas ces yeux effarouchés, Simone. C'est de la politique, cela; vous savez bien qu'on y pratique délibérément l'oubli et l'indépendance du cœur...

— Tenez, dit Simone, c'est navrant. Eh, bien que vous ne vouliez pas l'avouer, cela vous répugne comme à moi.

— Vous avez raison; n'y pensons plus : je ne suis pas venu pour vous attrister. Aussi bien, je voulais vous présenter mes félicitations : dites-moi, Simone, il paraît que vous mariez les gens tout vifs, à présent?

— Justement, cher ami : à la *disposicion de usted!*

— Merci bien. Je ne suis pas encore près de mettre votre obligeance à l'épreuve.

— Vous ne vous sentez pas digne?

— Un peu cela. Et puis, voyez-vous, c'est plus fort que moi : quand il s'agit de mariage, je pense toujours à un de mes amis, un très charmant garçon resté aveugle après la campagne de 70. Il s'était fort vaillamment comporté et avait reçu une blessure des plus graves à la tête, qui, nécessitant l'énucléation de l'œil gauche, avait entraîné la perte de l'œil droit... Vous suivez?...

Simone dit qu'elle suivait, mais ne saisissait pas le rapprochement.

— Vous allez saisir... Mon ami s'était conduit, je le répète, avec une grande vaillance; ce qui ne l'empêchait pas de me dire, de temps en temps, avec une certaine mélancolie : « Vois-tu, parce que j'ai été un héros pendant quelques heures, me voilà aveugle pour toute ma vie! »

— Eh bien?

— Eh bien, je ne veux pas me trouver marié pour le reste de l'existence parce que j'aurai été amoureux un jour! Avouez que le châtiment passe la faute...

Mme Gueyrard secoua ses fines épaules.

— Tous les mêmes, dit-elle... Mon pauvre ami, ne vous mettez pas en frais d'esprit ni de scepticisme; cette maladie-là vous prendra comme les autres, au moment où vous vous y attendrez le moins, plus vite peut-être que vous ne le pensez.

— Vous êtes lugubre aujourd'hui!... Auriez-vous une autre protégée à caser?

— Pas pour le moment. Et puis il ne me serait pas facile de trouver une seconde qui eût la beauté de Marianna.

— Mme de Meurges m'a dit, en effet, qu'elle était

remarquablement belle. Quand lui est-il loisible de se laisser voir, pour qu'on puisse l'admirer ?

Simone lui ayant répondu que Marianna serait visible et admirable le lendemain soir, s'il plaisait à des Tournelles de se présenter rue du Bac, il la quitta avec l'assurance de n'y point manquer. Mettant à part cet attrait nouveau d'une curiosité bien naturelle, le plaisir de causer avec Simone suffisait à lui faire tenir sa promesse. Il était heureux de reprendre l'intimité qui lui était précieuse beaucoup plus encore qu'il ne le laissait voir, et il n'eut pas de peine à redevenir bien vite assidu, soit chez Mme Gueyrard, soit chez Mme de Meurges. Celle-ci, du reste, lui en avait fait une amicale obligation, l'assurant qu'il devait remplacer Jacques, « puisqu'il n'était plus capable de rien, maintenant qu'il était amoureux. »

La présence, la causerie alerte et variée de cet aimable compagnon, firent du bien à Simone, en l'arrachant, momentanément du moins, à ses *black devils*...

A sa grande surprise, Remy ne montra pas un enthousiasme excessif en ce qui concernait Marianna. Certes, il était trop artiste pour ne pas admirer cette beauté merveilleuse, mais l'impression dominante chez lui était un agacement, une irritation bizarre que la seule présence de la jeune fille faisait naître.

Il l'appelait la « Belle au bois endormant », et prétendait, dès qu'il causait avec elle depuis cinq minutes, être forcé de se pincer pour ne point s'assoupir. Sa parfaite correction de tenue, de paroles, de gestes, en harmonie avec la correction de sa beauté, lui paraissait monotone, et cette beauté même ne trouvait pas grâce devant lui; il la déclarait fatigante, à raison de l'admiration perpétuelle qu'elle imposait.

— Cela dégénère en tension d'esprit. La Vénus au Louvre, qu'on peut visiter une heure ou deux chaque

semaine, c'est bien : mais, dans la vie privée, ça devient encombrant !

Mme Gueyrard souriait à ces paradoxes. Nous sommes tous faits d'argile, et la jeune femme, malgré l'oubli de soi dont elle avait fait preuve, ne pouvait se défendre d'un sentiment de plaisir assez misérable à entendre ainsi railler la fiancée de Jacques.

Son douloureux calvaire allait enfin s'accomplir : deux jours encore, et elle touchait au terme. Selon sa promesse, Kermor venait d'arriver à Paris. Il ne perdit point ses heures, il ne dépensa point sa sensibilité en puérils épanchements avec l'enfant qu'il n'avait pas vue depuis des années : du premier regard, d'ailleurs, il l'avait jugée — et jaugée. Mais il se montra particulièrement affectueux pour Simone et même il lui fit le sacrifice provisoire de son fameux habit cannelle.

Le mariage eut [illegible] chez Mme Gueyrard : dernière amertume apr[illegible]t d'autres, résultat d'un état de choses amené [illegible] elle, qui, de ses propres mains, avait bâti la maison de son malheur. Elle se résigna devant l'inévitable : se résigner, c'était son partage depuis bien des jours, et Dieu sait combien l'acceptation passive lui pesait, à cette femme ardente, indépendante et volontaire, plus prête, en son indomptable nature, à la révolte qu'à la soumission !... Cette fois encore, elle s'inclina, dissimulant, sous la grâce tranquille de la mondaine, les tortures jalouses qui lui déchiraient le cœur.

Stoïquement, le sourire aux lèvres, dans son appartement tout orné de fleurs, elle contemplait l'épousée, lys magnifique, fleur vivante qui passait les autres en éclat et en splendeur. Dans ses vêtements blancs, Marianna semblait plus belle que jamais, si cette expression courante peut s'appliquer à une aussi parfaite beauté ; car la perfection, par cela même qu'elle est la perfection, exclut toute idée de plus ou de moins :

elle est, cela suffit; elle éblouit comme le chef-d'œuvre de Dieu, le résumé sublime des merveilles créées par lui!... Simone admirait cette beauté pure, rayonnante à travers les voiles; elle songeait, en une rêverie vague, à peine formulée, que la main d'un mortel serait bien téméraire qui oserait la profaner! A ce moment, elle surprit le regard de Jacques fixé sur sa femme, et elle sourit de ses étranges imaginations, rêveuse éternelle toujours prête à s'enfermer en son étoile!

Le soir même, les mariés partirent comme il avait été convenu, et Mme Gueyrard elle-même ne tarda pas à quitter Paris pour retourner en Bretagne.

— Mon rocher me manque, j'ai besoin d'air, disait-elle, expliquant ainsi, par une raison toute physique, la fatigue qui se lisait sur son visage pâle, et ses traits altérés.

Du reste, la jeune femme se sentait très calme depuis le mariage de Jacques. Etait-ce le sentiment de l'irrévocable qui se dressait devant elle, lui interdisant tout espoir, mais aussi tout retour, vers un passé clos impitoyablement? Souvent, bien souvent, en effet, elle avait pensé qu'il faut savoir accepter le fait accompli, même douloureux, même coupable, simplement parce que cela est, et ne peut plus ne pas être... Point de lamentations inutiles; point de stériles gémissements qui prolongent la douleur, et enlèvent les forces! Cela n'est pas digne d'une âme énergique, elle ne doit pas rester prisonnière de son passé : ses facultés trouvent un meilleur emploi et moins égoïste en l'acceptation vaillante du présent. Le devoir est là. Sans s'attarder à ce qui est irréparable, il faut trouver le courage de reprendre la vie et la renouveler.

Mais Simone n'éprouvait pas ce *courage à l'action*, dont elle avait plus d'une fois ressenti les effets bienfaisants. Non. Son état était très différent. Tout semblait engourdi, endormi en elle, et, si la faculté de

souffrir paraissait suspendue, c'est que la faculté de sentir était anesthésiée; toutes les puissances de son être aimant et pensant étaient frappées d'impotence constitutionnelle, incapables de vibration, de mouvement, de sentiment.

Cela dura quelques semaines; puis, un matin, la jeune femme s'éveilla non plus insensible et vide, mais sous une intolérable impression d'angoisse.

Comme d'habitude, elle employa ses heures à lire, à travailler, à s'occuper des mille minuties de toilette et d'intérieur qui prennent le temps des femmes; puis elle sortit, pour la promenade de chaque jour qu'elle faisait dans l'île, sur les grèves rocailleuses baignées par la mer... Bientôt elle s'arrêta, regardant les flots dorés où la lumière se jouait et dansait en paillettes éblouissantes, les goélands et les mouettes grises qui tournoyaient très haut dans l'air. Le cœur lourd parmi cette allégresse des choses, écrasée d'une tristesse vague qu'elle ne formulait pas encore en termes précis, elle se demanda de bonne foi : « Mais qu'ai-je donc ce matin ?... »

Et, du fond de ses entrailles, sa douleur s'éveilla et tressaillit !... Passionnément elle cria le nom aimé, ce nom que Simone n'avait plus même le droit de prononcer, qu'une autre seule pouvait répéter dans la douceur de ses amours bénies.

La jeune femme s'appuya, désespérée et lasse, contre un vieux sapin au tronc tordu qui avait vu sans doute bien d'autres tristesses, et elle pleura enfin, elle pleura follement, mêlant les sanglots de son misérable cœur aux plaintes de la mer et aux lamentations du vent.

TROISIÈME PARTIE

I

Cela n'est pas profond comme un puits, ni large et haut comme une voûte, mais cela suffit.

Insensible aux douleurs comme aux joies des millions d'êtres qu'elle entraîne, la vie ne suspend pas son œuvre — ni le temps ne modifie ses lois. Nul ne peut s'en affranchir; et Simone Gueyrard se trouvait bientôt reprise par les menus événements extérieurs qui se commandent et se succèdent l'un l'autre, trame ininterrompue dont se tisse chacun de nos jours. L'habitude la reprenait en son engrenage; elle revenait forcément aux occupations, aux dispositions qui présidaient dès longtemps à son existence; mais son cœur restait malade, son âme inconsolée. A certains moments de tristesse mieux réfléchie, elle mesurait la puissance que Dieu a donnée à l'homme pour souffrir; elle admirait ce que l'argile humaine peut enfermer de douleur sans se briser — et combien la route est longue, avant que de mourir!

«Les histoires de la vie devraient finir comme celles des livres...» Simone pouvait la redire, cette phrase d'un écrivain qui a si puissamment, si intensément senti les tristesses de l'âme moderne, qui les a reflétées en d'exquises pages d'un charme pénétrant et troublé... Hélas! c'est seulement dans les livres qu'on meurt du mal d'amour. La réalité est autre, mille fois plus cruelle, et la jeune femme le savait bien, qui vivait avec sa douleur.

Certes, elle avait ses phases; ce n'était pas toujours la crise aiguë. A de certains moments même, Simone retrouvait ses impressions du passé, ses jouissances d'intelligence et d'art, le plaisir élevé que donne le Beau sous toutes ses formes; mais l'allégresse triomphante qui soulevait son âme, qui, jadis, la jetait, pleine d'espoir infini, vers l'infini bonheur, la *joie de vivre pour vivre*, elle l'avait à jamais perdue...

A plusieurs reprises, elle s'était crue libérée. Dans l'accablement qui suit les crises violentes, enivrée, saturée de souffrances, elle s'était dit que, pour cette fois, elle avait touché le fond de l'abîme : larmes et douleurs, il n'en restait plus, elle avait épuisé le calice amer. Illusions trompeuses bien vite démenties! La jeune femme ne pouvait plus les accueillir désormais. Non, la guérison n'était pas prochaine; à peine l'espérait-elle possible — et dans quel lointain, quel incertain avenir! Avertie par l'expérience, Simone prévoyait le retour du mal jusqu'en ses heures d'accalmie, et ainsi elle ne retirait point de soulagement pendant la trêve, connaissant qu'elle serait passagère, — une embellie entre deux orages! — Bientôt, en effet, la douleur se réveillait vivante, vibrante ainsi qu'aux premiers jours, sans adoucissement possible comme sans fin prévue.

Nulle pensée apaisante pour Simone; nul appui dans l'aride chemin où elle se traînait, écrasée sous son fardeau. Elle n'avait pas été aimée; elle n'avait pas vécu ces heures de tendresse dont le souvenir béni embaume l'existence entière, lumière divine et cachée, trésor enivrant du cœur, éternelles délices à qui les a une fois possédées!... Mais elle n'avait pas non plus cette fière consolation que la femme honnête puise en la conscience de son impeccabilité... Elle se souvenait; elle se jugeait. Elle revoyait les heures troubles où elle avait crié vers l'amour de tout son cœur altéré de tendresses, de toute sa chair affamée de caresses; elle se

rappelait, avec quelle honte brûlante!... combien elle avait été près de la chute. Amoindrie, humiliée devant de telles images, comment aurait-elle pu s'affirmer l'intégrité de sa vertu? Son âme égarée un instant demeurait trop haute pour s'abaisser à un mensonge et elle gardait le sentiment de sa déchéance morale, comme un remords toujours enseveli, toujours vivant, au plus profond du cœur.

Ces tortures sans cesse renaissantes, rien ne les trahissait chez Mme Gueyrard; elle les refoulait, les recouvrait d'un calme apparent : ainsi l'Océan cache parfois sous une surface paisible des gouffres bouillonnants dont rien ne décèle l'existence...

Une lente transformation pourtant s'opérait chez Simone, qui ne passa pas inaperçue au regard de ses meilleurs amis; et lorsque Mme de Meurges la revit, elle ne put se retenir d'en faire la remarque à des Tournelles. Tous deux tombèrent d'accord pour reconnaître que Mme Gueyrard avait changé — *gagné*, disait Germaine, — sans pouvoir bien préciser en quoi consistait ce changement, sans pouvoir surtout l'expliquer par ses causes véritables...

Après ce travail incessant, ces luttes perpétuelles si longuement supportées, Simone se révélait vraiment une autre femme, pétrie à nouveau, une seconde fois créée par l'amour et la douleur. Elle avait perdu les apparences, farouches un peu, que lui donnaient l'intransigeance de son orgueil, son indépendance sauvage, révoltée à la pensée seule d'une chaîne ou d'une entrave; liberté, fierté, n'avait-elle pas été prête à l'abdiquer toute, à en faire le sacrifice pour l'amour de Jacques?... Sa froideur d'autrefois, presqu de la sécheresse, s'était fondue à l'influence du sent ment qui l'avait ébranlée en ses fibres les plus secrète elle s'était détendue, dilatée! Son âme agrandie av éprouvé la plénitude et la force de ses facultés

mantes, leur avait donné une extension, une expansion nouvelles. Mieux compréhensive à l'humaine faiblesse, elle qui avait si durement senti la sienne propre, elle était devenue plus indulgente, plus adoucie, plus femme en un mot. Ses yeux, qui avaient tant pleuré, regardaient avec une tendresse infinie les larmes des autres; son cœur, qui avait tant souffert, s'ouvrait tout large, vibrant de pitié, de divine compassion aux souffrances épandues sur cette terre. Elle avait reçu la bonne visite de la Douleur : elle en gardait l'empreinte sacrée qui épure et ennoblit.

Toutes les facultés de Simone participaient à ce développement harmonieux; son intelligence prenait plus d'ampleur, son sens artistique en recevait une portée plus haute; elle arrivait à cette acuité de perception, innée chez les artistes, source pour eux féconde et créatrice, où les sensitifs atteignent par le chemin de la souffrance et qui leur devient une souffrance de plus... Enfin, même au point de vue physique, Mme Gueyrard s'était transformée : ses traits irréguliers semblaient adoucis, idéalisés; son visage s'éclairait plus souvent du reflet de sa pensée, flamme visible, échappée à l'ardent foyer de vie et d'intelligence qu'était l'âme de cette femme... Brasier inextinguible qui trouvait toujours et en tout un aliment!

... L'homme qui avait si profondément marqué dans l'existence de Simone Gueyrard, celui qui, sans le savoir, était *sa destinée*, elle ne l'avait point revu et bien des mois encore devaient s'écouler avant qu'ils ne se rencontrassent.

Presque aussitôt marié, Jacques d'Artelles était parti avec sa femme pour un voyage en Orient, qui se prolongea près de dix-huit mois; au bout de ce temps, il fit à Paris une brève apparition, pressé de rejoindre Marianna qui l'attendait en Grèce où il comptait s'établir pour un séjour indéterminé. Mme Gueyrard, alors à

Trézenek, n'avait pu voir Jacques; il lui en exprima ses regrets par un mot affectueux. Puis il repartit, et, peu de temps après son retour en Grèce, il écrivit une longue lettre à Germaine de Meurges, sa correspondante habituelle; il lui parlait avec enthousiasme du pays merveilleux où il vivait, de la beauté du ciel, de l'harmonie des choses, de cette lumière claire, légère, *spirituelle*, qui, à elle seule, est une impressi-n d'art, transmise par les yeux à l'être tout entier. Il annonçait son intention de «se mettre au travail», mais il faut croire qu'il demeura sur cette intention; car les mois s'écoulèrent, l'œuvre annoncée ne parut point, et lui-même n'y fit plus d'allusions dans les lettres, assez rares, du reste, qu'il continuait d'écrire à sa cousine. Depuis son mariage, il n'avait rien produit.

— Il est heureux, se disait Simone, et absorbé par son bonheur...

La naissance d'un fils était venue lui apporter une joie nouvelle, et, vraiment, il semblait que Jacques n'eût plus rien à désirer. Seule, cette pensée pouvait apaiser les amertumes de la jeune femme : elle l'aidait à supporter les longues heures de solitude, où, trop souvent, elle évoquait les tristesses passées.

Autour d'elle, les êtres et les choses se modifiaient lentement, constamment, suivant la marche inévitable qui a inspiré à l'Ecriture cette parole profonde : «La figure de ce monde passe...» Mme Gueyrard pouvait s'en convaincre à voir les vides, les changements survenus en si peu de temps... C'était Kerdoual d'abord, mort quelques mois après Henri V, serviteur fidèle habitué à obéir au premier appel du roi. Lorgemont aussi, las des agitations vaines où s'était dépensée sa vie, rassasié de pouvoir, révolté des laideurs et des turpitudes humaines. Il s'en était allé vers la Paix et la Beauté, que son âme avide n'avait pu trouver ici-bas. Près de cette haute figure, le souvenir importun de Le

Mordellec venait obséder Simone. Arrivé au *summum* de ses ambitions, le député n'avait plus qu'un souci : se maintenir là où il était parvenu. Il évitait avec soin de se compromettre, voulant conserver des suffrages en tous les clans. De longue main, il s'était ménagé certaines intelligences près des princes d'Orléans, qu'il avait tenues secrètes jusqu'au jour où la maladie, puis la mort du comte de Chambord, lui permettaient de les afficher au grand jour. Mais il ne voulait pas cependant s'aliéner l'appui d'une fraction du parti, groupe dissident qui restait encore à l'écart et boudait, affectant de s'en tenir, vis-à-vis le comte de Paris, aux apparences purement extérieures d'une soumission obligatoire — et méritoire. Petite chapelle, peu nombreuse du reste, poignée qui devenait pincée, le nombre était bien restreint des vrais fidèles, de ceux qui, par conviction, par affection, sans intérêt personnel, sans faire montre de snobisme, restaient attachés au souvenir du prince disparu.

Il fut aisé de s'en apercevoir à la messe anniversaire, célébrée à Sainte-Anne d'Auray pour le comte de Chambord, et Simone en revint le cœur serré... Comme elle était dispersée, raréfiée, cette foule qui remplissait le petit village aux années précédentes! Et ce qui frappait davantage encore, l'impression dominante qui se dégageait, c'était celle de l'indifférence. Oui, à part quelques exceptions, tous ces gens demeuraient indifférents à ce qu'ils étaient venus faire là : on ne les sentait point attentifs, point recueillis, point attristés. La curiosité, l'oisiveté avaient conduit les uns; d'autres, c'était la pose, une manière de protestation élégante contre la personne du comte de Paris, ce grand Allemand gauche, si loin d'avoir la haute allure d'Henri V... Enfin, parmi les assistants, plusieurs étaient trop ouvertement connus comme ayant été les amis, les familiers, les obligés du comte de Chambord : ils n'avaient

pu se dispenser de cette marque de souvenir et de reconnaissance; leur absence eût trop vivement choqué. Ils étaient là par pudeur pour les autres, — quelques-uns aussi par déférence pour la comtesse de Chambord.

Cette princesse, qu'une étrange aberration de la duchesse d'Angoulême, et, dit l'histoire, les tortueuses menées de Metternich, avaient donnée pour compagne au roi exilé, alors qu'on la savait inapte à assurer la dynastie — cette princesse, Italienne assez insignifiante, devenue sourde par surcroît, avait profondément aimé son mari. — L'on sait, d'ailleurs, que la vie conjugale du comte de Chambord, comme celle du comte de Paris, offre un parfait modèle de cette fidélité, de cette étroite union qui lie intimement et indissolublement deux êtres — idéal du mariage que le mariage réalise si rarement.

De tout temps associée aux sentiments de son mari, *Madame* avait pleinement partagé ses affections, ses répugnances, ses opinions : la mort n'avait pu détruire une aussi durable communauté de vues et d'émotions, — et ce que pensait l'auguste veuve, c'était sans doute ce qu'eût pensé celui qu'elle pleurait.

Marie-Thérèse ne pouvait méconnaître le principe d'hérédité et de transmission qui est la base, la sauvegarde, le bienfait de la Monarchie, et en vertu duquel le fils de la duchesse de Berry avait désigné pour son héritier le petit-fils de Louis-Philippe. — Dès lors, il fallait admettre comme légitime, comme obligatoire même, la soumission, la fidélité, dont les royalistes portaient l'hommage au nouveau prétendant. Mais la princesse estimait qu'il y eût des nuances à apporter à ces sentiments, des degrés à mettre à cet empressement. Elle constatait, avec une amertume point déguisée, q e certains amis d'Henri V, parmi les plus proches, s mieux aimés, les mieux comblés, affichaient une te e

hâte à prendre rang dans la nouvelle cour, que cette hâte constituait une réelle ingratitude. Et la femme aimante, la veuve inconsolée, qui vivait de souvenirs, se sentait atteinte au cœur, blessée en ce qu'elle avait de plus cher.

... Que ce soient les grands de la terre ou les plus humbles d'entre nous, ceux qui s'en vont, hélas! sont effroyablement oubliés par ceux qui restent. C'est la loi de la vie. — Elle est pénible à certaines âmes qui ont le sens profond de ce qui ne finit point et ne peuvent se résigner à ce qui passe...

Après la funèbre cérémonie, et tout attristée encore, Simone se fit conduire chez M. de Kermor. Il habitait toujours Auray, et la jeune femme était allée l'y trouver bien souvent depuis cette première visite dont elle gardait tout au fond d'elle le muet et douloureux souvenir...

Le marquis, du reste, respectait son silence; il s'abstenait de toute allusion, si lointaine fût-elle, à cet égard; mais il témoignait à Simone le plus affectueux intérêt; près de lui, elle se sentait aimée, comprise, estimée, et cela par un homme qui réservait son amitié, sa sympathie et son estime, ne les donnait que bien rarement et à bon escient. Il se montrait toujours heureux des aspirations de la jeune femme, heureux et reconnaissant, étrange contradiction d'un misanthrope qui depuis tant d'années avait clos son cœur à tout sentiment humain comme il avait fermé sa porte à toute invasion du dehors. Mais Simone avait forcé les barrières. Elle pénétrait dans le domaine de sa pensée qu'il avait si jalousement interdit au vulgaire; pour elle, et pour elle seule, il renonçait à son hautain silence, il puisait dans les richesses intarissables, si variées de ses souvenirs, il prodiguait les trésors d'un esprit supérieur qui avait beaucoup vu et mieux observé encore. Le monde extérieur de la na-

ture, le monde matériel des faits palpables, le monde invisible des causes voilées, images, idées, sentiments, il embrassait, pénétrait, dominait tout. Et pour peindre les pays admirés jadis, raconter les événements où il s'était trouvé mêlé, juger les hommes qu'il avait connus, il employait une langue à lui, harmonieuse, abondante, mais colorée pourtant, et pittoresque, avec des mots d'une saveur originale, un tour d'esprit à la Saint-Simon... Il avait ce don des dons : la parole!... La parole évocatrice qui donne le mouvement, la couleur, la vie, à la pensée écrite; la parole, séduction suprême, force toute-puissante, dont Dieu lui-même a voulu se servir lorsqu'il est venu en ce monde pour mieux l'attirer à Lui... Pendant des heures, Mme Gueyrard subissait le charme. Elle perdait conscience d'elle-même et de ses peines. Et elle sentait profondément le prix de cette amitié délicate qui cherchait à lui faire oublier son mal, elle comprenait tout ce qui se cachait de sympathie et de tendre compassion sous ce dernier hommage d'un vieillard.

Ce soir-là, pourtant, lorsque Simone quitta Auray, son impression du matin, si mélancolique, ne s'était pas atténuée; d'avoir ainsi touché la faiblesse, l'inconstance des sentiments humains, d'avoir compris le peu d'état que nous en devons faire, elle demeurait triste, abattue. La vie lui réservait cependant d'autres « leçons de choses », plus poignantes encore...

De nouveau, Mme Gueyrard vint se renfermer en son île, où elle continuait de séjourner la majeure partie de l'année. Là aussi, les êtres se modifiaient, sinon les choses insensibles. Dans le voisinage de Simone, la pauvre Hélène Pouldu, la femme du passeur de la Pointe, était morte, et en même temps un pauvre petit enfant à peine baptisé. Pouldu, plus sombre que jamais, plus que jamais dominé par le démon de l'Alcool, continuait son service, appareillait par tous les temps et

dans tous les états. C'était miracle que son pauvre bateau — un *sabot*, disait le vieux Cloarec — n'eût pas encore coulé à fond, entraîné par les dangereux courants du golfe... A Trézenek même, Mme Gueyrard menait toujours la même existence, la plus recluse du monde; elle conservait près d'elle ses fidèles serviteurs qui vieillissaient paisiblement, sans changement appréciable. Anne-Marie était un peu plus ridée, voilà tout, et Job un peu moins ingambe : il lui était interdit désormais d'accompagner Simone dans ses expéditions aventureuses en baleinière et en youyou; cet emploi était dévolu à Jobic, marié, père de deux solides jumeaux que leur aïeul formait au grain, assurant que ce seraient de rudes matelots. En quoi il devait avoir raison, si les lois de l'atavisme ne sont pas de vaines chimères.

Les jours s'écoulaient, tristes souvent pour la jeune femme, mais non pas vides ou ennuyeux. Elle avait toujours aimé Trézenek, elle l'aimait mieux encore pour les chers souvenirs qu'elle y rencontrait à chaque pas. L'image de Jacques était partout. C'est là qu'ils s'étaient vraiment connus, là que le cœur de Simone s'était pleinement épanoui dans les délices de leur douce intimité innocente; c'est là qu'elle avait eu la révélation de l'amour — l'amour cruel qui pouvait bien la torturer, mais que son âme ne voulait ni désavouer ni repousser... Là surtout, sur cet îlot sauvage, elle se souvenait, et souffrait librement. Elle possédait, séparée du monde, les biens inappréciables que le monde nous enlève : la solitude, le silence, l'absolue liberté. Pour l'oubli, elle n'en voulait pas...

Vers la fin de mars, cependant, Simone quitta Trézenek. Mme de Meurges la réclamait à Paris pour son séjour annuel et la jeune femme céda à ses affectueuses instances. La sauvage et la solitaire Bretonne s'effaça momentanément; Mme Gueyrard reprit ses habitudes,

ses relations mondaines. Près de son amie, vivant de la même existence au moins extérieure, elle connut de nouveau et goûta pleinement les plaisirs intelligents que Paris renferme et renouvelle chaque jour.

Des Tournelles demeurait fidèle à ses amies de la rue du Bac : point de semaine qu'il ne vînt voir Simone, la divertir de sa causerie alerte qui effleurait les sujets les plus divers, des saillies de son humeur primesautière où la raillerie ailée, le léger scepticisme du Parisien n'allaient jamais jusqu'au dénigrement, ni au désenchantement. Mme Gueyrard n'avait guère d'esprit, j'entends de ce brillant, de cet étincelant esprit; mais elle l'aimait fort chez les autres, et s'en amusait beaucoup chez Remy, dont les visites étaient accueillies le mieux du monde et par elle et par Mme de Meurges. Il fut obligé de les interrompre pendant quelques semaines. On le réclamait à Monte-Carlo pour des représentations musicales d'un grand intérêt.

Il devait y faire une rencontre à laquelle il ne s'attendait guère, et dont le souvenir le poursuivit longtemps : dès son retour à Paris, il vint la raconter à Simone, qui en éprouva la même impression d'angoisse impuissante et apitoyée.

Le jeune critique, arrivé depuis peu à Monte-Carlo, se promenait le soir dans les salons de jeu, lorsque son attention fut attirée par une de ces figures qui réveillent en nous une image déjà vue, sans qu'il nous soit possible de démêler à quelle portion de nos souvenirs elle correspond. L'homme que Remy regardait ainsi — un grand diable de croupier dont les yeux roulaient, flamboyaient, entourés d'un cercle de bistre, par-dessus un nez démesuré et des mous taches incommensurables — cet homme, donc, éprou vait la même impression, car, de son côté, son regar s'attachait sur des Tournelles avec une étrange per sistance... Remy allait peut-être mettre un nom su

cette figure, tout au moins la situer dans ses souvenirs, lorsqu'il fut distrait par l'arrivée d'un ami, qui lui fit perdre de vue son croupier. Il n'y songeait plus le lendemain; mais, au moment où il sortait de l'hôtel, il se trouva vis-à-vis cet homme qui semblait l'attendre, et, venant à lui, se nomma tout de suite, rappela leurs relations passées : Guy de Maudrezac.

— Maudrezac! s'écria Simone avec indignation. Oui, il devait en arriver là. Et il a osé vous aborder! J'espère du moins que vous l'avez expédié bien vite?

— C'était ma première idée, car le personnage me répugne comme à vous; mais je voulais savoir ce qu'était devenue la pauvre enfant suggestionnée, dominée par lui, et qu'il avait entraînée à la pire folie... Je l'ai donc laissé causer, et, bientôt honoré de ses confidences, j'appris que Mlle Vernay était à Monte-Carlo; que sa santé, devenue très précaire depuis la naissance d'une petite fille, lui donnait de grands sujets d'inquiétude et nécessitait des soins constants, un régime coûteux... Bref, il me donna son adresse, m'assurant que Suzanne serait très heureuse de ma visite. Je n'étais pas bien décidé à lui donner cette joie, quand, le soir même, rentré chez moi après le dîner, on vint m'avertir qu'une dame me demandait : Suzanne, mais méconnaissable, vieillie de dix ans, avec une pauvre figure maigrie, des traits flétris, des yeux caves, brûlés par les veilles; elle savait ma rencontre avec Maudrezac, et qu'il m'avait engagé à aller la voir. Elle me suppliait de n'en rien faire, et surtout de lui refuser l'argent qu'il ne manquerait pas de me demander...

— Pauvre femme!

— Oui, bien misérable! C'est navrant, le mélange de honte, de dégoût, de frayeur, avec lequel elle parle d'un homme à qui elle a tout sacrifié!... A travers ses réti-

cences, j'ai pu reconstituer sa vie depuis trois ans et comprendre quel enfer est le sien, au milieu d'un entourage louche qui lui fait horreur, condamnée à l'impuissance devant la dégradation croissante d'un être qu'elle se voit forcée de mépriser sans parvenir à s'en détacher! Ah! la malheureuse expie cruellement, je l'affirme! Et pourtant, elle se retient, elle se cramponne à cette misérable existence! Je l'entends encore me dire de sa pauvre voix creuse : « Mourir, oui, je voudrais bien; mais ma fille? Que deviendrait ma fille sans moi? »

— Vous a-t-elle parlé de sa cousine Berthe?

— Dans les termes les plus humbles, les plus désolés : on la sent écrasée de remords, elle ne se console pas d'avoir fait le malheur de sa cousine. Je n'ai rien dit, parce que je ne voulais pas toucher à son repentir, ni atténuer la beauté, la sincérité d'une expiation qui la rachète. Sa faute, du reste, n'en est pas moins entière et *griève en soi*, comme disent les casuistes; mais Suzanne s'en exagère beaucoup les conséquences... Pendant qu'elle s'accusait ainsi, je revoyais Mme de Maudrezac à un bal de charité, cet hiver, vêtue de rose, ses jolies épaules nues, qui tournait aux bras de d'Elbée, et je vous assure qu'elle figurait mal le symbole de la Douleur...

Simone acquiesça. Elle tenait Berthe de Maudrezac pour une honnête femme, incapable d'une faute, mais frivole, peu faite pour le sérieux de la vie. Elle se jugeait à bon droit irréprochable, n'entendait pas sacrifier les plaisirs de sa jeunesse en expiation d'une faute qu'elle n'avait pas commise : c'était naturel, sans doute, et explicable; mais la sympathie de Mme Gueyrard et sa pitié s'en allaient mieux encore vers la pauvre Suzanne, touchante malgré tout en sa détresse et son repentir. Son nom revint plus d'une fois dans ses causeries avec des Tournelles; plus d'une fois aussi son

image se dressa devant Simone au cours de ces visites charitables où l'on côtoie tant de misères navrantes, avec le sentiment cruel qu'il en est d'autres encore, beaucoup d'autres que nul ne cherche à adoucir. La jeune femme pensait alors à Suzanne; elle se demandait, le cœur serré, si, à cette minute même, elle ne subissait pas un sort pareil, malade, abandonnée, sans refuge ni soutien, avec la pauvre enfant née de sa faute, et elle souffrait de son impuissance à la secourir.

DORLISHEIM.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

SUR LA TUGELA

(*Suite et fin*)

Revenus au camp du *commando* de Krugersdorp, sous Colenso, nous y coulâmes des jours plus paisibles. En dépit du canon anglais, qui nous lançait quotidiennement dix ou vingt projectiles, notre calme d'esprit restait invariable : nous nous contentions de ramasser les éclats d'obus, d'en faire les murailles de nos cuisines de campagne, et d'y griller des côtelettes savoureuses et des roastbeefs.

La viande nous était distribuée en abondance, à raison d'un bœuf ou de plusieurs moutons pour le détachement. Un biscuit blanc, agréable au goût, du riz, du sel, du lard conservé, du thé de Ceylan ou du café composaient le reste de la ration, que nous augmentions encore du produit de nos chasses et de nos cueillettes, et que nous faisions valoir de notre mieux par l'art et le soin de la préparation. Nous partagions fréquemment avec nos camarades Boers ces produits de notre industrie culinaire, et d'autant plus volontiers qu'ils nous épargnaient le répugnant travail du dépeçage et qu'ils réservaient pour notre ordinaire les morceaux de choix, le filet, par exemple, ou la langue. Eux, de leur côté, recevaient de leurs fermes, par la poste militaire, diverses gourmandises, gâteaux au beurre, bourriches de fruits, et n'oubliaient jamais de nous inviter à en prendre notre part.

D'une manière générale, ils avaient pour nous, volontaires russes, plus d'attentions et de prévenances que pour les autres étrangers. Il nous arrivait par exemple, assis sous la tente d'un digne burgher, et buvant avec lui du café, de l'entendre nous demander :

— Avez-vous aussi des vaches en Russie?

— Nous en avons, nous en avons! nous hâtions-nous de répondre.

— Et des brebis aussi?

— Et des brebis aussi...

— Et des chemins de fer?

— Et des chemins de fer...

Ils avaient lu avec un vif intérêt la fantastique nouvelle propagée par les *Standard and Digger news*, de Johannesbourg, des préparatifs militaires faits par la Russie, de la mobilisation des troupes du Turkestan et du Caucase, de la marche des Russes vers Hérat, etc. Les bruits de presse de cette nature provoquaient toujours de leur part les commentaires les plus animés; nous-mêmes, il faut l'avouer, sans nouvelle aucune de la patrie lointaine, nous songions avec inquiétude à des complications possibles en Orient. Que la Russie déclare en effet la guerre à l'Angleterre, et nous, transportés par le destin à l'autre bout du monde, nous ne pourrons nous battre qu'ici, dans un emploi subalterne et sans ajouter une ligne à nos états de service réguliers. Qu'une balle anglaise nous envoie au séjour des ombres, l'*Invalide russe* ne mentionnera pas même notre mort; nos veuves abandonnées, nos enfants orphelins n'auront pas droit à la pension...

Ces pensées graves nous attristaient par moments. Alors, Nakoskine nous consolait par cette juste remarque, qu'en cas d'une guerre entre la Russie et l'Angleterre, nous ne ferions pas moins de mal à nos adversaires en les combattant ici qu'en commandant une demi-compagnie au Pamir.

— Et moi, ajoutait le libre-penseur Dachkof, je le dis bien haut : bien que je sois enseigne de réserve, j'éviterai toujours de toutes mes forces de participer à une guerre née de difficultés diplomatiques ou pro-

voquée par le désir d'annexer un territoire étranger. Ici, au contraire, je défends les armes à la main les *droits de l'homme*, l'égalité, la liberté et tout ce qui s'ensuit...

Ripert était celui dont l'opinion sur cet article était la plus simple :

— Laissez donc! Nous ne sommes que de petites gens. Moi, pourvu que je trouve à boire...

Personne de nous ne doutait alors de l'issue heureuse de la campagne. Nous nous voyions d'avance entrant à Durban en vainqueurs, l'aile du chapeau gaillardement relevée, poussant devant nous, fièrement, ces navigateurs inventeurs de la boxe, des obus à la lyddite et des balles dum-dum.

Quant aux souvenirs du passé, quant aux projets d'avenir, la vie quotidienne, avec ses affaires et ses besognes, ne nous laissait pas le loisir de nous y adonner. A tour de rôle, nous faisions la cuisine et préparions le thé; ceux qui n'étaient pas de service aux marmites s'occupaient de laver leur linge sous un pont de chemin de fer à moitié détruit, mais qui garantissait contre les éclats d'obus; le soir, il fallait ramener de la prairie au camp nos chevaux, les attacher à la corde, je veux dire au fil de fer tendu sur des traverses servant de piquets; selon les conseils éclairés du *ritt-meister* autrichien, nous nous occupions alors avec zèle à les panser et à fourrager pour eux. Au surplus, une chaleur atroce, l'odeur infecte des dépouilles d'animaux et des restes de nourriture et, pires que tout, des essaims de mouches dévorantes, desquelles ni l'âcre fumée du tabac du Transvaal, ni l'ombre de la tente, ni les bains de rivière ne nous délivraient. Dans ces conditions, on conçoit qu'à la longue nous devions tomber dans l'apathie, dans l'atonie cérébrale, déambuler çà et là, dormir debout pour ainsi dire, et ne nous réveiller que la nuit, quand notre tour de *brandwacht* revenait.

Mais alors, devant les montagnes assombries, au bruit sourd des eaux de la Tugela, c'était au loin, devant nos yeux vigilants, la lueur grandiose et tremblante du camp anglais; c'était dans mon cœur le sou-

venir de la patrie lointaine, délaissée pour suivre ici le vain fantôme d'une idée. Me voilà donc sous ces constellations inconnues, sentinelle burgher et rien de plus... Je me rappelle la bonne ville d'Alexandrovsk, l'hiver dernier, les exercices tactiques au cercle des officiers, les soirées de service au corps de garde, les trottoirs du faubourg de Cracovie éclairés par les devantures des magasins, par les restaurants aux enseignes dorées. Une foule heureuse y circule; des promeneurs, coiffés de chapeaux haut-de-forme, vêtus de pardessus fourrés; des femmes élégantes, qu'on dirait découpées dans les gravures d'un journal de modes. Et moi, portant un manteau tout neuf que je dois encore à mon tailleur, je circule aussi; les soldats me saluent, des personnes de connaissance me font des signes...

— *Pass op! Pass op! daar komt de khaki!* me dit tout bas un Boer en s'approchant de moi à la dérobée.

Son ouïe fine a discerné parmi les buissons un murmure, un frisson; je sursaute, me frotte les yeux, saisis ma carabine. Nous nous couchons à terre; quelques minutes s'écoulent dans une attente anxieuse; d'abord, je n'entends rien que le murmure de la rivière, et le bruissement paisible des buissons denses qu'agite le vent; puis c'est la sourde résonance des sabots des chevaux; des silhouettes se dressent sur les reflets sombres du fleuve. Ce sont eux, les Anglais!

Un coup de fusil, éclatant tout près de moi, me déchire l'oreille; un deuxième succède, un troisième; d'autres encore à quelque distance. Un cri de douleur s'élève du milieu de la rivière, puis s'éteint.

— *Skitt not, per la madona! Skitt not, maledetto!* crient en chœur des voix furieuses.

— *Onze menschen! Italiaansche corps!* dit avec un soupir de soulagement mon camarade.

Il désarme sa carabine et s'avance à la rencontre des arrivants.

Le gros de la *brandwacht*, qui se tenait couché à quelque distance en arrière, accourt aussi et, sans comprendre ce qui se passe, entoure les cavaliers. Ils sont quinze qui sortent un à un de la rivière et se hissent sur

la berge. Deux d'entre eux en traînent un troisième, manifestement blessé; ses bras pendent sans force, sa tête vacille; ses yeux déjà troubles interrogent les assistants, comme cherchant à reconnaître son meurtrier involontaire.

Les Boers gardent un silence affligé et ne répondent pas aux injures des nouveaux venus. Le chef de ces Italiens, déjà connu de moi par ouï-dire, le capitaine Ricciardi, est un homme de haute taille, au nez aquilin, à la barbe couleur de suie; il s'est jeté sur notre caporal, en brandissant son revolver :

— Espèce de Cafre! Girafe aveugle! Vous m'avez tué un homme! Vous m'avez tué deux chevaux! Je te brûlerai la cervelle!

Son détachement revient d'une reconnaissance, au cours de laquelle il a soutenu un engagement contre un piquet anglais. Il ramenait deux chevaux de prise, et s'approchait du gué sans plus penser à la *brandwacht* burgher. Ce dont il enrage le plus, c'est d'avoir perdu un de ces deux chevaux chargés de butin, qu'une balle a couché dans la rivière et que le courant a emporté. Bientôt le jour se lève. Les Italiens, toujours jurant, continuent leur marche de retour en emportant leur camarade mourant.

Autre épisode : Une *brandwacht* a capturé un soldat anglais évadé de Ladysmith. Conduit devant le *veldcornet*, ce soldat raconte qu'il a franchi sans être vu la ligne d'investissement, qu'il a passé les jours caché dans les gorges des montagnes et qu'il a marché les nuits vers la Tugela. Son pâle visage ravagé, ses yeux dévorés de fièvre, ses pieds ensanglantés, ses vêtements en loques autour de son corps maigre témoignent éloquemment de ses souffrances pendant cette marche. Il se jette avidement sur un morceau de viande et sur un biscuit. On lui demande si la garnison de Ladysmith résistera encore longtemps :

— Tant qu'il nous restera des cartouches et de obus! répond ce soldat.

— Et combien de temps aurez-vous encore des cartouches et des obus ?

— Jusqu'au jour où Buller nous aura repoussés jusqu'à Madjuba, *sons of a bitch* (1) !

La réponse héroïque de ce highlander mériterait de figurer dans une chrestomathie; mais les Boers, sans se fâcher, continuent d'entourer et de choyer leur prisonnier. Ils savent, par les déserteurs et par les émissaires cafres, que la situation de Ladysmith est critique; la vie souterraine, la présence de l'eau dans les souterrains ont répandu la fièvre et la dysenterie parmi les soldats et les habitants; un tiers de la garnison est incapable de tout service; les approvisionnements s'épuisent, la ration est réduite de jour en jour; la troupe ne mange plus que de la viande de cheval. Les munitions tirent elles-mêmes à leur fin, surtout celles des canons de gros calibre, empruntés à l'armement du cuirassé *Powerful*. Mais White ne pense pas à se rendre; la défense opiniâtre de Ladysmith restera dans l'histoire comme un éclatant exemple de ce que peuvent l'endurance et la ténacité du soldat anglais et prendra place au livre d'or de l'armée britannique à côté du siège de Gibraltar en 1703 et du siège de Lahore en 1857.



Le *commando* de Krugersdorp travaille à améliorer son retranchement. Van Veyk a fait venir du parc qui se trouve au camp principal, à Grobelaar's-Kloof, deux fourgons pleins d'instruments : il craint un retour offensif des Anglais dans la direction de Colenso.

Les Boers savent tracer avec une sûreté d'instinct merveilleuse leurs lignes de feu; la crête de leurs retranchements épouse d'une manière si parfaite le relief du sol, qu'à deux pas de distance il devient impossible de distinguer les ouvrages des mouvements et des plis du terrain. La profondeur du fossé permet de couvrir

(1) Fils de chienne !

le tirailleur par le sol naturel jusqu'à la ceinture; le parapet est convexe et sert, dans une certaine mesure, de blindage si le tirailleur s'assied au fond du fossé. Il n'y a pas de gradins contre le talus intérieur, mais simplement de grosses pierres sur lesquelles le Boer met le pied quand il veut tirer ou sortir de la tranchée. Les lignes n'ont pas un développement continu, mais présentent des fronts restreints, pour six ou dix tireurs seulement. Là où le terrain s'y prête, on construit les unes derrières les autres plusieurs tranchées, pour avoir des étages de feu, et on les réunit entre elles par des communications. Enfin les Boers ont pour habitude de disposer, autant que possible, leurs retranchements à l'origine d'une gorge ou d'un ravin, de manière à s'y glisser en profitant du défilement naturel et sans éveiller l'attention de l'adversaire. Les ouvrages étant terminés, chaque Boer, sans attendre les ordres du commandement, s'installe dans le fossé et place à côté de lui des sacs de biscuits, des boîtes de *Corned-beef*, des gourdes ou des seaux de toile remplis d'eau. Les cartouches lui sont allouées à discrétion; on les distribue non par paquets, mais par sacs, ou par caisses; il arrive que ces caisses sont de provenance anglaise, qu'elles portent l'inscription «Rifle cartridges» et qu'elles contiennent des balles dum-dum...

C'est à l'un de ces travaux de sape que Van Veyk nous a conviés. Les pelles et les pioches, mises à notre disposition, proviennent de la maison Beckett, qui vend au Transvaal l'outillage spécial nécessaire pour la fouille des terrains aurifères; les approvisionnements de cette maison ont été confisqués par le gouvernement burgher. Au début, le manque d'habitude nous rend odieux le maniement de ces outils; la sueur coule de nos fronts, des ampoules endolorissent nos mains; et cependant, il faut poursuivre; la *tranchée*, dans l'esprit des Boers, est propriété particulière; chacun doit creuser la sienne et ne peut, sans une sorte de contravention, prendre place dans celle d'autrui. Bientôt, Ripert renonce à étendre davantage ses connaissances expéri-

mentales dans la fortification passagère et les travaux de terrassement; il nous abandonne son trou creusé au quart de la profondeur seulement, et ses instruments brisés; il se retire en déclarant :

— Moi, si nous sommes bombardés, je me ferai un rempart de cadavres...

Les épisodes nouveaux que Van Veyk attendait se produisirent, mais pas dans la forme qu'il supposait. Buller se résolut à une nouvelle tentative : ni sa décision, ni le moral de ses troupes n'avaient pu être ébranlés par la défensive purement passive des Boers ni par l'expectative inerte dans laquelle ils étaient retombés après leur victoire de Spionkop, comme précédemment après celle de Colenso. Du 5 au 7 février, Buller combattit pour prendre pied sur la hauteur isolée de Val-Krans, au nord de la Tugela. Je ne m'étendrai pas sur ces opérations, d'ailleurs infructueuses, parce qu'elles laissèrent hors de cause notre détachement presque entier. Cent hommes seulement furent employés à la manœuvre difficile de hisser sur la hauteur de Dorn-Kloof le *Long-Tom* du Creusot. Cet énorme canon, d'un calibre supérieur à tous ceux de l'artillerie anglaise, avait été descendu du haut de End-Hill, près de Ladysmith, et traîné par soixante bœufs jusqu'au pied de Dorn-Kloof; il fallait maintenant des câbles, des leviers, des rouleaux et les bras de trois cents hommes pour l'élever jusqu'au sommet. La veille, on avait exécuté les travaux préparatoires : aménagement du chemin d'accès, construction de la plate-forme au moyen de lambourdes de chêne; du parapet, au moyen de sacs à terre; cinquante hommes s'étaient employés au transport des munitions. De plus, pour dérober aux Anglais l'emplacement vrai du *Long-Tom* et détourner leur attention sur un autre point, les Boers imaginèrent le stratagème suivant. Sur une hauteur voisine, qu'ils n'avaient pas occupée encore, ils déposèrent des tas bien égaux de cailloux, blanchirent ces cailloux à la chaux du côté extérieur, et, pour compléter cette apparence d'un établissement, poussèrent

jusque sur l'emplacement des chevaux inutilisables pour le service de la selle. Les pointeurs anglais ne manquèrent pas de diriger sur cette soi-disant batterie un feu meurtrier; ils la foudroyèrent du matin au soir et ne s'aperçurent de leur erreur que quand le *Long-Tom* bien installé allongeait déjà sa gueule hors de l'embrasure.

Les artilleurs, quelques-uns portant le dolman à brandebourgs noirs de modèle français, s'empressaient autour de la pièce, appréciaient à l'œil la distance, donnaient au canon l'angle de tir, apportaient l'énorme projectile. Le général Botha, présent dans la batterie, donna lui-même le signal de : Feu! le servant tira le cordeau. Toute la montagne tressaillit au bruit formidable du coup de canon; il me sembla qu'une peau de tambour venait d'éclater à mon oreille, des points noirs passaient devant nos yeux; malgré moi, je m'appuyai au parapet. Les servants, au contraire, avaient cet air inspiré propre aux artilleurs professionnels à l'heure du combat : la bête de métal, docile à la volonté et à la pensée de son pointeur, ouvre au projectile sa gueule avide, le crache avec fracas, l'envoie porter le désordre et la mort dans les rangs de l'ennemi. L'artillerie anglaise ouvre le feu de son côté, en dépit du crépuscule commençant; les obus tombent de droite et de gauche; leurs éclats résonnent sur les rochers ou s'amortissent contre le parapet, en nous éclaboussant de terre et de sable; les gaz suffocants produits par l'explosion de la lyddite empuantissent l'air. Nakoskine, debout sur la plate-forme, ne cache pas son admiration sincère pour les artilleurs anglais :

— Réglés du premier coup! Réglés *sans fourchette!* s'écrie-t-il.

D'autres coups succèdent et bientôt cette précision de tir, qui émerveille mon camarade, éveille en moi des sentiments moins admiratifs. Les canonniers burghers calmes, imperturbables, chargent et pointent comme au polygone d'exercice, et cependant ils payent leur tribut, le sang répandu rend glissantes les lambourdes de la plate-forme; il faut faire avancer jusqu'au piec

de la montagne les fourgons de la Croix-Rouge...

— *Hip-hip-hurra!* crient-ils tout à coup.

Le feu de leurs obus s'est propagé aux gazons et aux buissons qui couvrent le sol jusqu'à la Tugela; d'abord, ce n'était qu'une traînée de fumée, mais tout à coup la flamme éclate et monte.

— *Hip-hip-hurra!* répètent-ils.

A la faveur de l'incendie, le tir va pouvoir se continuer toute la nuit. Les flammes, plus hautes d'instant en instant, ont gagné les taillis des bords du fleuve; leurs longues langues frémissantes, se détachant sur les eaux sombres de la Tugela, montrent au loin la confusion dans laquelle les Anglais achèvent leur retraite. Leur tir faiblit d'instant en instant, la victoire devient certaine. Alors les Boers, mêlant en chœur leurs voix lourdes, entonnent, sur je ne sais quel air de café-concert, je ne sais quel chant de guerre; ils se prennent par la main et dansent autour du canon :

En Buller vlugtte rug!
Long-Tom skitt hem rug!
Pass op voor de grof canon (1)!

Le chœur vient d'achever, le ténor continue solo. Mais le lieutenant chef de pièce l'interrompt par le commandement

— *Achtung! Skitt vorwärts!*

Les chanteurs font silence; le tir reprend pour durer jusqu'au lever du jour, jusqu'à ce que la dernière colonne anglaise ait disparu derrière la Tugela.

*
* *

Notre inaction au camp de Krugersdorp ne devait pas être de longue durée : déjà des nuages s'amoncelaient sur la tête des Boers et préparaient la débâcle qui devait emporter bientôt leur armée.

Ils étaient parvenus à l'apogée : Buller battu sur la

(1) Buller est battu; Long-Tom l'a repoussé; prends garde au gros canon!

Tugela, Gatacre arrêté au Cap, Methuen fusillé et foudroyé sur la Modder-River, aucun de ces succès éclatants n'avait pu les décider à sortir de leur tactique expectante pour passer à une guerre plus active, à la fois conseillée par les circonstances et conforme aux moyens de vitesse dont ils disposaient. Ils manquaient malheureusement d'un chef véritable, d'une personnalité populaire qui sût les animer, les entraîner. Kruger, espérant toujours un secours du dehors, ne pouvait être pour eux cet homme, ni le flegmatique *Piet Joubert*, ni Cronje, destiné à jouer bientôt sur la Modder-River le même rôle que Bazaine devant Metz : ceux-ci étaient partisans d'un accommodement avec les Anglais et se tenaient prêts à payer la paix au prix d'importantes concessions. Botha, de Wet, le président Stein n'étaient pas connus alors, ou n'avaient pas encore une notoriété suffisante pour pouvoir prétendre à une influence prépondérante en matière de paix et de guerre.

Cependant les efforts combinés du *War-Office* anglais, des colonies, des sociétés patriotiques, avaient permis de réunir au début de mars, en Afrique du Sud, une armée de 180,000 hommes et de 325 canons. Lord Roberts était placé à la tête de ces forces. Dès son arrivée, une ère nouvelle allait s'ouvrir et faire connaître aux Boers une autre guerre, autrement conduite, sur un autre théâtre, et suivie, hélas ! d'autres événements.

Le raid de French venant, avec 8,000 cavaliers, délivrer Kimberley le 15 février, la marche hardie de Kitchener le long de la Modder-River, la lente retraite de Cronje, qui, sans voir grandir autour de lui la menace d'enveloppement, semblait se résigner d'avance à la capitulation qu'il devait signer le 27 février, furent les premiers épisodes de la nouvelle campagne. Jusqu'au 18 février, aucun bruit ne nous en était parvenu sur les bords de la Tugela. Nous continuions à paître nos chevaux dans la grande prairie, entre la rivière et la voie ferrée; la nuit, nous détachions des grand'gardes ver

l'avant; nous voyions, du haut des tranchées, le camp des Anglais toujours paisible; leurs colonnes, en marche vers notre gauche, défilaient devant Colenso. Une recrudescence de leur feu dirigé contre notre position ne nous inquiétait guère, quand tout à coup, le 18 février au soir, pendant le repas, nous vîmes Lucas Meyer arriver, hors d'haleine. Il réunit le commandant, les *veld-cornets;* un tumulte indescriptible s'ensuivit.

Aux cris : « A cheval! à cheval! » les Boers sortaient des tentes et des abris souterrains, s'équipaient de leurs carabines, de leurs cartouchières, et se mettaient à la poursuite des chevaux. Les *veld-cornets*, époumonnés, couraient çà et là, appelaient leurs hommes, les activaient. Le sol retentissait sous les sabots des chevaux, que les Cafres poussaient devant eux avec des sifflements sauvages. Sans s'attendre les uns les autres, les Boers partaient avec des cris dès qu'ils étaient prêts et disparaissaient bientôt sous des nuages de poussière rouge. Ce remue-ménage général n'avait pas échappé aux Anglais, qui déjà ouvraient sur notre montagne un feu répété.

Nous réussîmes à saisir et à seller nos chevaux, puis, avides de nouvelles, nous nous précipitâmes vers la tente du commandant. Il était parti déjà; seul, notre connaissance ancienne, le juif de Kovno, s'affairait sous cette tente et ramassait je ne sais quoi. D'une voix tremblante d'émotion, il nous dit que les Boers de l'Orange avaient déserté les hauteurs dont la garde leur était confiée sur la gauche de la position; les Anglais se montraient déjà sur la Tugela; Botha appelait à son secours les gens de Krugersdorp; il voulait, avec leur aide, passer à l'offensive, refouler les Anglais.

— L'offensive! Enfin! dit Nakoskine. Marchons, messieurs...

Nous convînmes de rester ensemble autant qu'il se pourrait et prîmes notre course à la suite des Boers. Le camp était tout à fait désert.

Jamais je n'oublierai cette course folle par monts et par vaux. Galoper ensemble était impossible. Les cavaliers, se ruant à toute allure, s'éparpillaient çà et là; le

vent sifflait à nos oreilles; les obus, courant derrière nous, aboyaient à notre chasse. Je ne voyais rien, ne reconnaissais rien; tout à coup, je ne sais pourquoi, l'image d'un mendiant que j'avais l'habitude de voir, au temps de mon enfance, assis à la porte de l'église, d'un pauvre soldat privé des deux bras, portant sur la poitrine des médailles commémoratives de la guerre contre les Turcs, apparut clairement dans mon souvenir. « Pourvu que je ne me brise pas les membres! » songeai-je à ce moment. Quelque chose brilla devant mes yeux et cette même chose me projeta avec une violence extraordinaire hors de ma selle. « Evidemment, je suis tué... » me dis-je à moi-même...

Je ne sais combien de temps je demeurai étendu par terre, mais, quand je revins à moi, mon premier mouvement fut de porter ma main à mon nez : mon lorgnon n'y était plus. Je me relevai, encore froissé de cette brusque chute. A quelques pas de moi, mon cheval se débattait; une palpitation douloureuse agitait ses flancs, une écume sanglante sortait de sa bouche. Un éclat d'obus lui avait ouvert le ventre et répandu ses entrailles au dehors. D'une balle logée dans son oreille, je mis un terme à ses souffrances, ramassai mon lorgnon, tout près de là, sur une touffe de gazon, et m'assis en songeant : « Que faire? Dans quelle direction marcher? »

Le tir se continuait au loin, mais aucun projectile ne tombait plus dans la région où je me trouvais arrêté. Des cavaliers paraissaient par moments et disparaissaient au galop sans que mes cris pussent parvenir jusqu'à eux; je restais seul au milieu des montagnes silencieuses, réverbérant la lumière éclatante de midi.

Un Cafre, montant un cheval bai, se montra sur la pente. Je le reconnus pour l'avoir vu dans notre détachement : il suivait partout son maître et portait derrière lui des bissacs avec une théière. L'idée de lui prendre son cheval me passa par l'esprit :

— Il peut bien porter lui-même ses bissacs, ajoutai-je.

Mais le noir, m'ayant manifestement deviné, se mi

à travailler de ses talons nus les flancs de sa monture et s'éloigna au galop. Je saisis ma carabine, j'épaulai; mais, au moment de tirer sur ce nègre, le cœur me manqua.

— Le diable l'emporte! J'irai à pied...

Quelqu'un s'approchait de moi au tout petit trot : *Herr Wagner* en personne, la mine satisfaite, sifflotant un air.

— *So, so!* dit-il en hochant la tête à mon récit. J'ai toujours dit que pour parer à des accidents pareils il est bon d'avoir avec soi un cheval de main. Tenez, en voilà un que j'ai pris dans le camp, après que tout le monde a été parti. Il doit être bon trotteur, je le garantis...

— Cédez-le-moi! lui demandai-je d'un ton suppliant.

— Mais si mon cheval est tué, que deviendrai-je, moi? répondit-il imperturbablement.

— Et si vous êtes tué, qu'avez-vous besoin de deux chevaux?

— Cela peut m'arriver, c'est vrai, reprit-il, frappé par mon argument. Je veux bien vous céder mon deuxième cheval, mais à condition que vous vous engagerez par billet à le rendre à la première réquisition. Ecrivez...

Il tira de sa poche un carnet graisseux, portant sur la première page le titre : *Taschenkalender für königlich-bayerische...* «J'aurais mieux fait de tuer le Cafre,» songeais-je en moi-même, tout en lui griffonnant son billet. Mais déjà Herr Wagner retombait dans d'autres perplexités :

— Je ne sais trop lequel des deux vous donner... Le mien est bon, mais celui-là peut être meilleur.

Il descendit de cheval et s'abîma dans la contemplation de cette rosse, sans doute abandonnée par son maître parce qu'elle était impropre à tout service.

— Soit, dit-il à la fin, prenez-le. Si c'était le *rittmeister* qui me le demandait, ou tout autre, je le lui refuserais. Je fais cela pour vous, remarquez-le bien. Mais votre billet n'est pas régulier. Il faut y mentionner le signalement du cheval et signer de votre nom, en toutes lettres.

J'exécutai ce que Wagner ordonnait, mais, une fois mon cheval sellé et moi monté sur mon cheval, je me soulageai par un juron si énorme que la bête elle-même dressa pudiquement les oreilles.

— Qu'avez-vous dit? demanda avec un sourire aimable Wagner, qui savait de la langue russe juste ce qu'en savait mon cheval.

— Oh! rien... lui dis-je, en chevauchant à ses côtés. Mais sachez bien que si les Anglais vous font prisonnier et si j'ai l'occasion de vous délivrer, je ne le ferai pas sans avoir exigé de vous une reconnaissance par écrit.

Nous piquâmes des deux jusqu'à rejoindre un groupe de Boers inconnus. Ils appartenaient au détachement d'Ermelo; Botha les avait appelés à l'aide; ils faisaient diligence pour rejoindre leurs gens devant le pont de bateaux, et de là marcher, pensaient-ils, à l'attaque de Boschrand que l'ennemi venait d'occuper. La situation s'éclaircissait : Buller faisait des siennes, les Anglais se préparaient un nouveau Spionkop. Un soleil joyeux illuminait le ciel sans nuages; les échos des montagnes et des vallées vertes répétaient les coups de canon. J'étais heureux, léger. «Pourvu seulement que je retrouve mes camarades et les Boers de Krugersdorp...»

Le pont de bateaux était établi au point où la Tugela, encaissée entre de hautes montagnes, se détourne vers l'est. Il se passait là quelque chose d'inconcevable. La rampe d'accès, le pont lui-même étaient couverts d'une telle masse d'hommes à pied, de cavaliers, de voitures, qu'on ne distinguait pas, au premier coup d'œil, en quel sens cette foule marchait. Dans l'air une rumeur, une plainte ininterrompues faites du mugissement des bœufs, de mille voix humaines murmurant ensemble; j'aperçus dans cette mêlée des Boers d l'Orange, reconnaissables au ruban jaune de leur cha peau.

— *De kerls flog terug, godverdam* (1)! maugréaie

(1) Ils fuient, pardieu!

les Boers d'Ermelo, en se frayant un chemin jusqu'au pont.

Nous nous empressâmes de les suivre, en menant, comme eux, nos chevaux par la bride.

Sur le pont, bousculade, encombrement; le tablier, fait de traverses de chemin de fer, cédait au poids des fourgons, des canons, des caissons, et disparaissait sous l'eau. Les chevaux glissaient, se cabraient; les bœufs d'attelage gémissaient sourdement, épouvantés par ces eaux rapides et bruissantes et par les cris de ce peuple affolé. Je ne sais trop comment je traversai la rivière, les jambes mouillées jusqu'au genou, les côtes meurtries, la bride de mon cheval me restant seule dans la main, mon cheval arrêté, perdu quelque part sur le pont. La foule compacte m'empêcha de pousser plus loin; des gens de Krugersdorp étaient là; on apercevait le fin visage de Botha, monté sur un grand cheval gris, essayant en vain de parler et de dominer la rumeur de la foule mêlée à celle d'une cascade qui s'entendait au loin.

Le canon anglais sonnant la dominante dans ce concert discord, tous ces bruits déprimants, tous les autres indices nous annonçaient une panique; nous eûmes, en effet, bientôt sous le yeux le tableau d'une fuite furieuse et désordonnée. Cette fuite n'avait pas pour cause une victoire, ni même une simple apparition des Anglais devant les positions inaccessibles gardées jusque-là par les Boers, mais la nouvelle fatale que Roberts venait de pénétrer dans l'Orange avec des forces innombrables et que le plus ferme appui des Boers, le *lion du Transvaal*, que Cronje s'apprêtait à trahir la cause de la liberté. Ces bruits, propagés on ne sait par qui, s'étaient répandus parmi les Boers de l'Orange avec la vitesse de l'éclair; abandonnant leurs tranchées, rassemblant leurs chariots et leurs canons, ils rentraient de propos délibéré chez eux et s'en allaient défendre leurs fermes et leurs familles.

En vain, Botha les haranguait et les réconfortait; on refusait de l'écouter, on l'interrompait avec colère :

— Tu parles à ton aise, général. Ta famille n'est pas

en danger; mais nous, nos femmes nous réclament, nos enfants...

— Cronje et Joubert, et vous tous, vous êtes tous des traîtres, cria un vieux Boer en brandissant ses poings puissants. Vous nous avez vendus aux Anglais!

— Nous avons combattu trois jours à Boschrand sans biscuits, sans eau. Vous ne nous avez pas secourus. Maintenant il est trop tard, général! reprit un troisième, la tête enveloppée d'un bandeau ensanglanté.

La fureur et le désespoir se lisaient sur leurs traits. Les coups de canon redoublaient du côté de la montagne, on entendait distinctement les salves bien connues de l'infanterie anglaise : «*Daar komt de Kaki! De Kaki!...* (1),» cria quelque lâche; et ce cri stupide suffit à effrayer, à affoler ces mêmes hommes qui naguère essuyaient sans crainte et repoussaient les attaques d'un ennemi dix fois supérieur en nombre. Tout reflua pêle-mêle sur le pont; ceux-là mêmes qui venaient de franchir la rivière furent ramenés de l'autre côté; les chariots chaviraient, les bœufs se débattaient, les hommes à cheval poussaient les hommes à pied. Je fus renversé moi-même et dus jouer des coudes pour gagner la rive; brisé, ensanglanté, je me vengeai en prenant pour moi le premier cheval que j'aperçus sans cavalier. Ma nouvelle monture se trouvait être un brillant cheval de demi-sang; je ne regrettai plus d'avoir perdu sur le pont, dans la bagarre, la rosse branlante de Herr Wagner.

Des groupes de Boers fuyards continuaient à descendre de la montagne. Mais, derechef, la voix puissante de Botha s'éleva et les Transvaaliens de Krugersdorp, d'Ermelo, de Carolina, de Middelburg, d'autres districts encore, quelques cavaliers même de l'Orange, se réunirent autour de lui. Le tumulte s'apaisa quelque peu, et, de nouveau, la parole chaude et ferme du général domina la foule; tous ses traits respiraient un indomptable courage.

(1) Le Kaki arrive, le Kaki!

— Conduis-nous, général, crièrent des centaines de voix.

Et, moi, étranger parmi ce peuple, je connus pour la première fois cette excitation soudaine qui pousse le soldat à sacrifier sa vie sur un geste de son chef. Quelqu'un me toucha l'épaule. Je regardai : mes camarades étaient à côté de moi; la même flamme d'enthousiasme brillait dans leurs yeux; nous nous serrâmes les mains silencieusement.

— *Komm an! Komm an, Krügersdorpsche* (1)! criait le vieux Van Veyk, en agitant le parapluie de couleur dont il ne se séparait jamais, ni pour la marche, ni pour le combat.

Nous entendîmes dire autour de nous que le détachement allait marcher pour surprendre par un mouvement tournant un piquet anglais installé sur une hauteur voisine. La nuit tombait, un vent froid soufflait de la vallée. Nous marchâmes à flanc de coteau, parallèlement à la rivière, sur un étroit sentier en corniche à peine visible au-dessus de rochers à pic. Nous nous suivions à la file indienne; à nos pieds jasait la rivière, en tombant en cascade sur toute la largeur de son lit.

Le sentier débouchant dans une large gorge, on nous dit d'abandonner là nos chevaux. Le commandant, en s'arrêtant un instant hors du sentier, avait compté les cavaliers qui défilaient devant lui et trouvé un total de quatre cent vingt hommes : c'était la première fois que je voyais faire une opération de ce genre.

Avec une agilité remarquable, sans aucun bruit, les Boers escaladèrent les parois à pic de la montagne. Le silence régnait sur la hauteur; les Anglais apparemment ne s'attendaient pas à une attaque.

L'un de nous, en marchant, fit rouler une pierre; à ce bruit, la fusillade anglaise commença et bientôt les balles nous arrivèrent par essaims. Le Boer qui rampait à côté de moi éleva désespérément les mains, abandonna sa carabine, poussa un cri prolongé et roula tout

(1) Par ici, par ici, les gens de Krugersdorp!

d'une masse vers l'abîme. Nous arrivions sur le plateau; des ombres passaient et couraient çà et là; l'éclair des coups de feu illuminait les ténèbres; je butai contre un cadavre.

Le piquet anglais abandonnant précipitamment la hauteur, nous nous occupâmes aussitôt à former des retranchements, en arrachant du sol des pierres et les empilant les unes au-dessus des autres : au jour levant, nos ongles étaient brisés, nos mains ensanglantées; mais nous n'avions réussi à former qu'un simple tas de pavés, dont se moquaient les Boers, bien couverts par de forts parapets de pierres plates adroitement juxtaposées. Cependant l'artillerie anglaise recommençait son tonnerre du haut d'une montagne éloignée; ses obus n'arrivaient pas encore jusqu'à nous, mais déjà, plus fréquent d'instant en instant, le sifflement des balles nous agaçait les oreilles. En maudissant Buller, Chamberlain, Cronje et Kruger même, nous nous remîmes à l'ouvrage et réussîmes, d'un commun effort, à rouler des quartiers de roc jusque vers notre tranchée; Dachkof, qui avait suivi en son temps des cours à l'université, profita de cette occasion pour nous donner des éclaircissements sur les fonctions du *perm* et du *trias* et sur les couches diluviennes. Ripert, selon sa coutume, se tenait à l'écart : il se disait incommodé par la vue de cadavres informes qui gisaient à côté de nous. Par contre, il s'offrit avec le plus grand empressement à nous aller chercher de l'eau à la Tugela, ce qui équivalait à une action d'éclat, tant le sentier descendant vers la rivière était étroitement battu par le feu rasant des Anglais.

Nous souffrions à la fois de la faim et de la soif; la chaleur était telle que nous ne pouvions seulement poser la main sur les rocs brûlants qui nous protégeaient. Les batteries anglaises, se renforçant devar nous, bouleversaient ces douteux couverts; les canoı à tir rapide, en nous arrosant de mitraille, renvoyaie aux échos des montagnes, par intermittences égale le bruit de leurs détonations. L'infanterie se tenait distance respectueuse et laissait à l'artillerie le soin d'

finir avec nous; les cris des blessés, les râles des mourants redoublaient en effet dans nos tranchées, sous les obus plus nombreux sans cesse et plus précis. La situation était critique; cependant je ne pus m'empêcner de sourire en voyant Nakoskine, pelotonné derrière le parapet, travailler à démonter et à remonter activement une carabine *Lee-Metford* qu'il avait prise la veille à un Anglais. Il discutait avec Bousoukov sur la graduation de la hausse anglaise : les chiffres représentaient-ils des *yards* ou des mètres?...

Ainsi se passa la journée. Nous sûmes le soir que la retraite était ordonnée. A la faveur des ténèbres épaisses, d'un violent orage et d'une pluie de déluge, nous revînmes à nos chevaux et regagnâmes la rivière par le même chemin que nous avions suivi vingt-quatre heures auparavant. Ce fut une nuit atroce : l'orage déchaîné ébranlait les assises rocheuses de la montagne et se répercutait dans cette gorge par roulements ininterrompus. Aux zigzags des éclairs, nous discernions vaguement les cascades de la rivière, et, sur les bords, des cavaliers en marche par milliers, qui gravissaient les pentes, qui les descendaient.

A peine le passage des troupes était-il achevé qu'on fit sauter le pont à la dynamite. Tout lien de discipline était rompu dans les bandes burghers; les cavaliers se groupaient à leur fantaisie, ou s'éloignaient isolément. Derrière eux, des blessés sans secours, exposés à la pluie, mêlaient leurs plaintes aux bruits furieux de la tempête.

Par miracle, et aussi en criant jusqu'à m'égosiller, je réussis à retrouver mes camarades au grand complet. Epuisés, affamés, attristés, transpercés, nous marchâmes, sans trop savoir où. L'orage s'apaisa un peu, une bande de lumière éclaira le ciel à l'orient. Nous parvînmes au camp déserté par le détachement de Krugersdorp; quelques feux y brillaient encore parmi les fourgons renversés, les tentes vides, les caisses brisées, les marmites, les sacs de maïs et de biscuit foulés aux pieds, mêlés à la boue et au fumier. Nous mangeâ-

mes avidement de ce biscuit, allumâmes un grand feu et nous endormîmes d'un sommeil de mort. Seul Dachkof émit l'idée de désigner parmi nous une sentinelle, que les autres remplaceraient à tour de rôle : un ronflement unanime lui répondit.

Cependant Wagner ne dormait pas : assis devant le foyer, il lisait attentivement la reconnaissance écrite que je lui avais signée et ne pouvait comprendre comment le pauvre cheval bai et queue-de-rat qu'il m'avait cédé se trouvait changé en un noble coursier au poil noir... Tout à coup, la forte voix de Bousoukov retentit :

— Les Anglais! cria-t-il, les Anglais!

Ce fauteur de troubles macédoniens, en dormant, suivant son habitude, harnaché de sa carabine et de ses cartouchières, avait perçu un bruit suspect, sauté debout sur ses jambes et constaté qu'à faible distance de notre camp les pontonniers anglais reconstruisaient un pont de bateaux sur la Tugela. Rassembler nos chevaux et nous équiper fut l'affaire d'une minute; une heure après, nous avions rejoint les gens de Krugersdorp qui déjà nous croyaient perdus sans recours. Les braves Hongrois étaient aussi là, bien nourris, bien lavés, frais comme roses. En buvant avec délices du thé chaud, nous dûmes entendre le *ritt-meister* nous faire, en tordant sa moustache, le récit de ses exploits. Ses compatriotes et lui, sans quitter le camp, avaient eu à soutenir un chaud combat : c'était pour défendre le gué de Colenso.

— Les balles, figurez-vous, ronflaient autour de nous comme des bourdons. Nous voyions des régiments anglais s'avancer les drapeaux au vent...

— Les drapeaux? mais les Anglais n'ont pas de drapeaux! eus-je la hardiesse de lui répondre. Ils les ont laissés à la *Tour de Londres* par précaution.

— Mettriez-vous en doute la parole d'un officier? reprit un autre lieutenant autrichien, qui portait une plume de coq sur un chapeau tyrolien.

— *Bassama-teremtete!* jura un troisième en hongrois.

Il nous foudroyait du regard, mais Nakoskine riposta simplement :

— Souffrez, messieurs, que je vide jusqu'au fond cette théière...

Ses muscles en imposèrent sans doute aux Hongrois, qui s'écartèrent de nous, dans leur dignité offensée, en sifflant la marche de *Rakotski*.

Cet épisode de caractère international mettait fin à nos aventures sur la Tugela. Les Anglais avaient marché sur la Modder-River tandis que nous piétinions devant Ladysmith; une deuxième campagne s'ouvrait pour nous, féconde elle-même en incidents, mais qui se distingue de la précédente d'une manière radicale et qui réclame des développements à part.

Lieutenant EUGÈNE AUGUSTUS.

(*Traduit du russe.*)

JOURNAL DE MA VIE

MÉMOIRES DE 1845-1900 (1)

SERVITEURS DU TEMPS JADIS

J'ai connu, chez mes deux aïeules, quelques-uns de ces domestiques du temps jadis, dont on prétend que la race aujourd'hui a disparu.

Chez ma grand'mère paternelle, Victoire et Jacob étaient entrés au service vers 1775, à l'âge de quinze ans, et ils finirent là leur vie dévouée, à plus de quatre-vingts ans d'âge.

Victoire Balmel était la fille d'un fermier; elle fut d'abord petite chambrière de mon aïeule au château des Chanels-Chaurand, et devint gouvernante, dirigeant tout le domestique de la maison. Je la vois encore, dans sa vieillesse, avec son gros trousseau de clefs qui résonnait appendu à sa ceinture : signe, ou plutôt insigne de sa fonction.

Ma grand'mère eut un grand nombre d'enfants, dont huit arrivèrent à l'âge adulte, cinq fils et trois filles. Pendant longtemps, deux nourrices sur lieux étaient en permanence; et Victoire avait la charge de tous les détails de l'administration intérieure. Les domestiques l'appelaient « Mademoiselle Victoire ». Les enfants de la maison lui disaient simplement « Victoire », et la tutoyaient; mais elle leur disait « vous » et « Monsieur » avec le nom de baptême. Ce qui n'empêchait pas qu'elle leur avait administré de bonnes fessées et de franches

(1) Voir *la Revue* du 30 mars et du 4 mai 1901.

calottes, suivant les procédés en usage encore au commencement du dernier siècle pour l'éducation des enfants, et même pour la discipline des soldats et des marins. Le chat-à-neuf-queues, *cat of nine tails* (le martinet à lanières nouées), est encore pratiqué dans la marine anglaise, où les principales autorités navales regardent cet instrument comme nécessaire à la discipline.

Victoire n'en était pas moins aimée, adorée, par tous les membres de notre famille.

Elle prenait volontiers comme en apprentissage ses nièces et petites-nièces, pour les travaux de la maison ou des fermes adjacentes; elle les dressait si bien que ces jeunes servantes étaient ensuite recherchées dans le pays; quelques-unes, les mieux douées, restaient au château, ou se mariaient dans les fermes. Tous ces braves gens avaient fini par former une sorte de clan, dont tous les membres étaient admirablement dévoués à notre maison.

On le vit bien pendant la Terreur. Mon grand-père n'émigra pas; je n'ai jamais su pour quelle cause il était resté dans le pays, résidant ouvertement dans le château, alors que plusieurs manoirs du voisinage, ainsi le château de Bannes, avaient été brûlés; alors que la guillotine opérait dans le voisinage, sur la grève de la petite ville des Vans, avec une violence horrible, à ce point que dans un seul jour on guillotina trente-deux personnes. Le vieux manoir des Chanels-Chaurand fut deux fois attaqué par des soldats étrangers au pays; mais il fut défendu et sauvé par la fidélité des paysans. Et Victoire eut sa part dans ces actes de dévouement.

A l'énergie du caractère, cette excellente femme joignait les délicatesses de sentiment les plus exquises, et sous la forme la plus simple, la plus naturelle.

Quand elle se sentit près de sa fin, elle se fit transporter dans une chambre éloignée de la chambre de sa maîtresse. Mon oncle l'aîné, rencontrant le cortège, dit : «)ù vas-tu donc, vieille folle, dans l'état où tu es? » E le répondit : « Je vais dans la chambre verte. Ma c mbre est commandée par celle de Madame; et je

veux épargner à Madame les embarras de ma mort et de ce qui s'ensuit. »

Elle avait souvent exprimé le souhait de mourir en automne, à l'époque où la plupart des membres de la famille étaient réunis. Son vœu fut satisfait : à ses derniers moments, nous étions là, nombreux, autour de son lit. Après avoir reçu les sacrements, elle s'assoupit pendant quelques minutes, puis elle ouvrit les yeux, et, d'un dernier regard circulaire, elle sembla recueillir nos images, referma les yeux, et s'endormit souriante. On lui fit des obsèques comme pour un membre de la famille.

J'ai entendu souvent poser cette question : « Comment se fait-il que Victoire et Jacob ne se soient pas mariés ensemble ? » C'est qu'entre ces deux êtres, animés d'un même sentiment à l'égard de leurs maîtres et placés dans des conditions pareilles, il y avait incompatibilité d'humeur. En outre, Jacob avait un défaut très grave pour une personne correcte et sage comme Victoire : il se grisait quelquefois. Et l'on sait que dans le midi de la France, l'ivrognerie est regardée comme un vice rédhibitoire, exceptionnel.

Jacob, enfant trouvé, avait été nourri et élevé dans une famille de cultivateurs, puis placé chez le curé (on disait le prieur), qui le prit en affection. Il fut d'abord clergeon, petit domestique, soignant la vache et le cheval du presbytère, et servant d'aide à la vieille servante, ancien cordon bleu, qui lui apprit la cuisine et la pâtisserie. Le prieur mourut, et le jeune Jacob fut recueilli chez mon grand-père, où il se signala par son intelligence et par ses talents de cuisinier-pâtissier.

Jacob avait de l'ambition. Parmi les parents et amis de la famille qui venaient faire visite à mon grand-père, le bailli de Suffren, l'illustre amiral, vainqu-ur des Anglais dans les mers des Indes, vint se repo-er quelques jours aux Chanels-Chaurand. Jacob eut l'i-e de mettre à profit la haute influence de l'amiral p-ur obtenir une petite place dans les cuisines des ét-s généraux du Languedoc, alors assemblés à Mont-l-

lier. Le bailli de Suffren promit sa protection, et il réussit.

Jacob quitta les Chanels-Chaurand en déclarant qu'il avait la pensée de revenir après cette excursion, où il se perfectionnerait de toutes manières; il ne prévoyait pas les dures épreuves qui devaient lui rendre plus cher son retour au bercail.

Après un an passé dans les cuisines du gouvernement du Languedoc comme chef adjoint, il avait déjà amassé un bon petit magot, quand il fut invité par quelques camarades à faire, à Cette, une promenade en mer. A peu de distance de la côte, un navire d'audacieux pirates barbaresques s'empara de leur bateau, et le traîna au port d'Alger.

Depuis plusieurs siècles, et jusqu'en 1830, ces écumeurs de mer exerçaient ouvertement et presque officiellement leur métier odieux sur tous les parages de la Méditerranée; en vain Charles-Quint et Louis XIV avaient tenté de détruire leur repaire; le dey d'Alger trônait comme une puissance reconnue; il avait, accrédités auprès de lui, des agents diplomatiques et consulaires de presque tous les princes de l'Europe, notamment de la France, de l'Italie, de l'Espagne, de l'Angleterre, de l'Allemagne, et il entretenait dans les ports de la Méditerranée des consuls investis de l'*exequatur*. Il armait des navires légers, montés par des hommes résolus et prêts à tout, qui attaquaient les bâtiments de commerce et les emmenaient à Alger ou dans tout autre port des côtes barbaresques. Les bâtiments étaient utilisés pour la course ou vendus, les marchandises confisquées, et les hommes mis en captivité, c'est-à-dire employés en esclaves suivant leurs aptitudes, la plupart attachés aux travaux de la terre, même comme des bêtes de somme ou de labour. Quelques-uns étaient vendus sur les marchés d'Orient; et si, par ses consuls, le dey parvenait à savoir que certains avaient de la fortune, il faisait avertir les parents de ces captifs d'élite pour obtenir la rançon possible. Il avait, d'ailleurs, des relations régulières avec des religieux, tels que les pères de la Merci, qui quêtaient en Europe

pour racheter chaque année un certain nombre de captifs.

Jacob et ses compagnons d'infortune comparurent devant le dey, qui les interrogea, suivant l'usage, pour savoir quels services ou quelle rançon on pourrait tirer de ces captifs. Justement, le dey manquait d'un bon cuisinier et d'un bon pâtissier : il donna ordre de mettre Jacob à l'essai. L'épreuve réussit, et Jacob gagna peu à peu les bonnes grâces du maître, qui le chargea d'aller sur les marchés de la ville faire les achats de provisions de bouche. Le cuisinier-pâtissier de Son Altesse put amasser ainsi un pécule, qui au bout de deux ans lui permit de se racheter. Le dey lui offrit alors la liberté sans rançon, mais à la condition qu'il resterait à Alger comme serviteur à gages, largement rétribué. Jacob avait la nostalgie; à tout prix, il voulait retourner au Vivarais; et puis, il pouvait redouter un caprice de ce chef de brigands, qui réduisait parfois ses favoris au pire esclavage; il préféra partir, sacrifiant son pécule pour payer sa rançon. Le dey le fit transporter à Libourne; et là, le consul algérien vint le joindre à bord du navire, et lui remit, au nom du dey, tout le pécule que le captif avait versé à Alger pour sa rançon.

Jacob rentra chez mon grand-père, où il fut accueilli comme il convenait; et le dimanche suivant, à l'église, toute la population de la paroisse l'acclama comme un Lazare sorti du tombeau. M. le prieur fit une homélie d'action de grâces, en racontant cette douloureuse aventure; et M. Jacob devint un petit personnage légendaire, dont les bonnes gens aux veillées d'hiver se transmettent encore aujourd'hui l'histoire touchante : « Les captifs chez les Barbaresques. »

Isabeau était au service chez mon aïeule materne[lle] depuis une dizaine d'années quand je naquis; elle resta huit ans encore après ma naissance. Je me rappelle comme une des personnes les plus extra[or]dinaires de l'entourage de mes parents.

Elle avait une mémoire merveilleuse, et un rare

sens pour juger les hommes et les choses. En outre de son talent de cuisinière et de sa connaissance des denrées et des prix chez les fournisseurs et au marché, elle savait le droit usuel à étonner parfois les hommes d'affaires, et possédait à fond son catéchisme, c'est-à-dire qu'elle en discernait l'esprit autant que la lettre, comme on le verra par une curieuse anecdote, rappelée ci-après, où Isabeau « sut en remontrer à son curé ».

Avec tout cela, Isabeau ne savait pas lire. A cette époque, où les écoles étaient peu nombreuses, surtout les écoles de filles, on rencontrait assez souvent des paysans et paysannes aisés, des commerçants, des industriels, qui ne savaient pas lire, et qui pourtant menaient assez bien leurs affaires. Peu d'années avant la guerre de 1870, les journaux parlèrent d'un procès où se trouvait partie un négociant en gros de peaux de lapins, qui, de simple petit marchand criant dans les rues de Paris, s'était élevé à un grand état de commerce et avait amassé plus d'un million de fortune; et ce commerçant ne savait pas lire. Comment n'avait-il pas eu l'idée d'apprendre à lire? Et comment notre Isabeau était-elle restée illettrée? Les occasions ne lui avaient pas manqué pourtant.

A dix-huit ans, elle avait été épousée en mariage d'amour par un courtier en vins : elle eut deux enfants, deux filles, et perdit son mari. Veuve à vingt-deux ans, elle aurait pu se remarier, et par un mariage aussi avantageux que le premier; mais elle craignait pour ses filles la malveillance d'un parâtre; et elle résolut d'élever ses enfants par son travail, ajouté aux petites ressources qu'avait laissées son mari. Elle mit ses filles en pension chez une de ses sœurs, mariée et sans enfants, et se plaça comme gouvernante et garde-malade chez un vieux magistrat retiré, infirme : une partie de ses gages complétait la pension de ses filles; sur le reste, elle trouvait encore moyen de faire quelques économies.

Ce vieux magistrat s'amusait à lui enseigner le droit usuel; et comme il était fort pieux, il lui expliquait

aussi le catéchisme et l'Evangile. En mourant, quinze années après, il légua une petite rente viagère à sa dévouée et intelligente garde-malade.

Le vieux magistrat avait été un fin gourmet; et, quand il recevait à dîner, il faisait venir une cuisinière émérite, retirée des affaires, et qui se louait pour extras, en journées. Isabeau avait profité de ces leçons pratiques; et, grâce à son intelligence, elle s'était acquis une certaine réputation de cordon bleu.

Elle fut acceptée chez ma grand'mère, où elle pouvait exercer avec fruit son talent; car la famille était assez nombreuse, et ma grand'mère recevait volontiers ses parents et ses amis; elle jouissait d'un assez beau douaire, qu'elle dépensait largement en frais de maison et en bonnes œuvres.

Vers 1828, le gouvernement de la Restauration décida d'organiser des missions religieuses pour convertir à la foi religieuse et politique les générations incroyantes issues de la Révolution. Dans la plupart des villes et des bourgs de la France, des brigades de trois ou quatre jeunes prêtres allaient prêcher, faire des retraites, des processions et autres actes d'ensemble qui, par la contagion, pouvaient rallier les fidèles et les infidèles autour de l'autel et du trône. Ces missionnaires, tous jeunes abbés, déployaient une vive ardeur; quelques-uns avaient un talent exceptionnel (par exemple, l'abbé Donnet, qui devint archevêque de Bordeaux et cardinal, et pendant un demi-siècle fut un des grands prélats de France et de la chrétienté). Leur tâche était très fatigante; la prédication surtout les surmenait. Un jour, l'un d'eux, improvisant dans la chaire de la paroisse de sa mission, se laissa aller à une affirmation qui n'était pas très correcte. Et tout à coup, une voix s'éleva dans l'auditoire, disant : «*Moussu, es pas aco.* (Monsieur, ce n'est pas cela.)

Un grand nombre de personnes se levèrent pour voir qui était cet étrange interrupteur.

C'était Isabeau, qui, sans se troubler et après avoir fait une respectueuse révérence, rectifia l'erreur du missionnaire en récitant le passage du catéchisme qui con-

tenait la vérité. Et, cela dit, elle fit une seconde révérence, et se rassit.

Le missionnaire, d'abord désorienté, reprit son sang-froid, reconnut son lapsus, excusable par l'entraînement du discours, et remercia la bonne femme.

Rentrée chez ses maîtres, Isabeau fut grondée par ma grand'mère de son inconvenance. « Mais, répondait Isabeau, vous voyez bien, madame, que j'avais raison; le missionnaire lui-même en est convenu. Et ce serait bien dommage de faire croire au monde des choses qui sont contraires au catéchisme. »

Isabeau avait placé ses filles en apprentissage, l'une couturière, l'autre blanchisseuse; elle les maria convenablement, dicta au notaire les clauses de leurs contrats, et se retira chez elles, vivant un semestre chez chacune de ses enfants, où elle versait une rente viagère, et donnait ses soins au ménage et aux petits enfants. Elle avait un pécule de réserve, reliquat de ses économies.

Elle se montra toujours fidèle à ses maîtres; au marché, les marchandes lui criaient l'ironique dicton des halles de tous pays : « Tu chicanes comme si c'était pour toi, Isabeau; est-ce que tu espères hériter du marteau de la porte? »

Comme on le voit, elle était loin de pratiquer la danse du panier. Et plus tard, dans ses années de retraite, elle fut toujours empressée à venir offrir son aide au service, quand on recevait des visites, ou quand elle apprenait que quelqu'un était malade; et cela, non par intérêt, mais par affection, par dévouement...

Voilà quelques caractères assez intéressants des serviteurs du temps jadis. Par des causes sociales très diverses (fort bien analysées dans le livre : *Domestiques et Maîtres*, de M. Bouniceau-Gesmon, juge d'instruction à Paris), ces caractères sont plus rares aujourd'hui; mais on en trouve encore d'excellents.

A. DE MALARCE.

A TRAVERS L'HISTOIRE

REVUE MENSUELLE DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

TOURNEBUT (1)

On connaît le talent animé, brillant et ému de M. G. Lenôtre. Ses livres sont admirables par la vie qu'ils rendent aux faits du passé. Ceux-ci y sont reconstitués, avec minutie, dans leur complexité, avec leurs mille facettes qui brisent la lumière en des jeux infinis. D'autres historiens ont des vues d'ensemble plus larges et plus fermes; d'autres, en s'en tenant aux traits essentiels des caractères ou des événements, parviennent à les exprimer avec plus de grandeur et d'une manière qui se fixe mieux dans l'esprit : mais il n'est pas d'écrivain aujourd'hui qui puisse être comparé à M. Lenôtre pour l'art de reconstituer la vie pittoresque et concrète d'autrefois.

Et que l'on ne s'y trompe pas. Pour écrire des livres comme *le Marquis de la Rouerie* ou *le Baron de Batz*, il faut non seulement beaucoup d'art, un beau talent d'écrivain; il faut plus de science encore, une documentation d'une extrême abondance. Grâce à des textes nombreux, sûrs, précis, l'écrivain, vivant réellement

(1) G. Lenotre, *Tournebut, 1804-1809. La Chouannerie normande au temps de l'Empire*, avec une préface de Victorien Sardou. Paris, libr. Perrin, 1901. 1 vol. in-8°, avec illustrations.

dans l'époque où se sont mus ses personnages, peut atteindre à cette exposition souple, aisée et colorée, qui donne à son œuvre cet air de roman que les ignorants ou les pédants — et les pédants sont encore plus ignorants que les autres — déclarent pompeusement contraire à l'histoire scientifique, sans se douter que l'histoire la plus scientifique — l'histoire science absolue, comme aurait dit Bossuet — n'est autre chose qu'un roman vrai.

M. Lenôtre sait trouver les sujets qui s'adaptent à son esprit. Ici même nous avons rendu compte du *Marquis de la Rouerie : Tournebut* ne lui cède pas en intérêt.

La Chouannerie était restée endémique dans l'Ouest de la France. On imagine d'ailleurs difficilement — on saura peu à peu — dans quel état de désorganisation et de dissolution le gouvernement incapable et violent des factions révolutionnaires avait laissé la France. « Les routes, — écrit M. Victorien Sardou dans la claire préface qu'il a mise en tête de *Tournebut*, — à l'abandon depuis 1792, sont ravinées par des ornières si profondes que, pour les éviter, les voituriers font de longs circuits dans les terres labourées et les chaises de poste glissent et s'enlisent dans des fondrières boueuses, d'où on ne les tire qu'en y attelant des bœufs. Dix fois, dans une seule tournée d'inspection, Fourcroy est victime d'un accident de ce genre. A chaque pas, dans la campagne, c'est un hameau désert, une maison sans toit, une ferme incendiée, une église, un château écroulés. Sous l'œil indifférent de la police, qui n'est soucieuse que de politique, et de gendarmes, recrutés de telle sorte que, dans celui qui l'arrête, le malfaiteur reconnaît souvent un ancien camarade, des bandes se sont formées de vagabonds et chenapans de toute provenance : déserteurs, réfractaires, fuyards de la prétendue armée révolutionnaire et terroristes sans emploi ; « l'écume, dit Français de Nantes, de la Révolution et de la guerre : lanterneurs de 91, guillotineurs de 93, sabreurs de l'an III, assommeurs de l'an IV, fusilleurs de l'an V. » Cette canaille, ajoute M. Victorien Sardou,

— qui s'appuie sur les rapports publiés par M. Félix Rocquain où l'on voit l'état de la France sous le Directoire et les premières années du Consulat — ne vit que de rapines et de meurtres, campe dans les forêts désertes, les ruines, les carrières abandonnées, comme celle de Gueudreville, quartier général de la bande d'Orgères : souterrain de cent pieds de long, sur trente de large, où fonctionne une société de bandits, mâles et femelles, et parfaitement organisée : — chefs, sous-chefs, gardes-magasins, espions, courriers, barbier, chirurgien, couturières, cuisiniers, précepteurs pour les *gosses* et le curé ! »

Ces bandes se grossirent naturellement des réfractaires aux armées impériales.

Dans les manoirs seigneuriaux, une noblesse, qui était rentrée avec la sécurité, n'avait pas abdiqué ses espérances. Pour elle l'Empire était — ce qu'il fut en effet — la suite directe de la Révolution. Parmi ces gentilshommes, les têtes ardentes, les esprits résolus ne cessaient de travailler à la chute du « tyran », au retour du roi, et cela au moment même où l'Empire était dans tout son éclat. Ces efforts, durant les années 1804-1807, dans le cadre que nous venons de rappeler, sont mis en lumière avec une sûreté de vue étonnante par M. G. Lenôtre.

« C'est une chose presque incroyable que ce recrutement d'une troupe de réfractaires armés, logés, défrayés de tout, parcourant les routes, s'embusquant dans les bois, menant dans les environs de Caen et de Falaise une existence de Mohicans sans qu'aucun gendarme s'en étonne et sans qu'eux-mêmes, satisfaits d'être nourris et de boire à leur soif, songent à s'informer de ce qu'on attend d'eux. Et l'on est à la plus brillante année du régime impérial, à l'apogée de cette administration si vantée. »

Le château de Tournebut, près Vernon, — qui donne son nom pour titre au livre de M. Lenôtre, — servait de centre d'action à la troupe que l'historien décrit. Des fragments de l'ancien château sont encore conservés. M. Victorien Sardou l'a visité en compagnie

de l'historien et nous en fait le tableau de sa plume brillante :

« Du château primitif, qui avait été construit par le maréchal de Marillac, il ne subsiste plus que les communs : une terrasse d'où l'on a vue sur la Seine; la cour d'honneur convertie en pelouse; une vieille allée de tilleuls et l'ancienne clôture. Toutefois l'ensemble est tel qu'en 1804. A la vue de ces grands bois qui serrent de près le mur d'enceinte, on comprend que cette demeure se prêtât admirablement aux allées et venues mystérieuses, aux conciliabules secrets. La tour — elle — est toujours là, loin du château, au sommet d'une côte boisée, assez raide, et au centre d'une clairière qui domine de très haut le cours de la rivière. Elle paraît bien avoir été primitivement l'un de ces postes de garde et de surveillance construits, sur les hauteurs de Mantes à Paris, tels que la grosse tour de la Montjoye, dont le fossé est bien reconnaissable dans la forêt de Marly, ou celles de Montaigu et d'Henemont. »

Tournebut était habité en 1804 par la marquise de Combray, née Geneviève Geryn de Brunelles, fille d'un président de la cour des comptes, aides et finances de Normandie. Son mari, Jean-Louis-Armand-Emmanuel Hélie de Combray, était mort en 1784, lui laissant deux fils et deux filles et des biens considérables situés aux environs de Falaise. « Mme de Combray, dira d'elle un de ses plus irréconciliables ennemis, Acquet de Férolles, était d'un caractère altier et impérieux; son âme était forte et pleine d'énergie : elle savait braver les dangers et l'opinion; les projets les plus hardis ne l'effrayaient pas, son ambition était démesurée. »

D'ambition, elle n'en avait qu'une : rétablir le roi sur le trône. « Après trois années passées à Rouen, dit M. Lenôtre, Mme de Combray, au printemps de 1796, était rentrée à son château de Tournebut. Elle y rapportait intactes ses rancunes royalistes et ses tenaces illusions. Elle avait déclaré la guerre à la Révolution et croyait la victoire assurée à un très bref délai. »

Conservant des dehors tranquilles et paisibles, Tournebut devint sous son autorité un nid de chouans. Les transformations que la marquise apporta au château sont inimaginables. On se croirait dans un roman de Gaboriau. Le château était immense, les salles succédaient aux salles; la forêt des charpentes dans les combles et les greniers faisait penser à l'enchevêtrement des piliers et aux voûtes des cathédrales. On montait par un petit escalier dans une chambre située sous le toit d'un étroit pavillon. Cette pièce n'avait qu'une fenêtre, percée au nord et garnie, en manière de rideau, d'un lambeau d'étoffe verte. Pour tout meuble, un mauvais bois de lit, tiré au milieu de la chambre. Les cloisons étaient unies. Il était impossible de rien voir de suspect. Mais l'initié s'approchait du lit, mettait la main sous le sommier et en retirait un certain clou. On entendait aussitôt la chute d'un contrepoids derrière la muraille qui s'ouvrait, laissant apercevoir une chambre assez vaste pour contenir une quinzaine de personnes. A l'autre extrémité du château, il y avait un grenier, toujours encombré de linge sale, tendu sur des cordes. Une grosse poutre était fixée presque au niveau du sol, garnie de tablettes supportées par des tasseaux. D'une petite cavité de la poutre, remplie de bois vermoulu, on retirait un morceau de fer. En adaptant celui-ci à l'un des clous qui semblaient fixés à demeure dans l'un des tasseaux, on voyait sur-le-champ les tablettes se replier, une porte s'ouvrir dans le mur, et l'on pénétrait dans une salle assez grande pour que cinquante personnes pussent s'y mouvoir à l'aise. Là se cachaient les hommes et les armes de la marquise : Deville dit *Tamerlan*, les frères Tellier, le Bienvenu du Buc, Colin dit *Cupidon;* un spadassin allemand, Fierlé dit *le Marchand*, puis les *Sauve-la-Graisse*, les *Sans-Quartier*, les *Blondel*, les *Perce-Pataud*. Et dans toute la région les diligences portant les fonds d'Etat d'u[n]e perception à l'autre étaient arrêtées, dévalisées. Arge[nt] pris au « tyran » et qui était versé dans les caisses de chouannerie pour aider au retour du roi. Ces expéd[i]tions, où les diligences sont guettées au coin des bo[is]

où l'on voit de jeunes femmes appartenant à l'aristocratie du pays, déguisées en hommes, prêter mainforte, ou plutôt leurs mains délicates, aux rudes compagnons qui « font le coup », sont décrites par M. Lenôtre avec une intensité de vie saisissante.

Après la mort de Georges Cadoudal, les chefs du mouvement furent le vicomte d'Aché et un jeune homme, héros de roman, de qui M. Lenôtre a le premier signalé l'importance, un nommé Le Chevalier. « C'était un beau garçon de vingt-cinq ans, aux cheveux noirs, au teint mat, aux dents blanches. Il avait les yeux tendres, la voix chaude et, par surcroît, une tournure élégante, une bonne humeur inépuisable, malgré son air mélancolique et une audace à toute épreuve. Comme il était propriétaire d'une ferme dans la commune de Saint-Arnould, aux environs d'Exmes, on l'appelait le chevalier de Saint-Arnould, ce qui lui donnait l'allure d'un gentilhomme. Il était d'ailleurs bien apparenté et de famille touchant à la noblesse. »

Le Chevalier devint l'amant de Caroline, la seconde fille de la marquise de Combray, pauvre jeune femme, mariée à un certain Acquet de Férolles, qui, après l'avoir séduite dans le château de sa mère où il s'était glissé sous les dehors d'un royalisme ardent, l'avait épousée et à présent la maltraitait, au point qu'elle avait dû se sauver de chez elle. Caroline de Combray était de très petite taille, — grande comme un chien assis, disait-on, — mais charmante; son teint était d'une pureté parfaite, ses cheveux noirs d'une abondance et d'une longueur peu ordinaires. Elle était aimante et sensible, très romanesque, pleine de vivacité et de franchise; le grand attrait de sa menue personne résultait d'un mélange piquant d'énergie et de douceur. Elle avait reçu une éducation distinguée. Son maître de musique n'avait été autre que Boïeldieu. Caroline de Combray, épouse d'Acquet de Férolles, est l'héroïne du récit. Elle aimait son amant plus encore que la cause royale; mais puisque Le Chevalier y était engagé, elle va, secondant sa mère, se dévouer à la cause de toute son ardeur. Elle va

s'y dévouer, comme le font les femmes, sans calcul, sans arrière-pensée, sans autre souci que le but poursuivi. Et de ce moment cette frêle petite créature, déguisée en homme, parcourt la nuit les grands chemins, roule parfois dans les bouges interlopes où fréquentent les « brigands », aidant à détrousser les diligences et à enfouir l'argent à la dérobée. Héroïne de roman admirable et de qui la vie fut le plus dramatique des romans. Son amant est fait prisonnier. L'Empire s'affermit, et peu à peu, traquée à son tour, poursuivie par les agents de Fouché, la pauvre femme s'enlise dans l'existence où elle s'est engagée et tombe de plus en plus bas. L'idéal du but poursuivi s'efface sous les nécessités brutales et mesquines de la vie journalière. Pour se sauver, la fille de la marquise de Combray devient la maîtresse d'un gendarme et finalement se perd avec lui.

Ce n'est pas un des côtés les moins dramatiques de ce beau livre, que de voir ainsi peu à peu, par la force même des événements, les défenseurs d'une cause grande et généreuse, par la fatalité des circonstances, poussés aux crimes les plus vulgaires, se débattre contre les instincts et les appétits les plus misérables. Car ces chouans, pour dévoués qu'ils fussent à la cause royale, n'en étaient pas moins des hommes, avec leurs égoïsmes et leurs défauts, leurs appétits, leurs rivalités. Les héros sont rares et les plus grands ont leurs travers mesquins. Ces petits côtés, M. Lenôtre les met singulièrement en relief. En somme, c'est d'eux qu'est faite la trame de la vie quotidienne. Là s'écrase et s'avilit peu à peu Caroline de Combray.



En face des chouans, Fouché, ci-devant président des Jacobins, avec la police dont il a doté l'Empire. Quelles gens ! Le bras droit de Fouché est le Belge Réal. C'est le type accompli du policier tel que l'a rêvé Balzac. Jadis ami de Danton, il avait organisé les

grandes manifestations populaires destinées à intimider la Convention. Il avait travaillé les dessous du Tribunal révolutionnaire et du Comité de Sûreté générale. « Il connaissait, dit M. Lenôtre, et savait utiliser les débris des anciens comités des sections : septembriseurs sans occupation, laquais, parfumeurs, dentistes, maîtres de danse sans clientèle, tout le rebut de la Révolution, toutes les filles du Palais-Royal. Telle était son armée. Il avait pour lieutenants Desmarets, curé défroqué, et Veyrat, ancien forçat genevois, marqué et fouetté par le bourreau. » La manière dont ces hommes entendaient la police, les moyens qu'ils employaient pour assurer la sécurité impériale, est chose inimaginable. Tortures physiques, tortures morales, mensonges, corruption, guet-apens. Dans cette panoplie d'armes policières, l'assassinat paraît la plus honorable. La fin de Le Chevalier et celle du vicomte d'Aché donneront une idée des procédés employés.

Le Chevalier avait dans sa vie une douleur profonde qui assombrissait son existence d'aventures. Il avait épousé en 1801, à vingt et un ans, alors qu'il était à Caen, une jeune fille un peu plus âgée que lui, Lucile Thiboust. En prison, il apprit la naissance d'un fils et, huit jours après, la mort de la mère. Il en eut un désespoir affreux et se mit à aimer cet enfant de toutes les forces de son âme exaltée. Enfermé au Temple, Le Chevalier s'en était évadé. Il avait trouvé à Paris même une retraite sûre. Son enfant était confié à la garde de sa belle-sœur, Mme Thiboust. Fouché, qui connaissait les sentiments du fugitif, décerna un mandat d'amener contre Mme Thiboust à qui il avait confié son enfant. Aussitôt Le Chevalier, de sa retraite, écrivit au ministre, « lui offrant de se représenter aussitôt que la liberté serait rendue à la femme qui servait de mère à son fils. » Fouché fit amener en sa présence Mme Thiboust et lui délivra un sauf-conduit de huit jours pour Le Chevalier, « avec l'assurance positive et réitérée de donner à celui-ci un passeport pour l'Angleterre aussitôt qu'il se livrerait. » Le Chevalier parut. Il fut aussitôt réintégré au Temple avec ordre de le

mettre, « fers aux pieds et aux mains, au secret le plus rigoureux, sous la surveillance d'un agent de police qui ne devait le quitter ni jour ni nuit. » Quelques jours après, à deux heures du matin, Le Chevalier était fusillé.

L'assassinat du vicomte d'Aché est plus odieux encore.

D'Aché était l'âme des entreprises sans cesse renaissantes contre le gouvernement et la sûreté même de l'Empereur. Vainement les gens de Fouché l'avaient poursuivi, il avait déjoué toutes leurs ruses. La moitié de la région lui était favorable et en tous lieux il trouvait refuge et protection. Il avait pour maîtresse Mme de Vaubadon, la plus effrayante et sinistre figure de ce livre, où passent tant de figures sinistres et effrayantes. On avait connu cette femme royaliste exaltée. Au plus fort de la Terreur, elle aurait rendu, à ceux qui étaient traqués, volés, assassinés, aux catholiques et aux royalistes, les plus signalés services. Née de Mesnildot, nièce de Tourville, elle avait épousé, peu avant la Révolution, M. Le Tellier de Vaubadon, fils d'un conseiller au Parlement de Rouen. Elle était de taille moyenne, peu jolie, mais très séduisante, avec son teint très blanc, sa chevelure fauve, ses yeux tendres et sa démarche souple. Deux fils étaient nés de cette union. Au plus fort de la Révolution, M. de Vaubadon émigra. Pour sauver ses biens, sa femme divorça : mais, considérant son divorce comme la chose du monde la plus sérieuse, elle mena de ce jour une vie de plus en plus dissipée, dissolue. C'étaient fêtes et toilettes. Et bientôt se fit sentir le besoin d'argent. Mme de Vaubadon était en relation avec Pontécoulant, sénateur impérial, serviteur aplati du pouvoir nouveau, après avoir été un jacobin militant et zélé, ce qui lui avait valu la flétrissure retentissante de Charlotte Corday.

Le sénateur Pontécoulant imagina faire sa cour au maître en décidant Mme de Vaubadon à livrer son amant. Fouché lui payerait en retour ses dettes, et lui assurerait une pension. La suite est fantastique

Mme de Vaubadon avait mis au marché une condition essentielle : « Elle se refusait d'agir de connivence avec l'autorité et ne s'engageait à tenir sa promesse que si l'on mettait à sa disposition, en la rendant complètement indépendante, un sous-officier de gendarmerie dont elle se réservait le choix et qui obéirait aveuglément à ses ordres, sans avoir aucun rapport avec ses chefs. »

Mme de Vaubadon persuada à d'Aché qu'elle lui avait ménagé les moyens de se réfugier en Angleterre, le décidant ainsi à quitter l'asile qu'il avait trouvé à Bayeux. L'embarquement devait avoir lieu à Luc-sur-Mer. Dans la nuit du 7 au 8 septembre 1809, M. Boullée, maire de Luc, entendit vers une heure un coup de feu et une balle vint frapper le croisillon de bois de la fenêtre. On courut à la porte et, dans la nuit fort noire, on aperçut un homme qui fuyait. Au petit jour, M. Boullée explora les environs. A cinq cents mètres de sa maison, comme il suivait avec ses soldats et ses domestiques la route de Luc, un paysan, qui traversait les champs, le héla et lui montra, derrière une meule de paille, le cadavre d'un homme. Le visage meurtri de coups était presque méconnaissable, l'œil gauche sortait de la cavité. Il avait les mains liées derrière le dos. C'était d'Aché. Le maréchal des logis Foison, assisté de quatre hommes, l'avait assassiné. L'autopsie fit connaître que la mort « était due à une blessure produite par la lame d'une canne fourrée : l'arme rageusement retournée dans le corps avait déchiqueté les viscères ». Trois coups de feu avaient en outre frappé la victime; cinq chevrotines l'avaient atteinte en pleine figure et avaient brisé plusieurs dents; de deux balles, tirées à bout portant, l'une avait traversé la poitrine au-dessus du sein gauche, l'autre avait cassé la cuisse gauche; enfin l'un des meurtriers s'était acharné sur le cadavre et en avait écrasé la face à coups de crosse si violents que le fusil s'était brisé sur le crâne.

Ainsi mourut le dernier des chouans.

Le soir même, à Caen, où l'on n'ignorait rien des péripéties du drame, l'agitation était extrême. « Au théâtre,

à l'heure où le rideau allait se lever, les élégants de l'orchestre, tout en causant, le dos à la rampe, du fait qui préoccupait toute la « société », aperçurent dans une loge une femme blonde, très pâle, portant sur les épaules une écharpe de mérinos. » C'était Mme de Vaubadon. Dans toute la salle se leva comme une rumeur de tempête.

— A bas l'égorgeuse!... C'est la femme au châle rouge... Il est teint du sang de d'Aché!

La malheureuse essaya au premier moment de payer d'audace. « Mais elle comprit, dit M. Lenôtre, que dans cette foule où elle reconnaissait peut-être des hommes qui l'avaient aimée, nul ne prendrait sa défense; elle se leva soudain et sortit de sa loge, tandis que les plus exaltés se bousculaient vers les couloirs pour la huer au passage. Elle s'esquiva enfin. Le lendemain elle quittait Caen pour n'y jamais reparaître.

*
* *

Les dames de Combray, la marquise et sa fille Caroline Acquet de Férolles, avaient été arrêtées et emprisonnées à la conciergerie de Rouen, où fut instruit leur procès. La marquise, âgée de soixante-six ans, fut condamnée à vingt-deux ans de fers; sa fille fut condamnée à mort. En vain les enfants de Caroline Acquet se rendirent-ils jusqu'au fond de l'Autriche pour y solliciter de l'Empereur la grâce de leur mère. Ils furent durement repoussés.

Par la rue du Gros-Horloge, à Rouen, le cortège se dirigea vers le Vieux-Marché. Quelqu'un, qui le vit passer, rapportait que, sur la robe blanche de Mme Acquet, assise dans la charrette à côté du bourreau Ferey, les restes de ses cheveux noirs battant son visage « faisaient ressortir la pâleur de sa peau ». Son attitude n'était ni abattue, ni hardie. On criait auprès de la charrette l'arrêt de la condamnation. Elle mourut tranquille, dit M. Lenôtre, ainsi qu'elle vivait depuis des mois. A cinq heures de l'après-midi, elle apparu

très blanche et très calme sur la plate-forme. Sans résistance elle se laissa lier. Sans épouvante, sans cri, elle se coucha sur la bascule, qui, pivotant, l'amena sous le couteau. La tête tomba sans qu'aucun incident eût retardé l'exécution, ce dont se félicitaient les autorités, qui, le soir même, en adressèrent un rapport à Réal : « La chose n'a causé d'autre sensation que celle produite ordinairement par de semblables événements. La foule considérable n'a pas occasionné le plus léger trouble. »

La vieille marquise de Combray, dans sa prison, conservait sa hauteur, son air d'autorité et ses espérances inébranlables. La ruine de sa fortune, la mort de sa fille, le supplice infamant du pilori auquel elle avait été condamnée n'avaient porté la plus faible atteinte à cette foi grande et forte qui faisait d'elle, malgré tant de petits côtés, nonobstant sa vanité enfantine, sa présomption ridicule, — une figure d'une grandeur qui impose le respect. Elle vit d'ailleurs le couronnement de ses efforts. L'Empire tomba. Le roi remonta sur le trône. Le 8 août 1814, Louis XVIII signait des lettres d'abolition que la Cour de Rouen entérinait quelques jours plus tard et par lesquelles la condamnation de Mme de Combray était annulée avec tous ses effets. Le 5 septembre, la marquise voyait réalisé le plus beau de ses rêves. Elle était présentée au roi et mention de cet événement était faite au *Moniteur* du lendemain.

On la revit, les jours de fête, à la préfecture de Rouen, et, dans ces salons où les geôliers de Savoye-Rollin l'avaient jadis traînée, menottes aux mains, elle passait triomphante, très droite encore à quatre-vingts ans, portant des lis dans sa coiffure.

Elle fut de ce jour la « dame de Tournebut », auréolée de gloire et de mystère, ne quittant plus sa vieille demeure où, pour ce qu'elle considérait la bonne cause, elle, fille de gentilshommes et de magistrats, avait logé et nourri des bandes de brigands. Elle y mourut le 23 octobre 1823, âgée de quatre-vingt-trois ans.

Balzac a consacré à la marquise de Combray un de ses plus beaux romans, *Madame de la Chanterie.* La figure qu'il y trace de l'héroïne est bien différente de la réalité telle qu'elle apparaît dans le livre de M. Lenôtre. Aussi bien n'est-ce pas aux héros de Balzac que font penser les personnages étranges, sinistres et animés d'un enthousiasme froid, qui fréquentaient à Tournebut; mais aux personnages de Stendhal. Vingt fois la pensée se reporte, en lisant M. Lenôtre, vers *le Rouge et le Noir, la Chartreuse de Parme* et *Lucien Leuwen.* Ce sont les hommes du temps. Tant il est vrai que les grands écrivains sont toujours l'expression fidèle et saillante de l'époque qui les a produits.

FRANTZ FUNCK-BRENTANO.

CHRONIQUE

Clôture de la session du Parlement anglais. — Le discours du roi. — La guerre sud-africaine. — La proclamation de lord Kitchener. — Les dépenses pour la guerre. — Londres et Berlin. — La Triple Alliance et l'Italie. — Le Conseil d'État et le contrat d'association. — La révocation de l'Édit de Nantes. — Et l'électeur ? — Le tsar en France. — L'alliance russe.

Le 17 août, la session du Parlement anglais a été close par un discours du roi. Edouard VII s'y exprimait ainsi au sujet de la guerre : « Le progrès de mes troupes dans la conquête des deux républiques par qui mes colonies sud-africaines ont été envahies a été constant et continu. Mais à cause des difficultés que présentait le pays à traverser et de son étendue, la durée des opérations militaires a été allongée. » Il n'y est point fait allusion à la proclamation qu'a lancée lord Kitchener d'accord avec le gouvernement anglais et qui a soulevé l'indignation de tous les peuples. A la date du 15 septembre prochain, cette proclamation place hors le droit de la guerre tout burgher qui continuera à tenir la campagne; les Boers défendant leur patrie envahie seront, par la volonté de leurs ennemis, dépouillés du droit des belligérants et traités comme des bandits. Quelques jours avant que fût rendu public cet audacieux défi aux sentiments de justice et d'honneur, un journal anglais s'étonnait de ce qu'aucune demande de nouveaux crédits n'eût été portée devant le Parle-

ment : il reste au budget pour la guerre environ 500 millions; s'ils suffisent pour les huit mois restants de l'année financière, c'est donc que les dépenses hebdomadaires, qui jusqu'ici variaient entre 25 et 50 millions, descendraient à 15 millions. Et le journal concluait : il faut alors que le gouvernement espère finir la guerre dans quelques semaines en négociant avec les Boers ou que dans le même temps il ait raison de la révolte au Cap et obtienne la reddition des Boers. C'est sans doute ce résultat qu'il attend de la proclamation qui vient d'être publiée. Mais il n'est pas sûr que lord Kitchener n'en soit pas purement et simplement pour sa honte. Le tout n'est pas, même lorsqu'on est Anglais, de lancer des proclamations qui offensent le droit et l'humanité; il faut encore avoir le pouvoir de les appliquer. Et c'est ce qui jusqu'à présent n'est rien moins que certain; rabaisser son ennemi et le traiter de bandit n'est pas néanmoins un sûr garant de le vaincre quand jusqu'alors on s'y est montré impuissant.

Les gouvernements n'ont fait entendre aucune protestation; le cri seul des peuples a pu montrer à l'Angleterre qu'elle venait, une fois de plus, de blesser la conscience de l'humanité. Mais l'intimité de la cour de Londres et de la cour de Berlin, encore accrue par le deuil commun causé par la mort de l'impératrice Frédéric, explique peut-être la réserve de l'Europe officielle. Cette intimité n'est pas du reste à l'abri des atteintes du temps et de la politique. Pour le moment elle sert les vues de l'Angleterre, et sans doute aussi entre-t-il dans les intentions de l'Allemagne de la maintenir jusqu'au renouvellement de la Triple Alliance et de rompre ainsi les velléités de l'Italie qui cherche à tirer de ce pacte des conditions plus avantageuses. Cette façon de laisser détrousser et égorger les Boers et de s'y ménager un moyen de peser sur un vassal récalcitrant ne dérange pas l'idée qu'on peut

faire maintenant du caractère chevaleresque de Guillaume II.

***

Un règlement du Conseil d'Etat aggrave contre les congrégations catholiques la loi sur le contrat d'association, et le gouvernement n'a guère à faire de protester contre la proclamation de lord Kitchener puisqu'il va appliquer à des Français un expédient du même genre et non moins attentatoire au droit et à la justice. Au vrai, c'est, on l'a dit et fort justement, une nouvelle révocation de l'Edit de Nantes exercée contre les catholiques. On a peine à concevoir que cette loi qui va porter un si grand trouble dans le pays, gêner tant d'intérêts moraux et matériels, blesser les consciences, susciter et entretenir la discorde, soit née d'une initiative gouvernementale alors qu'aux dernières élections législatives les citoyens n'ont pas été appelés à se prononcer sur une question d'une si grave conséquence. On saisit là à plein le mensonge de ce régime soi-disant républicain et fondé sur le suffrage universel et qui n'est en réalité qu'une oligarchie frauduleuse et irresponsable.

***

L'empereur de Russie sera le mois prochain l'hôte de la France. Reçu à Dunkerque par le président de la République et par l'escadre du Nord, il assistera dans la plaine de Reims à la revue des 1er, 2e, 6e et 20e corps d'armée, à l'issue des grandes manœuvres qui vont avoir lieu dans l'Est. Cette visite consolera la France de bien des tristesses ; elle venge nos marins et nos soldats des injures qui leur ont été faites en ces derniers temps ; elle permettra d'affirmer cette confraternité d'armes et cette solidarité militaire qui savent bien ne s'être pas relâchées, mais qu'il est bon de rappeler à ceux qui les auraient oubliées. Pendant ces jours d'enthousiasme où

la seule image de la patrie fixera nos regards et fera battre nos cœurs, la France reprendra conscience d'elle-même, et devant la grandeur et la beauté des nobles spectacles qui lui seront offerts, l'espoir et la confiance en ses destinées renaîtront. Ce sera comme une trêve; on échappera, pour quelques moments, à l'atmosphère empestée de la politique; l'air sera plus pur, le ciel plus haut, l'horizon plus large et plus clair... Et après? après, qu'importe que nos gouvernants n'en tirent qu'un expédient électoral et continuent à n'user de l'alliance russe que comme d'un moyen de politique intérieure! Ces heures-là du moins nous les aurons vécues; elles nous auront réconfortés et nous en tiendrons le souvenir en réserve pour les temps où nous pourrons les rendre vraiment utiles et profitables au pays. En tout cas, la solidité de l'alliance, par cette visite impériale, est hautement proclamée, ainsi que son caractère militaire et populaire. C'est à l'armée et au peuple français que le tsar a tendu la main, et ceux qui prétendent rabaisser l'importance de sa nouvelle démarche, en remarquant qu'il saluera, dans le même voyage, l'empereur allemand, et peut-être le roi d'Angleterre, mettent en oubli les traditions dynastiques, les relations de parenté, les habitudes de courtoisie, pour demander à Nicolas II de donner à sa visite en France un air de méfiance et de provocation à l'égard des autres puissances. Il est préférable, et plus juste, d'observer que, ni ces traditions dynastiques ni ces relations de parenté ne pouvant exister avec la République française, c'est en France, et en France seulement, que la visite impériale excède les habitudes de courtoisie et prend le caractère d'une démonstration de sympathie et de confiance réciproques entre amis et alliés.

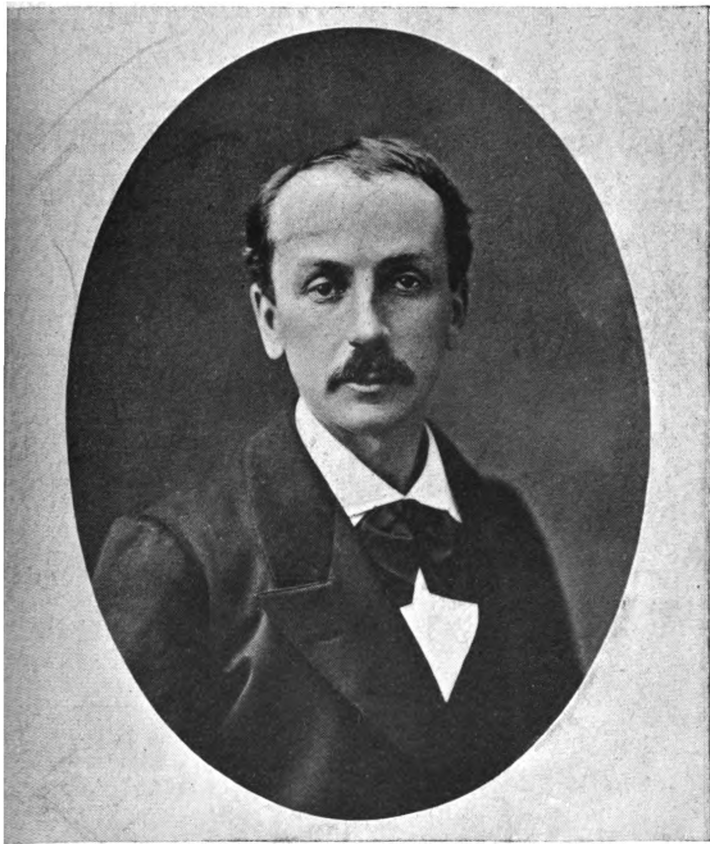
20 août. CLAYEURES.

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie — 2518.

L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

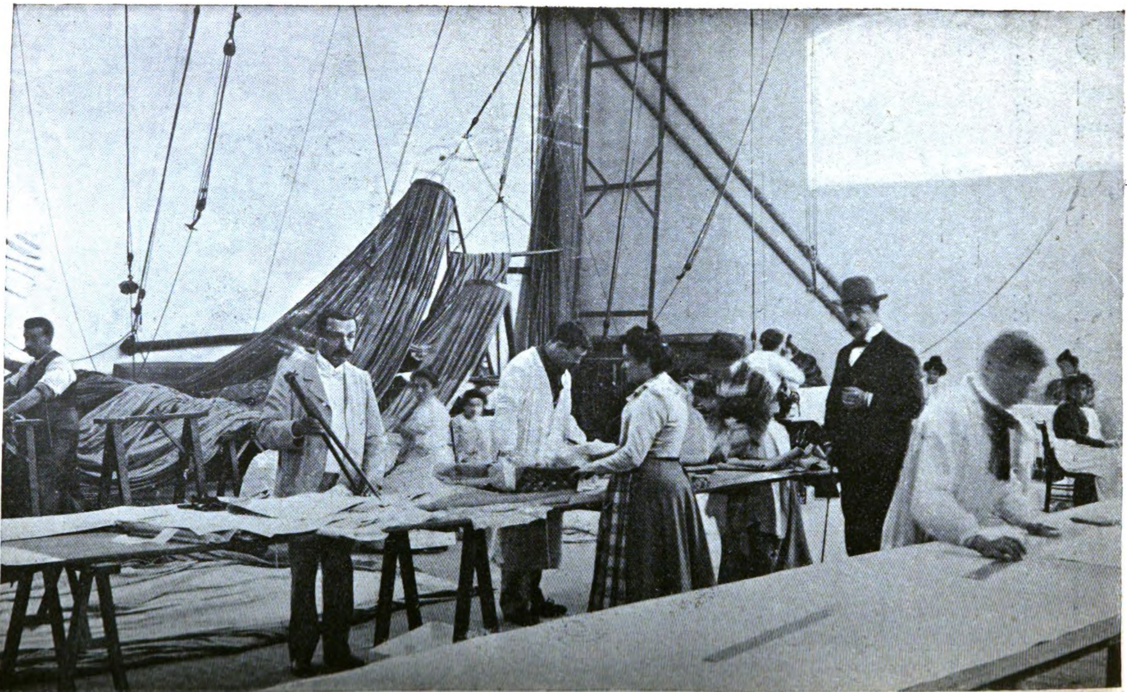
1e Année. No 40 Le no : 10 centimes 31 Août 1901



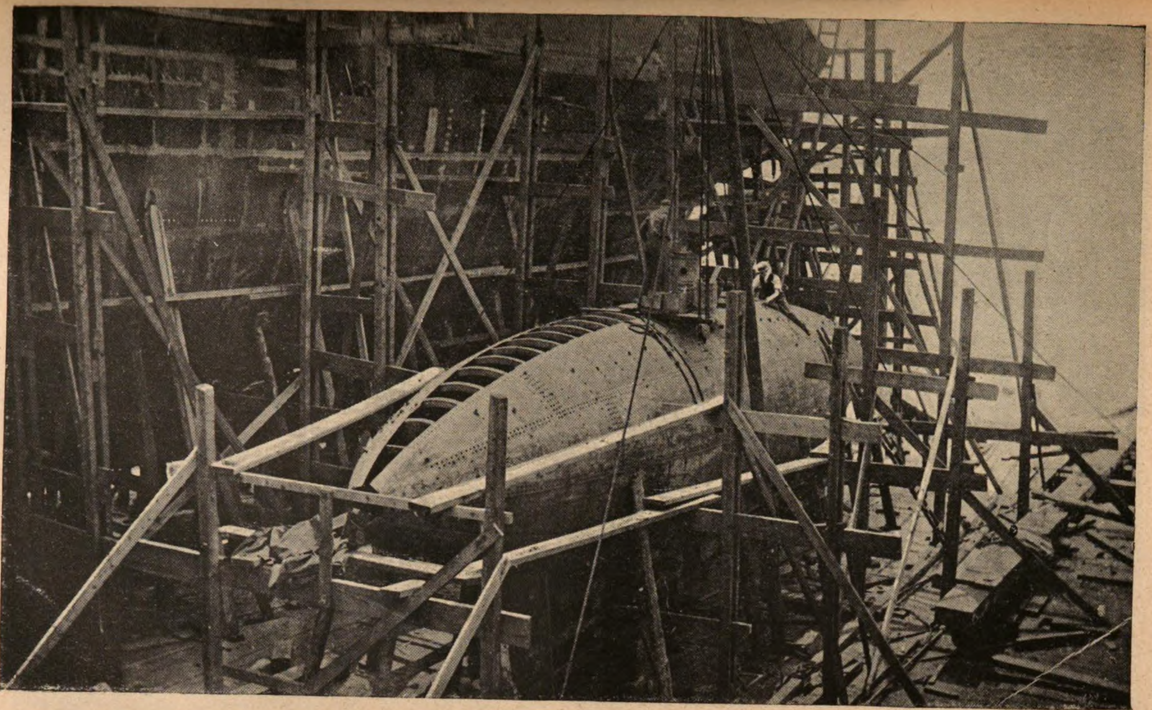
177. — EDMOND AUDRAN

Compositeur de musique

Cliché de Nadar. Gravure de Rousset.



178. — L'ATELIER DE L'AÉRONAUTE LACHAMBRE
où se construit le ballon *Santos-Dumont* nº 6.

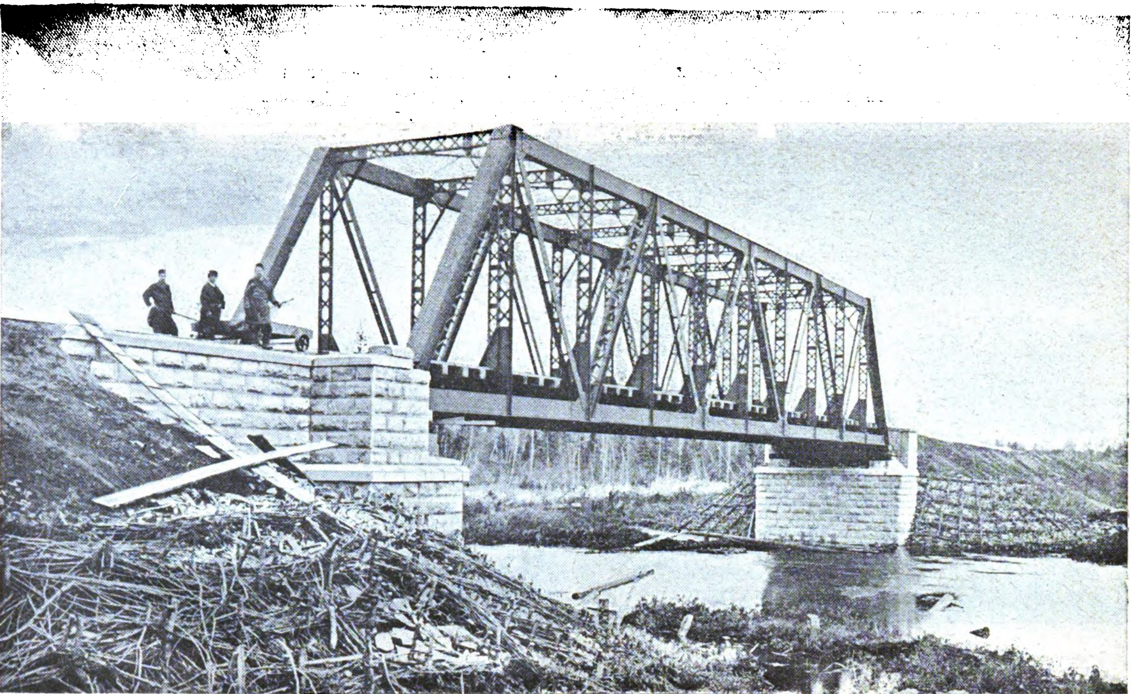


179. — CONSTRUCTION D'UN SOUS-MARIN « HOLLAND » MODIFIÉ
à Élisabeth-Port (États-Unis)



180. — LA VILLE DE KRASNOÏARSK

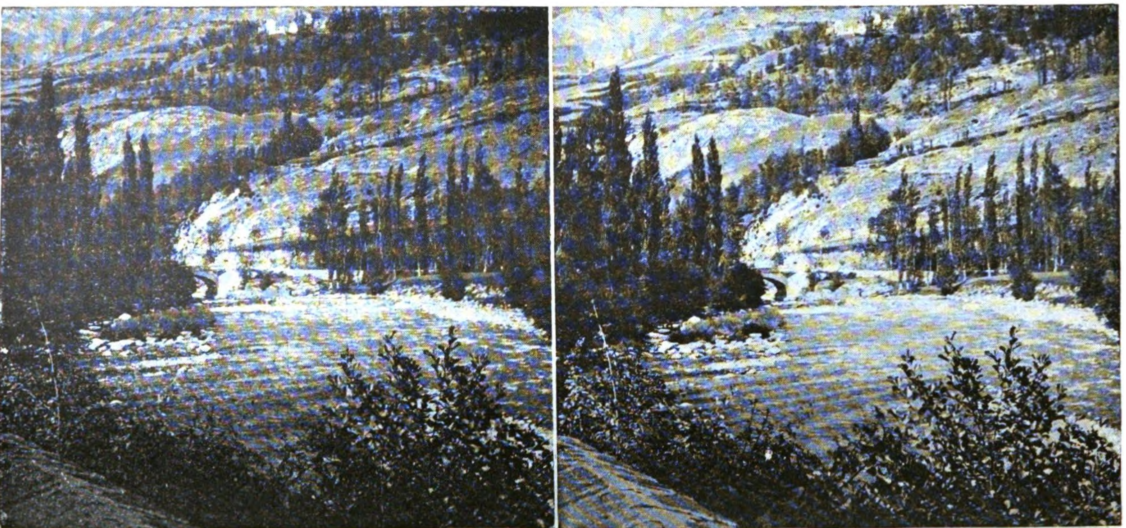
Gr. de Rousset.



181. — PONT MÉTALLIQUE SUR LA TRACHNINE

Gr. de Rousset.

VUES STÉRÉOSCOPIQUES



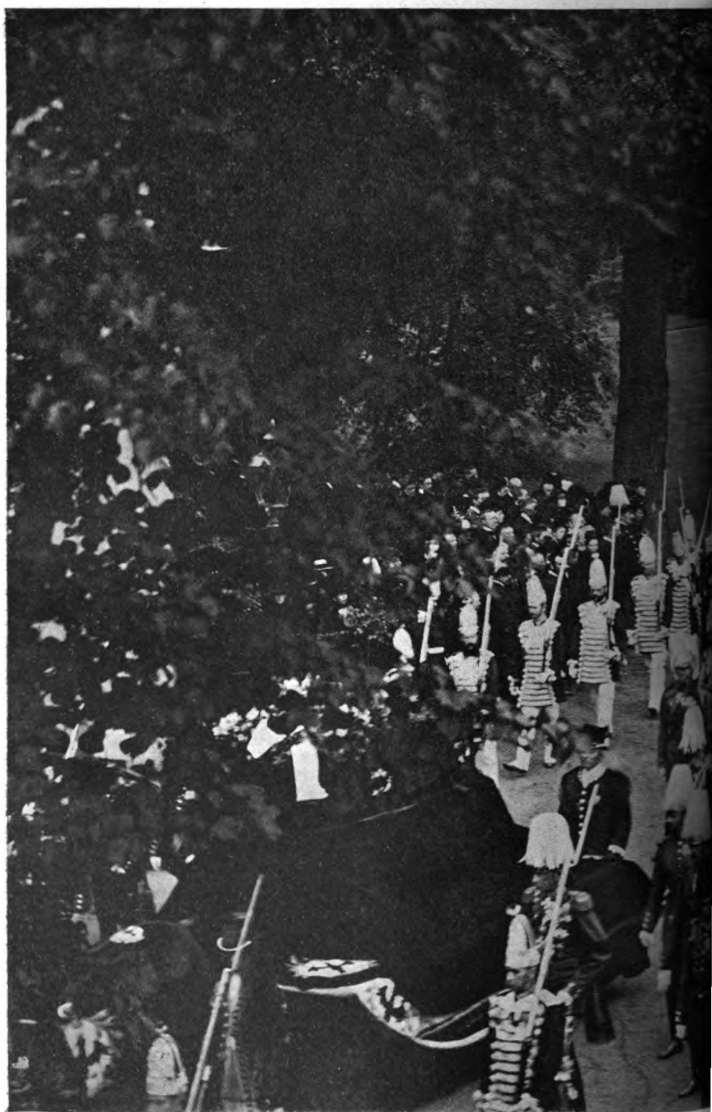
182. — LE GAVE DE PAU A LUZ (PYRÉNÉES)

Cl. de M. Gissot. Gr. de Rousset.



183. — UN MOULIN SUR LA GLAIRE (PYRÉNÉES)

Cl. de M. Gissot. Gr. de Rousset.



184. — LES FUNÉRAILLES DE L'I



ATRICE FRÉDÉRIC, A CRONBERG

Gr. de Rousset.

185. — LE TRAIN BLANC — EMBARQUEMENT D'UN MALADE POUR LOURDES

Cl. de Gribayédoff.



186. — L'ÉCOLE FRANÇAISE DE FILLES, A TRIPOLI

Cl. de M. de Mathuisieulx. Gr. de Rousset.


Schreib

NOS GRAVURES

177. — **Edmond Audran,** l'auteur de *la Mascotte*, qui vient de mourir, était né à Lyon, le 11 avril 1842. Fils du chanteur Marius Audran, il entra à l'école Niedermeyer en 1856, y obtint plusieurs prix, suivit son père à Marseille en 1861, et y fut nommé maître de chapelle à l'église Saint-Joseph. Alliant le sacré au profane, il se livra alors à la composition et fit jouer diverses œuvres musicales, dont l'une, *la Chercheuse d'esprit,* eut quelque succès. En 1881, il vint à Paris où il se fixa définitivement et écrivit, depuis ce temps, la musique d'un grand nombre d'opéras comiques et d'opérettes qui consacrèrent rapidement sa réputation.

Edmond Audran est l'auteur du *Grand Mogol*, des *Noces d'Olivette,* de *la Mascotte*, de *la Dormeuse éveillée*, de *Gillette de Narbonne,* de *Miss Helyett*, de *l'Œuf rouge*, de *Serment d'amour*, de *la Cigale et la Fourmi,* de *Sainte Freya*, de *Photis*, des *Pommes d'or*, de *Pervenche*, de *la Fiancée des Verts-Poteaux*, du *Puits qui parle*, de *Miette*, de *l'Oncle Célestin,* de *la Duchesse de Ferrare*, de *l'Enlèvement de la Toledad*, de *Monsieur Lohengrin* et d'autres encore qui ont fait de ce musicien, charmant et facile, l'un des compositeurs les plus populaires de notre époque. Mais, dans ces dernières années, sa verve avait diminué, ainsi que ses succès. Il laisse néanmoins encore une œuvre inédite, *le Curé Vincent*, qui doit être représentée au cours de la saison prochaine.

178. — **Construction du « Santos-Dumont n° 6 ».** — Le ballon *Santos-Dumont*, dont nous avons raconté l'accident dans le fascicule du 24 août, portait le n° 5. Le *Santos-Dumont n° 6* est en ce moment en construction dans les ateliers de M. Lachambre, passage des Favorites, à Vaugirard. M. Lachambre figure dans notre photographie armé d'un compas.

179. — **Construction d'un sous-marin type « Holland » à Élisabeth (New-Jersey, États-Unis).**

180, 181. — **Le Transsibérien** *(suite)*. **Krasnoïarsk,** c'est-à-dire la falaise rouge, ville de Sibérie, chef-lieu du gouvernement de Iénisséisk, au confluent de la Katcha et du Iénisséi.

Krasnoïarsk fut fondée en 1628; elle compte 17,000 habitants. Il s'y fait un commerce de fourrures et elle est un centre pour les exploitations minières des environs.

Un pont sur la Trachnine.

182, 183. — **Vues stéréoscopiques. — Le gave de Pau à Luz; un moulin sur la Glaire** (Pyrénées).

Rappelons que, pour faciliter l'examen de ces vues, nous mettons à la disposition de nos lecteurs, au prix de 2 fr. 25 pris dans nos bureaux ou de 3 francs *franco* de port et d'emballage, un stéréoscope muni de deux verres de 30×32 centimètres, ainsi que d'une poignée pliante permettant de regarder ces images dans *l'Instantané* sans les découper.

184. — **Les funérailles de l'impératrice Frédéric.** (Voir *l'Instantané* du 17 août.) — On sait que l'impératrice est morte au château de Friedrischshof, près de Cronberg. Ses enfants étaient auprès d'elle, à l'exception du prince Henri de Prusse. Les filles de l'impératrice, aidées de ses dames d'honneur, ont procédé à la toilette funèbre.

Depuis le mois d'octobre 1900, l'impératrice se savait condamnée : ce n'est donc pas par crainte de l'effrayer que les médecins dissimulaient les progrès de sa maladie au public, mais parce que l'impératrice, qui a succombé à une affection cancéreuse identique à celle de son époux, ne voulait pas voir se renouveler les discussions médicales qui ont rendu si cruels les derniers jours de son mari.

Guillaume II était très affecté par la mort de sa mère. Il resta auprès de la mourante, lui tenant la main jusqu'à ce qu'elle eût rendu le dernier soupir.

De nombreux Anglais, venus à Cronberg, espéraient qu'ils seraient admis à défiler devant le corps de l'impératrice Frédéric; ils ont appris, à leur grande déception, que la défunte avait pris des dispositions testamentaires selon lesquelles per-

sonne, à l'exception des membres de sa famille et de ses serviteurs, ne serait admis à voir sa dépouille mortelle.

Voici dans quel ordre les cérémonies funèbres ont eu lieu :

Le jeudi, 8 août, la famille impériale a assisté à un service funèbre célébré au château par l'évêque de Ripon, qu'on avait fait venir d'après la dernière volonté de l'impératrice.

Le samedi soir, 10 août, le cercueil fut transporté, du château de Friedrichshof au temple protestant de Cronberg, en procession encadrée de porteurs de torches. La famille impériale suivait à pied le cercueil.

Le dimanche 11 août, à quatre heures de l'après-midi, a été célébré un service funèbre auquel assistaient la famille, les membres de la maison de l'impératrice défunte et un petit nombre d'invités privilégiés. La famille impériale est partie ensuite pour Postdam, où le corps de l'impératrice a été transporté le 12 août.

Le mardi 13 août, un service funèbre a été célébré au mausolée de la Friedenskirche, à Postdam. Suivant la volonté de la défunte, la cérémonie a été très simple.

Puis le corps de l'impératrice a été inhumé dans le mausolée à côté de son époux, l'empereur Frédéric III.

185. — **Les pèlerinages à Lourdes. — Le train blanc. Embarquement d'un malade.**

186. — **En Tripolitaine** (*suite*). — Il existe à Tripoli de Barbarie une école française tenue par les frères maristes qui, avec les 20,000 francs qu'elle coûte, instruit autant d'élèves que l'école italienne qui en coûte 80,000. L'école des filles est tenue par les sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, les unes françaises, les autres italiennes. Il faut citer encore l'école israélite, subventionnée par l'Alliance israélite française. C.

187. — **Le canon lourd de 9 centimètres de l'artillerie allemande.**

Le directeur-gérant : P. Mainguet.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie. — 2538.

STRASBOURG

(*Suite*)

III

En face de l'oncle Anselme, le petit Karl déjeunait, dans la cuisine. Karl, pour ne pas salir son habit de velours, avait souffert qu'on lui attachât au cou une serviette, dont les cornes dépassaient; l'oncle, vêtu de noir et cravaté de blanc, était en bras de chemise. Ortrude leur avait versé elle-même le café au lait et elle leur beurrait des piles de tartines, en faisant la grimace, parce que les laitières depuis trois jours n'entraient plus dans Strasbourg bloqué, et que ce n'était plus le bon lait et le bon beurre des fermes de la Robertsau. Hier les paysans de ce village s'étaient réfugiés en ville sur des bateaux et des radeaux, fuyant les Prussiens.

Les deux servantes, Gretchen et Hannah, allaient et venaient, l'une blonde et l'autre brune, accortes dans leur costume des grands jours, large ruban formant nœud sur la tête, guimpe de mousseline blanche, corset de velours noir lacé sur une plaque triangulaire à broderies d'argent, courte jupe rouge ou jupe verte, distinguant par leur couleur la catholique de la protestante.

Elles riaient et bavardaient, et rien que de les entendre faisait plaisir à l'oncle, à Karl, à Ortrude elle-même, dans sa maussaderie de vieille, au rude visage encadré d'un bonnet tuyauté de béguine, au grand corps maigre pris dans un éternel sarrau noir allongé d'une jupe noire.

Bien qu'elle affectât de grommeler, elle n'était pas mécontente ce matin. C'était le 15 août, fête de l'Empereur, et, comme les autres années, sa cuisine resplendissait. Elle resplendissait tous les jours, mais cette fois plus que de coutume. On aurait dit un salon, tant le carreau rouge avait un brillant de miroir et les tables de bois blanc bien lavées un reflet de neuf. Rien n'était beau à voir comme l'âtre énorme réservé aux rôtis en broche tournant au-dessus de la flamme des sarments, comme l'alignement de la batterie en cuivre rouge, où les chaudrons géants décroissaient jusqu'aux casseroles de poupée, et aussi la variété des bassines, des poissonnières, des poêles à frire. Karl contemplait avec tendresse ces coquemars jaunes, ces tourtières noires, les vénérables marmites ronflant à petit bruit comme des grand'mères, le hachoir inquiétant qui pourrait réduire ses doigts en chair à saucisse, le rouleau à pâte qui a l'air du bâton de Polichinelle, et l'antique bassinoire guillochée et ciselée, qu'on promène l'hiver, pleine de charbons, entre les draps. L'oncle Anselme aussi savourait, comme un enfant, l'intimité de la cuisine. Tous deux savaient qu'en les admettant, c'était un honneur qu'Ortrude, au lieu de recevoir, accordait.

— Tu n'as donc pas faim ce matin? dit-elle à Karl, qui soufflait sur une bouchée trop grosse.

Inquiet, l'oncle inclina sur le bol du petit la cafetière :

— Encore un peu, Karl?

Rien que ce service en porcelaine blanche, si simple,

était un poème : la cafetière ventrue, le pot à lait effilé, le sucrier ovoïde, les tasses bombantes avaient, dans leur aimable négligé blanc, l'air d'une famille groupée en rond, d'une famille joufflue et paisible, en déshabillé du matin.

— Dépêchons-nous, dit Hannah à Gretchen, afin de voir le défilé des troupes.

A dix heures, il y aurait à la cathédrale grand service pour les morts de Frœschwiller, puis on chanterait le *Te Deum* de la fête impériale. Depuis le matin, les drapeaux flottaient aux quatre tourelles. Toutes les autorités assisteraient à la messe; on verrait le général Uhrich, gros, court, énergique; le préfet en costume militaire, l'amiral Exelmans et sa petite troupe de marins, les douaniers, les pompiers, des détachements de toute la garnison et de la mobile. — Jamais, affirma la rieuse Gretchen, le spectacle n'aurait été si imposant.

L'oncle Anselme souriait. Il n'avait pas ressenti l'incroyable dépression de ses concitoyens, cette panique qui au lendemain de Frœschwiller jetait à bas les courages, — Strasbourg était perdu, à quoi bon se défendre? on n'avait ni soldats ni canons... — il n'avait pas ressenti non plus la réaction belliqueuse qui avait redressé les âmes, — comment, un parlementaire avait eu l'audace de sommer la ville de se rendre? des partis de cavalerie osaient se montrer sous les murs?... — Paisible à son ordinaire, il continuait à se livrer à ses innocentes manies, recherches chez les marchands d'antiquités, flâneries dans les vieilles rues. La vérité est qu'il vivait toujours un peu dans un rêve, et la réalité ne lui était pas encore apparue. Sans doute, l'arrivée des blessés, le lamentable déversement des fuyards, lui avaient serré le cœur; mais le destin des soldats n'est-il pas de se battre? Français, il les plaignait; l'idée ne lui venait pas un instant que lui, bourgeois de Strasbourg, studieux et paisible citoyen, pût partager de pareils

risques et souffrir de tels maux. Strasbourg séparé du reste du monde, le dernier train parti, les voies et les fils télégraphiques coupés, les ponts sautés, l'état de siège, les affiches officielles, l'armement de la mobile et de la garde nationale, même le premier obus ennemi tombé du côté de la porte de Saverne, — un obus égaré, bien certainement ! — ne le tiraient pas de sa quiétude. Il avait, pareil en cela à bien d'autres, d'enfantines illusions. Dans l'Allemagne, il ne voulait voir qu'une amie. Il la connaissait et la chérissait. Sans doute il préférait la France, mais tant de choses, de l'autre côté du Rhin, répondaient à sa nature : les yeux rêveurs des jeunes filles, la douce sentimentalité, la bonhomie familiale, les lieds qu'on chante, le *vergiss mein nicht* qu'on cueille, le *liebefraumilch* qu'on boit; jusqu'à la soupe aux boulettes et au bouilli aux raves qu'il aimait; et les discussions philosophiques avec des professeurs à lunettes d'or, et les soirées de Beethoven et de Schumann. Non, cette guerre impie, ce malentendu déplorable, ne ferait saigner que les pauvres soldats. Que pouvait craindre Strasbourg, fleuron de l'Alsace, cité des sciences et de la théologie, fière de son musée, de sa Bibliothèque, de sa Cathédrale, de ses monuments, Strasbourg qu'un long passé rendait sainte, Strasbourg, appelée par les Allemands eux-mêmes : « la ville-sœur, » Strasbourg l'incomparable ? On en serait quitte pour ne plus aller se promener à Kehl; le blocus imposerait peut-être quelques privations, ce serait tout. D'ailleurs, une armée française, Mac-Mahon reformé, Bazaine peut-être, viendraient les délivrer. Est-ce que la France n'était pas invincible ?

Et l'oncle Anselme, aidé par Hannah, endossa sa belle redingote, prit Karl par la main et sortit. Ils assisteraient au service religieux, au temple de Saint-Thomas, et badauderaient ensuite dans les rues.

André Germath entra, rapportant un bol de bouillon

à demi-vide; il sortait de la chambre des hôtes, celle où descendaient Edel et le lieutenant Haffner; un blessé l'occupait, un capitaine de tirailleurs, auquel, l'hôpital étant plein, les Germath avaient offert l'hospitalité. Une balle lui avait traversé la cuisse : c'était un vieil homme simple, laid, taciturne, avec de beaux yeux sombres. La fièvre le dévorait; le médecin, M. Weiss, en parlant de lui hochait la tête.

— Et toi, dit Ortrude, tu ne déjeunes donc pas?

Elle les avait vus naître, Edel, lui et Karl, les traitait avec une familiarité, avec une tendresse bougonnes. André avait les paupières meurtries, les mains chaudes; il ne dormait plus; ces journées agitées lui étaient un cauchemar : l'atmosphère surchauffée de la ville augmentait l'indicible peine que lui causait la rupture entre son père et M. Ansberque. Jamais il n'avait tant senti la force du lien qui l'unissait à Lise, depuis que ce lien était brisé. Brisé, pourquoi? Dans quel but? A quoi cela répondait-il? Quelle absurdité! Certes, il prenait parti pour son père; M. Ansberque avait tous les torts. Etait-ce une raison pour que Lise et lui dussent en pâtir?... Il releva les yeux, rencontra le bon regard d'Ortrude, le bleu des yeux usé, dans la face rouge et ridée; il surprit les coups d'œil qu'à la dérobée Gretchen et Hannah jetaient sur lui : elles trouvaient le jeune homme séduisant; il était si doux, si bon, si gentil, et tout le monde aimait Lise. En cette humble pièce, dans la grande cuisine, ces âmes serves l'entouraient, il le devina, d'un désir de protection, d'un bon vouloir complice.

Il répondit, ému :

— Merci, Ortrude; je n'ai pas faim.

Cette sympathie qu'il voyait bien le touchait au point le plus sensible; comment, Ortrude, Gretchen et Hannah le plaignaient, et son père, sa mère, ne feraient rien pour lui? Il en aurait le cœur net; sa mère, sur

ses instances, lui avait demandé une nuit de réflexion, promis une réponse pour ce matin. Ce qu'il implorait était grave... Oui, mais plus grave encore l'inconnu de son avenir, le risque de son bonheur. Il se jeta dans l'escalier, traversa un couloir, frappa.

Mme Germath l'embrassa silencieusement. Elle avait un visage jeune, sous l'admirable chevelure cendrée qui dressait autour de ses tempes un édifice de nattes et de bandeaux; son teint coloré, ses yeux bruns lui donnaient un éclat de maturité. A la voir, on la pressentait bonne, enjouée et tendre.

— Eh bien, mon André, es-tu plus raisonnable?

Cette question le désola. Il l'avait suppliée de tenter une démarche auprès des Ansberque. Depuis trois jours elle s'y refusait : elle ne pouvait, après l'affront fait à son mari, remettre les pieds chez eux. A quel titre? Déjà elle avait eu bien du mal à empêcher son mari d'écrire à Ansberque que dans ces conditions ils devaient, les uns et les autres, renoncer à cette union de leurs enfants, union de longue date projetée, caressée, débattue entre eux. André le savait : son père avait consenti, par bonté pour lui, à rester sur la défensive, à voir venir. Mais rien ne venait. Tout espoir de réconciliation s'évanouissait. Les deux hommes s'étaient retrouvés face à face et s'étaient regardés, sinon comme des ennemis, du moins comme des étrangers. A peine si Mme Ansberque rendait à Mme Germath son salut. André lui-même, s'étant présenté chez les Ansberque sous le prétexte de leur rapporter des partitions de musique, n'avait pas été reçu, bien que Mme Ansberque et Lise fussent chez elles; il avait reconnu leurs voix. Et cependant, ne voulant pas croire à son malheur, se cramponnant à la plus faible espérance, c'est du côté de Mme Ansberque qu'il regardait, de tout l'émoi de son âme. Elle était femme, elle était mère : pourquoi repousserait-elle une démarche

d'une autre femme, d'une autre mère? L'orgueil pouvait séparer leurs maris, les hommes ont des préjugés d'honneur; mais elles deux?... Pouvaient-elles penser à autre chose qu'au sort de leurs enfants? Que leur importaient la politique, les discussions irritées, les mauvaises paroles? Est-ce que le sourire et la joie, les larmes et la douleur de Lise et d'André n'étaient pas tout pour elles?

— Raisonnable? maman? Tu sais bien, fit-il, que je ne puis renoncer à Lise.

— Tu l'aimes donc tant, mon pauvre chéri?

— Je ne savais pas, maman, que je l'aimais avec cette force, ou plutôt je ne sais même pas si je l'aime, mais je sens bien que je ne puis me passer d'elle; me dire que je ne la verrai plus, que je ne lui parlerai plus, que je ne l'entendrai plus! Oh!... reprit-il avec cette fougue juvénile et cette ardeur qui effrayaient toujours ses parents, je ne puis plus vivre ainsi, il me semble qu'elle est morte.

— Tais-toi, méchant enfant. — Et, l'ayant fait asseoir près d'elle, elle lui caressa les cheveux. — Peux-tu parler ainsi? Lise est bonne, tendre, fidèle. Je suis sûre qu'elle est plus patiente et plus courageuse que toi. Nous vivons dans des circonstances exceptionnelles, les esprits sont surexcités, mais le vent peut tourner demain; crois-moi, André, le temps remet bien des choses en place. Vous êtes si jeunes tous deux. Le mariage est si loin encore.

— Mais, en attendant, mère, je souffre!... Tu parles des événements, mais sais-tu quel inconnu, quels dangers ils entraîneront? C'est maintenant, quand Strasbourg est entouré par l'ennemi, quand nous allons être bombardés peut-être, quand les privations, quand la mort sont suspendues sur nos têtes, c'est maintenant que nous devrions nous serrer tous, coude à coude, et sentir battre nos cœurs à l'unisson. Nous séparer en un

pareil instant, Lise et moi, c'est de la cruauté, c'est de la barbarie!

Mme Germath essaya de sourire :

— Comme tu exagères, mon chéri! Strasbourg ne court aucun péril; la guerre finie, les caractères reprendront leur niveau. Ne peux-tu donc attendre? Je guetterai, je te le promets, toutes les occasions qui pourraient nous rapprocher...

Le désespoir d'André grandit :

— Non, maman, n'essaie pas de me tromper. Tu connais M. Ansberque, c'est un orgueilleux. C'est maintenant ou jamais que vous pouvez vous réconcilier. Plus tard, ce sera impossible.

Mme Germath secoua la tête :

— Mais, mon pauvre garçon, le moment est déplorablement choisi. Ansberque, qui a de grandes qualités, et qui est un trop vieil ami pour que je manque envers lui de justice, malgré sa rupture outrageante, Ansberque reviendra d'autant moins à de meilleurs sentiments qu'il a tort. L'amour-propre ne pardonne guère. Le sien vient d'être sévèrement humilié. Toutes les prévisions de ton père se sont réalisées! Et Dieu veuille qu'elles ne se réalisent pas davantage. Ansberque a beau se démener auprès du préfet, parader en uniforme de capitaine de la garde nationale, s'agiter beaucoup, il est atteint au cœur. Il nous en veut, sois-en sûr, mortellement, d'avoir été bons prophètes.

André baissa la tête; il savait combien son père avait été ulcéré de ne pouvoir faire agréer son dévouement pour la défense de Strasbourg. Suspect de libéralisme, on refusait de l'enrôler dans la garde nationale; il s'imaginait qu'Ansberque avait exercé là une secrète vengeance; mais tout venait du préfet, et de son influence sur le général Uhrich, brave soldat, rappelé de la retraite, étranger à la ville, peu confiant dans le zèle

des citoyens armés du jour au lendemain. Plus de neuf mille hommes restaient ainsi tenus à l'écart, forces inutiles, bonnes volontés dédaignées.

— Mère, reprit-il avec une instance fervente, sois bonne, je t'en supplie. Va voir Mme Ansberque : tu réussiras à l'émouvoir, elle te dira au moins quelque chose. Je saurai si Lise m'aime encore. Oh! mon Dieu, si j'en doutais, si je croyais que... — Je ne puis être soldat! — il eut un regard désolé vers sa jambe boiteuse, un peu plus courte que l'autre, — mais je saurais bien me trouver aux endroits où une balle, un obus...

— Ah! grand ingrat, méchant fils, répéta Mme Ansberque les yeux pleins de larmes; tu ne crains pas de me déchirer le cœur par des propos semblables; et moi, pour que tu ne souffres pas, je vais mal agir envers ton père, m'exposer à une démarche qui sera peut-être mal interprétée, nous humilier tous afin que tu ne puisses dire que je n'ai pas fait tout mon possible.

— C'est cela, femme, fais-le, dit M. Germath qui poussa la porte — Il avait entendu cette dernière phrase. — Ne crois pas que je te blâme. A l'heure qu'il est, les questions de vanité sont de misérables choses, et Dieu m'est témoin que si Ansberque venait me tendre la main, je l'embrasserais de tout mon cœur. Ce n'est pas parce que nous, vieux entêtés, nous avons nos façons de voir, que ces enfants doivent être malheureux. Embrasse ta mère, André, et remercie-la; mais, quoi qu'il arrive, montre-toi un homme. L'amour est une passion si noble que nous sacrifierions tout, ta mère et moi, pour que tu réalises ton bonheur; mais il y a, sache-le bien, un autre sentiment qui doit remplir ton cœur, mon fils ; c'est le culte de la patrie. Jamais, dit Germath avec un accent poignant, jamais nous n'exalterons assez ce sentiment-là. Lui seul peut nous sauver, dans de pareilles catastrophes.

Et tandis que Mme Germath mettait son chapeau,

cherchait ses gants, son mantelet, il confia ses tristesses.

Quelle honte, que la panique du premier jour, les trembleurs qui *entendaient* les Allemands construire des épaulements à leurs canons, enfoncer des pieux! Humblot, Stoumpff, parlant de se rendre... et n'étant pas les seuls, encore!... Il ne parlait même pas de ses intérêts engagés et compromis dans la fabrique de Schiltigheim, occupée avec le village par l'ennemi. La chose publique, seule, le tourmentait. Puis, pourquoi ces affiches à tendance politique d'Uhrich, ces menaces à une population paisible? Qu'il eût mieux valu hâter l'organisation de la résistance! A peine commençait-on à abattre les allées de platanes et de noyers qui entouraient la ville de promenades, à raser les villas bordant les routes.

Un général, déguisé en ouvrier, s'était jeté hardiment dans la place, Barral, celui que Bosquet surnommait «le premier canonnier de France»; il commanderait l'artillerie : lourde tâche! La citadelle et ses défenses, Germath le tenait d'un officier supérieur, laissaient bien à désirer : presque point de casemates, point de réduits blindés; la grande poudrière n'était pas recouverte de terre. Les remparts n'avaient pas même leur armement de sûreté. Pour bouches à feu, deux cent cinquante pièces de tous calibres, même les plus démodés; beaucoup n'étaient pas en batterie. Le petit nombre des soldats faisait peine : des dépôts de régiments de ligne, de chasseurs, d'artilleurs, le 87e de ligne, quelques hommes du génie, quelques marins, des douaniers; enfin des bataillons et des escadrons de marche reformés avec les débris de Frœschwiller, la mobile à peine exercée : douze ou quinze mille hommes au plus.

Combien Wohlfart avait raison, l'autre jour! A défaut de Kehl, n'eût-on pu occuper Schiltigheim,

retarder l'investissement? Au lieu de cela, on était déjà serré de si près, que les petites reconnaissances se heurtaient aux avant-postes badois. L'observatoire télégraphique, installé sur la plate-forme de la cathédrale, signalait les mouvements de l'ennemi, rétrécissant le cercle. Partout, les Badois rasaient les arbres, creusaient des tranchées, barricadaient les villages, s'établissant sur les hauteurs de Hausbergen, gagnant à gauche vers la Robertsau, à droite vers Illkirch et Rhinau. Ils tiraient sur les ouvrages avancés; le canon roulait en échos sourds.

Mais André n'écoutait qu'à peine. Il suivait en pensée sa mère, revoyait le salon des Ansberque, avec son meuble en velours d'Utrecht, ses rideaux de tapisserie, le coin où Lise et lui s'asseyaient, à l'abri d'une grande armoire sculptée, près du piano. Il revoyait Lise, sa douce petite figure rêveuse, ses yeux si purs, son regard pareil à une flamme bleue quand une émotion la secouait, ses joues roses, d'un tissu fragile de fleur, les mèches rebelles de ses cheveux de soie, son corps mince, tout son charme ingénu, toute sa grâce légère...

. . . .

Retiré dans sa chambre, il ne pouvait dormir. Il allait et venait, et, dans la pièce éclairée d'une bougie, son ombre se découpait fantastiquement sur le mur. Il n'y pouvait croire : c'était la nuit, l'irrévocable, les ténèbres sur la ville, les ténèbres en lui. Lise ne serait pas sa fiancée, Lise ne serait pas sa femme : les Ansberque, avec une rigueur froide, avaient éconduit sa mère. En vain, elle lui avait conseillé la patience, le courage : il n'éprouvait qu'une immense détresse soulevée par des accès de rage impuissante. De quel droit les Ansberque disposaient-ils de leur fille? Lise était-elle donc leur chose, leur bien? Faudrait-il attendre qu'elle fût majeure, libre, maîtresse d'elle-même? Mais un tel éloignement du but, tant de mois qu'il n'osait

en faire le compte, paraissaient, à son désespoir impétueux, une éternité. Il en venait à douter de sa mère : avait-elle su plaider sa cause?... S'il y allait, lui, s'il affrontait la morgue d'Ansberque, le dédain de Mme Ansberque! Mais non, on le chasserait! Une seule chose le consolait, en lui faisant du mal : c'est que Lise avait du chagrin. Mme Germath n'avait pu qu'entrevoir la jeune fille; elle était pâle, les yeux rouges... « Donc elle m'aime toujours, » se disait-il; et cette conviction, loin de l'apaiser, ravivait sa frénésie. Une âme inconnue de lui-même se débattait, en son être ivre d'amour, de douleur et de révolte. Il revoyait, il entendait, comme s'il y avait assisté, la scène avec les Ansberque : la sécheresse orgueilleuse du père, la froideur compassée de la mère.

Sans souci de la longue affection qui les avait unis, Ansberque avait déclaré ne pouvoir donner suite au projet : trop de dissentiments séparaient les parents pour que les enfants restassent liés.

— Vous reprenez donc votre parole? avait demandé Mme Germath.

Et Ansberque :

— Oui.

— Mais êtes-vous sûrs de ne pas les rendre malheureux?

— Ma fille, déclarait-il, dressé sur ses ergots, le cou raide dans son haut col blanc, n'a aucune volonté à exprimer avant trois ans.

— Pourquoi rompre absolument? suppliait-elle. Même sans engager l'avenir, permettez à André de voir Lise quelquefois, ne le désespérez pas. Vous l'aimiez bien, le pauvre enfant.

— J'ai trop vu les périls qu'entraînent les désaccords d'idées et de sentiments : il faut, pour le mariage, des esprits assortis.

— Des cœurs, avait souligné Mme Germath.

— Non; l'amour passe, les caractères restent.

— Mais ces enfants sont faits l'un pour l'autre, Ansberque; vous le savez comme moi...

Et s'adressant à son amie émue, mais s'efforçant de demeurer impassible :

— Nathalie, par toute la tendresse qui nous a unies, qui nous unit encore...

— Ne prononçons pas ce mot-là, avait interrompu Ansberque; votre mari a lui-même...

— Ne parlez pas de mon mari, ripostait Mme Germath avec une dignité fière; il n'est question que d'André. Je vous en supplie une dernière fois, ne prenez pas de décision irrévocable.

— Pardonnez-moi, madame, ripostait-il, blessé; mon parti est pris : votre fils ne remettra jamais les pieds ici.

— Puissiez-vous ne jamais regretter votre dureté, Ansberque!

— Ce n'est que de la prévoyance; si vous me connaissiez mieux, vous vous seriez épargné cette visite pénible.

— Je ne la regrette pas; elle m'a appris à vous connaître. Vous sacrifiez votre fille et mon fils à votre orgueil. Je vous plains!

Et le front haut, maîtrisant son émotion, Mme Germath s'était retirée.

«Pauvre mère!» songeait André, dans un élan de gratitude, avec le regret de l'avoir exposée à une pareille démarche.

Il appuya son front brûlant à la vitre; toutes les impressions de ce jour l'assaillaient, défilaient en un tumulte d'images : le déjeuner assombri, les brèves paroles coupées de longs silences. Sitôt le café servi, il s'était levé, avait erré dans la ville, par le soleil et la poussière, au milieu des passants endimanchés. Il avait promené son angoisse, des platanes du Bro-

glie à la place du Dôme, de la Grande-Rue aux quais de l'Ill, avec l'espoir absurde que Lise, tout à coup, allait lui apparaître. Il avait rôdé autour de leur maison, aperçu l'angle du mur de leur jardin, vu passer une de leurs servantes, avec Mum, le caniche. Et des idées folles lui étaient venues : écrire à Lise, attacher le billet sous le collier de Mum, séduire la servante; il avait éprouvé une tentation irrésistible de sonner à la porte, de se précipiter dans le couloir; il lui semblait que Lise devinerait, accourrait : les plans les plus romanesques se succédaient dans son cerveau, car, ignorant tout de l'amour, il luttait pour la première fois avec les difficultés de la vie.

De retour à la maison, il se heurtait à Karl, courant à lui, joyeux, brandissant un petit violon rouge que l'oncle lui avait acheté.

— Tu sais, mon neveu Heinrich (il était toujours fier de dire : mon neveu) n'en a pas un pareil! Je jouerai des concerts à Noëmi. Nous avons été la chercher, Noëmi; elle a mangé des gaufres avec nous chez le pâtissier.

Et Karl, raclant son violon rouge, en avait tiré sous l'archet des sons si aigres et si rauques, qu'André s'était enfui... Que faisait Lise à cette heure? Dormait-elle, ou, comme lui?... Le silence de la maison pesait à son insomnie, il se sentait étrangement seul. Tout à coup une détonation ébranla les vitres, un sifflement aigu traversa l'air, puis ce fut une explosion lointaine. Il tressaillit de la tête aux pieds. Un nouveau sifflement, un autre... il comprit.

Les pressentiments de son père n'étaient que trop justifiés... le bombardement commençait!

Le cœur battant, il ouvrit sa fenêtre. Ce canon, tonnant par secousses dans le grand silence, le poignait d'angoisse. Ce qu'il éprouvait était moins la peur qu'un indicible, un torturant malaise, un poids lourd qui à

chaque coup lui retombait sur le cœur. La ville était ensevelie dans un calme profond; on eût dit une mer de ténèbres aux vagues noires et pétrifiées, un chaos d'épaves sombres découpant leurs arêtes brillantes sous la lune. Depuis hier, les gazomètres vidés par précaution, Strasbourg rentrait dans une nuit solennelle qui faisait paraître millénaires ses maisons à grands toits et ses charpentes en surplomb. Des détonations violentes partirent des remparts; la ville répondait.

On frappait à la porte. André vit l'oncle Anselme, tenant son bougeoir à la main. Il avait passé son pantalon à bretelles et gardait un madras noué sur la tête :

— Mais, André, dis-moi, qu'est-ce que c'est donc que ça?

Ses yeux brouillés de sommeil, sa stupeur naïve en un pareil moment avaient quelque chose de si prodigieusement comique, qu'André ne put s'empêcher de rire :

— Ça, mon oncle, c'est le feu d'artifice du 15 août; seulement, ce sont les Prussiens qui le tirent!

Etendant le bras, il montra l'espace traversé d'éclairs. La cathédrale, dépassant les toits des rues voisines, projetait dans le ciel sa tour octogonale et la pyramide de sa flèche à jour. Les obus, dans leur trajectoire sifflante, semblaient la viser.

— Non, répétait l'oncle, dont la bonne figure exprimait une incrédulité sans bornes, non, ça n'est pas possible!

Mais l'escalier craquait sous des pas, des cris d'appel se répondaient d'un étage à l'autre. André, descendant au premier, trouva son père, sa mère levés. M. Germath était pâle d'indignation. Les servantes effarées passaient et repassaient comme des ombres. La conscience du vieux Strasbourgeois se révoltait : au milieu des siens, il pensait à la fille et au petit-fils qui lui manquaient, à son gendre Haffner. Il était là, avec ses

soldats. Du haut des collines, il assistait à ce bombardement sacrilège, impie. Que pensait-il? Que pensait Edel? Il n'était pas possible qu'ils approuvassent cette guerre entre proches, la navrante brutalité de ces obus jetés sur une ville paisible, et quelle ville, Strasbourg l'Alsacienne, parente et alliée, sœur des villes allemandes!... Le visage de sa femme reflétait une égale souffrance... Quant à André, sa pensée n'était pas ici, mais chez les Ansberque, dans la petite chambre virginale où, debout elle aussi, Lise écoutait; il eût voulu la protéger, l'entraîner, l'arracher à un péril de mort, la conquérir ou mourir avec elle... Karl, de son lit, se rappelant les 15 août passés, demandait à voir les fusées...

Des lanternes, des lampes s'allumaient aux vitres; la rue s'emplissait d'un bourdonnement confus. Strasbourg réveillé comptait les vingt et un coups, la salve dérisoire saluant la fête de l'Empereur. Le sourd écroulement des plâtras faisait écho au tonnerre des explosions, des odeurs de fumée s'élevaient.

— Oh! s'écria Karl juché en chemise sur une chaise, un feu de Bengale!

Là-bas, vers la porte de Saverne, grandissait une lueur rouge d'incendie.

L'oncle Anselme, secouant la tête, répétait obstinément :

— Ce n'est, Dieu! pas possible...

Par la porte entr'ouverte de la chambre des Haffner, où couchait le capitaine blessé, un rais de lumière filtrait. Le vieil officier, qui entendait tout, cria :

— Ce n'est que le commencement. Vous en verrez bien d'autres!

IV

L'appartement de l'oncle Anselme occupait au troisième étage, sous le toit, une haute et vaste pièce éclairée de lucarnes et une petite chambre.

Dans cette dernière tenaient son lit, un bahut et une commode : de quoi suffire à un étudiant pauvre. Cette simplicité non seulement lui plaisait, mais lui était devenue indispensable : il réservait ses goûts d'art et de luxe pour son musée. Car c'était un véritable musée que l'immense pièce encombrée de meubles précieux. Toute une vie de célibataire maniaque, toute une fortune de passionné collectionneur aboutissaient là; il savourait des jouissances incomparables, quand, assis dans un grand fauteuil gothique et fumant sa longue pipe de porcelaine, il contemplait, les yeux mi-clos, ses richesses.

C'était d'abord des tapisseries de Flandre où des singes se livraient à mille fantaisies, éperonnant des chevaux barbes, poursuivant sous des saules des baigneuses nues, ou banquetant, vêtues de brocart, autour d'une table chargée de mets. Puis un grand bureau Louis XV en bois de violette et de rose, aux bronzes tourmentés, pièce unique; un cabinet italien d'ébène et d'ivoire, ciselé comme une dentelle, et, près de faïences hispano-mauresques, aux reflets de feu, des potiches et de hauts vases en porcelaine de Chine; puis des bronzes, des soies du Japon; des armes lourdes comme cette épée à deux mains, que Karl ne pouvait soulever, ou légères comme ces stylets damasquinés, qui avaient dardé leurs aiguillons de guêpe dans les pourpoints de buffle, ou au défaut des cuirasses d'acier. L'admirable était un meuble de Beau-

vais, aux bois dorés, et dont le point, tout de fleurs, d'oiseaux et de fruits, avait une richesse de coloris merveilleuse. Des médailles, des pierreries, des émaux, des figurines de Saxe montraient derrière les vitrines leurs reliefs frustes, leurs feux, leurs délicates mosaïques ou leurs contours d'une grâce floue. De vieux tableaux laissaient émerger de leurs fonds enfumés des têtes de saints ou de capitaines; un délicat tryptique de primitif, sous l'écaillement de sa peinture à l'œuf, étalait les trois scènes de la Nativité, du miracle de Lazare et du Christ en croix, entre les larrons. L'on voyait encore des incunables, des miniatures, un hanap de Bohême, et, ce que Karl prisait par-dessus tout, de grimaçants magots d'ivoire, saisis dans des postures si bouffonnement vraies, qu'ils semblaient vivre.

Assis sur un petit tabouret, au pied du fauteuil de l'oncle, il écoutait pour la centième fois l'histoire des treize cloches de la cathédrale : — la grosse cloche, qui a six pieds de diamètre et qui exige six hommes pour la mettre en branle; pendant la Révolution, lorsqu'on fondait ses pareilles pour en faire des monnaies, on n'avait pu la descendre, tant elle était lourde; — la cloche des portes, que les gardes sonnaient pendant un quart d'heure, une heure avant l'ouverture et la fermeture des portes de la ville; — la cloche *d'argent*, dont l'« amneistre régent » seul avait la clef; elle ne tintait que pour la trahison, la grande foire, et encore pour l'arrivée ou le sacre des rois... Karl réclamait l'histoire du cavalier qui paria de faire trois fois en courant le tour de la galerie de la plate-forme, et qui tomba dans le vide, suivi aussitôt de son chien fidèle; puis l'histoire de la femme qui se précipita « exprès » et dont le soulier resta accroché à l'une des tourelles : histoires parfaitement vraies, que perpétuent un chien de pierre et un soulier de pierre; Karl les avait vus...

Il se faisait répéter d'autres récits : le pot de feu par

lequel les gardes de la plate-forme signalent les incendies, le grand cor de métal qu'ils embouchaient à huit heures du soir et à minuit, pour faire sortir les Juifs de la ville; ce cor, on le conservait à la bibliothèque où Karl l'avait admiré : une fameuse trompette! Il y en avait, « des choses, » à la bibliothèque : des instruments de torture terrifiants, le gigantesque bonnet rouge dont la Révolution coiffa la flèche de la cathédrale, et surtout le célèbre vase d'airain que les Zurichois apportèrent en 1576 à Strasbourg, lorsqu'ils vinrent célébrer les jeux de l'arquebuse. Leur voyage fut si rapide, que ce vase, emporté plein de bouillie de mil chaude et entouré de sable chaud, arriva brûlant à Strasbourg, et on « mangea toute la bouillie au poêle des Maçons, sur la table de l'amneistre ».

— Toute la bouillie, c'est à faire frémir : un vase pesant cent quarante livres; de quoi donner une belle indigestion! Hein, Karl?

Il n'était pas de légende de Strasbourg que l'enfant ne connût; parfois le petit, songeant aux heures sanglantes de 93, à la Terreur, au tribunal de mort où siégeaient Taffin et Schneider, des ex-prêtres, s'épouvantait; parfois il riait tout seul à l'histoire du roi Sigismond qui, lorsqu'il descendit au palais de Luxhof, n'y dépensa pour sa table que six pfennings (deux sous) par personne : une sorte de roi Dagobert, un si bon roi, qu'un matin les dames de Strasbourg le tirèrent de son lit, et lui firent parcourir en dansant les rues; elles s'aperçurent alors qu'il était nu-pieds, entrèrent chez un cordonnier et achetèrent au roi une paire de gros souliers, ce dont il fut si content, qu'il donna en partant des bagues à toutes celles qui l'avaient réveillé... Que de fois Karl s'était fait conduire dans la vieille chapelle du temple Saint-Thomas où l'on voit deux momies en des cercueils vitrés! C'était autrement mieux que le sarcophage du maré-

chal de Saxe avec ses figures symboliques... Dans un des cercueils, on voyait un « monsieur » habillé de bure, en bas de lin et souliers carrés, avec un bonnet de drap d'argent, une fraise plissée et des gants; dans l'autre, une « demoiselle » couronnée de fleurs, en robe de taffetas bleu-vert à rubans, des bracelets de perles aux bras, et tenant une couronne de lauriers au milieu de laquelle brille un rubis. Tous deux avaient des visages curieux, d'un luisant de vernis, et leur immobilité était grotesque et terrible. C'est de la sorte que Karl se représentait les morts, offerts en spectacle aux vivants et condamnés à les voir défiler sans se mêler à eux. Elle devait pourtant s'ennuyer, la jeune fille au nez pincé, aux pommettes caves!...

Ainsi, au milieu de ces reliques et de ces souvenirs, en tisonnant la cendre du passé, l'oncle Anselme et Karl, presque aussi enfants l'un que l'autre, échappaient à la réalité sinistre du présent.

— Peut-on entrer? demanda une voix.

Et la figure de belette du cousin Stoumpff apparut. Il était suivi du brave Humblot, à qui ses énormes moustaches ne parvenaient plus à donner un air terrible, tant il avait maigri et blêmi depuis dix jours.

— Grande nouvelle! cria Stoumpff : le siège va être levé! — Sa main gauche, frappant en dessous sa main droite, indiqua une prompte façon de déguerpir... — Pendant trois jours, notre armée avec Bazaine a livré de formidables combats; les Allemands sont en pleine déroute!

— Oui, oui, répétait Humblot très surexcité, rien n'est plus sûr! C'est à la préfecture qu'on nous l'a dit.

Il s'arrêta, en voyant les yeux écarquillés de l'oncle Anselme; ils se fixaient sur Stoumpff, dont tout un côté du visage était en compote, marbré de jaune et de vert, l'œil au beurre noir :

— Bonté divine! Stoumpff, qu'est-ce que tu as là?

— Rien, rien, un accident... répondait l'autre embarrassé.

Pris pour un espion parce qu'il regardait trop attentivement couler l'Ill, sur le pont du Corbeau, la foule s'était amassée, puis ruée sur lui, des soldats l'avaient traîné au poste par les cheveux; les Strasbourgeois, depuis Frœschwiller, voyaient des espions partout, au point que le préfet avait menacé de prison les curieux qui monteraient sur les toits. De fait, les espions pullulaient, anciens ouvriers brasseurs, anciens commis de bureau; ils n'avaient pas attendu qu'on les expulsât comme Allemands pour aller offrir leurs services au général de Werder, qui commandait le corps d'occupation devant Strasbourg : un petit homme sec, bilieux, aux terribles colères, aussi vite déchaînées qu'apaisées, impitoyable par principe, un de ces outils de fer comme la discipline prussienne en forgeait, un reître du temps des incendies, des pillages et des meurtres systématiques. Ceux qui connaissaient sa réputation étaient fixés : le choix était significatif, surtout succédant au vieux général de Beyer, goutteux, — trop humain, disait-on.

Mais n'ayant rencontré personne en bas, car Mme Germath était allée faire de la charpie dans une maison voisine, et Germath s'employait à l'organisation d'ambulances, le pasteur Gottus et l'avocat Wohlfart montaient l'escalier. On les reconnut à leur voix; ils n'étaient pas d'accord.

— Si! je vous assure! disait le pasteur, des paysans ont ramené en ville les trois canons. Je les ai vus, touchés, moi qui vous parle.

Ils parlaient de la sortie malheureuse de l'avant-veille, où les troupes avaient lâché pied, abandonnant trois pièces aux Badois.

Karl prévit des discussions ennuyeuses et se glissa dans l'entre-bâillement de la porte. Il lui avait semblé

qu'Ortrude pétrissait de la pâte à galettes, et il ne connaissait pas de plus grand plaisir que de voir disposer, sur le gaufrier de fer mis au feu, gros comme une noix de pâte molle; crac! les deux portes du moule se refermaient; une minute d'attente, et les parois, en s'ouvrant, découvraient une belle petite galette dure, d'un ton brun doré, tout historiée d'arabesques en relief, chaude sous la dent et fleurant la cannelle. Il se heurta à Gretchen qui montait un plateau chargé de chopes et un broc où moussait la bière fraîche, et cela sans qu'on le lui eût dit; c'était la coutume.

Mais Wohlfart, secouant sa tête grise hérissée, répondait avec énergie au pasteur :

— Non, malheureusement, nos canons sont restés au pouvoir de l'ennemi; encore, craignant un piège, les Badois ne se sont risqués à les enlever qu'au bout d'une demi-heure. Les canons que vous avez pris pour ceux-là étaient une pièce, qui n'avait pu prendre part à la sortie, parce que son timon était brisé, et deux autres qui étaient placées en réserve derrière le rempart. Mais vous n'avez pu voir les trois que nous avons bel et bien perdues, les pièces de 8, *l'Anodin*, *le Batailleur* et *l'Aloès*, fondues à Strasbourg et rayées à Toulouse; vous voyez que je suis renseigné. Vous avez été dupe du préfet, qui, pour calmer l'émotion de la foule, a affirmé, faussement, que ces canons venaient de rentrer.

Et Wohlfart, éloquent, — le haussement d'épaules, le rejet de toge habituel!... — flétrit cette habitude du mensonge officiel dont il semblait que la préfecture détînt le monopole. Ainsi, cette victoire prétendue de Bazaine ne reposait sur rien...

— Si! si! cria Stoumpff.

— Mais puisqu'on vous l'affirme! renchérit Humblot.

— Non, sur rien. On nous berne comme des enfants. Cette sortie d'avant-hier, quelle misère!

Cette fois, ni Stoumpff, ni Humblot ne protestèrent;

il y eut un silence de confusion, pendant lequel on entendit le bruit doux de la bière qu'Anselme Germath versait dans les chopes. Le pasteur secouait sa grosse face vineuse, mécontent d'avoir été attrapé. Oui, la sortie avait été pitoyable; et cela, faite au lendemain de l'insulte des obus, pour y répondre. Par le pont d'Altkirch, au sud, vers Neuhof et Neudorf, une petite colonne, commandée par le colonel Fiévet, était sortie. Elle comprenait 800 hommes d'infanterie, formés de deux bataillons des régiments de marche, et 200 cavaliers, amalgame des isolés de Frœschwiller; des infirmiers avec des cacolets suivaient. Aux premiers coups de feu, les cavaliers tournaient bride en poussant des cris, se jetaient dans l'infanterie, qui, débandée, malgré la fermeté de quelques zouaves du capitaine Caillard, refluait précipitamment en désordre. Le colonel Fiévet avait été dangereusement blessé! Strasbourg était encore vibrant de douleur. Quoi! sans coup férir, nos soldats perdaient trois canons, n'écoutaient plus leurs chefs, s'enfuyaient; et le général Uhrich ne sévissait pas! On ne créait pas de cour martiale! On n'en fusillait pas une dizaine au moins!

Là-dessus, tout le monde fut d'accord, en buvant la bière fraîche.

M. Humblot, qui avait pris dans sa main un coffret de cuir ancien, une mallette rouge incrustée de filets d'or usés, demanda :

— Votre musée est bien exposé, sous les toits, Anselme. Est-ce que vous ne prendrez aucune précaution?

— Pour quoi faire?

— Eh bien, dit Wohlfart. Après l'avertissement du 15 août...

— Parbleu, reprit Stoumpff, tu devrais, cousin, tout déménager à la cave.

— Mais, dit naïvement l'oncle Anselme, est-ce que vous ne croyez pas que c'était une plaisanterie?

On se récria : une plaisanterie, quand il y avait eu des blessés, des morts, plus de vingt maisons atteintes!... Le pasteur Gottus objecta pourtant que l'on était au 18, et que, depuis trois jours, on était épargné; il se refusait à croire qu'un peuple civilisé, des soldats d'esprit religieux, qui étaient entrés en campagne en chantant *Ein feste Burg ist unser Gott!* (c'est une solide forteresse que notre Dieu), bombarderaient, de gaieté de cœur, une cité de paix, et des habitants innocents? Il ne croyait ni à une intimidation ni à une plaisanterie; mais ces boulets n'avaient-ils pu être destinés aux remparts? les dépasser, se perdre?

— Voyons, dit-il en frottant de l'index son nez bulbeux, tic familier qui soulignait la conviction de ses arguments, voilà des hommes instruits, d'une culture et d'une moralité supérieures, et ils trahiraient la religion et la science! Dans quel but? Une nation protestante, célèbre par son libre examen et ses lumières, faisant profession de répandre dans le monde *die Idee des Menschensthums* (l'idée de l'humanité), irait se trahir elle-même, se couvrir d'opprobre dans l'univers, massacrer des femmes, des jeunes filles! L'Allemagne qui a le culte et le respect de la femme, son armée composée d'hommes mariés et de chrétiens, non, non, mille fois non!

— Ils ont pourtant visé la cathédrale, dit Wohlfart. Un de mes amis a repéré sur la carte les dégâts.

— Heureusement, dit Humblot, qu'avant huit jours nous serons débloqués! Félix Douay va descendre de Belfort, Mac-Mahon se reforme, et tous deux vont balayer l'Alsace.

— Qui vous a dit cela? demanda Wohlfart.

— C'est Ansberque qui le tenait du préfet.

— Naturellement, fit Wohlfart.

Et l'on ne put s'empêcher de rire du préfet, bi n que le nom d'Ansberque eût jeté un froid; auc n

des amis de la maison ne l'approuvant, et l'on estimait que Stoumpff, cousin et obligé des Germath, eût mieux fait de cesser ses rapports avec lui.

— Eh bien, dit Anselme, levant sa chope, buvons à la délivrance, et puissions-nous bientôt nous retrouver paisiblement assis devant un bonne table bien garnie, où nous verrions, je suppose, un cochon de lait farci, tenant une truffe dans son groin, ou encore un baril d'huîtres d'Ostende tout chevelu de varech.

— En attendant, dit le pasteur, si le blocus dure, que le Seigneur donne leur pain quotidien à tous les pauvres gens de Strasbourg.

— Bien dit, répliqua Wohlfart, qui aimait pourtant beaucoup les huîtres d'Ostende et le cochon de lait rissolé à point.

— Oui, oui, dit l'oncle Anselme en rougissant.

Et il baissa le nez dans sa chope. Mais l'idée ne vint à personne que le pasteur eût voulu l'humilier, et le pasteur y pensait encore moins, tant on savait le vieux garçon charitable.

Karl cependant, à la cuisine, béait d'admiration à voir la régularité automatique avec laquelle Ortrude opérait (c'était bien des petites galettes!) : la noix de pâte! crac, les portes se ferment! crac, elles se rouvrent, et maintenant, c'est la galette qu'on croque et qui craque; il y en a, sur une claie d'osier, tout un amoncellement, et, à part, celles qui ont eu un coup de feu, les «négresses». Ce ne sont pas les plus mauvaises.

Mais Ortrude, s'interrompant, faisait le choix des moins brûlées, et, les enveloppant de papier écolier bien blanc, ficelait un paquet; elle n'y manquait jamais :

— Tenez, Hannah, vous les porterez à Noëmi en même temps que la bouteille de pharmacie, achetée par Madame; et n'oubliez pas de me rapporter du café et du sucre.

Hannah déjà s'apprêtait, et les yeux de Karl s'animaient d'envie et de plaisir :

— Emmenez-moi, Hannah!

Elle consentait, et Karl par les rues trottinait à côté d'elle. Il aimait bien aller voir Noëmi au pensionnat des Sœurs, rue de l'Arc-en-Ciel. La sœur Basilice le regardait toujours d'un air triste, parce que c'était un petit protestant; et avec un soupir, parce qu'il était bien gentil, elle lui offrait une pastille de menthe. Il lui semblait aussi, en rendant visite à Noëmi, jouer un rôle protecteur; elle avait une pauvre grâce souffreteuse, dans son uniforme sombre et sous son affreux petit bonnet, et il était libre, tandis qu'elle ne pouvait franchir la porte du parloir. Elle en aurait, un joli paquet de galettes!... Quant au sirop dépuratif envoyé par sa maman, Karl n'en aimait ni l'odeur ni le goût; on eût dit du cirage étendu d'eau. Il regardait avec satisfaction le mouvement des rues, les baquets placés devant les portes en cas d'incendie; beaucoup de volets étaient capitonnés, derrière leurs lamelles, de matelas. Mais pourquoi ce qui l'amusait tant rendait-il Hannah mélancolique? Elle et Gretchen étaient les deux contraires; Gretchen, blonde, vive et gaie, chantait toujours; le matin, elle entrait dans sa petite chambre comme le beau temps, avec son teint et ses cheveux d'aurore; Hannah, brune, et d'une douceur sérieuse, lui racontait des histoires; elle le bordait le soir dans son lit et la lumière qu'elle emportait, laissant l'ombre derrière elle, nimbait d'une clarté de crépuscule sa silhouette fuyante. Elle avait l'air bien triste, Hannah; pourquoi? S'enhardissant, il le lui demanda.

Elle le regarda avec étonnement :

— C'est des choses que vous ne pouvez pas comprendre, petit Karl.

Mais si, il pouvait très bien...

Elle dit avec simplicité :

— C'est parce que Wilhelm, mon fiancé, est avec les soldats qui se battent contre Strasbourg, avec le lieutenant Haffner, vous savez bien.

Oui, Karl savait... il revoyait Wilhelm, le brosseur du lieutenant, un grand et beau soldat barbu qui accompagnait toujours son maître. Quel appétit solide! il engouffrait une miche de pain dans une soupière de café au lait, et avec cela il ne parlait que de sentiment, une main sur son cœur. Mais qu'est-ce que ça pouvait faire à Hannah que Wilhelm se battît contre Strasbourg? car ces mots : guerre, bombardement, mort, malgré la vision sanglante des blessés à la gare, n'évoquaient pour lui rien de précis et de profond. Il ne faisait même pas attention à l'écho du canon. Se battre? il s'était battu une fois avec Heinrich, en se cognant tête contre tête, et en se griffant les mains. Le lieutenant, son beau-frère, avait beaucoup ri.

Mais voilà le pensionnat, sœur Basilice, Noëmi. La sœur, qui coule toujours ses mains dans ses grandes manches, le contemple avec cet air de dire : « Protestant, quel dommage!... mais si gentil! » Et elle s'éclipse; certainement elle va chercher les pastilles de menthe. Noëmi a sauté au cou de Karl.

— Tiens, dit-il avec majesté, voilà des galettes que je t'apporte, et puis du sirop de remède que maman t'envoie.

Noëmi n'a pas l'air si ravi que Karl l'aurait supposé; cependant, des galettes d'Ortrude!... Elle a sa mine « chiffon », ses yeux « chose »; peut-être pense-t-elle que Karl est bien heureux d'avoir un papa, une maman, un oncle, un frère, des servantes, toute une grande famille qui le gâte, tandis qu'elle, Noëmi, est seule au monde; et la pension, c'est bien triste... Est-ce qu'elle ne va pas défaire le paquet? Karl comptait qu'elle serait pressée de mordre aux galettes, et même de lui en offrir...

Mais sœur Basilice revient, sans pastilles; elle aussi est préoccupée. C'est curieux, comme tout le monde l'est!...

— Adieu, Noëmi.

La petite, les larmes aux yeux, bien fort embrasse son ami. Karl, la porte refermée, rappelle à Hannah la commission d'Ortrude, le sucre, le café. Déjà il se représente l'épicerie Hagrem : l'opulence des pâtes alimentaires, des pains de sucre enveloppés de papier bleu, — il paraît que ça ressemble à des obus, — la splendeur du tonneau de harengs saurs, la modestie des pruneaux, des figues et du raisin sec, l'indiscrétion des fromages, le givre des pralines rouges et l'éclat des amandes jaunes; mais, sitôt entrée, Hannah se récrie, les prix ont augmenté :

— Tout le monde fait ses provisions d'avance; on ne sait pas ce qui peut arriver, dit M. Hagrem, le patron...

Cette nuit-là, dans leur chambre, M. et Mme Germath causaient.

M. Germath disait ses soucis. Une grosse part de sa fortune, placée en commandite dans son ancienne fabrique, allait tarir pour longtemps. Les métiers étaient arrêtés, les ouvriers jetés à la rue; quelques-uns seulement, dont un contremaître, avaient pu rentrer à Strasbourg. De son ancien associé, directeur en titre à présent, aucune nouvelle; on le croyait à Paris. Les Badois s'étaient retranchés et barricadés dans Schiltigheim; une reconnaissance, la veille, s'en était convaincue, sous la fusillade. Des maisons déjà avaient brûlé, la fabrique aurait son tour. Heureusement qu'il avait des fonds en réserve chez les banquiers de Strasbourg; mais combien de gens seraient ruinés! Toutes ces brasseries, toutes ces malteries, toutes ces usines hors des murs, destinées à être réquisitionnées par l'ennemi ou saccagées sous les boulets!... Quel désastre!

Mme Germath, elle, s'inquiétait d'André. Il ne parlait plus, mangeait à peine. Elle savait, par Linna Stoumpff, qui l'avait rencontré, qu'il rôdait autour de la maison des Ansberque : pourvu que cela ne finît pas mal. Une force de passion étrange, elle le savait, couvait dans cette âme d'une tendresse peu commune. N'avait-il pas parlé de s'engager, lui, boiteux, dans la compagnie franche que le professeur Liès-Bodard organisait?

— Non, disait Germath, il n'y entrera pas; je m'y oppose.

Ce qu'il pensait, sa femme le comprit. C'était bien assez que cette guerre sacrilège eût lieu; oui, bien assez de la subir courageusement, sans la rendre fratricide. André ne pouvait tirer un coup de fusil qui risquait d'atteindre son beau-frère, ou s'exposer à être frappé d'une balle envoyée par les soldats d'Haffner. Il y avait là une monstruosité qui soulevait la raison. Et parce qu'Haffner était Allemand, et leur ennemi, il ne pouvait cependant le haïr : Haffner respectueux pour lui comme un fils, Haffner qui rendait Edel heureuse, et ce petit Heinrich aux cheveux bouclés!... Quand il pensait à cela, ses poings se serraient, un étau étreignait sa poitrine; il répétait : « Il y a de quoi devenir fou... »

Tout à coup ils sursautèrent, une transe au cœur. Ils reconnaissaient le sifflement, le fracas sinistre de l'autre soir. L'obus n'avait pas dû s'abattre loin. Sauté à bas du lit, habillé en quelques secondes, Germath courait à la fenêtre, l'ouvrait, frémissant à chaque explosion.

— Allons, plus de doute! Cette fois, Gottus ne dira plus que c'est par erreur. Encore un! Encore! Un incendie. C'est au faubourg National! Les sauvages, les sauvages!... Laisse-moi donc, femme; tu vois bien qu'il faut que j'y aille! Où en serions-nous, si nous ne nous aidions pas les uns les autres? Quelle lueur! Vont-ils brûler tout le faubourg?...

— Je vais avec toi, père, cria André, qui, de l'étage au-dessous, également à la fenêtre, l'avait entendu.

Mais ils n'étaient pas à mi-route que le bombardement avait cessé. Ils continuèrent pourtant jusqu'à la place Saint-Pierre-le-Vieux. Par delà le canal des faux remparts, une clarté lugubre rougissait le ciel. Un grenier à foin, des maisons, une ferme flambaient; on voyait au loin gesticuler des formes noires, et l'on entendait des cris épouvantables de porcs à demi grillés; une odeur écœurante arrivait. Ils passèrent la nuit à aider de pauvres gens à charrier leurs meubles, à voir porter sur des civières des blessés. Le lendemain, rentrant dans leur quartier, ils trouvèrent les voisins en tumulte, la consternation et l'horreur sur tous les visages. Ortrude, farouche, les attendait sur le seuil.

M. Germath s'écria :

— Un malheur?

— Oui, un grand malheur. — Sa voix s'étrangla de sanglots. — Un obus est tombé sur le pensionnat des sœurs : trois petites filles dans leur lit ont eu les bras et les jambes coupés; il y en a une en morceaux, et Noëmi a été écrasée. Vous diriez de la bouillie. Madame a vu le corps. C'est une pitié....

Paul et Victor MARGUERITTE.

(A suivre.)

L'ÉDUCATION D'UN PRINCE

QUELQUES MOIS AUPRÈS DU DUC DE BORDEAUX

(1833-1834)

(*Suite*)

CHAPITRE II

Au moment où je m'apprête à m'éloigner, le 1er novembre, j'apprends que le général de Damas me cède la place. — Adieux solennels de M. Cauchy qui lit à M. de Damas un discours écri par avance. — Phrases malséantes pour l'évêque et pour moi. — Entretien avec le duc de Bordeaux. — La question La Villatte et d'Hardivilliers. — Le dîner du duc de Bordeaux. — Le whist du Roi. — Le coucher du prince. — Son appartement. — Émotion et sanglots. — Scène pénible de deux heures. — Portrait physique du duc de Bordeaux. — Les habitudes du matin. — Études et équitation. — La première promenade à cheval. — Le prince bon cavalier. — Dernière émotion au départ du baron de Damas. — Commencement de confiance avec moi. — Questions d'étiquette. — Pomenades et visites. — Le prince Victor de Rohan. — J'écris une lettre au Roi en faveur de M. de La Villatte. — Charles X est inexorable. — Les Vendéens. — Le jardin de l'Empereur et la partie de barres. — Le duc de Bordeaux vient voir ma femme. — Grand dîner chez le Roi. — Représentations au jeune prince qu'on traite trop en enfant. — Reprise des études. — Instruction classique et militaire. — Ignorance où est le prince de l'histoire contemporaine. — Sciences mathématiques. — Équitation et assauts d'armes. — L'association de Saint-Nicolas et la générosité du jeune prince. — Les fils du duc de Blacas et les

jeunes Bourbon-Busset. — La collection de médailles du duc de Blacas. — Les soldats de plomb. — Le chef de la police de M. de Blacas. — Départ du comte de Montbel et d'autres Français. — Mort du feld-maréchal prince de Lichtenstein. — Cortège imposant. — Les numéros des schabraques. — Élan de patriotisme du duc de Bordeaux. — Note au Roi. — Singulière réponse de Charles X. — Départ de M. de La Villatte. — Dureté de la Dauphine. — Départ de l'abbé Molini. — Les professeurs et la maison du prince. — Questions de traitement. — Sur le duc de Blacas. — Espionnage de MM. Billot et Cauchy. — Lettre d'explication au général de La Tour-Maubourg que je confie à M. Guibourg.

Le lendemain 1er novembre, jour de la Toussaint, devint enfin l'époque décisive; mais cette conclusion ne fut pas moins extraordinaire que tout ce que j'avais éprouvé jusque-là. Je dormais peu depuis mon séjour à Prague, et il est facile d'en comprendre les motifs; cette nuit, je ne fermai pas l'œil, en pensant à mon entretien avec le Roi, à la répugnance que j'inspirais au jeune prince; et d'un autre côté à l'effet que produirait en France, et parmi les voyageurs français, le non succès de ma mission. Cependant, désirant avoir une dernière explication avec M. de Damas, sur ce qu'il m'avait dit la veille, je montai de très bonne heure au Hradschin et je fus d'abord à la messe de sept heures à la cathédrale; là je sus que le jeune prince et M. de Damas avaient fait ensemble leurs dévotions à la chapelle. Alors je revins chez moi sans leur parler, ne voulant pas troubler le recueillement de cette journée.

Plus tard je retournai au Hradschin, et je fus d'abord chez Madame la Dauphine. Je cherchai à lui faire comprendre tous les inconvénients de la prolongation de mon séjour à Prague; que je n'étais plus qu'un sujet de division, non seulement pour les étrangers, mais même dans l'intérieur du château; qu'il était urgent de faire cesser cet état de choses, et que dès lors je devais considérer mon éloignement comme

une nécessité, d'autant plus que, les principales difficultés étant contre moi, après mon départ l'évêque d'Hermopolis pourrait probablement rester avec l'abbé Trébuquet. Elle ne put combattre mes raisonnements, mais elle parut cependant effrayée de ma résolution. Je fus ensuite chez le duc de Blacas avec qui j'eus une explication semblable. Il m'engageait à attendre encore; mais je lui fis observer que je ne le pouvais plus; que d'ailleurs, d'après tout ce qui se passait, je devais me considérer comme un inconvénient, et que si je m'étais empressé de me rendre aux ordres du Roi, lorsque j'avais été appelé, je devais regarder comme un devoir de me retirer maintenant.

En quittant le Hradschin, je vis le marquis de Forbin qui était, parmi les voyageurs français, un de ceux qui avaient fait les représentations les plus énergiques sur tout ce qui se passait à Prague. Il partait ce même jour et me fit ses adieux. Rentré chez moi et après avoir prévenu Madame la Dauphine et le duc de Blacas de la nécessité de mon départ, je m'occupai avec ma femme à faire nos malles. Je ne comptais plus retourner au Hradschin. Nous fixâmes notre départ pour le lendemain avant le jour. Dans ce moment un valet de pied du duc de Bordeaux vint de la part de M. de Damas me demander de me rendre immédiatement chez lui, pour recevoir communication d'une affaire importante. J'étais accablé de fatigue, et toutes les conférences que j'avais déjà eues avec le baron de Damas avaient été si inutiles, que ma première réponse fut que je ne pouvais y aller; mais l'évêque d'Hermopolis avait reçu le même message : il me pressa de le suivre et je me décidai à monter encore cette fois au Hradschin avec lui et l'abbé Trébuquet.

En entrant chez M. de Damas, je lui trouvai l'air vivement affecté. Il vint à moi : « Je ne suis plus rien ici, me dit-il; c'est vous qui êtes le gouverneur du duc

de Bordeaux, et j'ai l'ordre du Roi de remettre immédiatement le prince entre vos mains. — Cela ne se peut pas, repris-je aussitôt. Le jeune prince me connaît à peine, il paraît avoir de l'éloignement pour moi. J'ignore absolument quelles sont ses études, quel sera mon service; il faut nécessairement plusieurs jours pour préparer une telle transition. — Non, me dit-il, c'est l'ordre du Roi que je suis chargé de vous transmettre. Je quitte mes fonctions ce soir même, je désire pouvoir partir demain, et dès ce moment c'est vous qui êtes chargé de Monseigneur.»

Je voulais résister encore, ne pouvant comprendre un dénouement aussi brusque après tant d'incertitudes et une si longue attente; mais l'évêque d'Hermopolis m'observa que je ne pouvais reculer maintenant devant l'accomplissement d'une mission que j'avais acceptée en quittant la France. Je n'insistai plus, mais je restai presque anéanti d'une décision aussi prompte et à laquelle je m'attendais si peu. Je me rappelais le mot de M. de Damas : «Vous êtes pris.» Je l'étais en effet, car je ne puis mieux peindre ce que j'éprouvais que par cette expression.

M. Cauchy et M. Billot se trouvaient avec nous dans le salon; le baron de Damas nous présenta le dernier comme venant d'être attaché à l'éducation du prince en qualité de professeur de droit. Alors ils s'approchèrent l'un et l'autre de M. de Damas ; M. Cauchy tira de sa poche une feuille de papier et lut un discours d'adieu préparé d'avance. Cette manière solennelle de prendre congé me parut assez bizarre, et ce discours fut prononcé d'une voix tellement entrecoupée, qu'il me fut impossible d'en bien saisir le sens et d'en comprendre la portée; je remarquai seulement des expressions de regret sur le départ de M. de Damas et des jésuites, ce que je trouvais tout à fait convenable; mais je crus en outre entendre qu'il déplo-

rait le changement actuel, qu'il répugnait d'y participer. J'étais à une certaine distance de cette scène avec l'évêque d'Hermopolis et l'abbé Trébuquet; je m'approchai de l'évêque et je lui dis à demi-voix : « Au milieu des regrets bien naturels qu'on adresse à M. de Damas, il me semble avoir entendu quelques expressions peu flatteuses pour nous : dans la position où nous sommes, ne devrions-nous pas faire quelques observations? — Non, non, me répondit-il. Nous avons eu bien assez de tribulations; ne dites rien, tout s'arrangera. » Je n'insistai pas, et on verra plus tard combien cette tolérance devint une faute grave.

Cependant ma femme m'attendait pour dîner; elle continuait nos apprêts de départ, et moi je me trouvais retenu au Hradschin; je devais, dès ce jour même, ne plus quitter le prince. J'envoyai par un valet de pied un billet à ma femme pour lui annoncer le brusque changement de ma position et pour la prévenir que je ne reviendrais pas le soir. Le baron de Damas me montra la chambre où je devais coucher; elle n'était séparée de celle du prince que par son cabinet d'étude. Il m'annonça que ma femme aurait plus tard un appartement au Hradschin; mais en attendant elle devait rester seule à l'auberge, ce qui me parut assez pénible; du reste l'évêque d'Hermopolis fut dans le même cas, car il n'y avait point d'appartement disposé pour lui.

Je vis bientôt le duc de Bordeaux : je causai avec lui, ainsi que l'évêque d'Hermopolis, des rapports qui allaient s'établir entre nous; il fut bien un peu embarrassé, ce que je trouvai tout simple dans cette circonstance. Le baron de Damas resta avec nous et nous indiqua les usages établis dans la maison du prince. Le comte de Bourbon-Busset et ses deux fils Charles et Gaspard étaient engagés à dîner. MM. Trébuquet, Cauchy, Billot, Molini et La Villatte se trouvaient

réunis et nous dînâmes à six heures tous ensemble. M. de Damas voulut dès ce premier jour me faire prendre la place qu'il occupait ordinairement en face du prince pour faire les honneurs de sa table. Après le dîner qui fut assez sérieux et où chacun était préoccupé de tout ce qui s'était passé, on vint annoncer à haute voix que le Roi était sorti de table; c'était le signal pour se rendre dans le salon. Je fus chargé d'accompagner le jeune prince; l'évêque d'Hermopolis nous suivit et nous passâmes la soirée avec la famille royale et les personnes qui faisaient partie de la cour ou qui étaient admises aux réceptions du soir. Les princes furent très bien pour moi, mais le Roi me renouvela l'injonction pénible de renvoyer MM. de La Villatte et d'Hardivilliers. J'avais déjà parlé de cette exigence à la duchesse de Gontaut, qui en était très affectée; elle me dit qu'elle se chargeait de la défense de M. d'Hardivilliers qui lui était nécessaire pour les leçons de dessin de Mademoiselle, et elle me laissa seul occupé de M. de La Villatte. Plusieurs des personnages de la cour m'adressèrent des compliments sur ma nouvelle position, comme si je venais de remporter une victoire. Certes, d'après tout ce qui était arrivé, ce n'était pas ainsi que je considérais mes fonctions et tout le poids de la responsabilité qui allait peser sur moi. A huit heures précises le Roi se mit à sa partie de whist avec M. le Dauphin, le duc de Blacas et le cardinal de Latil. Madame la Dauphine était occupée à faire de la tapisserie auprès d'une table ronde; la duchesse de Gontaut et Mademoiselle étaient à côté d'elle, ainsi que Mme d'Agoult et Mme de Bouillé. M. O'Hegerty, M. et Mme de Bourbon-Busset, qui venaient souvent à la soirée du Roi, entouraient aussi Madame la Dauphine.

A huit heures et demie le prince devait se retirer dans son appartement pour être couché à neuf heures.

Je l'accompagnai ainsi que l'évêque d'Hermopolis et nous retrouvâmes chez lui MM. Trébuquet, Cauchy, Billot et La Villatte. Le prince était dans l'usage de faire la prière en commun : il la récita tout haut et nous y assistâmes tous. Lorsque le service fut congédié, je restai seul avec M. de La Villatte auprès du prince; son valet de chambre ordinaire, M. Colas, vint le déshabiller. Je devais assister à son coucher et je restai jusqu'à ce qu'il fût dans son lit : je remarquai avec une sorte d'étonnement l'usage de lui passer une longue chemise de nuit formant une espèce de sac, ce qui me parut peu en rapport avec son âge, chemise dans laquelle il était enveloppé depuis les épaules jusqu'aux pieds. Le prince paraissait triste et préoccupé; je crus voir qu'il cherchait à retarder le moment où M. de La Villatte et Colas devaient se retirer, et il était évident pour moi que j'étais la cause de son inquiétude.

Avant de raconter la fin de cette première journée de mon entrée en fonction, je dois indiquer quelle était la disposition de l'appartement du prince. La famille royale occupait le second étage du palais du Hradschin, le premier étant réservé pour le logement de l'empereur d'Autriche lorsqu'il venait à Prague. M. de Blacas seul avait un appartement dans cette partie réservée au-dessous du logement de duc de Bordeaux. On montait par le principal escalier du palais; à gauche se trouvaient les appartements du Roi, et à droite sur le même palier celui du jeune prince; on y entrait par une antichambre où se tenaient les valets de pied; puis venait la salle à manger qui était rendue indépendante par un couloir éclairé sur les corridors; ce couloir, qui formait une seconde antichambre, conduisait dans un grand salon qui était le lieu des réunions; à la suite se trouvait une petite pièce où devait tous les soirs coucher M. de La Villatte, puis venait la chambre à coucher du prince; à la suite

de cette chambre était son cabinet d'étude, et après le cabinet se trouvait la pièce que je devais occuper. Cette dernière chambre communiquait enfin à une grande pièce de débarras qui avait sortie sur les corridors extérieurs. La chambre du prince et son cabinet d'étude se trouvaient ainsi placés entre la pièce occupé par M. de La Villatte dont la porte se fermait après le coucher et celle du gouverneur dont les portes jusqu'à la chambre du prince devaient rester ouvertes. Toutes ces pièces étaient chauffées par de grands poêles qu'on allumait par l'intérieur et qui donnaient dans les appartements une chaleur égale partout.

Lorsque le prince fut couché, que ses bougies furent éteintes et sa lampe allumée, et que M. de La Villatte et Colas se furent retirés, je lui souhaitai le bonsoir et je me rendis dans ma chambre en laissant ouvertes les deux portes du cabinet d'étude. Là, je me livrai à toutes les réflexions que m'inspiraient les événements de cette journée; je pensais à ma femme que j'avais laissée seule à l'auberge, occupée de nos apprêts de départ, et que je n'avais pu prévenir de tout ce qui s'était passé que par un billet qu'elle avait à peine dû comprendre. Bientôt je crois entendre du mouvement dans la chambre du prince, je prête l'oreille, je m'avance dans le cabinet et je reconnais en effet, aux craquements du lit et à des sanglots étouffés que le prince ne dormait pas et était en proie à une agitation pénible. J'étais si peu connu de lui que je pouvais craindre que ma présence ne fût point un secours. Je ne savais si je devais entrer, si je devais attendre. Cependant, inquiet de son agitation, qui me paraissait aller toujours en augmentant, je vins près de lui : « Qu'avez-vous, Monseigneur? lui dis-je. Vous ne dormez pas. Vous trouvez-vous indisposé? » Il ne répondit rien à mes questions, et, à la lueur de sa lampe, je vis que sa figure était très rouge, ses traits contractés, et

qu'il avait l'air de suffoquer. Je continuai de lui parler avec un vif sentiment d'intérêt et d'inquiétude : « Je vous en supplie, Monseigneur, dites-moi ce que vous éprouvez. Je suis venu près de vous pour vous consacrer toute mon existence; tout ce que je désire est de pouvoir vous donner des preuves de mon dévouement, mais j'ai besoin aussi d'avoir votre confiance. Soyez sûr que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour la mériter, pour mériter votre attachement. » En disant ces mots, je voulus prendre sa main; je la trouvai agitée d'un mouvement convulsif. Il ne proférait pas une parole, il détournait ses yeux; il était évidemment en proie à de grandes souffrances, ou à un chagrin violent. Une telle scène dans le silence de la nuit, seul avec le jeune prince, commençait à m'inspirer un effroi que je ne saurais rendre. Je fus au moment de faire un éclat, d'appeler au secours, de mettre toutes les sonnettes en mouvement. Je réfléchis cependant; je conservai les yeux fixés sur lui et au milieu de la crise qu'il éprouvait, je remarquai des sanglots, des larmes. Il me vint à l'idée de lui parler de M. de Damas : « Serait-ce son départ, lui dis-je, Monseigneur, qui est la cause de votre chagrin? Si cela est, je ne puis que vous approuver; oui, vous devez regretter un homme qui vous est si attaché, qui vous a donné tant de soins. » Il commença alors à jeter un regard sur moi, paraissant étonné de la manière dont je lui parlais de M. de Damas : « En effet, me dit-il, d'une voix entrecoupée, son départ m'a fait de la peine. — Je le conçois parfaitement, lui répondis-je, et cela fait l'éloge de votre cœur; mais puisque la volonté du Roi m'a appelé à le remplacer près de vous, soyez persuadé que je ferai tous mes efforts pour imiter ses soins, son dévouement, son attachement pour vous. »

Le prince parut de plus en plus étonné de m'entendre parler ainsi; peu à peu, il se calma, il laissa sa

main dans la mienne et je vis que ces mouvements convulsifs qui m'avaient tant effrayé disparaissaient tout à fait. Il en était temps pour moi, car j'avoue que cette scène m'avait fait une impression cruelle. J'ajoutai que M. de Damas ne partait pas le lendemain, que nous irions le voir ensemble dans son appartement. Je lui conseillai de choisir parmi les objets qui lui appartenaient un petit souvenir pour le lui donner avant son départ. Cette idée l'occupa et parut lui faire plaisir. Quand je le vis tout à fait calme, je changeai peu à peu la conversation, je lui racontai quelques anecdotes militaires auxquelles il prit de l'intérêt. Enfin la fatigue se fit sentir, je vis ses yeux s'appesantir et il s'endormit. De quel poids je fus alors soulagé! Cette scène pénible avait duré deux heures. Je retournai dans ma cellule. J'étais anéanti de toutes les agitations, de toutes les émotions de la journée, et surtout des terribles moments que je venais de passer, dont l'impression ne s'effacera jamais de ma mémoire. Je me jetai à demi habillé sur mon lit, et tant de réflexions venaient se heurter dans ma tête sur les pénibles débuts de ma mission qu'il me fut impossible de fermer l'œil.

Je dois intervertir ici l'ordre des faits pour raconter ce que je n'ai appris qu'à mon retour en France, après la mort du valet de chambre Colas, et lorsque j'ai revu sa veuve à Paris. J'ai su qu'un peu avant cette nuit si pénible, le jeune prince avait vivement pressé son valet de chambre de mettre des armes à sa disposition, afin, lui disait-il, de pouvoir se défendre!

Ainsi on lui avait fait peur de moi, on m'avait peint à lui comme un danger! Qui? Je n'en sais rien, et je ne désire pas le savoir; mais cela m'a expliqué depuis l'état d'angoisse où j'avais vu ce malheureux prince.

Cependant j'attendais la journée du lendemain avec inquiétude et impatience; ma position me paraissait

un rêve pénible et j'espérais encore que M. de Damas ne partirait pas, qu'il reprendrait des fonctions que je me sentais plus que jamais inhabile à remplir.

Le prince se levait tous les jours à six heures précises; je devais assister à son lever et je m'y trouvai avec MM. de La Villatte et Colas. Le costume du prince se composait d'un pantalon de drap élégamment fixé sur ses bottes par des sous-pieds, d'une veste ordinairement en drap vert avec collet de velours à demi boutonnée sur un gilet de couleur, et au lieu de cravate il portait une fraise plissée qui encadrait sa figure d'une manière extrêmement gracieuse; pour sortir, il mettait souvent une redingote courte serrée autour de la taille, et lorsqu'il faisait froid une redingote du même genre garnie de fourrure. Le prince était de la taille moyenne de son âge, sans être très grand, ni petit; mais il était fortement constitué, ses membres étaient musculeux; il avait la main forte, le pied petit; sa tête était droite et bien placée; il avait une très petite bouche, de belles dents, le nez bien fait et légèrement aquilin, de très grands yeux bleus vifs et pleins d'expression, le front haut, un teint éclatant de fraîcheur. Ses cheveux étaient d'un blond un peu foncé et coupés assez courts autour de la tête; sa voix était sonore. Il était bien fait, ses manières étaient gracieuses et il avait la tournure la plus distinguée et la plus élégante. Au total, il était d'une beauté remarquable et je ne pus trouver d'exagération dans tout ce qui m'avait été dit sur son compte.

Tous les matins le valet de chambre du roi, M. Gros, venait demander des nouvelles de Monseigneur; on l'annonçait à haute voix : de la part du roi. A ces mots, je devais me lever, rendre compte de l'état de santé du prince et demander les ordres pour la première visite de famille qui avait lieu ordinairement à neuf heures un quart. M. le docteur Bougon venait

aussi tous les matins voir comment se trouvait le prince. Un moment après la visite de M. Gros arrivèrent l'évêque d'Hermopolis, MM. Trébuquet et Cauchy, et nous assistâmes au premier déjeuner qui était fixé à huit heures. Le prince prenait ordinairement du bouillon et on servait du thé pour les personnes qui se trouvaient avec lui. A l'heure indiquée pour la visite de famille, je conduisis le prince chez le Roi, où se rendaient aussi de leur côté M. le Dauphin, Madame la Dauphine et Mademoiselle accompagnée de la duchesse de Gontaut. Le duc de Blacas et le cardinal de Latil étaient les seuls qui assistassent quelquefois à cette première visite; ils s'y trouvaient ce jour-là, mais ordinairement il n'y avait que la famille royale, Mme de Gontaut et moi. C'était le jour des Morts et nous fûmes tous ensemble assister à la messe dans une tribune fermée de la chapelle du château.

Après la messe, je ramenai le prince chez lui. Il n'avait point repris ses études ordinaires et nous étions convenus avec l'évêque d'Hermopolis de lui laisser quelques jours de demi-congé, pour causer davantage avec lui et pour l'habituer au changement de son intérieur. Ce jour-là, je lui fis prendre seulement une leçon de dessin de M. d'Hardivilliers qui fut à peu près une continuation de récréation. Je reçus ensuite la visite des Pères Drouillet et Deplace qui vinrent prendre congé et à qui je témoignai de nouveau mes regrets d'être la cause de leur départ (1); ils en comprenaient les motifs, mais je ne me doutais pas encore qu'ils laissaient près de moi des gens qui seraient moins indulgents qu'eux.

Madame la Dauphine, que j'avais été voir un moment, m'avait dit que ma femme était autorisée à

(1) Le duc de Bordeaux témoigna également un grand regret du départ des deux Pères; on lui fit écrire une lettre officielle que M. de Saint-Albin a publiée. *(Histoire de Henri V.)*

manger à la table du jeune prince; lui-même m'avait chargé de l'inviter. Je lui écrivis et elle se rendit avant midi dans le salon de Monseigneur. Elle parut extrêmement frappée de l'altération qu'elle remarqua dans mes traits, mais elle n'en fut pas étonnée quand je lui eus raconté les incidents de la journée et de la nuit précédentes. Le service étant réuni, nous déjeunâmes tous ensemble à midi. Nous étions neuf : le prince, ma femme et moi, l'évêque et MM. Trébuquet, Cauchy, de Molini, de La Villatte et d'Hardivilliers. Ce dernier ne mangeait avec nous que les jours de leçon de dessin. M. Billot, nouvellement attaché à l'éducation, ne vint que quelques jours après. La table du prince était en général très bien servie; elle était fournie par le service de la bouche, c'est-à-dire par la cuisine du Roi.

Après le déjeuner, le prince devait monter à cheval avec le comte O'Hegerty, et par ma position je devais l'accompagner. J'avais passé une partie de ma vie à cheval, j'avais été passionné pour l'équitation; mais, depuis sept ou huit ans, la nature de mes derniers services ne m'obligeait plus à monter à cheval, et un rhumatisme dans les reins dont je souffrais souvent, m'ayant rendu cet exercice pénible, je l'avais trop complètement abandonné et je reconnus l'inconvénient de cet abandon en me trouvant chargé d'accompagner le prince, car cet exercice ne fut plus pour moi qu'une fatigue. Ce jour-là nous fûmes à Bubentsch, à une lieue de Prague; c'était un village et un parc immense où se trouvait une résidence d'été du grand burgrave, comte de Choteck. Nous parcourûmes le parc et les environs pendant deux heures. Je montais un cheval qui avait été loué à l'année pour M. de Damas; il était dur et assez désagréable, ce qui ne contribua pas peu à me fatiguer. Le jeune prince montait un poney renforcé qu'il maniait à merveille, et je

pus admirer plusieurs fois la hardiesse et l'aisance parfaite avec lesquelles il se rendait maître de son cheval. J'ai vu bien des écuyers dans ma vie et j'avoue que j'en ai peu rencontrés qui eussent autant de grâce que le duc de Bordeaux; la manière dont il saluait, surtout, était vraiment séduisante; l'élève faisait honneur à son instituteur, le comte O'Hegerty, mais il ajoutait une grâce naturelle que des leçons peuvent difficilement donner.

De retour au Hradschin, le prince chercha parmi ses bijoux le petit souvenir qu'il voulait donner à M. de Damas, et nous fûmes ensemble, comme je l'avais promis, lui faire une visite. Il était dans un appartement situé à l'extrémité du Hradschin, non loin de celui du prince. C'était celui qui était plus tard destiné à ma femme. Nous trouvâmes le baron de Damas occupé avec son frère de leurs préparatifs de départ. Il y eut entre le prince et son ancien gouverneur un moment d'attendrissement auquel je ne pus me défendre de prendre part. Rentré chez lui, le prince se retira dans sa chambre; je le suivis, et il eut là encore une petite attaque de nerfs, mais bien moins grande que celle qu'il avait eue pendant la nuit. Je fis tous mes efforts pour le calmer, pour le consoler; j'y parvins enfin. Déjà ma femme, l'évêque et le service étaient réunis au salon; nous les rejoignîmes et nous dînâmes tous ensemble comme à l'ordinaire.

Je conduisis ensuite le prince à la soirée du Roi. Ma femme y était invitée, elle nous suivit; mais pour elle il fallut que M. de Blacas fût prévenu, et que, suivant les règles de l'étiquette, il allât prendre les ordres du Roi avant de l'introduire. Je parlai au Roi et à Madame la Dauphine des émotions qu'avait éprouvées le jeune prince; ils m'encouragèrent à le calmer comme je l'avais déjà fait, en me faisant espérer qu'après le départ de M. de Damas, il s'habituerait bientôt à moi.

Après avoir ramené le prince chez lui et avoir fait la prière comme à l'ordinaire, j'assistai à son coucher avec Colas et le brave La Villatte à qui je n'avais pas encore eu le courage de parler des intentions du Roi, malgré les ordres réitérés qu'il m'en avait donnés. Lorsque le prince fut couché et que je me disposais à me retirer, il m'appela et me dit : « Monsieur d'Hautpoul, est-ce que vous ne resterez pas à causer un moment avec moi comme hier ? » Cette proposition me fit grand plaisir, puisqu'elle me prouvait un commencement de confiance. Je m'assis près de son lit, je lui racontai quelques anecdotes militaires; mais il était fatigué de la nuit précédente : je le vis bientôt disposé à s'endormir et je me retirai dans ma chambre. Cette nuit je me couchai, mais j'étais encore si agité par mille réflexions que j'eus de la peine à trouver quelques instants de sommeil.

Le lendemain, dimanche 3 novembre, était le jour fixé pour le départ de M. de Damas; je redoutais ce moment; tant de circonstances avaient rendu ma position si pénible, que j'espérais encore une nouvelle décision qui aurait pu me rendre ma liberté. Après le lever du prince, je me rendis avec lui chez M. de Damas. Nous le trouvâmes avec son frère, le comte Alfred, occupés des derniers apprêts de leur voyage. MM. de Blacas, de Montbel, O'Hegerty et beaucoup d'autres personnes du château étaient réunies; les adieux se firent avec une sorte de solennité, et, la voiture de la poste étant prête, le départ s'effectua à huit heures du matin, au milieu d'un nombreux concours de spectateurs.

Je rentrai avec le prince qui parut moins affecté que je ne l'aurais cru. Après le premier déjeuner, les professeurs se réunirent : l'abbé de Molini était du nombre et il continuait ses instructions religieuses quoique l'évêque d'Hermopolis les eût réclamées pour lui-même

et pour l'abbé Trébuquet. A la visite du matin, on parla beaucoup du départ de M. de Damas, puis le Roi me renouvela l'ordre de renvoyer immédiatement M. de La Villatte. Cette exigence me désespérait, car je regardais M. de La Villatte comme indispensable pour le prince et pour moi, et, de toutes manières, son renvoi me paraissait une action fâcheuse.

La famille royale se réunit de nouveau à dix heures trois quarts pour aller à la grand'messe à la cathédrale; le Roi et les princes y assistaient dans une tribune fermée, et les personnes de la suite dans une tribune ouverte qui précédait la première et qui communiquait avec l'intérieur du palais.

Je fis ce jour-là une faute d'étiquette qui fut remarquée, mais que j'aurais peut-être faite avec intention quand même j'aurais compris l'importance qu'y attachaient les gens de cour. Comme gouverneur du prince, je devais occuper une des places du premier rang. La comtesse de Bourbon-Busset s'y était placée, à côté de sa mère la duchesse de Gontaut. Je restai derrière et on trouva ridicule que je n'eusse pas été impoli pour faire valoir mes droits. Je ne le pensais pas ainsi, car, si je fusse arrivé le premier, je lui aurais probablement offert ma place. Je ne pensais pas que, dans l'exil surtout, on n'eût de valeur que par de vaines préséances : je n'attachais d'importance réelle qu'à l'autorité que j'avais à exercer sur l'éducation du prince.

Sous ce rapport, je n'étais pas sans quelques inquiétudes dans mes relations avec l'évêque d'Hermopolis. Je me trouvais dans une position supérieure à la sienne, puisque la principale responsabilité pesait sur moi; et cependant, par son caractère épiscopal, sa qualité d'ancien ministre, le respect dû à son âge, et plus que tout cela par son mérite personnel, par sa réputation, il était tellement supérieur à moi, que je pouvais craindre des conflits sous lesquels je devais nécessairement suc-

comber; mais, loin de là, c'est par trop de réserve et par trop de modestie qu'il m'embarrassa quelquefois; partout il me donnait le pas sur lui; toutes les fois que nous nous rendions ensemble chez le Roi, il exigeait que j'entrasse le premier. Un jour, ayant dû faire ensemble une promenade en voiture avec notre élève, il voulait que je me misse dans le fond avec le prince, et lui se placer sur le devant, en me disant que tel était mon droit; cette fois, je me révoltai et j'exigeai qu'il prît la place du fond, en lui observant que je ne me soumettrais jamais à une étiquette que je considérerais comme une inconvenance. Aux yeux des courtisans, j'avais peut-être tort de me conduire ainsi, car bientôt ils m'accusèrent de faiblesse; mais, ayant l'intention de persuader à mon élève qu'il faut considérer dans les hommes le mérite réel plutôt que les illusions du rang, je devais lui montrer l'exemple dans mes rapports avec l'évêque d'Hermopolis.

Après le déjeuner du prince, je m'occupai de l'établissement de ma femme dans l'appartement que venait de quitter le baron de Damas. Je vis à ce sujet le duc de Blacas ainsi que le concierge du palais, M. Rodolphe, et il fut convenu que le logement serait prêt pour le lendemain.

Ce jour-là le prince passa une partie de la matinée avec les jeunes Bourbon-Busset et plusieurs personnes de sa maison dans le jardin de l'Empereur. C'était un parc assez vaste, très bien planté et clos de murs, qui se trouvait à la sortie du Hradschin, vers la campagne; le public n'y était point admis et le prince aimait beaucoup cette promenade parce qu'il y était beaucoup plus libre que partout ailleurs. Je fus à même de remarquer, dans ses jeux, sa force et son agilité; il était infatigable. Nous fûmes encore parcourir les fossés des fortifications de la place, qui présentent du côté du Hradschin des escarpements considérables. Le prince

les descendait et les gravissait en courant : M. de La Villatte qui, malgré son âge, était d'une force remarquable, pouvait seul le suivre. Pour moi, je dois avouer que depuis cette matinée je redoutai souvent les jours de congé.

Nous vîmes ce même jour quelques nouveaux arrivés de France : le comte des Monstiers, MM. de Serre et de Chamb..., et à la soirée du roi je vis pour la première fois le prince Victor de Rohan : toute la famille de Rohan (1) était établie à Prague et venait assez souvent faire sa cour au Roi. Cette famille se composait des trois frères : le duc de Montbazon et les princes Victor et Louis de Rohan; de la princesse Berthe, fille du duc de Montbazon, qui avait épousé son oncle le prince Victor; enfin des jeunes princes Camille et Benjamin, cousins des précédents, dont l'un avait épousé une princesse de Lœwenstein et l'autre une princesse de Croÿ.

Le 4 novembre fut encore un jour de congé : c'était la fête du roi Charles X et je pensai à profiter de cette circonstance pour faire encore une tentative en faveur de MM. de La Villatte et d'Hardivilliers. A la visite de famille du matin, je remis au Roi une note sous la forme d'une demande en grâce; elle était ainsi conçue :

« Sire,

Votre Majesté daignera-t-elle permettre à un de ses fidèles sujets de venir auprès d'elle implorer une grâce? Le Roi, en m'appelant auprès de son petit-fils, m'a donné un témoignage de confiance auquel je ne puis répondre que par le sacrifice de ma vie entière; mais, Sire, puis-je débuter par un acte de sévérité extrê-

(1) Les Rohan-Guéménée-Soubise, on le sait, sont devenus sujet autrichiens depuis l'émigration. Les Rohan français appartiennen à la ligne des Rohan-Chabot.

mement pénible pour moi, et que je regarde comme nuisible aux intérêts du jeune prince? Les officiers dont le Roi m'a parlé sont fidèles et dévoués; s'ils ont été imprudents, s'ils ont commis même quelques inconséquences, ce n'est que par excès de zèle qu'ils ont pu y être entraînés. Le baron de Damas lui-même n'avait pas jugé que leurs torts fussent de nature à mériter l'exclusion : puis-je être plus rigoureux que lui, Sire, moi qui crois pouvoir répondre de leur dévouement et de leur fidélité? De tels sentiments doivent trouver grâce dans le cœur de Votre Majesté, et Dieu veuille que tous les Français reconnaissent bientôt que ce n'est qu'avec le dévouement au principe de la légitimité qu'ils pourront rendre le bonheur à leur patrie.

Daignez pardonner, Sire, la grâce que j'ose implorer, et n'y voir que la conviction où je suis du bien qui doit en résulter.

Je suis avec le plus profond respect, Sire, de Votre Majesté, le très humble, très obéissant et très fidèle sujet.

D'HAUTPOUL. »

Malgré cette supplique, le Roi fut inexorable, surtout pour M. de La Villatte qu'il ne voulait plus voir, répétait-il.

Toute la famille royale assista à la messe à la tribune de la chapelle du château, et immédiatement après il y eut de grandes réceptions chez le Roi. La réunion se composait de toutes les personnes de la maison, et on y avait appelé aussi les voyageurs français qui étaient encore à Prague; c'était cette réception que j'avais tant sollicitée de M. de Blacas et que j'étais heureux de voir enfin se réaliser. Les Vendéens s'y trouvaient : l'un d'eux, M. de C..., boitait encore d'une blessure qu'il avait reçue à la cuisse; le Roi, en passant devant lui, lui demanda ce qu'il avait : « C'est une

balle, lui dit-il avec une sorte de fierté, que j'ai reçue dans les champs de la Vendée. » Mais le Roi, trop prévenu encore contre l'expédition de la duchesse de Berry, lui fit une réponse qui ressemblait plutôt à un reproche qu'à un témoignage d'intérêt : je vis M. de C... prêt à s'oublier; j'eus le temps de lui faire un signe et il garda le silence. Mais combien je déplorais les pénibles préventions qu'on avait inspirées au Roi contre les serviteurs les plus dévoués de la Légitimité! C'étaient ceux que M. de Blacas appelait des intrigants, des ennuyeux, et qu'il signalait même quelquefois comme des hommes dangereux.

Ce jour-là, ma femme fit son emménagement au Hradschin, dans l'appartement qui lui était destiné; cet appartement se composait d'une antichambre, une salle à manger, un salon et deux chambres à coucher pour elle et sa femme de chambre. J'avais arrêté un domestique allemand, parlant un peu français, qui occupait un cabinet attenant à l'antichambre. Quant à l'ameublement, il était plus que modeste, comme dans la plupart des logements du Hradschin.

L'évêque d'Hermopolis fut moins bien traité, car il dut rester encore huit ou dix jours à l'auberge avant d'avoir un logement au château, où son service devait l'appeler cependant plusieurs fois par jour.

Pendant que ma femme s'occupait de son établissement, j'accompagnai le prince dans ses courses au jardin de l'Empereur. M. et Mme de Bourbon-Busset s'y trouvèrent avec leurs fils, ainsi que Mademoiselle avec la duchesse de Gontaut. On joua aux barres. Le prince était fort gai et il se livrait à ses jeux avec une ardeur qu'il était quelquefois nécessaire de modérer.

En rentrant, le prince voulut aller voir l'établissement de ma femme, qu'il trouva au milieu de ses paquets. Il fut extrêmement aimable pour elle, et s'offrit à aller demander lui-même au concierge l[illegible]

dolphe tout ce qui pouvait lui manquer en mobilier. Je convins ensuite avec l'évêque d'Hermopolis que la reprise des études aurait lieu le lendemain.

Le reste de la journée fut célébré par un grand dîner chez le Roi où les jeunes princes étaient invités; je m'y trouvai avec ma femme et l'évêque d'Hermopolis. Nous passâmes la soirée avec la famille royale et toutes les personnes admises aux réunions du soir. On occupa les jeunes princes par des jeux de loterie; le duc de Bordeaux s'y livrait avec toute la gaieté de son âge, mais non avec le ton et la tenue d'un prince de treize ans. Je voyais même avec peine qu'on cherchait à entretenir cet état d'enfance qui m'avait déjà frappé.

Je lui en parlai le soir même, et, voulant stimuler son amour-propre, je lui dis combien j'avais été étonné de lui voir faire autant d'enfantillages, lui que tout le monde regardait déjà comme un jeune homme et qui inspirait de si hautes espérances. « Je connais, lui dis-je, des enfants de simples particuliers qui, à votre âge, ont déjà de la raison et de la tenue dans le monde; et vous, Monseigneur, dans la position où vous êtes né, vous ne pouvez pas rester au-dessous d'eux; vous devez comprendre au contraire que, pour être digne de votre rang, vous êtes obligé d'être supérieur à tous les jeunes gens de votre âge. » Je savais que dans son intérieur on lui infligeait encore les punitions de l'enfance, telles que de lui imposer des privations, de le faire tenir à genoux pendant un temps donné dans son cabinet d'étude. Je lui dis que je voulais supprimer toutes ces punitions qui n'étaient plus de son âge, que c'était en parlant à sa raison et en lui donnant des conseils que je voulais tout obtenir de lui. « Quant à votre conduite dans le monde, lui dis-je, Monseigneur, vous n'êtes plus un enfant pour qu'on puisse vous gronder ou vous faire des représentations en public;

mais convenons de nos faits ensemble : comme vous ne pouvez avoir toute l'expérience d'un homme, de temps en temps vous jetterez les yeux sur moi, et lorsque vous vous oublierez, ou que vous ferez quelque chose de mal, je vous ferai un signe que personne ne verra, que vous seul pourrez reconnaître; et si, par hasard, vous ne me comprenez pas tout de suite, je ne dirai rien tout haut et, le soir, nous en causerons ensemble afin d'éviter la même faute pour le lendemain.» Il parut flatté de ce petit arrangement qui le relevait à ses yeux et moi j'en attendais le succès avec impatience

Ce fut le mardi 5 novembre qui était le jour fixé pour la reprise des études : l'évêque d'Hermopolis et moi nous avions réuni les professeurs pour convenir des heures de leçons et pour régler l'emploi du temps. J'avais appelé aussi le jeune prince à cette réunion, en lui disant qu'à son âge il était assez raisonnable pour comprendre l'importance de bien employer ses journées, et qu'il devait nous aider par conséquent à arrêter le règlement de ses études. Cette confiance le flatta; le règlement fut arrêté devant lui, et j'ajoutai que dorénavant il faudrait tous nous y soumettre avec la plus grande exactitude. Je ne fis que peu de changements dans le règlement qui existait sous M. de Damas; il y eut seulement quelques transpositions de leçons d'après la convenance des professeurs.

Je m'étais réservé les études militaires, mais, au lieu de les donner encore sous la forme de leçons régulières, j'en faisais un objet de récréation; le prince aimait beaucoup à entendre raconter, et pendant ses promenades, ou lorsque le temps ne permettait pas de sortir, je lui faisais une espèce de cours d'art militaire en lui racontant des histoires de guerre. Je lui traçais les batailles et les combats dont j'avais été témoin, en attirant ses réflexions sur les causes qui avaient

donné la victoire, ou déterminé la défaite; je lui parlais de l'organisation des troupes, des différentes armes et de leurs effets, de l'attaque et de la défense des places. Je faisais quelquefois des rapprochements entre les systèmes de guerre anciens et modernes et entre les institutions militaires des différents peuples. Ces récits avaient fini par l'intéresser tellement que souvent, même lorsqu'il était couché, il me demandait de rester un moment près de lui pour lui achever l'histoire d'une campagne, ou pour m'adresser des questions sur ce qui l'avait le plus frappé.

Les promenades avaient ordinairement lieu à pied ou à cheval. Le prince aimait beaucoup les courses et les jeux bruyants; il s'y livrait avec ardeur, et lorsque le temps ne permettait pas les courses extérieures, ou que des circonstances imprévues forçaient à manquer une leçon, il remplissait ces lacunes par des exercices de corps. Il était exercé au tir du pistolet. M. de La Villatte lui avait montré le maniement du fusil et quelques mouvements d'infanterie. Un sieur Bellavoine, ancien maître d'armes d'un régiment de la garde royale, et qui était employé chez le Roi, lui donnait des leçons d'armes.

Le prince aimait peu les études sédentaires; cependant, grâce au zèle éclairé de M. Barrande qui ne l'avait quitté que depuis quelques mois, son éducation classique était bien commencée. Il était assez avancé sur le latin, il connaissait bien les règles de cette langue et savait assez de mots pour se passer souvent de dictionnaire. Il avait déjà traduit plusieurs auteurs, tels que Jules César, Quinte-Curce, quelques parties de Tite-Live, et c'est par les auteurs latins qu'il connaissait déjà une partie de l'histoire ancienne.

Dans les cours d'histoire moderne qu'il avait déjà suivis, on s'était arrêté pour la France au règne de Louis XVI. Je ne comprenais pas qu'on lui laissât

ignorer ce qu'il avait précisément le plus d'intérêt à savoir, c'est-à-dire l'histoire de la Révolution. J'en parlai au roi Charles X qui avait exigé cette réserve et j'osai combattre son opinion à ce sujet; je lui observai que le jeune prince, destiné à régner sans doute un jour sur les débris de nos révolutions, était obligé d'en connaître tous les détails bien plus encore que tout ce qui avait précédé; que c'était précisément la partie de l'histoire de France qui pouvait lui être le plus nécessaire. Le Roi eut de la peine à céder à mes raisonnements; cependant il me permit d'autoriser l'abbé Trébuquet à aborder notre histoire contemporaine, mais en lui recommandant la plus grande réserve sur les personnes royales. J'avais compris les motifs qui avaient fait écarter de l'enseignement du prince l'histoire de nos révolutions, et j'observai que, si on avait des fautes à signaler, on pouvait toujours les rejeter sur les ministres; c'était déjà assez pour montrer au jeune prince qu'il devrait se rendre capable de les bien choisir quand il serait en position de le faire.

Le prince était assez fort sur la géographie; il possédait bien la géographie physique du globe, le cours des fleuves, les lignes de montagnes; il connaissait la description détaillée de presque tous les Etats de la terre, et particulièrement de ceux de l'Europe, la France surtout. Il avait rédigé lui-même des tableaux succincts sur les diverses branches de cette science.

Il possédait bien aussi toutes les règles de la grammaire générale; il parlait et écrivait correctement sa langue, et il y avait en général peu de fautes dans les compositions et les traductions qu'on lui donnait à faire seul. Son style était pur, clair et concis. Outre les compositions sur des sujets donnés et des analyses historiques, l'évêque d'Hermopolis eut l'excellente pensée de lui donner aussi à composer des discours

tels qu'aurait pu les tenir un prince ou un roi dans telle ou telle circonstance. Cette idée a fourni plusieurs fois à notre élève l'occasion de montrer de l'esprit et un jugement très sain, car il trouvait presque toujours ce qu'il y avait de mieux à dire.

Il savait l'anglais et l'allemand, il traduisait ces deux langues, mais il ne les parlait pas encore très correctement; souvent, quoiqu'il possédât beaucoup mieux que moi les principes de la langue allemande, il exigeait dans nos promenades que je lui servisse d'interprète. Son maître d'allemand, M. Polowsni, était un habitant distingué de la ville de Prague.

Le prince éprouvait trop souvent de la répugnance pour se mettre au travail, et c'est un défaut assez général aux jeunes gens de son âge; mais il avait beaucoup d'intelligence et une grande facilité pour comprendre et pour saisir ce qu'on lui apprenait. Il avait aussi une mémoire remarquable, surtout pour retenir les dates, les noms et les lieux; on pouvait le consulter sur un grand nombre de faits, et il se trompait rarement. Il était exercé à apprendre par cœur, il récitait facilement et avec intelligence des tirades assez longues de nos meilleurs poètes.

Pour le dessin, il faisait, d'après la bosse, des études de tête dont il saisissait bien l'expression; il faisait en même temps des paysages au lavis qu'il copiait avec beaucoup de facilité.

Il n'avait commencé les mathématiques que depuis l'arrivée de M. Cauchy, et il était encore peu avancé dans ces sciences : M. Cauchy avait conçu l'idée de mener de front l'arithmétique, la géométrie, l'algèbre et même quelques notions de physique et d'astronomie. Je n'approuvais pas trop cette méthode qui pouvait jeter quelque confusion dans les études; cependant je pensai devoir éprouver le résultat pour voir si, en effet, l'élève y trouvait moins d'aridité.

J'ai déjà dit que le prince montait à cheval d'une manière très remarquable pour son âge; je trouvai même qu'au manège M. O'Hegerty lui faisait faire des exercices trop forts, tels par exemple que de lui faire sauter plusieurs barrières de suite, étant lancé au galop et en cercle. De tels tours de force me paraissaient exagérés. Je fus témoin en effet de plusieurs chutes qui m'effrayèrent beaucoup; mais le prince remonta toujours à cheval immédiatement, et, malgré mes observations, le Roi approuvait ce genre d'exercice. Il en résulta, cependant, qu'autant le prince aimait à monter à cheval dehors, autant il avait pris en aversion les leçons de manège. Monseigneur aimait aussi beaucoup à tirer des armes et était fort adroit à cet exercice. La première fois qu'il s'y livra devant moi, il voulut faire assaut avec son maître, afin de me faire juger son savoir-faire, et il lui porta plusieurs bottes qui ne furent pas du tout des coups de complaisance. Après cet assaut, il vint près de moi encore tout animé et je lui adressai mes compliments sur son adresse et son agilité : «Ah! dit-il avec un air vif et en brandissant son fleuret, si je tenais là Poulot!» Je ne sais d'où il connaissait ce sobriquet, mais j'avoue que je ne pus m'empêcher de rire de son exclamation.

La première journée de la reprise des travaux fut plutôt employée en préparatifs qu'en études régulières. Ce jour-là, le prince reçut la visite de M. de May qui arrivait de Paris. C'était le trésorier de l'association de Saint-Nicolas, de cette œuvre qui avait pour but de recueillir et d'instruire les orphelines pauvres et abandonnées. Elle était dirigée par l'abbé Berranger et le prince en était le protecteur. M. de May vint lui rendre compte de la position de l'œuvre et des besoins qu'elle éprouvait. A l'instant même, Monseigneur courut dans son cabinet, prit dans un tiroir tout l'argent qu'il possédait et qu'il venait de recevoir pour ses menus plai-

sirs et son entretien personnel pendant le mois de novembre, et le remit à M. de May. Je trouvais qu'il donnait plus qu'il ne pouvait, puisqu'il se réduisait à rien pour le reste du mois; mais cet élan de générosité était une si belle preuve de la bonté de son cœur, que je n'eus pas le courage de le gronder, me réservant plus tard de lui faire comprendre qu'il fallait savoir mettre de l'ordre, même dans les charités.

Le duc de Blacas avait dans ce moment près de lui deux de ses fils, un peu plus âgés que le prince, et qui venaient souvent prendre part à ses jeux; l'un d'eux s'occupait beaucoup de minéralogie et avait fait concevoir à mon élève le désir de se former une petite collection d'objets relatifs à cette science, ce que je ne pouvais qu'approuver.

Au moment de la récréation, M. de Blacas vint nous proposer d'aller avec ses fils visiter à Prague quelques cabinets de minéralogie. Nous sortîmes ensemble en voiture.

Pendant le trajet, M. de Blacas parla devant le prince de tout l'ennui que lui causaient les voyageurs français. Je crus alors devoir répéter, aussi en présence de Monseigneur, l'observation que j'avais déjà faite, que nous serions trop heureux que tous les Français fussent ennuyeux de la même manière, parce qu'alors nous reverrions bientôt la France. Le prince fut frappé de cette réflexion et c'était l'effet que je voulais produire.

Nous visitâmes plusieurs collections de minéralogie; le jeune Blacas fit quelques emplettes. Le prince eût voulu en faire autant, mais il n'avait plus d'argent et il dut remettre à une autre fois l'accomplissement de ce désir. Je dois dire cependant qu'il ne témoigna pas le plus léger regret de la bonne action qu'il avait faite le matin.

Après cette excursion dans la ville, je conduisis le

prince chez les jeunes Bourbon-Busset avec qui il aimait beaucoup à passer ses récréations. Ils logeaient, avec leurs parents, très près du Hradschin, et nous fûmes avec eux au jardin de l'Empereur. Là il y eut des courses et on entreprit des luttes que je fus bientôt obligé de faire cesser, parce que le prince commençait à y mettre trop d'ardeur. Ce premier jour d'études, la récréation fut plus longue qu'elle ne devait être, et on verra plus tard combien j'eus de peine à arriver à l'exécution exacte du règlement. A la soirée du Roi, on parla beaucoup de minéralogie; le duc de Blacas m'entretint aussi d'une collection de médailles qu'il avait formée et qui était une des plus curieuses et des plus riches de l'Europe.

Le lendemain, les leçons eurent lieu plus régulièrement; mais, tout en m'occupant avec l'évêque d'Hermopolis de la direction à donner à l'éducation du prince, j'étais fortement préoccupé aussi de la nécessité de pourvoir à sa sûreté dont la responsabilité pesait directement sur moi. On m'avait dit qu'à Edimbourg comme à Prague, plusieurs menaces avaient déjà été faites contre sa personne, et il est facile de juger combien, dans nos courses et dans nos promenades, une telle pensée me tourmentait. La police autrichienne veillait avec soin sur tous les aventuriers qui pouvaient circuler dans la Bohême et surtout aux environs de Prague; mais je sentais malgré cela le besoin d'avoir à exercer une surveillance plus particulière auprès du prince dont l'existence était d'un si haut intérêt. Sous ce rapport, je regardais M. de La Villatte comme ma plus sûre garantie; il joignait à un dévouement sans bornes un attachement pour le prince qui lui aurait fait donner mille fois sa vie pour lui. Je pouv s compter de même sur M. Wœlf, ancien officier e gendarmerie qui, lui aussi, avait fait ses preuves e dévouement; tous deux étaient d'une bravoure épr -

vée et d'une force athlétique. Le premier devait toujours se trouver près du prince dans nos promenades et je prévenais le second de la direction que nous devions suivre, afin qu'il observât ce qui se passait autour de nous. Avec eux j'étais tranquille et on pense combien les préventions du Roi contre M. de La Villatte surtout m'étaient pénibles. Non seulement je le regardais comme indispensable à la sûreté du prince, mais, avec sa réputation de loyauté et de dévouement, son renvoi me paraissait devoir produire un effet funeste. Je voyais enfin dans cette persistance du Roi un défaut de confiance envers moi-même, puisque j'avais pris M. de La Villatte sous ma responsabilité; aussi j'étais toujours résolu à le défendre et je pensais même à en faire une question personnelle.

Ce jour-là, pendant la récréation, nous fûmes dans la ville parcourir des boutiques; le prince voulut acheter des petites boîtes de soldats de plomb. Je trouvais les jouets un peu enfant pour lui, mais, ne voulant pas trop brusquement rompre ses habitudes, je lui en laissai prendre une certaine quantité, en lui annonçant que je m'en servirais pour lui apprendre des mouvements de troupes, et pour faire mieux comprendre les manœuvres.

M. de La Villatte nous avait encore accompagnés; le Roi en fut mécontent, et le soir il me donna l'ordre positif de ne plus l'employer auprès du prince et de veiller à ce qu'il eût à quitter Prague le plus promptement possible. Il me proposa en même temps de le remplacer par M. Guignard, officier de gendarmerie attaché à la police particulière de M. de Blacas. Tout ce que je savais de M. Guignard ne me disposait nullement en sa faveur. A l'époque où il avait fait publiquement, en lui donnant tous les caractères de la vérité, une dénonciation infâme contre l'abbé de Molini, le frère de cet ecclésiastique, jeune militaire dévoué à

l'amour fraternel, était venu à Prague. Ayant recueilli tout ce qui avait été dit, il en avait demandé, en présence de témoins, une explication positive à M. Guignard, qui devant lui avait rétracté sa dénonciation et qui plus tard l'affirma de nouveau, comme ayant vu de ses yeux ce qu'il racontait. Une telle conduite était peu faite pour m'inspirer de la confiance; de plus, je savais que c'était d'après ses rapports que MM. de La Villatte, d'Hardivilliers, Wœlf, ces hommes si franchement dévoués, avaient perdu la confiance du Roi. Chacun d'eux avait cherché à avoir des explications avec lui à ce sujet, et il avait toujours trouvé moyen de les éluder. Et c'était là l'homme que le Roi me proposait comme garantie de la sûreté du prince; certes, rien ne me l'aurait fait accepter. M. Guignard était déjà venu me voir pour se proposer, et je m'étais nettement expliqué avec lui sur mes intentions de conserver ceux qu'on voulait renvoyer, ou de rester seul.

Le baron Ch..., qui avait accompagné l'évêque d'Hermopolis et qui avait mis un si grand intérêt à notre admission, repartit le 7 novembre pour la France. Je le chargeai de voir nos amis et en particulier le marquis de La Tour-Maubourg, de leur parler de toutes les contrariétés que nous avions éprouvées et que je ne regardais pas encore comme terminées; je le priai aussi de donner de nos nouvelles à nos enfants, ce dont il s'acquitta avec la plus aimable exactitude. Ce même jour, le comte de Montbel retourna à Vienne où était sa résidence ordinaire : je voyais avec peine tous ces départs qui diminuaient d'autant notre petite colonie. La plupart des voyageurs français se disposaient aussi à quitter Prague; tous les jours j'en recevais quelques-uns chez le prince et je les engageais même de temps en temps à déjeuner, ou à dîner, afin de les dédommager de mon mieux des contretemps fâcheux qu'ils avaient éprouvés. Ce jour-là nous

vîmes le comte des Monstiers et le vicomte de Nugent. Ce dernier déjeuna avec nous. D'après les usages de la cour, je devais faire seul les invitations au nom du prince; mais, après être convenu avec lui de la personne à recevoir, je l'engageai à faire les invitations lui-même; c'était leur donner plus de prix et en même temps j'avais pour but de chercher à vaincre l'extrême timidité du prince envers les personnes qu'il ne voyait pas habituellement. Après les réceptions, nous fûmes, avec le comte O'Hegerty, faire une longue course à cheval.

Dans le reste de la journée, les études furent un peu dérangées à cause d'une cérémonie solennelle que le prince désira voir. Le feld-maréchal prince de Lichtenstein, commandant général des troupes de la Bohême, venait de mourir après une longue maladie, et ce jour-là ses funérailles devaient se faire en grande pompe à la cathédrale. Les fenêtres de l'appartement de Mademoiselle donnaient sur l'entrée du Hradschin où devait passer le cortège. La duchesse de Gontaut, la famille de Bourbon-Busset, ma femme s'y trouvaient. M. le Dauphin et Madame la Dauphine y vinrent aussi. Une grande quantité de troupes de toutes armes avaient été réunies, et elles défilèrent dans le plus grand ordre en avant et à la suite du char funèbre qui était magnifiquement orné. Nous remarquâmes derrière le char un cavalier armé de toutes pièces comme on l'était aux temps de la chevalerie et qui était monté sur un cheval entièrement caparaçonné en noir. Le jeune prince était très occupé à suivre la marche de ce cortège, et il observait avec attention la tenue des régiments qui défilaient devant nous. Tout à coup, il aperçut un régiment de hussards dont l'uniforme était absolument semblable à celui d'un de nos régiments français. Il en fit la remarque, et, se tournant vivement vers moi : « Regardez donc, me dit-il

avec émotion, on dirait que ce sont des soldats français. — En effet, lui répondis-je, Monseigneur, leur uniforme est tout à fait le même; mais j'aperçois cependant une différence : observez les coins de leurs schabraques et vous verrez un F et un 2 (François II). — C'est vrai. » me dit-il avec une sorte de tristesse. Puis il ajouta : « Oh! s'ils avaient un C et un 10 (Charles X), je serais capable de sauter par les fenêtres pour me trouver plus tôt au milieu d'eux. » Cet élan était bien; j'y vis un sentiment de patriotisme qui me fit le plus grand plaisir, d'autant plus qu'il y avait eu dans son exclamation de la délicatesse et du désintéressement; car, d'après les abdications de Rambouillet, il aurait pu penser à lui et il ne pensa qu'à son grand-père. Cette anecdote qui a eu plusieurs témoins a été racontée dans les journaux du temps, mais elle y a été ornée de phrases qui ne tendent qu'à la dénaturer; je la rapporte ici dans toute sa simplicité et son exactitude.

Je crus, ce jour-là, devoir enfin parler à M. de La Villatte des intentions du Roi. Il n'en fut point étonné. Il s'y attendait depuis tout ce qu'il savait déjà. Il n'éprouvait qu'un regret, bien cruel, me dit-il : celui de ne plus pouvoir être utile au prince auquel il avait consacré sa vie. L'idée d'une telle séparation l'accablait et je vis des larmes humecter ses vieilles moustaches; j'éprouvai moi-même une émotion pénible. Les torts de M. de La Villatte étaient d'avoir bien reçu les voyageurs français et d'avoir témoigné trop de satisfaction du changement opéré dans l'éducation du prince; aussi le coup qui le frappait me paraissait-il devoir m'atteindre également.

Le lendemain, j'en parlai au jeune prince; jusque-là il avait beaucoup aimé M. de La Villatte; il ne pouvait se passer de lui, ni dans ses jeux, ni dans ses promenades. Cependant il parut froid, presque indifférent

j'en fus frappé, mais je vis clairement qu'on l'avait prévenu contre cet ancien serviteur, et je lui laissai voir combien j'étais affecté de son départ. «Vous regrettez donc beaucoup M. de La Villatte? me dit-il. — Oui, Monseigneur, lui répondis-je, et vous devriez le regretter encore davantage : car vous trouverez peu de serviteurs aussi sincèrement dévoués que lui.» Cette observation le fit réfléchir, et depuis, je dois lui rendre cette justice, il me parla souvent de M. de La Villatte avec intérêt et avec un regret réel. Il répara ainsi ce que j'avais pris d'abord pour de l'ingratitude et qui n'était que le résultat d'une suggestion.

Je pensai à écrire de nouveau au Roi, et, sans parler directement de M. de La Villatte, je cherchai à exposer l'effet que produirait en France l'emploi d'une trop grande sévérité envers des serviteurs fidèles et jouissant de l'estime générale, ce qui en résulterait pour ma position personnelle; et, n'ayant plus entendu parler de la note que j'avais envoyée au mois de juillet, je crus devoir répéter dans ma lettre quelques observations sur les caractères de l'opinion publique.

Voici cette lettre :

«Prague, 8 novembre 1833.

Sire,

J'oserai solliciter de Votre Majesté la permission de lui soumettre respectueusement quelques réflexions sur la position où je me trouve placé et sur les circonstances qui l'ont amenée.

Le Roi connaît la puissance de l'opinion publique en France : cette France, démoralisée par tant de révolutions, renferme divers partis qui se croient en droit d'aspirer au pouvoir, et qui sont composés chacun d'un certain nombre d'hommes à volontés positives; mais il reste après eux la grande masse de la nation, masse qui n'a point d'opinion prononcée, mais qui reçoit l'im-

pulsion qu'on lui communique, et qui par son poids immense donne nécessairement la victoire au parti qui est assez habile pour s'en emparer, pour s'appuyer sur elle, et pour lui communiquer son opinion, qui devient alors cette puissance redoutable qu'on appelle opinion publique; c'est cette puissance qu'il faut diriger quand on est au pouvoir, mais qu'il faut éviter de heurter de front, surtout quand on a perdu son appui et qu'on a beoin de le reprendre. Les révolutionnaires l'ont égarée pendant quinze ans pour la détacher de la Légitimité, et nous avons eu dans les événements de Juillet un exemple terrible des effets de cette puissance tant par son action que par sa force d'inertie. La Légitimité doit maintenant faire tous ses efforts pour la ramener à elle, en s'éclairant sur ses véritables intérêts, en lui inspirant de la confiance; et pour cela, sans faire de concessions sur les principes religieux et monarchiques qui font la base de la société, on doit éviter de fronder ouvertement des préjugés qu'on ne serait pas en mesure de détruire, et cela sur des masses dont on a besoin pour se faire un appui. Pour attirer, pour faire des prosélytes, il ne faut point effrayer; de plus, il faut parmi les personnes dévouées éviter de montrer celles que la France regarde, à tort ou à raison, comme hostiles à ses intérêts, et se servir de celles qui ne sont pas repoussées par l'opinion. Or, obtiendra-t-on ce résultat, si la Légitimité éloigne les sujets dévoués, qui se sont sacrifiés pour elle et qui jouissent de la considération publique? Les indifférents ne seraient-ils pas en droit de dire : « Si on traite ainsi les fidèles, que ferait-on de nous ? »

C'est dans ce but de rapprochement, Sire, que le Légitimistes ont désiré un changement dans l'éduca tion de Mgr le duc de Bordeaux. Ce changement es purement politique, car, sous le rapport des principe

et de l'instruction, on ne pouvait faire un meilleur choix que celui des jésuites, et les nouveaux venus ne peuvent avoir la prétention de faire mieux que leurs devanciers; pour moi en particulier, je suis effrayé de mon insuffisance en me voyant chargé des fonctions que remplissait depuis si longtemps M. le baron de Damas. Mais, Sire, je ne craindrai pas de le dire à Votre Majesté, si, en me trouvant placé près du jeune prince uniquement pour satisfaire l'opinion, je ne puis garder près de moi ceux que l'opinion approuve, qui ont fait leurs preuves en fait de dévouement et que je ne crains pas de prendre sous ma responsabilité; si, en même temps, je suis forcé de m'entourer de ceux que l'opinion repousse et dont je n'oserais me rendre responsable, le but du changement est complètement manqué, ma position est fausse devant cette opinion que j'étais appelé à satisfaire, et je n'offre personnellement qu'un résultat bien inférieur à ce qui existait; dès lors, je ne puis plus faire le bien que j'espérais.

Sire, c'est un sujet franchement dévoué qui s'adresse à son roi, un sujet qui n'a reculé devant aucun sacrifice pour se rendre à ses ordres et qui croit devoir lui confier tout ce que lui inspire son désir d'agir dans l'intérêt de la Légitimité.

C'est dans ces sentiments, Sire, que je suis de votre Majesté, etc.

Le marquis D'HAUTPOUL. »

Dans la première rédaction de cette lettre, je terminais en demandant à me retirer en même temps que M. de La Villatte dont le départ ne pouvait produire que le plus fâcheux effet; l'évêque d'Hermopolis à qui je la communiquai me pressa vivement de supprimer cette phrase décisive; je le fis et peut-être eus-je tort. Je remis ma lettre au Roi à la visite du matin; elle

ne produisit aucun effet et ne changea rien à ses résolutions. Le soir, le Roi m'en reparla, et me dit que l'opinion publique, dont je m'inquiétais, n'était qu'une idée vague et de nulle importance à laquelle on ne devait pas s'arrêter. Il n'approuva qu'une phrase de ma lettre, celle où je disais qu'il ne fallait rien céder sur les principes religieux et monarchiques; du reste il me traita avec une bienveillance toute particulière; mais en attendant je me voyais sans crédit, sans autorité; on ne m'avait donné officiellement aucun titre auprès du prince; ma position était loin par conséquent de me paraître bien nette et bien assurée.

M. de La Villatte vint le lendemain me faire de bien pénibles adieux, et il fut dès lors s'établir à l'auberge où il s'occupa des préparatifs de son départ. Il était sans aucune fortune; à l'époque où il avait abandonné sa carrière pour se vouer au service du jeune prince, il était capitaine de la Garde, par conséquent chef de bataillon; depuis, il aurait pu avoir encore de l'avancement, et il n'avait plus d'état, il n'était plus rien. Son traitement auprès du duc de Bordeaux était de 4,000 francs. Le Roi me chargea de lui dire qu'il conserverait une pension de 2,000 francs, ce qui n'était qu'un faible dédommagement du sacrifice de sa carrière; mais M. de La Villatte, trop vivement affecté de son renvoi, répondit que, ne pouvant plus être utile au prince, il ne croyait devoir rien accepter. Le Roi fut choqué de cette réponse qui n'était faite cependant que par désintéressement, et cet excellent serviteur n'eut point de pension. Il ne reçut que les frais de route qui lui étaient indispensables pour se rendre chez lui en France. Il avait le plus grand désir de se présenter en passant chez Madame la duchesse de Berry, auprès de laquelle il aurait trouvé quelques consolations; mais il savait que ces visites déplaisaient au Roi, et il eut la délicatesse de ne pas vouloir y aller sans sa permis-

sion. Il me pria de la demander : elle lui fut formellement refusée. Il témoigna aussi, avant de partir, le désir de se présenter chez Madame la Dauphine; elle refusa de le recevoir. J'avoue que je n'ai jamais rien compris à cet excès de rigueur. Enfin M. de La Villatte quitta Prague, vivement regretté de tous ceux qui avaient su l'apprécier.

Pendant ce temps, M. Guignard venait souvent chez le prince; il m'offrit ses services en cherchant à m'inspirer des inquiétudes sur la sûreté de mon élève. Il désirait remplacer M. de La Villatte; il savait que le Roi me l'avait proposé. Mais je savais aussi qu'il était la principale cause des préventions du Roi contre M. de La Villatte. Cette circonstance m'inspirait peu de confiance, et d'ailleurs j'aurais trouvé trop immoral de lui donner la place de celui qu'il avait fait injustement renvoyer. Je résistai donc et le Roi n'insista pas : la place resta vacante et je me contentai d'en faire remplir les fonctions auprès du prince par son valet de chambre Colas, honnête et vieux militaire qui ne s'était mêlé d'aucune intrigue.

Général Marquis AMAND D'HAUTPOUL.

(*A suivre.*)

POUR LE MIRAGE

(*Suite et fin*)

II

> Je ne me suis pas consolé,
> Bien que mon cœur s'en soit allé.

Cette année-là, Mme Gueyrard prolongea plus que d'habitude son séjour à Paris; et lorsqu'elle regagna Trézenek, on était aux premiers jours d'août. Après une aussi longue absence, la jeune femme était impatiente de revoir le marquis de Kermor. Aussi, à peine de retour, incomplètement remise en ses habitudes bretonnes, son premier soin fut de descendre à Auray.

Une surprise douloureuse l'y attendait : après avoir longtemps conservé les apparences vigoureuses de son âge mûr, Kermor, soudainement vieilli en quelques mois, n'était plus que l'ombre de lui-même. Ces brusques métamorphoses ne sont pas rares chez les marins : ils ne se transforment pas, comme les autres hommes, par gradations, par progressions. Le changement en eux est subit, brutal, se fait du jour au lendemain.

Mais l'âme intelligente demeurait intacte, dominant la guenille mortelle usée, près de se dissoudre : le re-

gard de Kermor, aussi pénétrant que jadis, avait surpris et compris l'émotion de Simone, si rapidement dissimulée; il l'attendait, d'ailleurs, cette émotion, et ses premières paroles apprirent à la jeune femme qu'il ne s'illusionnait point sur son état :

— Vous le voyez, dit-il, ma chère enfant, je vous ai attendue. Il m'eût été cruel de ne pas vous dire adieu avant le dernier embarquement; puis, je vous l'avoue, un motif égoïste se mêlait à mon grand désir de vous revoir. J'ai un service à réclamer de vous, Simone, que vous seule pouvez me rendre...

— Je suis toute prête, fit la jeune femme avec élan; disposez entièrement de moi... De quelque façon que ce soit, il me sera très doux de vous être utile.

— Je le sais, dit-il simplement.

Quelques minutes, il resta silencieux, le visage caché entre ses mains; puis, relevant la tête, et découvrant son front si pâle, encore pâli :

— Simone, reprit-il, je veux retourner à Kermor... Voilà plus de vingt ans que j'ai quitté cette maison de ma jeunesse, l'asile de mon amour et son tombeau; j'en ai refermé les portes : nul depuis n'y a pénétré, pas même moi!... Les fantômes du passé, s'ils y reviennent, n'auront pas trouvé de vivants pour les effrayer, ou les séduire encore. Les clefs sont là... Depuis vingt ans elles dorment inutiles, comme celles d'un temple vide, où les fidèles ne prieront plus. Mais un Kermor, et le dernier, doit mourir là où les siens sont morts; — et puis, ajouta-t-il plus bas, d'une voix ardente, je veux revoir le toit où j'ai aimé, où j'ai été heureux : je veux toucher mon passé, avant que de mourir!... Je le puis désormais sans lâcheté, car Dieu a mesuré mes jours... Voilà donc, Simone, ce que j'attends de vous...

Elle devait se rendre à Kermor, munie d'une lettre du marquis lui donnant pleins pouvoirs pour pénétrer dans le château, visiter les appartements et faire exé-

cuter les réparations indispensables que Kermor lui recommandait de réduire à leur minimum et de hâter le plus possible. Pressé par l'Impitoyable qui n'attend pas, il ne voulait point se laisser gagner de vitesse avant d'avoir accompli son dernier vœu, réalisé son dernier rêve : elle pourrait bien venir alors et l'emporter; son nom ne serait plus la Mort, mais la Délivrance!

Mme Gueyrard arriva à Kermor dans la journée du surlendemain. Certes, elle était une femme vaillante, habituée à dominer ses impressions : elle ne put retenir pourtant un frisson d'angoisse, presque de terreur, à pénétrer dans cette demeure déserte, témoin d'un drame mystérieux, resté impuni. Le château, d'ailleurs, construction sévère du treizième siècle, présentait un aspect triste, isolé, presque lugubre. Kermor est bâti tout proche de la mer; son parc s'étend jusque sur les rochers battus par l'Océan, tandis qu'une épaisse ceinture de sapins, de châtaigniers et de hêtres le sépare des terres voisines...

Le cœur serré, Simone parcourut les salons du rez-de-chaussée, qui avaient souffert plus que le reste du bâtiment d'après les conjectures du fermier; puis, gravissant les marches de l'escalier d'honneur, elle visita les appartements occupés jadis par le marquis et sa femme. Mieux épargnées, ces pièces pouvaient facilement redevenir habitables; tout, d'ailleurs, était resté en l'état... Dans le cabinet de toilette, attenant à la chambre de la marquise, près des flacons d'essence, des boîtes de poudre ouvertes, dont l'âme odorante flottait éparse, parmi les draperies, Simone remarqua un grand peigne d'écaille oublié : il retenait encore quelques fils soyeux échappés à une chevelure pareille à celle qu'on admirait chez Marianna...

Fidèle aux instructions données, la jeune femme fit immédiatement commencer les travaux nécessaires, en surveilla l'exécution qu'elle eût voulu aussi rapide que

son désir, et trois semaines ne s'étaient pas écoulées qu'elle écrivait à M. de Kermor, gagnée par sa fièvre d'impatience : « Soyez prêt, je viens vous chercher, c'est pour demain. »

Mme Gueyrard connaissait, elle croyait du moins connaître la puissance de volonté, la maîtrise de soi-même que possédait le marquis; elle l'admira mieux encore le jour qu'il rentra, pour y mourir, dans la maison héréditaire où il avait enseveli son passé. Pas un mot, pas un geste, pas une apparence de faiblesse. Kermor se tenait droit, impassible comme en l'attente de la parade ou du combat, — et le combat était rude en effet, qu'il soutenait ainsi, — sans en rien laisser voir!... Mais il se domina jusqu'au bout; par un effort héroïque, car le mal avait fait de grands progrès, il monta dans sa chambre où il resta longtemps seul; puis, il se traîna jusqu'à la mer, appuyé au bras de la jeune femme. Ce fut sa dernière promenade; bientôt même il lui fut impossible de descendre. Il passait ses journées dans l'appartement de sa femme où il s'était installé dès le premier soir; et là, silencieusement, il regardait l'horizon sans limites, les flots écumants de la mer éternelle.

Le lendemain de son arrivée, tout en remerciant Simone de ce qu'elle avait fait pour lui, en lui disant qu'elle avait été le charme dernier de ses derniers jours, le marquis avait voulu lui rendre sa liberté. Scrupule délicat, auquel la jeune femme refusa d'obéir, et il ne fut plus question de son départ. Kermor, du reste, ne parlait plus guère, cachait plus que jamais ses pensées sous silence. Avait-il enfin pardonné?... Comprenait-il qu'en empruntant le pouvoir de Dieu, seul maître de reprendre la vie qu'il a donnée, il avait outrepassé les droits accordés à l'homme? Nul ne pouvait le savoir, si ce n'est le prêtre appelé pour sa dernière confession... Mais il souffrait, certes, cet implacable, qui, depuis tant

d'années, avait jeté une pierre sur son cœur, sans vouloir s'avouer que ce n'était point un mort que recouvrait le tombeau.

Jusqu'au dernier moment, il se refusa à avertir Jacques et Marianna. La veille seulement du jour où il devait aborder sur l'autre rive, il pria Mme Gueyrard de les appeler, « parce que, ajouta-t-il, ils arriveront trop tard... »

A cette phrase, les yeux de Simone s'emplirent de larmes qu'elle fut impuissante à retenir et à dissimuler; doucement, son vieil ami l'attira, caressa ses blonds cheveux de ses pauvres mains tremblantes; et avec un accent où la tristesse vibrait, résignée, mais poignante encore, il lui dit :

— Vous m'aimiez donc, que vous me pleurez? Pauvre enfant!... Cela fait mal d'aimer, Simone...

Ce furent à peu près ses dernières paroles : son agonie resta silencieuse comme l'avait été sa vie. Il s'éteignit le lendemain, au moment où le jusant commençait; et Simone accompagna seule à son dernier asile l'unique ami qu'avait eu sa douleur.

III

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité,
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge
Et vient mourir au bord de votre éternité !

Le marquis avait calculé juste : la lettre qui annonçait sa maladie précéda de vingt-quatre heures à peine le télégramme qui portait la nouvelle de sa mort : il devenait donc impossible à Marianna d'assister aux funérailles de son père. C'était bien là sans doute ce qu'avait voulu Kermor; il entendait lui demeurer étranger pendant la vie et par delà.

M. d'Artelles répondit aussitôt à Simone, la priant d'excuser sa femme, occupée de leurs préparatifs de départ. Depuis quelque temps déjà, il était décidé à quitter la Grèce pour revenir à Paris, s'y installer définitivement : la mort de son beau-père ne faisait que hâter ce retour, sans en être la cause déterminante. Il comptait donc arriver en France sous un très bref délai, et s'arrêter une quinzaine à Kermor, avant de réintégrer la Ville-Lumière où on le sentait impatient de se retrouver.

« Vous voudrez bien, disait-il, nous attendre dans notre manoir breton : ce sera un service de plus ajouté à tant d'autres. Songez que j'ignore absolument l'endroit, dont Marianna a perdu elle-même tout souvenir; et vous comprendrez la nécessité d'un guide en ce pays sauvage où nous ne connaissons ni les êtres ni les choses. Soyez donc le nôtre, ma chère cousine, et voyez, à travers cette demande égoïste, mon très vif désir de vous retrouver le plus vite possible... »

Hélas! ce désir, la jeune femme ne l'éprouvait que trop, elle aussi! A reconnaître cette écriture chère, un flot puissant de souvenirs lui gonflait le cœur, l'enivrait douloureusement; et elle s'abandonnait au charme, elle revivait, dans l'attente, son passé doux et cruel. L'amour d'autrefois n'était point mort ni même endormi. Eternellement vivant, éternellement jeune, il palpitait en l'âme de Simone, la reprenait toute, esclave aimante qui préférait sa chaîne et sa douleur à l'indifférence égoïste et la liberté.

Bien lourde était-elle cependant, cette chaîne; son poids meurtrissait la jeune femme, écrasait sa chair, tenaillait son cœur. A cette pensée de vivre sous le même toit que Jacques, Jacques marié à une autre, elle se sentait soulevée d'une révolte jalouse qui faisait bouillonner le sang de ses veines, l'amour passionné de son âme; elle se disait qu'un tel supplice était trop

violent, qu'elle ne pourrait le subir... Elle se trompait. Notre puissance à souffrir n'a point de limites, si notre puissance à jouir est mesurée. Et, lorsque arriva le jour de l'épreuve, Simone Gueyrard avait dominé ses faiblesses et ses orages : elle se sentait prête à tout... Mais, le genre de souffrance qui l'attendait, elle ne l'avait point prévu ni soupçonné...

Elle trouva Marianna sensiblement améliorée comme surface morale et intellectuelle. La jeune fille froide, correcte, « empaillée, » prononçait irrévérencieusement des Tournelles, avait pris plus d'abandon, d'amabilité expansive; elle avait de l'aisance, de l'assurance, sans trop d'aplomb, et, devenue femme, elle donnait ce qu'elle pouvait donner. Cela n'était pas merveilleux ni même remarquable; surtout ce n'était pas ce que l'on eût souhaité chez la compagne de Jacques; mais enfin c'était très suffisant. Dans le monde où allait vivre Mme d'Artelles, on disait d'elle : « Elle est aimable, elle est bien élevée... » si toutefois on songeait à en dire quelque chose. Sa beauté rayonnante ne laissait guère de place à un sentiment autre que celui de l'admiration : joie vivante, plaisir animé des yeux, on la contemplait plus qu'on ne l'écoutait.

Le mariage et la maternité n'avaient point terni les splendeurs nacrées de son teint d'aurore, ni altéré les contours de sa forme pure. Simone la regardait qui promenait son fils sous les vieux arbres du parc, et elle admirait l'ampleur harmonieuse, point cherchée, du geste, la noblesse de la démarche et de l'attitude. Chez Marianna, le mouvement ne déplaçait pas la ligne; il la suivait amoureusement, lui donnait la vie! C'était vraiment un divin spectacle que de voir cette femme si belle portant en ses bras son enfant beau et fort comme elle : mais de ce spectacle Jacques ne semblait plus guère se soucier...

Il n'avait pas fallu longtemps à Simone pour se

rendre compte que Marianna n'occupait plus, n'intéressait plus son mari. En souffrait-elle?... Mme Gueyrard ne le croyait pas. Absorbée par ses devoirs maternels, très occupée aussi par ses obligations de maîtresse de maison, de châtelaine, qu'elle accomplissait de la façon la plus rigoureuse et la mieux entendue, Mme d'Artelles semblait pleinement heureuse. Certes, elle aimait Jacques, mais son affection paisible, égale, un peu tiède, ne comportait et ne demandait aucune exaltation; dans le mariage et dans l'amour, elle restait encore, toujours, correcte, mesurée, selon sa nature, sans mensonges, sans élans non plus. L'indifférence polie du mari la laissait aussi calme que les amoureuses impatiences du fiancé. Elle demeurait sereine, invulnérable dans son impassibilité de déesse, que sa placidité olympienne garantit d'une émotion trop vive — cuirasse où tout s'émousse et s'amortit.

Mais Simone qui n'avait rien du tout d'une déesse, et surtout pas cette sérénité supérieure à tout événement, Simone souffrait du visible changement de M. d'Artelles. Que voilà bien les contradictions de la femme! et comme il est vrai que les meilleures, les plus intelligentes même, restent des êtres d'instinct, rebelles à toute logique, absurdes par tempérament et par destination!... Absurdes, oui, c'est en vérité le seul terme; et Simone en convenait volontiers devant elle, qui avait versé tant de larmes, et si amères, à voir Jacques amoureux, et maintenant s'irritait presque, à le sentir indifférent...

— Je l'ai tant aimé, se disait-elle, à force de chercher une explication, que j'avais fini, à travers lui, par aimer son amour pour une autre... Et puis, si je me sens triste, si je regrette cet amour, c'est que bien longtemps je l'ai cru heureux, tandis que maintenant je n'en suis plus sûre.

Non, elle n'en était pas sûre; et même elle ne vou-

lait pas s'avouer que le contraire lui apparaissait presque certain.

Sur ce visage aimé, dont elle connaissait les plus fugitives expressions, la jeune femme avait surpris de rapides passages de tristesse, d'amertume, de découragement. Jacques, elle en avait l'intuition, traversait une de ces crises d'accablement fiévreux, particulières aux passionnés, et dont les conséquences peuvent devenir fatales. Las à la fois et inassouvi, il n'était pas, il ne pouvait pas être heureux! Une voix secrète le criait à Simone, et, par peur d'un aveu qui confirmât ses pressentiments, elle s'isolait le plus possible de M. d'Artelles, fuyait toute occasion de tête-à-tête. Le courage lui manquait; elle était sans force devant la souffrance de Jacques, incapable d'en accepter même l'idée. Et cependant, elle ne pouvait la repousser, cette pensée obsédante!... Elle s'imposait, la hantait dans ses promenades solitaires, à travers le parc, aux rochers de la grève, sous un doux soleil, dernière caresse de l'automne charmant et décevant. Près d'elle, les arbres pleuraient leurs feuilles, le vent de mer chantait sa plainte, et une mélancolie pénétrante s'emparait de la jeune femme, cette tristesse des choses *qui ne sont plus*, si poignante à notre âme parce qu'elle est faite pour *ce qui demeure.*

Lentement Simone marchait sous les allées profondes. Elle allait, le visage triste, les yeux douloureux, absente de tout ce qui n'était pas l'idée fixe — si désolante! Ainsi absorbée, elle n'entendait ni ne voyait rien; et, au détour d'un bouquet d'arbustes roussis par l'automne, elle tressaillit en apercevant M. d'Artelles qui venait à sa rencontre. Elle aurait bien voulu lui échapper, mais il était déjà tout près d'elle; la retraite devenait impossible.

— Je suis bien heureux de vous rencontrer, Simone, lui dit-il. Savez-vous que je vous trouve très changée à

mon égard?... Oh! ne protestez pas! Vous êtes froide, je vous sens presque hostile, et vous fuyez toute occasion de vous trouver près de moi. Vous ai-je déplu, offensée sans le savoir? Ou bien me blâmez-vous en quelque chose que j'ignore? Dites-le-moi bien sincèrement. Vous connaissez mon amitié : il n'est personne au monde dont l'opinion et l'affection me soient plus précieuses que les vôtres!

Il est là, devant Simone, ses yeux l'interrogent comme son accent; mais la jeune femme ne le voit pas, il ne lui semble même pas que ce soit à lui qu'elle parle. C'est bien plutôt en réponse à ses propres pensées qu'elle s'écrie inconsciemment :

— Vous n'aimez plus Marianna!

— Marianna?... — et son visage s'assombrit subitement. — Marianna? reprend-il sans se donner la peine de nier, tandis que sa voix devient âpre, presque sèche... Ah! c'est à cause de ma femme que vous vous montrez si différente de jadis, à cause d'elle que vous vous éloignez de moi? Je n'aime plus Marianna, voilà donc mon crime! Et vous me jugez sans m'entendre; vous me condamnez, impeccable et implacable, sans chercher à savoir si je suis à blâmer ou à plaindre, coupable ou malheureux! Est-ce donc ma faute, d'avoir subi la loi commune? Pouvez-vous vraiment m'en vouloir parce que le temps a fait son œuvre, la possession aussi, amenant la lassitude, meurtrière de l'amour!

— L'amour! Oh! Jacques, pas un si grand nom pour une si petite, si misérable chose! Vous n'avez jamais eu d'amour pour Marianna!

— Parce que je ne l'aime plus?... — Et Jacques lève doucement les épaules. — Voilà bien une réponse de femme! Toutes vous êtes ainsi : vous préférez nier l'amour plutôt que d'admettre la fragilité de l'amour. L'inconstance, l'inconsistance de nos sentiments les plus sincères, vous ne voulez pas la reconnaître. Elle

vous humilie, chez vous, comme une faiblesse, une infériorité; elle vous blesse encore davantage chez l'homme, étant la preuve des limites de votre pouvoir, l'aveu que vous ne pouvez créer l'infini en notre cœur mais seulement le mensonge éphémère de l'infini... Nous voici en automne, il fait froid : en concluez-vous qu'il n'y ait pas eu de chaleurs cet été?... Non, Simone, je ne puis ainsi m'illusionner, et désavouer mes sentiments évanouis. J'ai aimé Marianna avec toute l'ardeur, toute la sincérité qui étaient en moi, persuadé que cela durerait toujours; mais ce *toujours* si rapide de notre brève vie humaine est encore trop long pour nos sentiments fragiles et fugitifs. J'ai aimé ma femme, je ne l'aime plus; et j'en souffre, ah! profondément! Ayez pitié de moi, mon amie; soyez-moi douce comme tant de fois, jadis, vous l'avez été; ne vous en allez pas de moi, je suis bien malheureux!... Ne comprenez-vous pas cette amertume de survivre à son amour, de le chercher partout, et n'en trouver que le fantôme; ne sentez-vous pas combien il est cruel de se répéter à chaque heure comme je le fais : « Oui, c'est bien moi, bien elle; rien n'a changé que mon cœur, rien n'est mort que l'amour où j'avais mis le charme délicieux et la joie de mes jours!... »

Plus d'amertume en ces paroles; plus d'ironie sur ce visage si dur tout à l'heure, mais une telle tristesse dans les yeux, dans le pli découragé des lèvres!... La jeune femme, profondément remuée, se sent incapable désormais d'un mot de blâme ou de reproche. Des reproches, c'est plutôt à elle-même qu'elle en adresse, et, rêveuse, laissant parler sa pensée :

— J'ai eu tort, dit-elle; je n'aurais pas dû aplanir, comme je l'ai fait, les difficultés de votre mariage : je le savais bien pourtant, que Marianna n'était pas la femme qui vous convenait.

— Pauvre Marianna! dit Jacques d'Artelles avec un

demi-sourire triste. Ne l'accusez pas, ma chère Simone, ni vous, ni moi : les causes sont plus profondes, plus fatales, et il nous faut bien reconnaître et subir les réalités de la vie, l'inévitable de l'amour... Quelle que soit la femme désirée, elle s'appelle l'Infini, tant qu'elle demeure l'Inconnu — l'Inconnu étant la seule forme où nous puissions concevoir l'Infini : nous espérons tout d'elle parce que nous en ignorons tout! Mais, quand nous avons connu la joie, la *qualité* des joies de son amour; quand la femme s'est livrée, cœur et corps, nous sommes las, rassasiés jusqu'au dégoût, parce que, le voile soulevé, le mystère a disparu. Le sentiment est mort, mais non pas le désir du sentiment; et nous allons vers d'autres amours, souvent inférieures, pour la seule raison qu'elles sont différentes óu nous semblent telles. Non, Simone, non, je vous le redis encore, ce n'est pas la faute de Marianna, ni la mienne, si j'ai cessé de l'aimer : ne vous reprochez, ne me reprochez rien... Dites, si vous le voulez, que j'aurais pu aimer plus longtemps une autre femme; mais, un peu moins, un peu plus, qu'importe, en vérité, puisque cela finit toujours, que nul ne peut échapper à la puissance terrible qui impose une transformation incessante, qui assigne un terme inexorable à toute passion humaine... Mon Dieu!... s'écria-t-il d'un élan presque sauvage; voilà donc notre destinée, c'est le sort qui m'attend!... Je connais l'illusion de l'amour, le néant, la cendre amère qui gisent au fond : le goût m'en est resté aux lèvres, et pourtant je ne puis pas, je ne veux pas vivre sans l'amour! La soif qui me brûle, je ne pourrai jamais l'assouvir : un instant calmée, elle renaît d'elle-même plus torturante : je le sais, et pourtant j'essayerai encore de me rafraîchir au mensonge des sources. L'éternelle tendresse que je ne puis donner, je la réclamerai demain d'une autre, je la promettrai moi-même pour être parjure ou trompé après-demain! Et, c'est ainsi

que nous sommes condamnées à une perpétuelle transformation, créatures errantes sous des cieux moins changeants que nos âmes à la recherche d'un bonheur incertain qui fuit sans cesse, ou se modifie constamment en nous et en dehors de nous, si par hasard nous l'atteignons. Pourquoi vivre, Simone? Pourquoi aimer, pourquoi souffrir? Pas de réponse à l'énigme dévorante. L'humanité misérable gravite autour d'un Dieu sourd à sa plainte, un Dieu immuable et immobile qui a mis en ses créatures le désir éperdu de l'infini et de l'éternel; un Dieu impitoyable qui leur inflige en même temps, comme la plus cruelle torture, l'impuissance à durer dans aucun de leurs sentiments, même pas, surtout pas l'amour!

— Jacques, dit gravement Simone, l'amour n'est pas toute la vie : il y a le devoir!

Brisé, mais frémissant encore, il s'était jeté sur un banc de pierre qui terminait l'allée, et vaguement, sans les voir, il regardait au loin les flots couronnés d'écume. A ce grand mot, ce mot sévère, austère, qu'il s'était déshabitué d'entendre, et qui tombait soudain sur son âme incandescente, il leva vers Mme Gueyrard ses yeux où elle put lire la révolte du malade devant un remède amer, en même temps qu'elle y démêlait un reproche et bien injuste : celui de méconnaître son mal, ou du moins de n'y pas compatir autant qu'il l'eût voulu. Cette accusation, Jacques la répudia bien vite, d'ailleurs, à voir son amie si pâle, le visage triste de toute la tristesse de son cœur, à écouter les tendres paroles de ses lèvres douces...

Elle se tenait debout près de lui, appuyée à un grand châtaignier enguirlandé de lierre, et les feuilles luisantes formaient un cadre sombre où elle apparaissait, vibrante de l'émotion qui montait en elle, mettait des flammes dans ses yeux, de profonds accents à sa voix convaincue. Jamais, ah! jamais il ne lui avait été plus

cher, cet homme aimé en ses faiblesses comme en ses supériorités! Son âme se déchirait à le voir en proie à la révolte et au découragement, près de s'abandonner à ce terrible «à quoi bon»? qui vient si aisément aux lèvres après les désillusions, qui étouffe, paralyse toute velléité d'agir; et, résolue, ardente, elle voulait le sauver de sa stérile douleur, de l'abdication de soi où elle le sentait entraîné. Passionné pour le convaincre, si tendre pour le consoler, son amour trouvait les paroles qui raniment, qui réveillent l'âme engourdie et abattue, et aussi les mots de douceur qui apaisent le cœur ulcéré, calment sa rébellion. Elle lui disait que notre seule raison de vivre, le sens profond de notre passage en un monde transitoire, ébauche imparfaite de l'existence supérieure où nous sommes tous appelés, c'est le Devoir, oui, l'obscur Devoir pleinement accepté, accompli sans défaillance dans le terre-à-terre, le sans-éclat de tous les jours. C'est lui qui revêt de lumière et de beauté nos actions les plus insignifiantes; lui qui nous arrache à nous-mêmes, à notre égoïste et douloureux néant, étant par essence l'abnégation, le don de soi sans cesse renouvelé, l'oubli de notre bonheur, dans le souci de faire du bonheur pour les autres...

Tout d'abord, le premier devoir de Jacques, c'était de donner aux siens cette douceur, cette joie à vivre qu'il avait perdue. Il le devait à sa femme, restée belle, irréprochable et bonne, à sa femme qui ne pouvait rien attendre que de lui seul; à son fils qui le réclamerait plus tard comme guide et comme soutien. Il le devait aussi à son entourage moins proche; à ceux qui se traînent dans l'abandon, malheureux, isolés sur le dur sentier, sans le bienfait d'une sympathie et d'un encouragement... Le nombre en est grand, hélas!... Et ainsi, tout occupé de la douleur d'autrui, Jacques oublierait la sienne propre; ou il n'y songerait que pour la nommer une visiteuse bénie, puisqu'elle seule nous donne,

tendre et profonde, la compassion — la compréhension de l'infinie détresse humaine.

Et puis, chez un artiste tel que lui, l'intelligence ne devait pas rester oisive; elle réclamait l'emploi fécond de ses facultés. Jacques d'Artelles avait reçu ce magique, ce mystérieux don de création par lequel les rêveries, les pensées, les douleurs intangibles de notre être intime apparaissent au monde réel, palpitantes et visibles, revêtues de la vie et de la beauté. Devant lui s'ouvrait le domaine enchanté de l'Art — un autre infini que la femme et l'amour! Si l'on y trouve des heures de découragement et d'impuissance, du moins la satiété n'est-elle pas à craindre ni l'assouvissement dans cette région de l'illimité!... Jamais nous n'en toucherons les bornes, puisque, aussi loin que puissent aller nos forces, chaque au-delà se constitue d'un «au-delà» possible, d'un «plus loin» toujours entrevu, jamais atteint!

Pressante, persuasive et convaincue, elle parlait ainsi, Simone, et maintenant elle s'excusait de dire de telles choses, déplacées sans doute dans la bouche d'une femme, bien souvent faible, découragée, et qui ne prêchait guère d'exemple; — mais, si l'interprète était insuffisante, qu'importe!... ses paroles n'étaient pas moins vraies, de toute la sincérité de sa conviction, et elle suppliait Jacques de la croire.

Le front penché, il l'avait écoutée en silence, sans même essayer de l'interrompre : cette voix aimante berçait sa peine et il goûtait l'infinie douceur d'être compris. Son âme orageuse, mais haute, retournait bien vite aux sommets comme à sa véritable patrie, d'où elle ne pouvait s'exiler longtemps; et les paroles élevées de Simone, son accent grave et passionné avaient retenti au plus profond de son être, réveillé son énergie, sa volonté un instant endormies. La diane était sonnée! Jacques se retrouvait debout, prêt à reprendre la vie, à la renouveler.

Reconnaissant à celle qui avait fait ce miracle, il tourna vers Mme Gueyrard ses claires prunelles où brillaient des éclairs d'acier bleui; et longuement il la contempla, surpris et pensif. Il venait de comprendre le charme de cette femme; la séduction qui se dégageait d'elle lui faisait une beauté indépendante de la pureté des lignes et de l'harmonie des contours. Artiste épris avant tout de la forme et de la couleur, il n'avait jamais pris garde à cette beauté parce qu'elle était faite d'immatériel et, pour, la première fois, il en avait le pleine révélation; il subissait l'attrait caché, puissamment remué par cette âme ardente, par l'intensité de vie et de passion rayonnant à travers l'enveloppe fragile. Mieux que jamais aussi, il pénétrait l'énigme de ces yeux profonds de femme mûrie par la douleur, qui a vu, senti, vécu, étrange contraste avec la fine bouche enfantine aux lèvres à peine renflées, qui n'a point reçu, point rendu les baisers d'amour...

D'un mot, il résuma son impression; un mot qui était à peine une demande : il en savait si bien la réponse :

— Vous avez beaucoup souffert, Simone?

Elle inclina la tête, grave, soudain refermée. Et, dans le silence du bois où tournoyaient et tombaient avec un bruissement léger les feuilles mortes, parmi le murmure éternel de la mer au sable des grèves, son cœur criait pour elle : « Oui, j'ai souffert, oui, j'ai pleuré, et je voudrais toute ma vie pleurer encore et souffrir, si de ma peine Dieu créait votre bonheur, mon bien-aimé, mon seul aimé! »

M. d'Artelles s'était levé. Las, ébranlé jusqu'aux fibres profondes, il éprouvait un impérieux désir de solitude absolue, de silence, pour se retrouver et se recueillir mieux. Avec ce laconisme d'expression qui est l'orgueilleuse pudeur des hommes, il remercia la jeune femme de son courage et de sa bonté : elle s'était mon-

trée à cette heure décisive l'amie qui console, qui ranime et relève, et toute sa vie il en garderait le souvenir...

— Mais, dit-il, au moment de la quitter, votre œuvre n'est pas finie, Simone; il faut me permettre de recourir à votre amitié précieuse, car j'aurai souvent besoin d'un ferme appui, et où le trouverais-je mieux qu'en cette petite main qui vaut celle d'un homme pour la droiture et la volonté?... Dites, vous ne me refuserez pas le refuge de votre affection?... Vous ne m'en voulez plus? Nous sommes amis, bien vrai?...

Et il lui a pris la main, il la regarde en souriant. Il est revenu à ses souples façons câlines, presque féminines, si imprévues chez lui, et dont il sait le charme irrésistible et enlaçant...

Pauvre Simone, pauvre obstinée d'amour!... Est-ce donc la peine de parler avec tant de raison, pour sentir avec tant de passion?... Un moment, un éclair, le vertige l'a prise, et le désir insensé, sauvage, de se jeter entre les bras de Jacques, les refermer sur elle, oublier la vie et l'éternité — tandis qu'en même temps, avec la même violence en sens contraire, elle voudrait le repousser loin, bien loin d'elle, lui crier son secret et qu'elle ne veut plus le voir, que ce rôle d'amie l'écrase et le torture... Mais non! une fois encore elle se taira. Et, dominant son amour de toute la hauteur de sa volonté, Simone Gueyrard répète, sans détourner ses yeux où jamais Jacques n'a vu l'âme de la femme qui l'aimait :

— Nous sommes amis. Ne doutez jamais de moi.

Il s'éloigne; bientôt Simone l'a perdu de vue. Machinalement, elle a repris sa promenade; elle sort du parc, descend la falaise, contourne les rochers; la voilà sur la grève : actions réflexes, purement animales, inspirées par l'instinct. L'intelligence de la jeune femme n'y a pas de part, et, aussi bien, elle ne peut la ressaisir, cette

intelligence, en aucune de ses facultés. Elle se sent comme étourdie, incapable de rassembler son jugement, sa réflexion, sa compréhension; incapable même d'évoquer nettement son souvenir!... Trop d'idées tourbillonnent en son cerveau : devant leur foule qui s'agite et se renouvelle incessamment, Simone n'arrive qu'à une vue d'ensemble où sa conscience ne démêle aucuns détails; l'impression s'est faite intense, mais reste confuse; elle souffre violemment, sans bien savoir pourquoi, pareille à l'homme tombé d'une grande hauteur qui se plaint d'avoir mal par tout le corps, sans pouvoir désigner au juste les organes atteints. Des paroles confuses bourdonnent à ses oreilles; elle croit reconnaître l'accent âpre, désespéré de Jacques, et sa réponse, à elle, les mots consolants, encourageants, qu'elle s'est efforcée de trouver... Puis, peu à peu, tout s'apaise, s'éteint, se tait; les étourdissantes, les vaines rumeurs ont fait silence... Une voix s'est élevée qui vibre seule aux régions supérieures de son être, et Simone redit la parole de mélancolie, la plainte éternelle de l'âme créée pour l'amour, devant le néant de l'amour :

... Tout ce qui finit n'est pas long...

A travers les siècles, à travers les âges, la jeune femme reconnaît le cri de sa douleur! Soudainement éclairée, elle comprend le côté profond, définitif du naufrage, et que pendant des années elle a vécu dans le désir, l'espoir et le regret déchirant d'un mensonge et d'un mirage!... Pour ce mirage, elle aurait sacrifié, à certaines heures fiévreuses et troubles, son bonheur, son honneur, le repos de cette vie, la félicité de l'autre; pour ce mensonge elle a agonisé dans l'amour et le désespoir!... Et maintenant, meurtrie encore et les pieds sanglants, elle a atteint le fantôme; elle l'a touché, dévoilé; elle a connu que son éclat trompeur pâlissait bien vite, que la flamme tôt consumée de nos

plus belles amours ne laisse après elle que poussière grise et néant !... Là où elle avait cherché l'Infini, où elle avait rêvé l'Absolu, elle s'est heurtée à l'effroyable, à l'implacable relativité des choses — essence, substance et condition première des sentiments où nous sommes limités ici-bas...

... Tout ce qui finit n'est pas long...

... Et Simone s'en va par la plage, sous la douce lumière du soleil d'octobre, dernier sourire de l'automne caressant et décevant. Près d'elle les flots murmurent la vieille chanson où la vie, l'amour et la mort nous appellent pour nous tromper tour à tour; mais, sans les écouter ni les entendre, triste près de la mer triste qui pleure toujours, la jeune femme évoque la mélancolique légende où se reflète si bien le génie mystique, le symbolisme exalté et douloureux de la race scandinave.

Parti dès l'aube pour courir le chamois, le jeune chasseur voit apparaître parmi les neiges, sur les cimes blanchissantes de la montagne, une forme aérienne qui le regarde, lui sourit et de loin l'appelle : aussitôt il s'élance vers elle, et tout le jour, franchissant les glaciers, côtoyant les précipices, il cherche à la joindre sans pouvoir y parvenir... Et voici le soir venu, les ombres violettes du crépuscule s'épandent autour de lui; va-t-elle donc disparaître, l'apparition divine dont le sourire seul était un rayon de bonheur ?... Brisé, à bout de forces, le jeune homme rappelle tout son courage, et, d'un élan suprême, il bondit vers le fantôme, le saisit, l'enlace, l'étreint avec ivresse...

Mais, décevante en sa possession, comme en sa poursuite, la forme idéale s'est évanouie aussitôt atteinte : plus rien n'en demeure qu'une larme de neige, fondue et glacée sur le cœur.

DORLISHEIM.

UNE SEMAINE

DANS

L'INTÉRIEUR DU JAPON

Août 189...

On ne résiste guère à la tentation d'écrire le journal d'une première excursion dans un pays comme le Japon, encore que l'embarras soit aujourd'hui, en matière de voyage, d'avoir réellement du nouveau à raconter. Nous ne sommes plus, d'autre part, au temps où les voyageurs n'étaient guère entravés dans leurs récits par la nécessité d'être exacts. A qui eût mis en doute la réalité de leurs aventures extraordinaires ou des merveilles qu'ils racontaient, nos ancêtres pouvaient répondre : « Allez-y voir. » Aujourd'hui il serait téméraire de tenir un pareil langage. La narration doit être scrupuleusement sincère, sauf à perdre un peu de son agrément. C'est ce qui m'engage à m'embarquer dans ce journal, où je m'efforcerai d'offrir au lecteur, à défaut d'autre mérite, un Japon vrai et couleur locale.

Nous étions trois compagnons de route. C'est un nombre excellent pour une expédition de ce genre ; je le recommande aux amateurs. Mais ce qui est encore plus important, c'est de bien choisir ses compagnons. On n'en saurait trouver de plus agréables que le capitaine Pierre, des Messageries maritimes, et M. Oueda, interprète japonais. Le premier commandait alors le

Don, ce même paquebot sur lequel j'avais fait, quelques mois plus tôt, en famille, une traversée de Hong-Kong à Yokohama et à bord duquel nous avions passé le 1er janvier. Le souci du centre de gravité sur une mer démontée avait laissé peu de place aux épanchements qui sont d'usage en pareil jour.

Tout était prêt depuis la veille pour le départ qui devait avoir lieu à 6 heures du matin. J'avais promis aux miens de n'être pas absent de Yokohama plus de huit jours; partant ce matin du lundi 9 août, je voulais être de retour le lundi 16 dans la soirée. Les vieux résidents prétendaient l'exécution de mon programme très difficile. Dès le second jour, j'ai craint de leur donner raison; j'avais un retard de plus d'une demi-journée. Pourtant on verra comment, après avoir exactement rempli le programme, je suis rentré à Yokohama, non pas le 16, mais bien le 15 août.

Lundi 9 août.

Le commandant Pierre a passé la nuit à la maison. A 5 heures, nous constatons mutuellement que nous sommes levés, et à 6 heures, lestés d'un premier déjeuner, nous sommes rejoints par M. Oueda. Nous trouvons devant la porte les quatre *djinrikchas* (petites voitures à une place traînées par des hommes) et les sept *couroumayas* (traîneurs); cela a l'air d'une batterie d'artillerie avec ses servants. Les voitures sont propres et solides, les jarrets des hommes paraissent vigoureux. Ceux-ci et celles-là seront mis à une rude épreuve. L'interprète, que j'ai chargé de la préparation des moyens de transport, s'en est bien acquitté. L'un des *djinrikchas*, que nous baptisons dès lors du nom pompeux de fourgon aux bagages, reçoit nos colis, y compris le panier de provisions. Ce dernier à lui seul est plus lourd que nos trois malles réunies, mais son poids est malheureusement éphémère.

Je m'empresse d'ajouter que le tout ensemble est loin, même au départ, de peser autant qu'un homme, nos malles n'étant à la vérité que de légers paquets; aussi un seul homme sera-t-il suffisant pour le fourgon. Nous montons dans les autres voitures et, chacun traîné par un *couroumaya*, poussé par un autre, nous voilà en route. N'allez pas croire que nous ferons tout le voyage dans ces véhicules; nos jambes seront indispensables pour franchir les montagnes et les passages difficiles, et nous constaterons bientôt que les régions tourmentées par la nature ou négligées par les « Ponts et Chaussées » occupent près de la moitié du chemin à parcourir. Quand ils ne nous traînent pas, nos hommes nous suivent avec leurs voitures qui, solides et relativement légères, passent partout à condition que les traîneurs les prennent quelquefois sur leur dos ou les transportent à la force des bras en s'aidant mutuellement. Je leur ai, d'ailleurs, fait signer l'engagement de m'obéir en tout, moyennant quoi je leur ai promis un large salaire.

La première journée fut la moins fatigante et la plus monotone. Aux environs d'Yokohama le paysage est gracieux, mais n'a rien de grandiose; il lui manquait, d'ailleurs, pour nous l'attrait de l'inconnu. La route, qui monte graduellement, est assez bonne; on traverse des collines, mais ce ne sont pas encore les montagnes. Quand on voyage en *djinrikcha*, toute conversation est impossible; on va à la file et il y a juste une place par voiture. Ce n'est pas toutefois, il s'en faut, une manière désagréable de parcourir le pays; rien ne se prête mieux que ce genre de locomotion aux réflexions philosophiques émoussées par une vague somnolence qui n'est pas sans charme.

Vers 11 heures, nous arrivons à Haramachida (1).

(1) Six ris, soit à peu près 24 kilomètres d'Yokohama.

Ayant avisé la *tcha-ya* (1) la plus importante de la localité, nous nous y présentâmes et fûmes reçus par les hôtes de la façon la plus engageante. Les auberges sont nombreuses au Japon; le moindre village en possède plusieurs. On en trouve même d'isolées sur le bord des routes. Tel hameau de pauvre apparence peut contenir jusqu'à quatre ou cinq *tcha-ya* des mieux aménagées et des plus confortables, uniquement parce qu'il se trouve à la distance d'une étape entre deux points importants. Les Japonais voyagent beaucoup pour leurs affaires et par goût; la nature du pays fait qu'ils sont presque toujours à pied. On rencontre des fonctionnaires d'un certain rang qui se rendent à leur poste sans autre véhicule que leurs jambes, et on est surpris des distances qu'ils peuvent ainsi parcourir en une journée.

D'un autre côté, les gens de la classe la plus modeste aiment à voir du pays et ils en ont un prétexte dans la religion, le culte du rite *sin-to* consistant surtout en pèlerinages, lesquels se font d'ordinaire par bandes ou par corporations, aux frais de riches personnages qui gagnent eux-mêmes de la sorte des mérites pour le ciel. Chez nous, comme au Japon, le pèlerinage n'exclut généralement pas l'idée du voyage d'agrément. Train de plaisir ou train de pèlerins, c'est tout un pour l'apparence et pour les compagnies de chemin de fer. Soit pur hasard, soit attention bienveillante de la part des saints auteurs de miracles, ceux-ci ne s'accomplissent guère que dans des régions particulièrement intéressantes et belles. Au Japon, les temples sont généralement élevés dans des sites pleins de poésie, au sein d'une splendide nature. Les pèlerins, aussitôt arrivés auprès d'un temple ou d'une pagode, vont avant tout et sans s'arrêter rendre hommage au dieu. Ce n'est

(1) Maison de thé et hôtellerie.

qu'après l'acte de dévotion qu'ils s'accordent le repos. Devant la porte du sanctuaire, le chef de la bande fait sonner, en agitant une grosse corde, le gong suspendu au portail. C'est ainsi qu'on prévient la divinité de l'arrivée des pèlerins. Puis tous frappent dans leurs mains, ce qui signifie que la prière commence; on la récite généralement en commun, en se prosternant au commencement et à la fin. Ça ne dure que deux ou trois minutes; on frappe encore dans les mains, la prière est terminée. Si la journée est à son déclin, on se rend à la *tcha-ya* pour y souper et passer la nuit; sinon, on reprend la route pour une nouvelle étape jusqu'au temple suivant.

Les pèlerins ont un costume spécial, presque toujours blanc. Sur leurs chapeaux en forme de champignons sont marqués les insignes de la corporation. Une petite sonnette suspendue au côté de l'un d'eux est mise en mouvement par la marche; elle avertit de leur passage les esprits qui voltigent dans l'air, attire les bienfaits des bons et repousse les maléfices des mauvais. Notre excursion coïncidant avec la saison-morte du travail des champs, nous avons rencontré une multitude de ces bandes dévotes qui, c'est une justice à leur rendre, s'intéressent d'une manière fort intelligente aux pays qu'elles visitent. Je me demande si chez nous la classe similaire serait d'un esprit assez éveillé pour prendre un égal plaisir à voyager. Sur la devanture des *tcha-ya*, des banderoles multicolores et portant des emblèmes corporatifs sont pendues par centaines, attestant le passage des pèlerins.

Avant d'entrer dans la *tcha-ya* de Haramachida, il fallut nous déchausser; petite formalité qui, sur tout le trajet, va se répéter plusieurs fois par jour, c'est-à-dire chaque fois que nous aurons à pénétrer dans une maison japonaise, la place du plancher y étant occupée par des *tâtamis*, sortes de nattes rembourrées,

qui ne supporteraient pas l'injure d'un talon européen.

Si vous vous trouviez par une belle journée d'été pour la première fois devant une *tcha-ya*, à coup sûr vous ne la prendriez pas pour un lieu d'habitation confortable. On dirait un grand hangar à deux étages, ouvert à tous les vents. De la maison, dans le jour, on ne voit que la charpente; elle possède des murs pourtant. Mais où sont-ils? Voyez-vous ces petites armoires placées aux quatre coins? Les murs sont là. Ce sont des panneaux en bois qui, le soir venu, vont glisser dans les rainures que voici, et clôturer l'établissement d'une façon, non pas hermétique, mais suffisante. A l'intérieur, c'est la même disposition. Si vous aimez l'espace et que vous soyez le seul voyageur à l'auberge, tout le premier étage sera à votre disposition et vous pourrez avoir là une chambre à coucher de la superficie de la *tcha-ya* elle-même, mais à la condition qu'aucun client n'arrive après vous; car vous pouvez fort bien, vous étant endormi dans une vaste pièce, vous réveiller, sans avoir bougé, dans une toute petite chambre. A mesure qu'un voyageur arrive, on lui forme une chambre au moyen de panneaux glissant dans les rainures qui divisent la maison comme un damier. Mais cela n'est que pour la nuit, du moins pendant la saison chaude, car au lever du soleil toutes les cloisons externes et internes sont enlevées et, de nouveau, il ne reste plus que le squelette de la maison. Vous avez toujours votre chambre, vos voisins ont les leurs, mais, entre elles, il n'y a plus qu'une clôture morale. Les limites du carré d'échiquier qui est votre appartement ne sont indiquées que par la poutre coulissée, destinée aux panneaux nocturnes. Encore un mot sur les maisons japonaises : rien de tout cela ne ferme à clef.

Devant partir de Haramachida à 3 heures, nous avons tout le temps de déjeuner, de faire la sieste et même de visiter la ville. Ici commence déjà l'industrie

des vers à soie que nous trouverons partout sur notre itinéraire. Tous les habitants du pays, ou peu s'en faut, sont plus ou moins intéressés dans la sériciculture. Ceux-ci en font leur métier principal ou même unique, et possèdent des établissements d'élevage assez considérables. Pour ceux-là, ce n'est au contraire qu'une occupation accessoire. Ces derniers manipulent la matière soyeuse sur une échelle plus modeste. Charpentiers, aubergistes, médecins, etc., élèvent quelques milliers de sujets, chacun suivant ses moyens et le temps qu'il peut consacrer à la précieuse chenille. C'est assez dire à quel point le degré de prospérité des populations de ce pays peut, d'une année à l'autre, subir des oscillations inattendues. Par bonheur, la récolte de cette année sera fructueuse. Le Japon en avait grand besoin.

A 3 heures, nous partons et, après avoir visité un temple assez curieux sur le bord de la route, nous arrivons à 6 heures à Hachi-ogi. Nous avions l'adresse du meilleur hôtel. Pour nous y rendre, il fallut traverser toute la ville, qui est assez étendue, ayant une population d'environ neuf mille habitants. Elle est surtout d'une activité extraordinaire. C'est un centre de commerce et d'industrie et le mouvement en est encore augmenté par sa situation au point de jonction de plusieurs routes importantes. Nous étions déjà à 11 *ris* (45 kilomètres) d'Yokohama. Nous avions devant nous, un peu sur la gauche, les premiers contreforts de l'Oyama, massif de montagnes sacrées — toutes les montagnes sont plus ou moins sacrées au Japon — dont j'avais franchi toutes les pentes quelques semaines auparavant.

Une heure avant d'arriver à Hachi-ogi, je me délectais à la pensée du bain que j'allais prendre aussitôt à l'auberge. Le ciel voulut sans doute me châtier d'avoir poussé ce désir de l'eau jusqu'à la gourmandise. Le plancher d'une salle de bain japonaise est légèrement

en pente. Il est d'habitude aussi lisse qu'une patinoire. Avant donc d'atteindre le baquet convoité, j'avais fait une magistrale glissade et écrasé ma main sous tout le poids de mon corps. Au bruit de ma chute, tout le personnel de l'hôtel accourut, sans distinction de sexe. La salle de bain d'une *tcha-ya* n'est pas plus fermée que le reste. J'étais dans le costume qu'on suppose; pourtant la douleur que je ressentais me laissa assez maître de moi pour saisir mes vêtements avec la main restée libre, et donner une rapide et sommaire satisfaction à mes préjugés en matière de convenances, bien que cet excès de pudeur ne fût nullement réclamé des gens qui m'entouraient.

Dans le vrai Japon, c'est-à-dire celui qui est encore à l'abri du *shocking* britannique, les idées à cet égard sont bien différentes des nôtres. On ne comprend guère qu'il puisse y avoir quelque honte à dévoiler l'œuvre de la nature ou de la divinité. Partant, la bienséance ne commande pas de cacher grand'chose. Hommes et femmes se montrent souvent dans le déshabillé le plus complet, avec une parfaite désinvolture et sans penser à mal. Que de fois, dans l'intérieur, nous avons vu, à la tombée de la nuit, de jeunes dames ou demoiselles se disposer à prendre leur bain du soir, en pleine rue, sur le devant de leur maison! En nous voyant passer, elles ne songeaient nullement à couvrir leur absolue nudité, ne croyant pas sans doute que nous fussions à cet égard plus civilisés ou peut-être plus barbares que leurs maris ou leurs frères. Sans honte et sans embarras, elles ouvraient et fixaient sur nous de grands yeux étonnés, aussi surprises, mais non plus, que si elles avaient été entièrement vêtues. Tandis que nos têtes et surtout nos costumes européens les amusaient, elles ne songeaient seulement pas que l'absence du leur pût attirer notre attention.

Quant aux hommes de la campagne, en été leur vê-

tement habituel est des plus réduits. Il se compose d'une petite pièce d'étoffe formant ceinture et rattachée devant et derrière en passant entre les jambes. Cela cache bien quelque chose, mais ne dissimule rien. Les *couroumayas*, notamment, à mesure qu'ils s'éloignent des villes ouvertes aux Européens, se débarrassent graduellement de tout leur habillement, jusqu'à ce qu'il ne leur reste plus que le complet que je viens de décrire. La quantité de sueur qui coule de leur corps au cours d'un voyage comme le nôtre est incalculable et le moindre vêtement rendrait cette transpiration insupportable. Je suis convaincu que ces braves gens, vêtus comme on veut qu'ils le soient à Yokohama, ne fourniraient pas la moitié de ce que nous avons obtenu d'eux. Cette transpiration continuelle leur permet de boire impunément plusieurs litres d'eau froide dans leur journée. Faisant un métier de cheval, ces hommes-là prennent peu à peu la nature de ce quadrupède. Plus ils travaillent, plus ils doivent manger et boire. Leur nourriture est peu substantielle, il est vrai, la viande en étant absolument exclue; mais on ne saurait croire la quantité de riz qu'ils absorbent pendant un pareil voyage. Il leur faut un repas toutes les deux ou trois heures. Ils ont soin, du reste, d'en régler le temps suivant l'effort qu'ils ont à donner; ils ne manqueront pas de manger avant de franchir un sol ou un défilé mouvementé. Nous avons calculé que leur nourriture pendant le voyage leur coûtait environ 25 *sen* (1) par jour, ce qui n'était d'ailleurs que le cinquième de leur solde; mais il est certain que ces mêmes hommes, lorsqu'ils font la place à Yokohama et ne gagnent que les quelques courses qu'ils peuvent accrocher çà et là, ne consacrent pas plus de 5 ou 6 *sen* à leur alimentation quotidienne.

(1) Le *sen* est la centième partie du *yen*. Le *yen* valait alors environ 4 francs.

Retournons à la salle de bain où je me suis laissé, tout à l'heure, dans une situation fort pénible et quelque peu grotesque. On me ramène tant bien que mal à mon appartement dont la description n'est plus à faire, toutes les *tcha-ya* se ressemblant. Je dois dire toutefois que celle-ci est une des plus confortables et des mieux achalandées. Sans ma mésaventure, j'en aurais gardé un excellent souvenir. Au fait, si le souvenir fut un peu gâté de ce chef, il m'est néanmoins resté assez original et bien couleur locale. Mes compagnons de route à leur tour s'empressent autour de moi et, absolument estropié, je me laisse habiller par eux. Sur ces entrefaites, l'aubergiste vient nous prévenir qu'il y a à Hachi-ogi un excellent médecin, japonais bien entendu, et qu'on est allé le chercher. Je commence par protester, n'ayant qu'une médiocre confiance dans la science des Esculapes extrême-orientaux; mais, soit énervé par la douleur, soit poussé par une pointe de curiosité, je finis par céder et je déclare que je recevrai le docteur. J'ai remarqué depuis lors que toute ville japonaise, petite ou grande, est persuadée qu'elle possède le meilleur médecin de l'empire. C'est sans doute fort heureux, car je suis convaincu que, pour la guérison de la plupart des maladies, la confiance dans les soins qu'on reçoit fait beaucoup plus que la science de celui qui les prodigue.

Le docteur ne tarde pas à arriver. En entrant, il se prosterne devant moi jusqu'à terre, me prend la main malade, me fait un mal horrible et m'assure qu'il n'y a rien de cassé, ce dont je ne suis pas du premier coup convaincu. Puis il se met pendant plus d'une heure à masser la partie endommagée, non sans m'arracher de temps en temps quelques cris de douleur. Ce médecin avait la physionomie assez fine et l'air avenant. Profitant d'un instant où l'interprète s'était éloigné, il me montra une petite croix d'or qu'il portait au cou et me

fit entendre par signes qu'il était chrétien. Dès que M. Oueda se fut rapproché, sachant que la méfiance du docteur n'avait aucun fondement, j'entamai avec lui par interprète une conversation religieuse. Sur sa demande, je lui appris que j'étais catholique. Il me dit d'abord que lui aussi était catholique; puis, après quelques instants, je crus comprendre qu'il était orthodoxe, appartenant à la mission russe. En définitive, j'en vins à conclure qu'il n'en savait guère rien lui-même, qu'il était chrétien à tout prendre, sans entrer dans les subtilités des distinctions de rites.

J'appris par lui qu'il y avait à Hachi-ogi environ deux cent cinquante chrétiens. Le fait est que la première chose qui frappa nos regards en entrant dans la ville fut un enterrement précédé de la croix. Les Japonais christianisés ont adopté dans leurs cérémonies funèbres, à l'instigation des missionnaires, les couleurs sombres et les ornementations sévères d'usage en Occident. Cela n'a pas été sans doute une des choses les plus faciles à faire accepter dans l'œuvre de conversion, car c'est peut-être sur ce point que le changement a été le plus radical, du moins en ce qui concerne les formes extérieures. Or on sait l'importance de la forme extérieure en Orient et en Extrême-Orient, surtout en matière de religion. Rien n'est gai, à vrai dire, comme un enterrement japonais du culte indigène. Le premier que j'ai vu, je l'ai pris pour un mariage. Cela ressemble beaucoup aussi aux processions de nos campagnes par les banderoles, les ornements de mille couleurs voyantes, les fleurs artificielles.

Pour être heureux dans l'autre monde, d'après le rite bouddhiste, on doit être enterré assis ou plutôt accroupi dans la posture usitée pour les repas (1). Les riches défunts sont ainsi placés dans de jolis palanquins fer-

(1) Les morts du rite *sin-to* sont au contraire couchés comme les nôtres.

més et tout laqués, les gens de peu et les pauvres dans de simples boîtes cubiques. Les uns et les autres sont portés à leur dernière demeure sous une pyramide de mille joyeusetés, en papier, en étoffe ou en métal, plus ou moins coûteuses suivant les moyens de chacun, mais toujours éclatantes aux yeux et d'une combinaison généralement plaisante. Les parents sont dans leurs habits de fête. Il est vrai qu'en Europe, qu'il s'agisse d'un enterrement ou d'un mariage, l'habit de cérémonie est le même pour les hommes, la note de la solennité n'étant marquée dans leur tenue que par la couleur des gants. Mais au Japon les femmes elles-mêmes sont parées pour un convoi funèbre comme pour une fête; elles sont dans leurs plus beaux atours, couvertes de riches étoffes aux couleurs claires; elles ont la figure faite comme pour la danse, c'est-à-dire qu'elles empruntent à l'art de plaquer les poudres et de manier le pinceau des teints invraisemblables. Un seul signe caractérise la tristesse de la circonstance : c'est l'absence dans les cheveux de ces dames des aigrettes de fleurs et autres colifichets dont elles se parent d'ordinaire avec tant de coquetterie. J'allais oublier un détail qui va de pair avec le reste. Chez nous, le maître des cérémonies, qui dit : « Messieurs, la famille, » est souvent, avec sa tête de circonstance, lugubrement grotesque. Au Japon, ce personnage, si l'enterrement est assez important pour comporter l'emploi de son ministère, est un jeune homme qui n'a rien de sinistre et préside à la marche du cortège de l'air le plus dégagé et le plus sémillant.

La bienséance exige d'ailleurs qu'un Japonais se compose toujours un visage joyeux, s'il doit annoncer la mort d'un de ses parents, si proche qu'il fût, à son supérieur hiérarchique ou social. S'il est très bien élevé, qu'il ait ou non le cœur déchiré, il dira la chose en éclatant presque de rire. La raison qu'on donne de cet usage est qu'il ne faut jamais se permettre d'attrister

son chef ou son maître par la communication de son propre chagrin.

Dans un autre ordre d'idées, mais concernant encore les singuliers principes de la civilité japonaise, il est de stricte politesse de rire d'autant plus qu'on est plus sévèrement réprimandé par un supérieur. L'ignorance de cette règle élémentaire de convenance m'a, j'en conviens humblement, parfois poussé à bout de colère envers certains indigènes dans les premiers temps de mon séjour au Japon. On comprendra sans peine la méprise qui m'avait fait trouver une audacieuse grossièreté là où il n'y avait qu'une preuve de parfaite éducation, de sorte que plus je me fâchais, plus le Japonais se mettait en devoir d'augmenter consciencieusement la dose du rire qui m'exaspérait. Ma furieuse bévue et la correcte hilarité du patient s'invitaient l'une l'autre au *crescendo*, sans se douter qu'elles étaient solidaires.

Le traitement du docteur terminé, le commandant Pierre se mit en frais de générosité, offrant successivement au praticien du thé, du sherry, enfin un cigare dont il ne tira que quelques bouffées et qu'il éteignit soigneusement pour le mettre dans sa poche. Mais je crois que cela avait suffi pour ébranler ses facultés. Comme nous allions dîner et qu'il ne partait pas, le commandant eut l'idée de l'inviter à partager notre repas. Il accepta d'un air très satisfait; mais, craignant sans doute que tant de politesses ne fussent dans notre pensée destinées à tenir lieu d'honoraires, il m'avertit que chacune de ses visites coûtait 20 *sen*, soit un peu moins d'un franc. Je lui offris de le payer sur-le-champ, mais il protesta qu'il avait seulement voulu me faire connaître le coût de ses soins et qu'il attendrait pour en toucher le montant la seconde visite qu'il devait me faire le lendemain matin avant notre départ. Rassuré sur mes intentions, il se mit à table avec nous. « A table » n'est pas ici au figuré, car on avait pu trouver

dans la ville d'Hachi-ogi un exemplaire de ce meuble qui n'a rien de japonais et on s'était empressé de l'apporter dans notre appartement avec quelques chaises, objets de style également étranger. C'est tout au plus si deux ou trois fois encore, dans le cours du voyage, nous pourrons donner une satisfaction aussi complète à nos préjugés européens; le reste du temps, il faudra nous contenter du mobilier japonais qui est un mythe.

Notre Esculape voulut d'abord faire honneur aux mets que nous tirions de notre panier. Il se régala d'une belle tranche de filet froid. Puis vint le tour du jambon qui parut mériter de sa part une approbation toute particulière; mais il n'avait pas achevé le morceau mis sur son assiette que nous le voyons se lever avec précipitation et s'étendre comme une masse dans un coin de la chambre. Cette cuisine si peu dans ses habitudes, le vin dont il buvait peut-être pour la première fois de sa vie, le cigare du commandant, tout cela avait mis le désordre dans son estomac et la confusion dans sa cervelle. Du reste, nous comprîmes bientôt, en le voyant se pencher par-dessus le balcon, qu'il allait se mieux porter. En effet, soulagé, il revint se mettre à table. Je l'engageai à aller se coucher, mais dans son trouble il n'avait pas oublié le jambon et nous demanda un morceau de papier pour envelopper et emporter ce qui restait dans son assiette. Non seulement on lui donna ce qu'il désirait, mais on lui coupa encore une énorme tranche qu'il accepta avec empressement.

La table desservie, les chambres sont apprêtées pour la nuit. On apporte les lits qui consistent en trois ou quatre *futons*, sortes de couvertures ouatées que chacun dispose à sa guise. Comme oreiller, on vous donne une espèce de petit trapèze en bois, surmonté d'un traversin pas plus large que le poignet et long comme la main (1). Les Européens préfèrent d'ordinaire rouler

(1) Cela s'appelle un *makura.*

un *futon* pour y reposer la tête. Un moustiquaire en grosse étamine verte est accroché aux quatre coins de la pièce et en couvre presque toute la surface. Couché par terre ou peu s'en faut, on ne risque pas de tomber de son lit. Au demeurant, même avec cette primitive installation nocturne, on dort bien quand on a beaucoup marché. Mais la douleur que je ressentais à la main et l'ébranlement causé par la chute me donnèrent ce soir-là un accès de fièvre qui ne se calma que fort avant dans la nuit.

Mardi 10 août.

A 5 heures et demie je fus réveillé par mon docteur, tout à fait remis de ses émotions. Il me fit endurer le même traitement que la veille, puis il prit congé de nous, fort satisfait sans doute de nos procédés. Je me montrai prodigue envers cet homme de science en lui comptant 50 *sen* au lieu de 40 que je lui devais d'après son tarif. La visite du médecin, l'impossibilité de me servir de ma main gauche, la nécessité où je me trouvais par conséquent de faire sans cesse appel à l'assistance de mes compagnons, enfin les hésitations d'une première levée de campement, car l'entente à plier bagages rapidement ne s'acquiert à chaque campagne qu'après deux ou trois jours d'école, furent autant de raisons qui retardèrent notre départ ce matin-là. Nous ne fûmes en route dans nos *djinrikchas* qu'à 7 heures et demie. J'avais désormais le bras en écharpe pour tout le reste du voyage et j'avoue que les souffrances que j'éprouvais parfois, ainsi que l'incommodité d'une pareille situation, auraient rendu fort pénible le début de cette excursion, si je n'avais trouvé de larges compensations dans les magnifiques spectacles de la nature qui provoquèrent mon admiration et les détails de la vie japonaise qui excitèrent ma curiosité.

Nous voici en route pour le *Takao-san* (1), qui est resté la bête noire du commandant Pierre. Cette journée a été, en effet, la plus pénible du voyage. A 9 heures et demie, nous étions au pied de la montagne, non sans avoir perdu quelques minutes à chercher notre chemin, car l'ascension de cette montagne sainte nécessitait un crochet assez considérable hors de la grande route appelée le Koshiu-Kaï-do. Abandonnant nos véhicules, nous pénétrons entre deux colossales lanternes de pierre qui marquent l'entrée du chemin dans une belle allée ombragée d'énormes cryptomerias. La pente, d'abord assez douce, devient de plus en plus rapide et se brise bientôt en lacets. De temps en temps, nous apercevons entre les arbres un beau panorama qui s'étend à mesure qu'on s'élève. D'une échappée à l'autre on traverse des voûtes de verdure pleines d'ombre et de fraîcheur, où la vue se repose comme pour mieux apprécier le tableau qui va paraître à la prochaine trouée. C'est une forêt de géants qui nous entoure. Parfois ces arbres séculaires, droits comme des mâts de navire, s'élancent du flanc d'un escarpement à pic, ce qui augmente encore leur effet de puissance. Ils se dressent et s'étagent alors comme les cierges énormes d'un gigantesque autel. Ils ont été plantés à des époques plus ou moins reculées par les dévots qui fréquentaient le temple, ainsi que l'attestent de nombreux poteaux qui bordent le chemin et sur lesquels sont inscrits les noms des donateurs et le nombre des sujets offerts par chacun d'eux.

Vers 11 heures nous arrivons à la plate-forme sur laquelle repose l'édifice sacré. C'est alors le tableau suprême de cette sorte de diorama dont les effets vont *crescendo* depuis le début de l'ascension. Après avoir

(1) Les montagnes étant divinisées, leur nom est généralement suivi du mot *san*, qui signifie seigneur, et qu'on ajoute d'ordinaire par politesse aux noms de personnes.

contemplé l'immense nature, nous examinons les détails d'architecture des temples et de la bonzerie. Il y en a plusieurs étages. Une vaste plate-forme, surélevée de quelques marches, se présente d'abord comme une place publique entourée d'arbres. Au milieu s'élève une jolie petite pagode en bronze, à cinq étages. Ce n'est qu'un bibelot, mais qui mesure bien près de quatre mètres de hauteur. Sur une terrasse supérieure qu'on atteint par un escalier droit et fort rapide, on voit un temple *sin-to* dont la décoration est intéressante. Les sculptures de la charpente sont fines et bien coloriées (1). Derrière la pagode et au même niveau on passe sous un portique sacré, gardé par les deux monstrueuses statues qui sont inévitables à l'entrée de tout temple bouddhiste.

Ces portiers de bois, cerbères de la religion extrême-orientale, sont enfermés dans des loges grillées. Il semble, tant leur attitude est menaçante, que cette précaution ait pour but aussi bien de rassurer les fidèles timides que de protéger les terribles concierges eux-mêmes contre l'impiété des libres-penseurs ou l'excès de dévotion des croyants. Ils sont du reste fort malpropres, ce qui n'est pas étonnant, étant donné leur rôle dans le culte. Il faut en effet commencer par les amadouer avant de pénétrer dans le lieu saint, et voici comment on s'y prend : on écrit sa prière sur un morceau de papier; on le mâche ensuite de manière à en former une boulette qu'on lance à l'un des rébarbatifs portiers. Pour plus de sûreté, on peut adresser à tous les deux cette singulière et humide correspondance. S'il s'agit de solliciter une guérison, on doit autant que possible envoyer la pieuse boulette sur la partie du corps du monstre correspondant à celle qui est atteinte chez

(1) Le style *sin-to* dans toute sa pureté ne comporte aucune coloration des bois sculptés, mais ce principe a subi de nombreuses dérogations.

le malade. Cette particularité m'a donné l'occasion de constater que les indispositions abdominales doivent être fréquentes au Japon ou, peut-être, que les femmes dont la situation est particulièrement intéressante ont une grande confiance dans la divinité pour les aider au jour de la délivrance et assurer à leur enfant une facile et heureuse entrée dans le monde. Si j'avais quelque foi dans le culte de Bouddha, j'ajouterais à l'appui de cette seconde hypothèse que l'aisance avec laquelle cette fonction de la nature s'accomplit chez les Japonaises est surprenante. Des femmes de chambre indigènes ont pu devenir mères, non seulement sans abandonner leur service plus d'une heure, mais même, le costume aidant, à l'insu des personnes chez lesquelles elles étaient. Quoi qu'il en soit, ces détails donnent une idée de l'aspect mâchonné que prennent avec le temps les gardiens d'un temple bien achalandé.

Le portique qui sert de loge à ces singuliers concierges donne accès dans une cour de grandeur moyenne qui contient plusieurs bâtiments. A droite, on voit le couvent des bonzes, de construction récente, et le temple principal; au fond, les communs de la bonzerie et quelques chapelles; dans un coin, la cloche colossale, pour laquelle il faut un pavillon spécial en charpente et qui tinte au choc d'un énorme bélier suspendu à un solide échafaudage. Sur la gauche est une auberge exploitée par les prêtres aux époques de pèlerinage, et un restaurant, c'est-à-dire une baraque où l'on vend du riz et du thé. C'est là que nous prenons un peu de repos. Nous achetons quelques souvenirs : une amulette destinée à garantir des coups de sabre, une autre préservant de tous les accidents (c'est plus cher); je regrette de n'avoir pas fait cette acquisition vingt-quatre heures plus tôt; il est vrai que, vu la nécessité de porter l'amulette sur soi pour qu'elle soit efficace, je n'aurais, dans le costume où je me trouvais au moment

de ma chute, certainement pas été indemne. Je me procure encore un plan en perspective de la montagne que nous venons de gravir et de l'ensemble des édifices. Ce dessin n'est pas mal fait, bien qu'un peu naïf ; on s'y rend suffisamment compte du chemin parcouru. Au coin de cette image, un cartouche tenu par deux personnages sacrés fait connaître sommairement l'histoire du temple.

Moyennant quelques sous encore, ma collection de pieux souvenirs s'enrichit d'un portrait du dieu. A vrai dire, cette divinité bienfaisante n'est pas d'un aspect engageant et j'estime qu'il faut une foi solide pour la prier avec confiance d'être exaucé; mais elle est peut-être encore plus grotesque qu'effrayante. Le divin Ashara, perché sur son renard blanc, a l'air de danser une bourrée; l'animal se sauve à toutes jambes et ce n'est pas trop d'être un dieu pour accomplir de pareils prodiges d'équilibre. Il est vrai que celui-ci n'a guère à craindre un accident, étant orné d'une magnifique paire d'ailes. Malgré cet appendice angélique, sa physionomie n'a rien d'un chérubin. Il est plus chevelu que Clodion, plus barbu qu'un sapeur, plus velu qu'un orang-outang; le tout est fort hérissé. Il a un énorme nez pointu et crochu, des yeux de croquemitaine, des oreilles de chat, un bec d'oiseau de proie. Pourtant, si on le regarde quelque temps, on s'habitue graduellement à ses traits et on finit par lui trouver un air assez bonhomme.

Avant d'arriver au temple, nous nous étions aperçus, non sans surprise, que les *couroumayas* gravissaient la montagne à notre suite. Il avait été d'abord convenu qu'ils nous attendraient là où nous les avions laissés; mais ayant appris, peu après notre départ, qu'on pouvait redescendre de l'autre côté, ils avaient pensé que nous aimerions mieux ne pas revenir sur nos pas. Au premier abord nous trouvâmes la combinaison fort heu-

reuse, mais nous n'avons pas tardé à la juger détestable. Si ces braves gens ont mérité le pardon de leur initiative, c'est que leur excès de zèle leur fut tout aussi pernicieux qu'à nous.

Dès le matin, le fourgon aux bagages s'était séparé de nous pour suivre le chemin le plus court. Son traîneur comptait bien être rejoint par le gros de la troupe après le crochet vers le temple qu'il ne se souciait guère de visiter, n'étant sans doute ni curieux ni dévot. Il était déjà midi lorsque, sur les indications d'un bonze, nous nous engageâmes dans un sentier derrière l'auberge. Ce chemin n'avait au début rien d'inquiétant, mais le traître! Si nous avions pu soupçonner à quel point il allait abuser de notre confiance, nous aurions certainement sans honte fait demi-tour. Après quelques centaines de pas sous des arbres plus ou moins touffus, nous nous trouvons tout à coup à découvert sur une crête de montagne absolument nue. Nous la suivons pendant plus d'une heure, écrasés par un soleil de plomb, coupant en quelque sorte pour avancer une atmosphère brûlante et immobile, ne voyant rien devant nous qu'un désert à l'horizon borné; car, si nous descendions parfois, nous montions plus souvent.

J'eus, je l'avoue, un instant de découragement. Avisant une touffe d'herbe, la tentation me vint d'aller m'y coucher et d'attendre. Attendre quoi? Je n'en sais rien? mais ce qui serait sûrement venu, c'est une insolation. Je fus heureusement détourné de cette fatale pensée par la vue au même moment d'une forme vague se détachant sur l'horizon et qui me parut être une cabane. Ce n'était guère à plus de cinq cents mètres, mais, dans cet air en feu et vu notre état de faiblesse, la perception des yeux pouvait être troublée. Reprenant courage, je me mis à courir vers cet asile dans le dessein de diminuer ainsi la durée du supplice et de me mettre le plus tôt possible hors de portée du soleil qui, un

léger retour de fièvre favorisant en ce moment les incartades de mon imagination, était devenu pour moi l'ennemi, un ennemi implacable qui voulait ma mort. J'arrivai enfin au but. Ce n'était pas une cabane, à vrai dire, mais un abri de branches et de feuilles sèches, planté sur quelques piquets par les gens qui fréquentaient cette route, ce qui prouve à quel point elle était pénible même pour les indigènes. Je tombai haletant; ma main me faisait horriblement souffrir. Mes compagnons et les *couroumayas*, qui s'étaient égrenés le long du chemin, me rejoignent successivement. Tous réunis, nous faisons d'amères réflexions sur l'absence de nos vivres qui se promènent pendant ce temps-là, nous ne savons de quel côté.

Il était environ 2 heures. Un naturel du pays vint à passer; il nous apprit qu'il n'y avait aucune habitation avant le hameau de Kobotoke, mais, cela va sans dire, étant de l'endroit, il ne put nous donner aucun renseignement précis sur la distance qu'il nous restait à parcourir pour y arriver. C'est au Japon comme en France. Tantôt il parlait d'un *ri* et demi, tantôt de deux *ris*. Fort heureusement nous pûmes bientôt constater que cette distance dépassait à peine un *ri* (1). Que Bouddha protège toutefois cet indigène, car nous lui dûmes un renseignement précieux! Il nous dit qu'à quelque distance en appuyant vers la gauche, nous trouverions une source. Un vieux seau s'y trouvait justement, oublié ou laissé là pour l'usage des voyageurs. Un de nos hommes va le remplir et nous voici buvant à tour de rôle. Cela nous donne du courage et nous grimpons de nouveau. La pente est pénible et la végétation toujours nulle. Mais, après une demi-heure de marche, nous tournons un sommet et, douce surprise! nous nous trouvons comme par enchantement dans un

(1) Environ 4 kilomètres.

épais fourré. A l'ombre, notre marche devient plus légère et notre allure moins lugubre.

Enfin nous arrivons à la *tcha-ya* de Kobotoke, où nous nous attablons devant le festin tant désiré; c'est-à-dire qu'accroupis sur des *tatamis*, sans autre table que les mêmes *tatamis*, nous mangeons du riz pour tout potage avec des petits bâtons pour tout couvert. Il était 3 heures. Le repas est vite terminé; le départ est fixé à 5 heures. On a donc tout le temps, après s'être suffisamment bourré de riz, de compléter ces agapes par une sieste réparatrice. « Qui dort dîne, » dit le proverbe. Force nous fut alors de le mettre en pratique.

A 5 heures moins 10, je donnai le signal du départ et, à l'heure dite, notre compte réglé, nous nous enfoncions dans le ravin en compagnie d'un torrent pittoresque qui tombe des hauteurs de Kobotoke. Nous n'avions pas traversé la passe de ce nom, mais, loin de tourner la difficulté en tournant la passe, nous l'avions augmentée. De l'autre côté nous trouvons encore des hauteurs que nous franchissons. Enfin, toujours à pied et suivis de nos *djinrikchas*, nous atteignons la nouvelle route en construction, qui sera sans doute fort bonne, mais qui est encore impraticable. Là nous retrouvons le fourgon aux bagages. Nous dînerons ce soir! Bientôt nous pouvons remonter dans nos véhicules et au trot de nos *couroumayas* nous abattons quelques kilomètres, à la nuit tombante, sur une corniche qui domine un magnifique panorama. Sous nos pieds, à une grande profondeur, coule le Katura-gawa. Vers 8 heures, nous sommes à Yoshino. Notre intention était d'aller ce soir-là au moins jusqu'à Uyenohara. L'ascension du Takao-san, dont les proportions dépassaient de beaucoup ce que j'avais prévu, nous avait mis fort en retard sur le programme tracé. Nos hommes me font observer qu'un marché devant se tenir le lendemain à Uyenohara, nous ne trouverions pas à nous y

loger. Ils sont d'ailleurs à bout de forces; en vérité, nous les avions surmenés. Nous sommes tous assez fatigués. Enfin, à travers l'obscurité, je me rends compte des difficultés, des dangers même que doit présenter de nuit le chemin de montagne et de torrents qui se dessine vaguement au-dessous de nous. Je me décide donc à passer la nuit dans cet endroit, à la grande joie de l'aubergiste chez lequel nous nous étions arrêtés.

Yoshino est un bourg assez pittoresque et la *tcha-ya* que nous occupons tout au bout de l'unique rue est bien perchée sur un joli ravin. Nous préparons notre campement — il faut toujours camper dans une maison japonaise — et nous dînons de bel appétit. Vu les privations de la journée, nous nous traitons somptueusement, au détriment de notre panier de provisions. A peine au dessert, le commandant va se coucher dans un coin de la chambre et s'endort sur les *tatamis*, sans attendre les *futons*. On les pose à côté de lui; à son premier réveil, il les devinera, à la lueur de la veilleuse japonaise, grande lanterne en papier, de forme carrée, juchée sur un léger échafaudage de bois, et au milieu de laquelle, dans un godet plein d'huile, brûle une mèche, minuscule comme un cure-dent, simplement posée là, le bout allumé sortant un peu du récipient. Après la découverte de son lit ou de ce qui en tient lieu, mon excellent compagnon de voyage continuera sa nuit dans des conditions moins injurieuses pour ses muscles. Du reste nous ne tardons pas, hommes et *couroumayas*, — j'allais dire : « et chevaux, » — à nous endormir délicieusement.

R. CASSETTE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

VUES RAPIDES

Celui qui se dit le plus injurié des hommes est un vantard.

On a toujours vu, toujours on découvrira quelqu'un de plus outragé que le soi-disant vainqueur dans cette bataille.

*

Deux races d'hommes différentes :

Ceux qui ne s'occupent que des idées et ceux qui ne parlent que des personnes.

*

Je crois peut-être à un discours, plus rarement à une phrase, jamais à ce qu'on appelle « un mot ».

*

On ne voit guère d'amitié survivre au long voyage en commun, non plus qu'aux associations commerciales, et moins encore durer entre collaborateurs dramatiques et littéraires.

*

En politique, je me résigne mieux aux fureurs, aux scepticismes, aux mobilités qu'aux rhétoriques.

La cruauté sans merci me semble encore le propre des parleurs sans talent.

*

Il nous semble que de faire tous les jours le même chemin, ce doit être la seule occasion d'une décou-

verte. Ce qu'on appelle, dans ce cas, le hasard, c'est un aboutissement non pressenti.

*

Qui est marqué pour l'amour n'est pas remarqué pour autre chose. Tous les conteurs et les poètes s'égarent dans les phrases, autour de ce mystère naturel, si l'on peut dire.

Demandez plutôt aux femmes... qui ne vous répondront pas.

*

On commence par dire doucereusement qu'on n'en veut qu'à la fausse religion, à la fausse sécurité, etc. Au fond, on attaque les choses elles-mêmes, et non leur fausseté toute seule, où nul ne se peut reconnaître, car tout a son faux et son vrai, séparés par une trop mince cloison...

Et c'est en perçant le faux qu'on extermine le reste.

*

On voit deux êtres s'exécrer, tantôt parce qu'ils aiment, tantôt parce qu'ils n'aiment pas la même personne.

*

C'est cruel de vivre toujours avec la pensée... elle irrite nos amertumes.

Ce qu'elle saurait faire de mieux, c'est de nous pousser au travail...

Et l'on travaille fort bien sans elle.

*

Au physique, tout autant qu'au moral, on a bien plus vite atteint le bout des succès, du contentement, des félicités possibles à l'homme, que dans les deuils et les misères, toujours plus atroces, toujours indevinables.

*

Ce qui nous brise encore plus que la mort de l'être

cher qui nous remplissait l'âme, c'est la subite maladie qui nous annonce pour demain son éternel départ.

*

Vous supprimez l'Éternel, l'au-delà, l'autre vie...

Alors, il est clair que le plus bête des humains, joyeux ici-bas, l'emporte sur le prétendu sublime, dégoûté de tout, sans attendre rien de mieux.

L'orgueil intérieur n'est pas une compensation, moins encore un remède à l'horreur de vivre ainsi.

Il n'y a que « la Foi », disait le Bon Temps. Au reste, ces apparents dégoûtés ne sont peut-être que des comédiens.

*

Ne jamais parler de ce qui nous trouble, chagrin ou défaite, cela double-t-il, ou ne réduit-il pas de moitié, le poids de cet ennui?

Cela n'arrive-t-il pas même à le supprimer quelquefois?

Nul n'en sait rien.

Parler, sans doute, évapore chez de certains la tristesse; chez d'autres il l'arrose, la multiplie, la fertilise.

*

Devant les menaces de la mort, que tout le reste nous semble peu : succès, rancune, richesse, compagnie!

Nous le sentons seulement alors... Et, pourtant, soudaine ou graduelle, la Mort est toujours penchée sur nous.

Louis DÉPRET.

LE MOIS SCIENTIFIQUE

Les idées nouvelles de M. R. Koch sur les rapports de la tuberculose humaine avec la tuberculose des bovidés. — La vaccination des plantes contre les maladies cryptogamiques. — Le procès du moustique; moyens de le détruire, d'éviter et de traiter ses piqûres.

Nous avons déjà entretenu nos lecteurs de la tuberculose, et, au risque de paraître toujours traiter le même sujet, nous allons encore y revenir. Nulle question, à l'heure actuelle, n'est plus importante; par sa nature, elle est du domaine de la médecine et de l'hygiène; par son ampleur, par ses conséquences, elle est une question sociale. Et il faut que le grand public la connaisse aussi bien que l'hygiéniste, car sa collaboration est nécessaire pour faire aboutir le grand effort que les savants et les administrations publiques tentent aujourd'hui contre le fléau qui compromet la prospérité des sociétés.

Au surplus, le Congrès de la tuberculose, qui vient de se tenir à Londres, nous donnerait la raison d'actualité, si la raison d'utilité pouvait paraître insuffisante.

En général, il n'y a rien à attendre de bien nouveau des communications faites dans les congrès. Les savants n'ont pas en effet l'habitude d'attendre ces petites fêtes pour produire leurs idées et leurs découvertes; et, dans les milieux spéciaux, on est déjà, depuis plus ou moins

longtemps avant leur tenue, au courant des travaux que leurs auteurs viennent y présenter avec solennité.

Le Congrès de Londres n'a pas fait exception à cette règle générale, sauf sur un point cependant : M. R. Koch, de Berlin, avait en effet réservé à ses membres une véritable surprise, qui fut de leur faire part de ses nouvelles idées sur les rapports de la tuberculose bovine et de la tuberculose humaine.

Actuellement, on vit sur cette double notion, que l'on a quelque raison de croire solidement établie, à savoir que les sources de la contagion de la tuberculose sont, d'une part, l'expectoration des phtisiques, et, d'autre part, la consommation de produits : lait, beurre, viande, provenant de bovidés tuberculeux.

Au grand étonnement de ses confrères de toutes nationalités, M. Koch est venu battre en brèche cette opinion classique, en soutenant qu'il n'y a pas identité de nature entre la tuberculose de l'homme et celle des bovidés, et que cette dernière ne nous est pas transmissible. Il y avait de quoi émouvoir l'opinion, car l'on est habitué à prendre tant de précautions contre la tuberculose des bovidés, que ce n'est pas sans de très solides raisons qu'on se déciderait à reconnaître que toutes ces précautions sont parfaitement inutiles.

Les arguments apportés par M. R. Koch sont de deux sortes. Tout d'abord, il a eu recours à l'expérimentation; et ayant fait ingérer des cultures pures de bacilles tuberculeux d'origine humaine à de jeunes veaux, il n'a pas réussi à rendre ces animaux tuberculeux; puis il a invoqué l'observation, et a fait remarquer combien étaient rares les cas de tuberculose par ingestion. Et cependant, étant donnée la teneur élevée en bacilles vivants de la tuberculose du lait et du beurre consommés dans les grandes villes, on devrait s'attendre à voir un grand nombre de cas de tuberculose par ingestion, surtout chez les enfants.

M. R. Koch — et l'on sait quelle grande autorité s'attache au nom de l'auteur de la découverte du bacille de la tuberculose — n'a pas craint de formuler sa conclusion avec la plus grande franchise; et cette conclusion, profondément révolutionnaire, c'est qu'il n'y a pas à se préoccuper de la propagation possible de la tuberculose par le lait ou la viande d'animaux tuberculeux.

Cette déclaration n'a pas été reçue sans de vives protestations; et bien qu'il ne soit pas d'usage, dans les congrès, de discuter les mémoires lus en séances générales, cependant a-t-on cru devoir, vu la gravité du cas, faire une exception à cette règle, et ouvrir la discussion.

Lord Lister a d'abord fait remarquer à M. Koch que s'il avait échoué dans les tentatives de transmission de la tuberculose humaine aux bovidés, il ne fallait pas oublier que pendant longtemps on n'avait pu réussir à transférer la variole au veau, ce qui avait fait admettre la dualité des virus variolique et vaccinal, alors qu'il est bien démontré aujourd'hui que la vaccine n'est qu'une variole atténuée par son passage dans l'organisme animal.

Puis M. le professeur Nocard, d'Alfort, a fait observer à son tour que les faits négatifs, si nombreux fussent-ils, ne sauraient prévaloir contre un seul fait positif. Or M. Koch a apporté des faits négatifs, mais l'on connaît aussi des faits positifs; car M. Chauveau a parfaitement réussi à rendre des veaux tuberculeux en leur faisant ingérer ou en leur injectant dans les veines des produits tuberculeux d'origine humaine. Ces résultats différents ne pourraient-ils s'expliquer très simplement, en admettant — ce que l'expérience confirme — que des microrganismes, quand ils sont adaptés à vivre dans un certain milieu, se développent d'abord difficilement dans des milieux différents?

Cette considération suffirait pour ne pas autoriser à conclure que, la tuberculose de l'homme ne fût-elle pas transmissible aux bovidés, la réciproque dût être exacte.

Enfin plusieurs médecins ont combattu l'assertion de M. Koch, relative à la rareté des cas de tuberculose par ingestion, en apportant des statistiques prises dans des hôpitaux d'enfants, où les autopsies ont montré que, sur 100 cas de tuberculose infantile, de 28 à 30 étaient précisément des cas d'origine alimentaire.

En somme, les arguments de M. Koch ne paraissent pas avoir impressionné outre mesure les membres du Congrès, et tous ont été unanimes à demander que l'on continuât à veiller avec le plus grand soin à la vente du lait et de la viande infectés.

Il y a vraisemblablement quelques caractères différentiels entre la tuberculose humaine et la tuberculose bovine. Ce sont, sans doute, des variations créées par l'adaptation à des milieux de culture différents; mais ces caractères ne sont pas spécifiques, et, soit dans les cultures artificielles, soit dans les organismes, après quelques passages pendant lesquels le bacille semble peu vivace et de virulence atténuée, on voit sa vitalité se relever, et l'adaptation se produire à son nouveau milieu.

Cette transformation est d'autant plus probable entre deux variétés si voisines — en admettant qu'il y ait variétés — qu'on la voit se réaliser entre deux variétés de tuberculose beaucoup plus profondément différenciées : nous voulons parler de la tuberculose des oiseaux et de celle des bovidés. La tuberculose aviaire, prise près de son origine, ne peut en effet être inoculée aux mammifères, et se montre même inoffensive pour le singe, si sensible à la tuberculose humaine. Cependant, après de nombreux passages en milieux artificiels de culture, à l'étuve, elle finit par prendre

les caractères de la tuberculose humaine, et tue alors les mammifères et le singe.

Mais voici qu'il est question d'une expérience sur l'homme même, qui terminerait toute discussion. Un médecin français, M. Garnauld ; un citoyen belge, M. Quenne, et un médecin américain, M. Monson, s'offrent à l'inoculation de la tuberculose bovine. Admirons cet esprit de sacrifice à la science et à l'humanité, signe de temps nouveaux. Si ces héros deviennent tuberculeux, la question sera décidément tranchée. Mais s'ils ne le deviennent pas, on continuera à discuter; car il est certain qu'une bonne partie des humains est réfractaire à la tuberculose.

***

L'idée d'appliquer aux végétaux, atteints de maladies cryptogamiques, la méthode d'immunisation et de vaccination qui s'est montrée si efficace pour préserver et guérir les animaux et l'homme des maladies microbiennes, est assurément une idée originale. Cette idée est d'ailleurs très logique; car, d'une part, les grandes fonctions élémentaires sont les mêmes chez les animaux et chez les végétaux, et la biologie végétale ne diffère pas, dans ses principes essentiels, de la biologie animale; et, d'autre part, les maladies parasitaires, qu'elles soient dues à des microbes ou à des champignons plus élevés dans l'échelle d'organisation, sont absolument comparables chez les animaux et chez les plantes, les microrganismes pénétrant dans les tissus des uns et des autres, ou végétant seulement à leur surface, de façon tout à fait semblable. Ce sont toujours les principes toxiques sécrétés par ces microrganismes qui altèrent les sucs ou les humeurs des êtres infectés, et qui les tuent par le mécanisme très simple de l'empoisonnement.

Ceci étant admis, puisque l'on a pu lutter efficacement contre les maladies microbiennes, chez les animaux, soit en les soumettant à des infections atténuées qui les vaccinent contre les mêmes infections virulentes, soit en leur injectant de faibles doses de toxines issues des cultures microbiennes, toxines qui suscitent la production d'antitoxines capables de neutraliser des doses massives de poisons microbiens, — c'est le principe de la sérothérapie, — n'était-il pas tout indiqué d'appliquer ces méthodes de vaccination et d'immunisation aux végétaux atteints de maladies parasitaires? Pratiquement, nulle difficulté insurmontable n'apparaissait, et il s'agissait seulement de trouver des procédés opératoires qui fussent facilement adaptés aux conditions de la vie végétale.

Ainsi a pensé M. Julien Ray, qui vient de faire connaître à l'Académie des sciences les résultats de très intéressants essais d'immunisation qu'il a institués chez plusieurs plantes contre quelques maladies cryptogamiques. Le principe de ces essais est celui-ci : faire absorber au végétal malade, par arrosage ou par injection, une substance soluble dans l'eau, nuisible au développement du champignon parasite pathogène, et facilement absorbable par la plante traitée.

Pour trouver un liquide remplissant ces conditions, M. Ray a pensé qu'il fallait suivre les méthodes pasteuriennes, et utiliser les substances sécrétées dans leur milieu de culture par les champignons parasites; et il s'est servi simplement de liquides de culture pour arroser ou injecter les plantes à guérir ou à préserver.

Dans le cas où ces substance nuiraient à la plante à guérir, il suffirait de tenter l'immunisation par injection du liquide préalablement dilué ou atténué d'une façon quelconque, comme on le fait pour le traitement des maladies microbiennes qui affectent les animaux.

Avec M. Beauverie, M. Ray a tenté les premiers

essais d'immunisation contre la maladie de la « Toile »; causée, comme on sait, par le *Botrytis cinerea*. On sait également que cette maladie cause rapidement de grands ravages dans les serres et dans les châssis de culture où l'on soumet semis et boutures à la culture forcée.

Dans des serres tempérées, suffisamment aérées, M. Beauverie a saupoudré le sol avec des spores de *Botrytis cinerea*, dont il est d'ailleurs très facile de réaliser des cultures artificielles sur pommes de terre, carottes, etc. Le cryptogame végète, et sature le sol des produits de sécrétion qui pénètrent dans la plante, modifient la composition de ses sucs, et provoquent la formation de substances antitoxiques à l'aide desquelles le végétal peut lutter contre l'invasion microbienne directe. Après cette opération, la « toile » peut en effet se développer librement à la surface du végétal, mais ses produits toxiques ne sont pas absorbés par la plante, qui reste en somme indemne de la forme grave de la maladie, maintenue dès lors dans les limites d'une maladie de surface, toute localisée.

M. Ray, de son côté, a tenté l'application de sa méthode à plusieurs autres affections parasitaires appartenant aux groupes des ustilaginées et des irudinées, et il en aurait obtenu des résultats encourageants. Ses expériences les plus récentes ont porté sur vingt-cinq espèces parasites : rouille et charbon des céréales, rouille de la clématite, rouille du fusain, etc.

Quoi qu'il en soit de ces premiers essais, dont il ne faudrait peut-être pas exiger dès maintenant des effets très remarquables, en raison de l'incertitude des moyens d'application de la méthode, il semble cependant qu'il ne soit pas imprudent de prédire à cette méthode un avenir fécond, étant données les bases très solides sur lesquelles elle repose.

Son succès est souhaitable, et supprimerait maintes

difficultés de la lutte de l'agronome contre les maladies qui ruinent trop souvent ses espérances, et se traduisent par des pertes parfois considérables pour une région, ou un pays tout entier.

Jusqu'à ce jour, on ne connaissait guère, pour lutter contre ces maladies cryptogamiques, que le traitement par des pulvérisations de poudres ou de liquides antiparasitaires : mais qui ne voit de suite combien une telle méthode est imparfaite dans son application, par la difficulté de répandre la substance sur toute la plante et l'impossibilité d'atteindre le parasite, s'il a déjà pénétré dans l'intérieur des tissus de la plante, enfin par la détérioration du végétal, et les multiples inconvénients qui en sont la conséquence quand il s'agit de plantes horticoles ou potagères ?

Tous ces inconvénients disparaîtraient par l'emploi de procédés s'adressant aux réactions vitales même des végétaux, suscitant la défense de leurs tissus contre les ennemis du dehors; procédés comparables, terme pour terme, à la vaccine qui prévient ou atténue la variole et la réduit à l'éclosion de quelques rares boutons, tandis que la thérapeutique banale, appliquée à l'éruption confluente des pustules varioliques, s'efforcerait à grand'peine de restreindre leur suppuration et d'en atténuer les complications.

***

Il est un insecte qui fait, en ce moment, dans le monde, beaucoup de bruit — au propre et au figuré. Alors qu'il n'a jamais été plus gênant que cette année, où il foisonne d'une façon extraordinaire, les zoologistes instruisent son procès, et les charges relevées contre lui sont si accablantes et si nombreuses que sa condamnation ne fait plus aucun doute. Il peut donc

s'attendre, dès le printemps prochain, à une guerre d'extermination impitoyable.

Déjà nous avons eu à nous occuper de ce mince personnage; et nous avons dit comment il nous inoculait, à l'aide de son dard, les fièvres paludéennes. Les habitants de quelques régions orientales lui doivent la filariose, et ceux des pays tropicaux la fièvre jaune. Voici maintenant qu'on l'accuse de transmettre la lèpre. Peut-être fait-il pis encore.

Son rôle dans la contagion de la lèpre, contagion dont les voies étaient restées jusqu'à ce jour-ci si obscures, avait été soupçonné déjà depuis longtemps par le docteur Hallopeau, médecin de l'hôpital Saint-Louis. Ce savant avait été conduit à cette thèse par cette considération, que la lèpre n'est pas contagieuse dans notre climat tempéré, alors qu'elle l'est incontestablement dans les zones torrides ainsi que dans les pays froids. Si elle se transmettait par la cohabitation, par les contacts intimes, par le linge, on ne la verrait pas isolée chez un conjoint, et les malades de Saint-Louis, par exemple, dans leurs fugues en dehors de l'hôpital, iraient la propager en ville. Ce n'est pas non plus la température qui est en jeu par elle-même, puisque la maladie s'observe dans les climats extrêmes. On arrive au contraire à une explication simple et plausible des faits, en adoptant, pour le bacille lépreux, la théorie qui a été démontrée exacte pour le parasite du paludisme. Si la propagation n'a pas lieu dans nos climats, c'est que les moustiques y sont moins puissamment armés que dans les zones glaciales et torrides.

En réalité, il ne s'agit plus ici seulement d'une hypothèse, et déjà des observations ont été produites, qui semblent bien démontrer le rôle des moustiques dans la transmission de la lèpre. Ainsi les personnes qui passent la nuit dans un milieu habité par les lépreux risquent fort de contracter la maladie, qui ne paraît

nullement contagieuse pendant le jour. Comment expliquer ce fait autrement que par les piqûres de moustiques?

Responsable de la malaria et de la lèpre, sans parler de la filariose et de la fièvre jaune qui nous menacent moins immédiatement, le moustique était dans un mauvais cas; et c'est à l'unanimité que sa condamnation vient d'être votée, à l'Académie de médecine, à la suite d'un juste, mais sévère réquisitoire prononcé contre lui par M. R. Blanchard.

C'est au public qu'appartient l'exécution de la sentence prononcée, et nous devons faire connaître sur quels terrains divers, par quelles armes variées, le coupable doit être poursuivi et exterminé. Aussi devenait-il par trop envahissant.

Voyons les mesures de préservation proposées par M. Blanchard. Elles sont de quatre sortes : celles qui ont pour but de détruire les larves et les nymphes vivant dans l'eau; celles qui visent à chasser et à détruire les insectes adultes qui envahissent les habitations; celles par lesquelles les habitants d'une localité infestée peuvent se préserver des piqûres; et, enfin, celles destinées à atténuer dans la mesure du possible le fâcheux effet des piqûres elles-mêmes.

Les moyens proposés pour réaliser ces diverses indications sont très nombreux. Nous retiendrons seulement ceux qui ont fait leurs preuves et sont vraiment pratiques.

Rien n'est supérieur, pour la destruction des larves et des nymphes, au procédé américain, qui consiste à répandre du pétrole à la surface de l'eau. Ce liquide s'étale en couche mince, et forme entre l'eau et l'atmos phère une pellicule que larves et nymphes rencontren forcément lorsqu'elles montent à la surface pour y res pirer. Or le pétrole est remarquablement toxique pou les insectes; il les englue, obture l'orifice de leurs voie

respiratoires et en détermine promptement l'asphyxie.

Il suffit d'ailleurs d'une quantité minime de pétrole pour détruire la totalité des larves et des nymphes, même si celles-ci sont excessivement nombreuses. Une dose de un à deux centimètres cubes par mètre carré de surface est très suffisante, et en employant une dose cinq fois plus forte, on est sûr d'en finir rapidement avec l'ennemi.

Dans la pratique, il suffira donc de verser, dans les pièces d'eau stagnante infestées, de cinq à dix centimètres cubes de pétrole par mètre carré. En renouvelant cette opération tous les quinze jours, la destruction radicale des larves et des nymphes sera réalisée.

Il est bon de savoir que les animaux d'autres espèces pouvant vivre dans ces mêmes eaux, les poissons, par exemple, ne sont nullement incommodés par le pétrole répandu à la surface.

Pour purger les appartements des moustiques qui les ont envahis, le moyen le plus simple est d'établir de violents courants d'air. Les moustiques, comme les personnes qui s'enrhument facilement, ont horreur des courants d'air. En effet, leur corps est si léger, qu'il eur est très difficile de lutter contre l'air en mouvement. Dans les pays chauds, les mouvements de l'éventail suffisent à les écarter, et, chez nous, un ventilateur électrique leur constitue une véritable machine infernale.

On peut également brûler dans les chambres des cônes ou pastilles formés de fleurs de pyrèthre mélangées à une substance combustible : les vapeurs qui se répandent ainsi engourdissent les moustiques pour plusieurs heures ; ils ne meurent pas, mais on peut du moins passer une nuit tranquille. On vend en Italie, sous le nom de zanzolina (de *zanzola*, moustique), une poudre à brûler, constituée par un mélange de boutons floraux de *chrysanthemum cinerariæfolium* et de ra-

cine de valériane : une cuillerée de cette poudre, brûlée dans une chambre de trente à quarante mètres cubes, ne tue pas non plus les moustiques, mais les endort pour six heures environ.

On peut encore se servir des brûleurs de divers modèles, en usage depuis quelques années, et qui sont basés sur le principe de la combustion lente des vapeurs d'alcool au contact du platine incandescent. Ces brûleurs répandent dans l'atmosphère des vapeurs odorantes, parmi lesquelles le formol, qui est un insecticide puissant. On se trouvera donc bien de répandre dans sa chambre, une heure avant le coucher, des vapeurs de formol, qui mettront en fuite les moustiques. Pour favoriser cette fuite, n'oubliez pas de laisser une fenêtre ouverte, que vous fermerez quand la combustion aura duré assez longtemps. On peut encore, par cette même méthode, comburer de la teinture de pyrèthre.

Contre les piqûres mêmes, la moustiquaire est seule véritablement efficace. Cependant, si les moustiques ne sont pas très nombreux. où si l'on n'est pas très sensible à leur piqûre, il pourra suffire de se badigeonner la figure et les mains avec une substance capable de les détourner.

Dans les villes du midi, on vend, à cet effet, de la teinture de pyrèthre ; et, au Mexique, on fait usage d'une macération de bois de *Quassia amara*. On sait que les meilleurs papiers tue-mouches sont précisément à base de quassine.

M. Blanchard, à ce propos, a rappelé une page charmante de Réaumur, dans laquelle, traitant des métamorphoses des Cousins, il explique les raisons qui font que les insectes ne s'attaquent jamais à certaines personnes. Il ne doute point que cela ne résulte du goût de la peau, et il prévoit qu'un certain jour, on trouvera des substances qui, étalées sur la peau des gens que

visitent les moustiques, donneront à celle-ci la saveur répulsive. La prévision du célèbre naturaliste paraît actuellement accomplie.

Si, malgré toutes ces précautions, vous êtes piqué, il ne faut pas vous contenter de calmer la cuisson avec de l'ammoniaque. Cette substance, en effet, ne détruit pas les virus qui pourraient avoir été inoculés par le dard du moustique.

Si les piqûres sont peu graves, il suffit de les badigeonner à plusieurs reprises, soit avec de l'eau de Cologne additionnée de menthol à 5 pour 100 ; soit avec de l'alcool mentholé à 10 pour 100. Un procédé très commode encore consiste à déposer sur la papule une épaisse couche de teinture d'iode. Mais si les papules siègent sur la face, il est préférable de les badigeonner avec un mélange de cinq grammes de formol avec dix grammes d'alcool et dix grammes d'eau.

Et maintenant, pour finir, un conseil urgent, s'adressant aussi bien aux pouvoirs publics qu'aux particuliers habitant la campagne. Faites disparaître avec soin toutes eaux stagnantes, surtout celles qui sont à proximité des habitations ; et donnez aux fossés, aux égouts et aux déversoirs de toute nature, une pente suffisante pour que leurs eaux s'écoulent. Comme ils craignent les courants d'air à l'état adulte, les moustiques à l'état larvaire craignent les eaux courantes : aussi le moustique ne pond-il que dans les eaux dormantes ou à renouvellement très lent.

Si chacun, dans sa zone d'autorité ou d'influence, faisait ainsi la guerre aux eaux stagnantes, en les supprimant ou en les pétrolant, durant neuf mois, du printemps à l'hiver, l'année suivante les moustiques auraient disparu d'un pays.

D[r] J. HÉRICOURT.

LES LIVRES ET LES MOEURS

L'ESPRIT DE CONQUÊTE ET L'ESPRIT DE SACRIFICE (1)

I

Dans son dernier roman, *Mademoiselle Annette*, M. Edouard Rod nous montre le conflit des deux forces qui se disputent le monde, l'antagonisme de l'esprit de conquête par qui s'accomplit ce qu'on appelle le progrès, et de l'esprit de sacrifice qui découvre dans le renoncement volontaire plus de joie que dans la poursuite de la possession de tous les biens terrestres. Il tente d'animer le grand problème moral de notre temps, de donner une forme sensible à nos idées directrices, à nos inquiétudes. C'est le propre des grands romanciers de résumer dans une peinture de mœurs les mouvements généraux de leur époque.

Ruskin, qui usa tant de solides souliers anglais sur les sentiers des Alpes ou les routes d'Italie, disait avec la mélancolie d'un prophète méconnu quand il voyait passer une bicyclette : « L'homme n'est pas fait pour aller vite. Il doit marcher, regarder, admirer. » La clé-

(1) *Mademoiselle Annette*, par Édouard Rod. (Perrin, édit.)

mence de Dieu lui épargna le spectacle des progrès de l'automobilisme.

Faut-il croire, avec le grand essayiste, que *l'homme n'est pas fait pour aller vite*, que l'évolution humaine doit s'accomplir avec lenteur si elle ne veut point enfanter le désordre, l'agitation et une sorte de malaise plein d'angoisse? Faut-il penser avec un autre critique, M. Emile Faguet, que *l'homme perd son bonheur à mesure qu'il se civilise*, et que «la science, à qui le monde s'est adressé pour trouver le bonheur, a fait un monde très rude, très violent, furieusement agité et haletant»? C'est une force impatiente et inéluctable qui pousse l'homme en avant. Mais s'il est vain de la vouloir contenir, il est indispensable au cours de cette marche éternelle de conserver comme un dépôt sacré les anciennes et permanentes forces morales qui expliquent, adoucissent ou consolent la vie, et que la raison moderne désire rejeter comme un lest inutile. Car elles sont, bien qu'invisibles, une réalité comme cet univers sensible qui est la matière de notre science.

Ces forces morales sont diverses. Dieu, l'humanité, l'art, la science pure en peuvent être les inspirations. Leur désintéressement ennoblit l'existence humaine, la retire de la recherche des jouissances, de l'envahissement des intérêts matériels. Il faut reconnaître qu'elles sont en défaveur aujourd'hui. Elles ont à lutter contre le développement de l'individualisme, contre le goût immodéré du bien-être, du luxe, de l'argent, et ce nouveau genre de scepticisme qui n'accorde une autorité sur notre raison qu'aux choses pratiques, susceptibles d'être comptées et de se résoudre en avantages palpables. *Mademoiselle Annette* est destinée à les représenter agissantes, supérieures en influence et en résultats positifs à la puissance égoïste qui mène la plupart des hommes. M. Edouard Rod symbolise ces adversaires acharnés en des personnages vivants qui sont

d'ailleurs empruntés à la réalité et admirablement significatifs. Ce sont des personnages qu'il a connus autrefois, dans son enfance. Il n'avait point pris garde à eux tout d'abord; ce n'est que plus tard, bien plus tard, qu'il comprit le sens de leurs actions et la portée générale de leurs caractères. Souvent ainsi nous découvrons après coup l'importance des événements dont nous fûmes les acteurs ou les témoins.

Mademoiselle Annette est un livre que M. Rod devait écrire. Il ne faut pas croire que tous les écrivains réussissent à exprimer avec plénitude dans leurs livres leur façon spéciale de penser et de sentir. Soit qu'ils ne trouvent pas toujours le sujet qui convenait à leur talent, soit que leur genre d'existence les ait peu à peu détournés de leur sensibilité naturelle, ils passent bien souvent à côté du chef-d'œuvre, ou tout au moins de l'œuvre qu'ils auraient pu et dû composer. Chaque artiste porte dans sa tête, mystérieuses fleurs de serre, quelques impressions originales de la beauté vivante du monde. Ceux-là qui surent les extraire de la prison close qui les renferme, ceux-là qui surent les nouer en bouquet précieux sont seuls assurés de l'avenir.

II

Mademoiselle Annette se passe à Nyon, en Suisse, au bord du lac Léman. Nyon est une petite ville paisible, ancienne, d'un aspect doux et nonchalant malgré le vieux château aux tours pointues qui la domine. Des prairies et des bois l'entourent de verdure, et la grève qui la borde est baignée de transparentes vagues bleues. L'auteur y vécut son premier âge, celui des visions ineffaçables. Il y connut toute une société arriérée et bonne, et jusqu'au radeleur aveugle que nous retrouvons dans son ouvrage et que je me souviens d'avoir vu du bateau

qui m'emportait sur le lac un jour de soleil. Déjà *les Roches blanches* avaient fixé avec cette grâce sobre, discrète, un peu triste qui est le faire de M. Rod, ces paysages calmes, purs et sereins, et ces calmes citadins qui prennent la vie avec indolence.

A Nyon, — ou plutôt à Bielle, puisque tel est le nom que Nyon porte dans le roman, — Mlle Annette vécut et mourut. Et de cette biographie de vieille fille se dégage avec un relief saisissant la critique de notre temps inquiet et tourmenté de désirs. Cette humble vie est racontée sans éclat, un peu à la façon de Flaubert dans *Un Cœur simple*, ce chef-d'œuvre impérissable.

Annette est la fille d'un petit commerçant, Juste Nicollet, qui a repris à son compte la distillerie paternelle et qui, tant par inhabileté qu'en suite de trop lourdes charges, finit par être acculé à la faillite. Ces Nicollet, qui sont nombreux, ont eu des destinées diverses. L'un d'eux, Pierre-Denys, à l'époque où cette histoire commence, est en Amérique où la rumeur publique veut qu'il ait fait fortune. Jules, né amateur, sorte de déclassé vaniteux et puéril, fréquente le monde des casinos, des théâtres et des villes d'eaux, et multiplie les professions mystérieuses et équivoques. Un troisième frère de Juste, Adolphe, dénué d'ambition, cultive les fleurs, et a découvert dans leur entretien son âme simple et poétique. Enfin deux filles se sont mariées au loin.

Après la faillite, Juste s'embarque avec sa famille pour le Canada. Mais il laisse au pays son père paralytique, et, afin de soigner le vieillard, sa fille aînée Annette. Elle tient une école dont le produit les nourrit tous deux. C'est une vaillante. La blessure qu'elle porte au cœur ne l'a ni aigrie ni abattue : avant le désastre, elle s'était fiancée au docteur Maguet qu'elle aimait, et la ruine a rompu ce mariage.

Pierre-Denys revient un beau jour dans sa ville na-

tale. Il la traverse en météore. Il est maintenant millionnaire. Il vit dans un tourbillon d'affaires et d'opérations commerciales; il juge de toutes choses avec l'autorité du riche et par le moyen des chiffres. Le récit du passage de l'Américain agité, sobre, net et bref dans cette ville paisible où l'on aime les discours, le vin blanc, la flânerie et la sympathie, est un chapitre exquis, un bijou d'observation.

Parce que cela est convenable, Pierre-Denys enlève son vieux père et sa nièce à leur bicoque et à leur misère, les installe dans la villa Charlotte, luxueuse demeure dont il fait l'acquisition immédiate, et leur sert une rente. Le tout sans une parole affectueuse. Vingt-quatre heures passées au foyer lui suffisent; il franchit de nouveau la mer. Durant son court séjour il n'a pas laissé échapper un mot de sentiment : il tranche tous débats et arrête tous élans par une phrase pratique. C'est un type d'homme moderne qui dédaigne tout ce qui ne comporte pas d'évaluation matérielle. Cependant, peut-on objecter, il fait mieux que parler : il agit. Et il agit vis-à-vis de son père et de sa nièce comme le meilleur des fils et des oncles. Si sa nature est taciturne et peu sentimentale, pourquoi le lui reprocher? Ce ne sont pas toujours ceux qui expriment le plus de tendresse qui manifestent le plus grand dévouement. Le romancier n'a peut-être pas assez pris soin d'expliquer l'acte *trop* généreux de Pierre-Denys qui doit symboliser l'américanisme, c'est-à-dire la puissance sans pitié de la fortune et du succès. Il nous dit bien : « Quand Juste a fait faillite, Pierre-Denys a refusé d'aider son frère dans la détresse; il a répondu : « Ce sont là ses affaires, « et non les miennes. » S'il consent à loger son père et sa nièce, c'est par considération pour l'opinion publique c'est par vanité de richard qui prétend en imposer au public. Il ne consulte ni son père ni sa nièce sur leurs goûts qui sont simples. Il entend leur prêter le concours

qui lui plaît à lui et qui flatte le mieux son orgueil. » Mais M. Edouard Rod mesure trop, sans doute, les explications mesquines des générosités de l'Américain. Ces explications sont nécessaires, indispensables; il aurait fallu les accentuer.

Dans la villa Charlotte, Annette n'a modifié ni son caractère, ni sa vie. Elle garde son école, mène une existence modeste, et paye peu à peu les créanciers de son père, afin d'obtenir la réhabilitation. Aux lèvres muettes de l'aïeul paralytique, à son regard douloureux, elle a compris ce désir qui correspond au sien. Peu à peu, comme de pauvres oiseaux battus par la tempête, les membres de la famille qui n'ont pas réussi viennent échouer tout naturellement dans la belle demeure. C'est Adolphe qui met ses soins à transformer les jardins en une flore splendide. C'est Jules qui débarque un matin, venant on ne sait d'où, vieilli, misérable, poitrinaire au dernier terme de la maladie. C'est encore Anthony, un neveu et un filleul d'Annette, pauvre petit épileptique, être incomplet et défiguré, que sa marraine accueille.

Bref, quand Pierre-Denys, las des affaires et ayant définitivement réalisé sa fortune, vient, avide de repos, s'établir dans *sa* villa, il la trouve transformée en hôpital. Son père est mort, il est vrai, mais les malades ne manquent pas. Il veut bien faire ce qui est convenable, mais il se refuse à contempler le spectacle de sa famille déchue. Adolphe ira jardiner autre part, Jules ira mourir ailleurs, Anthony infligera désormais à des mercenaires son visage hideux et ses crises effroyables. Seule Annette pourra demeurer et profiter de sa fortune : elle organisera son foyer dont elle sera l'ornement et le charme. Mais Annette tient tête à l'Américain stupéfait et incapable encore de comprendre la force invincible d'une âme charitable. Elle partira avec les autres, ou bien tous resteront. Et simplement, sans colère et sans regrets, elle exécute sa me-

nace et suit les infortunés auxquels elle a consacré son infatigable dévouement. Ils auront plus besoin d'elle que le millionnaire de la villa Charlotte. Comme elle a gardé son école et ses goûts que la pauvreté satisfait, elle ne souffre même pas de retrouver son humble vie de jadis.

Pierre-Denys s'est donc heurté pour la première fois à des sentiments inconnus. Le visage calme, tranquille, *heureux* d'Annette, quand il la rencontre, le déconcerte, et il se surprend à discuter avec lui-même des pensées nouvelles. Car, enfin, il a réussi dans la vie. Nul ne le peut contester. Son énergie, sa ténacité peuvent servir d'exemples. Il a fait ce qui doit se faire : il a agi, il a triomphé des obstacles, édifié une fortune par son travail et aussi par son habileté dans les spéculations. Pourquoi donc n'est-il pas heureux dans son luxe qu'Annette a dédaigné, et quelle est la cause étrange de ce dédain ?

Il va l'apprendre. Il épouse, pour distraire son ennui et tenir sa maison, une jeune fille frêle, jolie et douce, Christine, fille d'un philosophe anarchiste, sorte de vieux fou misérable qui vit dans les rêves et qui, lui aussi, est *heureux*. Ses yeux sont assez ouverts pour voir qu'en donnant la richesse il n'a pas donné à Christine le bonheur. « Pourquoi ceux qu'il désirait obliger, ceux auxquels il aurait pu s'attacher quelque peu, son frère, sa nièce, sa femme, pensaient-ils autrement que lui sur toutes choses, comme si l'exemple décisif de sa vie ne suffisait pas à leur démontrer l'éclatante supériorité de ses principes, de sa sagesse, de ses opinions, de ses habitudes ? C'étaient de pauvres gens sans sécurité d'avenir, à la merci d'une maladie un peu longue, condamnés, selon les apparences, à une vieillesse besogneuse : il leur offrait une part de son superflu, — lui qui pouvait, à son gré, les enrichir ou les laisser pauvres, — sans leur rien demander en échange, sinon

d'en jouir à sa manière; et les fous passaient leur chemin, dédaigneux de l'aubaine, pareils à ces chevaux stupides qui refusent de boire aux arrêts et recommencent à tirer leur charge avant d'avoir repris haleine. »

Son estimation pratique, toute en chiffres, de la vie humaine n'est donc pas l'exacte vérité? Il y a donc autre chose que ce qui peut s'évaluer, s'acquérir? Il y a donc un monde invisible de forces morales, de sentiments intimes, de félicités intérieures, monde indépendant de tout bien-être matériel, de tout intérêt positif? La mort subite de sa femme hâte l'éclosion de toutes ces pensées nouvelles : «... Devant ce vide en un instant creusé sous ses pas, M. Nicollet eut la révélation presque soudaine du nouvel homme qui naissait en lui, des vérités inconnues dont ses yeux apprenaient à percer les voiles, des affections qui se développaient dans son cœur, comme des graines longtemps infécondes, dont un sol dur a retardé la poussée, et qui germent lentement jusqu'à la lumière. »

Le dénouement, dès lors, on le devine. L'américanisme est définitivement vaincu. Pierre-Denys rappelle Annette et Adolphe le jardinier, dernier survivant de ses frères. Celui-ci lui a appris, par sa modeste existence dépourvue d'ambition, que le travail utile, simple et productif est incomparablement supérieur au travail compliqué, savant et lucratif : « Le meilleur travail est celui qui exige la plus grande fatigue et qui, au lieu de favoriser l'échange, comme le commerce ou l'industrie, augmente simplement la réserve des produits de première nécessité. » Annette lui a appris mieux encore, à savoir que l'esprit de sacrifice donne plus de joies terrestres que l'esprit de conquête.

Tel est ce roman d'une excellente simplicité de composition, d'une grande netteté dans la peinture des caractères, et par contre-coup dans l'analyse des idées contradictoires qui s'y disputent les âmes. Seule, la

fin est languissante, et ce n'est pas étonnant. Ce qui rend le livre attachant, c'est que la vérité des sentiments désintéressés et le bonheur qu'ils répandent dans la vie humaine y sont constamment révélés par des faits. La démonstration est complète, et les derniers chapitres, tout en conversations, ne font que tirer une moralité qui se dégageait suffisamment des événements. Ce sont de claires pages de sociologie, mais l'aventure dont ils sont la légende avait une éloquence plus émouvante.

III

Un vieux proverbe qu'on n'ose plus citer proclame que l'argent ne fait pas le bonheur. Etudiez successivement l'effet qu'il produit sur un financier juif, sur un financier chrétien, sur un jeune homme à marier, sur une femme du monde, sur un de ces ouvriers que les orateurs socialistes font métier de mettre en grève. Aucun ne doutera que vous ne maniiez l'ironie, bien qu'avec peu de grâce et de nouveauté, et le dernier pourrait vous faire un mauvais parti par suite de la violence de son enseignement. Alors pourquoi Pierre-Denys millionnaire n'est-il pas heureux? pourquoi ne le devient-il que le jour où il estime ses millions à leur juste valeur, c'est-à-dire peu de chose?

On pourrait à la rigueur plaider la cause de Pierre-Denys. Il a connu une sorte de bonheur avant que Mlle Annette ait révélé à ce vieillard le secret de la vie. Ce bonheur résidait dans l'emploi normal de toutes ses facultés. C'est un bonheur à la Demolins. Il exige un effort perpétuel, une bonne santé, une énergie sans cesse renouvelée; il disparaît devant la maladie, la fatigue, la lassitude, la vieillesse. Il faut lu donner des louanges. Il a dans le travail une admirable vertu, une source permanente de paix et de séré-

nité. Produire est une nécessité de l'homme. Et la nature de l'homme le pousse à l'éternelle ambition du mieux. Il a dénommé cette ambition le progrès, aveuglé par son désir et par les résultats matériels qu'il obtient. Mais que l'homme soit laborieux et ambitieux, cela est excellent, et il importe de ne pas le détourner de l'effort. L'esprit de renoncement peut dissimuler l'éloignement des risques, la crainte de la peine, en un mot la *peur de vivre*. Or la première qualité de l'homme est l'acceptation courageuse de sa destinée. Cette destinée, il doit la remplir entièrement; elle comprend l'utilisation des facultés dont il est doué.

Il y a donc dans le travail, dans l'effort, une cause de joie. Mais l'on ne dit pas assez que cette joie est indépendante du résultat. Celui qui accomplit le genre de travail qui lui convient, et qui est socialement utile, goûte déjà, et par cela seul, un plaisir. Un médecin, un avocat, un agriculteur, un ouvrier d'art, lorsqu'ils exercent ces professions par choix, ont une première satisfaction. Et si nous voyons aujourd'hui l'ouvrier traiter cette satisfaction avec mépris, accepter son travail avec dégoût, c'est que, par suite du développement de la mécanique et de l'emploi des machines, il n'a plus l'occasion *d'individualiser* son travail, il n'est plus que l'accessoire des machines qu'il emploie. Du labeur intelligent, personnel, qui rapprochait l'artisan de l'artiste, il ne lui demeure plus qu'une spécialisation informe, monotone, sans agrément. Les découvertes de la science ont supprimé pour beaucoup d'hommes l'amour de leur travail. Et M. Edouard Rod l'a bien compris en nous montrant un homme heureux par le seul amour de son travail. Cet homme, ce n'est pas Pierre-Denys qui n'a travaillé que par intérêt, pour gagner de l'argent, pour s'enrichir de plus en plus; c'est Adolphe le jardinier qui a travaillé selon son goût, pour embellir la terre et non pour remplir ses poches.

Sans doute, dira-t-on, mais il faut vivre. Si l'homme se contentait du pain quotidien, il ne montrerait pas tant d'âpreté dans la lutte sociale, et l'esprit de révolte ne l'animerait pas. Il faut comprendre à la fin ce que les positivistes de bonne foi ont bien vu — lisez Auguste Comte et Taine — : c'est que l'homme a d'autres besoins que les besoins matériels. Qu'il soit poussé à chercher le bien-être, je n'y contredis point. Que ce bien-être lui apporte à lui seul le bonheur, c'est une sottise de le dire, et si c'est vrai, ce ne peut l'être que des sots qui se rapprochent du règne animal. Une part de nous-mêmes échappe à toute évaluation pratique, et de cette part nous tirons des douleurs et des joies *positives*, dont il nous est impossible de nier la réalité. On ne la néglige pas impunément. Pour l'avoir négligée aujourd'hui, nous nous apercevons de la dureté de la vie. Pour avoir restreint les côtés désintéressés de l'existence et développé ses côtés pratiques, nous avons répandu dans les mœurs une sorte *d'américanisme* qui traite de haut les anciennes forces morales, religion, patrie, art, esprit de sacrifice, etc. Or ces forces morales sont la source d'un bonheur moins mélangé que celui qui vient des richesses et des plaisirs physiques.

Les romans de M. Edouard Rod exprimaient jusqu'ici le sentiment du mal de la pensée et l'admiration de la passion. Ils témoignaient d'une âme loyale avide de bonheur et hésitante sur les voies à suivre pour le découvrir. *Mademoiselle Annette* est le port où cette pensée inquiète aborde enfin. Elle aboutit à l'exaltation du sacrifice. Ce qu'elle goûte dans le sacrifice, c'est encore l'amour, — l'amour, dieu terrible et souvent destructif que vénérait le romancier. Mais c'est l'amour épuré de cet égoïsme qu'engendrent l'orgueil et la sensualité, et dont les ravages sont mortels. Le secret de la vie — tel est son enseignement nouveau — est dans l'acceptation de son sort, dans le travail simple et utile,

dans l'oubli de tout ce qui est vain et passager. L'intelligence ne donne pas le repos, et nos seules joies viennent de notre cœur. L'auteur de *la Course à la mort* et celui d'*Au milieu du Chemin* pourraient parler ainsi. Mais l'auteur de *Mademoiselle Annette* ajoute : « Les joies ne sont véritables que si elles sont désintéressées, si elles impliquent l'oubli de soi-même et l'esprit de sacrifice. » — « Mon cher Alcibiade, disait Socrate, si vous voulez être heureux, toi et la république, il ne vous faut point un grand empire, mais de la vertu. »

HENRY BORDEAUX.

CHRONIQUE

Les théâtres. — Cabotinville. — Promettre et tenir. — La saison 1900-1901. — Le malaise dramatique. — Époque de transition. — Confusion et anarchie. — L'individualisme. — Les socialistes et le tsar. — M. Millerand. — Un autocrate. — Les Conseils supérieurs du travail. — *Sic volo*. — L'audace et l'aplomb.

Dans quelques semaines les théâtres vont rouvrir, et comme chaque année pendant la morte-saison, les reporters spéciaux ont interrogé les auteurs dramatiques, les directeurs, les comédiens sur leurs projets et intentions. On ne se lasse point, paraît-il, aux jours d'été, alors que la seule Comédie française garde ses portes ouvertes pour Corneille, Racine, Molière et Victor Hugo, dont elle fait les honneurs à la province, on ne se lasse point d'apprendre ce que tout ce monde de Cabotinville tient en réserve pour l'hiver. Au fond, je crois que, malgré le dire intéressé des reporters, le public est beaucoup plus indifférent qu'on ne le pense aux faits et gestes de ces messieurs et dames de théâtre. Je crois que depuis longtemps il a pris son parti du génie universel, et éternel, et vraiment supra-humain, de Mme Bernhardt, des mules de Mme Réjane et de la critique littéraire de M. Coquelin que la voix d'or prononce Coq; il connaît, mieux que la conscience de

M. Jules Claretie, tous les « dessous » des récents engagements qui se sont traités à la Comédie; il n'y prend garde; il paye sa place au parterre et ne proteste pas. Mais ce serait se tromper fort que de donner à son silence et à son indifférence le sens d'une approbation discrète. On lui présente des pièces médiocres interprétées par des acteurs de hasard; il ne se fâche pas le jour même, mais il ne faut pas en conclure qu'il tienne à se faire sans cesse échauder ni qu'il soit bien reconnaissant aux cuisiniers dramatiques des mauvais plats qu'on lui façonne ni qu'il se laisse duper par les belles promesses qu'on lui prodigue. S'il les lit, ces échos, lettres et interviews, c'est pour tout ce qu'ils révèlent de vanité grotesque et de niaiserie dans l'âme des gens de théâtre; mais pourquoi même les lirait-il? Il est, je le pense bien, blasé sur l'espèce de plaisir qu'ils lui procureraient.

Il serait plus profitable au public, et je dis même aux théâtres, de faire le compte de l'année écoulée; on en tirerait d'utiles leçons, et bien propres à rabaisser le caquet de ce petit monde paonnant et pépiant. C'est ainsi qu'on ne saurait conseiller à la Comédie, après cette saison 1900-1901, de faire l'importante et la renchérie; elle n'y brilla guère, et tout son effort se borne à la remise à la scène de *Patrie!* L'Odéon, après le douteux succès de *la Guerre en dentelles*, s'est confié au vaudeville; le second Théâtre-Français s'est délibérément posé en rival de Cluny et a fait succéder *Ma Fée* à *Château historique;* il n'a pris que le temps d'exécuter dans l'intervalle un drame en vers de M. Dorchain. Au Vaudeville, *Sylvie* de M. Abel Hermant et *la Course du flambeau* de M. Paul Hervieu maintiennent la réputation littéraire de ce théâtre sans ajouter à celle des auteurs et sans attirer le public, œuvres toutes deux — bien que très différentes — d'étude et de cabinet, arbitraires et éloignées de la vie, mais l'une, la

seconde, de lignes simples et puissantes. Le Gymnase s'est partagé entre la comédie cruelle et la comédie gaie avec *la Poigne* de M. Jean Jullien, *la Bourse ou la Vie* de M. Alfred Capus, *le Prestige* de M. Ambroise Janvier, etc. Le Théâtre-Antoine, qui a fini sa saison avec *le Voiturier Henschel*, avait pendant de longs soirs joué *les Remplaçantes* de M. Brieux. Et c'est enfin aux Variétés le succès de *la Veine*.

L'inquiétant n'est pas que cette saison 1900-1901 ait été si pauvre et languissante, et l'on pourrait en alléguer des raisons particulières, mais c'est qu'elle succède à d'autres saisons aussi maigres et mal assurées. On sent dans l'art et dans le métier dramatiques une espèce de fatigue et de torpeur qui correspond dans le public à un état de désintéressement et d'ennui d'année en année plus sensible. On ne peut pas toujours justifier ce malaise en faisant valoir que nous vivons dans une « époque de transition »; ou du moins il faut en étendre la signification, car il est possible que cette expression suffise si l'on entend par là qu'une époque de transition est un moment — qui peut être fort long — où tout se trouve dans la société remis en question, où elle cherche avec difficulté à définir sa raison d'être et ses principes et à se reposer sur eux, où les hommes, réunis dans une salle de spectacle par exemple, sont préoccupés en sens divers, en désaccord souvent avec l'auteur, en désaccord entre eux sur tous les sujets importants qui peuvent former le fond des pièces représentées, et sans que, sauf de rares exceptions, de cette réunion puissent naître la confiance, la sécurité, la sympathie qui créent le succès au théâtre. Le public est morcelé à l'infini et, dès qu'on lui propose un problème social ou sentimental, il en crée mille solutions diverses et prend difficilement celle que l'auteur, s'il n'est un maître, lui présente. La tendance individualiste qui désagrège la société n'est pas sans exercer une

funeste influence sur la fortune des pièces de théâtre. Mais voilà des considérations qui nous pourraient mener loin. Quittons-les en exprimant l'espoir que la saison prochaine, toute chargée de promesses, sera plus fructueuse — au point de vue littéraire, s'entend — que la précédente. C'est ainsi que Mme S. Bernhardt fait annoncer dans son théâtre des représentations de *la Dame aux Camélias* où Mlle Renée Parny jouera Marguerite Gautier pendant que la grande artiste répétera *les Premières Armes de Richelieu.*



Le parti socialiste-collectiviste-révolutionnaire est, comme le père Duchêne, b......... en colère. La visite de l'empereur de Russie cause tous ces transports. Ils sont de peu d'importance d'ailleurs, sauf pour M. le ministre du commerce. Le «camarade» Millerand ira recevoir à Dunkerque le «despote»; à Reims il fera partie de l'entourage du «tyran» et assistera près de lui à une revue où seront acclamés ces officiers que ses journaux traînent dans la boue tous les jours. C'est une situation singulière, mais où il paraît que M. Millerand trouve quelque agrément, car on ne dit pas jusqu'à présent qu'il ait songé à se retirer du gouvernement ni même que, malgré leurs injures publiques, il ait rompu avec ses amis révolutionnaires. Du reste, à part soi, M. le ministre du commerce peut bien se considérer, lui aussi, comme un autocrate, malgré son étiquette socialiste-collectiviste et en dépit du régime soi-disant parlementaire sous lequel nous vivons. Il n'agit plus que par décrets que décore la complaisante signature du président de la République ou par arrêtés ministériels, et se garde avec soin de donner à ses décisions la forme de projets de loi soumis aux Chambres,

ou peut-être même n'y pense-t-il point. Il procède par ukases; à l'égard des ouvriers comme à l'égard des patrons, il use avec facilité du *sic volo, sic jubeo,* et tient sa volonté pour une raison suffisante. La constitution de conseils supérieurs du travail, que M. Millerand a soustraite à la discussion parlementaire, en est une preuve éclatante. Le Sénat, les syndicats patronaux et les syndicats ouvriers ont protesté contre ces façons qui rappellent d'un peu trop près Louis XIV, mais M. le ministre du commerce n'en a cure. Et qu'a-t-il besoin en effet de s'en émouvoir? Il n'a qu'à payer d'audace, et ce n'est pas l'audace de Danton où il faut se hausser; l'aplomb et le manque de scrupules sont bien tout ce qui suffit.

CLAYEURES.

24 août.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME NEUVIÈME

(2ᵉ SÉRIE. — 4ᵉ ANNÉE.)

(Août 1901)

ROMANS ET NOUVELLES

HISTOIRE ET SOUVENIRS

VOYAGES

VARIÉTÉS

POÉSIES

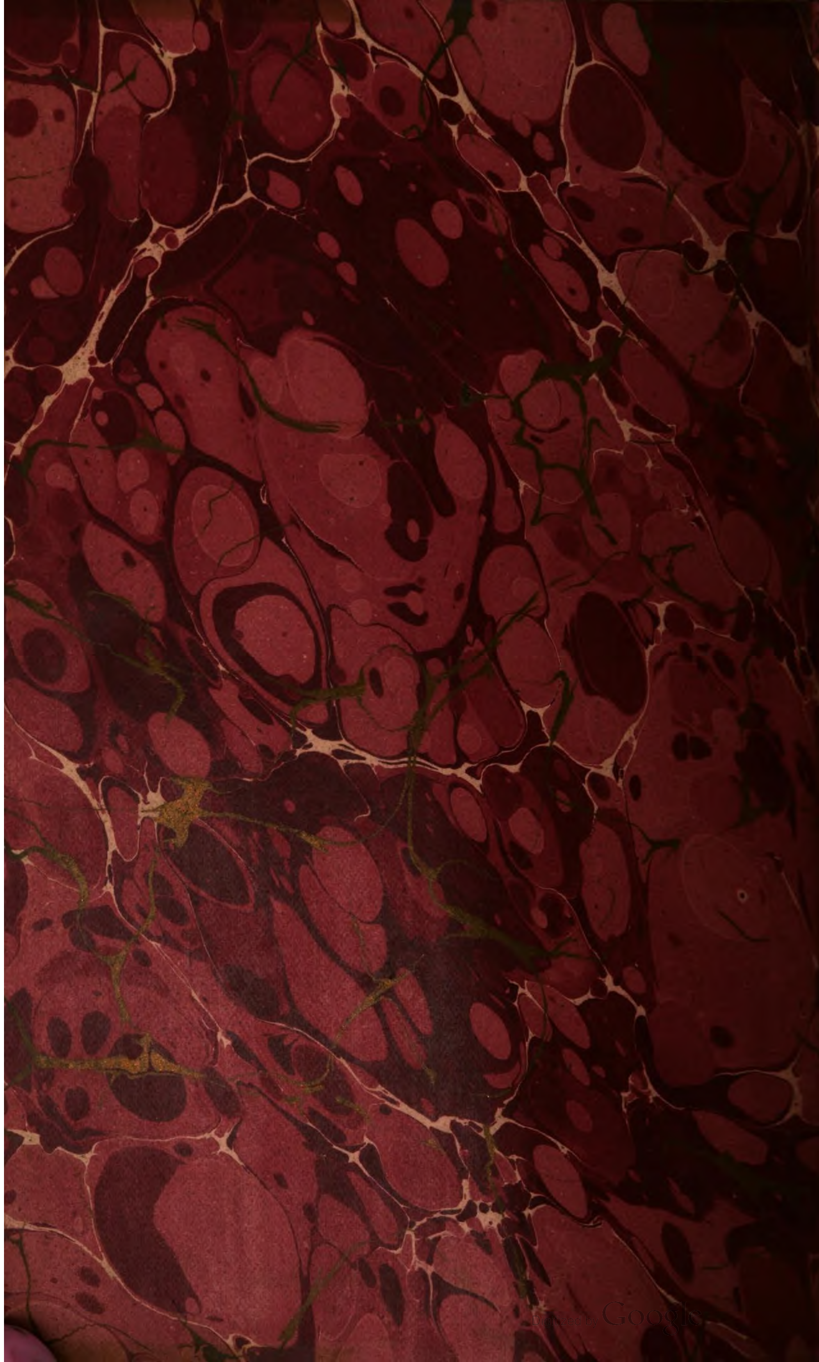
SCIENCES

CRITIQUE HISTORIQUE

CRITIQUE LITTÉRAIRE

CRITIQUE MUSICALE

Le directeur-gérant : P. MAINGUET. PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie. — 2538.


Google